
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01518649 7



GÉRARD DE NERVAL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 exemplaires sur papier du Japon

avec un double état du portrait



Gérard de Nerval

ARISTIDE MARIE

Gérard de Nerval

Le Poète — L'Homme



D'APRÈS DES MANUSCRITS
ET DOCUMENS INÉDITS

SUIVI D'UNE BIBLIOGRAPHIE ET DE NOTES
Orné d'un portrait en héliogravure et de 24 planches hors-texte



LIBRAIRIE HACHETTE & Cie
79, BOULD SAINT-GERMAIN — PARIS
· 1914 ·

A MAURICE BARRÈS

Parce que, l'ayant aimé dès l'âge où l'on élit ses maîtres, vous avez, en votre apogée splendide, gardé le même tendre culte au " fol délicieux ", — c'est un hommage encore à Gérard de Nerval qu'en tête de ces notes inscrire votre nom.

A. M.

Au bord de la mer, au bord de la mer déserte et nocturne, se tient un jeune homme, la poitrine pleine de tristesse, la tête pleine de doute, et d'un air morne il dit aux flots :

Oh ! expliquez-moi l'énigme de la vie, la douloureuse et vieille énigme qui a tourmenté tant de têtes : têtes coiffées de mitres hiéroglyphiques, têtes en turbans et en bonnets carrés, têtes à perruques et mille autres pauvres et bouillantes têtes humaines. Dites-moi ce que signifie l'homme? d'où il vient? où il va? qui habite là-haut, au-dessus des étoiles dorées?

Les flots murmurent leur éternel murmure, le vent souffle, les nuages fuient, les étoiles scintillent, froides et indifférentes, et un fou attend une réponse...

HENRI HEINE. *Le Livre des Chants, Questions.*
(Trad. par GÉRARD DE NERVAL.)

IL appartenait à notre temps de restituer à cette délicate figure l'hommage qui lui revient. Car s'il est, parmi les demi-dieux de la pléiade romantique, de plus rayonnantes physionomies, s'il est des bouches plus inspirées ou plus sonores, qui mieux ont résumé la voix de leur temps, il en est peu qui aient laissé au cœur des dévots de poésie un écho plus pénétrant et plus suave. Dans le tumulte verbal et la tempête lyrique où se complurent ses contemporains, on perçut à peine sa discrète voix, on entendit peu sa rare musique. La foule l'eût même totalement ignoré, si sa tragique sortie de ce monde ne lui eût valu, pour un temps, une malsaine notoriété, n'eût, autour de sa cendre, provoqué les fades homélies dont le vulgaire aggrave la loi de malheur qui pèse sur les élus du génie. Peu à peu cependant la légende de l'impasse sinistre cessa d'opprimer cette douce mémoire : l'âme charmante s'évada de la ruelle cadavéreuse où le corbeau de Poë redit son refrain désespéré. Tout au plus resta-t-il à ce noble front le sceau de beauté tragique et de fatalité qui le pare d'une pureté de symbole.

Or, à mesure que s'éteignait le météore romantique, qu'une autre génération réagissait sans mesure contre l'art et les tendances des oracles d'antan, l'ombre modeste de Gérard de Nerval émergeait, se précisait dans la netteté de son pur contour classique : sa prose sobre et fraîche, sans recherche apparente, mais de distinction finement nuancée, semblait plus jeune, écrite d'hier et défiant le temps, comme les définitifs modèles de nos lettres françaises. On s'étonnait aux séductions de cette langue fluide, dont l'art réside moins dans l'arrangement des syllabes que dans l'émotion secrète dont elle est la parfaite expression. L'écrin exigu, où s'enchâssaient les pures gemmes de son œuvre poétique, devint l'objet d'une attentive exploration. Parmi les nouveaux poètes, les uns s'y pénétraient de la fraîcheur ingénue de ses Odelettes, *qui les ramenait, des habiletés parnassiennes, vers une poésie plus spontanée et plus émotive; les autres trouvaient dans les sonnets abscons des* Chimères *la formule d'une mystique vaticination : autour d'imprécises figures, dont le contour s'interrompt comme les lignes à demi effacées d'une fresque antique, s'évoquent de nébuleuses visions; et l'esprit s'y effare devant le mystère de l'invisible et de l'inexprimé : en Gérard de Nerval les* symbolistes *revendiquèrent un précurseur.*

Un précurseur, celui dont le regard subtil étend au delà de son temps une vision divinatrice, il devait l'être à plus d'un titre. En dehors du poète et de l'écrivain, qu'ils connurent mal, ses contemporains ne virent guère en lui qu'un « illuminé ». Ses amis de lettres, disciples de gaie science, uniquement préoccupés d'esthétique et de poésie, n'avaient souci d'interroger longtemps ce qui ne répond jamais. Pour eux donc, celui qui se penchait jusqu'au vertige sur la « douloureuse et vieille énigme », celui qui, dédaignant la science bornée et la philosophie stérile, scrutait éperdument, à travers les siècles, les manifestations de

l'esprit religieux, n'exceptant ni superstitions ni magies, devait passer aisément pour un esprit troublé, un théomane voué à l'inévitable démence. « Tant de théogonies et de philosophies y prirent place, a dit Théophile Gautier, que la coupole se fêla. »

Mais longtemps après lui, cette curiosité de l' « inconnaissable » devait ramener vers le divin les esprits insatisfaits des déductions positives et la science des religions devenir le besoin spirituel d'une époque. Les brèches faites par la philosophie du XVIIIe *siècle et la Révolution dans le vieil édifice mystique, « ces trous ouverts sur le néant », a dit Gérard, devaient laisser désemparées bon nombre d'âmes sensibles en présence du redoutable problème. De nos jours encore, que le plus desséchant matérialisme a tenté d'agrandir ces ruines, le même réveil de spiritualité a, de façon plus angoissante, agité les terribles questions. Pour les uns, une voix profonde, faite de la pensée et des espoirs de leur race, a servi de ralliement vers la nef séculaire, toute résonnante encore des cantiques de leur enfance et des prières de leurs morts. Pour les autres, modernes théosophes, l'Initiale Vérité se dégageait du fond des âges, à travers les antiques théogonies, rayonnait dans la splendeur de la tradition ésotérique. Tous ces altérés de rénovation spirituelle devaient trouver en Gérard un annonciateur : aux uns il enseignait, dans son pieux traditionalisme, le culte vivifiant de la Terre et des Morts; aux autres il apparaissait dans le rayonnement extatique des initiés : n'avait-il pas, de sa pénétration des cryptes sacrées, recueilli une étincelle du flambeau d'Éleusis, quelques parcelles de l'enseignement divin de Pythagore et de Platon? Enfin pour ceux-là mêmes qui ont apporté à l'étude des religions le sens et les méthodes rationalistes, n'a-t-il pas précisé, avec une clairvoyante divination, le concept lumineux du syncrétisme? Tous ne doivent-ils pas reconnaître, en certaines pages du Voyage en*

Orient et d'Isis, cette hauteur de pensée et cette acuité de vision qui sont le propre du génie?

Il n'est pas jusqu'à sa folie même — s'il faut garder ce nom aux heures troubles où le rêve s'est épanché dans la vie — qui ne s'entoure de mystère et de poésie: car si l'on songe que c'est alors qu'il a rencontré son expression la plus parfaite et son inspiration la plus ailée; que ses mémoires de délire ne sont d'un bout à l'autre que tact, mesure et lucidité, on se demande si ce mal étrange ne fut pas, ainsi qu'il affectait de le croire, un état rare, où l'esprit, libéré de ses entraves terrestres, erre sans contrainte au domaine de fantaisie, avec cette alacrité qu'en notre habituel esclavage de chair, nous avons coutume d'appeler déraison.

Une telle vie, si souriante à son aurore, s'abîmant, à son déclin, dans la tragédie du Rêve, ne doit-elle pas rester un constant entretien d'étonnement et de pitié? Aussi que de notices émues, que de pages attendries ne furent pas consacrées à cet amant de l'irréel? Pour refaire cette histoire et recomposer cette vie, il suffirait, a-t-on pu croire, de relire les pages divines de Sylvie, d'Aurélia ou des Promenades et Souvenirs. Il y a tant d'ineffable charme en ces mémoires où le rêve se mêle confusément à la vie, que la plupart de ses biographes se sont bornés à les paraphraser sans plus de contrôle. Cependant l'âme discrète, qui répugnait à toute vaine notoriété, a moins cherché à s'y révéler qu'à exprimer, en termes émus, le petit monde illusoire qu'elle reflétait. Aussi l'historien jaloux de concrète exactitude doit-il se méfier de ces mirages, ne consulter qu'avec réserve l'autobiographie que semblent résumer les pages les plus exquises de l'œuvre de Gérard; tout au plus doit-il y trouver quelque jalon précieux pouvant orienter ses recherches, y saisir çà et là quelque fil de la trame dont le poète a tissé le voile merveilleux.

Et l'on ne doit pas craindre, en transposant dans le réel ces souvenirs de songe, de nuire à l'illusion, ni,

en projetant sur cette figure une clarté trop précise, d'en faire évanouir le charme. L'âme de cristal y transparaît au contraire dans toute sa limpidité : plus on en pénètre les intimités, mieux on en discerne la pure essence. Il en est ainsi surtout si l'on s'attache à l'ensemble de sa correspondance : en ces lettres écrites au courant de la plume à son père, à ses amis, sans arrière-pensée de mise au jour posthume, l'être intime se révèle à nu, nous montre le fils pieux, l'ami sûr, l'homme de toutes les délicatesses. Il n'est point de documens secrets, ni de papiers privés qui ne lui apportent une grâce nouvelle, qui ne fassent mieux comprendre et plus aimer celui dont Henri Heine a loué « l'âme d'ange essentiellement sympathique ».

Aussi que dire de l'enchantement d'une telle investigation? Pendant les heures et les jours, nous pouvons presque dire les années, qu'a duré notre recherche, nous en avons connu le mystérieux émoi avec l'angoisse d'en voir approcher le terme; et ce n'est pas sans mélancolie que nous avons clos ces notes. C'est que nulle existence de poète ne s'enveloppe d'un charme pareil, n'a plus intimement projeté son reflet sur son œuvre. Ici les faits et les idées procèdent et s'enchaînent, du berceau jusqu'à la tombe, avec une logique qui jamais ne se dément. Les années d'enfance ne sont qu'une longue incubation mystique et la destinée s'y inscrit avec les premières impressions. Une apparition, plus divine et plus immatérielle que celle qui habita le rêve des Dante et des Pétrarque, jaillit un soir aux yeux du poète, dans une ronde enfantine, est devenue l'illusion de toute la vie. Elle s'offre d'abord à lui comme la figure de paradis « qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures », puis, à mesure que l'esprit se désincarne et s'échappe de la terre pour tenter les arcanes de l'Invisible, la fée divine le guide encore, mais elle s'est transmuée en divers avatars, est enfin devenue le Spectre de l'Abîme. Il s'égare alors

dans le dédale des antiques symboles religieux, et le beau songe de poésie mystique s'est abîmé dans les délires... Mais le vivace génie a rapporté de son exploration des Limbes, un livre et des chants plus étranges que la Vita Nuova.

C'est ce qui fait de la vie de Gérard de Nerval un incomparable poème. Les précisions que doit y apporter une biographie minutieuse devront la rendre plus intelligible et la montrer plus mélodieuse, mais ne sauraient effacer le nimbe de mystère qui vacille au front du poète, ce reflet spirituel de la lampe de Psyche.

Janvier 1914.

GÉRARD DE NERVAL

I

LES ORIGINES ; LES SEMENCES MYSTIQUES

Aussi loin qu'il est permis de scruter les origines maternelles de Gérard, celles dont il prétend avoir aspiré le plus de lui-même, nous rencontrons de fortes souches paysannes, enracinées aux terroirs généreux de la Picardie et de l'Ile-de-France. A cinquante ans d'intervalle, au XVIII[e] siècle, deux rameaux s'en détachent, qui, transplantés des plateaux agraires aux vallées sylvestres et lacustres, vont mêler une race placide de laboureurs à une autre plus inquiète de chasseurs et de solitaires.

C'est à Estrées-Saint-Denis, bourgade rurale sise en province picarde, au nord-ouest de la forêt de Compiègne, qu'il faut chercher l'une des racines les plus anciennes de cette famille. Les actes religieux nous y apprennent que, le 29 janvier 1689, s'unirent par légitime mariage François Boucher et Marie Commelin, tous deux de ladite paroisse d'Estrées-Saint-Denis.

Union féconde et bénie, à la vérité, puisqu'en un intervalle de dix-neuf ans, en naissent dix enfans, dont la venue s'échelonne de janvier 1689 à décembre 1707. Pour quelles raisons l'avant-dernier né de cette famille délaisse-t-il la plaine ancestrale pour aller chercher fortune près des étangs de Chaâlis? C'était l'un de ces beaux sites, où, dans l'harmonie des bois et des eaux, les solitaires du moyen âge aimaient à édifier les arcades de leurs cloîtres et les hauts murs de leurs abbayes. La philosophie n'y avait

point encore érigé ses temples puérils, et le monastère cistercien y dressait seul sa nef hautaine. Mais ce n'était point le charme de cette retraite qui avait guidé les pas d'Adrien-François Boucher et l'y avait fait élire séjour : il y allait plus prosaïquement apprendre le métier de boucher, et, au bout de quelques années, s'y fixait définitivement, en épousant, le 21 juillet 1733, Marie-Marguerite Duhamel, veuve de Pierre Brimeur, boucher en la paroisse d'Ermenonville (1) [1].

De ce mariage naquit un fils, Adrien-Joseph, le 21 novembre 1735 ; celui-ci ne paraît pas avoir suivi la carrière paternelle, car nous le retrouvons établi voiturier et cabaretier à Mortefontaine, où, le 21 janvier 1756, il épouse Marie-Marguerite Olivier. Comme conséquence de ce mariage, Adrien-Joseph succédait à son beau-père Jean Olivier, qui lui-même se qualifie de cabaretier et « garde des plaisirs » de Madame la Présidente Le Peletier. Nous ne saurions dire exactement quelles étaient les attributions de cet emploi. Rappelons seulement que c'était le temps où Le Peletier de Mortefontaine et le marquis René de Girardin étendaient leur suzeraineté patriarcale aux hameaux de leurs vasselages : ils y aménageaient des salles de danse pour la jeunesse, où l'on réservait pieusement le *banc des vieillards*, ou encore des tirs à l'arc, avec des tribunes d'où l'on distribuait les prix aux vainqueurs. C'était aussi l'époque où ces grands seigneurs philosophes, non exempts d'illuminisme, peuplaient d'attributs païens et de « fabriques » les méandres de leurs parcs, utilisant, selon la nouvelle esthétique des jardins, les ressources de leurs grands bois, où les étangs formés par la Thève mêlaient çà et là leurs miroirs bleuâtres. Adeptes fervens du « retour à la nature », dont Jean-Jacques s'était fait l'apôtre, ils s'ingéniaient à rompre les sévères ordonnances de Le Nôtre, et, nouveaux architectes du paysage, substituaient aux parterres à la française les sites irréguliers et déjà romantiques des « jardins de sentiment ».

C'est au cours de ces changemens, vers 1772, qu'il faut placer l'anecdote contée par Gérard dans ses *Promenades et Souvenirs*. La famille d'Adrien Boucher s'était accrue de

1. Pour les renvois cotés entre parenthèses, voir l'*Appendice : Additions et Notes*.

deux enfans : Marguerite-Victoire, née le 4 mars 1757, qui fut la grand'mère de Gérard, et Antoine, né le 17 novembre 1759, son grand-oncle, chez lequel il fut élevé. Un jour, un garçon de quinze ans frappa à la porte de l'auberge de Mortefontaine. Il venait de Laffaux, village situé, entre Soissons et Laon, sur un plateau d'où la vue embrasse un large horizon, que limitent les masses sombres des forêts de Compiègne et de Villers-Cotterets. Il avait fui le logis paternel, à la suite d'une réprimande trop vive de son père, que lui avait value la perte d'un cheval : la veille, il avait laissé l'animal paître en liberté au bord de l'Aisne, et, tandis que lui-même s'attardait à rêver devant les rougeurs du couchant, le cheval avait disparu. Rentré seul à la ferme, le jeune homme s'était couché sans mot dire. Mais lorsque, le matin, il s'était retrouvé en présence de son père, il avait essuyé des reproches si âpres que, profondément blessé, il avait fait un paquet de ses hardes et quitté la maison pour n'y plus revenir.

Tel est, du moins, le récit de Gérard, qui donne à l'aventure le dénouement d'une légende biblique : comme Jacob chez Laban, le fugitif aurait trouvé asile chez un oncle qui demeurait près des étangs de Chaâlis et mérité, en cultivant les terres de celui-ci, la main de sa cousine, l'héritière de ce petit domaine[1].

Ce n'est pas tout à fait exact : d'abord ce jeune homme, qui s'appelait Pierre-Charles Laurent, n'était pas le neveu d'Adrien Boucher, et, s'ils étaient parens, ce ne pouvait être qu'à un degré très éloigné. En se reportant aux actes religieux de la paroisse de Laffaux, on constate que cette autre souche de la famille maternelle de Gérard était implantée là dès le début du XVIII[e] siècle, et que, le 8 octobre 1748, Jean Laurent y avait épousé Marie-Louise Demon Sablon, (ou de Monsablon), fille de défunt François Demon Sablon et de Marguerite Brocheton, son épouse, tous deux laboureurs audit lieu.

C'était encore une race vigoureuse, dont la vitalité s'affirmait par six naissances, se succédant, de 1749 à 1759, et dont l'avant-dernière fut celle de Pierre-Charles, survenue le 13 mars 1759[2]. Qu'on nous pardonne cette minutie

1. *Promenades et Souvenirs*, ch. IV, *Juvenilia*.
2. État civil de Laffaux, arrond. de Soissons.

généalogique, à laquelle nous nous attachons, moins par respect des méthodes historiques actuelles que pour bien éclairer les influences ataviques qui ont pu s'exercer sur les destinées de notre poète. Nous pouvons de la sorte écarter, comme cause suspecte de préparation mentale, un mariage entre cousins germains, que certains aliénistes ont, sans le moindre contrôle, retenu comme élément de dégénérescence.

Il n'est pas davantage vérifié que Pierre-Charles Laurent ait mérité la main de sa parente, en cultivant le champ paternel. Adrien Boucher accueillit sans doute avec indulgence le fugitif et lui fit une place dans sa maison ; mais il ne le conserva pas longtemps près de lui ; bientôt le jeune homme entra comme domestique chez Le Peletier de Mortefontaine. Il s'y trouvait encore et demeurait à Paris, rue de Nazareth, lorsqu'après le décès d'Adrien Boucher, il revint à Mortefontaine pour épouser, le 5 novembre 1782, Marguerite-Victoire, comme lui âgée de vingt-cinq ans (2).

Pierre-Charles était homme de ressource et de décision : devenu bourgeois de Paris, ainsi qu'il se qualifie désormais, il ne pouvait songer à revenir aux pauvres hameaux qui n'auraient offert à son activité que la culture de maigres champs. Il quitta le service de messire Le Peletier, s'acheta une pacotille et s'établit fripier aux entours du Temple. Nous l'y retrouvons à l'époque de la Révolution, rue aux Fers, nº 544 de la section des Marchés. Puis ses affaires prospérant, le fripier devint linger et ouvrit, au numéro 23 de la rue Coquillière, une boutique qu'il achalanda patiemment. Ce commerce, qu'il continua jusqu'à sa mort, lui permit d'acquérir une aisance convenable, assez pour valoir, son décès survenant, quelques années opulentes à son petit-fils Gérard.

De son mariage étaient nés trois enfans : Pierre-Louis, en 1783, lequel ne survécut pas, et deux filles charmantes, qui furent aussi deux jeunes mortes : l'une, Marie-Antoinette-Marguerite, née en 1785, fut la mère de Gérard ; l'autre, Eugénie, de quinze ans plus jeune, fut cette tante gracieuse, dont l'image reparaît en quelques brèves allusions d'*Aurélia* ou des *Promenades et Souvenirs*.

Une double transplantation, puis tout à l'heure « la rencontre de hasard d'un homme du Midi avec une femme du

Nord », feront naître Gérard à Paris : mais il aurait pu naître aussi bien, a-t-il dit, sur un vaisseau. Le lendemain de sa naissance, une nourrice l'emportait, le ramenait en sa vraie patrie, cette terre du Valois, d'où ses ancêtres sont partis, dont il doit aspirer l'air et la sève, où il retournera sans cesse, ramené par un indestructible enracinement. Il est donc bien, par une double lignée d'ancêtres, le produit de saines races paysannes ou provinciales, et, si loin qu'on remonte dans cette ascendance, on ne relève trace d'atavisme suspect. Mais il semble, par contre, qu'il n'ait manqué à son enfance et à sa jeunesse aucune des semences funestes, susceptibles d'influencer une vie de poète. Conçu, comme les enfans de sa génération, dans les affres du début de son siècle, garda-t-il, comme l'élite d'entre eux, le frisson des années tragiques, cet ébranlement des sensibilités qui sans doute prépara les outrances et les paroxysmes de 1830? N'était-il pas un de ces enfans du siècle dont parle Musset, « conçus entre deux batailles, élevés aux roulemens des tambours? De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval... » Comparez maintenant le récit de Gérard : « J'avais sept ans et je jouais insoucieux sur la porte de mon oncle, quand trois officiers parurent devant la maison : l'or noirci de leurs uniformes brillait à peine sur leurs capotes de soldat. Le premier m'embrassa avec une telle effusion que je m'écriai : « Mon père, tu me fais mal !... »[1].

Ce père, c'était Étienne Labrunie, médecin-major à la Grande Armée, qui arrivait du siège de Strasbourg, boiteux de sa dernière blessure, après s'être sauvé des flots de la Bérésina. L'aspect et les aventures de ce revenant de la formidable épopée étaient bien de nature à frapper l'esprit de son fils d'une indélébile impression : nul, en effet, parmi les reîtres sublimes, qui, à la suite de Napoléon, se ruèrent à la conquête du monde, n'eût pu fournir préférables états de services.

Né à Agen le 12 juillet 1776, fils de Joseph Labrunie, tapissier en cette ville, et de Marie-Thérèse Dublanc, il est de modeste, mais probe et saine origine. Son grand-père, Étienne Labrunie, exerce encore lui-même la profession de

1. *Promenades et Souvenirs*, ch. IV, *Juvenilia*.

tapissier, et figure avec Jeanne Roques, son épouse, l'un comme parrain et l'autre comme marraine, à l'acte de baptême de leur petit-fils.

Point n'est besoin de remonter plus haut pour tenter de relier ce clan modeste d'artisans agenais aux souches féodales que s'attribue Gérard en un document généalogique des plus singuliers [1]. Cette notice, composée aux dernières années de sa vie, « sur des renseignemens pris à Francfort, le plus récemment vers 1822 », place à la base de cet arbre les cimiers éclatans des trois seigneurs Labrunie ou Brunyer de la Brunie, chevaliers d'Othon, empereur d'Allemagne. Ces trois paladins, dont maintes anciennes chroniques ont célébré les hauts faits, qu'on retrouve tour à tour en Italie, en Pologne et en Irlande, ne sont pas sans ressemblance avec ces preux fraternels, tels que les fils Aymon, dont les gestes merveilleux illustrent nos grands cycles héroïques. Devenus les chefs de trois familles, ils s'établissent, l'un dans le Poitou, l'autre dans le Périgord ou le Quercy, le troisième aux environs de Nîmes. De multiples rameaux se détachent de ces troncs puissans, s'enracinent aux contrées les plus diverses, où leurs noms se transforment en s'assonant aux idiomes de leurs terres d'adoption. Ils sont *Labrunerie* en Provence, où ils s'implantent après les Croisades, Labrunières ou Labrughières en Poitou et en Angoumois, Browny en Irlande. Enfin, en Périgord, sur les bords de la Dordogne — *D'Or-D'wina* ou rivière du Mont d'or, — se dressent les trois châteaux des Labrunie, ceux de Coux, ceux d'Urval et ceux de La Prade. On trouve au XV[e] siècle un La Brunie, capitaine à Paris, un châtelain du nom de la Brunaye, un capitaine corse, Giuseppo Labrunie, et plus récemment un La Brunie de la Prade, ancien officier de la garde [2]. Leurs armes, dont Gérard nous donne un croquis, sont *timbrées de comte, portent 3 tours d'argent en tête, 3 croissans d'argent en pointe et bande d'or; le cimier est surmonté d'un lion d'or tenant un croissant d'argent* [3]. C'est de la branche de Périgord que Gérard veut descendre, à laquelle il essaye de relier, tant bien que mal, les Labrunie d'Agen, les Dublanc et autres rameaux de son

1. Collect. Spoelberch de Lovenjoul.
2. Nous résumons ici les énonciations de la notice
3. Même source.

ascendance paternelle (3); c'est de cette tige d'élection que doit naître le trouvère de la Mélancolie, celui qui sera le dernier des Labrunie. Car chez ce modeste, qui ne songeait qu'à s'effacer devant les plus humbles, subsiste, tenace et secrètement hautaine, l'illusion de noblesse et de naissance illustre : bohême grelottant et sans asile, il restera

Le prince d'Aquitaine à la tour abolie.

Si maintenant nous revenons à Étienne Labrunie, celui-ci ne nous paraît pas indigne de continuer la lignée des chevaliers de l'empereur Othon. Dans l'ouvroir paternel, en effet, l'ardent jouvenceau doit se sentir à l'étroit : car il a le cœur et la fougue d'un héros de légende et il se trouve prêt l'un des premiers, lorsque la Révolution fait retentir son appel aux armes. A peine âgé de seize ans, sans grand souci de l'adhésion paternelle, il s'enrôle dans l'une de ces compagnies franches, qui, tout à l'heure, sans autre préparation militaire, vont se porter aux avant-postes.

Parti de Soissons, où se forme le 18e bataillon des fédérés nationaux, il est dirigé sur Lille assiégé et, dès sa première affaire, est blessé par un éclat d'obus à la partie postérieure du pied gauche. Il est transféré à Haubourdin, d'où, cédant aux instances des siens, il sollicite un premier congé ; il traverse alors la France pour regagner sa ville natale; mais, parvenu à Toulouse et se sentant guéri, il s'enrôle à nouveau dans la 3e compagnie franche des chasseurs de cette ville, puis est incorporé dans la 5e demi-brigade et expédié en Espagne.

Il se battit encore avec une fougue endiablée, puis vit sa carrière une seconde fois interrompue par une grave blessure : une fracture de la jambe gauche, entraînant le raccourcissement des muscles fléchisseurs et la déformation du pied, motiva sa réforme le 2 pluviôse an II (17 mars 1795), avec une pension de 112 fr. 50 [1].

Un héros de cette trempe ne pouvait accepter de voir, à dix-neuf ans, sa carrière finie. S'il ne pouvait plus se battre, il ne devait pas renoncer complètement aux aventures guerrières, hors desquelles il n'était point alors d'existence qui valût la peine d'être vécue. Aidé des conseils

1. Archives du Ministère de la Guerre. Doss. d'Étienne Labrunie.

et de l'appui d'un oncle maternel, Gérard Dublanc, établi pharmacien au numéro 98 de la rue Saint-Martin, il vint à Paris, s'adonna à l'étude de la médecine. Avec la plus opiniâtre ténacité, lui, qui ne possédait qu'une élémentaire culture, s'astreignit aux âpres études, et, pendant plus de dix ans, ne fut pas un instant distrait du but qu'il poursuivait. D'abord interne pharmacien à l'hôpital Saint-Louis, où l'avait fait admettre l'oncle Dublanc, il entra ensuite à l'École de médecine, où, après six années, il conquit ses grades et fut reçu docteur en décembre 1806. Il allait donc pouvoir reprendre un rôle dans la terrible guerre. Car ce qu'il voulait uniquement, c'était devenir médecin militaire : n'était-ce pas encore être soldat? Sa passion des tragiques aventures trouverait désormais à se satisfaire dans les ambulances géantes, au milieu des mornes hécatombes.

Le 28 janvier 1808, il adresse sa pétition ; en termes simples et dignes, il rappelle sa vie de héros : « Agé seulement de quatorze ans, j'ai servi l'État en 1792... Je mettrais maintenant mon bonheur à être encore utile à l'État comme médecin ». Lacépède, alors grand-chancelier de la Légion d'honneur, écrit, le 24 février suivant, au Ministre de la Guerre pour appuyer cette requête : « J'ai l'honneur de réclamer la bienveillance de Votre Excellence en faveur de M. Labrunie, médecin et mon compatriote (4). J'aime et j'estime beaucoup M. Labrunie et sa famille, à laquelle la mienne a toujours pris beaucoup d'intérêt. Je serai très-sensible à ce que Votre Excellence voudra bien faire pour lui ». Après avis favorable donné, le 18 mars, par les inspecteurs de santé militaire, il reçoit, le 8 juin 1808, avis de sa nomination comme médecin-adjoint à la Grande Armée.

Quelle ne fut pas sa joie à vêtir cet uniforme d'officier qu'il avait naguère tant convoité! A peine âgé de trente-deux ans, il avait belle mine encore, malgré sa claudication : de taille avantageuse, — $1^{m},75$, nous dit son signalement, — il avait « le front haut, les cheveux bruns, les yeux noirs, le nez bien fait ». Tel enfin il sut charmer une douce et belle jeune fille qu'il avait rencontrée dans la boutique paternelle, au numéro 23 de la rue Coquillière : c'était Marie-Antoinette-Marguerite Laurent, qu'il épousa, sitôt pourvu de ses grades, le 1er juillet 1807.

Le 20 juin précédent, un contrat de mariage reçu par Me Fleury, notaire à Paris, avait réglé les intérêts des futurs époux et constaté des apports presque égaux : pour le mari, une évaluation de 7.000 francs, donnée à sa bibliothèque, à ses habits, linge, bijoux et deniers comptans ; pour la future, une dot de 8.600 francs, constituée par ses père et mère, Pierre-Charles Laurent, linger, et sa femme Marguerite-Victoire Boucher. A ce contrat étaient témoins Gérard Dublanc et un oncle maternel de l'accordée, Louis Duriez, chef de comptabilité nationale, demeurant rue Saint-Denis, 73, plus tard conseiller référendaire à la Cour des Comptes (5). Le mariage religieux fut célébré, le 2 juillet suivant, en l'église Saint-Eustache (6).

Les jeunes époux habitèrent un appartement voisin de la pharmacie Dublanc, au numéro 96 de la rue Saint-Martin. Nous avons pu, sans trop de peine, identifier cette maison, qui porte aujourd'hui le numéro 168 de la même rue [1]. L'immeuble ne paraît pas avoir subi de profondes modifications et l'on s'étonne que sur cette façade nul signe, nulle inscription ne consacrent une aussi précieuse commémoration (7).

C'est là, en effet, que naquit, le 22 mai 1808, à huit heures du soir, un enfant qui fut prénommé Gérard, ainsi qu'il appert de son acte de naissance, signé de l'oncle Dublanc et de l'aïeul Pierre-Charles Laurent (8). Il fut baptisé, le lendemain 23 mai, en l'église Saint-Merry. Gérard Dublanc fut son parrain et la grand'mère, Marguerite Boucher, sa marraine. Ce baptême hâtif était motivé par le départ du nouveau-né, qu'allait emporter sa nourrice, une paysanne de Loisy, hameau de la commune de Ver, près Mortefontaine.

Il ne restait au nouveau médecin que peu d'instans à donner aux effusions paternelles : dès le 9 juin, il était invité à retirer sa commission et sa lettre de service ; puis, le 22 décembre, il était promu au grade de médecin ordinaire, attaché au service de l'armée du Rhin. Le voilà donc rappelé par ses fonctions à la vie des camps. Alors on vit la petite lingère se hausser à l'héroïsme des épouses antiques et suivre intrépidement l'époux aux armées. Elle l'accompagna aux étapes successives dont il assura les services de santé : à Aukstam, à Dantzig, à Lintz, pendant la cam-

1. Arch. départ. de la Seine.

pagne d'Autriche, alors que, seul, il devait suffire aux besoins de ces hôpitaux, dont l'encombrement était extrême. Le 7 avril 1810, les époux rejoignirent l'armée d'Allemagne : le Dr Labrunie prit la direction de l'hôpital de Hanovre, puis, le 6 juin, de celui de Glogau. Il y mérita l'estime de ses chefs : « zélé, laborieux, bon médecin », répètent ses notes successives, alors qu'une seule fois s'y ajoute cette restriction : « paraît peu subordonné »[1]. N'est-ce pas ainsi que nous l'imaginons?

Les fatigues de la guerre devaient avoir raison du frêle organisme de Mme Labrunie : elle mourut, le 29 novembre 1810, d'une fièvre, contractée, nous dit Gérard, en traversant un pont chargé de cadavres, et fut inhumée au fond de la froide Silésie, dans le cimetière catholique polonais de Gross-Glogau.

Ce fut sans doute pour le rude soldat une immense douleur, un désespoir contenu qui lui laissera cette humeur taciturne, en laquelle il faut peut-être chercher le secret de son apparente sécheresse de cœur, de cette âpreté morose que la tendresse même de son fils ne parviendra pas à amollir. Pour sa seule morte il gardera des larmes, lorsque, s'accompagnant sur la guitare, il répétera les vieux airs qu'elle avait aimés.

On ne sait au milieu de quels périls, en quelle captivité ignorée, il dut enfermer son deuil dans le secret de son cœur. Jusqu'en 1812, on ne sait plus rien de lui ; sa famille ignore même s'il vit toujours :

« Monseigneur, — écrit son oncle Duriez au Ministre de la Guerre, le 2 septembre 1813, — M. Labrunie; mon neveu, médecin de la division du général Partouneau, a été fait prisonnier en Russie. Nous désirerions savoir s'il existe encore, attendu que son épouse, ma nièce, étant décédée, il serait nécessaire d'établir et de surveiller les droits de leur enfant, qui est un beau et charmant garçon âgé de cinq ans. Je prie Votre Excellence, d'avoir la bonté, si cela est possible, de me faire parvenir ces renseignemens. »

Il est répondu, le 26 septembre 1813, à M. Duriez, « qu'il résulte, des derniers états transmis au Ministère, que le sieur Labrunie a été fait prisonnier de guerre aux environs

1. Arch. du Ministère de la Guerre. Doss. d'Étienne Labrunie.

de Smolensk ». On sut plus tard qu'il avait été blessé, en entrant à Wilna, le 10 décembre 1812 : un coup de feu, l'atteignant à nouveau au talon de la jambe gauche, avait fortement attaqué le tendon d'Achille et rendu très difficile le mouvement du pied. Il fut soigné de longs mois à l'hôpital de la Charité de Wilna; mais cette blessure devait finalement motiver sa réforme. On sut enfin qu'il avait été mêlé aux plus tragiques épisodes de la retraite funèbre et n'avait échappé aux flots de la Bérésina qu'en y laissant ses bagages avec les souvenirs et les bijoux qu'il avait conservés de sa chère morte.

A cette mère qu'il n'a pas connue, mais dont il semble avoir hérité la douceur d'âme, Gérard consacre, dans ses *Promenades et Souvenirs*, ce sombre fragment :

« Je n'ai jamais vu ma mère ; ses portraits ont été perdus ou volés ; je sais seulement qu'elle ressemblait à une gravure du temps, d'après Prud'hon ou Fragonard, qu'on appelait la *Modestie*. La fièvre dont elle est morte m'a saisi trois fois, à des époques qui forment dans ma vie des divisions singulières, périodiques ; toujours à ces époques je me suis senti l'esprit frappé des images de deuil et de désolation qui ont entouré mon berceau. Les lettres qu'écrivait ma mère, des bords de la Baltique ou des rives de la Sprée ou du Danube, m'avaient été lues tant de fois ! Le sentiment du merveilleux, le goût des voyages lointains ont été sans doute pour moi le résultat de ces impressions premières, ainsi que du séjour que j'ai fait longtemps dans une campagne isolée, au milieu des bois !... »

Cette campagne, c'est parmi les plus beaux paysages de l'Ile-de-France, la retraite de rêve entre toutes élue pour l'éclosion d'une âme de poète. Y accède-t-on par la route de Flandre, si familière à Gérard, ou, plus simplement de nos jours, par le chemin de fer du Nord, on voit, à hauteur de la station de Survilliers, se dérouler un splendide horizon de forêt. Émergeant, aux lointains bleuâtres de cet océan sylvestre, un îlot de plaine supporte la nef légère et la gracile tour de la cathédrale de Senlis ; un circuit de la voie nous ramène ensuite vers ce phare ajouré, à travers les ombreuses magnificences, dont s'encadrent les étangs de Commelle et la noble ordonnance de Chantilly. Y aborde-t-on, au contraire, par la plaine, qui, du promontoire de Dammartin, aboutit aux confins de la zone des forêts, une

large perspective s'offre au regard, avec çà et là d'aimables hameaux, semés comme oasis en la vaste étendue : ce sont les villages chéris de Gérard : Ève, Loisy, Ver, Othys, et tout au fond, Montagny, que domine l'aiguille de pierre de son haut clocher. Puis l'horizon se ferme à la lisière de la forêt d'Ermenonville ; par delà, c'est le domaine de solitude, où, au milieu de séculaires ombrages, dorment les étangs de Chaâlis et de Mortefontaine. Quelque pan de mur ou quelque ruine hérissent, comme des burgs, les monticules de cette région sauvage : et, baignée des vapeurs qui s'exhalent, le soir, de ce paludisme, l'abbaye royale de Chaâlis érige les débris de ses arcades.

Des légendes merveilleuses peuplent d'apparitions et de fantômes ces retraites, où une race de chasseurs a gardé longtemps intacte l'âme rêveuse des solitudes. La tradition y conserve les lais et les ballades de notre vieille histoire, et le soir, aux naissantes clartés de la lune, les jeunes filles redisent dans leurs rondes les naïves cantilènes que leur a transmises la mémoire des aïeules.

Ce fut au centre de ce pays, dans la maison de l'ancêtre Jean Olivier, à l'auberge de Mortefontaine, devenue la demeure d'Antoine Boucher, qu'un jour on amena le petit Gérard, alors un délicieux blondin de deux ans, qu'on venait de reprendre à sa nourrice. Un pli de deuil, transmis par les services de la Guerre, avait annoncé le décès de sa mère à Glogau ; et, comme on était sans nouvelles de son père, que ses grands-parens, petits marchands affairés, ne pouvaient se charger de lui, il fut décidé qu'il serait laissé à la campagne, aux soins de son grand-oncle de Mortefontaine, celui qu'il appelle et qu'on a continué d'appeler, après lui, « l'oncle de Montagny ».

Car il convient de rectifier l'erreur en laquelle Gérard a lui-même induit ses biographes : il n'a point été élevé à Montagny, n'y a jamais eu ni oncle ni aucun parent. Seules quelques phrases de *Sylvie* ont donné crédit à cette légende. A-t-il donc voulu mystifier ou mettre en défaut ses futurs historiens? Non, sans doute ; mais, soit pour éviter de mêler, d'une manière trop précise, les siens à son histoire, soit pour fermer toute piste indiscrète sur les plus intimes de ses souvenirs, il a peut-être introduit quelque fantaisie dans son récit, altéré à dessein les précisions de personnes



Cl. Neurdein.



MORTEFONTAINE : L'ÉGLISE. — LA FONTAINE.

Cl. Lesonds

et de lieux. Donc, quand il parle de Montagny, c'est Mortefontaine qu'il faut lire. C'est bien, en effet, à Mortefontaine que se sont unis, ont vécu et sont morts ses ancêtres les plus directs, qu'est située la terre de famille dont il doit tirer son pseudonyme [1], où il voudra que soient transférés les restes de ses grands-parens ; c'est à Mortefontaine enfin que passa toute sa vie Antoine Boucher, le grand-oncle qui prit soin de son enfance.

Par suite de quels scrupules ou de quelle réserve Gérard affecte-t-il de ne jamais prononcer les syllabes cependant harmonieuses de ce nom (9), alors qu'il n'omet aucune des particularités permettant de reconnaître les lieux? Dans *Aurélia*, parlant des images des dieux qui ont le plus impressionné son jeune esprit, il décrit un Neptune et une Amphitrite sculptés au-dessus de la fontaine du hameau : or il s'agit bien ici du traditionnel monument, qu'on peut voir toujours adossé au mur du parc de Mortefontaine. Dans *Angélique*[2], il y a déjà fait allusion, sans plus nommer le pays. Il cite même les vers suivans, œuvre de René de Girardin, qui sont gravés sur la tablette du monument :

Des bords fleuris où j'aimais à répandre
Le plus pur cristal de mes eaux,
Passant, je viens ici me rendre
Aux désirs, aux besoins de l'homme et des troupeaux ;
En puisant les trésors de mon urne féconde,
Songe que tu les dois à des soins bienfaisans ;
Puissé-je n'abreuver du tribut de mes ondes
Que des mortels paisibles et contens !

Les deux saints informes du portail, dont il parle ensuite, ce sont les statues grossières d'un saint Denis portant son chef et d'une Vierge assez maltraitée, qu'on peut voir encore sur la façade de l'église. Quant à la maison de l'oncle, ce n'est pas sans une joie émue que nous sommes parvenus à l'identifier. Située sur la route de Plailly, à une trentaine de mètres de la fontaine du village, limitée sur trois côtés par le parc de Mortefontaine, elle se trouve maintenant incorporée entièrement à ce domaine, depuis l'acquisition qu'en

1. Sur le *Clos de Nerval*, voir *infra*, p. 67 et suiv.
2. Voir aussi les *Petits Châteaux de Bohême*, ch. VIII.

fit, en 1835, la baronne de Feuchères. Il n'en subsiste plus que l'aile du fond, actuellement affectée au logement du jardinier. Le corps principal, sur la rue, avec sa façade jaune et ses volets verts, a été démoli, et le mur du parc prolongé sur son emplacement (10).

Mais ce qui demeure peut suffire encore à la piété des amis de Gérard : le petit jardin est toujours là, enclos dans ses anciens murs, un peu inculte et envahi par les fleurs, ainsi qu'il convient à ce retrait du souvenir. Rien dans ce débris du vieux logis n'atteste le passage des occupans de jadis ; rien n'en rappelle l'ancienne destination, si ce n'est, sur la façade aux fenêtres sans volets, la plaquette qui portait l'enseigne de l'auberge, cette auberge devant laquelle s'arrêta, conduit par le destin, le fugitif Pierre-Charles Laurent. Mais, — ô fidélité des vieux actes, — les feuillets jaunis de l'inventaire dressé en 1820, après le décès de l'oncle Antoine, nous restituent cet intérieur d'autrefois, avec la vivacité d'une estampe d'après Chardin, non sans maintes concordances avec les rappels de *Sylvie* et d'*Aurélia* : voici la vieille armoire, la table à jeu, le trumeau au-dessus de la glace « dans son parquet de bois peint en gris », puis, dans un cabinet à gauche de l'alcôve, « un porte-livres et quelques volumes », — tout ce ménage de petit bourgeois campagnard, tel que nous imaginons l'oncle de Mortefontaine. Ne le revoyons-nous pas lui-même, bien vivant, sous le costume que le même document nous décrit avec minutie : « une redingote en drap vert-bouteille, un pantalon de velours assorti », un gilet d'étoffe à ramages, sa casquette et son vieux tricorne [1]?

D'abord maçon, puis épicier, Antoine Boucher avait épousé, le 27 février 1783, Marie-Jeanne Robquin, âgée, dit l'acte de mariage, d'environ trente-huit ans, et veuve d'Antoine-François Corbie (ou de Corbie), en son vivant clerc ou maître d'école de Marly-la-Ville. Pour un marié de vingt-cinq ans, c'était une épousée un peu mûre et, de plus, déjà pourvue d'un fils de sa première union ; mais elle lui apportait une aisance honnête, et ne le gratifiait pas moins de deux héritiers : une fille, Marie-Antoinette-Élise, en 1784, et un fils, Antoine-Auguste, en 1787 [2]. Le mariage

1. Actes authentiques.
2. État civil de Mortefontaine.







CE QUI SUBSISTE DE LA MAISON D'ANTOINE BOUCHER,
A MORTEFONTAINE

1, 2. La maison. — 3. Le jardin.

de sa sœur, Marguerite-Victoire, avec Pierre-Charles Laurent, célébré quelques mois auparavant, puis leur établissement à Paris laissaient vacant le patrimoine de famille. C'est ainsi qu'Antoine Boucher, resté seul au pays, acquit la maison de l'aïeul, par suite de l'abandon qui lui en fut consenti par sa mère et son oncle Pierre Olivier, aux termes d'un *bail à rente* passé devant Me Derissant, notaire-tabellion de Mortefontaine, le 8 juin 1787. L'immeuble avait alors perdu sa destination ancienne et l'auberge avait fait place au commerce d'épicier et de débitant de tabac qu'y exploita jusqu'à sa mort Antoine Boucher. Il y mourut, âgé de soixante-deux ans, le 30 mai 1820, ne survivant que de cinq mois à sa femme, décédée elle-même le 12 janvier précédent. Sa succession, assez obérée, motiva la vente de sa maison, où son gendre, Jean Dufresnoy, devenu locataire, continua, quelques années encore, le commerce d'épicerie de ses beaux-parens; puis, après deux mutations successives, l'acquisition de cet immeuble par la baronne de Feuchères en fit, nous l'avons vu, une dépendance du château de Mortefontaine.

Pauvre petite maison, « autrefois si pleine de voix mélodieuses », qui donc soupçonne aujourd'hui, devant ce maigre débris, emprisonné par les murs du grand parc, que là, il y a quelque cent ans, s'éveilla l'un des plus délicieux esprits qu'ait vu luire ce siècle écoulé, qu'y reçut de la destinée sa marque définitive celui qui devait être Gérard de Nerval?

Transporté dans ce milieu, à l'âge des décisives impressions, le « petit Parisien » s'y imprègne de toutes les mélancolies de cette terre des légendes. Son esprit y réfléchit la coloration de ce ciel brumeux, de ces paysages aux sites divers, ici mornes et sauvages, en leur décor de forêts, de lacs et de ruines, tels qu'à Mortefontaine et à Chaâlis, là sourians et frais, comme aux bocages idylliques d'Ermenonville ou aux bords fleuris de la Thève et de la Nonette. Sa mémoire charmée le rappellera sans cesse à ces fonds de tableaux de sa première enfance ; il en gardera des images si parfumées que, plus tard, au milieu des crises de son agonie mentale, il en redira l'enchantement en des récits d'une fraîcheur céleste, poèmes du souvenir qu'enveloppent les lueurs des premières aurores ou le rayonnement

des beaux soirs de l'adolescence. Les semences mystiques de son esprit sont ainsi préparées par cette première vision du monde extérieur : son *germanisme* est venu de là. Les ondines de Mortefontaine lui susurrent, à travers les joncs de leurs étangs, la dolente chanson que lui moduleront plus tard les nixes du Rhin ; les ballades d'Uhland et de Tieck ne seront que l'écho plus savant des anciennes romances que les jeunes filles du Valois lui chantaient dans leurs rondes.

Elle est aussi par excellence la terre française, cette contrée, « où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France ». Une tradition y groupe ces compagnies d'archers, qui s'intitulent *chevaliers*, et célèbrent, à certaines époques de l'année, des fêtes du plus pur symbolisme. Au son des cors et des tambours, des cortèges se forment, des danses et des chœurs s'allient autour de chariots attelés de bœufs ; des jeunes filles tressent des guirlandes et des couronnes : les compagnies voisines se rendent réciproquement « *le bouquet* ».

Gérard s'est enrôlé tout enfant parmi les archers de Mortefontaine, a figuré avec allégresse aux cortèges du « bouquet ». Il a pénétré avec un curieux émoi dans les parcs de ces châteaux, où son rêve ressuscite de beaux seigneurs et de nobles dames en fraises godronnées et toquets de velours, revenans de l'époque des Valois et des Guise. Il en est peu qu'il n'ait visitées, parmi les anciennes demeures, qui, de Nanteuil-le-Haudouin jusqu'à Senlis et Chantilly, haussent leurs pignons et leurs tourelles au-dessus des verdures de leurs parcs. Mais il est rare qu'il les nomme : ses délicats scrupules à l'égard des personnes lui ont fait garder sur leurs hôtes un secret qu'il n'est pas facile de violer.

Cependant on retrouve aisément sa trace, non seulement aux jardins accessibles d'Ermenonville, ou au parc de Mortefontaine, dont ses premiers regards ont scruté le mystère, par-dessus les murs de la maison de son oncle, mais en ces retraites plus fermées, — tels cet harmonieux domaine de Versigny, dont Le Nôtre a tracé les suaves perspectives, ou le castelet aux tourelles pointues de Mont-l'Évêque, résidence de la baronne de Pontalba. Dans la chapelle de Chaâlis, il a rêvé du peintre Colonna et de la belle Lucrezia-Polia, dont l'obsédera toujours la mystique

aventure. N'y a-t-il pas aussi croisé la grande ombre du Tasse, qu'une légende y fait venir en 1571, en compagnie des cardinaux Hippolyte et Louis d'Este, alors abbés commendataires de Chaâlis? Le poète italien y composa, dit-on, les derniers chants de la *Jérusalem Délivrée* et peut-être y exhala pour Éléonore ce poétique amour dont Gérard enfant voudra répéter l'adoration... Mais que d'autres Laure et d'autres Béatrix n'a-t-il pas aperçues ? Cette spirituelle et vive Louise de Junquières, dont il partagea les jeux sur les pelouses de Versigny, son château natal, et qui, descendante des poètes, symbolise pour lui la « gloire des arts », il la retrouvera plus tard, à Valjenceuse, près de Senlis : encore un de ces châteaux dont le parc à la française s'est romantisé de rochers, de grottes et de colonnades. Tout ce merveilleux, atténué d'un correctif d'art et de tradition, se réfléchit en son âme enfantine, y laisse l'image d'une forêt peuplée de fantômes, environnant de ses sombres futaies quelque parc classique aux sévères avenues. Il s'y voit déjà tel qu'un chevalier-poète, explorant le domaine enchanté, où se désole, en sa tourelle, l'une de ces amoureuses de légende qu'un père cruel tient prisonnière.

L'irréel et le romanesque s'associent ainsi à l'éclosion de sa sensibilité, préparent chez lui ce platonisme à la Pétrarque qui, en regard des truculences passionnées d'Antony, présentera l'autre aspect de l'amour romantique. Gérard était alors un délicieux garçonnet : « son sourire enfantin rappelait, nous dit-il, celui de sa mère. et ses cheveux blonds mollement ondulés, couvraient avec caprice la grandeur précoce de son front ». Il était entouré et choyé par toutes les fillettes des hameaux voisins, mues par cette attirance hâtive que favorise la promiscuité villageoise. Quelques-unes étaient ses cousines ; l'une, un peu plus âgée, était sa tante, la jeune sœur de sa mère, Eugénie Laurent. Escorté de ces petites nymphes champêtres, qu'il appelle Sélénie, Fanchette, Héloïse, Sylvie, il parcourt avec délices les prairies où susurre la Thève, et s'égare aux ombrages des forêts. Une exaltation précoce mêle dans son cœur l'amour et la poésie ; d'enfantines passions pour Fanchette ou Sélénie, donnent lieu à des figurations romanesques, inspirées de souvenirs classiques ou de légendes du Valois.

Héloïse, la première, lui fait connaître la douleur : dans une entrevue nocturne, aussi innocente que théâtrale, il s'agenouille extasié devant une image de la fillette. Et quand celle-ci apparaît et vient souriante à sa rencontre : « Pardon, reine, s'écrie-t-il, je me croyais le Tasse aux pieds d'Éléonore, ou le tendre Ovide aux pieds de Julie ! » N'est-ce pas déjà tout Gérard? Amant spirituel que ne trouble aucune sensualité, poète qui ne voit l'amour qu'à travers le mirage des légendes, le mystère des nuits ou le merveilleux des songes.

« Elle ne put rien me répondre, narre-t-il plus tard, et nous restâmes tous deux muets dans une demi-obscurité. Je n'osai lui baiser la main, car mon cœur se serait brisé : — O douleur et regrets de mes jeunes amours perdues ! que vos souvenirs sont cruels !... [1] »

Il se dit ailleurs « la tête farcie de romans à teinte germanique » et il soupire pour la blonde couturière Ermerance, qui le soir chante de dolentes ballades à la citerne du hameau... N'est-ce pas comme une première vision de la *Gretchen* de Gœthe s'appuyant à la margelle du vieux puits allemand?

Il se mêle encore à ces effusions sentimentales un peu de la grâce légère et de la fantaisie du XVIIIe siècle. Du parterre de Mortefontaine, la vue s'étend sur un paysage de fête galante : estompés dans une buée de songe, les grands étangs miroitent sous les feuillées et semblent des lacs chimériques où se reflètent les îles d'amour. Entre les coteaux que dore le couchant, l'horizon fuit aux ondulations de la sylve ; les lointains se dégradent en plans bleuâtres et violacés, puis se noient aux confins rosés de la terre et du ciel... C'est là, croit-il, non sans vraisemblance, qu'Antoine Watteau conçut l'irréel paysage de son *Embarquement pour Cythère*, qu'il rêva ses délicieux pèlerins appareillant pour le rivage d'illusion. Sans doute il dut venir en ces solitudes le magicien des pastorales et des menuets champêtres, car une branche des Watteau a fait souche en ce pays, et les actes de la paroisse d'Ermenonville relatent, au XVIIIe siècle, plusieurs naissances et décès de cette famille.

1. *Promenades et Souvenirs*, ch. VI, *Héloïse*.

Ils reviendront d'ailleurs animer ces retraites, les survivans des galanteries périmées, lorsqu'après 1815 le domaine de Chantilly aura fait retour au dernier des Condé. Les meutes et les fanfares résonnent à nouveau dans les bois, échos réveillés d'un passé déjà si lointain... Ces veneurs, qui entourent le duc de Bourbon, sont, comme lui, des vieillards blanchis dans l'exil : Gérard regarde avec intérêt ces revenans d'une autre époque, dont sa génération n'a point connu la jeunesse et qui doivent rester pour elle des étrangers : mais, au milieu des casaques bleues de l'équipage chenu, une belle chasseresse mêle le contraste de sa jeunesse triomphante. Un port majestueux, une aisance de reine, le charme étranger de sa fraîche beauté anglaise, l'empressement galant de ces vieux seigneurs, tout avive autour d'elle la curiosité et l'intérêt. Elle s'appelle Sophie Dawes et sera bientôt la baronne Adrien de Feuchères. Une rumeur officieuse la désigne comme une fille naturelle du duc de Bourbon, le fruit romanesque d'une intrigue d'émigration. Mais, dans l'entourage du prince, on chuchote en souriant une plus commune et moins touchante aventure [1].

Un jour Gérard a vu surgir, à l'orée de la forêt, la fantasque amazone, et il n'oubliera plus le sourire et le geste gracieux dont elle répondit à son salut. Peut-être l'aperçut-il encore, un soir, dans une de ces rondes champêtres où elle aimait à se mêler... Mais nous aurons à revenir sur l'impression que laissa cette apparition dans l'âme émerveillée du jeune Labrunie [2].

De ce séjour encore il recueille une autre influence, non moins funeste à son esprit, et qui aura sur sa vie entière de profondes répercussions. Les nécessités de la guerre, en maintenant le petit Gérard à Mortefontaine, continuent, dans l'ordre intérieur, la chaîne des fatalités. Ermenonville, retraite philosophique élue par Jean-Jacques, fut aussi, au XVIIIe siècle, l'asile d'un cénacle d'illuminés. Autour de ce château, René de Girardin a composé des décors d'idylle antique et traduit, l'un des premiers, dans l'art des jardins, le naturel apprêté et les factices paysages inspirés des descriptions de Rousseau, des poésies de Gessner et des tableaux d'Hubert Robert. La même esthétique sentimentale a

1. Voir *infra*, p. 82 et suiv.
2. *Ibid.*

suggéré à Le Peletier de Mortefontaine les arrangemens de son parc, qu'il sème à souhait de « fabriques » et de temples ruinés. Enfin le philosophe de la nature, guidé vers ces retraites par sa manie herborisante, plus sans doute que par le charme du site, y reçut, de son disciple Girardin, l'asile où il devait celer ses ultimes mélancolies.

Ce retour à la nature et ce sentimentalisme païen s'allient chez la plupart à ces tendances panthéistiques, à ces aspirations vers le grand Tout, dont Gœthe va tenter d'exprimer les symboles confus. Cette communion improvisée des âmes sensibles avec l'Infini, cette angoisse qui les effare devant l'abîme laissé béant par la disparition des vieilles croyances, les ramènent aux latentes superstitions qui, à différens âges, ont satisfait le besoin religieux de l'humanité. L'occultisme est la pâture spirituelle de cette société finissante. Or les retraites philosophiques de Girardin et de Le Peletier offrent aux adeptes du spiritisme des asiles de choix. Les grands illuminés, Cagliostro, Mesmer et le comte de Saint-Germain, furent les officians de ces chapelles, se réunirent, en assises régulières, aux *soupers* d'Ermenonville. Alors ces rives consacrées à « la Vérité », ces lacs philosophiques qui reflètent dans leurs ondes l'île des Peupliers et le Temple d'Uranie, virent, par une antithèse étrange, les sibyllines formules de l'occultisme opposées aux axiomes des sagesses antiques et aux théorèmes de la raison pure. Tout le XVIIIe siècle, incrédule et superstitieux, trouve sa synthèse dans ce rapprochement.

Il n'est pas jusqu'à la science même, qui, pénétrant en ces cénacles, ne s'y imprègne d'un peu de magie. Une tradition veut que le vieux Franklin, lors de son séjour à Paris, soit venu à Ermenonville pour y faire ses expériences de magnétisme. Mais, pour ceux qui l'entouraient, illuminés férus de *mesmérisme*, l'électricité était un agent surnaturel, confinant aux forces occultes et aux liens secrets de la matière et de l'esprit.

Au surplus, ces idées n'étaient pas spéciales au cénacle d'Ermenonville, mais avaient leur source dans les aspirations des préromantiques allemands, qui, venant s'allier en France à la philosophie de la nature, chère à Jean-Jacques, devaient si profondément influencer la pensée contemporaine. Après Herder, le réformateur poétique qui fut l'inspi-

rateur de Gœthe, apparaissaient les savans mystiques, épris de « physique supérieure » et de science pythagoricienne, modernes héritiers des magiciens de la Renaissance, les Paracelse, les Van Helmont et les Faust. Ils dissertent de magnétisme et de télépathie, mettant en communion les fluides spirituels et préparant les théurgies dans la hiérarchie des âmes. Tout à l'heure, résumera leurs conceptions ce Frédéric de Hardenberg, qui, sous le pseudonyme de Novalis, sera l'apôtre de l'« idéalisme magique », définira la pénétration des arcanes spirituels et la conquête du divin par l'intuition mystique.

On verra par la suite quelles empreintes reçut Gérard de ces éducateurs : mais il convient de montrer par quelles voies singulières il s'assimila de bonne heure leurs théories.

Peu cultivé sans doute, mais friand de lectures, Antoine Boucher, dont les parens avaient vécu, qui lui-même avait été élevé dans l'entourage et la semi-domesticité des seigneurs de Mortefontaine, avait subi quelque peu la contagion de ces fervens illuminés. La profusion de livres d'occultisme, dont ceux-ci faisaient leur aliment spirituel, avait pénétré parmi leurs familiers et leurs officieux ; et c'est ainsi que le néophyte avait réuni une petite collection d'ouvrages de magie et de cabale, « tels qu'en produisirent, avec une incroyable fécondité, les années qui précédèrent la Révolution » et auxquels les esprits d'alors s'étaient adonnés, dans leur désarroi, comme à une sorte de narcotique mental.

Désabusé plus tard, il avait relégué en son grenier cette bibliothèque d'illuminé. Sans autre passion désormais que celle de réunir quelques débris de statues ou de vases romains découverts dans son champ — le *Clos de Nerval*, nous le verrons bientôt, — il avait oublié ses vieux livres, dont les rats faisaient leur pâture. Mais il lui était resté, de ses tendances au mysticisme et de l'athéisme révolutionnaire, une vague croyance qui ressemblait à une sorte de « déisme mitigé ». — « Dieu, c'est le soleil », — répondait-il à la question redoutable que lui posait son jeune neveu. C'est ainsi qu'à cette petite âme, déjà frémissante à tous les souffles mystiques, que la douce initiation maternelle n'avait point prémunie contre les terreurs de la vie, était fourni le premier enseignement spirituel. Cependant l'inconnu sur lequel

elle s'ouvrait ne pouvait se résoudre pour elle que par une interprétation religieuse : cette explication lui fut donnée dans l'incohérence et la confusion des croyances les plus diverses. Les icones païennes déterrées par l'oncle dans son champ, quelques statues de dieux, une Pallas ou Vénus armée, un Mars en bronze doré ou un Pan souriant à l'entrée d'une grotte, inspiraient à l'enfant plus de vénération que les pauvres images chrétiennes de l'église. Les instructions de sa tante l'initièrent cependant aux beautés du christianisme et, après 1815, un Anglais qui se trouvait dans le pays lui fit apprendre le Sermon sur la Montagne et lui remit un Nouveau Testament [1]. Mais que pouvait ceci contre les délétères semences qu'il allait recueillir de ses premières lectures? En furetant dans la maison, le jeune Gérard y avait déniché, envahie par l'humidité ou attaquée par les rats, la pernicieuse collection : et, pendant des jours et des nuits, il avait ingéré cette pâture malsaine [2].

Quels livres y lut-il? C'étaient, nous a-t-il dit dans sa préface des *Illuminés*, des ouvrages publiés la plupart sans nom d'auteur sous la Monarchie, ou qui, à l'époque révolutionnaire, n'avaient point été déposés dans les bibliothèques publiques. C'étaient sans doute encore les œuvres des modernes adeptes des sciences maudites, le marquis d'Argens, Saint-Martin, l'abbé de Villars et Pic de la Mirandole.

Peut-être enfin y connut-il déjà les « paradis innombrables » de ce voyant scandinave dont la projection spirituelle dotait les visions d'une sorte de réalité objective, cet Emmanuel Swedberg, plus connu sous le nom de Swedenborg, dont les *Memorabilia* resteront pour Gérard un constant sujet d'enchantement. Vers 1830, une ferveur nouvelle a ramené quelques esprits vers cet initié, en lequel ses contemporains avaient salué le plus récent messager de Dieu, l'hiérophante merveilleux de la dernière église. Hoffmann en fut préoccupé; mais, plus près de nous, Balzac, qui, en 1833, vient de traverser la crise de mysticisme, dont, par maintes parties, l'édifice de *la Comédie Humaine* accusera le reflet, se fera l'apologiste du théosophe suédois, décrira les ravissemens de son initiation dans *Louis Lambert* et dans *Séraphita* : œuvres étranges, toutes pénétrées des ardeurs spirituelles

1. *Aurélia, ou Le Rêve et la Vie*, 2e partie, ch. IV.
2. *La Bibliothèque de mon Oncle*, préface des *Illuminés*.

de la Foi et de la Volonté, mais où mieux se révèlent les vertiges des esprits évadés de leurs liens charnels et ces dangereuses extases dont la folie et la mort sont le plus commun aboutissement. Si nous ne savions que Balzac a tiré de ses plus intimes souvenirs l'obsédante figure de Louis Lambert, ne serions-nous pas tentés d'y reconnaître une évocation anticipée du destin de Gérard? Les prestiges de Swedenborg ne pourront rien sans doute sur le robuste équilibre du chantre de *Séraphita*; mais sur le fragile Gérard... — on conçoit quels germes funestes durent inoculer, en cet intellect déjà enclin au mysticisme, ces troublantes lectures, contre lesquelles se défendent mal les natures poétiques, même prémunies par l'expérience et disciplinées par les sévères études.

Au milieu de cette Babel magique, où la théosophie antique voisine aux rites cabalistiques du moyen âge et aux rêveries supernaturelles du XVIIIe siècle, Gérard s'attache surtout à cette conception si poétique de la migration des esprits et de la transfusion des âmes. Il faut voir aussi la même origine à sa prédilection pour quelques écrivains, qui, sans pouvoir être classés dans aucune catégorie d'occultistes, présentent cependant, par le fond de leur inspiration, quelque tendance à l'illuminisme : telles furent ses affinités avec ces excentriques, dont il s'est fait le biographe, notamment avec Cazotte et Restif de la Bretonne.

A ce dernier, lunatique sensuel, qui colore de rêveries philosophiques ses galantes confessions, il a emprunté sa théorie des ressemblances, cette recherche dans l'amour d'un type prédestiné, « sorte d'élection fatale fondée plutôt sur la forme extérieure que sur l'âme ». Mais c'est chez l'auteur du *Diable Amoureux* qu'il semble avoir aspiré le plus ce fond de mysticisme dissimulé sous une enveloppe railleuse et humoriste, qui se retrouve si pareil dans les écrits de Cazotte et dans ceux de Gérard. La préface qu'il écrira plus tard pour son édition du *Diable Amoureux* nous montre cette parenté littéraire de manière si évidente qu'elle nous semble une analyse de ses propres tendances et de son propre génie. Cazotte ne fut-il pas le révélateur de ces ballades populaires et fantastiques, dont Gérard préconisera à son tour la naïve poésie? Les deux légendes qu'il cite, *la Veillée de la Bonne femme* et *les Prouesses inimilables*

d'Olivier, marquis d'Édesse, sont avec raison considérées par lui comme les premiers essais de la couleur romantique au XVIIIe siècle.

Mais ce qui l'attache le plus dans Cazotte, c'est, ce qu'il lui empruntera lui-même, sa parenté avec Apulée, « le narrateur empreint de mysticisme et de poésie, tantôt crédule à ses propres fictions, tantôt railleur de sa propre crédulité, jetant çà et là quelque trait ironique qui déconcerte le lecteur prêt à le prendre au sérieux ».

Rien n'est plus significatif de la persistance et de la fixité des idées premières chez Gérard, de l'impressionnabilité déjà morbide de son esprit, que l'obsession qu'il gardera toute sa vie des étonnemens de sa jeunesse.

Il nous arrive parfois de discerner, à travers les foules humaines qui nous ont précédés sur la terre, quelque lointaine figure en laquelle nous croyons reconnaître une image parente, et, par une sorte de « retour éternel », de retrouver, en tel esprit d'autrefois, l'original dont nous portons en nous la réplique fidèle. En Lucius Apuleius, Gérard reconnut l'âme ancestrale, dont il devait, après deux mille ans, renouveler la destinée. Ce fut la même inquiétude voyageuse, le même appétit de merveilleux, tempéré de scepticisme railleur, la même nostalgie de l'invisible. Né en Numidie vers l'an 120 de l'ère de la Croix, le futur auteur de *l'Ane d'Or* fit ses études à Carthage, étudia la philosophie à Athènes, le droit à Rome, et parcourut l'Orient pour y explorer les religions de l'antique Asie. Il se fit initier en Grèce aux mystères d'Éleusis, s'attacha aux doctrines des Pythagoriciens, puis, sur le rivage de la mer Égée, vit apparaître, au seuil des arcanes mystiques, soutenant de sa dextre le sistre d'airain, la belle Isis régénératrice. La splendeur de ce mythe obsédera Gérard d'un perpétuel émerveillement, lui fera parcourir plus tard, sans en rien omettre, le cycle théogonique d'Apulée.

N'est-ce pas encore à ce magicien numide qu'il devra son idéalisme amoureux, son culte distant de la femme et sa poursuite des amantes spirituelles? L'épisode adorable de *Psyché*, qui si poétiquement symbolise la communion de l'âme avec l'amour, lui laisse l'émoi des extatiques baisers, sur les cimes mythologiques, dans les nuages rosés de l'Olympe. Il n'entrevoit déjà l'approche de la femme qu'avec la présentation romanesque des légendes, dans le ravisse-

ment des amans-poètes, les Dante et les Pétrarque. Il a lui-même défini son platonisme en des termes qu'il faut renoncer à suppléer :

« A ces points élevés, où nous guidaient nos maîtres, nous aspirions enfin l'air pur des solitudes, nous buvions l'oubli dans la coupe d'or des légendes, nous étions ivres de poésie et d'amour. Amour, hélas ! des formes vagues, des teintes roses et bleues, des fantômes métaphysiques !... [1] »

Cet amour extrasensuel participe déjà de l'extase des initiés de Delphes et d'Éleusis. La foi des Pythagoriciens à la transmigration des esprits aura pour corollaire ce concept, venu du plus radieux hellénisme, de la constance des normes esthétiques se traduisant, pour quelques âmes élues, par l'identité des contours et la survivance de la beauté visible. Ces croyances, retrouvées à la lecture des illuminés du XVIII[e] siècle, fortifiées par les méditations d'une enfance solitaire, se développent à merveille en ces années d'extase romantique, où les jeunes écrivains s'imprègnent de spiritualisme sensuel, où toutes les lyres s'accordent pour célébrer, sur un mode exalté, l'âme immortelle et l'amour vainqueur de la mort. La nature est pleine de voix, de soupirs, de formes voilées. En ce lyrisme panthéistique, les conceptions de Gérard semblent plutôt rêveries de poète que théories d'illuminé. Les âmes se révélant, en des existences successives, sous la persistance d'une forme terrestre identique, émigrant en des corps divers, qu'elles affectent cependant d'un même contour d'extérieure beauté, ce n'est après tout que rappel des antiques métempsycoses. Que ces âmes conservent, de leurs existences antérieures, une mémoire nébuleuse que ravive la rencontre fatale d'une âme autrefois aimée et subitement reconnue, ce n'est peut-être encore que développement poétique de la même fiction. C'est du moins ce qu'on croit entrevoir dans la *Fantaisie*, cette ravissante odelette publiée dans les *Annales Romantiques* et les keepsakes du temps :

Il est un air, pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Webre ;
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

1. *Sylvie*, ch. I.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit...
C'est sous Louis XIII et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit.

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs avec une rivière,
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en son costume ancien,
Que dans une autre existence peut-être
J'ai déjà vue et dont je me souvien !

N'est-ce pas déjà, résumé en ce touchant prélude, tout ce que l'enfant mystique a recueilli de ses rêves solitaires et de ses lectures : la sensibilité nostalgique de son âme, un appétit de merveilleux modéré de claire tradition française, une langue pure et mélodieuse? Mais y apparaît aussi, comme une annonce inquiétante, le premier aspect du fantôme qui doit opprimer à toujours son esprit, que nous allons retrouver à toutes les pages de son œuvre et de son histoire... Le baiser de la fée lumineuse de Mortefontaine a effleuré son front d'un contact funeste, y a laissé l'invisible lésion d'où vont s'échapper, par intervalles, les troubles messages du subconscient.

II

LA JEUNESSE ; LE ROMANTISME

Un soir de 1814, l'officier à l'uniforme noirci, échappé par miracle aux flots de la Bérésina, reparut à Mortefontaine ; il venait, les années épiques révolues, pourvoir à l'éducation de son fils et lui apprendre ce qu'il appelait « ses devoirs ». Gérard délaissa, le cœur serré, son cher pays des légendes et ses amoureuses de clair de lune. A quel régime le Dr Labrunie allait-il soumettre ce fils, qui emportait, au plus profond de son âme, les dangereuses semences de mélancolie ? Il ne devait, semble-t-il, jamais comprendre cette délicate et sensible nature. Endurci par le spectacle de la souffrance, habitué, par la pratique sommaire et hâtive de la chirurgie militaire, à dédaigner les protestations de la douleur physique, d'un égoïsme natif aggravé par une vie de dangers et la défense quotidienne de sa précieuse existence, cet éducateur aux programmes simples et à la main rude n'avait rien de ce qu'il fallait pour la direction de ce disciple, déjà marqué par les signes des prochaines névroses. Songea-t-il qu'à l'alanguissement des soirs, il fallait opposer la vivifiante fraîcheur des matins? Toujours est-il qu'un soldat, serviteur dévoué du docteur, faisait lever Gérard dès l'aube et le conduisait, avant l'éveil de la grande ville, hors de Paris, s'arrêtant avec lui dans quelque ferme de banlieue, où il le faisait déjeuner de pain et de lait frais. Mais cette nouvelle hygiène ne valait guère mieux que les vagabondages par les solitudes du Valois : elle ne faisait, au contraire, que favoriser, dans une autre

atmosphère, les excursions de ce fragile esprit dans l'irréel ! Aussi bien que dans le mystère des nuits, l'enfant s'abandonnait à ses rêveries sous la pâle clarté de l'aube, par l'isolement des matins, avant la reprise de la vie ordonnée et laborieuse. Des veilles prolongées, un surmenage exténuant complétaient ce bizarre régime, auquel la bonne humeur d'un jeune frère du docteur mêlait seule un peu de gaieté.

Le Dr Labrunie, qui habitait au numéro 72 de la rue Saint-Martin, fit entrer son fils au collège Charlemagne, pour y suivre les cours à titre d'externe libre. On sait quel docile élève fut Gérard : attentif, discipliné, aux premiers rangs de sa classe, il était de ceux que les maîtres offrent en exemples à leurs condisciples. Sa dévorante activité cérébrale lui faisait mener de front les travaux les plus divers : alors qu'il poursuivait brillamment ses humanités, il se livrait au dehors à l'étude des langues. Il apprenait ainsi, tant bien que mal, l'italien, l'arabe et même le persan ; mais l'allemand, avec lequel l'avaient familiarisé les entretiens de son père, avait sa préférence. Par un persistant concours de fatalités, cette langue, qui, dans la pensée du docteur, devait servir son fils pour la carrière diplomatique à laquelle il le destinait, allait ramener Gérard vers le rêve nébuleux des romantiques allemands et faire germer les semences mystiques recueillies de ses premières lectures.

Pourtant son clair esprit s'affirme, dès les années de collège, par le culte d'une muse aux simples allures, et même de tenue un peu négligée, une muse qui s'apparente notoirement à celle de Casimir Delavigne et de Béranger. Il a composé, en vers dignes de ces maîtres, les *Élégies Nationales*, qui suscitèrent l'enthousiasme de ses condisciples de Charlemagne. Comme les jeunes de ce temps, il eut la nostalgie de l'épopée et le culte de celui qui avait reculé les limites de la gloire. Des *Odes à Napoléon*, des *Adieux de Napoléon à la France*, des *Chants grecs* ou *espagnols*, le tout enflammé d'une puérile ardeur et d'un pindarisme d'adolescent, voilà ce qu'on rencontre en ces premiers vers, sur lesquels on tenterait en vain de formuler un pronostic.

Il nous en a été conservé deux recueils manuscrits, et ces documens ne sont pas sans intérêt. Nous avons sous les yeux le plus ancien : c'est un cahier d'une trentaine de

feuillets, transcrit en entier de la main de Gérard, d'une fine anglaise calligraphiée, — cette écriture qui « rivalisait de grâce et de correction avec les manuscrits les plus célèbres de l'Iram », — et rehaussé d'en-têtes et de culs-de-lampe dessinés à la plume, très bien en page et de la meilleure venue. Belle écriture régulière, vers bien alignés et scrupuleusement cotés, strophes disposées avec symétrie, tout indique un esprit clair, ordonné, méthodique ; et le plus sagace graphologue n'y saurait discerner ombre de boucle équivoque ou de jambage suspect. Mais les vers eux-mêmes! ces bégaiemens d'enfant-poète ne mériteraient pas une attention spéciale, s'ils ne surprenaient par des opinions littéraires bien déconcertantes chez l'un de ceux qui tantôt mèneront le branle-bas de 1830. Certes il ne songe point alors à marcher à l'assaut du Pinde, celui qui, dans cette satire juvénile qu'il intitule *les Écrivains*, emprunte le mètre de Boileau pour dire âprement leur fait aux nouveaux poètes :

Où fuir? où me cacher? Quel déluge d'écrits,
En ce siècle falot, vient infecter Paris !
En vain j'ai reculé devant le Solitaire,
O dieu du mauvais goût ! Faut-il donc, pour te plaire,
Entasser de grands mots toujours vides de sens,
Chercher l'homme des nuits ou l'esprit des torrens ;

O grand Hugo, poète et raisonneur habile,
Viens me montrer cet art et grand et difficile,
Par lequel le talent fait admirer aux sots,
Des vers peut-être obscurs, mais riches de grands mots.
O Racine, Boileau ! vous n'étiez pas poètes,
Déposez les lauriers qui parèrent vos têtes,
Laissez à nos auteurs cet encens mérité
Qui n'enivra jamais la médiocrité. . . . .
Cependant repoussant le style romantique,
J'ose encor, malgré vous, admirer le classique.
Je suis original, je le sais, j'en conviens,
Mais vous, du Romantisme ô glorieux soutiens,
Allez dans quelques clubs ou dans l'Académie
Lire les beaux produits de votre lourd génie.
... Vous ferez retentir dans l'illustre assemblée
Les sons lourds et plaintifs d'une muse ampoulée... [1]

1. Vers inédits. Collect. de l'auteur.

Ce n'est point un accès isolé : plus loin, s'adressant à son condisciple Duponchel (11), il fulmine contre la poésie ossianique et ceux qui ont importé les brumeuses incantations des bardes galliques :

O toi, cher Duponchel, que ton mauvais génie
A doué, comme moi, d'une sotte manie,
Et qui sais, à la rime asservissant tes mots,
Emprisonner un sens dans des mètres égaux,
Admirateur zélé du pur et beau classique,
Fuis surtout, fuis toujours le style romantique ;
Ah ! fuis, il en est temps, ces vers éblouissans
Où tout est pour l'éclat, où rien n'est pour le sens ; . . .
Que le talent au moins reste national,
Laissons dans leurs marais les héros de Fingal
Ressusciter encor leurs vieux titres de gloire ;
Mais n'allons pas sur nous leur donner la victoire,
Français, soyons Français, soyons indépendans...
... En vain depuis longtemps on prône l'Angleterre,
Quel auteur pourrait-elle égaler à Voltaire,
Qui pourrait à Rousseau préférer Richardson,
Shakespeare au grand Racine, à Corneille Thomson,
A Jean Rousseau Dryden et Milton à Delille ?
Le parallèle entre eux serait trop difficile...[1]

Et ainsi de suite avec une intarissable virulence... Deux ans après, en 1827, alors qu'il a déjà publié, l'année précédente, les *Élégies Nationales*, il flagelle encore les romantiques dans son *Nouveau Genre ou le Café d'un Théâtre*, — mauvaise imitation de la médiocre *Comedia Nueva* de Moratin, — un acte en vers qu'il n'acheva pas, et que terminera plus tard Arthus Fleury (12). Il y a repris l'apologie des classiques français, que Moratin opposait à Caldéron, et, dans son prologue, il ridiculise à souhait les procédés des novateurs :

La pièce de ce soir sera, sur ma parole,
Un triomphe complet pour la nouvelle école,
Rien pour cela n'y manque : effets, atrocités,
Contrastes, changemens, mépris des unités,
Une exécution ; trois ou quatre tempêtes,
Quelques assassinats, des danses et des fêtes...

Certes il est permis de sourire à ces diatribes d'adolescent, de n'y voir que langage d'infidèle que n'a point touché

1. Vers inédits. Collect. de l'auteur.

la grâce. Pourtant ce collégien qui nous invite à rester français, à chercher notre inspiration chez nos classiques modèles, qui préfère Racine à Shakespeare et Delille à Milton, ne révèle-t-il pas déjà, ce qu'il ne cessera jamais d'être, un écrivain de claire tradition, formé aux disciplines des deux siècles précédens?

Mais si, par la forme, il demeure étranger aux tendances de l'école nouvelle, il se montre au contraire, par le fond de l'inspiration, l'un des précurseurs du mouvement. On sait quelle préparation il reçut de son enfance à Mortefontaine : ses préférences d'écolier vont encore fortifier cette première empreinte. Il nous a dit son admiration pour la culture gréco-latine et nos modernes classiques, noté, entre les écrivains de son élection, Ovide et Anacréon parmi les anciens, Jean-Jacques, Diderot, Cazotte et Restif parmi les modernes. Il y ajoute encore Senancour : or il n'est pas malaisé de discerner quelles affinités l'ont conduit vers ce dernier. L'auteur d'*Obermann*, que notre génération a quelque peu oublié, connut, au début du dernier siècle, le succès d'une œuvre unique et retentissante, d'un livre, qui, de la manière la plus profonde, devait influencer la génération de 1830. A l'égal de *Werther*, de *Faust*, de *René*, de *Manfred* et de *Childe Harold*, *Obermann* devait puissamment en effet contribuer à former ce qu'on a appelé « l'âme romantique ». En 1804, lorsque parut le livre, on ne perçut guère, à travers le fracas des armes, la plainte de ce dilettante de la rêverie solitaire. Alors que la jeunesse était emportée par le plus fougueux élan d'action et de conquête qui ait jamais exalté le vouloir humain, qui donc aurait pris garde à celui qui se désespérait à ne pouvoir réaliser sa destinée terrestre, dont le pessimisme concluait au néant de l'effort, se confinait dans l'hermétisme de la contemplation intérieure? Mais lorsque, vingt ans plus tard, la chimère d'orgueil et de puissance se sera abîmée, quand l'illusion de la gloire se sera évanouie dans les nuées de la défaite, les fils mélancoliques des héros vaincus trouveront dans le livre de Senancour leur bréviaire de désespérance. Comme les guerriers de Fingal, lorsque Ossian fait vibrer la harpe de douleur, ils croiront reconnaître les voix de leurs morts dans les symphonies nocturnes de la montagne et de la forêt. Mais leurs dieux ne sont plus ; le désarroi spirituel,

où les a jetés l'athéisme révolutionnaire, les replace frissonnans devant l'abîme céleste dont les lueurs n'ont plus de sens ; leur nostalgie du divin les fait alors interroger les influences astrales et les harmonies stellaires, les ramène aux systèmes de Pythagore, à cette antique loi des Nombres, principe et raison suprême de l'Univers et de ses fatalités. C'est par ces voies mystiques qu'après Swedenborg, après Herder et les panthéistes allemands, Senancour achève d'orienter Gérard vers le romantisme (13).

La traduction de *Faust* fera le reste : *Faust*, l'immense et ténébreux poème inspiré du mysticisme réformateur de Herder ; *Faust*, qui déjà fascine la phalange des nouveaux poètes et pour lequel Delacroix prépare une illustration lithographique (14) où éclatent toutes les outrances de l'art de demain, si fougueuse, que le vieux Gœthe, féru de Raphaël et du Poussin, déclare ne pouvoir louer « cette manière désordonnée ». Or, de ce chef-d'œuvre il n'existe que deux imparfaites traductions, éditées à quelques mois d'intervalle, en 1823 : l'une, de Stapfer, peu littéraire et inélégante dans ses parties versifiées ; l'autre, de Sainte-Aulaire, adaptation médiocre plutôt que véritable traduction. Gérard survient donc à point pour tenter à son tour une révélation de *Faust* à ses contemporains.

Ce qui d'abord l'a séduit dans cette œuvre, ce ne sont point les symboles qu'il voudra plus tard en dégager ; c'est l'atmosphère de fantastique où évolue le poème ; c'est ce que les jeunes écrivains d'alors y ont vu et célébré d'un immense enthousiasme : la divine apparition de Marguerite et la régénération du vieux Faust par l'Amour. Il s'adonna à ce travail avec une ardeur extrême, et « bien que sa langue, a dit Mlle Julia Cartier (15), fût encore bien grêle, bien neutre et bien emmaillotée dans les formules pseudo-classiques pour rendre l'infinie richesse de Gœthe, il se montra, en tout cas, fidèle et complet». La réussite, à la vérité, fut entière ; et bientôt la gloire, une gloire que peu d'écrivains connurent aussi précoce, rayonna sur son jeune front : ce fut lorsque le dieu de Weimar lui adressa cette louange effarante : « Je ne me suis jamais si bien compris qu'en vous lisant ».

On rapporte qu'un soir de 1827, Gœthe, qui venait de dîner avec Eckermann, feuilletait un livre avec des marques

d'approbation des plus vives : « Que lisez-vous là, maître? demanda Eckermann. — Une traduction de mon *Faust* en langue française. — Ah ! oui, dit Eckermann, légèrement dédaigneux, j'ai entendu parler de cela : c'est un jeune homme de dix-huit ans... cela doit sentir le collège. — Dix-huit ans ! exclama Gœthe, mais alors retenez bien ceci : cette traduction est un véritable prodige de style. Son auteur deviendra l'un des plus purs et des plus élégans écrivains de France. » — Et il ajouta : « Je n'aime plus le *Faust* en allemand, mais, dans cette traduction, tout agit de nouveau avec fraîcheur et vivacité. Il me passe par la tête des idées d'orgueil, quand je pense que mon livre se fait valoir dans la langue de Bossuet, de Corneille et de Racine. Je vous le répète, ce jeune homme ira loin... [1] »

Cette prédiction, Gérard devait la recueillir d'autres lèvres encore : « Jeune homme ! vous irez loin », lui avait dit aussi l'éditeur Touquet, en le regardant sous ses bésicles ombragées par sa large visière : c'était à propos de *l'Académie, ou les membres introuvables*, satire contre les immortels, qui eut, en 1826, le succès d'une double édition [2]. « Le destin lui a donné raison, dit plaisamment Gérard, en m'inspirant la passion des longs voyages. »

Le succès de son *Faust* lui valut un autre hommage : Berlioz, le maestro déjà célèbre du romantisme, voulut mettre en musique quelques strophes versifiées par Gérard et les utilisa plus tard pour sa *Damnation*. Mais les fumées de la gloire restent sans influence sur ce jeune esprit, qui se défend contre la banale notoriété, avec cette modestie, cette humilité qui le conduisent à user du couvert des pseudonymes et même du plus complet anonymat.

Cependant il n'a pas encore quitté le collège que déjà il est six fois édité, qu'il inaugure sa collaboration au *Mercure de France au XIXe siècle*, dont le directeur, Paul Lacroix, est devenu son ami, l'un de ses premiers patrons littéraires.

Il connaît d'ailleurs d'autres soucis : aux intervalles des études, au printemps, ou aux vacances, le collégien a hâte de revoir son cher Valois. Il prend, par la poste, la route de Flandre et, dès qu'il a touché le relais de Louvres, une

1. Eug. de Mirecourt, *Gérard de Nerval*. Voir aussi préf., 4e édit. de *Faust*.
2. Voir *infra*, p. 46 et note.

immense allégresse emplit son cœur. La voiture qui, de là, se dirige sur Nanteuil-le-Haudouin, en passant par Mortefontaine, délaisse bientôt la grande route et va gagner les hameaux bénis, par un chemin bordé de pommiers, dont les fleurs « éclatent dans la nuit comme les étoiles de la terre ». Mais que de changemens ont apportés les années : les vieux parens sont morts, et la maison des ancêtres a été vendue. Il y trouve cependant la table et l'abri chez ses cousins Dufresnoy, qui, quelques années encore, occuperont les lieux. Ses petites amies d'enfance ont grandi : les Sylvie et les Sélénie regardent curieusement le « Parisien » transformé sous son petit habit à l'anglaise. Le mal du souvenir le possède déjà. Il se fait accompagner aux fêtes des hameaux voisins par quelque Sylvie et se fait répéter les vieux airs dont l'obsession ne le quittera plus. Or la Restauration a peuplé d'hôtes nouveaux les vieilles demeures, et c'est de ce temps qu'il emporte à son collège « un amour impossible et vague, source de pensées douloureuses ». Nous tenterons de dire plus loin ce qu'on peut dégager de ce mystère ; mais les écrits de Gérard, hormis peut-être la vision de la *Fantaisie*, n'en laissent alors rien transpercer.

Cependant à Charlemagne, il a rencontré un confident, une âme simple et douce, harmonieuse aussi, un obscur poète, qui module sa plainte sur une lyre bien faite pour s'allier à celle des *Élégies Nationales* ; c'est ce touchant Hippolyte Tampucci, cordonnier et garçon de classe au collège, dont les *Poésies* furent deux fois éditées, la première, en 1832, à l'aide d'une souscription des élèves, la seconde, en 1833, avec l'appoint d'une vignette de Célestin Nanteuil. On y trouve, dédiées à Gérard, ces strophes enflammées, écho d'amoureuses confidences :

... Mais tu ne dois pas craindre un semblable naufrage,
Toi dont la noble muse, en son premier essor,
Est venue annoncer aux bardes de notre âge,
Un nom qui, près des leurs, pourra briller encor !

Ton jeune cœur brillant de l'amour de la gloire,
D'un autre amour aussi vient de sentir les feux,
Poursuis, Gérard, poursuis, qu'une double victoire
Bientôt vienne combler tes désirs et mes vœux ; . . .

Pourtant quand le front ceint d'une palme si belle,
D'un père par tes chants embellissant les jours,
Et couvert des baisers d'une amante fidèle,
Tu viendras me conter la gloire et les amours (16).

Sur ces mêmes bancs, il rencontrait encore un autre condisciple dont la face pâle aux traits réguliers s'encadrait d'une abondante chevelure brune. Avec celui-ci, de trois ans moins âgé que lui, il se liait d'une de ces amitiés inaltérables que seule peut rompre la mort : c'était Théophile Gautier, celui qui devait être son collaborateur, l'associé et le confident de toutes ses pensées et de tous ses espoirs. Celui-là cherchait encore sa voie, hésitant entre les lettres et la peinture, non sans un faible marqué pour cette dernière : somme toute, assez mauvais élève, signalé pour ses tendances romantiques et quelque peu subversives, tout l'opposé du docile écolier que fut toujours Gérard. Les différences profondes de leurs deux natures, loin d'être un obstacle à leur amitié, devaient, au contraire, leur être une cause d'attrait réciproque. L'un, Théophile, objectif et visuel, saisissant les objets par leur côté extérieur et plastique, épris de couleur et de pittoresque, transportait dans la littérature ses facultés de peintre par les ressources verbales et imagées de son riche vocabulaire ; d'ailleurs ami de la pompe et du faste, rêvant de décors exotiques et d'atours somptueux, il résumait alors, par la truculence de ses gestes et l'abondance métaphorique de son langage, toutes les ardeurs et toutes les exubérances du romantisme : l'autre, Gérard, émotif aux yeux flottans dans le vague du rêve, ne percevait, dans les aspects physiques, que le reflet des esprits et des âmes, ne cherchait, dans les paysages vaporeux et nocturnes, que le décor du songe intérieur. Aux prestiges des mots et aux sonorités des rimes il préférait les harmonies profondes, échos de la pensée intime et de l'émotion secrète, une langue dont la pureté classique n'exclut pas un lyrisme discret, tout en nuances et en délicatesses symphoniques ; d'ailleurs modeste, réservé de tenue, de gestes et de langage, il était resté, malgré son germanisme, déclare Théophile lui-même, « beaucoup plus français qu'aucun de ses amis, de race, de tempérament et d'esprit ».

Ce contact quotidien de deux natures si différentes aura

sur chacune d'elles une influence heureuse. Sans rien renoncer de sa personnalité, l'un trouvera dans les qualités de l'autre un correctif à ses propres défauts. Le souci de l'expression rare, la recherche du verbe étincelant et sonore, l'abondance descriptive et imagée de Théophile prémuniront souvent Gérard contre le laisser-aller d'une trop limpide fluidité ; mais Théophile profitera non moins du goût sûr et de la parfaite mesure qui, à cette époque de hardiesses et d'outrances, font de Gérard un écrivain tout à fait à part. Aussi quelle amitié constante, étroite, idéale unira ces deux esprits, que le grand souffle poétique de leur temps agitera du même frisson d'irréel ! La vie ne les séparera guère, et ils resteront associés aux mêmes labeurs et aux mêmes combats. Ensemble ils vont vivre la belle heure d'enthousiasme qui demain sonnera pour ceux qui vont avoir vingt ans. Un immense espoir emplira leurs âmes, plus vaste que celui qui dut sourire à leurs pères lorsqu'ils se ruèrent à la conquête du monde : une inspiration puissante, quelque peu trouble et désordonnée, telle qu'il en surgit chez les humanités rajeunies, va emporter ce qui restera d'un apogée déclinant et se substituer à une tradition épuisée. Car, quoi que l'on puisse dire des excès du romantisme, on ne peut méconnaître qu'à l'époque de cette éclosion, notre littérature classique agonisait sous les fades redites de continuateurs dégénérés : or le destin qui suscite, à certaines époques, les conquérans ou les apôtres, fait naître de même, quand il convient, les régénérateurs de l'ordre esthétique : et la même nécessité qui produit un Napoléon pour refermer le chaos, peut faire jaillir la pléiade incomparable, qui réunit les Hugo, les Vigny, les Lamartine et les Musset, pour infuser une sève nouvelle à l'arbre de Beauté.

Les deux amis vont donc se trouver prêts lorsque va se livrer la bataille d'*Hernani*. Gérard vient à peine de toucher la majorité, mais il est parmi les chefs les plus agissans de l'ardente légion. Quelle étrange évolution a donc pu guider le raisonnable poète des *Élégies Nationales*, le disciple mesuré de Casimir Delavigne et de Béranger, vers les hordes truculentes, dont il doit partager le commandement avec Pétrus Borel et Célestin Nanteuil? Sans doute la traduction de *Faust* et les louanges de Gœthe le désignent au respect des néophytes : plus en effet qu'à Mme de Staël, à Stapfer



THÉOPHILE GAUTIER
en tenue des représentations d'*Hernani*.
D'après un portrait peint par lui-même.

et à Sainte-Aulaire, c'est à lui qu'il revient d'avoir mêlé à l'inspiration nouvelle cette veine de merveilleux, dont les romantiques et Victor Hugo lui-même ne se pénétrèrent qu'après lui. Pour ceux-ci donc, il est bien l'initiateur du germanisme.

Mais ce n'était point le seul lien qui eût scellé son union avec le chef d'école. Comment avaient pu se dissiper d'aussi hostiles préventions et avait-il été présenté à Victor Hugo? Nous l'aurions sans doute longtemps ignoré, si le hasard n'avait placé entre nos mains un péremptoire document. C'est un manuscrit de Gérard, qu'une piété vigilante a conservé, un de ces monumens calligraphiques qui rappellent les recueils autographes de ses premières poésies. Le titre porte en caractères fulgurans : *Han d'Islande; mélodrame en trois actes et en neuf tableaux*, 1829. C'est une œuvre terminée, recopiée au net et visiblement destinée à la *lecture* ; la marge réservée a reçu même, d'une main étrangère, quelques additions ou renvois, attestant les corrections dernières. La distribution, au verso du titre, ne porte qu'une seule attribution de rôle, celui d'Han d'Islande pour Beauvallet, ce qui nous indique que la pièce était destinée à l'Odéon. Au bas du premier feuillet, cet argument : « *La scène se passe à Drontheim, en Norvège et aux environs, le tout en quarante-huit heures* » trahit encore, chez le classique mal renoncé, un dernier respect des *unités*.

C'est donc ce roman de jeune homme, « de très-jeune homme », a dit Victor Hugo lui-même dans sa préface de 1833, qui, cinq ans après sa publication, a conduit le réfractaire irréductible vers l'apôtre fascinateur. Faut-il chercher le secret de cette attraction dans l'annonce des futures outrances que contient la monstrueuse figure d'Han d'Islande, cet épouvantail un peu factice mêlé aux péripéties quelconques d'un roman construit selon les formules de Walter Scott? Non, sans doute ; et il suffit, pour s'en convaincre, de voir ce qu'est devenu le roman, accommodé par le jeune dramaturge : c'est déjà la prose fluide, aux délicatesses émues de Gérard. La rudesse des noms étrangers, dont le pittoresque abus deviendra l'un des excès de l'école nouvelle, a fait place à des appellations plus euphoniques, à des syllabes moins rocailleuses : *Schumacker* est devenu le *comte de Tonsberg*, *Ordener* s'appelle simplement *Gustave*.

Une fraîche histoire d'amour, le décor fantastique de paysages et de manoirs scandinaves, une action bien pourvue de ressorts mélodramatiques, il n'en a pas fallu plus peut-être pour fixer les préférences de Gérard. L'apparition du farouche Han sert de prétexte à une chanson dont le rythme et le tour de ballade populaire font accepter les communs assemblages de rimes :

Lorsque, dans nos vertes campagnes,
La nuit,
Descend du sommet des montagnes,
Sans bruit....
Malheur à toi qui dans nos plaines
Poursuis un voyage imprudent....
Entends-tu des forêts lointaines
Sortir un long rugissement?...
C'est Han !
C'est Han !
C'est Han d'Islande....
Han ! Han ! Han ! Han !

Cet homme qui recèle une âme
De fer,
Et dont les yeux lancent la flamme
D'enfer,
Au fond de son antre sauvage
Courbé sur un corps palpitant,
Ce monstre qui repaît sa rage
De cris, de larmes et de sang...
C'est Han !
C'est Han !
C'est Han d'Islande....
Han ! Han ! Han ! Han !

Quand parfois du sein de la danse,
Des jeux,
Tout à coup un homme s'élance
Hideux !

(*En ce moment on voit sortir de la foule un homme en costume de mineur, le chapeau sur les yeux.*)

Si l'on ne peut le reconnaître,
Si de sa voix le sombre accent
Ajoute à l'effroi que fait naître
Son regard fixe et dévorant...

C'est Han !
C'est Han !
C'est Han d'Islande....

(*L'inconnu s'approche et répète le refrain :*

Han ! Han ! Han ! Han !

avec un ton effrayant et qui surmonte toutes les voix ; *on se recule et on se regarde avec frayeur.*)

Telle est la présentation suffisamment horrifique de Han... Que faut-il déduire de ceci? L'hypothèse se construit aisément : Gérard, qui a passé à Saint-Germain, chez une tante, quelques mois de l'année 1827, y a rencontré quelque Sidonie : l'histoire est contée de façon différente, nous l'allons voir bientôt, dans un chapitre de *Sylvie* et dans une lettre à Eugène de Stadler.... Alors qu'il subit encore le charme de ce rêve, l'idylle d'Ordener et d'Ethel l'a attaché au roman d'*Han d'Islande*, tombé sous sa main. Comme elle ressemble à la captive des légendes, attendant en sa tour son chevalier qui s'attarde, cette pensive Ethel, qui partage la prison de son père au manoir de Munkolm ! Et comme il rappelle l'amant des ballades, cet Ordener, dont la barque s'avance sur le lac, et qui, la plume noire au front, fait songer à l'hoir mélancolique de Ravenswood ! Le doute n'est pas permis : c'est bien cet appareil romanesque qui achève de découvrir à Gérard sa voie vers le romantisme.... Qu'ensuite il soit allé trouver l'auteur, lui ait demandé la permission d'extraire un drame de son roman, c'est ce qu'il faut non moins logiquement admettre. Or cette entrevue dut être décisive : le sourire accueillant dont s'éclairait pour les jeunes la sereine figure de Victor Hugo avait un charme auquel Gérard ne devait pas résister, et peut-être aussi le Maître fut-il frappé de la lumineuse physionomie du nouveau venu, de l'étrange étincelle qui s'allumait dans ses yeux gris. Ce qui est certain, c'est que Gérard allait traverser une période de ferveur qui ne pouvait laisser de doute sur la sincérité de sa conversion. Son enthousiasme devait même se traduire par des manifestations d'un fanatisme truculent, bien faites pour surprendre ses amis, mais qui n'eurent que l'éclat passager d'une flambée de jeunesse. Tel fut ce dîner au cabaret du *Petit Moulin Rouge*, situé dans les « steppes poussiéreuses »

de la barrière de l'Étoile : Gérard y exhiba, dit la légende, une coupe faite d'un crâne humain, celui d'un tambour-major tué à la Moskowa ; une poignée de commode formait l'anse de cette coupe macabre. Lorsque circula parmi les convives ce hanap de Walhalla, une épique clameur retentit : mais une voix domina : « Garçon ! de l'eau des mers !... — Pourquoi faire? interrogea Théophile Gautier. — Ignores-tu donc, répliqua le néophyte (peut-être Célestin Nanteuil), qu'*il* a écrit qu'Han d'Islande buvait l'eau des mers dans le crâne des morts? Faisons de même, messieurs! Garçon ! de l'eau des mers ! » Le terrible Han avait acquis la force d'un symbole : sa rage à exterminer les soldats de Munkolm, c'était l'ardeur qu'on déploierait demain pour l'écrasement des Philistins à la bataille d'*Hernani*...

Faut-il maintenant être surpris que, le grand jour venu, Gérard soit, avec Pétrus Borel, l'organisateur de la victoire, que, nanti des pouvoirs du Maître, il distribue aux conjurés les billets portant la célèbre griffe *hierro*? On sait quelle valeur il déploya, quel concours il reçut de fanatiques jouvenceaux tels que Célestin Nanteuil et Théophile Gautier. Ce dernier conquit vaillamment ses grades et d'abord se distingua par l'audace de sa mise : son gilet rouge, son pantalon vert d'eau à bande de velours noir appartiennent maintenant à l'histoire ; et son large feutre andalou, sous lequel se déroulait son immense crinière brune, ajoutait au pouvoir scandalisant du personnage. Ce fut Gérard qui présenta au Maître ce disciple chevelu : ce point est hors de question ; mais à quelle date? M. Léon Séché, auquel je communiquai le manuscrit d'*Han d'Islande*, en a pris texte pour démontrer que la présentation de Théophile à Victor Hugo devait être également antérieure à la première d'*Hernani*. Théophile raconte en effet, — et cela paraît étrange, — qu'il ne fut conduit au Maître, par ses amis Gérard et Pétrus Borel, que plusieurs mois après la mémorable soirée. Il rappelle à cette occasion que le ménage Hugo avait dû vider l'appartement de la rue Notre-Dame-des-Champs, le vacarme de jour et de nuit qui s'y menait ayant déterminé le propriétaire à donner congé. On émigra donc, en avril 1830, vers une rue déserte des Champs-Élysées, la rue Jean-Goujon, et c'est là qu'aurait eu lieu la présentation. Mais Théophile traite les faits et les dates avec sa

mémoire de romantique, prétend M. Léon Séché, qui appuie sa thèse sur deux documens assez formels : le premier est une lettre de Sainte-Beuve, écrite de Cologne à Victor Hugo, le 2 novembre 1829, et qui se termine ainsi : « Mes amitiés *à nos amis, — à M. Gautier, qui doit être de retour* », ce qui marque bien que Théophile était déjà l'un des familiers de la maison. Le second est un fragment des *mémoires* manuscrits d'Ulric Guttinguer, portant la date du 27 juin 1829 :

« J'ai fait chez Victor Hugo, note l'auteur, la connaissance du jeune traducteur de *Faust*. C'est un esprit charmant, avec des yeux naïfs, et qui a des idées à lui sur Gœthe et sur l'Allemagne. Il avait demandé à Victor Hugo la permission de lui présenter quelques-uns de ses amis, et l'un d'eux, qui a l'air d'un étudiant et qui porte sur le dos des cheveux aussi longs que ceux d'une jeune fille, m'a dit qu'il se destinait d'abord à la peinture, mais qu'à présent, il voulait faire de la littérature comme Gérard. Voilà encore deux bonnes recrues pour les batailles de l'avenir. [1] »

Ainsi se forme le premier groupement de ce qui demain sera le Petit Cénacle. Victor Hugo en est la voix, l'oracle devant lequel se recueille le chœur attentif, mais Gérard n'en est-il pas un peu l'âme, la petite âme qui discrètement volette par les groupes, et, légère comme une brise du matin, apporte çà et là une orientation spirituelle et comme un souffle mystique.

On se rencontre encore dans un autre milieu, qui mérite non moins de retenir l'attention : c'est l'atelier du sculpteur Jehan du Seigneur, alors rue de Vaugirard, au coin de la rue du Regard. Théophile Gautier a tracé du maître de céans et de la plupart de ses hôtes, des silhouettes définitives : il les a fixées de traits si vigoureux, d'un burin si énergique, qu'il faut renoncer à suppléer à cette inimitable évocation. *Jehan du Seigneur*, — selon la transformation romantique infligée aux trop communes syllabes de son nom, — était un jeune statuaire qui, comme les habitués de son atelier, n'avait guère dépassé la vingtième année. Il n'avait encore donné que peu de gages à la gloire, et son génie ne s'affirmait que par des espérances. Mais la figure qu'il avait composée et l'ajustement dont il se parait faisaient bien augurer

1. Léon Séché, *Le Cénacle de Joseph Delorme*, t. I.

de ses destinées ; il avait l'air modeste et timide d'une vierge, portait les cheveux séparés par deux raies sur les tempes et relevés en pointe au-dessus du front, « comme la flamme qui couronne les génies »[1]. En place de gilet, un pourpoint de velours noir taillé en pointe, emboîtait la poitrine en se laçant par derrière ; un habit à larges revers de velours, une ample cravate bouffante rehaussait « ce costume profondément médité, qui ne laissait voir aucune blanche tache de linge, suprême élégance romantique » [2].

Autour de lui se groupaient, en des accoutremens non moins singuliers, les fidèles de ce cénacle, jeunes héros d'avant-garde déjà touchés de l'aile de la gloire. Celui-ci, long garçon de dix-sept ans, qui semble un archange descendu d'une fresque de Bellini, c'est Célestin Nanteuil, le jeune homme Moyen âge, qui inspire à Théophile Gautier son *Elias Wildmanstadius*. Cet autre, dont la figure émaciée de créole maigre, s'encadre d'une haute chevelure crépue et s'illumine de la gaieté des yeux clairs, c'est l'auteur d'*Antony* : il n'a point alors la ronde face épanouie au sourire satisfait qu'on lui connaîtra plus tard, mais il fait songer à quelque More vénitien de la Renaissance, somptueux et sensuel. Près de lui, se tient son satellite, Augustus Mac-Kaët, qui congrument accommoda les syllabes de son nom à la mode écossaise imitée de Walter Scott... Voyez aussi ce personnage de fière mine qui salue d'un large feutre à la Rubens, et, dégageant son ample manteau à l'espagnole, découvre une belle main chargée de lourdes bagues : c'est Eugène Devéria, qui, il y a trois ans, produisit cette *Naissance d'Henri IV*, en laquelle chacun voulut voir la promesse d'un autre Véronèse. Voici encore la figure imberbe, mais si prodigieusement chevelue, de Théophile, « le Théo », ainsi que l'appelle familièrement Gérard ; puis, d'autres moindres seigneurs : Leleux, Joseph Bouchardy, Cloppet, Philothée O'Neddy. Mais, opprimant le tableau et fascinant le regard par l'étrange gravité de son maintien, par sa face pâle, sa splendide barbe brune et « ses grands yeux brillans et tristes, qui semblent des yeux d'Abencérage rêvant de Grenade », voilà Pétrus Borel, le futur *Lycanthrope ;* sa présence inquiète et glace d'une sorte de ma-

1. Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme.*
2. *Ibid.*



PETRUS BOREL

Lithographie de Célestin Nanteuil, d'après Louis Boulanger.
(Salon de 1839.)

laise ; « on sent qu'il n'est pas contemporain, que rien en lui ne rappelle l'homme moderne, mais qu'il doit venir du fond du passé ». La surprenante façade qu'il s'est composée, sa tenue sombre et presque correcte, l'ardeur et l'âpreté de son éloquence en imposent aux jeunes, qui sont tentés de croire à son génie et voient en lui « le grand homme spécial de la bande » [1].

Parmi cette assistance bigarrée, Gérard, le doux Gérard, glisse comme une discrète apparition : il est beau, lui aussi, avec son front lumineux qu'encadrent et couronnent de fins cheveux blonds, ramenés en boucles sur les tempes ; la lèvre inférieure est un peu épaisse et le menton frappé d'une élégante fossette : il a ce profil de jeune dieu qu'accuse, d'une ligne si pure, seul portrait de Gérard à cet âge, le médaillon de Jehan du Seigneur. On l'accueille, avec cette sympathie que lui ont conquise sa douceur et son inaltérable bonté. Il apporte toujours quelque récit nouveau, étincelant d'humour et de fantaisie, quelque histoire merveilleuse qu'il narre de cette voix lente et « si douce que ceux qui l'ont entendue ne l'oublieront jamais, cette voix dont les inflexions étaient si suaves, qu'on se prenait à l'écouter comme on écoute un chant »[2]. Mais on l'aime aussi parce qu'il sait écouter les autres, qu'il a toujours une oreille attentive et amusée aux inventions de ses amis, qu'il semble s'intéresser davantage à leurs travaux qu'à ce qu'il fait lui-même. La simplicité de sa tenue contraste avec tout ce qui l'entoure. Il porte, l'été, des vêtemens d'orléans noir, et, l'hiver, un habit bleu de la coupe la plus bourgeoise[3] ; une cravate discrète entourait un col blanc de chemise, qui eût soulevé, à l'égard de tout autre, les protestations des romantiques contre cet emblème de l'épicier ou du philistin.

Il est vrai que la même tolérance était accordée à un autre familier de la maison. Celui-là traversait les groupes truculens, vêtu d'une redingote sombre, d'un pantalon gris, et portait un petit col de chemise rabattu sur une large cravate noire. Des cheveux châtain clair, dont une mèche ondulait sur le front, encadraient un visage rasé, d'une pâleur particulière, « qu'illuminaient des yeux fauves

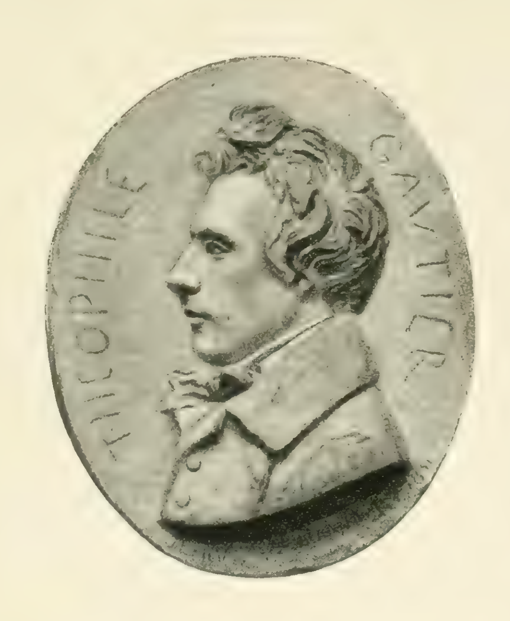
1. Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme.*
2. Georges Bell, *Pages de la vie de Gérard de Nerval.*
3. Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme.*

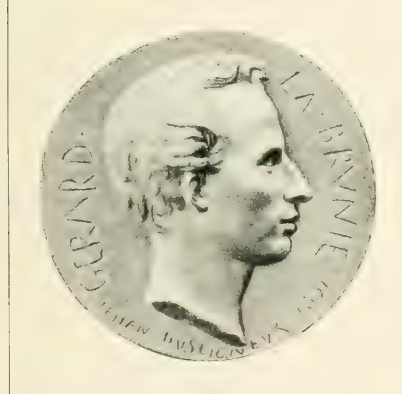
pareils à des prunelles d'aigle ». Autour de lui, tout le monde s'empressait et, bien qu'on l'appelât familièrement Victor, chacun, — et Pétrus Borel lui-même, — l'écoutait avec la plus attentive déférence. La tenue bourgeoise du petit homme contrastait avec les ajustemens excentriques de ses disciples, — tel le costume austère de Napoléon avec les uniformes chamarrés d'or de ses maréchaux.

Hors cette commune soumission devant cette royauté indiscutée, il n'existe, entre ces combattans, ombre de rivalité ni de jalousie. Chez eux, l'ambition individuelle se fond dans l'enthousiasme collectif, dans la ferveur qui fait communier ces néophytes en leur apostolat de poésie. Les diversités d'art et de talent n'apportent au surplus entre eux aucune démarcation : chez la plupart se rencontrent double vocation et doubles aptitudes ; Théophile sort à peine de l'atelier de Rioult, où il récitait à son voisin de chevalet le *Pas d'Armes du Roi Jean* et la *Chasse du Burgrave*. Victor Hugo n'est-il pas le puissant évocateur de castels et de burgs, qui, d'une dent de plume et d'un bain de café, fait jaillir les manoirs de rêve et les fantastiques beffrois? Gérard lui-même qui, autrefois, reçut les leçons d'un peintre de portraits nommé Mignard [1], dessine naïvement de fins croquis à la plume dont il enlumine ses manuscrits. Eugène Devéria, de même que Louis Boulanger et Auguste de Châtillon, sont des lettrés qui ne dédaignent point les muses : *ut pictura poesis* pourrait être leur devise à tous. Mais la poésie est maîtresse, et ce sont les porteurs de lyre qui mènent le branle vers la conquête de l'idéal. Jehan du Seigneur, statuaire exact, représentant d'un art austère, malgré son milieu, n'échappe pas à cette domination : entre son *Roland furieux* et *la Esméralda donnant à boire à Quasimodo*, il modèle les médaillons de ses amis les poètes et mérite les louanges de Théophile (17) :

Puis la tête homérique et napoléonienne
De notre roi Hugo ! — que sais-je moi? la mienne,
Celle de mon Gérard et de Pétrus Borel,
Et d'autres qu'en jouant, tu fais, d'un doigt agile,
Palpiter dans la cire et vivre dans l'argile
— Assez pour, autrefois, rendre un nom immortel !

1. *Promenades et Souvenirs*, ch. v, Premières années.







1. THÉOPHILE GAUTIER, PAR J. DU SEIGNEUR.
2. GÉRARD DE NERVAL, PAR J. DU SEIGNEUR. 3. AL. DUMAS, PAR DAVID D'ANGERS.

De programmes et de principes, on discute à perte de souffle. Quelques-uns font preuve d'un sectarisme plus exclusif, apportent une intransigeante âpreté dans l'exégèse de la préface de *Cromwell.* La muse de Delille est mise par eux fort mal en point et des huées délirantes accueillent la Melpomène de Ducis et de Legouvé.

Mais ce qui domine et réconcilie dans la disparité des systèmes, c'est un immense et commun désir de rénovation. Une sorte de sensualisme religieux se mêle à leur enthousiasme, les ravit d'extase aux pénombres des basiliques naguère profanées. Gérard a défini, mieux que nul autre, cette attente inquiète d'un idéal nouveau qui est au fond de tous les esprits :

« C'était un mélange d'activité, d'hésitation et de paresse, d'utopies brillantes, d'aspirations philosophiques ou religieuses, d'enthousiasmes vagues, mêlés de certains instincts de renaissance ; d'ennuis des discordes passées, d'espoirs incertains, — quelque chose comme l'époque de Peregrinus et d'Apulée. L'homme matériel aspirait au bouquet de roses qui devait le régénérer par les mains de la belle Isis ; la déesse éternellement jeune et pure nous apparaissait dans les nuits et nous faisait honte de nos heures de jours perdues... »

Et il résume ainsi, semble-t-il, tout son romantisme : un romantisme puisé aux sources mystiques du XVIIIe siècle et qui laissera loin en arrière les vagues ardeurs idéalistes de ses contemporains, un appétit d'irréel et d'extra-terrestre bien autrement profond que les paroxysmes de surface de ses frères de lettres, et qui, alors que ces derniers auront replié leurs ailes de chimères, sangloté leurs dernières romances passionnées, l'emportera, lui, jusqu'au bout de son illusion, vers la lisière dangereuse, où la pensée défaille et où l'esprit s'abîme.

Il a dit ailleurs ce qu'il attendait de la réforme littéraire et précisé ce qu'il comprenait dans le mouvement romantique : c'est un rajeunissement de la langue, épuisée par deux siècles d'apogée, c'est une infusion de sève nouvelle au vieil arbre fatigué qui a donné ses plus beaux fruits. De bonne heure, il s'évadera des ateliers où s'élaborent les techniques verbales, où se martèlent les rimes sonores, pour remonter aux sources fraîches de l'inspiration populaire; mais, dès alors, il voudrait revenir aux gentillesses

naïves, au style primitif et « verdissant » dont Ronsard et les poètes de la Pléiade entendaient vêtir les vieilles pensées hellènes ou latines. Quelle part eut-il dans ce réveil de néo-renaissance qui si intimement se mêle à l'éclosion romantique? S'il n'en fut point l'initiateur, il faut admettre que, là encore, il fit montre de cette divination qui est de l'essence même du génie. On sait qu'en 1826, l'Académie avait proposé, comme sujet de son concours d'éloquence, un *Discours sur l'histoire de la langue et de la littérature françaises depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'en 1610.* Gérard, déjà plein du sujet, ne craignit pas, malgré sa jeunesse, d'affronter ce concours dont la matière, neuve alors, semblait exiger plus de maturité. Il n'obtint pas le prix, qui échut à Philarète Chasles et à Saint-Marc Girardin. Froissé de sa déconvenue, il se vengea des immortels, en écrivant une satire en vers dialogués — oh combien anodine et peu acerbe ! — qui fut, à deux reprises, en 1826, éditée par Touquet, sous le titre : *l'Académie, ou les membres introuvables.*

Il a publié plus tard, dans le *Mercure de France au XIXe siècle*, les parties essentielles, modifiées ou non, de son mémoire, qui attestent une compréhension personnelle bien rare chez un adolescent. Mais ce qui ne doit pas moins surprendre, c'est de voir formulés, à cet âge, des principes et un concept littéraires qui s'affirmeront plus tard avec une unité de vues et une logique invariables. Analysant la célèbre *Défense et illustration de la langue française*, publiée par Joachim du Bellay en 1549, il se demande comment ce législateur littéraire peut recommander d'enter, sur le tronc national près de périr, des branches étrangères, et ne le croit pas capable de porter des fruits par lui-même ; comment il conseille de créer des vocables d'après le grec et le latin, alors que le vieux français seul suffirait à fournir des sources nouvelles. A l'introduction des odes, élégies, satires, préconisée par du Bellay, il oppose ces formes poétiques qu'on retrouve dans les chroniques normandes, les fabliaux et les romans de chevalerie ; à la tragédie renouvelée de l'antique, il préfère les *mystères* du Moyen âge, « ces tragédies naïves et plus vraies que les anciennes ». Puis il passe à Ronsard et loue cette versification énergique et brillante, dont Corneille eut depuis le secret, que va étudier et renouveler Victor Hugo, « en délaissant la poésie raci-

nienne, si belle à son commencement et depuis si usée et aplatie à force d'être limée et polie». Or, cet exposé fait apparaître quelles voies de ralliement il trouve ainsi pour opérer sa conversion au romantisme. C'est donc sous l'obsession des rythmes de Ronsard, mais aussi avec la naïveté de sentiment des vieilles ballades françaises, qu'il compose, entre 1830 et 1835, ses gentilles odelettes. Et s'il s'efforce de relier, ainsi d'ailleurs que Sainte-Beuve, le romantisme à la Pléiade, par la versification énergique et brillante, qui va de Ronsard à Corneille et à Victor Hugo, il s'attache surtout à retrouver ce filon primitif de sentiment qu'un art trop savant n'a point encore altéré. Déjà Herder, l'inspirateur de Gœthe, confinant son mysticisme réformateur sur le terrain esthétique, a dit de la poésie qu'elle est le privilège des primitifs et des hommes du peuple, la victime de la civilisation et de l'expérience sociale. Pour Gérard aussi, la poésie est une fleur céleste qui n'éclôt bien que dans les âmes simples et les cœurs ingénus ; plus elle est spontanée et sans apprêts, plus rare est son parfum. L'art devra sans doute avoir son rôle et c'est de la parfaite harmonie entre le sentiment et l'expression que doit résulter la plus complète réalisation poétique. Mais lorsque la forme ne sera plus aux doigts du poète que prétexte à habiletés de facture et à prestiges de rimes, l'œuvre qu'elle vêtira sera peut-être encore une joie pour l'esprit, mais sera impuissante à faire naître l'émotion. C'est là une vérité qui se dégage, sans conteste, de l'histoire des apogées et des décadences littéraires, et Gérard n'avait pas besoin de l'autorité de Schlegel pour le démontrer. Mais en le proclamant, en en faisant sa loi en pleine effervescence romantique, il faisait montre de la plus originale pénétration. Parmi ceux qui marchaient à la suite du maître incontesté, nul ne l'entendit ni ne le suivit, et ici encore il resta le prophète solitaire.

Il fallait d'ailleurs tout le prestige que lui valut son titre de traducteur élu de Gœthe et le loyalisme affirmé lors de la bataille d'*Hernani* pour le soustraire aux dédains des romantiques, dont l'ironie n'avait point épargné les *Élégies Nationales*. Mais il va donner, du moins apparemment, par ses essais dramatiques, tant de gages à la nouvelle école que les plus farouches novateurs applaudiront à ses tentatives : « A toi, bon Gérard, clame Pétrus Borel dans ses

Rhapsodies, quand donc les directeurs, gabelous de littérature, laisseront-ils arriver au comité public tes œuvres si bien accueillies de leurs petits comités?... »

N'est-ce pas, au surplus, l'époque où le théâtre s'offre aux jeunes écrivains comme l'arène lumineuse où ils pourront le mieux affirmer leurs programmes, étancher leur soif de gloire hâtive et de triomphes immédiats ? Pour Gérard, le théâtre est surtout le monde factice où la vie se déforme ou s'embellit : ce rideau qui se lève, c'est la porte qui s'ouvre sur les mondes de la fantaisie ; ces décors factices, ces paysages illusoires ont l'attrait mystérieux de l'irréel et du symbole; cette clarté de la rampe, ce jour artificiel, c'est le rayonnement qui transfigure et fait d'humbles actrices des reines de beauté. C'est sous cette lumière, mieux que sous le soleil de la vie, qu'il élira ses amoureuses et verra fleurir son illusion.

C'est donc bien son appétit de merveilleux qui le guide vers le théâtre, qui l'y ramènera sans cesse, encore qu'il n'y ait jamais donné toute sa mesure, ni connu la grande maîtrise. Aussi que de pièces et de scénarios n'a-t-il pas projetés, ébauchés ou terminés ! Que de mélodrames, de diableries, de drames et de tragédies n'a-t-il pas recopiés de sa belle écriture, ensuite oubliés, adirés, retrouvés plus tard, puis offerts à ses amis, ou abandonnés à la discrétion de quelque librettiste en pourchas de matière ! De ce théâtre de jeunesse, qui se place entre 1826 et 1835 et ne comprend pas moins de dix pièces, *Han d'Islande* paraît être la seule qui nous soit parvenue entière ; des autres, quelques fragmens ou simplement les titres nous ont été conservés ; encore nous garderons-nous de prétendre complète la liste que nous en avons dressée.

Nous avons nommé le *Nouveau genre ou le Café d'un théâtre*, premier essai dramatique dont on sait les tendances. Gérard ne l'acheva point, et, sa conversion au nouveau dogme intervenant peu après, il n'eut garde de reprendre et de montrer à ses amis cette profession d'hérétique. Il en gratifia, en 1827, son ami Papion du Château, qui lui-même en fit don plus tard à Arthus Fleury. Celui-ci publia la pièce, dûment cuisinée par lui, dans une revue, *Paris chanté*, en 1858, puis chez Barbé, en 1860, avec ce sous-titre : *Comédie en un acte en vers imitée de Moratin, terminée par Arthus Fleury.*

Avec *Han d'Islande*, Gérard marquait ensuite le premier acte de son adhésion au romantisme. Ce mélodrame, qui exigeait des jeux de scène compliqués, et sans doute des décors coûteux, dut effrayer Harel, qui le refusa ou en ajourna la réception.

Le même sort était réservé, ou à peu près, aux autres pièces que Gérard présenta successivement au comité de l'Odéon. Il avait cependant trouvé un accès facile à ce théâtre. Dès sa sortie du collège, il s'était fait présenter par M. Laurentie à Jules Janin, alors directeur littéraire de *la Quotidienne*. Sans plus songer qu'il avait naguère, sur les bancs de Charlemagne, exercé sa verve libérale aux dépens de ce journal conservateur, dans un poème héroï-comique, intitulé : *l'Enterrement de la Quotidienne* [1], Gérard demanda au jeune directeur de le faire collaborer à une *Collection des Classiques français*, publiée sous la direction de l'abbé Guillon ; et c'est ainsi qu'il fournit, en présentant un choix des poèmes de la Pléiade, sa contribution à cette galerie littéraire. Une vive sympathie s'était alors établie entre lui et Janin, et ce dernier, qui était l'hôte de Harel, l'avait présenté à ce directeur [2]. Mais les relations qui s'ensuivirent, devaient, pour Gérard, demeurer stériles. Peu après le refus d'*Han d'Islande*, il essuya une nouvelle déconvenue avec *Villon l'Écolier*.

De ce drame en vers, il ne subsiste que le titre. Il nous reste, au contraire, de *Nicolas Flamel*, tout ce qui en fut écrit, c'est-à-dire trois scènes en prose, publiées dans le *Mercure au XIXe siècle*, puis à la suite du *Rêve et la Vie*. Paul Lacroix déclare que ce fragment manuscrit lui fut remis, en 1830, par Gérard, qui se proposa toujours de le terminer. Quelques jours avant sa mort, il le faisait figurer, dans une liste de ses ouvrages, parmi les drames et opéras en préparation, sous cette mention : « *Nicolas Flamel, trois actes commencés* ». Dans ce « drame-chronique » inspiré de *Faust*, Satan apparaissait, comme au héros de Gœthe, mais c'était sur la plate-forme de la tour Saint-Jacques, près du laboratoire d'alchimie de Nicolas Flamel. Celui-ci se montre déjà tel que, plus tard, nous verrons Faust et Laurent

1. *L'Enterrement de la Quotidienne*, voir *Bibliographie*.
2. Georges Bell, *Gérard de Nerval*.

Coster, bon époux, citoyen probe, doué de vertus et de piété, mais savant ou inventeur chimérique, sur lequel s'acharne le sort, et que l'ambition fait adhérer au pacte infernal (18).

Le Prince des Sols, diablerie en deux actes et en vers de huit pieds, fut, en décembre 1830, présenté sans succès au Théâtre-Français (19). Gérard fut plus heureux à l'Odéon, où la pièce fut reçue par acclamations, en janvier 1831 (20). Il y manquait un prologue, et c'est pour satisfaire à la condition imposée par le Comité que Gérard commanda à Théophile, toujours expéditif en ces besognes, ce morceau introductif, jugé indispensable à la compréhension du mystère.

C'était, en effet, un *mystère*, imité de ces spectacles du Moyen âge dont Gérard prisait tant les naïfs symboles. Le prologue fut composé, mais la pièce ne fut pas jouée. Or, devant les atermoiemens de Harel, Gérard se fâcha, et aurait même, dit-on, recouru au papier timbré ; mais le directeur madré, se sentant dans son tort, comprit qu'il fallait ruser. Il parvint à convaincre Gérard qu'en débutant avec *le Prince des Sols*, il compromettrait son avenir dramatique : la pièce ne pouvait réussir et, d'une manière générale, il fallait se méfier des pièces en deux actes. Un drame en cinq actes, ajoutait Harel, voilà ce qu'il fallait au public... Et il lui en proposa lui-même le sujet : *Charles VI*. Or, ce sujet ne se trouvait-il pas déjà dans la pièce principale du *Prince des Sols*? « Car cette diablerie, dit Théophile [1], dont l'argument était une troupe de jongleurs s'introduisant, sous prétexte de représentation, dans un manoir féodal, pour enlever une beauté tenue captive par un père ou un mari tyrannique, contenait une autre pièce dans la grande, comme les boules d'ivoire que la patience des Chinois sculpte les unes dans les autres. C'était un mystère à la façon gothique, ayant pour décor une gueule d'enfer, toute rouge, surmontée d'un paradis bleu tout constellé d'or. Un ange, descendu des voûtes célestes, y jouait, avec le diable, les âmes aux dés. Nous ne nous rappelons plus quel était l'enjeu de l'ange. Par excès de zèle, et pour ramener plus d'âmes au ciel, l'ange trichait. Le diable se fâchait et appelait l'ange « grand dadais, céleste

1. Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme.*

volaille », et le menaçait, s'il récidivait, « de lui plumer les ailes, ce qui l'empêcherait de remonter chez son patron ». La querelle s'envenimait, il en naissait un tumulte, dont l'amoureux, protégé par le *Prince des Sols*, profitait pour enlever sa maîtresse. »

Ce n'est qu'un résumé vaguement exact. Car si le manuscrit du *Prince des Sots* (21) est sans doute irrémédiablement perdu, deux extraits nous demeurent de la « diablerie » et de la pièce principale qui l'encadre. Nous en trouvons d'abord quelques scènes dans les « *fragmens de Guy le Rouge, tragi-comédie contenant le divertissement du Prince des Sots et la représentation d'un mystère* » que Gérard publia sans signature, en 1830, dans le *Mercure de France au XIXe siècle.* Mais, plus près de nous, Louis Ulbach a mis la main sur le manuscrit d'une adaptation en prose du *Prince des Sots* : c'est, dit-il, une copie grossière, œuvre d'une main infidèle, mais annotée, raturée par Gérard lui-même, où s'intercalent le prologue de Théophile et un fragment rimé de la diablerie, précisément la fameuse partie de dés dont les âmes servent d'enjeu (22). Gérard, qui n'a pu utiliser sa pièce pour le théâtre, en a fait, ce qu'il fera de *la Reine de Saba*, un récit en prose, un roman.

L'« inventeur » de ce manuscrit veut bien nous dire qu'il a eu trop conscience de sa responsabilité pour y changer quoi que ce soit d'essentiel ; qu'il a « respecté le sujet, les péripéties, le dénouement..., qu'il a fini tout au plus les phrases inachevées, et, ajoute-t-il, quand des corrections interrompues mettaient un peu d'obscurité dans le récit, il a essayé d'y faire filtrer un peu de clarté ». Cela n'est pas très rassurant, à la vérité.... Mais trop de défiance n'est point de mise, alors surtout qu'en maintes pages, nous reconnaissons le fond de pensées habituelles, la langue fluide et jusqu'à certaines intonations de Gérard. Ainsi met-il en scène le gentil maître de gay sçavoir, Alain Chartier, il le fait traverser le bal du Roi, donnant le bras à Christine de Pisan, la belle Vénitienne à qui les Muses ont souri ; le poète gazouille à la poètesse : « Je sais quelque chose de plus suave que la brise en été, de plus doux que l'abeille baisant le calice des fleurs, de plus charmant que la rose moussue dans un îlot de verdure ; je sais quelque chose de plus enviable que les sinuosités des vallées feuillues : c'est

le bal éblouissant, gerbé de fleurs humaines, femmes brunes et blondes, roses et blanches ». Et que d'autres figures, sur lesquelles nous sentons sa marque propre : tel cet Aubert le Flamenc, qui, élevé dans les champs, s'enivre de solitude, aime le bruit du vent dans les arbres et la fuite des nuages, puis frissonne, la nuit, au gémissement de la bise, aux mille rumeurs nocturnes qui lui semblent des voix humaines ; et ces terreurs mystiques l'épuisent d'une continuelle hallucination...

Ce mystère de la Gueule d'enfer est organisé par la troupe des *Enfans Sans souci*, jongleurs et vagabonds, dont l'histoire aura sa place dans *le Monde Dramatique*. Mais quelle étrange prédilection attache Gérard au pauvre roi fol, à la vacillante figure de Charles VI? Est-ce un souvenir de l'hôte de Chaâlis, dont l'ombre traversa son rêve puéril ? Ou n'est-ce pas un premier exemple de cette attirance singulière qu'exerceront toujours sur lui les lunatiques et les fous?

Suivant le conseil fallacieux de Harel, Gérard s'ouvrit à Gautier de son projet de nouveau drame, et tous deux collaborèrent, sans désemparer, à *la Dame de Carouge*. C'est encore Théophile qui nous en a conservé l'argument : « Un émir arabe ou sarrasin, ramené captif de Palestine par un baron croisé, devient amoureux de la châtelaine ». Sur ce canevas bien romantique, les auteurs ont ouvré une action puissante « qui met en contraste, dit Théophile, l'Islam et le Christianisme, la tente et le donjon féodal, la froideur du Nord et les passions ardentes du désert, la férocité sauvage et la chevalerie », — le tout formant un drame touffu, cinq actes en vers, dont la représentation n'eût pas demandé moins de trois soirées..., et que Harel refusa. — C'est tout ce que nous en savons, car ce scénario a partagé le sort de *Villon l'Écolier* et du *Prince des Sots*. L'idée cependant n'en fut pas perdue, car, ajoute Théophile, Dumas en utilisa la donnée, cinq ou six ans plus tard, pour composer *Charles VII chez ses grands vassaux*. Le fait est plausible et n'a rien de choquant, à une époque où tant de dramaturges vivaient sur le commun, encouragés, il est vrai, par le peu d'âpreté que des confrères tels que Gérard apportaient à défendre leur bien. Mais sa mémoire trompe encore Théophile, lorsqu'il met un intervalle de cinq ou

six ans entre le refus de *la Dame de Carouge* et l'adaptation qu'en aurait faite Dumas. *Charles VII* parut, en effet, sur la scène de l'Odéon le 20 octobre 1831, c'est-à-dire quelques mois après la lecture du drame de Gérard, — ce qui ne permet pas d'accepter, telle quelle du moins, la relation de Gautier (23).

Cependant le Moyen âge ne retient pas seul l'activité de Gérard, que ses premiers goûts ramènent, entre temps, aux époques classiques. Ainsi conçut-il *Tartuffe chez Molière*, comédie en trois actes, qu'il lut d'abord à l'Odéon, et plus tard chez Mme Émile de Girardin : c'est à cette pièce que Gautier fait allusion, lorsqu'il parle d'une « *Laforêt* qui représente Molière chez lui, avec cette servante de grand cœur et de grand sens, qu'il ne dédaignait pas de consulter... C'était un pastiche du style de Molière, fait avec une science profonde de la langue, du style et des allures du XVIIe siècle ». — « Nous ignorons, ajoute Théophile, ce que cette comédie, qui avait été reçue à l'Odéon, si nos souvenirs ne nous trompent, peut être devenue. »

C'était bien, en effet, sa seconde pièce reçue à ce théâtre, et qui, on ne sait pourquoi, ne fut pas jouée. Vers le milieu de la même année 1831, Gérard s'adresse au baron Taylor, directeur du Français, pour lui proposer *Lara*, tragédie en un acte et six cents vers. « Elle peut se jouer, sans la moindre dépense, avec quatre acteurs » — ... déclare-t-il, habitué qu'il est aux objections financières de Harel et ne devant pas mieux attendre de la pénurie, alors extrême, du Théâtre-Français. Il signale « le genre tout nouveau de la pièce, qui jetterait une variété singulière dans le répertoire, encore qu'elle soit écrite de manière à ne choquer aucun parti littéraire ». Il se réclame de M. Hugo et de Dumas, qui, dit-il, sont ses amis. Et, naïvement, il joint d'anciennes lettres de ceux-ci, pour persuader Taylor que ses illustres amis, s'ils eussent été présens, n'auraient pas hésité à le patronner auprès de lui... [1]

Si l'on ajoute que, peu après, il travaille à *Jodelet*, comédie en trois actes et en vers, d'après Scarron [2]; que, de plus, il s'occupe d'un drame moderne, dont le personnage principal, — un médecin, fils des Faust et des Laurent

1. Lettre au baron Taylor. *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, t. II.
2. Voir *infra*, p. 97.

Coster, — torturé par l'affre de savoir, doit aller jusqu'au crime pour éclaircir quelques points obscurs de son art ; qu'en même temps il médite sa fameuse *Reine de Saba*, le libretto splendide qui toujours attendra la musique de Meyerbeer ; n'est-on pas stupéfait d'une telle activité, de la part d'un jeune homme qui n'a guère dépassé la vingtième année?

Telles sont les œuvres dont la réunion, si elle était possible, constituerait le théâtre romantique de Gérard, au sens du moins que ce mot peut avoir dans son œuvre. Car, faut-il le répéter ? le classique, pénétré de claire tradition, qu'il n'a cessé d'être, ne se romantise jamais qu'à demi ; et l'évolution n'est qu'apparente, entre le jeune auteur de la satire à Duponchel et le dramaturge d'*Han d'Islande* ou de *la Dame de Carouge*. Sa ferveur de néophyte conduisant les hordes chevelues à la première d'*Hernani* ne doit pas avoir de lendemain. Aussi, à l'époque même où, pénétré de l'atmosphère des cénacles, il est tenu de faire adhésion aux dogmes nécessaires, ne le fait-il que du bout des lèvres, et encore en y mêlant un ton léger, un accent ironiste qui en suppriment tout véritable caractère. L'on ne peut tirer argument de ses drames moyenâgeux, sans doute anéantis ; mais le peu qui subsiste du *Prince des Sots*, de *Nicolas Flamel*, et le drame entier d'*Han d'Islande* nous édifient suffisamment. Les toiles de fond et les accessoires mélodramatiques de ce premier théâtre marquent bien ce qu'il a emprunté à son époque ; mais la langue que parlent ses personnages, c'est, encore qu'inexperte et bégayante, la sobre et limpide prose que, plus tard, nous reconnaîtrons dans *Léo Burkart* et *l'Imagier de Harlem*.

On en trouverait un exemple encore dans cette *Main de Gloire*, publiée en 1832 (24), puis rééditée sous le titre de *la Main Enchantée* ; malgré la présentation fantastique et le décor médiéval qui lui gardent sa couleur d'école, ce n'est qu'une aimable légende, contée avec bonhomie et simplicité. Sa destination comportait cependant une énergique affirmation de tendances, car, nous dit Asselineau, Gérard composa ce conte pour fournir sa contribution à un recueil qui fut annoncé sous ce titre : *les Contes du Bousingo, par une Camaraderie*. Il s'agissait de protester contre l'emploi

du mot *bousingo*, « dénaturé par les journaux conservateurs », et de donner aux bourgeois une leçon de « bien écrire ». C'est ainsi qu'une querelle purement littéraire allait voisiner à la politique : or, aux lendemains de révolution, l'autorité est soupçonneuse et la police encline à l'erreur. Gérard s'en rendit bien compte, en février 1832, lorsqu'il se fit cueillir, badaud de rencontre, dans une rafle de suspects, après la découverte du complot de la rue des Prouvaires. Dix-huit heures au violon du Palais-Royal et plusieurs jours à Sainte-Pélagie, c'était bien durement expier quelques cris nocturnes, au retour d'un dîner de *bousingos* (25). L'enquête la plus sommaire, encore que longuement menée, fit apparaître sa parfaite innocence et aboutit à une ordonnance de non-lieu.

Gérard, qui n'a rien de l'âpreté des révoltés et des détenus politiques, s'amuse assez de l'aventure, et, prenant son mal en patience, écrit à un ami de lui acheter et de lui faire parvenir un almanach allemand, intitulé *Cornélia*, dont il dit avoir le plus pressant besoin [1]. Il n'existe au surplus sur cette détention, ses causes et son exacte durée, d'autre document que le plaisant récit qu'en publia Gérard dans *l'Artiste*, en 1841, sous le titre *Mes Prisons*.

Telle est la part de soi qu'il livre à son temps : le surplus demeure secret, se confine dans l'incubation mystique commencée à Mortefontaine. On en perçoit cependant le reflet dans quelques œuvres moins soumises aux influences d'école, tels les récits anonymes qu'il publie en 1830, dans *le Mercure de France au XIXe siècle : le Barbier de Gœttingue, la Sonate du Diable* et surtout *la Métempsycose*. On y retrouve les théories empruntées à Pythagore sur la transmigration des âmes; et le dernier de ces *contes fantastiques* se termine par cette profession : « Loin de ridiculiser la doctrine du sage de Samos, je suis maintenant un de ses plus zélés partisans. Je suis en un mot (et il signe) : *Un Pythagoricien moderne.* » Encore que l'influence et l'imitation d'Hoffmann soient ici manifestes, il est évident qu'il n'a pris à ce dernier que ce qui se rapporte à ses idées les plus chères.

1. Lettre publiée, en *fac-simile* d'autographe, par M. Maurice Tourneux (*l'Age du Romantisme*).

De même en publiant, en 1830, un recueil de *poésies allemandes* d'après Klopstock, Gœthe, Schiller et Bürger, son choix ne s'inspire que de ses intimes préférences ou des rappels qu'il y trouve des naïves ballades dont il fut bercé.

De cette assimilation se dégagent, sous le mouvement des strophes de la Pléiade, le sentiment et le rythme de ses *Odelettes* : elles lui sont venues, dit-il, « sous forme de chant », comme durent venir aux aèdes populaires, les ballades primitives. Un dizain, tout au plus; nous en est resté : les premières parurent dans les *Annales romantiques*, ces aimables keepsakes si recherchés des bibliophiles. Parmi tant d'anodins *morceaux choisis*, que le recul du temps confond dans leur uniforme médiocrité, nous discernons çà et là quelque rare joyau, telle cette imitation d'Uhland, qui montre si bien l'adaptation que sait faire Gérard du lyrisme allemand : *la Malade*, doucement sanglotante comme une plainte de Desbordes-Valmore :

— Oh ! quel doux chant m'éveille?
— Près de ton lit je veille,
Ma fille et n'entends rien.
Rendors-toi, c'est chimère...
— J'entends, dehors, ma mère,
Un chœur aérien !

— La fièvre va renaître !...
Ces chants de ma fenêtre
Semblent s'être approchés.
— Dors, pauvre enfant malade ;
Va, point de sérénade,
Les amans sont couchés !

— Les amans... que m'importe !
Un nuage m'emporte...
Adieu, le monde, adieu !
Maman, ces sons étranges,
C'est le concert des anges
Qui m'appellent à Dieu !

III

CHOIX D'UNE CARRIÈRE ET D'UN PSEUDONYME

Le stage de vie littéraire que nous venons de résumer pourrait laisser croire à une vocation que rien ne contrarie. Il n'en va pas ainsi cependant : le conflit habituel qui s'ouvre entre la sagesse bourgeoise et le démon de la poésie se renouvelle ici entre le Dr Labrunie et son fils ; et si le dernier doit finalement l'emporter, ce n'est qu'après un combat de plusieurs années, où un invincible entraînement est longtemps contenu par une déférence filiale et une discipline de famille, qui ne souffrent, chez Gérard, ni infraction ni révolte.

L'ancien médecin-major de la Grande Armée, dont la vie aventureuse a fait place à une sédentaire retraite, s'est définitivement fixé dans le quartier Saint-Merry. Comme les revenans assagis des longues odyssées, il a voulu faire retour à son premier logis, là où il s'est marié, où son fils est né, où les siens habitent encore : dans la même rue Saint-Martin, au numéro 98, son cousin Henri Dublanc dirige maintenant la pharmacie de son père, et l'oncle Gérard s'est retiré dans le voisinage, au numéro 139 de la rue du Temple. Non loin, rue Coquillière, son beau-père Laurent tient toujours sa maison de lingerie ; l'oncle Duriez demeure rue Saint-Denis, 73, et son beau-frère, Alexandre Labrunie, fait commerce de toiles, au numéro 37 de la rue Montmartre. C'est au milieu de ce groupement de petits bourgeois très unis que vit Gérard, chez son père, dont il ne s'est pas encore séparé.

Assez rapidement, le major retraité s'est fait, dans ce quartier, une clientèle médicale, dont les produits suppléent à l'insuffisance de sa pension; celle-ci n'est, en effet, malgré les campagnes et les blessures, que de la somme modeste de 420 francs. Il vit d'ailleurs fort retiré, d'humeur solitaire et de caractère très personnel. Les succès classiques de son fils le font songer pour celui-ci à quelque honorable carrière, telle que la diplomatie ou la médecine. Mais la précoce notoriété littéraire de Gérard ne va pas sans l'inquiéter, et il s'alarme tout à fait, lorsqu'il le voit adonné à des fréquentations suspectes, entouré d'amis chevelus et bizarrement accoutrés. La présence de camarades tels que « messieurs Gautier, Du Seigneur et Nanteuil » ne reçoit du docteur qu'un accueil réservé, et, bien des années plus tard, ces noms se mêleront amèrement aux récriminations paternelles.

Cependant Gérard procède timidement, avec persuasion, concède et s'incline selon qu'il convient, mais jamais n'entre en révolte ouverte. Et ce n'est pas seulement aux désirs de son père qu'il doit condescendre, mais il se garde non moins de détruire les espoirs de ses grands-parens, de perdre l'estime de ses oncles et tantes, de toute une famille qui l'admire et qui l'aime, conquise par son esprit et sa grâce affectueuse. Cet enfant tendre, qui n'a point connu sa mère, s'est attaché plus étroitement à son père et à ses proches : or les images de deuil qui ont entouré son berceau viennent encore assombrir ses années de jeunesse. C'est d'abord sa tante Eugénie, près de laquelle il a grandi, et dont les traits sont pour lui le reflet du visage inconnu de sa mère, qu'il voit mourir, le 26 août 1826, à vingt-cinq ans, — le même âge que sa sœur aînée... Et Gérard ne va pas sans trouver une relation fatidique dans la chute de ces deux fleurs, tombées toutes deux en leur printemps : l'une est couchée là-bas, dans son lointain cimetière de Silésie, et il ne peut rien sur ses restes; mais nous verrons quel soin pieux il prendra de la sépulture de l'autre.

Une autre douleur le frappe encore deux ans après ; sa grand'mère, Marguerite-Victoire Boucher, meurt à soixante et onze ans, le 8 août 1828. Dans une odelette touchante, Gérard nous dit quelle trace profonde ce nouveau deuil a laissé dans son cœur.

Voici trois ans qu'est morte ma grand'mère —
— La bonne femme — et, quand on l'enterra,
Parens, amis, tout le monde pleura
D'une douleur bien vraie et bien amère.

Moi seul j'errais dans la maison, surpris
Plus que chagrin ; et, comme j'étais proche
De son cercueil, — quelqu'un me fit reproche
De voir cela sans larmes et sans cris.

Douleur bruyante est bien vite passée :
Depuis trois ans d'autres émotions,
Des biens, des maux, des révolutions
Ont dans les cœurs sa mémoire effacée ;

Moi seul j'y songe et la pleure souvent ;
Depuis trois ans, par le temps prenant force,
Ainsi qu'un nom gravé dans une écorce,
Son souvenir se creuse plus avant !

Ce décès ouvre pour Gérard une période d'affaires, sur laquelle il ne messied pas d'apporter quelque lumière. La plus commune tradition nous le montre traversant une phase d'opulence assez brève, où il aurait dissipé royalement l'héritage d'un parent, — l'oncle de Montagny, a-t-il dit, et répètent à l'envi ses biographes. Les documens authentiques que nous avons consultés font sur ce point le jour le plus complet. La succession recueillie par Gérard n'est autre que celle de ses grands-parens. Quant à l'oncle Antoine Boucher, nous savons qu'il est décédé à Mortefontaine le 30 mai 1820, laissant une fille mariée à Jean Dufresnoy, maître de relais, puis cultivateur à Louvres, — donc une héritière directe excluant la vocation d'un neveu à son hérédité (26). C'était, du reste, une pauvre succession, car l'oncle Antoine ne laissait que des dettes. Sa maison fut vendue cinq mille francs, somme insuffisante pour rembourser ses créanciers hypothécaires : parmi ces derniers, nous voyons figurer, à la distribution qui eut lieu de ce prix en l'étude de Me Marge, notaire à Senlis, Pierre-Charles Laurent, beau-frère du défunt, pour une créance d'environ quinze cents francs dont il ne toucha qu'une faible partie.

Une autre erreur consiste à montrer Gérard recevant

de son père, au lendemain de sa majorité, un compte de tutelle qui l'aurait mis en possession de la succession de sa mère. Ce compte ne fut en réalité jamais rendu : les 8600 francs composant la dot de Mme Labrunie restèrent aux mains du docteur, qui se borna à servir à son fils, pendant quelques années, une rente de 400 francs, dont il s'affranchit bientôt, sans restitution du capital. Il suffit au père d'alléguer une gêne plus ou moins réelle pour que le fils renonçât, avec la plus soumise abnégation, à se prévaloir d'une créance aussi légitime. On en trouve la preuve dans une lettre de Gérard à son père, écrite de Vienne en 1839, pour lui emprunter 500 francs : on y voit avec quelles précautions le fils rappelle cette circonstance pour solliciter un service, alors qu'il pourrait aussi bien invoquer un droit [1].

Le Dr Labrunie ne songe au surplus à organiser la tutelle de son fils qu'à la veille de la majorité de celui-ci, alors que cette formalité est rendue nécessaire par l'ouverture de la succession de son aïeule. Le conseil de famille de Gérard fut réuni, le 2 septembre 1828, devant le juge de paix du septième arrondissement de Paris (aujourd'hui le neuvième). On y voit figurer, du côté paternel : l'oncle Dublanc et son fils Jean-Baptiste, cousin du mineur, puis un ami du docteur, M. Louis-Edme Girault, avoué honoraire, demeurant dans la même maison, au numéro 72 de la rue Saint-Martin. Le côté maternel y est représenté par l'aïeul Pierre-Charles Laurent, Alexandre Labrunie, oncle par alliance, et un cousin, François-Marie Rossias. Son grand-père lui est désigné comme subrogé tuteur, et M. Girault, comme subrogé tuteur *ad hoc*.

La présence de ce dernier à cet avis de parens, et l'amitié qui le lie au Dr Labrunie expliquent un détail assez curieux de la jeunesse de Gérard. Tout au désir de soustraire son fils à la littérature et aux relations de bohème qui lui inspirent tant de défiance, le père songe à lui donner, au sortir du collège, la sauvegarde d'une occupation régulière. L'idée d'un stage de cléricature dans une étude d'avoué ou de notaire devait naturellement s'offrir à l'esprit de Me Girault. Ces débuts de basoche, par lesquels Balzac et maints autres écrivains préludèrent à la vie littéraire,

1. Voir *infra*, p. 158.

devaient aussi être connus du jeune Labrunie, et c'est sans doute sous les auspices de l'avoué honoraire qu'il fut soumis à l'épreuve du papier timbré. En quelle étude fut-il inscrit ? Son stage y fut si bref que cette recherche offre peu d'intérêt. Peut-être fut-ce chez Me Mignotte, notaire, dont l'étude, située au coin de la rue Coquillière, était voisine de la demeure du grand-père Laurent, où Gérard habita quelque temps. Les rapports qu'il conserve avec ce notaire, qui n'était pas celui de sa famille, le soin de ses affaires qu'il lui confie dans la liquidation des successions de ses grands-parens, les relations qu'il noue avec un futur tabellion de province, son collègue de cléricature, nous sont à cet égard des indications assez précises ; ce qui est certain, c'est que, dans les derniers mois de 1829, Gérard a déjà quitté « son étude », ainsi que l'atteste une lettre du 5 février 1830 [1].

Mais il n'allait pas pour cela être abandonné à ses penchans littéraires ; le Dr Labrunie ne désespère pas encore de le voir adopter la carrière qu'il lui destine. Et Gérard, qui sait que tel est le plus cher désir de son père, se laisse inscrire à l'École de médecine. Il semble même avoir montré quelque zèle pour ses nouvelles études et fait, pour les mener à bien, un effort soutenu : pendant deux ans, il a suivi les cours de l'École et fréquenté la clinique de l'Hôtel-Dieu. Il se plaira plus tard à rappeler qu'en 1832, il a, en sa qualité d'étudiant en médecine, soigné les cholériques, et fait, seul ou avec son père, une cinquantaine de visites [2]. Enfin, jusqu'en 1834, il continuera de prendre, dans les actes authentiques où il figure, la qualité, devenue pourtant bien illusoire, d'*élève en médecine*.

Après le décès de sa grand'mère, il est procédé, le 8 septembre 1828, par Me Meunier, notaire, à un inventaire auquel Gérard est représenté par son père et tuteur. Puis l'aïeul continue à exploiter son commerce de lingerie, aidé seulement par une demoiselle de boutique, qui est à son service depuis vingt-deux ans ; enfin la mort vient le surprendre le 19 janvier 1834.

Cet événement va décider du sort de Gérard, en mettant entre ses mains un capital qui, pour l'époque, doit être

1. *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, l. I.
2. Lettres à Papion du Château ; — à son père, du 21 octobre 1853 ; — au Dr Blanche, du 27 novembre 1853.

considéré comme un sérieux appoint d'établissement. L'inventaire de la communauté et des successions des époux Laurent-Boucher, dressé par Me Mignotte le 27 janvier 1834, fait apparaître, en mobilier, marchandises et titres de rente, un actif net d'environ 60 000 francs, à partager par moitié entre Gérard et le mineur Pierre-Eugène Labrunie, représentant sa mère, Eugénie Laurent. En dehors du capital d'une rente de 400 francs léguée par le grand-père à Mlle Eugénie-Georgette Joannet, sa demoiselle de boutique, la part de Gérard sera exactement de 29.901 francs (27).

Les soins à donner à cette liquidation l'occupent pendant les premiers mois de 1834. Il n'habite plus avec son père et il inaugure sa vie nomade en transférant successivement son domicile rue de Vaugirard, 15, ensuite rue du Paon, 6, puis au numéro 5 de la rue des Beaux-Arts, où il partage le logement de son ami Camille Rogier. Cependant il jouit encore de la confiance des siens, et présente assez de garanties pour être nommé, par jugement de la troisième Chambre du 22 mars 1834, administrateur provisoire de la succession de son grand-père. Gérard, administrateur de biens de mineur en vertu d'une décision de justice, cela surprend un peu... Cependant nous le voyons s'acquitter avec zèle de sa mission, faire procéder à la vente des marchandises dépendant du fonds de lingerie, et sous-louer à un coiffeur, du nom de Brzowski, la boutique de la rue Coquillière, suivant bail passé devant Me Mignotte, notaire, les 21 et 22 avril 1834. Ce n'est qu'après s'être acquitté de cette tâche qu'il doit, en septembre de la même année, entreprendre son premier voyage et partir pour l'Italie.

Le voilà donc devenu riche ! ou du moins il doit se croire tel, car trente mille francs, en 1834, cela équivaut à plus du double de notre monnaie actuelle... Or un tel denier, tombant d'un seul coup dans l'escarcelle d'un poète de vingt-cinq ans, ne peut que suggérer les projets les plus magnifiques : imaginez Raphaël de *la Peau de Chagrin*, brandissant son redoutable talisman ! C'est, au reste, une vie de héros balzacien que, pendant deux ans, il va mener : il n'y manquera ni dandysme, ni bohème dorée, ni ruineuses entreprises, ni même la rencontre d'une Fœdora...

Mais pour l'instant, il n'a encore appréhendé que quel-

ques bribes de son héritage, et la liquidation, soumise au formalisme des successions échues à des mineurs, ne sera homologuée que le 31 décembre 1834. Qu'importe? ce qu'il veut satisfaire immédiatement, c'est le rêve cher à tout poète romantique : le voyage d'Italie ! Pour ne point alarmer son père, il ne parle que d'un voyage en Provence et de la perspective d'un retour par Agen, le berceau de sa famille paternelle. Il part donc en septembre 1834, nanti d'un maigre pécule, et prenant, dit-il, pour rendre le voyage moins coûteux [1], « par les bateaux, les pataches ou à pied ». Il est économe et prévoyant, — il le sera toujours, à sa façon, — et il a laissé à son ami Du Seigneur un dépôt de valeurs, avec instructions pour son ravitaillement éventuel. Ce qui inspire cette confiance, ce que Gérard apprécie le plus chez le statuaire, c'est précisément ce qui lui fait, à lui, le plus défaut : de l'esprit de méthode et des habitudes régulières. De plus, c'est le seul de ses amis qui possède un secrétaire fermant à clef et qui ne redoute pas la saisie [2].

Il a vu Avignon et Vaucluse, suivi les bords de la Durance, puis, à Aix, visité le château du roi René. Pour la première fois, il voit la mer, s'arrête à Antibes, puis à Nice. Mais il s'aperçoit que son pécule se réduit et ne suffira pas au voyage. Il lance alors à son banquier Du Seigneur un pressant appel de deniers, par une première lettre datée d'Aix, puis, par une seconde du 2 octobre, commencée à Antibes et terminée à Nice : il donne l'ordre de vendre pour cinq cents francs de coupons de Cortès et de lui en adresser le produit à Naples. Et il joint un billet pour son père, en recommandant de le faire parvenir à celui-ci, sans que rien puisse révéler le lieu d'expédition : le docteur doit rester avec la pensée que son fils visite la Provence, et Gérard ne veut lui apprendre qu'au retour son excursion en Italie (28).

Cependant il parvient à Florence le 15, après avoir visité Gênes et Livourne ; puis, par Civita-Vecchia, il gagne Rome, et enfin Naples, le *culmen* attractif de son voyage. Convient-il de placer ici l'étrange aventure dont il fait plus tard le récit dans *Octavie* ? Après une soirée délicieuse passée chez

1. Lettre à son père, Aix, oct. 1834. Publ. de L. de Bare, *Nouv. Revue Internationale*, 1er mai 1894.

2. Lettre à Renduel, Marseille, 6 nov. 1834. Publ. par Ad. Julien, *le Romantisme et l'éditeur Renduel.*

la marquise Gargallo, « une Italienne belle et fière comme Vesta », près de laquelle il s'est attardé en longues discussions sur la forme de la pierre d'Éleusis, il est sorti, la tête troublée par ces dangereux entretiens ; puis, vers le matin, il a gravi le Pausilippe et s'est égaré parmi les débris des villes mortes. La mémoire des récits d'Apulée le conduit aux ruines du temple d'Isis et l'y fait évoquer les rites de l'obsédante théogonie. Pour la première fois aussi, le spectre de la mort se serait dressé sur sa route !... Mais un clair document [1] nous démontre que les souvenirs évoqués dans *Octavie* doivent se placer à l'époque de son second séjour à Naples, au retour de l'Orient. D'ailleurs les pensées funèbres, dont il y fait la confidence, ne transpercent pas un instant dans les lettres enjouées, qu'il écrit de Marseille à Renduel et à ses amis.

De cette ville, où il arrive le 4 novembre, il commente avec humour, dans une lettre à Du Seigneur, puis dans une autre à Renduel, datée du 6, la mésaventure qui l'a réduit, avec cinq sous en poche, à la pénurie du Juif Errant. Du Seigneur n'avait-il pas reçu sa lettre ?... Elle portait une suscription si bizarre (28) ! Toujours est-il que ni à Naples, ni à son arrivée à Marseille, ne l'attendait le pli de salut. Gérard aime assez ces situations, et nous le verrons, ailleurs encore, savourer le piquant embarras du voyageur sans le sou. Mais son dénûment ne nous émeut guère, et il se donne à bon compte des impressions de poète vagabond, bien assuré qu'il est de voir la situation se dénouer agréablement par la remise prochaine d'un chargement de Me Mignotte ou la rencontre de quelque chèque attardé.

Personne n'est oublié dans ses aimables missives : il y a pour chaque ami un mot gracieux. Son tact ne l'inspire-t-il pas heureusement, lorsque, évitant ces tableaux de Tantale, dont le touriste enthousiaste afflige volontiers ses amis sédentaires, il préfère signaler à l'un qu'ici son livre est traduit et se lit beaucoup, à l'autre que ses dessins se rencontrent partout. Et, comme il ne peut écrire à tous, et qu'il ne veut oublier personne, il confie à Renduel un pli à destination collective : « Faites-moi le plaisir, lui dit-il, de mettre sous enveloppe cette feuille, quand vous l'aurez lue, et de l'envoyer à Du Seigneur, ou à Théophile, ou à Nanteuil.

1. Voir, p. 201, lettre du 9 décembre 1843.

Elle est pour eux et les autres... » Ce *pour eux et les autres* nous remet en mémoire une locution favorite du vieux laird de *Rob-Roy*, qui, parlant de ses six fils, ne nomme jamais que l'aîné, son favori, en ajoutant : *et tous les autres.*

Le voyage s'achève par Nîmes et une station dernière à Agen. Il retrouve en cette ville quelques parens, et notamment un cousin pharmacien, qu'il avait introduit naguère dans l'atelier Du Seigneur et présenté à ses amis Gautier, Nanteuil et les autres, pour l'éblouissement du brave homme, qui, toute sa vie, garda de cette visite un souvenir glorieux [1].

Maintenant c'est Paris qui le rappelle et l'attire de tout le prestige de la vie nouvelle qu'il y rêve. Une aimable griserie flotte dans sa tête, faite de tous les fermens dont s'exaltent les cervelles de vingt-cinq ans : la jeunesse, la poésie, et cette vague attente de la fortune, de la gloire et de l'amour. De carrière médicale ou autre il ne doit plus être question : c'est la littérature qui doit l'emporter. Mais on lui a dit tant de fois, il a lui-même vérifié, par ses premiers essais, que celle-ci ne saurait conduire à la fortune... Et il sent là, sous sa main, le capital tentateur ! La somme n'est point en soi suffisante à le faire vivre et la rente qu'il en pourrait tirer ne lui serait qu'un chétif revenu. Il va donc tenter, pour son malheur, de faire fructifier ce pécule : il va chercher une affaire. Or une affaire, conçue et menée par un esprit tel que le sien, c'est l'échec fatal et le désastre nécessaire.

Nous verrons bientôt quelle fut cette spéculation et avec quelle célérité fut engloutie l'épargne que cinquante ans de patient négoce avaient accumulée... Au surplus Gérard se trouve en excellentes dispositions pour faire des folies. L'hiver de 1834 à 1835 nous le montre entièrement transformé : le jeune homme à la mise effacée, qui faisait sourire les habitués de l'atelier Du Seigneur, va devenir un dandy, que les élégans du boulevard de Gand ne dédaigneraient pas de saluer. Il porte habit cambré à haute encolure, pantalons ajustés, à sous-pieds, paille ou vert d'eau, gants clairs et bottes vernies. Bientôt il sera M. Gérard de Nerval : ce nom, plus romanesque encore que romantique,

1. Lettre citée par Champfleury, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui.*

sonne bien alors et eût ravi Balzac autant qu'Eugène Sue. La distinction de sa figure émaciée, son noble front qu'encadrent si bien les boucles de ses fins cheveux blonds, des manières si naturellement aristocratiques que les pires heures de bohème ne les pourront altérer, complètent une silhouette d'une rare élégance et d'un charme particulier. Il lui manque d'ailleurs, ce qui l'eût fait confondre avec les dandys de la *Jeunesse dorée*, qui papillonnent autour de Musset, un souci trop marqué d'impeccable tenue ; toujours par quelque côté, le poète transparaît par un vestige de bohème : — il ne fut jamais élégant des pieds à la tête, remarque Houssaye ; çà et là quelque négligence trahit le distrait dont le rêve reste quand même la principale affaire. Il n'a point non plus l'insolence ni l'impassible cruauté des dandys de l'autre école. On racontait un jour devant lui, nous dit J. Claretie [1], une plaisanterie sinistre dont Musset, Arvers et Tattet auraient égayé la fin d'un souper. Les trois amis, — l'histoire est-elle bien vraie?... — auraient envoyé à un mari les cheveux coupés de sa femme, la maîtresse de l'un d'eux. « Mais c'est affreux, cela !... » se serait écrié Gérard, et, d'un ton inspiré, il aurait ajouté, ne sachant si bien prédire : « Ces trois hommes mourront jeunes... »

Gérard paraît avoir longtemps hésité dans le choix d'un pseudonyme. Modeste, redoutant le jugement des hommes et jamais satisfait de soi, il s'ingénie, — préoccupation rare chez un écrivain, — à soustraire son nom à toute publicité. Le plus souvent il s'abstient de toute signature. Il n'est d'ailleurs connu, jusqu'en 1835, que sous son seul prénom de Gérard ; et c'est ainsi qu'il signe les quelques odelettes publiées à cette époque et dont il est à bon droit satisfait. Mais ses premiers labeurs, ses articles et chroniques dans les journaux et les périodiques sont anonymes ou signés de la simple initiale G ; puis alternent les pseudonymes : *M. Beuglant* (1826), *Louis Gerval* (1829-1831), *Ed. de Puycousin* (1832), *Fritz*, *Aloysius* ou *Alosius*, ou encore *Aloysius Block* (29). Quant à son nom de Labrunie, il paraît en avoir soigneusement évité tout usage littéraire, et, dans les dernières années de sa vie, il n'en signera plus que ses lettres à son père. Pour ce père, en effet, la littérature n'est pas une carrière qui se puisse avouer, et s'il n'a pas, au cours

1. *Gérard de Nerval inconnu* (*la Presse*, 22-23 avril 1878).

de ses récriminations, fait défense formelle à son fils d'user du nom familial dans ses œuvres, Gérard, lui, a cru devoir se l'interdire, par déférence filiale et respect de ce qu'il croyait être le désir paternel, voulant ainsi éviter tout rappel d'une désobéissance, que, sa vie entière, il s'efforcera de se faire pardonner.

Gerval est bien la première forme de ce pseudonyme, une sorte de crase de Gérard et de Nerval. Quant à l'origine de ce nom, des explications diverses ont été fournies. Pour tous, Gérard, suivant en cela l'exemple de Restif de la Bretonne, a choisi le nom d'une terre de famille et donné ainsi à ce pseudonyme une sorte de réalité patronymique. Les uns, avec Philibert Audebrand, font de cette terre, qu'ils dénomment, après Gérard, le *Nervalis Campus*, une petite propriété sise dans le Périgord. Une phrase d'une lettre à Jenny Colon... « moi pauvre et obscur descendant d'un châtelain du Périgord... » a peut-être donné naissance à cette erreur. Mais la parenté de cet ancêtre périgourdin est aussi illusoire sans doute que l'ascendance des chevaliers allemands qu'il s'attribue ailleurs. La solution est plus simple et Gérard nous en donne la clé en un passage de ses *Promenades et Souvenirs* : parlant de l'oncle chez lequel son aïeul vint chercher asile, après sa fuite de Laffaux, il s'exprime ainsi :

« Il habitait un ancien pavillon de chasse aujourd'hui ruiné, qui avait fait partie des apanages de Marguerite de Valois. Le champ voisin, entouré de halliers, qu'on appelle « les bosquets », était situé sur l'emplacement d'un ancien camp romain et a conservé le nom du dixième César... »

Gérard n'a pas sans doute une notion bien exacte de l'ordre des Césars, mais c'est évidemment à Nerva qu'il fait allusion. En voici la preuve indiscutable : dans l'état liquidatif de la communauté et des successions Laurent-Boucher, dressé par Mes Mignotte et Meunier, notaires, le 12 juillet 1834, il est énoncé que « les parties conviennent « de laisser indivise une pièce de terre sise à Mortefontaine, « lieu dit le clos de *Nerva* (*sic*), dont la propriété est établie « par les deux titres ci-après : « 1° expédition d'un acte « passé devant Me Fourchy, notaire à Paris, le 9 pluviôse « an IV, contenant partage de la succession de Pierre Oli-

« vier, duquel il est revenu à la feue dame Laurent, pour sa « part, 8287 francs, représentant des créances et rentes, et « la valeur d'une pièce de terre de 50 ares, 7 centiares, ou « un arpent, située au terroir de Mortefontaine, lieu dit le « clos de *Nerval*, qui existe encore en nature ; 2o extrait « du procès-verbal de bornage du clos sus-désigné. » Il est ensuite mentionné que cette pièce de terre est louée à Mme veuve Tassain, qui doit un fermage de 31 fr. 50.

Pour mieux fixer l'origine patrimoniale alléguée par Gérard, nous nous sommes reporté à l'acte de partage de la succession de Pierre Olivier. Cette liquidation, en date du 9 pluviôse an IV, a lieu entre Antoine Boucher, marchand-épicier à Mortefontaine, et sa sœur, Marguerite-Victoire Boucher, épouse de Pierre-Charles Laurent : tous deux se partagent en même temps la succession de leur oncle et celle de leur mère Marie-Marguerite Olivier, veuve de Joseph-Adrien Boucher (30).

Nous en extrayons ce passage relatif au clos de Nerval :

« 3e Observation : il dépend de ladite succession 2 arpens, 12 perches et demie de terre dont 1 arpent un peu meilleur que le surplus. Il est convenu qu'il en sera fait deux lots, l'un d'un arpent sis terroir de Mortefontaine, *lieu dit Nerval*, et l'autre d'un arpent 12 perches et demie, que les parties évaluent, l'un comme l'autre, à la somme de 3 000 livres, ce qui fera 6 000 livres pour les deux... Ces immeubles appartiennent au défunt, comme lui ayant été abandonnés devant Me Brault, notaire à Plailly, le 20 brumaire an II, suivant acte contenant partage entre ledit défunt Olivier et le citoyen Rossias, de différentes terres, acquises conjointement entre eux. »

S'il fallait ajouter encore à ces sèches analyses d'actes authentiques, nous en rapprocherions un extrait du cadastre de Mortefontaine : nous y relevons, sous l'article 94, au nom de Laurent (Pierre-Charles) : le *clos de Nerval*, pièce de terre et bois-taillis, puis la figuration de ce terrain au plan cadastral ; on y voit le *chemin de Nerval* ou des *Uzelles*, la *haie de Nerval* et le *bois de Nerval*. Ainsi se trouve fixée l'origine de ce pseudonyme. Tel est le lopin modeste dont Gérard voudra plus tard tirer une réelle illustration patrimoniale. Pour apprécier la haute idée qu'il s'en est faite, il faut revenir à la généalogie qu'il s'est construite en



CHATEAU DE MORTEFONTAINE

Cl. Liva.



LE CLOS DE NERVAL

ses heures délirantes. En regard de l'arbre paternel, dont les racines sont formées par les trois chevaliers de l'empereur Othon, il érige le tronc maternel sur le « granit » de la *terre de Nerval ou Nerva*. Le pauvre clos est ainsi devenu « un fief ressortant de la seigneurie de Mortefontaine », et son premier tenant est Pierre OLIVIER BÉGA DE NERVAL. Parallèlement à la lignée de celui-ci, figure la noble succession de ses suzerains : « le prince de Condé, le seigneur Le Peletier, Joseph Bonaparte, roi de Naples et d'Espagne; la baronne de Feuchères... » Il n'y aurait pas à insister davantage sur ce document, si l'on n'y voyait reparaître le nom de *Béga*, que Gérard affecte d'accoler à celui d'Olivier. Or, l'état civil de la famille Olivier, qui a fourni plusieurs gardes-chasse, ou gardes des plaisirs, comme on disait alors, aux seigneurs de Mortefontaine, nous montre que Jean Olivier, originaire de Dampierre, s'est marié à Mortefontaine en 1721 ; et nulle part, dans les actes le concernant, non plus qu'en ceux relatifs à ses descendans, il n'est mention du nom de Béga. N'est-ce pas alors un de ces noms d'ancêtres que la fierté de famille conservait en dépit des changemens apportés par les alliances ou les filiations féminines? Et n'y faut-il pas trouver un rappel de ce peintre flamand — ou hollandais — du XVIIe siècle, dont Gérard prétend descendre? Devons-nous enfin noter ici que, dans l'école hollandaise du XVIIe siècle, figure Cornélis Béga, un peintre de Harlem, — la cité de *l'Imagier*, — dont le Louvre possède un *Intérieur rustique* exposé au cintre des petits maîtres néerlandais?

Gérard, qui saisissait avec un sens superstitieux les rapports secrets des lettres et des nombres, voyait une autre raison d'adopter ce pseudonyme. En renversant les lettres du mot *Nerval*, il y trouvait celui de *Lauren*, nom de sa famille maternelle : anagramme parfait, en vertu de la règle qui permet d'assimiler l'*u* au *v* et de supprimer le *l* final ; puis, par une autre combinaison de syllabes, il trouvait encore le mot *Nerval* dans son nom patronymique *Labrunie*. Aussi son culte pour ce champ devient-il une de ses idées fixes. Il tient à le laisser indivis, et il se refusera toujours à en céder sa part, même lorsqu'il n'aura plus d'autres ressources. Il cherchera même, en ses pires jours de détresse,

à reconstituer l'ancienne propriété de son grand-oncle Olivier, en rachetant la part de ses co-héritiers [1].

Le clos de Nerval est d'ailleurs devenu le *Campo-Santo* de la famille. C'est d'abord ce qu'indiquent deux allusions de Gérard, l'une dans *Aurélia*, l'autre dans les *Promenades et Souvenirs*. Parlant, dans la première, du cimetière où se trouve le tombeau de son amie : « Trois parens de ma famille maternelle, dit-il, y avaient été ensevelis ; mais je ne pouvais aller prier sur leurs tombes, car *elles avaient été transportées, depuis plusieurs années, dans une terre éloignée, lieu de leur origine...* » C'est du cimetière Montmartre qu'il s'agit et les corps qui en avaient été exhumés étaient ceux de ses grands-parens et de sa tante Eugénie. Une phrase du chapitre *Juvenilia* des *Promenades et Souvenirs* l'atteste encore : « Aujourd'hui mon grand-père repose, avec sa femme et sa plus jeune fille, au milieu de ce champ qu'il cultivait jadis [2]. » Or ces mots doivent être pris dans leur sens littéral. En effet, les corps de Pierre-Charles Laurent, de sa femme et de leur fille Eugénie furent exhumés du cimetière Montmartre, en 1836, et transférés à Mortefontaine, dans le clos de Nerval : c'est ce qu'établit l'acte suivant que nous avons copié sur les actes religieux de la paroisse de Mortefontaine :

« L'an 1836, le 11 du mois de septembre, ont été inhumés par moi, curé de Mortefontaine soussigné, dans le clos de *Nerval*, appartenant à Mme La Brunie, le corps de ladite dame, née Laurent, et de Mme Laurent, née Boucher, exhumés des fosses temporaires du cimetière du Nord, pour être transférés audit clos de Nerval, paroisse de Mortefontaine, d'après la permission de M. le Maire de cette commune. A Mortefontaine, le 11 septembre 1836. Signé : Briand, curé-desservant. »

Point n'est mention de Pierre-Charles Laurent, mais il n'est pas moins certain que ses restes y furent également inhumés. Rien n'indique à quelle requête fut opérée cette translation : mais peut-il, à cet égard, subsister quelque doute?

Ce coin de terre sacré, Gérard l'appelait le *Champ des*

1. Lettre à son père, 22 octobre 1853, publ. par Houssaye, *la Presse*, 22 septembre 1862.
2. *Aurélia*, 2e part., II. *Promenades et Souvenirs*, IV.

Morts. «...En effet, la vraie terre du poète, c'est le Champ des Morts », explique Arsène Houssaye, qui paraît d'ailleurs ignorer le sens réel de cette appellation et n'y voir qu'une image poétique [1].

N'y voyons nous-même ni bizarrerie d'esprit, ni symptôme révélateur de l'avenir, mais attention pieuse, inspirée par le désir de restituer ses morts à la terre d'où ils sont partis, par la religion du sol natal qu'il rattache à l'amour de la famille, à ce culte des ancêtres, auquel il doit rester si fidèle [2]. Rien au surplus d'inquiétant ne transparaît en ces années laborieuses et sa vie sentimentale se consume entière dans le secret de ses rêves. Depuis Tampucci, nul n'a, semble-t-il, reçu de lui la moindre confidence... Mais l'heure était voisine, où l'illusion mortelle, latente et virtuelle jusqu'alors, allait, par une rencontre de hasard, affecter le contour précis d'une figure terrestre, où le fantôme éclos sur les vapeurs d'une nuit d'été allait s'incarner sous les espèces d'une femme de théâtre. La transfiguration de la rampe devait compléter le mirage des clairs de lune et fixer à jamais, dans l'esprit de ce fragile émotif, la vision charmante et fatale qui devait influencer toute la suite de sa destinée.

1. Arsène Houssaye, *l'Artiste*, 1875.
2. *Angélique*, lettre VIII.

IV

ADRIENNE

... Et si c'était la même ! Il y a de quoi devenir fou ! c'est un entraînement fatal où l'inconnu vous attire, comme le feu follet fuyant sur les joncs d'une eau morte.

GÉRARD DE NERVAL. — *Sylvie*, ch. III.

A son attente éblouie de l'amour, il fallait un baiser de reine ou le sourire d'une blonde Muse couronnée : il lui fallait, dans les magies lunaires, une apparition furtive qu'il ne dût ni revoir ni oublier, dont le regret ne se pût jamais guérir. Tout cela lui fut donné, il nous le dira du moins, lorsque, trente ans plus tard, il contera, dans *Sylvie*, l'histoire adorable de son illusion.

Quel lecteur n'a subi le charme de ce récit, n'a pensé retrouver le château de brique à coins de pierre et le parc nébuleux, où, sous les premières étoiles, lui apparut Adrienne? Quelle était cette jeune fille, descendante des anciens rois de France, dont la beauté devait se flétrir dans un cloître? Est-ce sous la lumière de la veille ou dans les mirages du sommeil qu'il l'a contemplée?

Pourtant il se mêle à ce récit tant de détails précis, tant de concordances avec d'autres faits vérifiés, que nous comprenons que c'est bien là, dans son sens général et poétique, sa divine aventure. Il nous faut donc résumer encore la suave nouvelle; puis nous essaierons de la transposer dans le réel, sinon pour résoudre avec certitude l'insoluble problème, du moins pour construire la plus admissible hypothèse.





SOPHIE DAWES, BARONNE DE FEUCHÈRES

Miniatures du Musée Condé.

C'est un soir de la jeunesse, sur la pelouse d'un parc ancien, en ce pays de Valois, qui pour Gérard a toute la douceur natale. Devant un château du temps d'Henri IV, des jeunes filles dansent en rond, en chantant de vieux airs. A leurs jeux est venue se mêler la jeune châtelaine, « une blonde, grande et belle, qu'on appelait Adrienne ». Les règles de la danse l'amènent au milieu du cercle, en face de Gérard, qui doit l'embrasser : dans ce baiser, il sent les cheveux d'or de la belle effleurer ses joues, « tandis que la danse et le chœur tournent plus vivement que jamais... »

Pour sortir du cercle, Adrienne doit chanter seule :

« On s'assit autour d'elle, et aussitôt, d'une voix fraîche et pénétrante, légèrement voilée, comme celle des filles de ce pays brumeux, elle chanta une de ces anciennes romances pleines de mélancolie et d'amour, qui racontent toujours les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé. »

La scène se termine par une idée d'amant-poète couronnant ce jeu floral :

« A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif. Elle se tut et personne n'osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées, qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes : nous pensions être en paradis. — Je me levai enfin, courant au parterre du château, où se trouvaient des lauriers, plantés dans de grands vases de faïence peints en camaïeu. Je rapportai deux branches, qui furent tressées en couronne et nouées d'un ruban. Je posai sur la tête d'Adrienne cet ornement, dont les feuilles lustrées éclataient sur ses cheveux blonds aux rayons pâles de la lune. Elle ressemblait à la Béatrice de Dante, qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures. »

Et c'est fini... La belle, qui est une descendante des Valois, s'enfuit vers son château, comme une apparition de légende, à l'heure de minuit... Puis, l'idéale vision effacée, Gérard, troublé au plus profond de l'âme, rentre dans le réel. Il va rejoindre la petite amie, qui, de Loisy, l'avait accompagné à la fête : c'est une rieuse fillette aux yeux noirs, au sourire athénien ; elle s'appelle Sylvie, et il n'y a que peu d'instans, Gérard croyait encore n'aimer qu'elle.

Il la retrouve en pleurs : elle avait deviné le sens de cet hommage offert à Adrienne et le subit émoi qui avait pénétré le cœur de son amoureux. Lui, tenta de la consoler, lui offrit une autre couronne : Sylvie refusa...

Il rentra à son collège, « emportant cette double image d'une amitié tendre tristement rompue, — puis d'un amour impossible et vague, source de pensées douloureuses... La figure d'Adrienne resta seule triomphante... »

Peut-être ne l'a-t-il jamais revue, car il n'est pas bien sûr lui-même que cette seconde et dernière apparition d'Adrienne, figurant un esprit montant de l'abîme, au couvent de Chaâlis, n'était pas l'un de ses rêves, éclos en ses fantasques équipées nocturnes. Plus tard il apprendra qu'elle est morte au couvent de Saint-S..., vers 1832.

Quel mélange de fiction et de réalité, quelle part de rêve et de vie contient ce magique récit? A ceux qui, dans *Sylvie*, ne voudraient voir qu'imaginations ou fantaisie, il serait facile d'arguer que cette nouvelle a été composée entre deux crises délirantes, et que, même en ce bref intervalle où l'écrivain a atteint sa plus complète maîtrise, le rêve avait définitivement débordé dans la vie. Ils trouveraient peut-être encore d'autres raisons de tenir pour fantaisiste cette alliance de songes délicieux et de souvenirs vacillans. D'abord Gérard lui-même, si sincère toujours, prend la peine de nous mettre en garde contre la réalité de ce qu'il va raconter : « C'est dans une demi-somnolence, dit-il, en cet état où l'esprit résiste encore aux bizarres combinaisons du songe, que se pressent en la mémoire, rapides, furtifs, les tableaux les plus saillans d'une longue période de vie. » Et quand il a fini : « Tout m'était expliqué, dit-il, par ce souvenir à demi rêvé. » Plus loin encore, la même précaution revient lorsqu'à nouveau il parle d'Adrienne, de sa dernière apparition dans les ruines de Chaâlis : « En me retraçant ces détails, j'en suis à me demander s'ils sont réels, *ou bien si je les ai rêvés.* »

Pour fixer sa mémoire défaillante, il cherche à se rappeler les lieux, les objets, certaines particularités, et aussitôt il se reprend : « Mais l'apparition d'Adrienne est-elle aussi vraie que ces détails et que l'existence incontestable de l'abbaye de Chaâlis? » N'oublie-t-il pas ici qu'il a raconté différemment la même histoire dans *Angélique ou les Faux Saul-*

niers? Il plaçait alors la scène à Senlis, le jour des Morts : il venait de rencontrer, sur les marches d'un prieuré, un groupe de jeunes filles qui chantaient de vieux airs :

Trois filles dedans un pré,
Mon cœur vole (*bis*)
Mon cœur vole à votre gré... [1]

« Encore un souvenir », dit-il simplement. Cependant ces voix, ces intonations autrefois entendues, n'évoquent pas ici l'image d'Adrienne... Mais écoutez en quels termes il narre ensuite l'apparition de Chaâlis :

« J'ai assisté autrefois à une représentation donnée à Senlis, dans une pension de demoiselles. On jouait un mystère, comme au temps passé. La vie du Christ avait été représentée dans tous ses détails, et la scène dont je me souviens était celle où l'on attendait la descente du Christ dans les Enfers. *Une très belle fille blonde* parut avec une robe blanche, une coiffure de perles, une auréole et une épée dorée, sur un demi-globe qui figurait un astre éteint. Elle chantait :

Anges ! descendez promptement
Au fond du purgatoire !...

Ceci se passait dans une époque monarchique. *La demoiselle blonde était d'une des plus grandes familles du pays, et s'appelait Delphine.* Je n'oublierai jamais ce nom ! »

C'est bien là certes une première épreuve de l'apparition d'Adrienne [2].

Gérard situe avec précision, en des lieux minutieusement décrits, les fantasmagories de ses rêves, et c'est ce par quoi il égare si facilement ses biographes. Faut-il citer des exemples? Il nous décrit les prairies qu'arrosent la Thève et la Nonette, les routes, les sentiers et même les *raccourcis* les moins frayés entre Chaâlis, Ermenonville et Mortefontaine : les lieux n'ont pas changé et ses dévots peuvent refaire encore, ses livres en main, les délicieux pèlerinages. Arrivé au mur de Saint-S..., le couvent où Adrienne a pris

1. *Angélique*, lettre VI.
2. *Ibid.*

le voile, le long de la route de Charlepont, il a un instant la pensée de regarder par-dessus le mur; mais, en y réfléchissant, il s'en garde comme d'une profanation... Puis il apprend qu'Adrienne est morte en ce même couvent de Saint-S... vers 1832. Cette discrète initiale dissimule à peine ce qui est en même temps désigné avec une précision de géomètre. C'est des murs de Saint-Sulpice qu'il s'agit, de ce qui fut autrefois le prieuré de Saint-Sulpice-du-Désert. Mais Gérard ne peut ignorer, lui qui connaît si bien les lieux, que ce couvent est depuis longtemps détruit, et que la petite communauté, non de religieuses, mais de moines de l'ordre de Sainte Brigitte, était dispersée dès avant la Révolution. Y a-t-il même pris garde? Tout à la pensée de placer son histoire dans les lieux chers à son souvenir, tout à la mélancolie de ses amours perdues, il lui convient qu'Adrienne soit morte, et qu'elle soit deux fois morte : au couvent d'abord, où ses légendes retiennent les amantes contrariées, avant que la tombe ne les renferme. Adrienne n'est donc qu'un rêve de la nuit, un symbole...; c'est celle que tous nous avons aperçue aux soirs de l'adolescence : c'est la vision divine, lointaine, jamais atteinte, sous laquelle nous est apparu l'Amour... Or Adrienne est plus spécialement, pour Gérard, le fantôme poétique de son rêve, sa Muse, la Fée du Valois, qui chante, de sa douce voix un peu voilée, sous la clarté naissante de la lune, ces adorables chansons dont s'accompagnent le rouet des aïeules, ou les rondes des jeunes filles...

Mais Sylvie? La réalité opposée à l'idéal sublime... Vous concéderez au moins que celle-ci n'est pas une abstraite entité, qu'elle est bien vivante de sa réelle vie? Les fusées de son rire clair montent encore par les sentiers où elle courait avec Gérard, au bord de la Thève. Dans ce hameau de Loisy, parmi les vingt maisonnettes auxquelles rien ne serait changé, si l'ardoise ou la tuile n'avaient remplacé le chaume, vous croyez reconnaître l'ancienne maison du garde, la fenêtre festonnée de pampres et de roses, où s'encadrait le minois joyeux de la fillette ; vous prêtez l'oreille pour écouter le cliquetis de ses fuseaux. Celle-là n'est point un fantôme entrevu dans les nuits, mais une raisonnable personne, travailleuse et matinale, dont le roman s'achève dans une boutique de pâtissier à Dammartin... Eh! bien, non,

pourrait encore répondre l'analyste cruel, il n'y a pas plus de Sylvie qu'il n'y a d'Adrienne ; Sylvie n'est pas un symbole, mais une synthèse : c'est le commun reflet de toutes les fillettes qui furent ses compagnes d'enfance, qu'il nomme, sans bien les individualiser, Sidonie, Fanchette, Héloïse, Sélénie. Elles se confondent avec les héroïnes des ballades qu'elles chantent dans leurs rondes : Mme de Montfort, prisonnière dans sa tour, ou l'amante du beau Lautrec, la fille du sire de Pontarmé. Ce qu'il ressent pour elles, ce n'est point une passion terrestre ni un désir d'amant, mais le culte spirituel d'une figure entrevue dans une vie antérieure, d'une ressemblance dont le souvenir le poursuit du fond du passé... Aurélie elle-même ne pourrait plus tard, le voulût-elle, étancher cette soif d'idéal, ne l'empêcherait pas de poursuivre, derrière elle, au delà de la vie et de l'humain, le fantôme qu'on ne saisit jamais...

Il ne songe sérieusement à ces amies d'autrefois qu'après les avoir perdues, lorsqu'elles sont entrées dans le lointain mélancolique du souvenir : « Qu'est devenue votre fille, qui était si blonde et si gaie, demande-t-il aux parens de quelque Sélénie, — elle s'est sans doute mariée? — Mon Dieu, oui! et depuis, elle est morte de la poitrine... » Il s'attendrit un instant sur « cette figure blonde qui pâlit, se détache et tombe à l'horizon des bois, baignée de vapeurs grises » ; puis le voilà qui repense à la ballade allemande *La Fille de l'Hôtesse et les Trois Compagnons* : l'un disait : « Oh! si je l'avais connue, comme je l'aurais aimée ! » ; et le second : « Je l'ai connue et je l'ai tendrement aimée !... » ; et le troisième : « Je ne t'ai pas connue,... mais je t'aime et t'aimerai pendant l'éternité. » — Le troisième, ne le reconnaissez-vous pas?

Pour achever de démontrer que *Sylvie* n'est qu'un mythe, que Gérard n'y a fait qu'œuvre de poète, sans grand souci de réalité, on ferait valoir encore l'arrangement exquis, mais trop visiblement composé, de certaines scènes : telle cette fête de l'arc, inspirée du *Voyage à Cythère* de Watteau, ces barques fleuries sur l'étang de Mortefontaine, puis le repas dans l'île, et l'envol du cygne sauvage, tenu captif sous les fleurs. La couronne qu'il pose sur le front de Sylvie est non moins illusoire, sans doute, que les poétiques lauriers qu'il plaçait naguère sur la tête d'Adrienne.

N'est-ce pas aussi un épisode ajouté, pris ailleurs et embelli à merveille, ce travestissement chez la tante à Othys, cette scène adorable où Gérard et Sylvie « furent l'époux et l'épouse pour tout un beau matin d'été »? La réalité nous est fournie par une lettre de Gérard à Stadler, publiée par Arsène Houssaye. Dans cette lettre, il n'est plus question de Sylvie ni d'Othys, mais de Sidonie et de Saint-Germain :

« Un souvenir, mon ami. Nous ne vivons qu'en avant ou en arrière. Vous êtes à Saint-Germain, j'y crois être encore. Dans les intervalles de mes études, j'allais parfois m'asseoir à la porte hospitalière d'une famille du pays. Les beaux yeux de la douce Sidonie m'y retenaient parfois jusque fort avant dans la nuit ; souvent je me levais dès l'aube, et je l'accompagnais, soit à Mareil, me chargeant avec joie des légers fardeaux qu'on lui remettait. Un jour, c'était en carnaval, nous étions chez sa vieille tante, à Carrière ; elle eut la fantaisie de me faire vêtir les habits de noces de son oncle et s'habilla avec la robe à falbalas de sa tante. Nous regagnâmes Saint-Germain ainsi accoutrés. La terrasse était couverte de neige, mais nous ne songions guère au froid et nous chantions des airs du pays. A tout instant nous voulions nous embrasser ; seulement, au pied du pavillon Henri IV, nous rencontrâmes trois visages sévères : c'étaient ma tante et deux de ses amies. Je voulus m'esquiver, mais il était trop tard et je ne pus échapper à une verte réprimande ; le chien lui-même ne me reconnaissait plus et s'unissait en aboyant à cette mercuriale trop méritée. Le soir nous parûmes au bal du théâtre avec grand éclat. O tendres souvenirs des aïeux ! brillans costumes profanés dans une nuit de folie, que vous m'avez coûté de larmes ! L'ingrate Sidonie elle-même trahit son jeune cavalier pour un garde du corps de la compagnie de Grammont (31). »

Cette lettre à un ami, évoquant un souvenir de jeunesse, a sans doute un autre accent de vérité que le délicieux épisode de *Sylvie* ; et cela suffit à nous fixer sur la valeur biographique de la nouvelle. Gérard nous l'a dit lui-même : « ce sont les tableaux d'une longue période de vie », mêlés sans ordre ni logique apparente, mais que groupe et coordonne la transposition poétique d'éparses réalités (32).

Nous le verrons mieux encore dans la dernière partie de son récit. Des années ont passé ; les silhouettes ont pâli des douces apparitions de l'enfance. L'étoile « qui chatoyait d'un double éclat, tour à tour bleue et rose comme l'astre

trompeur d'Aldébaran, à la fois Adrienne et Sylvie, ces deux moitiés d'un seul amour », n'est plus qu'une faible lueur qui peu à peu s'efface. Soudainement elle va s'irradier à nouveau, resplendir sous un autre aspect. Un soir, que le hasard, — ou la fatalité, — l'a conduit dans un théâtre de chant, où se jouait « un maussade chef-d'œuvre d'alors », une actrice lui est apparue et, dans une subite extase, il a compris qu'en elle allaient s'accomplir ses destinées amoureuses...

« Elle était belle comme le jour aux feux de la rampe qui l'éclairait d'en bas, pâle comme la nuit, quand la rampe baissée la laissait éclairée d'en haut sous les rayons du lustre et la montrait plus naturelle, brillant dans l'ombre de sa seule beauté, comme les Heures divines, qui se découpent, avec une étoile au front, sur les fonds bruns des fresques d'Herculanum ! »

Or ce n'est point une fortuite aventure : dans les traits de cette actrice, Gérard a cru retrouver la figure à demi oubliée de l'*autre*, de la vision blonde et vaporeuse qui si divinement chantait, dans la ronde de jeunes filles, d'Adrienne, la religieuse, *la morte*. Et cette ressemblance, illusoire ou réelle, il se demande si elle ne va pas jusqu'à l'identification.

« ...Et si c'était la même ! Il y a de quoi devenir fou ! c'est un entraînement fatal où l'inconnu vous attire, comme le feu follet fuyant sur les joncs d'une eau morte. »

Le doux visionnaire trouve ici la plus touchante application de ses théories sur les âmes transfuses : la cantatrice actuelle, la blonde Adrienne de jadis, la châtelaine aux yeux noirs, déjà vue dans une autre existence, c'est dans ses avatars successifs, la migration du même esprit, c'est l'âme de l'idéale amante de son prédestin, qui lui revient sourire, identique et immortelle.

De ce jour il ne s'appartient plus : chaque soir il va s'installer, en tenue de soupirant, dans la même stalle et s'abîmer, tant que dure le spectacle, dans la contemplation de cette figure, qu'il se remémore, il ne sait de quel lointain passé... Au bout d'une année, il sait à peine rien d'elle et il se garde de l'approcher, tant il craint de « troubler le miroir magique qui lui renvoyait son image ». Un soir cependant,

il se hasarde à lui faire remettre un bouquet renfermant une lettre fort tendre et signée : « Un inconnu. » Il se dit : « Voilà quelque chose de fixé pour l'avenir... » Le lendemain, il partait pour l'Allemagne.

Un journal lui apprit un matin qu'Aurélie était malade : « il lui écrivit, des montagnes de Salzbourg, une lettre empreinte de mysticisme germanique. Il n'en attendait pas grand résultat, mais comptait toujours un peu sur le hasard et sur l'*inconnu.* »

Au bout de deux mois, il revenait avec un drame en vers, où il avait essayé, — on sait sous l'influence de quels souvenirs, — de fixer les amours du peintre Colonna pour la belle « Laura » que ses parens firent religieuse et qu'il aima jusqu'à la mort. Il en fit la lecture à Aurélie qui accepta le rôle principal. Les scènes d'amour étaient préparées à son intention et il les dit avec enthousiasme : puis il lui avoua qu'il était l'inconnu des deux lettres. « Vous êtes bien fou, dit-elle, mais revenez me voir... »

Cependant ses belles et tendres lettres n'obtenaient que des réponses pleines de raison. Pressée davantage, la dame prétexta un engagement plus ancien, déclarant ne vouloir être qu'à un seul. Enfin, deux mois plus tard, il reçut une lettre pleine d'effusion. Il courut chez l'actrice, dont le galant attitré, un beau jeune homme qu'il avait un soir rencontré dans un cercle, venait de s'engager dans les spahis...

L'été suivant, la troupe dans laquelle jouait Aurélie donnait une représentation à Chantilly. Gérard l'accompagne en qualité de « seigneur poète » et il persuade au régisseur d'aller donner un spectacle à Dammartin. Il fait alors avec l'actrice une promenade à cheval aux étangs de Commelle et veut la faire déjeuner au château de la reine Blanche.

« Aurélie, en amazone, avec ses cheveux blonds flottans, traversait la forêt, comme une reine d'autrefois, et les paysans s'arrêtaient ébahis. Madame de F... était la seule qu'ils eussent vue aussi imposante et aussi gracieuse dans ses saluts. »

Cédant à sa despotique hantise, il veut la conduire au château près d'Orry, sur la même place verte où, pour la première fois, il aperçut Adrienne. « Nulle émotion, dit-il, ne parut en elle. Alors je lui racontai tout ; je lui dis la

source de cet amour, entrevu dans les nuits, rêvé plus tard, réalisé en elle. Elle écoutait sérieusement et me dit : « Vous ne m'aimez pas ! Vous attendez que je vous dise : la comédienne est la même que la religieuse : vous cherchez un drame, voilà tout, et le dénouement vous échappe. Allez, je ne vous crois plus... » Et tandis que Gérard retombe en ses perplexités, la comédienne accueille l'hommage d'un galant plus raisonnable, un ancien Dorante des comédies de Marivaux, devenu impresario, « un jeune premier ridé », dit plaisamment Gérard, qui cependant ressent quelque sympathie pour celui-ci. Elle lui dit un jour, lui montrant cet homme : « Celui qui m'aime, le voilà ! »

Ce récit léger, rapide, où çà et là transparaît un accent d'émotion douloureuse, a, comme ce qui précède, un général aspect de vérité. Des circonstances précises de temps et de lieux y complètent aussi bien l'illusion. Plus on relit ces pages, plus on les rapproche des faits connus de l'histoire de Gérard, plus on se convainc que, si ce n'est pas la simple réalité, si, le plus souvent, le rêve s'y mêle à la vie, cependant il n'y invente jamais complètement. C'est la vérité transposée, la présentation poétique des événemens essentiels de sa vie. Nous ne parlons pas des naturelles précautions employées pour dissimuler les personnes mêlées à son histoire : l'ancien Dorante un peu ridé remplace élégamment le flûtiste Leplus ; l'humour de Gérard ne pouvait condescendre, tout souci de discrétion mis à part, à cette mésalliance de la *prima donna* avec l'humble exécutant. D'autres faits, d'autres épisodes sont arrangés ou embellis. Nous avons signalé les « variantes » de l'apparition d'Adrienne, du travestissement chez la tante de Sylvie, mais nulle part Gérard ne fait œuvre de pure invention. Le récit de ses relations avec la comédienne nous laisse la même impression de vérité, à travers le commentaire poétique d'une très réelle histoire. Certains détails même, tenus d'abord pour fantaisistes, nous apparaissent, à un examen plus attentif, dans leur précise exactitude. Ainsi sommes-nous d'abord tentés de croire à une simple fiction, lorsqu'il nous parle de ce drame en vers, rapporté d'Allemagne et lu à Aurélie, ce rôle de la belle « Laura », devenue religieuse, et que son mystique amant, Francesco Colonna, pleura jusqu'à la mort. Or l'existence de ce scénario, disparu comme

tant d'autres, n'en est pas moins avérée, apparaît sans conteste d'une lettre de Gérard à Hippolyte Lucas, citée plus loin, où il est question d'adapter ce drame à la musique de *la Flûte enchantée* [1].

Au surplus, ce qu'il y a dans *Sylvie* de fictif et de *composé* paraît surtout motivé par cette tendance à établir une relation secrète entre l'apparition d'Adrienne et la rencontre d'Aurélie, une sorte de lien mystique entre la religieuse et la cantatrice. Ainsi cette tournée théâtrale à Chantilly, à Senlis, et à Dammartin, où sans doute son héroïne ne parut jamais, n'a-t-elle été imaginée que pour amener Aurélie devant le château d'Adrienne. Il ajoute au pittoresque de l'histoire en se transformant en personnage de *Roman comique*, en seigneur-poète accompagnant le chariot de Thespis. Et comme il fait jaillir, en quelques touches alertes, telle une peinture d'Alfred de Dreux ou une aquarelle d'Eugène Lamy, une Aurélie à cheval, galopant au bord des étangs de Commelle, gracieuse et les boucles au vent, comme une amazone des chasses de Condé !

Il est impossible de n'être pas frappé d'une comparaison jetée là, comme une parenthèse de hasard, et qui peut-être projette, croyons-nous, sur l'énigme d'Adrienne, un éclair singulier : « Mme de F... était la seule qu'ils eussent vue aussi imposante et aussi gracieuse dans ses saluts... » Cette initiale discrète désigne bien clairement la baronne de Feuchères, cette Sophie Dawes que le testament du dernier des Condé fit châtelaine de Saint-Leu-Taverny, de Saint-Sulpice et de Mortefontaine. Ce nom, presque oublié, eut pourtant son heure de célébrité, un éclat qui ne fut pas exempt de scandale et auquel se mêla quelque temps une grande ombre tragique. Pendant près de quinze ans, cette favorite exerça sur le vieux duc de Bourbon un invincible ascendant, fut la reine de sa petite cour, la maîtresse de ses chasses et la dame de ses plaisirs. Deux miniatures du musée Condé nous la montrent à son aurore, les yeux vifs, les traits réguliers, sans grande distinction, mais non sans charme piquant. On la voit aussi dans un tableau conservé à Chantilly, à cheval au milieu d'un groupe de veneurs et d'amazones, parmi lesquels on reconnaît le duc de Bourbon. Cette peinture, que seule recommande son intérêt docu-

1. Voir *infra*, p. 253.



LA SAINT-HUBERT DE 1828, A CHANTILLY. — L'HALLALI DANS L'ÉTANG DE LA REINE BLANCHE, PAR HEURTEUX (MUSÉE CONDÉ).

mentaire, nous la fait voir un peu alourdie, dans le développement de son opulente maturité, sur le fond de son décor favori, le grand étang de Commelle. On trouve d'elle encore, dans le recueil imprimé des pièces et publications relatives à la succession Condé, cette silhouette que le ton général du morceau ne peut faire taxer de flatterie : « Elle avait le sourire caressant, des larmes à volonté, le despotisme aigre ; une tête gracieuse et régulière, la taille haute mais lourde, des bras et des jambes d'Hercule... » Puis la notice rappelle, avec une âcreté de pamphlet, les origines et les débuts galans de Sophie Dawes. Née, le 29 septembre 1790, à Saint-Helens, dans l'île de Wight, de la plus commune extraction, elle est d'abord employée dans un magasin de modes, si ce n'est dans cette « maison d'allégresse » dont parle le comte Apponyi [1]. Elle fit ensuite des troisièmes galeries de Covent-Garden le théâtre de ses séductions. C'est là qu'elle fut distinguée par lord William Gordon, celui qu'on appelait le... pourvoyeur du grand monde : ce personnage, ami du duc de Bourbon et confident de ses faiblesses, lui présenta la belle Sophie, en laquelle il avait discerné une pièce de prince...

Lorsqu'après 1815 le duc revint en France, il ramena avec lui sa conquête d'exil. Celle-ci, voulant asseoir définitivement ses positions, prit, avec la maison du prince, ses quartiers à Chantilly et à Saint-Leu, où elle fut présentée comme une fille naturelle du duc de Bourbon. Une telle qualité ne pouvait que favoriser son établissement : l'épouseur fut trouvé en la personne d'Adrien-Victor Feuchères, jeune officier très estimé, homme aimable et spirituel, ayant des talens de société et sachant plaire aux dames. Il épousa, le 6 août 1818, à Londres, celle qu'il croyait très fermement être « la fille du meilleur des princes ». Il reçut, avec une dot honnête, un brevet de lieutenant-colonel et le titre de baron héréditaire, par lettres patentes du 30 août 1819, avec règlement d'armoiries portant « *d'azur au chevron d'or accompagné en chef de deux étoiles d'argent et, en pointe, d'un lion tenant une épée de la patte senestre, le tout d'argent* ». La vérité n'apparut que plus tard au baron de Feuchères, alors qu'il avait dû subir, du caractère et de la conduite de

1. *Journal du comte Rodolphe Apponyi*, publ. par M. Ernest Daudet. Plon-Nourrit, édit., 1913.

sa femme, maintes préalables épreuves. A la suite des plus « regrettables sévices », les époux se séparèrent. Très dignement, le mari rendit la dot et le brevet, puis partit pour l'Espagne. La séparation de corps et de biens fut prononcée le 26 août 1829.

Cependant la domination oppressive de la belle Sophie s'exerçait de plus en plus sur l'esprit du prince. Avec un faste et des caprices de favorite, elle organisait les chasses, les spectacles et les fêtes champêtres. Reprenant la tradition d'une Pompadour moins affinée, elle rêvait de figurations et de divertissemens, où elle s'exhiberait en atours d'autrefois, ou en tuniques blanches lamées d'argent. Tour à tour dame des légendes ou princesse de féeries, elle apparaissait, sur les scènes de verdure ou les pelouses des grands parcs, comme une reine de la nuit, dont les lignes opulentes n'étaient pas sans beauté. Envieuse des hommages populaires, elle aimait à se mêler aux assemblées champêtres ou aux danses de village. Elle se fit admirer à ce fameux bal de Sceaux, où il était de mode d'aller *faire peuple* dans un plaisant mélange de grisettes, de paysannes et de dames de qualité. On la vit aussi, aux environs de Chantilly et de Saint-Leu, traversant les bois en de fantasques chevauchées, ou se produisant parmi les danses et les rondes villageoises, affectant une grâce avenante de bonne princesse. Dans les pièces qu'on montait pour elle, les personnages larmoyans étaient son triomphe et, en dépit de l'ampleur de ses formes, elle ne se plaisait que dans les rôles de la jeune Léontine Fay. Cabotine de vocation et d'allures, sa vie se passait en figurations et en attitudes ; elle s'arrogeait d'ailleurs toutes les libertés des actrices, « recevait à sa toilette, voire même en chemise » (33).

Mais ces frivoles passe-temps ne la pouvaient distraire du souci de ses intérêts. La précarité de sa situation, la fragilité sénile de son protecteur lui commandaient d'assurer, contre le dénûment, les lendemains de sa royauté. Aussi se fait-elle constituer un apanage digne d'un douaire de maîtresse royale. Sous son influence évidente et sous le prétexte d'agrandir ses chasses, le duc septuagénaire acquit d'abord, par contrat des 21 et 22 juillet 1827, les 1711 hectares du domaine de Mortefontaine, lequel faisait ainsi retour à la maison de Condé. La propriété en était alors à la famille

Clary, qui, par une sorte de pacte fidéicommissaire, l'avait conservée, en vue du retour, maintenant désespéré, du roi Joseph et de sa femme Marie-Julie Clary. Deux ans après, il acquérait encore, des mêmes propriétaires, par acte du 20 août 1829, les 194 hectares du domaine contigu de Saint-Sulpice-du-Désert, et ce, moyennant le prix total de près de deux millions (34). Puis cette réunion opérée, le duc de Bourbon signait, dix jours après, un testament, par lequel il instituait le jeune duc d'Aumale, son filleul et petit-neveu, pour légataire universel, mais léguait à Sophie Dawes, outre une somme de deux millions, les domaines de Mortefontaine, de Saint-Sulpice et de Saint-Leu-Taverny.

Un an après, le 27 août 1830, à neuf heures du matin, le dernier des Condé était trouvé mort, pendu à l'espagnolette d'une fenêtre, au château de Saint-Leu. Il était accroché par deux mouchoirs, l'un formant anneau autour du col, l'autre traversant le premier pour s'agrafer à l'espagnolette, l'extrémité des pieds touchant le tapis. Cette dernière circonstance fortifia l'hypothèse d'un crime : une clameur accusatrice monta soudain, enveloppant Mme de Feuchères et son entourage. Une instruction fut ouverte et un procès criminel était imminent. D'autre part, les héritiers du sang, le prince et la princesse de Rohan, attaquèrent le testament du duc de Bourbon. Mme de Feuchères sortit indemne de cette double épreuve. Nous venons de relire le rapport médico-légal du Dr Marc : l'expert y conclut nettement au suicide, et, pour écarter l'argument tiré de la position des pieds, cite, avec figures à l'appui, de nombreux cas de « suspension » où les corps des suicidés reposaient entièrement sur le sol... Pareille démonstration sera faite, vingt-cinq ans plus tard, pour conclure à la mort volontaire du pendu de la rue de la Vieille-Lanterne... (35).

Mme de Feuchères ne jouit que quelques années de son domaine préféré. De longs et onéreux procès avaient entamé gravement le douaire de la favorite : le 2 mars 1835, elle se fit autoriser par justice à vendre sa terre de Saint-Sulpice, qui fut acquise, le 4 avril suivant, par M. Ganneron. En même temps, il est vrai, elle améliorait l'habitation et le parc de Mortefontaine en y incorporant, au moyen de l'acquisition qu'elle en faisait, le 11 octobre 1835, la maison et le jardin d'Antoine Boucher, où Gérard avait rêvé

d'Adrienne et de Sylvie. Plus tard, un mal douloureux et mortel la fit retourner en Angleterre et finir ses jours à Londres, le 15 décembre 1840.

Si nous avons insisté sur ces détails, c'est pour mieux faire apparaître quelle place a pu tenir cette figure dans les visions de Gérard Labrunie. Que la baronne de Feuchères ait laissé dans sa mémoire une image tenace, c'est ce qu'il n'est pas permis de nier. La comparaison qu'il émet négligemment en montrant Aurélie chevauchant près des étangs de Commelle, ne mériterait pas seule de nous arrêter, mais elle prend une étrange valeur si l'on rappelle que le nom et le souvenir de Mme de Feuchères étaient pour Gérard, en ses dernières années, une morbide obsession, l'une des formes de son délire. Alors qu'il était chez le Dr Blanche, un de ses projets de maniaque était d'épouser Mme de Feuchères, ou d'acquérir le domaine de Mortefontaine. Sophie Dawes est morte cependant et peut-être ne l'ignore-t-il pas : mais qu'importe la mort à l'égard des fantômes qui habitent son esprit? Maxime du Camp rapporte qu'allant le voir un jour à l'asile où on lui rendait la santé, Gérard lui dit : « C'est aimable à vous de venir ; ce pauvre Blanche est fou ; il croit qu'il est à la tête d'une maison de santé et nous faisons semblant d'être des aliénés pour lui être agréables : vous allez me remplacer, parce qu'il faut que j'aille demain matin à Chantilly pour épouser Mme de Feuchères. [1] »

Déjà nous avons expliqué que maints épisodes narrés dans *Sylvie* sont imaginaires, que Gérard n'a point rencontré de jeune fille devenue plus tard religieuse, que le couvent de Saint-Sulpice était depuis longtemps détruit, que l'apparition de Chaâlis était racontée différemment dans *Sylvie* et dans *Angélique*. Nous pourrions ajouter qu'il n'existe pas de château près d'Orry, correspondant à la description du château d'Adrienne. Cependant, s'il faut admettre une part de réalité à la naissance de cette illusion, si le culte d'Aurélie n'est que la poursuite d'une ressemblance, le reflet d'une figure idéale apparue aux soirs de la jeunesse, n'est-ce pas la dame de Mortefontaine qui doit le mieux résoudre l'énigme?

Elle ne s'appelle point Adrienne, mais elle est la baronne Adrien de Feuchères. Descendante d'une famille alliée aux

1. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*.

anciens rois de France, nous dit-il, le sang des Valois coule dans ses veines... Or on la dit, et Gérard a pû le croire, la fille naturelle du duc de Bourbon, la petite-fille du prince de Condé : n'est-elle pas de la race des rois? Grande et belle, elle vient se mêler à une ronde de jeunes filles, sur la pelouse d'un parc, et chante, au clair de lune, de mélancoliques romances... Ne reconnaît-on pas les façons habituelles de Sophie Dawes, ses apparitions dans les fêtes ou les danses de village, son « lyrisme larmoyant ». Où l'a-t-il aperçue? Devant l'un de ces châteaux où Sophie Dawes aimait tant à paraître, à Chaâlis peut-être, mais plutôt à Mortefontaine, qu'elle ne possédera qu'en 1827, mais où elle est maintes fois venue, sur lequel elle a depuis longtemps jeté son dévolu. N'est-ce pas l'un de ces séjours que célèbre Émile Deschamps, en un sonnet publié dans les *Annales Romantiques* de 1829?

Quand le temps, grand changeur des hommes et des choses,
Aura, sur ce beau lieu, jeté l'oubli des ans,
Quand chênes et sapins, brisés comme des roses,
Ne seront plus que cendre et cadavres gisans ;

Qui sait si, du chaos de ces métamorphoses,
Ressuscitant nos bois aux détours séduisans,
L'histoire saura dire à nos vieux fils moroses,
Quels rois y poursuivaient sangliers et faisans?

Mais peut-être mes vers, à la race lointaine,
Diront : Elle passa deux mois à Mortfontaine,
Et ces deux mois, pour nous, passèrent comme un jour ;

Et c'est pourquoi les fleurs, les biches inquiètes,
Et les oiseaux chanteurs et les amans poètes,
Pleins du souvenir d'elle aimaient tant ce séjour!

Le château n'est-il pas d'ailleurs celui qui correspond le mieux aux indications de *Sylvie*? Voici la grande pelouse verte encadrée d'ormes et de tilleuls ; voici les vases de faïence, où Gérard alla cueillir les lauriers dont il orna le front d'Adrienne. A-t-il pu songer à un autre parc, à un autre château? N'est-ce pas le premier paysage qu'ont réfléchi ses yeux d'enfant? Élevé chez son oncle, d'une famille qui a fourni tant de gardes et de serviteurs à ce domaine, il a dû y trouver un accès facile, y pénétrer bien souvent.

Ses premiers souvenirs, ses plus beaux rêves d'enfant-poète sont nés de ces ombrages, que son imagination peuplait d'apparitions, les soirs d'été. C'est bien là sans doute, et non ailleurs, qu'il faut chercher le château d'Adrienne.

Objectera-t-on que Mme de Feuchères, proche de la maturité, faisait plutôt songer à une beauté de Rubens qu'à la gracile jouvencelle dont la taille élancée ondulait, transparente comme les vapeurs de la nuit? Mais, dès avant 1820, on la voyait à Chantilly et dans les châteaux environnans : or, touchant à peine la trentaine, elle était encore dans tout l'éclat de la jeunesse. Quant à sa beauté grasse, elle explique au contraire cette ressemblance que Gérard croira retrouver dans Jenny Colon, l'actrice replète en laquelle Théophile Gautier célébrera le triomphe des belles chairs à la Rubens. De la parité des traits, on peut dire seulement que ces visages au teint de camélia rosé s'animent l'un et l'autre de la vivacité des yeux noirs ou de la caresse du sourire. Les cheveux de Jenny sont d'un blond roux, d'or bruni pour Sophie Dawes. L'aspect n'est-il pas le même et au surplus Gérard s'attarde-t-il à ces détails? Pour lui les ressemblances sont pour ainsi dire subjectives, ne résultent que de reflets harmoniques en son esprit ; et nous verrons avec quelle facilité il accueillera les succédanés, offerts par le hasard, d'Adrienne ou de Jenny Colon...

Mais écoutez encore : après la vision d'Adrienne, celle-ci doit disparaître et Gérard ne doit la revoir que dans ses rêves, ou immigrée sous l'enveloppe charnelle de la cantatrice. Le cloître ne sera que le vestibule de la tombe pour celle qui ne doit pas aimer, vers laquelle ne peut monter qu'un amour sans espoir. Et cette fin du cloître est nécessaire à son histoire pour marquer le bris de tout lien terrestre entre lui et l'aimée, pour qu'entre eux ne subsiste à toujours que l'union mystique des âmes et que soit rénovée l'ardeur spirituelle qui consuma l'ascète Francesco Colonna pour la divine Lucrezia-Polia de Trévise... Mais quel asile rêve-t-il pour Adrienne? Où veut-il qu'elle soit morte? Au couvent de Saint-Sulpice-du-Désert, qui, nous l'avons vu, n'existe plus depuis un demi-siècle, mais dont les dépendances sont devenues, ainsi que le domaine de Mortefontaine, la retraite de Mme de Feuchères. Notons encore que, si

ce n'est pas vers 1832 que doit se placer la mort de Sophie Dawes, c'est en 1840, mais que, longtemps auparavant, elle était repartie pour l'Angleterre, et qu'au surplus Gérard n'a jamais des dates une notion bien exacte. Puis, lorsque l'idée lui vient de scruter le mystère que recèlent les murs de Saint-Sulpice, n'espère-t-il pas toujours y voir errer ce fantôme? Quand enfin sa piété le ramène devant la maison de famille, qu'il retrouve mutilée, annexée au parc de la châtelaine mystérieuse, son esprit superstitieux ne doit-il pas voir une intervention du destin dans cette réunion de la demeure des ancêtres au château d'Adrienne? N'est-ce pas, en tout cas, l'explication de sa délirante manie des derniers jours, de vouloir épouser Mme de Feuchères et acquérir le domaine de Mortefontaine [1]? Quelle hallucinante pensée a groupé de la sorte tant de bizarres, mais logiques concordances?... S'il n'est permis de conclure avec certitude, du moins ne doit-on dédaigner, comme œuvre de hasard, les élémens de cette fascinante hypothèse.

A qui voudrait encore compliquer cet écheveau de fatalités, il serait loisible de rechercher une relation secrète entre ces deux faits qui se placent à des dates si voisines : la mort de Mme de Feuchères, le 15 décembre 1840, et la première attaque de folie de Gérard, en février 1841. Convient-il d'aller plus loin et de rattacher, par quelque lien occulte, l'espagnolette de Saint-Leu à la grille de la rue de la Vieille-Lanterne? Ce serait raffiner d'outrance macabre et de fantaisie hoffmannesque. Cependant quelle ironie du sort, ou quel caprice de dément ont bien pu rapprocher, en ce choix de la mort et cette parité d'attitudes, ces deux suicidés, dont le dernier regard fut traversé peut-être par le même fantôme?

Une autre légende, moins romanesque, identifie de manière différente la Béatrice mystérieuse de Gérard de Nerval. Si l'explication qu'elle nous fournit ne peut suffire à résoudre l'énigme d'Adrienne, elle fixe du moins les traits d'une figure qui eut sa place dans les amitiés du poète. N'y faut-il pas voir une allusion rapide en ces quelques lignes des *Promenades et Souvenirs* :

« Le soir, pour divertir de vieux parens, nous représentions les chefs-d'œuvre des poètes, et un public bienveillant nous

1. Voir, outre Maxime du Camp, déjà cité : Champfleury, *Grandes figures*

comblait d'éloges et de couronnes. Une jeune fille, vive et spirituelle, nommée Louise, partageait nos triomphes ; on l'aimait dans cette famille, où elle représentait la gloire des arts. [1] »

Cette jeune fille, — la tradition sur ce point est assez positive, — s'appelait Louise-Céline de Junquières, était née, en 1806, au château de Versigny, entre Nanteuil-le-Haudouin et Montagny. Elle était de deux ans plus âgée que Gérard, était gracieuse et spirituelle, mais quelque peu contrefaite. Descendante de cette famille de Junquières, qui compta plusieurs écrivains ou poètes burlesques, elle tenait de sa race un goût naturel et de précoces aptitudes pour les arts et la poésie. Elle fut mariée très jeune au marquis de Giac, dernier de ce nom, issu d'une vieille famille de robe, qui compta parmi ses membres, vers la fin du XIVe siècle, un premier président au Parlement de Paris. Au château de Valjenceuse, près de Senlis, où elle vécut le reste de son âge, nombre de poètes et de beaux esprits entouraient cette aimable muse provinciale ; son salon était le centre d'une petite société littéraire, où l'on devisait de gaye science, où l'on répétait des mystères et des comédies... Ses débuts artistiques avaient eu lieu en compagnie de Gérard, qui lui donnait la réplique, en des scènes enfantines, devant un auditoire familial ; mais vainement chercherait-on d'autres circonstances permettant de reconnaître en elle la fantômale Adrienne. Si cependant elle ne fut l'un de ses amours d'enfance, elle dut, semble-t-il, laisser à Gérard un souvenir gracieux. Au cours de ses promenades dans le Valois, il vint à plusieurs reprises à Valjenceuse : on y montrait encore, il y a peu d'années, des vers qu'il avait tracés dans un petit ermitage, au fond du parc. Le jardin à la française présentait, en effet, quelques coins romantiques, — mélange de goût classique et de cette fantaisie agreste chère à Rousseau, dont le contraste enchantait Gérard.

La marquise de Giac mourut, le 23 juillet 1875, âgée de soixante-neuf ans. Il y avait déjà longtemps que l'amant d'Adrienne était allé rejoindre, au delà de ce monde, les ombres de ses défuntes amoureuses !

1. *Promenades et Souvenirs*, ch. V, *Premières années.*



JENNY COLON

D'après une lithographie par Léon Noël (1837).

V

AURÉLIA ; *LE MONDE DRAMATIQUE*

Que de ces éparses visions soit éclose l'irréelle figure d'Adrienne, c'est ce qu'on peut raisonnablement déduire, sans toutefois sortir du champ des conjectures et des hypothèses. Mais ce qui est plus certain, c'est que ce fantôme a pris les traits d'une femme de théâtre, de celle que Gérard ne nomma jamais autrement qu'Aurélia : or, avec celle-ci, nous pénétrons dans un demi-jour de réalité.

De l'héroïne elle-même nous savons à peu près tout ce qu'il importe de savoir. Elle s'appelait Jenny Colon, — de son réel prénom, Marguerite, — ainsi qu'il appert de son acte de naissance, que nous avons sous les yeux. Née à Boulogne-sur-Mer, le 5 novembre 1808, elle était fille de petits acteurs provinciaux : Jean Colon, qui se qualifie « artiste lyrique », et Marie-Anne Dejean-Le Roy, son épouse, chanteuse elle-même. Deux comédiens de la troupe, Pierre-Jean-François Ramon et Jean-Pierre Pinçon figurent comme témoins à cet acte et nous révèlent que le hasard d'un passage à Boulogne dut faire naître en cette ville la future étoile. C'est sur les planches que se firent ses premiers pas ; c'est dans le pittoresque et le décousu des tournées de province qu'elle reçut son éducation morale et artistique. Mais une scène plus lumineuse devait éclairer ses débuts : vers 1820, en effet, — on ne sait par suite de quels succès ou de quelles intrigues, — nous voyons la tribu errante des Colon installée à Paris, et trois au moins de ses

membres engagés au théâtre de la rue Favart. « Il fut un temps, — lisons-nous dans *la Galerie Théâtrale*, en un article consacré à Jenny, — où l'Opéra-Comique semblait exploité en entier par la famille Colon : sur la même affiche, on voyait figurer, par rang d'âge, Mme Colon, la mère, Mlle Éléonore Colon et Mlle Jenny Colon. » Cette dernière n'avait que quatorze ans, lorsqu'en 1822 elle débuta dans *les Deux Petits Savoyards* à l'Opéra-Comique ; il est vrai que c'était pour y jouer un rôle d'enfant et que sa gentillesse et ses boucles blondes furent pour beaucoup dans l'attribution de ce rôle ; mais lorsque, treize ans plus tard, elle reparaîtra à ce théâtre, on dira que c'est une *rentrée*. Sur la même scène, on la vit encore, dans *Camille et le Sylvain*, puis, en 1823, elle débuta au Vaudeville dans *la Laitière de Monfermeil* de Paul de Kock et y joua ensuite dans *les Femmes Volantes* et *la Mère au bal*.

En 1824, — elle n'avait que seize ans, — elle s'éprit, en Angleterre, d'un camarade de tournée, l'acteur Lafont, frère du chanteur de l'Opéra, et cette intrigue, rapidement nouée, aboutit à un mariage « à l'anglaise », dont le lien fragile fut cependant scellé par un forgeron de Gretna-Green. Cette union ne dura guère plus que la tournée, et, dès leur retour en France, les deux époux furent unanimes à invoquer, pour leur rupture, la nullité de ce mariage. A peine y prit-on garde. Restée pour tous Mlle Jenny Colon, l'actrice continua de se montrer l'accueillante personne dont les galans de l'époque se disputaient les sourires. Elle en était facilement prodigue, s'il faut en croire la chronique des coulisses : on parla fort de sa liaison avec un banquier hollandais, puis de multiples aventures ; on commenta même sans réserve certaines absences de la scène, attribuées à la nécessité de devoirs maternels et à une fécondité inopportune.

Après un bref séjour au Gymnase, où elle fut charmante dans *l'Oncle Rival*, elle débuta aux Variétés, le 27 octobre 1828, dans *la Semaine des Amours*, de Dumanoir ; puis des tournées l'éloignèrent quelque temps de ce théâtre où elle fit sa rentrée pour jouer successivement, de 1834 à 1835, dans *la Modiste*, *la Prima Donna*, *la Camarade de pension*, d'Ancelot, et *la Femme qui se venge*. A la fin de 1835, elle fut engagée à l'Opéra-Comique et y débuta, au commen-

cement de 1836, dans le rôle de *Sarah la folle*, de Grisar [1].

A cette époque, où elle entre dans l'histoire de Gérard de Nerval, Jenny est la cantatrice légère, fêtée du public, dont la louange défraye les feuilletons de théâtre, dont les portraits graphiques ou littéraires ont les honneurs des revues et des galeries d'illustrations. Elle y fait bonne figure parmi les gloires de ce temps, où cependant le ciel théâtral est constellé des astres les plus radieux du drame, de la danse et du chant : Dorval, la Taglioni, Fanny Elssler, les Grisi, Léontine Fay, Sontag et la divine Malibran. Sa beauté n'est pas moins louée que son talent : les roses et les lis de son teint, la ligne de sa gorge et de ses épaules, la grâce de sa démarche et la joie triomphante de son sourire sont célébrés par les dithyrambes les plus enflammés. Elle revit ainsi, dans la parfaite lithographie que nous a laissée d'elle Léon Noël : le visage encadré de boucles blondes s'anime de la vivacité des yeux noirs ; les lignes des bras et du buste affirment le triomphe de la chair jeune et fraîche. Tout au plus critiquerait-on un peu de rondeur poupine dans le bas du visage et le menton. C'est bien, en résumé, la florissante créature vers laquelle monte l'hommage du plus grand nombre. Mais faut-il le dire? Devant cette alliciante commère, l'évocation nous échappe un peu de la silhouette de rêve entrevue dans les nuits, de cette Adrienne grande et belle, dont la taille élancée se développait aux rayons pâles de la lune... Peut-être songeons-nous mieux au sourire avenant et à la grâce opulente de la dame de Mortefontaine...

Gavarni a tracé, lui aussi, pour *le Monde Dramatique*, un croquis lithographique où les attraits de Jenny sont rehaussés de la seyante coiffure et de la courte jupe bouffante de la *Sarah* de Grisar. Mais voulez-vous un signalement minutieux, où rien n'est omis des particularités physiques de la diva? C'est Théophile Gautier qui nous le fournit, avec sa vision de peintre et son talent d'analyste descriptif. Il faut chercher le morceau dans un ouvrage aujourd'hui très rare, publié en 1839, sous la direction d'Alphonse Esquiros : ce devait être un monument édifié par la plume et le crayon aux *Belles Femmes de Paris*, avec la collaboration « d'hommes de lettres et

1. *Le Monde Dramatique*, t. II, p. 245.

d'hommes du monde », et notamment des favoris de l'époque, Roger de Beauvoir, Émile Deschamps, Gautier, Houssaye et Gérard lui-même. Le texte est accompagné de portraits lithographiques de très inégale qualité, où manque celui de Jenny ; mais sa silhouette littéraire nous est une précieuse compensation. « Ce portrait nous fut commandé par Gérard », dit Théophile, qui avait été également prié par son ami de faire des sonnets en l'honneur de sa dame :

« Madame Leplus, — ainsi s'appela Jenny, après son mariage, — qui, au premier coup d'œil, rappelle les figures allégoriques de la vie de Catherine (*sic*) de Médicis, a cependant quelque chose de plus choisi et de plus élégant que le type ordinaire de la beauté flamande, rêvé plutôt que copié par Rubens. Elle est forte et grasse, mais il y a loin de son embonpoint potelé et soutenu aux avalanches de chair humaine du peintre d'Anvers ; son teint blanc, délicat, a quelque chose de soyeux et de pulpeux comme une feuille de camélia ou de papier de riz, n'est pas traversé par des réseaux bleuâtres et martelé de plaques rouges, ainsi que les robustes divinités de l'artiste néerlandais. Elle se rapproche plus du type *biondo e grassoto* célébré par Gozzi. Certaines Madeleines de Paul Véronèse, quelques portraits de Giorgione, la Judith d'Allori rentrent tout à fait dans son caractère de beauté. Le front large, plein, bombé, beaucoup plus développé qu'il ne l'est habituellement chez les femmes, attire et retient bien la lumière, qui s'y joue en luisans satinés ; le nez fin et mince, d'un contour assez aquilin et presque royal, tempère heureusement la gaieté un peu folle du reste de la figure. Singularité charmante, une prunelle brune scintille sous un sourcil pâle et velouté d'une extrême douceur. Quant à la bouche, elle est pure, bien coupée, aisément souriante avec une certaine inflexion moqueuse à la lèvre inférieure, qui lui ajoute un grand charme. L'ovale de ses joues se distingue par la gracieuse plénitude des contours, et l'absence de saillie des pommettes ; le menton est frappé au milieu d'une petite fossette, excellent nid pour les amours, comme aurait dit un poète du temps de Louis XV. »

Et l'abondant Théo continue ainsi, sans omettre aucun détail, s'arrêtant avec complaisance « aux cheveux flaves et rutilans, au col admirablement attaché, conduisant, par une ligne onduleuse et riche, aux magnificences des épaules, à la poitrine ronde et pleine, d'une saillie modérée, mais complètement féminine. Bref, elle est la femme dans toute l'acception du mot, par les cheveux blonds, par sa

taille fine et ses hanches puissamment développées, par le timbre argentin de sa voix, par la molle rondeur de ses bras » !...

Enfin il la voit vêtue de ces grandes robes de lampas ou de brocatelle, aux plis soutenus et puissans, en haute fraise godronnée, comme dans les dessins de Romain de Hooge. « Toute la toilette abondante et somptueuse du XVIe siècle s'adapte merveilleusement à la physionomie de Mme Leplus, que l'on prendrait pour une de ces belles dames des gravures d'Abraham Bosse, qui marchent gravement, une tulipe à la main, suivies du petit page nègre qui porte leur queue, leur chien et leur manteau, dans les allées bordées de buis d'un parterre du temps de Louis XIII. »

... C'est sous Louis XIII, et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit :

Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs en son costume ancien...

Que de rapprochemens on trouverait encore dans l'emploi que fait Gérard des mêmes images et des mêmes mots, le tout attestant une communauté d'impressions et d'entretiens, et, croyons-nous, la collaboration de Gérard au portrait de Jenny [1].

A quelle heure précise la rencontra-t-il? En quel théâtre de chant allait-il rêver devant cette étoile? A l'Opéra-Comique, croit-on communément ; mais c'est là une erreur et le seul Champfleury, — est-ce simple hasard? — place avec raison cette rencontre aux Variétés. On sait, en effet, que cet amour était né lors du voyage en Italie, à l'automne de 1834 [2], et lors de l'apparition du *Monde Dramatique*, en 1835... Or Jenny Colon ne débute à l'Opéra-Comique que le 26 avril 1836.

C'est l'instant somptueux de la vie de Gérard ; sa chimère est alors souriante et les ailes noires n'ont point encore battu ses tempes. Les trente mille francs tantôt recueillis lui permettent de caresser mille projets. Il a la mise d'un dandy, consulte les cours de la Bourse, et, par ce temps de

1. *Les Belles femmes de Paris*, 1re série. *Mme J. Colon-Leplus.*
2. *Octavie ou l'illusion.*

suffrage censitaire, est inscrit sur les listes électorales [1]. Il a une stalle au théâtre de sa belle, achète bibelots et vieux meubles ; il vit dans l'intimité de la plus belle jeunesse, dont l'enthousiasme et la gaieté avivent l'étrange flamme qui pétille en son esprit.

Nul, plus que lui, n'a savouré le charme de l'amitié et nul n'en entoura l'entretien de plus de délicatesse : « Elle lui poussait, comme à d'autres l'amour, a dit Janin, par folles bouffées; il s'enivrait du génie de ses amis, comme on s'enivre de la beauté de sa maîtresse ». Le dernier rencontré, parmi ceux-ci, était un jeune vignettiste, le séduisant Camille Rogier [2], qui s'attachait à rénover, en l'adaptant au goût romantique, l'art des illustrateurs du XVIII[e] siècle. Il dessinait alors, pour l'éditeur Camuzaux, une suite de vignettes destinées à une nouvelle traduction des *Contes d'Hoffmann*, par Henry Egmont (36). Il n'avait rien du « bousingo », ce *Jeune-France* à bottes à revers, qui retroussait galamment un manteau doublé de velours nacarat. Cependant il logeait sous les combles de la rue des Beaux-Arts, et c'est là que Gérard, dont le déménagement était déjà si facile, vint transférer son campement de la rue du Paon. Rêvant tous deux d'existence moins médiocre, ils résolurent de délaisser cette altitude, et, comme ils s'étaient adjoints un troisième compagnon, Arsène Houssaye, ils se cotisèrent pour faire choix de plus vastes lambris.

Ce fut Rogier qui découvrit le gîte rêvé, en l'une des vieilles maisons qui s'entassaient encore sur l'ancienne place du Carrousel, dans une impasse solitaire, la rue du Doyenné... Qui n'a décrit cet aimable phalanstère, où la plus spirituelle jeunesse associait sa gaieté, son enthousiasme et ses folies?... On y dédaignait l'argent, que l'on répandait à mains ouvertes, mais on en manquait rarement. Cette *bohème galante*, décrite par Gérard en l'une de ses œuvres les plus charmantes, n'avait de commun avec celle de Mürger que la jeunesse et la fantaisie. Le pain quotidien n'y était jamais sérieusement mis en question et la misère de l'habit y était formellement prohibée. On ne se vêtait pas toujours selon l'orthodoxie des tailleurs à la mode, mais il existait, chez tous, un souci d'élégance corporelle qui seyait

1. De 1830 à 1834 (Ph. Audebrand).
2. Sur Camille Rogier, voir *l'Age du romantisme*, art. de Ph. Burty, liv. 4.

à la distinction spirituelle, commune à tous les membres de ce cénacle.

Les trois occupans se livrèrent, dès l'arrivée, sans nul respect de la chose louée, à une transformation complète du vieux logis : les cloisons furent abattues : le grand salon primitif restitué avec ses boiseries, ses trumeaux et ses hautes fenêtres à petits carreaux. Gautier, qui habitait une maison voisine, vint renforcer le trio et passer là toutes ses journées ; puis vinrent encore Célestin Nanteuil, Roger de Beauvoir, Édouard Ourliac, Alphonse Esquiros, Burat de Gurgy, d'Egmont, Émile Wattier et Auguste de Châtillon. La joie y pénétrait en froufrous soyeux et en fusées de rires clairs, avec les amies des poètes, qui s'ébattaient, parmi les vieux meubles, en glissemens de menuets ou en balancemens de hamacs. La mémoire de ces *Cydalises*, — ainsi les dénomma Gérard, — est inséparable du souvenir de la fête du 28 novembre 1835, qui suffirait à illustrer le salon du Doyenné, ce *bal des Truands*, où elles déployèrent tant de grâces et d'atours exquis.

Venait d'abord Cydalise Première, cette gracieuse amie de Rogier, que celui-ci peignit en « costume de taffetas feuille-morte », si tristement symbolique de celle qu'allait bientôt cueillir la mort, tel un pâle rameau que détache le vent d'automne. Son souvenir est conservé, dit Gérard, « dans le pur cristal d'un sonnet de Gautier », et les regrets du poète ont, avec raison, fait croire au deuil de l'amour. Puis, c'était la jeune Lorry, de l'Opéra, chaperonnée par Burat de Gurgy, dont *le Diable boiteux* sera l'un des succès de la soirée; enfin cette exquise ingénue, Sylvanie Plessy, que la Comédie-Française venait d'engager à seize ans, et qui se faisait applaudir, rue du Doyenné, dans le rôle de Béatrice de *Jodelet*.

Jodelet, c'était une alerte comédie, construite et rimée dans le goût du XVIIe siècle, sur le thème de *l'Héritier ridicule ou la Dame intéressée*. Gérard, délié de toute entrave romantique, y donne libre carrière à sa verve claire et à ses instincts de classique. Cela est rapide, aisé, relevé çà et là par quelques vers d'un rythme pimpant. En voici, à peu près résumé, l'argument : Don Juan de Mendoce, amoureux d'Hélène de Forrez, maîtresse plus avare que tendre, rencontre une dame voilée, Léonor de

Guzman, qui secrètement s'est éprise de lui. Encore qu'il avoue sa flamme pour l'autre, la grâce de l'inconnue l'incite à quelque madrigal; et lorsque, sur ses instances, la dame veut bien écarter son voile, il retrouve, dans ses traits, un souvenir à demi effacé :

Mais, madame, il me vient, vous ayant regardée,
De votre beau visage une confuse idée...
Il faut bien qu'autrefois il m'ait été connu...

Pourtant ce n'est pas dans une autre existence ; plus simplement il se souvient qu'il l'a naguère sauvée d'un incendie... Lors la belle lui révèle qu'Hélène l'abuse indignement : sa cupidité seule lui fait simuler l'amour pour Don Juan, qu'elle sait à la veille d'hériter d'un oncle moribond. Le jeune homme apprend bientôt en effet la mort de ce parent qui lui laisse tout son avoir : or il ne songe plus qu'à mettre à l'épreuve l'attachement d'Hélène. Apparaît alors Jodelet, sorte d'intendant-Scapin, souple, verbeux et retors comme il convient. Maître et valet ourdissent, sur un canevas à l'italienne, la ruse que voici : Jodelet, transformé en seigneur, cousin de Don Juan, vient d'être, par préférence à celui-ci, institué l'héritier de l'oncle. Il en prône la nouvelle, fait sa cour à Hélène qui l'accueille, l'héberge et lui fait fête, sans plus songer à l'amant déshérité. Puis quand elle s'est bien enferrée dans cet imbroglio, fécond en incidens burlesques, la vérité est découverte, pour la honte et la déconvenue de la cupide Hélène.

Ces trois actes, qui firent la joie du salon du Doyenné, ne connurent pas d'autre scène et sont restés inédits ; le manuscrit a disparu, mais le zèle attentif du vicomte Spoelberch de Lovenjoul nous en a gardé une « copie dramatique », corrigée et annotée de sa main. [1]

Gérard nous a décrit le programme de cette soirée où les fresques des jeunes peintres devaient remplacer les rafraîchissemens : elle fut digne en tout de ce cénacle indépendant, que n'opprimait aucun dogme, où régnait le plus tolérant éclectisme. Le XVIIIe siècle et les grâces

1. *Jodelet,* comédie en 3 actes en vers ; 3 fasc. man. Collect. Sp. de Lovenjoul,

négligées des *Fêtes galantes* étaient restitués en bonne place : les boiseries aux moulures chantournées s'enluminaient d'allégories vieillotes ; les mythologies périmées y revivaient en *Naïades*, en *Bacchantes*, en *Neptunes*, en *Élémens* assortissant les dessus de portes. Émile Wattier ressuscitait des « amusemens » à la Watteau, et Célestin Nanteuil lui-même oubliait le Moyen âge pour s'adonner à de païennes allégories [1].

Un jour, Gérard apporta, au milieu du grand salon commun, les deux panneaux de Fragonard, *le Colin-Maillard* et *l'Escarpolette*, qu'il avait dénichés chez un brocanteur et payés 50 francs! Ce prix révèle assez quel discrédit avait atteint les chefs-d'œuvre du XVIIIe siècle et quel courant, créé par l'art de David, puis par l'exclusivisme romantique, tentait si vaillamment de remonter Gérard. Nous l'avons vu opposer sa lucide réserve aux dogmes tyranniques et aux ostracismes du Petit Cénacle ; nous le voyons maintenant, au milieu de ses amis de la rue du Doyenné, convertis à son éclectisme, relever les autels qu'un aveugle sectarisme avait renversés. Or, à oser, en 1835, protester contre le dédain qui enveloppe le bel art français du XVIIIe siècle, il y a sans doute autant de mérite qu'à vouloir garder, au milieu des jeunes écrivains romantiques, une préférence pour la claire langue de Cazotte et de Diderot. N'y a-t-il pas, en effet, autant de courage à s'insurger contre la mode et le goût de son temps qu'à vouloir en combattre les opinions et les idées?

Au milieu de cette communauté joyeuse, Gérard a fait deux parts de sa vie, l'une ouverte, consacrée à ses amis, pleine de verve et de gaieté, l'autre secrète, réservée au culte de son idole mystérieuse. Les folles visiteuses, qui, à toute heure de jour et de nuit, envahissent le caravansérail, n'ont de lui qu'une politesse souriante et de gracieux saluts. Les intrigues ne manquent pas cependant : Arsène Houssaye a conté la plus piquante dans ses mémoires, cette rivalité tragi-comique entre Théophile et Rogier à l'égard de la Cydalise. Théophile, devenu amoureux fou de la maîtresse de son ami, parle de tuer son rival ; mais, lorsque celui-ci feint d'abandonner la place, la passion romantique de Théo se fond, dépourvue de ses accessoires obligés de

1. *Petits Châteaux de Bohême.*

meurtre et de trahison. La mort de la belle réconcilie, hélas! les deux amis dans un commun désespoir... Croyez bien que la présentation de Houssaye n'a rien diminué du piquant de l'anecdote [1].

Gérard nous montre encore combien il reste distant de ces intrigues et combien impassible le laisse l'entretien des Cydalises, dans l'aventure qui termine pour lui le *bal des Truands*. Pendant que les invités se livrent, jusqu'à l'aube, aux plus folles sarabandes, lui ne songe qu'au rendez-vous pris pour le matin avec Meyerbeer, auquel il doit lire *la Reine de Saba*. Et, comme il ne danse pas, qu'il a fui la cohue bruyante pour s'isoler avec son rêve, il erre sous les tilleuls dénudés, dont les rameaux grêles s'effilent sous le clair de lune. Il voit alors venir à lui une belle délaissée, qui longuement lui narre ses désespoirs. L'aimable personne, toute à son amour trahi, et, qui pis est, à son amour-propre froissé, médite une revanche, et ce solitaire s'offre là bien à point pour la lui fournir. L'occasion était unique et l'intrigue devait, semble-t-il, aisément se nouer, lorsque, tout à l'heure, la bande travestie allait s'épandre par les rues pour déjeuner au *Madrid* du Bois de Boulogne. La belle résistait mollement à s'y laisser conduire, lorsque Gérard, esquivant sa fonction de cavalier, s'approcha de Rogier pour prendre congé, invoquant la nécessité du scénario.

« Comment, tu ne nous suis pas? Cette dame n'a d'autre cavalier que toi, et elle t'a choisi pour la reconduire. — Mais j'ai rendez-vous à sept heures, chez Meyerbeer, entends-tu bien? »

Rogier fut pris d'un fou rire. L'un de ses bras était occupé par la Cydalise; il offrit l'autre à l'isolée, qui salua Gérard d'un petit air moqueur...

«J'avais quitté la proie pour l'ombre... Comme toujours», conclut-il avec humour [2].

Cette *Reine de Saba*, qui jamais ne vit la rampe, était l'un des aspects de l'*ombre*, qui avait pris le contour de Jenny Colon. Lorsqu'il la peint, c'est toujours avec les mêmes couleurs de rêve qu'il emploie quand il s'agit d'Adrienne ou d'Aurélia.

1. Arsène Houssaye, *Confessions*.
2. *Petits Châteaux de Bohême*.

« Elle m'apparaissait radieuse, comme au jour où Salomon l'admira, s'avançant vers lui dans les splendeurs pourprées du matin. Elle venait me proposer l'éternelle énigme que le sage ne peut résoudre, et ses yeux, que la malice animait plus que l'amour, tempéraient seuls la majesté de son visage oriental. Qu'elle était belle, non pas plus belle cependant qu'une autre reine du matin dont l'image tourmentait mes journées !... [1] »

Était-ce pour cette souveraine du royaume merveilleux, ou pour la terrestre Jenny, qu'il fit un jour l'emplette, en Touraine, de ce grand lit à colonnes Renaissance, — le propre lit où coucha Marguerite de Valois, au château de Tours, en 1519, prétend Eugène de Mirecourt [2] ? Pour le faire pénétrer dans l'appartement de la rue du Doyenné, il aurait fallu en élargir l'entrée, comme on faisait des portes des villes pour les carrosses de Louis XIV. Les rideaux de brocatelle à ramage destinés à le compléter y furent peut-être accrochés, mais, pour éviter de le garnir, Gérard se contenta de dormir sur un matelas étendu par terre, au pied de cet autel symbolique. Le fantôme de la fille des Hémiarithes y descendit peut-être en rêve, mais l'enveloppe charnelle de la blonde Jenny s'y reposa-t-elle jamais?...

D'inégales fortunes étaient encore réservées à ce lit monumental, destiné à attendre toujours les unions chimériques ou le sommeil des princesses de féeries. Les splendeurs de la rue du Doyenné ne durèrent guère plus de dix-huit mois, et, lorsque « l'affreux propriétaire », qui habitait au-dessus de ses locataires, crut devoir recouvrer le sommeil en donnant congé à ses bourreaux, Gérard ne trouva plus de local assez vaste pour son grand lit, qui fut d'abord remisé chez Théophile Gautier, puis vendu.

L'anecdote a pris la force d'une légende, inséparable désormais de toute biographie de Gérard. Les écrivains de son temps en ont fait l'exemple de l'une des plus folles chimères d'amant : Balzac, dans *Honorine*, fait dire à l'un de ses personnages :

« Je veux mettre mon idole dans un nouveau temple, où elle puisse croire à une vie entièrement nouvelle... On m'a parlé d'un poète, qui, devenu presque fou d'amour pour une cantatrice, avait,

1. *Petits Châteaux de Bohême.*
2. Eug. de Mirecourt : *Les Contemporains ; Gérard de Nerval.*

au début de sa passion, acheté le plus beau lit de Paris, sans savoir le résultat que l'actrice réservait à sa passion. [1] »

Gérard, impassible, laissait dire. Une seule fois cependant il trouva la plaisanterie trop forte : c'était au cours de son dernier voyage d'Allemagne ; la notice d'Eugène de Mirecourt venait de lui tomber sous la main. A l'histoire obligée du grand lit de la reine Marguerite, ce biographe ajoutait que Gérard l'avait payé 8 000 francs ! C'était trop assurément : de Leipzig, où il se trouvait, Gérard écrivit à l'éditeur Sartorius : « ...Il y a de quoi me faire blaguer aussi plus que de raison... Le lit de 8 000 francs est un peu exagéré par exemple ! Enfin, je ne suis pas à Paris heureusement... [2] »

Au mois de mai 1835, paraissait le premier numéro du *Monde Dramatique*, magazine exclusivement consacré à l'art théâtral, qu'il devait embrasser « dans son actualité et dans son histoire ». « Ce recueil ressuscitera le théâtre passé, importera le théâtre étranger », annonçait Frédéric Soulié, qui en signa l'introduction et en assuma nominalement la direction. Que cette revue ait été fondée et inspirée par Gérard de Nerval, c'est ce que personne n'essaie plus de contester, ce qu'affirme clairement sa correspondance, ce qu'ont déclaré tous ses amis, Théophile Gautier, Georges Bell, Alphonse Karr... Ce dernier y trouva l'occasion de sa première rencontre avec Gérard :

« Un jour, dit-il, un jeune homme me présenta une carte avec ce nom : *Gérard Labrunie*. Sa figure, gracieuse et intelligente, ses manières distinguées prévenaient suffisamment en sa faveur. Il allait fonder, me dit-il, *le Monde Dramatique*, revue réellement littéraire et artistique, sur beau papier de Hollande, avec des gravures rares et précieuses qu'il avait rassemblées depuis longtemps. Il me proposa de rendre compte de deux ou trois théâtres à mon choix. [3] »

Georges Bell ajoute que c'est sur les conseils de Balzac que Gérard avait conçu l'affaire : hélas ! compétence suspecte et patronage de mauvais augure !... (36′) Ses autres

1. Balzac, Scènes de la Vie privée t. IV, *Honorine* p. 377 (Furne, Dubochet, 1845).
2. Lettre du 30 juin 1854. Collect. Spoelberch de Lovenjoul.
3. Alphonse Karr, *Le livre de bord*, 3e série.

amis n'auraient point approuvé l'entreprise et lui auraient conseillé de s'en tenir à la littérature, — déclare-t-il plus tard à son père, qui incriminait ceux-ci de l'y avoir encouragé. Quels conseils auraient pu, d'ailleurs, modifier une résolution où le raisonnement et la réflexion durent avoir si peu de place ! Il explique, il est vrai, — mais c'est pour répondre aux reproches paternels, — que, « s'il a tenté une affaire de librairie, et non de littérature », c'est parce que les craintes de ses parens touchant son avenir l'avaient mis en méfiance à l'égard des moyens d'existence qu'il pourrait tirer de sa plume [1].

A la vérité, ces considérations pesèrent de peu de poids dans sa détermination. Peut-être espéra-t-il la fortune, mais le motif secret de l'opération, ce fut la perspective d'assurer la gloire et de toucher le cœur de celle qui sera désormais pour lui la seule aimée.

Nous ne possédons, sur l'organisation financière ou sociale de l'entreprise; — car il eut au moins un associé, — aucun document formel; mais, sur la provenance des deniers, nul doute n'est possible. Il suffit de rapprocher les dates : le 31 décembre 1834, avait été homologué, par jugement du tribunal de la Seine, l'état liquidatif des successions de ses grands-parens. Il touchait donc le solde de sa part d'héritage, à l'expiration du délai d'appel, vers la fin de mars 1835, ce qui coïncide exactement avec la période de préparation et de lancement du *Monde Dramatique.*

L'initiative de Gérard s'y affirme sous toutes les formes, dans le choix des matières, et surtout dans le recrutement des collaborateurs de rédaction et d'illustration. C'est lui qui a obtenu de Berlioz quelques articles pour les premières livraisons ; puis alternent assidûment Dumas, Théophile Gautier, Alphonse Karr, d'Egmont, Roger de Beauvoir, Burat de Gurgy, c'est-à-dire tous les familiers de la rue du Doyenné.

Le choix des illustrateurs est non moins caractéristique. Voici, au premier rang, Célestin Nanteuil, dont les eaux-fortes affirment une originalité si puissante qu'elles auraient suffi à la fortune bibliophilique de l'ouvrage. Puis, c'est Camille Rogier, Lorentz, Leleux, Émile Wattier, dont les

1. Lettre à son père, de Vienne, 30 janv. 1840 (*le Temps*, 20 août 1907).

fresques ont orné les boiseries du salon du Doyenné. N'y reconnaît-on pas tous les héros de la fête du 28 novembre, si parfaitement réunis, qu'on se demande si ce bal mémorable n'était pas une soirée d'inauguration du *Monde Dramatique*?

Le texte et l'illustration attestent d'ailleurs si clairement les prédilections de chacun ! Nanteuil y débute par un portrait de Mme Dorval, son secret et platonique souci ; Egmont, le traducteur d'Hoffmann, — le comte Henry Massé d'Egmont, qui, costumé en garde-française au bal des Truands, s'était fait le servant de Mlle Plessy, — consacre à cette dernière une notice sagement laudative, que précède le portrait de l'ingénue... Mais où apparaît la fin suprême de la publication et la préoccupation souveraine qui l'inspire, c'est dans l'effort patient, concerté, progressif, avec lequel est préparé le triomphe de la « seule étoile » !

C'est bien là que se révèle, malgré les précautions dont il se dissimule et le constant souci de son anonymat, celui qui secrètement dirige le magazine. Timide et prudent à l'excès, c'est à peine s'il ose d'abord imprimer le nom de l'idole... Ainsi nous voyons une seule fois apparaître les syllabes brûlantes de ce nom dans le premier fascicule (tome Ier, p. 16), mais sans nul commentaire. Plus loin (p. 24), deux simples lignes arrêtent le lecteur prévenu, sous la rubrique : *Théâtre des Variétés* :

« Mlle Jenny Colon chantait avant et après cette pièce dans *la Modiste* et *la Prima Donna*. Cette circonstance servira de transition naturelle pour passer à l'Opéra-Comique... »

Amorce discrète, destinée à préparer l'idée, que nous voyons exprimée, peu après (p. 40), avec une clarté qui cette fois éblouit :

« Mais l'honneur de la soirée, — il s'agit d'*Une Camarade de pension*, d'Ancelot, aux Variétés, — appartient à Mlle Jenny Colon, qui remplit le rôle de *la Voyageuse*, le rôle de Mlle Mars dans *le Mariage d'Argent*, avec autant de grâce et plus de jeunesse et un timbre de voix aussi pur. Heureux talent, qui serait digne des Français, s'il n'était digne de l'Opéra, et qui ne pourrait appartenir à l'un de ces deux théâtres, sans se faire désirer à l'autre. L'Opéra-Comique résoudra bientôt le problème de cette double vocation. »

Ainsi, cela est bien clair, il s'agit de préparer la rentrée de Jenny à ce théâtre, où la cantatrice veut obtenir un engagement. Cette « rentrée » est officiellement annoncée, en août 1835, pour janvier 1836, et, en attendant la fin de l'année dramatique, Mlle Colon rejoue successivement tous les rôles de son répertoire, puis fait ses adieux aux Variétés, avec le succès d'une dernière création, *Madelon Friquet.*

Alors tout est prétexte à louange sans réserves (p. 247-248 et 320) et les grâces de l'artiste ne sont pas moins vantées que son talent. Les collaborateurs de Gérard, qui commencent à être au courant, y vont toujours de leur madrigal, non sans parfois quelque détail indiscret : « Femme charmante à la ville et au théâtre », dit Roger de Beauvoir, qui trace d'elle cette pimpante silhouette : « Fraîche comme une jolie pensionnaire anglaise, bonne actrice, malgré les vaudevilles de M. Ancelot, et suivie, lorsqu'elle traverse, sous sa large capote rose, le passage des Panoramas [1]. » Ailleurs, dans un article sur *les Actrices mariées*, on lit, sous la signature de H. Blanchard, cette allusion plus osée :

« Après un léger et romanesque mariage à l'anglaise, la fraîche et joyeuse Jenny Colon a reconquis son nom et marche dans sa liberté, qu'elle peut aliéner temporairement et à sa volonté. Permis à chacun de lui dire, de lui écrire des idées de bonheur et des châteaux en Espagne qu'elle inspire, sans crainte de scandaliser un mari grondeur et jaloux. [2] »

Au surplus, que l'on traite d'un ton léger le facile accueil et les rapides liaisons de la diva, Gérard n'en a cure, les faiblesses inhérentes à l'existence habituelle d'une femme de théâtre ne pouvant altérer l'image resplendissante née des mirages de la scène et de l'illusion dramatique. « Je m'en informais aussi peu, dit-il, que des bruits qui ont pu courir sur la princesse d'Élide ou la reine de Trébizonde [3]. » Mais que l'on discute les mérites ou seulement la beauté de l'actrice, voilà ce que Gérard ne peut admettre : lui, si doux d'habitude, devient acerbe, et son ironie prend un tour agressif. Il faut lire, à la fin du premier volume du *Monde Dramatique* (p. 224), sa riposte à Jules Janin, qui s'était per-

1. *Le Monde Dramatique ; les Belles actrices*, t. I, p. 277.
2. *Le Monde Dramatique,* t. I, p. 54.
3. *Sylvie,* ch. I, *Nuit perdue.*

mis de traiter légèrement les avantages physiques de Mlle Colon. Dans cet article, signé du monogramme G., il expose les difficultés que rencontre un critique dramatique à rendre compte de plusieurs premières pour la même soirée ; puis il loue ironiquement l'ubiquité de M. J. J. qui, utilisant les entr'actes, le ballet et les couplets de facture, et surtout grâce à son excellent coupé, peut ainsi assister à deux premières simultanées. Et il poursuit :

« Le dernier feuilleton des *Débats*, dont le succès a été si grand, contient sur ce sujet une révélation qui serait précieuse pour un cours que l'on ferait sur l'histoire du journal en France. M. J. J. envoie aux Variétés un *petit critique blond*. Le petit critique trouve la pièce agréable, la voix de Mlle Jenny Colon délicieuse et sa taille charmante. Le grand critique *noir* veut voir les choses moins *en beau*. Il soulève là-dessus une discussion de *forme* et de *couleur*, bien dangereuse en thèse sociale. Et d'abord, que signifient ces distinctions de critique *noir* et de critique *blond*? M. J. J. donnant pour raison à son mépris des cheveux blonds la teinte foncée des siens, et à ses dédains pour la taille d'une actrice... ses préférences peut-être pour celle d'une autre personne : c'est là, à coup sûr, une critique littéraire et dramatique très vive et très nouvelle. Nous aurons bientôt l'occasion de la relever. »

L'incident n'eut pas sans doute d'autre suite, mais le ton de l'article, si aigrement personnel à l'égard de Janin, qui cependant fut l'un des premiers et des meilleurs amis de Gérard, montre quel loyalisme ombrageux celui-ci professait pour sa dame.

Cependant Mlle Colon fait ses débuts de rentrée à l'Opéra-Comique, le 26 avril 1836, dans *Sarah*, de Grisard, et son succès donne lieu, dans *le Monde Dramatique*, aux plus enthousiastes éloges. Précédant le compte rendu de ce triomphe, une note, émanant de Gérard lui-même, s'accompagne d'un portrait de Jenny, dans le rôle de Sarah, lithographié d'après Gavarni.

« Comme actrice, — y est-il dit, — pleine d'esprit, de grâce et de sensibilité ; comme cantatrice, possédant la voix la plus fraîche, la plus jeune, la plus éclatante, elle a prouvé tour à tour qu'elle savait jouer la comédie, et, par sa vocalisation, par sa manière de faire le trille, de filer un son, par sa méthode exquise, elle a prouvé, en un mot, qu'elle savait chanter. Mlle Jenny Colon est une heureuse et précieuse acquisition pour le théâtre,



JENNY COLON

Rôle de Sarah, dans *Sarah la folle*, de Grisar.

Lithographie d'après Gavarni (le Monde dramatique).

car, dans le talent de cette jeune et jolie cantatrice, réside l'avenir de l'Opéra-Comique. [1] »

Les ambitions de Gérard visent plus haut encore : c'est l'Opéra qu'il rêve pour sa dame ; il voudrait y sacrer son triomphe sous la figure de *la Reine de Saba*. Mais le scénario sortira-t-il jamais du tiroir où Meyerbeer l'oublie? Longtemps Gérard s'est leurré d'un vain espoir, mais le temps se passe en atermoiemens. Le chagrin qu'il en éprouve inspire à Houssaye les vers bien connus de la pièce intitulée *Vingt ans* :

D'où vous vient, ô Gérard ! cet air académique?
Est-ce que les beaux yeux de l'Opéra-Comique
S'allumeraient ailleurs? La reine de Sabbat (*sic*),
Qui depuis deux hivers dans vos bras se débat,
Vous échapperait-elle ainsi qu'une chimère?
Et Gérard répondait : Que la femme est amère !...

Du drame splendide qu'elle devait illuminer, la belle reine d'Orient émigra, plus simplement, en un conte des *Nuits de Rhamazan*.

C'est pour Jenny encore qu'il écrit *Corilla ou les deux Rendez-vous*, un acte d'opéra-comique qui a la légèreté d'un proverbe de Musset. Corilla, la prima donna au chant merveilleux, est aimée de deux galans, Fabio le poète et Marcelli le mondain. Chacun lui fait porter des bouquets et elle les encourage. A l'un et à l'autre elle assigne un rendez-vous. Fabio y rencontre une jolie bouquetière : « Je vends des roses, des fleurs, du printemps... » — « *Comme elle ressemble à l'autre*, pense Fabio ! — Mais tu n'es pas l'autre, dit-il, ce n'est pas sa main, son pied, son chant. — Voyez donc mon pied, ma main », lui dit-elle. Puis elle chante ; alors Fabio reconnaît Corilla. Survient Marcelli. A tous deux elle déclare : « Je veux réfléchir avant de m'engager. Le signor Fabio n'*aime en moi que l'actrice peut-être, et son amour a besoin de la distance et de la rampe allumée.* Et vous, Marcelli, vous me paraissez vous aimer avant tout le monde... Vous êtes trop mondain et lui trop poète. Veuillez tous deux m'accompagner, nous souperons tous ensemble. »

1. *Le Monde Dramatique* : t. II *Jenny Colon*.

Les affaires du *Monde Dramatique* sont loin de prospérer. Dès 1836, Gérard abandonnait l'onéreux magazine. Non seulement tout son avoir y avait sombré, mais il assumait, en partant, une dette qui devait lourdement peser sur le reste de sa vie. Il a souscrit, avec un associé, nommé Bouchardy, — qu'il ne faut pas confondre avec le Bouchardy du Petit Cénacle [1], — une obligation, dont la solidarité retombera sur lui seul : or ce passif devait être grave à son avenir, puisqu'en 1840, alors qu'il doit en avoir éteint une partie, il avoue à son père redevoir encore « trois mille francs ». Là gît le secret de son incurable gêne, pendant les années qui vont suivre ; car sa droiture s'alarmera toujours d'une obligation non éteinte, et, comme Walter Scott, et aussi comme Balzac, et pour les mêmes causes, il doit rester l'esclave de sa dette.

Un détail de cette liquidation fera mieux saisir ce qu'il y apporta de scrupules : pour se libérer envers ses collaborateurs, dont les articles ou les dessins restaient impayés, il leur distribua ses bibelots et les débris de son éphémère opulence. C'est M. Maurice Tourneux qui raconte le fait et il le tient de Camille Rogier lui-même [2]. Alphonse Karr hérita du buffet « aux trois femmes et aux trois satyres » ; une *Mort de Saint Joseph*, de Ribéra, échut à Gavarni ; et ainsi tant de belles choses se dispersèrent « dans les malheurs », a dit Gérard, répétant l'un des mots favoris de Balzac.

Un *avis*, à la fin du deuxième volume, annonce « que la direction du *Monde Dramatique* va passer dans d'autres mains ». Mais si Gérard n'est plus maître de l'affaire, son influence s'y fait sentir longtemps encore : ainsi l'éloge de Jenny, bien que moins assidu, reparaît quand il convient, non atténué, comme si le mot d'ordre était resté dans la maison. Et lors même qu'avec le temps, l'action du fondateur sera à ce point diminuée que ses propres œuvres, — on le verra bientôt pour *Piquillo*, — seront traitées comme étrangères, le même encens continuera de brûler sur le trépied de la cantatrice.

1. Lettre à son père, *Le Temps*, 20 août 1907.
2. Maurice Tourneux, *Gérard de Nerval* (*l'Age du Romantisme*, 3e liv.).

VI

LIAISON ET RUPTURE ; UN ROMAN PAR LETTRES : *PIQUILLO*.

Celle qui fut l'objet de ce culte en apprécia-t-elle le mérite? Par tant de ferveur patiente, l'amant trouva-t-il grâce devant des rigueurs qu'on n'opposait jamais longtemps à des soupirans plus résolus? Si nous attribuons aux souvenirs de Gérard la valeur de mémoires exacts, si nous tenons pour réelles correspondances les lettres dont on a publié les brouillons, nous pouvons reconstituer une idylle complète, où l'amante, longuement sollicitée, aurait fini, demi-lasse, demi-charmée, par consentir à certaines privautés ; mais, soit réelle faute du poète amoureux, soit grief illusoire allégué par l'actrice pour éloigner l'être fantasque avec lequel rien de stable ne pouvait être édifié, une rupture se serait produite ; et la dame, touchant l'âge où l'on se sent moins de goût et moins de confiance pour les liaisons de rencontre, aurait cherché, pour sa maturité, le paisible refuge d'un foyer régulier, en choisissant, dans son milieu, un compagnon dont elle eût éprouvé le dévouement.

Cette explication est celle que fournit assez clairement Gérard dans l'avant-dernier chapitre de *Sylvie* et dans quelques fragmens d'*Aurélia*, celle que confirme la plus commune tradition. C'est le roman dont on croit suivre la trame dans sa correspondance amoureuse : mais quelle valeur documentaire faut-il reconnaître à ces copies ou brouillons de lettres, que ses amis trouvèrent, après sa mort, dans ses papiers?

Biffés, raturés au point de devenir indéchiffrables, puis

recopiés au net, avec ce goût de l'ordre, de la page bien tenue qu'attestent tous les manuscrits de Gérard, quelques-uns de ces brouillons donnent bien l'idée d'états successifs d'une « copie » destinée à l'impression. D'une pureté de forme égale à ses œuvres les plus parfaites, d'une tenue sobre et ferme qui rappelle les belles correspondances du XVIIIe siècle, ces épîtres, limées et polies, n'ont aucune parenté avec les lettres familières, jetées au hasard de la plume, sans nul souci de reproduction, dont nous possédons de si nombreux spécimens. Ayant beaucoup lu de ces romans par lettres dont *la Nouvelle Héloïse* a été le type le plus notoire, n'a-t-il pas cherché à en restituer le genre? « J'ai appris le style, dit-il [1], en écrivant des lettres de tendresse et d'amitié, et, quand je relis celles qui ont été conservées, j'y retrouve, fortement tracée, l'empreinte de mes lectures d'alors, surtout de Diderot, de Rousseau et de Senancour. » Puis, ayant renoncé peut-être à les publier dans leur ensemble, il aura ensuite songé à les utiliser séparément dans ses récits, ainsi qu'il l'a fait dans *Octavie*, puis dans un article de *la Sylphide*, et qu'il se proposait de le faire pour une autre nouvelle, dont le début seul, tracé au crayon, a été retrouvé parmi ses papiers. Nous le transcrivons avec son titre inévitable [2] :

AURÉLIA.

« Vers le milieu du siècle dernier, le roi Louis XV créa dix charges de ducs à brevet. Il s'en trouvait neuf de distribuées et la dixième, vacante, était l'objet de beaucoup de sollicitations. Le duc de Richelieu espérait l'obtenir, lorsqu'un compétiteur ignoré parut tout à coup, s'appuyant de la protection de Marie Leczinska. C'était un nommé Brisacier, simple secrétaire de la Reine, qui, à l'étonnement général, produisit des titres de filiation qui auraient fait remonter sa race à la branche royale des Valois : « Si bien, disait Louis XV, que si je n'en fais pas un duc « en brevet, il est capable de réclamer la couronne de France ».

« On ne supporta pas une telle prétention. Brisacier fut sommé de remettre ses parchemins au Sceau des titres, et, sous quelque prétexte, se vit ensuite enfermer à la Bastille, d'où il ne sortit que quelques années plus tard, pour être conduit à la frontière. Il se réfugia près de Sobieski, auprès duquel il fut quelque temps

1. *Promenades et Souvenirs*, ch. III : *Une société chantante.*
2. Fragment inédit. Collect. Henri Houssaye.

en grande faveur et, ayant pris du service contre les Turcs, on n'entendit plus parler de lui. J'avais fait de ce personnage mystérieux le héros d'un *roman par lettres* que je n'ai pas continué, et qui devait être, en quelque sorte, une suite du *roman comique*. J'en détache ici la lettre suivante, où je développais la situation de l'aventurier Brisacier, qui s'est engagé, par amour, dans une troupe de comédiens de province, et qui, à la suite d'une scène de jalousie, se voit abandonné de ses camarades, au milieu des circonstances que l'on va lire. Quelques passages retraçaient dans ma pensée le portrait idéal d'Aurélie, la comédienne, esquissé dans *Sylvie*. Ce rapport peut seul donner quelque valeur à un fragment si incomplet. »

(*Suit un blanc avec ces seuls mots : la lettre.*)

Mais bien avant ce projet de roman épistolaire, Gérard a fait, à deux reprises, un emploi littéraire de cette correspondance. C'est en 1843, l'année qui a suivi la mort de Jenny. Il n'est plus tenu à cette discrétion dont il a fait son inviolable loi d'amant : mais de quelles précautions encore il entoure cette hésitante divulgation, en laquelle il redoute peut-être une offense à la chère mémoire, un grief posthume qui peut éloigner de lui l'ombre réconciliée. Pourtant ce secret le brûle ; c'est la voix de sa souffrance intime, l'écho douloureux de sa solitude. Alors qu'il ne doit plus vivre que de ce passé, ce lui est une volupté dernière que d'en écrire. En mêlant, dans *Octavie*, sans souci des dates ni de la succession des faits, des souvenirs qui se placent à de longues années d'intervalle, il n'obéit qu'au désir d'y enchâsser l'une de ses plus pathétiques épîtres. Il y satisfait peut-être son goût d'artiste et l'écrivain trouve quelque joie à produire un « morceau » bien venu... Mais il n'en peut être ainsi, et c'est bien uniquement à sa hantise d'amant inconsolé qu'il obéit, lorsque, dans la *Sylphide*, il publie, la même année, cinq autres lettres de sa correspondance mystérieuse. Or avec quel soin il évite alors tout ce qui pourrait trahir son secret ! L'article, qu'il intitule : *Un roman à faire*, est signé de l'initiale M***, dont il ne s'est jamais servi et sous laquelle nul ne saurait le reconnaître. Il donne ensuite une origine aussi étrange que fantaisiste aux documens qu'il publie : c'est, dit-il, le chevalier Dubourget, mort en 1808, pendant une traversée à Saint-Domingue, qui aurait adressé ces suppliques

amoureuses à une belle dame italienne, la comtesse Pall*** (37). Faut-il ajouter que les lettres de la *Sylphide* ont, avec la série dont elles sont extraites, le lien le plus étroit, et que l'aventure résumée par cet ensemble est aussi inapplicable au chevalier Dubourget qu'à l'*illustre Brisacier*?

N'est-ce pas encore l'idée d'utiliser ces lettres qui lui revient, mais en leur restituant leur véritable place, lorsqu'il écrit la définitive *Aurélia* ? et n'est-ce pas l'annonce de leur publication qu'il fait ainsi, dans *le Rêve et la Vie* :

« Dans des rouleaux mieux enveloppés que les autres, je retrouve des lettres arabes, des reliques du Caire et de Stamboul. O bonheur ! O tristesse mortelle ! Ces caractères jaunis, ces brouillons effacés, ces lettres à demi-froissées, c'est le trésor de mon seul amour... Relisons... Bien des lettres manquent, bien d'autres sont déchirées ou raturées... »

La parenthèse que Théophile et Houssaye ont ajoutée à ces lignes, en éditant le manuscrit d'*Aurélia*, puis la publication qu'ils ont faite, en cet endroit même, de cette correspondance, montrent bien qu'eux aussi ont interprété en ce sens la pensée de leur ami...

Cependant cet aspect de « copie » et cette destination « littéraire » permettent-ils de dénier à ces lettres le caractère de correspondance réelle ? Mais, si l'on réfléchit que Gérard n'a fait autre chose, en ses œuvres dernières, que se raconter lui-même, si dans *Aurélia* notamment il n'existe, sur les détails de son histoire et les phases de sa maladie, rien qui ne soit conforme à la plus stricte vérité, ne doit-on pas admettre que les lettres destinées à compléter le livre, ne sont, elles aussi, que le reflet de la réalité? D'ailleurs, pour qui connaît bien les manuscrits de Gérard, il ressort très nettement que ces brouillons sont plus anciens que les épreuves d'*Aurélia* : certaines particularités de l'orthographe et de l'écriture, modifiées à différentes époques de sa vie, permettent de leur attribuer une date antérieure au *Voyage en Orient*, ce que d'ailleurs confirme sans conteste la publication faite dans *la Sylphide* en 1843. Ces lettres enfin, encore que d'une facture impeccable, ont un tel accent de vérité, laissent une telle impression de *senti* et de *vécu*, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître l'écho

de sentimens et de faits réels. La forme même, d'une langue si pure, a cette clarté, cette franchise de ton que seule affecte l'expression des cris de l'âme et des émotions de la vie... Que Gérard y ait appliqué toute sa maîtrise d'écrivain, toutes ses habiletés d'artiste, faut-il s'en étonner lorsqu'il y plaide sa cause la plus chère; que, s'adressant à son idole sacrée, il sent « qu'il peut jouer, sur un morceau de papier, son avenir et son bonheur, sa vie et sa mort » !

Un peu d'attention permet, en outre, de situer ces lettres dans le temps, d'en dégager des concordances avec des événemens connus. On y perçoit si bien le reflet des sentimens en conflit, on y voit transparaître si à clair l'amoureux craintif, réservé, romanesque, aux prises avec la coquette indifférente ou distraite par d'autres soins, mais amusée par cette ferveur qu'elle entretient, en atermoyant, intéressée surtout à ne pas décourager un dévouement dont elle ne peut méconnaître l'utilité. Car Jenny, si elle n'a point senti le charme divin d'une telle adoration, si elle n'a pas discerné le parfum de cette âme exquise, n'a pu se méprendre, en comédienne avisée et soucieuse de réclame, aux avantages qu'elle pouvait tirer du *Monde Dramatique*, aux services qu'elle devait attendre d'un auteur dont tout le talent était employé à la mettre en valeur et dont le rêve unique était d'assurer sa gloire. Or cet écrivain, encore qu'étrange et singulier, jouit déjà d'une assez belle notoriété et a pour amis les écrivains les plus illustres de son temps.

Les lettres ou fragmens de lettres publiés en 1855, à la suite d'*Aurélia*, sont au nombre de dix et cotés de trois à quinze. Ces lacunes de numérotage s'expliquent assez bien par l'absence des cinq lettres de *la Sylphide*, dont l'emploi précédent excluait une nouvelle utilisation dans *Aurélia*. Les éditeurs déclarent qu'ils publient ces brouillons « tels qu'ils leur ont été remis, sans prétendre les coordonner, ni leur donner la suite ou l'enchaînement dont le pauvre rêveur a emporté le secret avec lui ». Mais, plus récemment, Victorien Sardou a publié, dans la *Nouvelle Revue* du 15 septembre 1902, une autre suite de « lettres à Jenny Colon » au nombre de dix-huit, parmi lesquelles figurent, avec quelques variantes, et dans un ordre différent, les lettres de *la Sylphide* et celles publiées à la suite d'*Aurélia*. Il existe

enfin, à la collection Spoelberch de Lovenjoul, une quinzaine de lettres, copies ou fragmens, dont la plupart sont des brouillons très raturés, et qu'on retrouve, plus ou moins modifiés, dans l'une ou l'autre des publications que nous venons de citer. Le classement opéré par les amis de Gérard nous semble assez logique ; ce qu'ils nous ont livré s'enchaîne assez bien, mais nous place déjà loin du commencement de l'idylle. Les balbutiantes déclarations insérées dans les bouquets de Mme Prévost, de même que les lettres écrites des montagnes de Salzbourg y font défaut.

Celles qui nous restent supposent déjà une correspondance antérieure, des entretiens, de premiers aveux. Au fond, les affaires du soupirant n'en sont guère plus avancées : l'aimée est toujours cette personne distraite, affairée, pas tout à fait indifférente peut-être, — du moins il veut le croire, — « mais bien cruellement raisonnable et raisonnant si bien ! »

Ses lettres à elle, nul ne les a vues, mais on devine, à la façon dont il les commente et y répond, le leurre cruel, les habiletés dilatoires, mises en œuvre par la coquette, et parfois même la menace de rompre, si l'on ne se contente pas du peu qu'elle octroie :

« J'ai lu votre lettre, cruelle que vous êtes. Elle est si douce et si bonne que je ne puis que plaindre mon sort ; mais si je vous croyais, ainsi qu'autrefois, coquette et perfide, oh ! je dirais, comme Figaro : « Votre esprit se joue du mien ».

Puis il ajoute :

« Cette pensée que l'on peut trouver du ridicule dans les sentimens les plus nobles, dans les émotions les plus sincères, me glace le sang... »

N'est-ce pas une allusion aux sarcasmes dont la comédienne accueillait les confidences du tendre fol, sa puérile recherche d'une ressemblance, ses perplexités sur la survivance d'Adrienne ?... Mais peu après, délaissant le ton du reproche, il ajoute ce correctif bienveillant, cette acceptation du leurre :

« Oh ! vous n'êtes pas comme tant d'autres femmes, vous avez du cœur, et vous savez bien qu'il ne faut pas se jouer d'une véritable passion. »

Il condescend même, pour défendre le seul bien qu'on menace de lui ravir, à répudier toute jalousie :

« Songez que l'abandon me serait plus affreux que ne le serait une infidélité, quand je vous aurai obtenue... Pour la jalousie, c'est un côté bien mort chez moi... Quand je me suis résigné, c'est pour tout de bon... Mon esprit sait toujours plier devant les faits irrévocables... »

La lettre V accuse un arrêt : « la mort d'un parent, des intérêts de famille ont exigé son temps et ses soins... » De quel parent veut-il parler? Ce ne peut être de son grand-père : en 1834, Gérard n'en est point encore aux aveux, si du moins il faut en croire la relation de *Sylvie*... Mais bien des obscurités, des contradictions même subsistent. Suit une allusion à un rôle de l'actrice, joué, représenté ou simplement lu, dans une pièce de Gérard :

« Dans cette soirée où je compris toutes les chances de vous plaire et de vous obtenir, où ma seule fantaisie avait mis en jeu votre valeur et la livrait à des hasards, je tremblais plus que vous-même. Eh bien ! alors même, tout le prix de mes efforts était dans votre sourire. Vos craintes m'arrachaient le cœur. Mais avec quels transports j'ai baisé vos mains glorieuses ! Ah ! ce n'était pas alors la femme, c'était l'artiste à qui je rendais hommage. Peut-être aurais-je dû toujours me contenter de ce rôle, et ne pas chercher à faire descendre de son piédestal cette belle idole que jusque-là j'avais adorée de si loin... »

Est-ce de *la Reine de Saba*, de *Piquillo*, ou de *Francesco Colonna* qu'il veut parler? Une simple « lecture » ne saurait justifier ce langage ; et il ne peut être question d'autre chose pour *Francesco* et *la Reine de Saba*. D'autre part, cette phrase, que seul contient le texte de la publication Sardou : «Si, toute une année, je me suis occupé de vous préparer un triomphe... », ne peut viser que *Piquillo*, encore que le rôle de *Sylvia* ne justifie guère pareil enthousiasme. Cette explication est au surplus conforme au langage que fait tenir Maxime du Camp à Jenny Colon [1]. C'est à cette occasion que le soupirant silencieux se serait déclaré, aurait été présenté à l'actrice, par Dumas et Méry, selon les uns, par Balzac, selon les autres.

1. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*.

Que se passa-t-il à la suite de cette lettre? La diva crut-elle devoir se départir un peu de sa réserve défensive? La lettre suivante laisse entrevoir qu'une vague espérance a été donnée, et, pour la première fois, l'appel du désir s'éveille dans les sens du pur amant. Mais de quelles précautions n'en enveloppe-t-il pas la manifestation! Ce rêveur, qui n'a vécu que de la vie intérieure, a des révoltes contre les brutalités de la commune existence ; et sa délicatesse répugne à la galanterie conquérante dont s'accompagne vulgairement l'approche de la femme. Relisez cette épître, unique entre les plus touchantes qui soient sorties de la plume des amans :

« ...Oui, c'est vrai, j'ai voulu vous le cacher en vain, je vous désire autant que je vous aime, mais je mourrais plutôt que d'exciter encore une fois votre mécontentement... Si vous tenez un peu à moi, voulez-vous m'abandonner encore à ces vaines ardeurs qui me tuent? Je vous avoue cela pour que vous y songiez plus tard ; car, je vous l'ai dit, quelque espoir que vous ayez bien voulu me donner, ce n'est pas à un jour fixe que je voudrais vous obtenir, mais arrangez les choses pour le mieux. Ah ! je le sais, les femmes aiment qu'on les force un peu, elles ne veulent point paraître céder sans contrainte. Mais, songez-y, vous n'êtes pas pour moi comme les autres femmes, je suis plus peut-être pour vous que les autres hommes. Sortons donc des usages de la galanterie ordinaire. Que m'importe que vous ayez été à d'autres, que vous soyez à d'autres peut-être... Vous êtes la première femme que j'aime et je suis peut-être le premier homme qui vous aime à ce point. Si ce n'est pas là une sorte d'hymen que le ciel bénisse, le mot amour n'est qu'un vain mot. Que ce soit donc un hymen véritable, où l'épouse s'abandonne en disant : « C'est l'heure ». Il y a de certaines façons de forcer une femme qui me répugnent. Vous le savez, mes idées sont singulières ; ma passion s'entoure de beaucoup de poésie et d'originalité ; j'arrange volontiers ma vie comme un roman, les moindres désaccords me choquent et les modernes manières que prennent les hommes avec les femmes qu'ils ont possédées ne seront jamais les miennes. Laissez-vous donc aimer ainsi : cela aura peut-être quelques douceurs charmantes que vous ignorez. Ah ! ne redoutez rien d'ailleurs de la vivacité de mes transports. Vos craintes seront toujours les miennes, et, de même que je sacrifierais mon bonheur et ma force au bonheur de vous posséder, de même aussi mon désir s'arrêterait devant votre réserve, comme il s'est arrêté si longtemps devant votre rigueur. »

Plus loin, il exprime cette dernière crainte :

« ...La seule chose qui m'effraye serait de n'obtenir de vous qu'une complaisance froide, qui ne partirait pas de l'attachement, mais peut-être de la pitié. Vous avez reproché à mon amour d'être matériel ; il ne l'est pas du moins dans ce sens ; que je ne vous possède jamais, si je dois avoir dans mes bras une femme résignée plutôt que vaincue. Je renonce à la jalousie, je sacrifie mon amour-propre, mais je ne puis faire abstraction des droits secrets de mon cœur sur un autre... »

Le ton allègre que donne l'espérance égaye la lettre suivante, qu'accompagne l'envoi du médaillon en bronze, sculpté par Du Seigneur. Mais un autre fragment trahit le doute, et même une certaine exaltation. Il soupçonne des obstacles cachés, des ennemis qui l'auraient desservi ; il demande à sortir de l'état d'incertitude où il vit. L'existence d'intrigues de la comédienne n'est-elle pas la cause de ses perplexités, encore qu'il répudie toutes doléances jalouses? Il implore un peu de confiance, un peu de clarté dans ces détours où il se heurte à chaque pas. Puis ce sont encore des alternatives de joie et de tristesse, d'inquiétude et de sérénité : un regard l'abat, un mot le relève... Il s'accuse de sa présomption, de son orgueil, accepte comme une justice les dédains qu'il s'est attirés, et termine : « J'attends, ne craignez rien, j'attends. »

Cette attente va-t-elle être comblée? Les derniers fragmens ne semblent pas permettre le doute :

« Deux jours sans vous voir, sans te voir, cruelle ! Oh ! si tu m'aimes, nous sommes encore bien malheureux. Toi, tes leçons, ton théâtre, tes occupations ; moi-même, un théâtre, un journal, et une foule de tracas et d'ennuis. Hier je ne sais à quoi j'ai passé ma journée. Je suis allé et venu... [1]»

Ce ton nouveau n'en dit-il pas assez ? Mais que signifierait cette autre lettre, si, encore qu'assez obscure, elle n'attestait la réalisation du fait suprême?

« Nous avons maintenant à nous garder d'une chose, c'est de cet abattement qui succède à toute tension violente, à tout effort surhumain. Pour qui n'a qu'un désir modéré, la réussite est une suprême joie qui fait éclater toutes les facultés humaines. C'est un point lumineux dans l'existence qui ne tarde pas à pâlir et à

1. Fragment au crayon. Collect. Spoelberch de Lovenjoul.

s'éteindre. Mais, pour le cœur profondément épris, l'excès d'émotion contracte pour un instant tous les ressors de la vie ; le trouble est grand, la convulsion est profonde et la tête se courbe en frémissant comme sous le souffle d'un dieu ! Hélas ! que sommes-nous, pauvres créatures? et comment répondre dignement à la puissance de sentir que le ciel a mise en notre âme ? Je ne suis qu'un homme et vous une femme, et l'amour qui est entre nous a quelque chose d'impérissable et de divin. »

C'est le cantique d'actions de grâces exhalé par une âme encore frémissante de l'extase suprême... Mais quelle part de réalité y a-t-il en tout ceci? Ne sont-ce pas là brouillons de lettres non transmises, correspondances illusoires qui reflètent les phases successives de cet amour rêvé?... Pour qui a lu attentivement l'œuvre de Gérard, cette explication ne peut être admise. Souvent, lorsqu'il raconte sa vie, qu'il parle de sa jeunesse et de ses amours, il transpose les circonstances de temps et de lieux, parfois il poétise et embellit, jamais il n'invente complètement ; toujours, par quelque lien, ses souvenirs se rattachent à la réalité. Or nulle part, mieux qu'en ces lettres, nous ne trouvons pareils témoins de vérité, accens plus profonds de passion et de vie. Pourquoi donc certains, et non des moindres, entre ses amis, se sont-ils refusés à y trouver le mot de l'énigme?

Pourquoi Théophile lui-même, son confident le plus cher, traite-t-il négligemment ces lettres, qu'avec Houssaye, il a pieusement recueillies et publiées? C'est que peut-être Théophile, si sincère cependant et si attendri lorsqu'il évoque cette chère mémoire, admet plus volontiers la thèse exclusive d'un Gérard chimérique, satisfait de visions et de songes, adorant à distance, du culte le plus éthéré, ses amantes irréelles et ses maîtresses lointaines. Pourtant, si on relit bien Gautier, on constate qu'il n'affirme ni ne nie et que, se renfermant dans un doute prudent, il s'abstient de se prononcer. En abordant « ce point délicat », il commence par déclarer que Gérard, malgré son amitié pour lui, ne s'expliqua jamais formellement :

« Car, dit-il, c'était une âme discrète et pudique, rougissante comme Psyché, et, à la moindre approche de l'amour, se renfermant sous ses voiles... Cette passion très réelle a passé pour chimérique : beaucoup d'entre nous en ont douté, car Gérard était un étrange amoureux... »

Plus loin sans doute, il ajoute :

« Lorsque ce coup de foudre se produisit, Gérard de Nerval, franchissant en idée toutes les phases intermédiaires d'une liaison qui n'était même pas commencée, car il n'avait pas encore adressé la parole à l'objet de sa flamme, regarda son désir comme accompli déjà... »

Et il cite l'anecdote du grand lit Renaissance ; puis il termine :

« L'histoire de ses amours resta toujours obscure... Des lettres passionnées et charmantes qu'il mit sans doute à la poste dans sa poche, car celle à qui il s'adressait en eût été touchée... Déclara-t-il jamais son amour? Nous l'ignorons. »

Ailleurs encore il répète :

« Un amour heureux ou malheureux, *nous l'ignorons*, tant sa réserve était grande... »

Il faut donc renoncer à invoquer le témoignage de Gautier, qui conclut simplement par un *nescimus*. Or, s'il ne sait rien, lui que Gérard avait prié de faire des sonnets en l'honneur de sa dame, lui qui, sur la commande de son ami, avait exécuté le portrait de Jenny pour *les Belles Femmes de Paris*, c'est que Gérard n'a fait de confidences à personne, et qu'il faut refuser toute créance à ceux qui prétendent en avoir reçu de lui.

Si l'on observe que Théophile écrit l'un de ces articles le 2 novembre 1867, nous nous demandons quelle foi peut être ajoutée aux propos que lui fait tenir Maxime du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires*. Ayant rencontré un soir à Bruxelles Jenny Colon, Théophile lui aurait parlé de Gérard : « Je l'ai vu une seule fois, — aurait alors répondu l'actrice, — lorsqu'il est venu m'offrir pour moi un opéra, *la Reine de Saba*, dont Meyerbeer devait faire la musique ; je recevais des bouquets, sans trop savoir d'où ils venaient ; j'ai entendu bavarder de cette histoire dans les coulisses, je n'y ai pas attaché d'importance. Ne m'accusez pas de l'avoir fait souffrir : quand celui qui aime est muet, celle qui est aimée est sourde. Dites à votre ami Gérard de Nerval que je suis innocente du mal qu'on m'attribue. » Gautier, ajoute Maxime du Camp, rapporta cette conversation à Gérard : —

« A quoi cela aurait-il servi qu'elle m'aimât » — répliqua simplement celui-ci : puis il répéta, en allemand, cette strophe d'Henri Heine : « Celui qui aime sans espoir pour la seconde fois est un fou ; moi, je suis ce fou. Le ciel, le soleil, les étoiles en rient : moi aussi j'en ris : j'en ris et j'en meurs ! »

Cette réponse ne trancherait rien ; mais que penser du langage de la diva? Certes, on ne saurait suspecter la véracité de Maxime du Camp, qui a écrit ses mémoires dans le recueillement de la vie finissante ; mais sa mémoire est-elle bien fidèle? Si Gautier avait entendu ces paroles de l'actrice, n'y aurait-il pas fait lui-même quelque allusion? D'ailleurs, quelle autorité pourraient bien avoir les dénégations de Jenny? L'entretien avec Gautier devrait se placer vers juin 1841, époque à laquelle Mme Colon-Leplus jouait à la Monnaie le rôle de Marguerite des *Huguenots*. Or, à cette date, ne croit-elle pas avoir les meilleures raisons de nier? D'abord elle est mariée et on ne peut lui demander l'aveu d'une liaison qui aurait immédiatement précédé son mariage ; de plus, sachant Gérard interné, elle croit pouvoir s'en défendre en toute sécurité ; enfin, répondant à Gautier, ne doit-elle pas être portée à se disculper de rigueurs qui auraient eu, pour l'ami de celui-ci, d'aussi funestes conséquences?

Faut-il davantage accepter la révélation consignée par Georges Bell (37) dans les *Pages de la vie de Gérard de Nerval*, publiées dans *l'Artiste*, quelques jours après le drame de la rue de la Vieille-Lanterne? Si nous relatons cette anecdote, c'est pour ne rien omettre des élémens de la question, et surtout, pour en montrer l'invraisemblance.

Georges Bell, de vingt ans plus jeune que Gérard, n'a même pas connu Jenny Colon, donc n'a rien pu savoir par lui-même des rapports du poète avec la cantatrice. Mais une certaine intimité des dernières années, le dévouement avec lequel il veilla sur l'esprit vacillant de Gérard lui mérita la confiance de celui-ci, lui valut peut-être de recueillir quelques confidences.

L'aventure que nous rappelons, et que Georges Bell prétend tenir de Méry, nous place à l'heure décisive du roman de Gérard et d'Aurélia. Un soir, nous dit ce biographe, Gérard de Nerval donnait un grand dîner ; car il traitait royalement ses amis. Jenny Colon était de la fête et s'y

montrait, plus que jamais, belle, enjouée, spirituelle. Au dessert, alors qu'une douce griserie montait au front des convives, la cantatrice se leva soudain, et, « prenant Gérard sous son bras, elle l'entraîna dans le royaume de la fantaisie ». Et les dîneurs, voyant le rideau retomber sur les élus de Vénus, continuèrent de faire circuler les coupes, aux échos de l'antique épithalame.

Ce sacrifice amoureux, accompli *inter pocula*, au milieu de convives qu'on voudrait couronnés de roses, a bien une saveur latine qui n'aurait pu déplaire à Gérard. Il y eût peut-être aussi reconnu l'une de ces traditions du Valois, où le festin nuptial s'interrompait du coucher de l'épousée, entouré de chants et de rites légendaires de la plus pure naïveté. Mais, dans la réelle vie, nous ne concevons guère le pudique Gérard adhérant à cet hymen presque public, au milieu des rires et des plaisanteries de ses amis. On doit se demander aussi à quelle époque il faudrait placer cette scène. Ce Gérard, amphitryon fastueux, ne vous surprend-t-il pas? Mais s'il avait pu offrir chez lui pareil banquet, ce n'aurait été qu'aux brèves années de son opulence, en 1835 ou 1836, lors des beaux jours de la rue du Doyenné... Or Gérard n'en était encore qu'aux billets furtifs et aux bouquets anonymes ; mais alors aussi Gautier, Houssaye, Rogier, et tous les familiers de la maison, auraient été de la fête... Comment donc expliquer qu'aucun d'eux n'en ait parlé, que tous aient accueilli, avec réserve ou dédain, le récit de Georges Bell? Plus tard?... cela paraît impossible : au sortir de la rue du Doyenné, le quatuor, réduit à trois par le départ de Rogier, se transporta rue Saint-Germain-des-Prés. Mais déjà la fortune avait changé : « Nous faisions notre cuisine nous-mêmes, dit Théophile [1] : Arsène Houssaye excellait dans la panade, nous dans la confection du macaroni. Gérard allait, de l'aplomb le plus majestueux, chercher de la galantine, des saucisses et des côtelettes chez le charcutier voisin, car on imagine bien que notre livrée n'était pas nombreuse. » D'ailleurs, en ce nouveau logis, l'aventure aurait eu les mêmes témoins et l'objection reste pareille. Plus tard encore?... Mais Gérard, réduit aux gîtes exigus, avait liquidé son mobilier et relégué chez Gautier, puis vendu le grand lit qu'il ne pouvait plus

1. Théophile Gautier : Notice en tête des *Œuvres complètes de G. de Nerval.*

loger et que nous concevons cependant comme l'accessoire obligé de la scène. Imagine-t-on enfin que le secret de l'incident ait pu être gardé par tant de témoins, n'ait été révélé par le seul Méry qu'au seul Georges Bell? Mais une telle prouesse, anéantissant la légende, alors acceptée de tous, de l'amant platonique satisfait de chimères, n'eût-elle pas été, dès le lendemain, proclamée dans tous les cénacles, chuchotée dans toutes les coulisses?

Georges Bell paraît, au surplus, prévoir que son histoire sera mise en doute, car il éprouve, après coup, le besoin de l'authentiquer. Après avoir dit d'abord qu'il la tenait de Méry, — source incertaine et témoignage insuffisant, — il ajoute que ces détails lui ont été confirmés par Gérard lui-même, au cours de leurs promenades. Si l'on se rappelle que celui-ci n'abordait jamais ce sujet qu'avec une réserve extrême, « que depuis longtemps il n'en parlait plus », dit Georges Bell lui-même au début de son récit, on en déduit qu'en voulant trop prouver, le narrateur achève de ruiner sa propre relation. Et l'on n'en retient que ce préambule : « ...Trop jeune encore à cette époque pour avoir une impression personnelle, *je ne fais que rapporter ce que j'ai entendu dire.* »

Il faut donc écarter cette histoire comme un racontar trop crédulement accueilli par un biographe en quête de détails piquans.

Faut-il accorder plus de créance au dénouement que nous offre Alphonse Karr, dans son *Livre de Bord*? Lors de la représentation de *Piquillo*, l'humoriste aurait confié à Dumas le secret du mal qui consumait Gérard. — « C'est bien, aurait dit Dumas avec son bon sourire, j'arrangerai cela ! » Il arrangea l'affaire en effet, mais pour le désappointement de Gérard : celui-ci, qui avait rêvé pour sa dame un lit royal aux somptueuses brocatelles, aurait vu son attente comblée dans une chambre d'hôtel, meublée de vulgaire acajou, tendue de reps ou d'indienne du plus pur Louis-Philippe ! L'illusion ne pouvait survivre à un décor aussi plat : c'était un rêve fini, et Gérard n'avait plus qu'à repartir en voyage... L'histoire n'a peut-être été imaginée que pour ce médiocre assaisonnement de chroniqueur...

Mais, ceci écarté, devons-nous revenir aux perplexités de Théophile ou aux négations de Maxime du Camp? Non.

croyons-nous ; c'est à Gérard lui-même, à ses souvenirs, à ses révélations discrètes, à sa *très réelle* correspondance qu'il faut demander le mot de l'énigme. Sa véracité, jamais en défaut, sa délicatesse pudique n'auraient pas, sur ce terrain sacré, admis la moindre incursion de la fantaisie. En résumé, Gérard fut, après un long stage de silencieuse adoration, présenté à la cantatrice, admis à lui lire des rôles et, pendant quelques semaines, quelques mois peut-être, connut l'ivresse décevante d'une rapide liaison.

Quel malentendu grave sépara les amans? Jusqu'à la mort, Gérard sera poursuivi par le remords d'une faute irrémissible envers l'aimée ; sans cesse il s'accusera de l'avoir perdue par quelque grief inexpiable ! Pourtant il ne semble pas d'abord avoir mesuré l'étendue ou même la réalité de ce tort :

« ...Je ne vous en veux pas, — dit-il dans une dernière et gémissante supplique, — j'accepte cette punition cruelle d'une imprudence probable, dont j'ai peine à me rendre compte même aujourd'hui... Mon amour a été tranché dans le vif ; il y a une blessure et non une plaie. Je ne puis me rappeler ce jour fatal sans penser à la veille, si belle et si enivrante, qu'il eût fallu mourir après. Mon Dieu ! notre pauvre lune de miel n'a guère eu qu'un premier quartier... [1] »

Mais qui n'a sur ce point fourni son anecdote? Voici celle que nous livre Georges Bell : Un jour, le musicien Zimmermann donna chez lui une fête brillante ; mais, on ne sait par suite de quel scrupule saugrenu, il n'y voulut inviter que des actrices... mariées. Empêchement pour Jenny, qui, désolée de l'exclusion, s'en ouvrit à Gérard, et, suprême expédient, lui parla de mariage. Lui, pris au dépourvu devant une solution, qu'en ses heures les plus déraisonnables, il n'avait jamais envisagée, voulut réfléchir... Et ce fut la rupture.

Arsène Houssaye dit à son tour, dans ses *Confessions*, le piquant incident auquel il attribue cette séparation. Gérard venait, un matin, visiter son amie et lui apportait une gerbe de fleurs. A peine entré, avec une brusquerie de mousquetaire, il saisit la taille de l'actrice et lui imprima ses lèvres sur la nuque. Surprise par cet assaut incongru,

1. Lettre XVIII de la publication Sardou.

Jenny repoussa Gérard, qui, reculant maladroitement, aurait heurté un guéridon et brisé un cabaret de Sèvres offert par le duc d'Orléans... L'actrice, furieuse, lança dans la cheminée le malencontreux bouquet : désespoir de l'amant et promesse de remplacer le cabaret ; mais, comme il ne tint jamais parole, il ne put rentrer en grâce auprès de sa belle. Cette histoire, en laquelle on reconnaît le tour d'esprit de Houssaye, ne mérite guère plus de créance. Ce que nous savons du timide amoureux, sa répugnance pour les façons conquérantes des galans ordinaires, laissent peu de place à l'idée d'un pareil assaut.

Écoutez maintenant l'explication mystique donnée par Gérard lui-même [1] : la fatalité qui pèse sur son amour, qui a marqué de son sceau funèbre sa vie et celle de l'aimée, se révèle ainsi à son esprit superstitieux :

« Je ne voudrais pas abuser des pressentimens ; le hasard fait d'étranges choses ; mais je fus alors préoccupé d'un souvenir de notre union trop rapide. Je lui avais donné une bague d'un travail unique, dont le chaton était formé d'une opale taillée en cœur. Comme cette bague était trop grande pour son doigt, j'avais eu l'idée fatale de la faire couper pour en diminuer l'anneau : je ne compris ma faute qu'en entendant le bruit de la scie. Il me sembla voir couler du sang » (38).

Quoi qu'il en soit, il semble bien que, pour Jenny, le motif de la rupture ne fut qu'un prétexte. Il y avait entre ces deux vies trop de dissemblances, entre ces deux âmes trop d'incompatibilités pour que fût possible une longue union. Entre le subtil poète, qui s'offense des moindres désaccords, et la divette au rire facile de Marinette bien portante, nul lien durable ne pouvait être scellé. Ce qui l'a attiré vers elle, c'est un aimable sourire, quelque suave reflet d'un souvenir lointain ; mais, lorsque l'approche de cette belle enveloppe lui aura fait pénétrer l'âme commune qui l'habite, trouvera-t-il encore quelque charme au commerce quotidien de celle que *le Monde Dramatique* même, dont rien cependant ne modère le dithyrambe, n'a pas osé classer parmi ses *Actrices Spirituelles* [2]? Pour Gérard cependant, la souveraine illusion eût pu longtemps sup-

1. *Aurélia*, 1re partie, ch. VII.
2. *Le Monde Dramatique : les Actrices d'esprit*, t. II, p. 12 et 41.

pléer à tout. Mais pour la positive Jenny?... Car, malgré ses aventures et la liberté de ses mœurs d'actrice, elle avait des instincts de bourgeoise en quête de ce stable foyer, qui, pour ces cigales de Bohême, est l'ambition dernière... Il convient pourtant de mesurer nos griefs à cette humble mémoire. Pouvait-elle un instant songer à s'attacher de façon durable un tel compagnon? Mais quel foyer ou quelle retraite amoureuse eussent pu fixer cet indépendant de vie, que nulle règle ne pouvait asservir et que la mystérieuse voix intérieure appelait sans cesse au pays perdu?

Il faut dire aussi qu'à l'époque de la rupture, vers l'hiver de 1837, Gérard n'est déjà plus le « parti sortable », que sa passagère opulence eût pu faire apparaître deux ans auparavant. Nous savons que dès le milieu de 1836, après la liquidation du *Monde Dramatique*, il n'a plus le sou vaillant et a dû contracter de lourdes obligations. Ses amis doivent s'efforcer de lui venir en aide : Théophile l'associe à son feuilleton de *la Presse* ; Alphonse Karr, devenu, en 1836 et 1837, rédacteur en chef du *Figaro*, qu'il vient de ressusciter, fait de Gérard son collaborateur et celui-ci amène avec lui Gautier et Ourliac. Tous quatre font, pendant un an, nous dit Alphonse Karr, dans son *Livre de bord*, un journal assez hardi, plein de fantaisie et d'imprévu. Enfin, le 22 juillet 1836, Gérard signe avec Renduel, conjointement avec Théophile, un traité pour la publication des *Confessions galantes de deux Gentilshommes périgourdins* [1]. Vingt-cinq louis tombaient ainsi dans les vides escarcelles des deux compagnons, qui cependant ne mirent jamais au jour ce « roman magnifique et truculent ».

Le mois suivant, tous deux partaient pour la Belgique, et ce voyage nous ramène aux faits connus de la vie de Gérard. Il faut lire, dans *Zigzags*, la relation qu'en fait Théophile Gautier; Gérard y figure sous le nom de Fritz :

« Je ne vous ferai pas la biographie de mon illustre camarade, dit Théo, de peur d'offenser sa modestie et de violer son incognito. Vous y perdrez beaucoup, car, dans cette heureuse expédition à la recherche du bouffon, ce que j'ai vu de plus bouffon, c'est certainement lui ; je vous dirai seulement qu'il ne jeta pas une seule fois les yeux sur le pays qu'il traversait, et qu'il employa

1. Ad. Jullien, *le Romantisme et l'éditeur Renduel.*

tout son temps à lire la *Nouvelle Héloïse*, ou la *Fleur des Exemples*, occupation on ne peut plus édifiante. »

Les contrastes de ces deux esprits s'affirment ici encore par maints détails : ainsi, tandis que Gérard, indifférent au monde extérieur, s'abîme dans une lecture sentimentale qui correspond à son intime souci, les yeux de Théo errent d'une portière à l'autre de la diligence, ne perdent pas un aspect de la route ni un détail du paysage ; c'est d'ailleurs son premier voyage, et l'étonnement de cet explorateur partant à la découverte de la Belgique se traduit par mille saillies pittoresques ; sa verve puérile ne tarit pas de croquis, de portraits, de descriptions. Il n'omet aucun relais du voyage : Louvres, Courtenay, puis les Flandres, Cambrai, Ostende... Gérard, lui, est si distrait qu'il ne se croit pas devant l'Océan, et, sa myopie aidant, jure que c'est toujours l'Escaut canalisé ! Les deux amis s'égarent-ils par les rues des vieilles cités, Gérard précède toujours de loin Théophile, qui, porteur de la bourse commune, ne craint pas de voir son compagnon lui échapper. Et Théo note déjà « ce mouvement particulier d'aileron, qui fait que Gérard a l'air de marcher en volant, ou de voler en marchant, à l'instar des autruches »; sa vision synthétique ne s'attarde point aux détails, que scrute en arrière le minutieux Théo (39).

Parvenus à Mons, ils éprouvent en même temps une déception cruelle : l'idéal qu'ils sont venus chercher dans le Nord y fait totalement défaut : entendez les belles femmes à la Rubens, aux montagnes de chair rose, aux torrens de chevelures dorées, ce type *biondo e grassoto* pour lequel ils professent, chacun à sa façon, un égal enthousiasme. — Il faut patienter jusqu'à Anvers, dit Gérard, avec le sang-froid qu'il sait garder en toute occasion. Hélas ! à Anvers même, ils ne trouveront que femmes brunes et maigres, et le type rêvé ne leur apparaîtra que sur les toiles du Maître. Ils se consoleront en admirant le panorama de l'Escaut, de la tour de la cathédrale, — ascension dont Théo narre par le menu les moindres détails.

Le voyage s'achève mal : Gérard est atteint de fièvres qui l'immobilisent quelques jours en Belgique, puis, au retour, le ressaisissent à Presles, où on doit lui mettre les sangsues [1]. Rien ne permet d'attribuer à cette maladie un

1. Lettre à son père, 27 sept. 1836. *Le Temps*, 20 août 1907.

caractère suspect, et Théophile, qui en fut l'unique témoin, n'en a parlé nulle part. N'est-ce pas cependant un premier symptôme de l'excitabilité cérébrale de Gérard? Amaigri et faible encore, il fut ramené par Théophile, le 27 septembre, à Passy, où M. Gautier père était receveur d'octroi. Les deux amis se remirent alors à leur besogne, « très pressée », déclare Gérard, par suite du retard apporté par sa maladie. Deux jours après, il rentrait à Paris. Il avait achevé en voyage, utilisant même les jours où le mal l'avait contraint de garder le lit, les vers d'opéra de *Piquillo* : ce livret, produit de sa collaboration avec Dumas, avait été commencé avant son départ pour la Belgique. Ce fut sans doute l'œuvre théâtrale dont Gérard tira le plus de profit, sinon le plus de gloire. Le prestige du musicien devait contribuer puissamment à la fortune de l'œuvre : Hippolyte Monpou, le maestro passionné dont toutes les harpes et toutes les guitares accompagnaient alors les romances, *l'Andalouse*, *Lenore*, *Gastibelza* et *la Madona con Bambino*, celui qu'au salon de la place Royale on appelait « le Musicien », venait d'aborder l'opéra-comique, en 1835 et 1836, par deux succès, *les Deux Reines* et *le Luthier de Vienne*. De chaque œuvre nouvelle on se disputait les partitions, ainsi que naguère on faisait de ses romances, illustrées par Célestin Nanteuil.

Le nom de Dumas ne devait pas moins servir la fortune de l'œuvre. Celui-ci inaugurait, avec Gérard, une collaboration, à laquelle il apportait surtout sa science du dialogue et de la construction scénique. Une entente préalable avait établi que chacun des associés signerait alternativement sa pièce, de manière à pouvoir la classer plus commodément dans ses œuvres complètes. Ce fut Dumas qui commença, et l'on continua de même avec *Léo Burkart* et *l'Alchimiste*. Qu'importait d'ailleurs à Gérard, qui ne demandait qu'à s'effacer et qui, au surplus, ne faisait œuvre de modestie ni d'abnégation en ne signant pas le fade livret et les couplets mirlitonesques de *Piquillo*? Ce qui surtout l'enchantait, c'étaient les conditions du traité : il devait toucher, de même que Dumas, le jour de la première, 5000 francs pour la partition ; de plus, les deux librettistes avaient à se partager, comme droits d'auteur, 150 francs par représentation. *Piquillo* rapporta net

6 000 francs à Gérard : or, après la liquidation du *Monde Dramatique*, c'était le salut, sa justification auprès de son père : « C'est, dit-il en lui annonçant la bonne nouvelle, la grande affaire qui décide tout à fait de mon avenir [1] ! »

C'était d'abord Mme Damoreau, qui devait chanter le rôle de *Sylvia* [2]. Mme Damoreau-Cinthie, une étoile qui naguère resplendissait aux Italiens, puis à l'Opéra, venait de passer à l'Opéra-Comique, où ses créations étaient attendues avec la plus vive curiosité. Cependant, on ne sait pourquoi, le rôle de *Sylvia* échut à une autre... La pièce, annoncée pour novembre 1836, fut ajournée, et lorsque, l'année suivante, elle fut mise en répétition, ce fut Mlle Jenny Colon qui en fut chargée : le hasard seul n'avait pu faire si bien les choses !

L'ajournement de *Piquillo* laisse donc à Gérard quelques loisirs imprévus. Les employa-t-il à faire son premier voyage en Allemagne? On n'en saurait douter ; et, bien qu'il n'en puisse être apporté de preuve formelle, on peut dire que ce voyage est nécessité par le surplus de son histoire, qu'il ferme une lacune de cette période de vie et donne un enchaînement logique aux phases incertaines de son roman. Dans *Sylvie*, parlant de son premier billet, transmis à Aurélia dans un bouquet de Mme Prévost, il ajoute : « ...Et le lendemain, j'étais sur la route d'Allemagne... » Puis il explique qu'il en rapporta et lut à la comédienne son drame de *Francesco Colonna*. Or, s'il est acquis que ce drame a été réellement écrit, il n'existe aucune raison de mettre en doute le surplus de son récit.

Il est, d'autre part, certain qu'avant l'expédition si connue, entreprise avec Dumas en 1838, Gérard a fait un premier voyage en Allemagne. Dans une lettre qu'il écrit le 18 août 1840, à M. Labrunie, son oncle de Sainte-Foy, on relève ce passage :

« ...Lorsque j'ai passé à Agen, il y a quatre ans — (nous savons qu'il y en a six) — mon désir était d'aller vous voir à Sainte-Foy. Le soin de mon avenir m'a obligé à faire trois grands voyages en Allemagne, où, l'année dernière, j'ai été envoyé par le ministre de l'Instruction publique, chargé d'une mission. Aujourd'hui je suis encore sur le point de repartir pour trois ou quatre mois... »

1. Lettre à son père du 27 septembre 1836.
2. C'est la première apparition de ce prénom, si cher à Gérard.

Le premier de ces trois voyages, on ne saurait le placer, avec Champfleury, qui n'appuie sur rien son dire, après la traduction de *Faust*. Convient-il mieux d'adopter l'automne de 1836? A défaut de lettres, qui manquent totalement pour cette période, on a tiré argument — bien à tort, croyons-nous — de deux articles publiés dans *la Charte de 1830* (40) : l'un, du 18 octobre 1836, a pour titre : *le Rhin à Bâle* : ce n'est que variations sur des souvenirs antérieurs ; et la seule précision qu'on y découvre est relative à « une descente de Schaffhouse vers le canton de Bâle, *en 1832* »; l'autre, daté du 1er décembre suivant, est une étrange chronique : *Une soirée d'automne, extrait inédit du journal d'un voyageur enthousiaste.* L'imitation d'Hoffmann y voisine au pastiche ou à la parodie. C'est l'année ou Henry Egmont publie sa traduction des *Contes fantastiques* : or tout démontre que Gérard n'y fut pas étranger, que tout au moins il aida et guida le traducteur, ainsi que l'attestent assez clairement les notes, à la suite du *Magnétiseur*, sur Swedenborg, Mesmer et Cagliostro. A Hoffmann donc Gérard a tout emprunté pour cette chronique : le sous-titre, *Journal d'un voyageur enthousiaste* ; la forme de son récit, qui s'adresse « *à son ami Lothaire* »; enfin, — détail curieux, — le prénom d'*Aurélia*, que Gérard emploie ici pour la première fois, est celui de l'héroïne diabolique de *la Vampire*... C'est par une hurlante tempête, à une demi-lieue de Berlin, — c'est Hoffmann encore qui situe l'aventure, — dans un lamentable relais de poste : « Je me sentis ému jusqu'au cœur : partout la même misère, et la douce *Aurélia*, toute pâle, pâle de larmes et de froid... Pauvre enfant de quinze ans dont le père est sous les verrous, et dont la mère pleure dans sa chambre, la tête contre son lit... » Il veut la consoler, « sans paroles, *par la douce influence magnétique d'une âme qui s'en va réchauffer une autre âme* ». — « Tout mon cœur, ajoute-t-il, s'éleva jusqu'à mes lèvres et je ne sais comment j'ai fait pour ne pas baiser pieusement ses petits doigts d'ange silencieux... » Cette excursion de cauchemar se continue dans un théâtre où le conteur se transforme en chef d'orchestre épileptique ; puis, c'est l'apparition de *Giulella* « avec ses pattes d'araignée et ses yeux de crapaud à fleur de tête... » — « Dieu te garde, conclut-il, des mauvais tours que me joue ma pauvre tête... » Serait-ce déjà l'apparition des spectres de délire, et comme

un avant-goût de l'hallucinante *Pandora*? ou bien l'imitation d'Hoffmann l'a-t-elle simplement conduit à cette fantasmagorie grimaçante? Dans tous les cas, il faut renoncer à reliei cette nouvelle à l'idée d'un voyage en Allemagne, accompli à la même époque.

Il faut noter cependant que, dans *Sylvie*, il fait allusion à une maladie d'Aurélia, qu'un journal lui aurait fait connaître en Allemagne. Or il est exact qu'à cette époque Jenny Colon est souffrante, qu'elle a dû interrompre ses répétitions à l'Opéra-Comique. Rétablie, elle reparaît sur la scène, à l'été de 1837, et crée, le 11 août, le rôle de *Marie* dans *le Remplaçant.* Puis, le 31 octobre suivant, a lieu la première de *Piquillo.*

La pièce, annoncée d'abord en quatre actes, est réduite à trois : les mélodies colorées de Monpou furent applaudies, ainsi qu'il convenait ; mais le nom de Dumas suffit à peine à faire accepter la médiocrité du libretto. *Le Monde Dramatique*, sous la plume de Th. Vauclare, juge l'œuvre avec sévérité. Ce langage surprend, lorsqu'on le croit tenu dans la propre maison de l'auteur ; mais nous savons que, dès l'année précédente, Gérard a délaissé en d'autres mains les destinées du magazine. Le critique, il est vrai, s'adoucit lorsqu'il fait la part de l'interprète :

« Mlle Jenny Colon a créé le rôle de *Sylvia* avec une grande supériorité d'intelligence et de talent, quoique, dans quelques-unes de ses parties, ce rôle soit voilé d'une teinte de tristesse un peu sombre ; le rire et la gaieté vont mieux au gracieux visage de la charmante actrice que les larmes et la mélancolie. »

Gérard cependant triomphait ; mais on doit se demander si l'étoile heureuse, qui s'était enfin levée pour lui, n'était pas déjà voisine de son déclin. La rupture dut, en effet, suivre de près les représentations de *Piquillo.* Nous verrons quelle répercussion aura cet événement sur la vie de Gérard, mais, dans l'esprit de la diva, le souvenir de son chevalier-poète s'effaça, comme de l'onde changeante s'efface le reflet du nuage qui passe. Les fusées de son rire résonnèrent avec le même éclat devant son parterre accoutumé, et sans doute elle ne prit pas garde à la stalle restée vide, où si longtemps avait pris place son adorateur silencieux.

Elle touchait à la réalisation du rêve médiocre dont elle parait la retraite de sa carrière galante. Entre ses nombreux soupirans, elle avait distingué, perdu dans la zone obscure qui s'étend au pied de la rampe, l'un de ces anonymes auxiliaires, qui, dans le bataillon de l'orchestre, faisait chaque soir sa partie de flûte. Longtemps elle avait négligé cet amoureux, qui osait lever un timide regard vers son éblouissante clarté d'étoile : mais ce flûtiste utilisait pratiquement les loisirs des clôtures à organiser des tournées de province, se faisait l'impresario de quelques camarades avec lesquels il donnait des représentations aux environs de Paris. Il put ainsi approcher de plus près la savoureuse Jenny, dont il fit une fois la reine de sa troupe errante. C'est alors qu'il connut le seigneur-poète qui suivait obstinément le sillage de l'étoile. Peut-être dédaigna-t-il ce rival, assuré que sa propre persévérance finirait bien par avoir raison des hésitations de la dame.

Son heure vint, en effet : l'imminence de la trentaine, l'insécurité des liaisons de rencontre incitèrent peu à peu Jenny à chercher le tranquille refuge d'un foyer régulier. Alors elle regarda plus complaisamment le flûtiste : il s'appelait Louis-Marie-Gabriel Leplus, était né à Lille le 5 septembre 1806 ; il était donc son aîné de deux ans ; comme elle, il était issu d'un ménage de petits artistes provinciaux : Joachim-François Leplus, professeur de musique lillois, et Sophie-Caroline-Adélaïde Merlin, son épouse. Il était de son monde et, de plus, laborieux, prévoyant, ordonné comme un bureaucrate : que d'avantages sur le chimérique poète dont elle venait d'éprouver la fantaisie vagabonde ! Au moins celui-là ne poursuivrait point en elle je ne sais quel fantôme de religieuse morte ; de lui elle pourrait dire fièrement : « Celui qui m'aime, le voilà ! »

Dès les premiers mois de 1838, le mariage était décidé. Cependant Jenny créait en janvier le rôle d'Angélique dans *le Fidèle Berger*, d'Adolphe Adam, puis, le 30 mars, on applaudissait encore à sa grâce d'ingénue dans *le Perruquier de la Régence*, d'Ambroise Thomas. Quelques jours après, le 11 avril 1838, le mariage était discrètement célébré à la mairie du premier arrondissement. Les nouveaux époux continuèrent d'habiter au numéro 8 de la rue de Rohan, où déjà ils accomplissaient un stage de vie conjugale. L'acteur

Deslandes et un camarade de pupitre, Joseph Meifred, furent les témoins de l'époux : Jenny était assistée de Charles-François Jupin, autre musicien, et d'un oncle maternel, François-Denis d'Harminville, correspondant des théâtres. Ce dernier nom se retrouve encore, quatre ans plus tard, au bas de l'acte de décès de la cantatrice.

VII

L'ALLEMAGNE ; *LÉO BURKART* ; LE *SECOND FAUST* ; UN HIVER A VIENNE. — MARIE PLEYEL

Rien dans la vie extérieure de Gérard n'accusa d'abord ce que depuis il appela « l'émotion la plus navrante, le coup le plus terrible frappé sur l'âme par le destin ». Sa fine sensibilité percevait profondément la douleur, mais il la tenait secrète, ne l'exhalait par larmes ni par cris. Peu à peu cependant l'impression douloureuse s'ancrait, le souvenir se creusait, devenait une fixe hantise jusqu'à ce que, dans la mémoire obsédée, s'épandît l'hallucination. C'est ce qui apparaîtra par la suite ; mais, en cette année 1838, si active et si remplie, ses travaux, ses projets de théâtre apportent à la souffrance de son cœur une diversion bienfaisante. Le succès d'argent de *Piquillo*, en lui permettant d'éteindre en partie son passif du *Monde Dramatique*, lui fait entrevoir un avenir moins inquiet. Il doit attendre beaucoup de sa société avec Dumas ; or c'est maintenant son tour de donner son nom au nouveau produit de leur collaboration. Il en médite longuement le sujet, en même temps qu'il pourvoit aux feuilletons dramatiques de *la Presse* et de *la Charte de 1830* ; puis, quand il a jeté les bases de son scénario, il va partir pour l'Allemagne.

On ne sait pas grand'chose de son voyage de 1836 ; mais son excursion de 1838 est mieux connue. A ne consulter que la relation qu'il nous en fait, on ne supposerait pas que

c'est alors l'année mortelle à son amour ; rien n'y apparaît de la plaie qu'il emporte avec lui, rien des tristesses de l'amant qui voyage pour s'étourdir. Ses impressions, publiées d'abord dans *le Messager*, puis dans *la Presse* et dans *l'Artiste*, en fragmens réunis plus tard dans *Lorely*, sont, au contraire, fixées d'un ton léger, exempt de toute déclamation. L'approche du Rhin, « de la terre de Gœthe et de Schiller, de la Vieille Allemagne, notre mère à tous, — *Teutonia* », — provoque un élan d'enthousiasme, presque aussitôt corrigé par cette note désenchantée :

« Et voilà encore une illusion, encore un rêve, encore une vision lumineuse qui va disparaître sans retour de ce bel univers magique, que nous avait créé la poésie... Ainsi pour moi déjà bien des contrées du monde se sont réalisées, et le souvenir qu'elles m'ont laissé est loin d'égaler les splendeurs du rêve qu'elles m'ont fait perdre. »

Il en est des paysages et des aspects de la terre, ainsi que de la femme et de l'amour : l'approche et la réalisation ne lui laissent que cendres et regrets.

Il ne lui échappe aucune exclamation devant les magnificences du Rhin, et les grandes ruines fantômales que Victor Hugo apostrophe vers le même temps d'un ton si différent : « ... Aujourd'hui mélancoliques, la nuit, quand la lune revêt leur spectre d'un linceul blanc, plus mélancoliques encore en plein soleil, remplies de gloire,... rongées par le temps, sapées par les hommes, versant aux vignobles de la côte une ombre qui va s'amoindrissant d'année en année, elles laissent tomber le passé pierre à pierre dans le Rhin, et date à date dans l'oubli... » Ce n'est pas la manière de Gérard : « Je fais ici — dit-il, — une tournée de flâneur et non des descriptions régulières. Pardonnez-moi de rendre compte de Strasbourg comme d'un vaudeville... » Il vague, en effet, insouciant, par les rues, notant ici un trait de mœurs ou un costume, plus loin l'aspect d'un bal, d'une taverne ou d'une fête d'étudians. Parfois cependant il jette une note délicate et musicale, dont la fine émotion rompt la sécheresse de l'humoriste : parlant de ces églises d'une architecture merveilleuse, mais qui, malheureusement, catholiques au dehors, sont protestantes à l'intérieur, c'est-

à-dire nues et dégradées : « L'esprit a été tué, dit-il, dans ces superbes enveloppes de pierre et elles ressemblent aujourd'hui aux coquillages de nos musées, où l'oreille attentive croit distinguer un vent sonore, mais que la vie n'habite plus... »

Parti en septembre 1838 (41), il devait retrouver, à Francfort, Dumas, qui était venu par la Belgique, alors que lui-même avait fait le trajet par la Suisse. Car ce n'est point une simple promenade qu'il entreprend, et ce rendez-vous à Francfort est la grande affaire du voyage, c'est-à-dire, pour les deux associés, la collaboration à un double drame : *l'Alchimiste* et *Léo Burkart*. Gérard se trouve d'abord aux prises avec un de ces embarras d'argent qu'il narre de plaisante façon... Il avait cependant reçu, au départ, « 1 200 livres de l'ancien préfet des Landes, plus connu sous le nom de Harel » ; mais, en acquisitions, en imprévoyantes dépenses, l'étourdi voyageur a épuisé son viatique dès les premières étapes. « Ces 1 200 livres sont légèrement écornées par votre faute, écrit-il à Dumas (42), ayant tardé de deux jours à me dire où je devais vous rejoindre. Depuis deux jours, il passe bien de l'eau sous les ponts et bien des pièces d'or par les mailles d'une bourse ». Or, il n'a littéralement plus le sou : — « Une foule de circonstances plus impérieuses les unes que les autres, écrit-il à nouveau à son collaborateur, me retiennent à Baden-Baden ; la dernière de toutes, mais celle que je mets en première ligne, pour ne pas vous fatiguer du récit des autres, c'est que je n'ai plus d'argent. » Et il l'adjure de lui envoyer des fonds, poste restante, à Strasbourg, avec double avis, l'un à Strasbourg, à l'hôtel du Corbeau, l'autre à Baden, à l'hôtel du Soleil. Une lettre chargée, à destination collective, devait, en effet, ravitailler à Francfort les deux amis, qui, comme toujours, continuent à manger leur blé en herbe. A Gérard, Dumas transmet sa part, sous la forme d'une lettre de change tirée par Éloi fils, de Francfort, sur Elgé, de Strasbourg ; mais, par suite de difficultés entre Éloi fils et Éloi père, correspondant d'Elgé, ce dernier se refuse à faire honneur à la signature d'Éloi fils. D'où impossibilité pour Gérard de réaliser sa traite : or, n'ayant plus qu'un franc en poche pour dîner à Strasbourg à l'hôtel du Corbeau et coucher à Baden à l'hôtel du Soleil, où l'attend

son bagage, il versifie ses perplexités, en ce morceau, dédié « à M. Alexandre Dumas, à Francfort » :

En partant de Baden, j'avais d'abord songé
Que, par M. Éloi, que par M. Elgé.
Je pourrais, attendant des fortunes meilleures,
Aller prendre ma place au bateau de six heures :
Ce qui m'avait conduit, plein d'un espoir si beau
De l'hôtel du Soleil à l'hôtel du Corbeau ;
Mais, à Strasbourg, le sort ne me fut point prospère :
Éloi fils avait trop compté sur Éloi père...
Et je repars, pleurant mon destin non pareil,
De l'hôtel du Corbeau pour l'hôtel du Soleil ! [1]

Il s'engage ensuite, avec vingt kreutzers en poche, à travers la Forêt-Noire, très réjoui de l'imprévu que lui réserve cette excursion sans argent. Notons cependant qu'ici encore, de même qu'en son voyage d'Italie, les réels inconvéniens de l'absence de numéraire sont grandement atténués par cette conviction que l'incident Éloi-Elgé ne peut que se dénouer élégamment. En effet, la remise, en beaux frédériks d'or, expédiés de Francfort, du montant de la lettre de change, termine heureusement l'épisode. Gérard peut enfin sortir avec honneur de l'hôtel du Soleil et opérer sa conjonction avec le grand homme, dont la venue avait été retardée par les plus fabuleuses ovations.

Un séjour d'un mois à Francfort permet aux deux amis d'achever chacun leur drame, alternant, en des proportions incertaines, leur double collaboration. « Nous étions à Francfort-sur-Mein, — écrit Gérard, dix ans après, en tête des *Souvenirs de Thuringe*, — et nous y avons écrit chacun un drame dans le goût allemand. » Suivant la pratique inaugurée avec *Piquillo*, chaque pièce portera une signature unique et point ne sera mention de collaborateur ni dans le livre ni sur l'affiche. Ce transport des deux associés sur le théâtre de leur action, ce rendez-vous pompeusement assigné par Dumas sur les lieux du commun travail, que l'on rejoint par des voies différentes, ne semblent pas exempts, au moins de la part du romancier, d'un certain souci de réclame. Le labeur accompli sur place ne doit, au

1. *Lorely, Souvenirs d'Allemagne*, ch. II : *La Forêt-Noire.*

surplus, consister qu'en une besogne d'adaptation et de mise au point. L'une tout au moins des deux pièces n'a-t-elle pas été commencée et grandement avancée à une époque antérieure? Gérard n'y fait-il pas allusion dans sa lettre à son père, du 27 septembre 1836, lorsqu'il parle d'une grande pièce destinée au Théâtre-Français pour le mois de novembre, et qu'il dit être « *le travail de tout son été* »? C'est de *l'Alchimiste* qu'il s'agit sans doute, et non de *Léo Burkart*, dont la préparation paraît surtout avoir motivé le séjour à Francfort. On a d'ailleurs si peu de temps à y consacrer : les fêtes, les soupers, les promenades, le théâtre ne permettent guère aux deux amis de travailler que la nuit ; leur apparition dans la loge de MM. Rothschild a produit sensation : « Tout le monde se levait pour voir Dumas et les acteurs se tournaient vers lui en déclamant »[1].

Rentrés à Paris, aux premiers jours d'octobre, ils ne songent plus qu'à placer leur besogne. L'une des pièces ira à la Renaissance, l'autre à la Porte-Saint-Martin. Mais quel chassé-croisé se produit alors? A Anténor Joly, qui pompeusement inaugure, le 8 novembre, le théâtre de la Renaissance, avec une reprise de *Ruy Blas*, écherra *l'Alchimiste*, tandis que Harel imposera sa malechance à *Léo Burkart*. Or n'est-ce pas le contraire qui devait d'abord avoir lieu? — « Vous savez que nous *lirons* quand vous voudrez ; Dumas parle de lundi... », écrit Gérard à Joly, dans une lettre non datée, mais qu'on doit placer aux premiers jours de novembre 1838 : il y réclame, en effet, « deux stalles et trois petites loges de cintre », promises par Victor Hugo, pour la représentation de *Ruy Blas*, dont la reprise devait avoir lieu à cette date. Mais de quelle *lecture* veut-il parler? De *Léo Burkart* peut-être, puisque, d'abord reçue à la Renaissance, cette pièce n'y sera pas jouée et que, le 16 novembre, les auteurs rendront à Joly sa parole en lui signant ensemble la déclaration suivante : « Nous nous engageons, Gérard et moi, malgré la réception d'Anténor Joly, à ne pas exiger la représentation de la pièce intitulée *Léo Burkart*[2] ». Cette résiliation bénévole doit avoir sa compensation et c'est *l'Alchimiste* que finalement agrée le directeur de la Renaissance. Au mois de mars, Gérard, qui a fait de *Léo*

1. Lettre à son père, publ. par A. Houssaye (*la Presse*, 24 sept. 1865).
2. Léon Séché, *le Cénacle de Joseph Delorme*, t. I, p. 315.

Burkarl une refonte totale, écrit à Anténor Joly : « Je suis bien fâché qu'il ait fallu tant de temps pour rendre *Léo Burkarl représentable* et que, sous sa première forme, il ait été si indigne de vous ; je n'en tiens que plus à vous dédommager avec *Dolbreuse* [1]. » Il s'agit peut-être ici de ce drame moderne auquel Théophile Gautier fait allusion dans son *Histoire du Romantisme*, et dont la donnée se rapprochait de celle d'*Eugène Aram* : Gérard peut donc s'occuper d'une nouvelle pièce qu'il dit fort avancée, alors qu'il mène de front les répétitions des deux autres, qu'on jouera le mois suivant ! Tout cela s'explique assez bien : toutefois on peut se demander, — si Harel n'a reçu *Léo Burkarl* qu'après le refus de Joly — à quel travail pouvaient bien s'appliquer les 1 200 francs comptés à Gérard, lors de son départ pour l'Allemagne. La gêne bien connue de Harel exclut l'idée d'une avance sur une pièce à faire, sans plan arrêté ni contrat préalable. Il faut donc supposer qu'il s'agissait de *l'Alchimiste* et qu'un troc aurait eu lieu ensuite entre les deux théâtres.

L'Alchimiste fut représenté à la Renaissance le 10 avril 1839, alors que la première de *Léo Burkarl* avait lieu six jours après, le 16 avril, à la Porte-Saint-Martin. *L'Alchimiste*, drame en 5 actes, en vers, dont le rôle principal fut tenu par Frédéric Lemaître, eut un succès modeste, suffisant cependant pour permettre à Gérard de gagner 1 200 francs [2] ! exactement la somme reçue de Harel... On estime communément que cette pièce est celle où la main de Dumas fut la plus opérante. On pourrait invoquer, en effet, sa parfaite construction scénique, la versification facile et l'intensité de l'intérêt dramatique. On y verrait aussi, comme une marque plus personnelle, une dédicace en vers de Dumas amoureux à son interprète favorite, la Francesca de *l'Alchimiste*, à l'opulente et sculpturale Ida Ferrier, qui, le 5 février 1840, deviendra Mme Alexandre Dumas :

L'aurore en s'éloignant, ordonne à la prairie
De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla ;

1. Lettre à Ant. Joly, 2 mars 1839. *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan . . XV.
2. Lettre à son père, de Vienne, 30 janv. 1840 (*le Temps*, 20 août 1907).

L'aurore à son retour trouve l'herbe fleurie ;
Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Faites vite pour moi ce drame. » — Le voilà !

Cependant l'empreinte de Gérard y est manifeste. Notons d'abord l'origine : *l'Alchimiste* est une pièce empruntée au répertoire allemand, où elle est intitulée *Fasio*, et dont Gérard et Dumas ont fait une très libre adaptation. Mais qui donc connaît assez le théâtre et la langue germaniques pour découvrir ce drame et le traduire? Si maintenant nous passons à la lecture, — elle est possible encore et les beaux vers n'en sont pas absens, — combien nous sentons, dans les deux premiers actes surtout, la fable coutumière, le sujet préféré de Gérard : ce Fasio n'est-il pas l'élève de Nicolas Flamel, le fils de Faust et de Laurent Coster ? Regardez-le, veillant sur ses creusets, en l'ouvroir de sorcellerie : près de lui, son épouse, la douce Francesca, l'entoure de sa sollicitude. Comme elle ressemble à dame Pernelle de *Nicolas Flamel* et à la bonne Catherine de *l'Imagier de Harlem*! Mais voici qu'apparaît la Fantaisie, l'illusion fatale aux chercheurs d'idéal, à l'inventeur et au poète. Elle s'incarne ici sous les traits de la belle courtisane Maddalèna, figure angélique qui fut là-haut Zéphon ou Gabriel, mais qu'à travers son enveloppe terrestre *l'âme de Fasio a reconnue !...* Gérard l'aurait souhaitée plus irréelle encore, aurait voulu faire évoluer son drame dans une action plus symbolique ; les deux premiers actes sont presque parfaits : c'est la douce poésie de Gérard qui s'épand, si pénétrante, de ces vers émus. Mais le symbole se noie bientôt dans la vulgarité du mélodrame ; nous sentons intervenir la main du dramaturge, rompu aux exigences de son public et qui sait quelle pâture il sied de lui présenter. Une somptueuse mise en scène, les noms de Frédéric Lemaître et de Mlle Ida maintiendront la pièce jusqu'à la fin de mai 1839. Une phrase du *Monde Dramatique* restitue à Gérard sa part anonyme : « ... Tel est *l'Alchimiste*, de M. Dumas, qui n'est pas seul, j'oubliais de vous le dire, le père du nouveau-né, et à qui la chronique donne pour collaborateur M. Gérard, l'auteur non nommé de *Piquillo* [1]. »

1. *Le Monde Dramatique*, t. VIII, p. 234.

Autrement original est ce *Léo Burkart*, que Gérard va signer seul et marquer d'un bout à l'autre de son empreinte. En s'attachant à cette œuvre, il obéit, comme toujours, à une tenace hantise, qui, depuis deux ans au moins, habite son esprit. C'est la tragique aventure de Kotzebue, ce médiocre dramaturge dont le poignard de Carl Sand interrompit l'équivoque carrière, qui lui fournit la première idée de « cette composition dramatique, traitée librement à la manière de Schiller »[1]. Quel attrait put exercer ce Scribe du théâtre allemand sur l'esprit de Gérard? A l'évidente instigation de ce dernier, *le Monde Dramatique* publiait, en mars 1837, une notice signée Savoye, et un portrait lithographique de Kotzebue. Dès alors, il songe à traduire et à vulgariser les œuvres principales de celui-ci. Il en sera distrait par d'autres tâches, mais il y reviendra plus tard en traduisant *Misanthropie et Repentir*, que son ami Houssaye fera recevoir par le comité des Français.

Bien qu'il se défende ensuite de s'être inspiré, pour *Léo Burkart*, de Kotzebue et de Carl Sand, bien qu'il se réfère à un autre attentat qui se serait accompli à Francfort, deux mois après le crime de Sand (43), c'est cependant à la tragédie de Manheim qu'il songe uniquement, lors de la préparation de son drame; c'est avec la pensée de s'en mieux pénétrer qu'il organise avec Dumas la rencontre de Francfort et que tous deux se rendent à Manheim et à Heidelberg. Toutefois, n'est-ce pas à Dumas seul qu'il faut attribuer le raffinement d'information auquel se livrent les deux voyageurs? Visite du cimetière et du lieu de l'exécution, interview du directeur de la prison où fut enfermé Sand, visite au Dr Widmann, bourreau de Manheim, description du sabre en forme de cimeterre qui avait servi au supplice, enfin reconnaissance des bois de l'échafaud, utilisés par le bourreau à la confection d'une tonnelle festonnée de pampres, telles sont les phases du pèlerinage que détaille humoristiquement Gérard, mais où se reconnaît la documentation favorite du roi du mélodrame.

La part de celui-ci dans *Léo Burkart* s'est bornée, nous dit Gérard dans sa préface, « à des conseils pour la composition ». — « Je n'étais, moi, pour quelque chose, que dans l'arrangement dramatique des scènes et dans l'exécution

1. Préface de *Léo Burkart*, publ. à la suite de *Lorely*.

du dialogue », dit de son côté Dumas, qui cependant pèche rarement par excès de modestie. D'ailleurs, le scénario est déjà conçu, a reçu peut-être un premier développement, lorsque les collaborateurs se réunissent : c'est ce que confirme cette phrase de Dumas, dans une lettre à Gérard : « Cher ami, par considération pour vous, j'ai choisi, *pour couver l'œuf que vous avez pondu*, Francfort-sur-le-Mein... » Georges Bell prétend, il est vrai, avoir vu le manuscrit original « écrit par les deux mains ».

Ce qui est certain, c'est que *Léo Burkart* porte, du commencement à la fin, le reflet de la pensée de Gérard. Dès les premières scènes, nous le reconnaissons sous les traits du vacillant et nostalgique Franz Lewald ; nous l'entendons parler par la bouche du généreux, loyal, mais irrésolu Léo Burkart. Lorsque Franz revoit la maison de Marguerite, la compagne d'enfance qu'il retrouve mariée, il ne reconnaît plus les lieux chers à son souvenir :

« La maison n'est plus la même, soupire-t-il ; et si je ne retrouvais là, sous les croisées, cette délicieuse vue des bords du Mein qui nous a fait rêver bien des fois, les montagnes, les eaux, les choses de Dieu que l'homme ne peut changer ; eh ! bien, je ne saurais à quoi rattacher ici mes souvenirs... le salon a pris un air tout moderne, les vieux meubles ont disparu, avec le souvenir des vieux parens peut-être, et des anciens amis sans doute... »

Il n'est pas jusqu'à l'*air très vieux, languissant et funèbre*, qui ne se retrouve ici :

« ...Un instant même, je distinguai la mélodie d'une certaine valse de Weber, qui me rappela tout à coup tant de douces impressions de jeunesse que je me mis à pleurer... »

Cependant son cœur est froid à l'amour et tout de flamme aux rêveries :

« Ce n'est point à des créatures mortelles que doit s'adresser mon désir, mais à de saintes idées, à des abstractions mystiques de religion, de gloire et de patrie, qui ont été les premiers germes de mon éducation, et vers lesquelles s'est tourné le premier éveil de mon cœur. »

Reconnaissez maintenant ce rappel de la désespérance qui est au fond de l'âme romantique :

« Ce siècle, qui ne compte pas encore vingt années, s'est levé

au milieu de l'orage et de l'incendie. La guerre rugissait autour de nos berceaux et nos pères absens revenaient par instans nous presser sur leur sein, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus et consternés... Oh ! maintenant qu'un calme plat a succédé à tant d'orageuses tourmentes, étonnez-vous que nous ayons peine à nous remettre de nos efforts prématurés, et que nous n'ayons plus à offrir aux femmes qu'une âme flétrie avant l'âge, et des passions énervées déjà par le doute et par le malheur. »

Ce Franz est l'affilié d'une société secrète d'étudians, — les Frères de la Jeune Allemagne, — que tout à l'heure le sort va désigner, en tribunal secret, pour frapper le ministre renégat ; mais, plus perplexe qu'Hamlet, dans les complications où l'amène la lâcheté de son désespoir amoureux, il tournera contre lui-même le fer qu'il avait juré de porter au cœur du tyran.

Et ce Léo Burkart lui-même? N'est-il pas aussi un idéologue à l'enthousiasme ardent, mais au vouloir débile? Publiciste à la plume généreuse, il a fécondé les fermens toujours latens en l'âme des peuples de ces entités, abstraites autant que mal définies, de liberté, d'émancipation. Mais, lorsque la popularité, ainsi conquise, l'aura conduit, de fortuites circonstances aidant, au poste de premier ministre, il ne verra, en toute conscience, d'autre moyen de faire son devoir et de servir le peuple qu'en « s'adaptant à sa fonction ». Et lorsque les étudians mutinés viendront, armée redoutable, lui reprocher d'aborder le pouvoir par l'oppression et l'arbitraire, il répondra par cette phrase mémorable :

— « J'entre en fonctions par le maintien des lois, messieurs !... »

Si *Léo Burkart* pouvait être repris aujourd'hui, ce ne serait pas, comme en 1839, le mot de Diégo : « Les rois s'en vont, je les pousse », qui provoquerait les applaudissemens, mais bien la déclaration du ministre Burkart, et le discours optimiste dont le révolutionnaire parvenu essaie d'apaiser ses anciens amis :

« ...L'avenir n'a plus de barrières privilégiées : moi-même, vous le voyez, je suis une preuve vivante que l'on peut arriver à tout. Moi, c'est-à-dire un de vous; moi qui, après vous avoir parlé en maître, vais vous parler en père... »

Cependant il n'est pas l'homme de sa rapide fortune, ce Léo Burkart, dont la droite conscience s'effarouche des exigences de la raison d'État, qui répugne aux moyens déloyaux, lorsqu'il s'agit de s'approprier les papiers d'un conspirateur, de saisir le plan d'une conjuration tramée contre sa propre personne et la sûreté de l'État. Il ne sait même pas composer avec la passion du prince, qu'il heurte de front, en s'attirant le ressentiment du maître et les représailles de la favorite. Les hautes jouissances, les nobles responsabilités du pouvoir n'ont pu hausser son cœur débile au-dessus des médiocres soucis privés : et lorsqu'il croit menacée la sécurité de son foyer, c'est le pouvoir qu'il sacrifie à son bonheur. « L'homme se trompe à sa destinée, — dit-il, — il prend son désir pour une vocation, il se croit appelé à réformer le monde, il veut faire d'une plume le levier d'Archimède..., tandis que Dieu l'a créé pour être fils respectueux, bon mari, honnête homme, et voilà tout... » Au résumé, rêveur stérile, impuissant à réaliser, apôtre auquel manque la foi tenace et l'action énergique, il est le probe, mais nuisible semeur qui n'a même pas su faire mûrir sa moisson décevante. — Qui donc pourrait contester à Gérard la paternité exclusive de ce personnage, dont nous rencontrerons tout à l'heure un autre avatar dans *l'Imagier de Harlem?*

Une solide construction scénique, une couleur locale heureusement distribuée, l'habile emploi des ressorts mélodramatiques, enfin l'interprétation brillante de Melingue et de Raucourt semblaient devoir être autant d'élémens de réussite. Rien cependant ne put conjurer le mauvais sort qui, depuis le début, pesait sur *Léo Burkart*, et Gérard vit s'enfuir, une fois encore, son bel espoir de fortune. La pénurie de Harel, la suppression d'un acte presque entier, l'insuffisance des décors, les craintes du ministre Montalivet devant un spectacle jugé dangereux, l'obstruction de la censure, levée seulement au commencement d'avril, furent autant de causes d'insuccès. La pièce, jouée aux premiers jours de l'été, ne put avoir que trente représentations en mauvaise saison. Et pour l'automne suivant, Harel attendait un éléphant !

Si cependant quelque œuvre devait survivre du théâtre de Gérard de Nerval, ne serait-ce pas ce drame original

et plein d'idées? N'y trouve-t-on pas déjà, sous sa ferme écriture, un peu de cette fine sensibilité et de cette émotion pénétrante qui sont le charme de ses œuvres de la maturité ?

Une maigre indemnité, obtenue du gouvernement et partagée avec Harel, pour le retard préjudiciable causé par la censure, fut tout ce que Gérard tira de *Léo Burkart*[1]. Or, que de démarches et de soucis ne lui avait pas valus cette pièce ; on en peut juger par le récit plein de verve qu'il en fait dans *les Faux Saulniers*, puis dans l'*Appendice des Scènes de la Vie allemande*. De ce surmenage inquiet, cependant, la souffrance de son cœur reçoit peut-être quelque diversion. Chercha-t-il même à revoir Jenny Colon? Après son mariage, celle-ci reparut, en août 1838, sur la scène de l'Opéra-Comique, dans *la Figurante ou l'Amour et la Danse*. *Le Monde Dramatique*, qui, pour la première fois, la désigne sous le nom de Mme J. Colon-Leplus, lui continue ses louanges. Elle joue ensuite dans *la Mantille*, en janvier 1839, puis dans *le Planteur*, de Saint-Georges, avec la musique de Monpou. *Le Monde Dramatique* loue ici, non sans quelque ironie, les progrès de la cantatrice dans l'art de la fioriture ; puis il reproduit le costume qu'elle porte dans *les Treize*, en avril 1839. Notons, en passant, que le même article, qui commente longuement la première des *Treize* et rend hommage à Mme Leplus, — « aujourd'hui une de nos plus admirables cantatrices », — consacre quelques lignes à *Léo Burkart* : « Un jeune écrivain, — y est-il dit, — avantageusement connu dans la presse, *vient de débuter* dans la carrière dramatique, de manière assez brillante. *Léo Burkart*, dû à la plume de M. Gérard, est une œuvre vraiment littéraire et par la hardiesse des conceptions et par la force et l'élégance du style. »

Harassé de ce long effort, sentant peut-être le bourdonnement précurseur de ses tempes, il a hâte de repartir, voyageur dont rien désormais n'arrêtera la marche errante. C'est toujours l'Allemagne dont l'attrait le sollicite. Il lui tarde de revoir les calmes paysages, dont les sombres verdures rehaussent si bien les maisons d'un autre âge, ces hôtelleries aux pignons enluminés, aux gothiques enseignes, pareilles aux frontispices d'anciens manuscrits. Il y a

1. Sur cette indemnité, voir *infra*, p. 160.



1. JENNY COLON. — 2. JENNY COLON, DANS *L'ONCLE RIVAL*.
3. J. COLON-LEPLUS, COSTUME DES *TREIZE*. — 4. Mme J. COLON-LEPLUS

tant de douceur dans l'hospitalité de ces vieux logis, le salut de l'hôte est si affable, et si accueillant le sourire de l'hôtesse aux blonds cheveux ! En cette atmosphère apaisée, il a recouvré son âme d'enfant, et son esprit puéril s'épanouit encore à l'allégresse de vivre. C'est sa jeunesse qui lui revient aussi, avec les ballades d'Uhland, et fait voltiger, comme aux étangs et aux forêts du Valois, les rondes d'elfes et d'ondines aux cimes brumeuses du Harz et du Taunus.

C'est d'abord un capricieux voyage qu'il commence, au milieu de novembre, sans objectif et sans horaire, au hasard des chemins et des voitures : « J'aime à dépendre un peu du hasard, — écrit-il ; — l'exactitude numérotée des stations de chemin de fer, la précision des bateaux à vapeur arrivant à jour et à heure fixes ne réjouit pas un poète... » Il parvient ainsi à Lyon, songe un instant à l'Italie, mais, apprenant que la route des Alpes est mauvaise et neigeuse, il bifurque, sans plus hésiter, vers Genève, où il arrive par Bourg, Nantua et Ferney. Puis, après deux jours, il prend le bateau pour Lausanne et repart pour Bâle, qu'il déclare être la plus belle ville de la Suisse; ensuite, par Aarau, il arrive à Zurich, d'où, le lendemain, il prend la poste pour Constance et se rend à Lindau [1]. Il gagne alors Augsbourg, et, après une halte à Salzbourg, la patrie de Mozart, il fait son entrée à Vienne, le vingtième jour de son voyage, — Vienne, qui, dans son espoir, doit lui être un avant-goût de l'Orient...

S'il faut en croire les épîtres alertes qu'il adresse de cette ville à *la Presse* (44), et ce folâtre journal qu'il intitule *les Amours de Vienne*, l'existence qu'il y aurait menée, en ces quatre mois d'hiver, n'aurait eu rien de morose. Ce n'est point en vain, d'après lui, qu'il débute en invoquant les noms de Sterne et de Casanova ; et, bien qu'il se défende d'avoir les « nombreux mérites » de ce dernier, il fait preuve cependant d'une certaine activité sentimentale, passe assez allègrement de la blonde à la brune, cueille la Katty au théâtre de Leopoldstadt et la Whahby sur le Prater ; puis, las des grisettes et des nymphes populaires, il se donjuanise et raffine de séductions près des belles dames de la

1. Lettre à son père, de Vienne, 19 nov. 1839. (*Nouv. Revue internat.*, 1er mai 1894.)

société viennoise. Sont-ce là façons d'amant qui cherche l'oubli? Est-ce le ton de celui qui porte au cœur la toujours saignante blessure de son amour perdu? Mais ce ne sont qu'apparences, et déjà se révèle la dualité psychique qui bientôt doit aboutir à l'épanchement du rêve dans la vie.

Malgré lui se reforme l'immuable image : il fait de la Katty cette esquisse, sous laquelle transparaît un portrait déjà vu, une figure aperçue ailleurs et si facile à reconnaître :

« Mon ami ! — c'est à Théophile qu'il s'adresse, — imagine que c'est une beauté de celles que nous avons tant de fois rêvées, la femme idéale des tableaux de l'école italienne, la Vénitienne de Gozzi, *bionda e grassota*, la voilà trouvée ! Je regrette de ne pas être assez fort en peinture pour t'en indiquer exactement tous les traits. Figure-toi une tête ravissante, blonde, blanche, une peau incroyable, à croire qu'on l'ait conservée sous des verres, les traits les plus nobles, le nez aquilin, le front haut, la bouche en cerise ; puis un col de pigeon gros et gras, arrêté par un collier de perles ; puis des épaules blanches et fermes où il y a de la force d'Hercule et de la faiblesse et du charme de l'enfant de deux ans... »

Est-ce *elle* encore qu'il croit revoir, bien que cette fois devenue brune, en ce palais de Vienne, où il a pu se faire introduire, l'une de ces trois belles dames, qui causent, assises devant une grande cheminée de marbre, au milieu d'un cercle de ministres et de diplomates? L'une est française, l'autre anglaise, la dernière italienne. Toutes trois sont charmantes, et Gérard concentre, de tout son prestige de poète et de Français, les regards et l'attention de ces Grâces. Il sait se montrer digne de l'épreuve et se sent en possession de tous ses moyens. Un dîner de choix, des vins de France et de Hongrie ont allumé la flamme de son esprit et excité la verve de sa causerie.

« Il est bien mis, son linge est d'une finesse exquise, ses cheveux sont soyeux et frisés légèrement, il fait du paradoxe, ce qui est usé en France, mais à Vienne encore tout neuf ; il flamboie et pétille ; on le touche, il en sort du feu. Le voilà donc bien posé : il plaît prodigieusement aux dames et les hommes sont très charmés aussi... On se plaint qu'il parle peu, mais, quand il s'échauffe, il est très bien ! »

Dans cette silhouette qu'il trace, en badinant, de lui-

même, il ne faut voir ombre de fatuité, n'est-ce pas? Le portrait n'est-il pas, au surplus, très fidèle? Il suffit de le rapprocher du croquis que nous a laissé de lui Philibert Audebrand :

« En 1840, nous dit celui-ci, Gérard conservait l'allure jeune et les manières chevaleresques, dont a fait parade la génération de 1830. Il portait la barbe en bouc, une barbe châtaine qui le faisait ressembler à un portrait peint par Van Dyck. Sa figure, légèrement émaciée, était animée d'un regard plein de feu et imprégnée d'un peu de malice. De taille moyenne, un peu frêle sans être maigre, il était mis, comme devait être, à cette époque, un écrivain déjà fêté par le succès, pas trop d'élégance, pas trop de négligence non plus. [1] »

Les plus nobles salons de Vienne lui sont ouverts. Recommandé par Lingay, secrétaire de M. Guizot, auquel Théophile l'a présenté, il reçoit de l'ambassadeur, M. de Sainte-Aulaire, l'accueil le plus empressé. Les bals, les spectacles, la musique se partagent ses soirées ; il lit des comédies, joue des proverbes avec l'ambassadeur et Mme de Sainte-Aulaire ; il rencontre journellement les princes Schwartzenberg, Esterhazy, Dietrichstein et le maréchal duc de Raguse ; M. de Metternich apparaît aussi quelquefois aux réceptions officielles... Mais un nouveau rêve a traversé la fièvre de cette vie mondaine. — C'est d'abord une autre Adrienne qu'il croit retrouver un soir sous les traits d'une blonde archiduchesse, une vision furtive que seuls nous font connaître une allusion rapide de l'obscure *Pandora*, puis un lambeau de pensée jeté parmi les notes informes de son carnet d'Orient [2] : « Pardonne-moi, dit-il dans *Pandora* , d'avoir surpris un regard de tes beaux yeux, auguste archiduchesse, dont j'aimais tant l'image, peinte sur une enseigne de magasin. Tu me rappelais l'*autre*, rêve de mes jeunes amours... » Dans ses notes de voyage, cette phrase nous arrête encore : « A Vienne, ne l'ai-je pas revue dans une des filles de l'archiduc... » Celle-là, point n'est besoin de chercher à la mieux connaître ; elle doit rester lointaine à côté d'Adrienne, sur l'intangible Olympe, au domaine de l'inassouvi. Mais quelle est donc cette figure plus réelle,

1. Ph. Audebrand, *Petits mémoires du XIXe siècle.*
2. Sur ce carnet, voir *infra*, p. 190.

qui sera pour quelques jours l'Aurélia de cette Adrienne, — l'héroïne de cette idylle rapide, qui participe non moins du mystère, qui enveloppe entière l'histoire sentimentale de Gérard de Nerval?... Car ici nous sommes réduits aux quelques lignes qu'il y consacre dans *les Amours de Vienne* et dans *Aurélia*. Est-ce bien au surplus de la même femme qu'il s'agit?... Ici, il se borne à dire « que cela a mal fini »; puis il interrompt ses confidences en citant un vers de Klopstock : « Mais voici que la discrétion me fait signe de son doigt d'airain ».

Le masque de la belle inconnue a pourtant été soulevé, et il a suffi, pour la reconnaître, de rapprocher, des deux fragmens que nous venons de citer, quelques mots de la préface de *Lorely* et surtout deux lettres de Gérard, l'une à Jules Janin, la seconde à son père. Mais combien elle ressemble peu à la blonde Jenny, et que nous sommes loin du type *biondo e grassoto* de Gozzi !... Elle n'en est pas moins séduisante, avec ses yeux vifs, ses traits mobiles, son fin visage encadré de bandeaux bruns, cette Marie Pleyel, dont le souvenir s'associe à celui d'un grand amour de Berlioz. L'éclat de sa renommée, le prestige de son talent lui font une auréole qui achève de lui soumettre les cœurs. En cette cour de Vienne, où Gérard retrouve la grâce polie et le culte des arts hérités du XVIII[e] siècle, poètes et musiciens sont rois et tous les virtuoses de l'Europe sont tour à tour attendus et fêtés : des artistes comme Bériot, le veuf de la suave Malibran, Liszt, Anna Ludlow et Marie Pleyel s'y disputent l'enthousiasme. Il vient des pianistes de partout et Sainte-Aulaire compare « cet *embarras* de pianos à la journée des brancards ».

La beauté de Mme Pleyel produit sur Gérard une vive impression : il s'est fait donner pour elle une recommandation de Janin, mais on la dit si entourée de ducs, de princes et de célébrités de tout ordre qu'il reste plus d'une semaine sans oser se présenter. Enfin il la rencontre à la table de l'ambassadeur et finit par surmonter sa honte :

« M. de Sainte-Aulaire, auprès duquel nous étions placés, écrit-il à Janin [1], m'a trahi tout d'abord, et à peine a-t-il eu

1. Lettre à J. Janin, de Vienne, 23 déc. 1839. *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, l. XIX.

prononcé votre nom que Mme Pleyel ne s'est plus occupée que de vous et que de moi par conséquent. On a déclaré de toutes parts que j'étais très heureux ; princes, ambassadeurs et maréchaux de France (M. le duc de Raguse y était), tous ont compris qu'il s'agissait pour notre belle compatriote d'un *souvenir* bien supérieur à leurs hommages, et je vous jure que l'Allemagne, la Russie et l'Émigration se trouvaient fort humiliées dans ce moment-là. Ce matin, Mme Pleyel m'a parlé bien longtemps de vous et m'a dit tout ce qu'elle devait à votre amitié. Vous allez la revoir dans quelques jours ; elle a grand peur de Paris et compte sur vous avant tout. Je ne vous dirai pas combien elle a eu de succès à Saint-Pétersbourg et à Leipsick et combien elle en a ici : les journaux vous ont transmis déjà toutes ces merveilles. »

La modestie et la discrétion de Gérard ne lui permettent pas d'exprimer autrement son ravissement, mais on sent que ce nom revient malgré lui sous sa plume. Dans *les Amours de Vienne*, c'est d'elle encore qu'il s'agit, lorsqu'il narre à demi son aventure avec une dame brune qui ressemble à la Grisi dans le premier acte de *Don Juan* (45). Il y a bien dans ce récit quelques contradictions avec la lettre à Jules Janin; mais il est manifeste que Gérard évite avec soin toute précision pouvant mettre son lecteur sur une piste indiscrète. Enfin, c'est bien la même histoire qu'il complète, d'un accent si douloureux, dans les premières pages d'*Aurélia*, et, malgré le « joyeux carnaval dans une *ville d'Italie* », c'est bien toujours l'inconnue de Vienne qu'il désigne dans « cette femme d'une grande renommée, qui le prit en amitié, et qui, habituée à plaire et à éblouir, l'entraîna sans peine dans le cercle de ses admirateurs... » Il y achève sa confidence et nous explique comment « cela a mal fini ». Dans la joie qu'il éprouve à se sentir un amour nouveau, il écrit à la dame ; mais la lettre est à peine partie qu'il voudrait la retenir et qu'il va rêver dans la solitude à ce qui lui semblait une profanation de ses souvenirs. Le soir, comme elle s'étonnait de cette ferveur soudaine, — car il avait franchi, en un jour, « tous les degrés des sentimens, que l'on peut concevoir avec apparence de sincérité, » — il en est réduit, « ne retrouvant plus le diapason de sa lettre, à lui confesser avec larmes qu'il s'est trompé lui-même en l'abusant ». Il semble pourtant qu'il l'ait, quelques jours, réellement aimée et qu'une illusion nouvelle

eût pu fleurir encore si, entre lui et cette peu cruelle magicienne, ne s'était brusquement interposé le spectre jaloux... Alors qu'il s'abandonne à ce leurre divin, il a retrouvé, pour célébrer les mérites de son idole éphémère, les mots vibrans dont il exaltait naguère les grâces de l'*autre*... A défaut de la lettre où il lui avouait ses ardeurs, il nous a laissé un autre témoin de son rapide enthousiasme, une louange si enflammée qu'il émet lui-même cette crainte « que certains lecteurs ne puissent voir un amant dans l'admirateur... » C'est une notice restée manuscrite[1] et que, sans doute, il n'a pas osé publier, encore qu'il s'y soit voilé d'un nouveau pseudonyme. Dans ce morceau de premier jet, qu'il intitule : *Madame Camille Pleyel; Silhouette d'artiste*, par *Saphir*, il loue tour à tour, sans plus de mesure, le talent de l'artiste et la beauté de la femme. — « Elle ne se borne point, — dit-il, parlant de la virtuose, — à la technique de l'art, mais elle y mêle aussi quelque chose de doux, d'intime et de tendre... C'est le vol de la fantaisie et le murmure de la sensation... Les Grâces, ces étranges et capricieuses déesses, aiment à voltiger autour des traits aimables de cette artiste, à environner de charme sa physionomie toute romantique et espagnole. » Voyez enfin l'image somptueuse que fait jaillir son extase : « Deux yeux qui sont comme le crépuscule d'un soir de printemps dans l'Alhambra, un visage éclatant comme le pâle reflet de la lune, une voix qui semble l'accent passionné d'un andante, et un sourire qu'on dirait le rêve d'une poésie d'amour... »

Or tout cela s'efface à l'approche de la sirène et son désir se fond dès qu'il en sent l'objet à la portée de sa main... Sa recherche de l'amour restera donc à jamais insatisfaite, et, sous l'étreinte des plus belles formes humaines, il sentira fuir toujours l'idéale figure qu'il avait cru saisir. Le désespoir le plus cruel succède à ces décevantes tentatives. N'est-ce pas après ce douloureux aveu à Marie Pleyel qu'il faut placer sa promenade nocturne aux bords du Danube et la rencontre qu'il y fit de son ami Alexandre Weill (46)?

« Voyez, mon cher, lui aurait-il dit, combien ce lieu nous convie à sortir proprement de la vie. Le cœur vous en dit-il?... »

On pourrait croire à une lugubre boutade, si le spectre du

1. Collect. Spoelberch de Lovenjoul.

suicide ne se dressait ailleurs encore dans son œuvre, plus nettement inquiétant et prophétique. En 1843, il publie, dans *la Sylphide*, l'une de ses *Filles du Feu*, *Octavie ou l'Illusion* : il y fait de la façon la plus émouvante le récit de sa première vision de la mort.

En cette nouvelle où il traite les dates avec la plus libre fantaisie, place au printemps de 1835 l'excursion qu'il fit en Italie en octobre 1834, anticipe de plus de dix ans son voyage en Orient, il cite une lettre à Jenny Colon, où il fait à l'aimée la confession pathétique d'un épisode de son séjour à Naples. Cette lettre, dont il place assez exactement la date trois ans après son séjour en Italie, donc vers l'automne de 1837, rappelle à son début le ton habituel des supplications du triste amant. Après avoir déclaré à Jenny que sa plus grande envie est de mourir pour elle, il fait de cette plainte le préambule de son récit :

« Mourir ! grand Dieu ! pourquoi cette idée me revient-elle à tout propos, comme s'il n'y avait que la mort qui fût l'équivalent du bonheur que vous promettez? La mort ! ce mot ne répand cependant rien de sombre dans ma pensée. Elle m'apparaît couronnée de roses pâles, comme à la fin d'un festin ; j'ai rêvé quelquefois qu'elle m'attendait en souriant, au chevet d'une femme adorée, après le bonheur, après l'ivresse, et qu'elle me disait :

« — Allons, jeune homme ! tu as eu toute ta part de joie en ce monde. A présent, viens dormir, viens te reposer dans mes bras. Je ne suis pas belle, moi, mais je suis bonne et secourable, et je ne donne pas le plaisir, mais le calme éternel. »

« Mais où donc cette image s'est-elle déjà offerte à moi?... »

Cette transition le conduit à son histoire : c'est à Naples, la nuit, près de la Villa Reale. En sortant du palais Gargallo, où il a discuté longtemps, en noble compagnie, sur la forme de la pierre d'Éleusis, Gérard a rencontré une jeune femme du peuple que son illusion lui fait accepter comme une incarnation de celle qui habite à toujours sa pensée. Il la suit chez elle, et, après avoir poussé très loin l'illusion, il s'y arrache et se met à errer par la ville déserte, l'esprit subitement traversé par l'idée de la mort. Aux lueurs du matin, il gravit le Pausilippe et le dénûment de son cœur lui fait apparaître pour la première

fois le spectre noir qui le guette, lui arrache cette plainte effarée :

O dieux ! je ne sais quelle profonde tristesse habitait mon âme, mais ce n'était autre chose que la pensée cruelle que je n'étais pas aimé. J'avais vu comme le fantôme du bonheur, j'avais usé de tous les dons de Dieu, j'étais sous le plus beau ciel du monde, en présence de la nature la plus parfaite, du spectacle le plus immense qu'il soit donné aux hommes de voir, mais à quatre cents lieues de la seule femme qui existât pour moi, et qui ignorait jusqu'à mon existence. N'être pas aimé et n'avoir pas l'espoir de l'être jamais! C'est alors que je fus tenté d'aller demander compte à Dieu de ma singulière existence. Il n'y avait qu'un pas à faire : à l'endroit où j'étais, la montagne était coupée comme une falaise, la mer grondait au bas, bleue et pure ; ce n'était plus qu'un moment à souffrir. Oh ! l'étourdissement de cette pensée fut terrible. Deux fois je me suis élancé, et je ne sais quel pouvoir me rejeta vivant sur la terre, que j'embrassai. Non, mon Dieu ! vous ne m'avez pas créé pour mon éternelle souffrance. Je ne veux pas vous outrager par ma mort ; mais donnez-moi la force, donnez-moi le pouvoir, donnez-moi surtout la résolution, qui fait que les uns arrivent au trône, les autres à la gloire, les autres à l'amour ! »

Cette pensée de la mort, que ni la douceur des matins, ni l'éveil souriant des divins paysages n'ont pu chasser, doit revenir, à intervalles presque réguliers, le solliciter de son vertige. C'est le même combat qui se livre, une dernière fois, vingt ans plus tard, par une nuit sinistre et glacée ; mais alors la tempête cérébrale est maîtresse, et le rêveur désemparé ne cherche plus à se soustraire à la fascination de la mort libératrice.

De même qu'en l'aventure de Vienne, sa chimère lui fait négliger le possible bonheur qui s'offre à lui. Qu'elle était exquise pourtant, cette fine Anglaise, aperçue dans une avant-scène du théâtre de Naples, puis reconnue le lendemain sur le pont du paquebot, dans la traversée du golfe, entre Ischia et Nisida! Avec un malin dépit, elle imprimait dans l'écorce d'un citron ses dents d'ivoire. Et comme elle le regardait tendrement, tout en le menaçant, pour rire, de sa badine à tête d'or! Hélas! au lieu de lui parler d'amour, lorsqu'elle lui donne rendez-vous aux ruines de Portici, il ne songe qu'à l'initier aux détails du culte d'Isis

et des cérémonies qu'il a lus dans Apulée : il lui fait jouer le personnage de la Déesse, se chargeant lui-même du rôle d'Osiris, et lui explique les divins mystères.

Mais il ne doit pas l'aimer : de même qu'à Jenny Colon et à Marie Pleyel, il ne peut que lui révéler l'infinie détresse de son cœur :

« Elle me vit si froid qu'elle m'en fit reproche. Alors je lui avouai que je ne me sentais plus digne d'elle. Je lui contai le mystère de cette apparition qui avait réveillé un ancien amour dans mon cœur, et toute la tristesse qui avait succédé à cette nuit fatale, où le fantôme du bonheur n'avait été que le reproche d'un parjure. »

Ainsi, — il n'en peut plus douter, — son cœur est mort aux amours de la terre, et c'est hors du monde matériel qu'il doit chercher la maîtresse de rêve, dont ces vaines réalisations n'ont pu guérir le regret. L'année 1840 et les travaux qui la remplissent ne peuvent que l'entretenir dans ces idées : je veux parler de la traduction partielle du *Second Faust* qu'il publia, cette année même, à la suite de sa troisième édition du *premier*. La curiosité des lettrés était alors vivement excitée par l'œuvre chaotique que le génie vieilli de Gœthe avait mêlée de quelques fulgurantes lueurs. Une première traduction en était donnée par Henri Blaze de Bury, en 1839, et, dans son lumineux *Essai sur Gœthe et le Second Faust*, cet érudit tentait, le premier, d'en expliquer les symboles. Gérard, lui, ne traduisit entièrement que la partie essentielle, cet acte d'*Hélène* que Gœthe avait publié séparément dès 1827. Du surplus il ne conserve que les scènes principales, qu'il encadre dans un examen analytique, commentaire dont il supplée les scènes d'action épisodique.

Gérard a exploré avec délices le dédale de symboles qu'est le *Second Faust*; mais il n'en extrait que ce qui correspond étroitement à l'hypnose mystique dont son esprit est imprégné. Pour bien s'en convaincre, il suffit de lire la préface, qu'il a placée en tête de sa troisième édition de *Faust*. Où Henri Blaze n'a vu qu'une fiction littéraire, — le transfert de l'éblouissante figure d'Hélène dans le manoir enchanté de Faust, symbolisant le Moyen âge, l'union de la beauté plastique, déifiée et chantée par les Grecs, avec la

beauté idéale née de la poésie du rêve, l'hymen de l'antiquité et du romantisme. — Gérard discerne, dans le système panthéistique de Gœthe, cette théorie, qui l'hallucine, de la survie spirituelle des êtres, et de leur retour possible à travers les ondes de l'éternité, identiques en leur essence et perceptibles peut-être, sous l'aspect sensible de ce qui fut leur *forme* terrestre [1].

Pour séduire le docteur Faust, l'homme qui sait toute science et a vieilli hors l'atteinte des passions, l'Esprit de Ténèbres l'a, par un magique rajeunissement, soumis à l'épreuve de l'amour, de la passion qui conduit au désespoir. Le résultat serait atteint, si le salut de Marguerite et son apothéose dans l'orchestre angélique n'avaient arrêté Faust au seuil de l'abîme. Alors Méphistophélès, qui sent sa proie lui échapper, veut la ressaisir et la soumettre à de nouveaux prestiges. C'est maintenant hors du tangible et du fini, hors de l'actuel et hors du temps que Faust doit être conduit : après avoir scruté l'infini présent, il va sonder l'infini du passé. Car tout n'est pas anéanti dans le gouffre fermé des choses révolues ; au-dessus de la matière muable, persistent les esprits d'élite ; et les ombres de choix flottent en des régions excentriques, autour du monde matériel. « Là ces fantômes accomplissent encore ou rêvent d'accomplir les actions qui furent éclairées jadis par le soleil de la vie, et dans lesquelles elles ont prouvé l'individualité de leur âme immortelle. Il serait consolant de penser, en effet, que rien ne meurt de ce qui a frappé l'intelligence, et que l'éternité conserve dans son sein une sorte d'histoire universelle, visible par les yeux de l'âme, *synchronisme spirituel* qui nous ferait participer un jour à la science de celui qui voit d'un seul coup d'œil tout l'avenir et tout le passé. »

En ce concept de la pérennité des esprits supérieurs, interviennent et se mêlent les monades de Leibniz et les visions magnétiques de Swedenborg. Ce qui survit de l'être pensant, cette part immatérielle qui garde son individualité consciente à travers l'immensité des univers, doit rester *perceptible aux regards des autres âmes, et de celles mêmes qui ne se dégagent des liens terrestres que pour un instant, par le rêve, par le magnétisme ou par la contemplation ascétique.*

1. Préface de Gérard pour la 3e édition de *Faust* (1840).

On doit alors se demander s'il ne serait pas possible d'attirer de nouveau ces âmes dans le domaine de la matière créée, où elles ont donné des preuves de *leur force et de leur amour*..., s'il ne serait pas possible enfin de condenser dans leur moule immatériel quelques *élémens de pure matière* qui lui fassent reprendre une *existence visible* plus ou moins longue, se réunissant et s'éclairant tout à coup comme les atomes légers qui flottent dans un rayon de soleil. Et Gérard voit ainsi se raviver les purs contours de ces ombres, protégées contre le néant par la *puissance du souvenir*.

« ...Hélène et Pâris, les ombres que cherche Faust, sont quelque part errant dans le spectre immense que leur siècle a laissé dans l'espace ; elles marchent sous les portiques splendides et sous les ombrages frais qu'elles rêvent encore et se meuvent gravement, en ruminant leur vie passée... »

C'est ainsi que Faust les rencontre, et, par l'*aspiration immense de son âme à demi dégagée de la terre*, il parvient à les *attirer hors de leur cercle d'existence* et à les amener dans le sien. Maintenant « fait-il partager aux spectateurs son *intuition merveilleuse*, ou parvient-il *à appeler dans le rayon de ces âmes quelques élémens de matière qui les rendent perceptibles*?... »

Gœthe s'est-il posé ces questions? A-t-il songé à autre chose qu'à une fiction nécessaire à la présentation de son merveilleux épisode? On pourrait se le demander, si la descente de Faust chez *les Mères* ne précisait, de la part de Gœthe, un concept mystique dont il trouve l'idée dans Pythagore et le mythe dans Diodore de Sicile. Les *Mères*. gardiennes des formes originaires, génératrices de tous les êtres passés ou futurs, ont pour signe un trépied ardent. s'assimilent ainsi à l'oracle de Delphes et aux *Nombres* de Pythagore : seules elles ont pu restituer au monde visible les *formes* d'Hélène et de Pâris.

Devant ces deux figures, « types perdus de l'antique beauté », Faust va subitement s'éprendre d'Hélène et devenir jaloux de Pâris et de Ménélas, jaloux du passé, qu'on ne peut pas plus anéantir moralement qu'on ne peut supprimer physiquement la matière.

« Voilà donc, conclut-il, un amour d'intelligence, *un*

amour de rêve et de folie, qui succède dans son cœur à l'amour tout naïf et tout humain de Marguerite. »

Ce n'est plus Faust, ni Gœthe qui parlent : c'est Gérard qui, en cette exégèse effarante, adapte à sa hantise les symboles de la mystique tragédie. En nous montrant ces âmes que protège la force du Souvenir, devenues perceptibles aux autres âmes, à la faveur du rêve ou du magnétisme, n'obéit-il pas à sa pensée secrète, à son désir de revoir la forme divine qu'il poursuit et dispute au néant de tout l'effort de sa haletante aspiration?

Ces idées l'enserrent de plus en plus de leur cercle fatal. Car, sous la trompeuse gaieté et les dehors folâtres de cet hiver à Vienne, évolue et se dissimule à peine la progression redoutable de sa psychose. Ses autres travaux, ses projets littéraires en accusent le reflet : médite-t-il une œuvre théâtrale, il resonge au *Magnétiseur* d'Hoffmann, traduit naguère par Henry Egmont. Le héros de ce conte, disciple de Mesmer, et plus encore de Swedenborg, se sert du magnétisme pour séduire l'objet de son amour et en écarter un rival ; mais le système de cet adepte, bien qu'admettant, d'après Mesmer, le concours apparent d'un agent physique et d'influences mécaniques, se rattache davantage à l'action sprituelle de la Foi et de la Volonté, préconisée par Swedenborg, et confine à la théurgie antique des Pythagoriciens. Nulle part, mieux qu'en ce récit, n'apparaît, encore que teintée d'un scepticisme de surface, l'empreinte qu'Hoffmann a conservée de ces mystiques spéculations ; et l'on conçoit l'attrait morbide qu'y dut rencontrer la passion de Gérard pour l'occulte et le surnaturel. Une lettre écrite de Vienne au marquis de Saint-Georges, directeur de l'Opéra-Comique, trahit, malgré le ton léger, la hantise dont il est obsédé :

« ... Je ne sais si vous vous serez occupé de notre sujet si négligé, si traîné, si refait du magnétiseur ; mais il faut bien qu'il ait la vie dure, puisque nous y revenons toujours. La dernière fois que nous en avons parlé, vous m'aviez tellement démoli mon pauvre scénario que j'avais compris fort bien que vous aviez raison... Il m'est arrivé de rencontrer ici, à l'ambassade et dans la société, un consul de Prusse qui est magnétiseur et produit un grand effet sur les dames : cela m'a remis la chose en tête... [1] »

1. Lettre publ. dans *l'Amateur d'Autographes*, 16 mars 1866.

Il donne ailleurs l'argument des deux derniers actes de cette pièce, dont l'héroïne a reçu le fatidique prénom d'Aurélia, comme dans la *Vampire* d'Hoffmann [1].

N'est-ce pas encore vers le même temps qu'il esquisse le plan de *la Forêt-Noire*, tragi-comédie, dont Monselet a conservé l'analyse [2]. C'est pendant les guerres du Palatinat, sous Louis XIV : le héros, un enfant trouvé, devenu capitaine sous le nom si connu de Brisacier, retrouve sa famille parmi les huguenots auxquels il fait la guerre. Puis il rencontre une jeune fille qu'il aime aussitôt, parce qu'*il se souvient de ses traits aperçus autrefois*... Et c'est toujours la même !... Le deuxième acte fait jaillir, en un décor fantastique, quelque vieux burg de la Forêt-Noire, hanté de gracieuses visions qui flottent au milieu des soldats endormis... Et combien d'autres scénarios ne médite-t-il pas? Il se sent plein de courage à les exécuter, mais l'incertitude et l'éloignement de la représentation le rebutent. C'est ainsi qu'il repense à ce drame, — *Dolbreuse* peut-être, — que Joly devait faire passer à l'hiver de 1840, et dont l'ajournement à l'année suivante équivalait à un refus. Il rappelle enfin à Saint-Georges un projet d'opéra-comique pour lequel il se serait engagé avec Monpou, si ce n'est avec Donizetti [3].

Cependant ces quatre mois de Vienne ont épuisé ses ressources. Il était parti avec 520 francs, dont il ne lui restait que 150 en arrivant à Vienne. Or ce séjour devait marquer, croyait-il, une étape décisive de sa carrière littéraire : non seulement il voulait s'y fortifier dans l'étude de l'allemand, mais encore s'y faire d'utiles relations et y asseoir sa réputation d'écrivain. N'a-t-il pas, pour l'encourager, les précédens offerts par les autres traducteurs de Gœthe, les Blaze de Bury, les Sainte-Aulaire, les Loève-Veimar, qui tous maintenant sont pourvus d'emplois ou de dignités? Or, pour tenter ces sphères du succès, il faut d'abord prévenir par ses avantages extérieurs, car jamais époque ni société n'y attachèrent plus de prix. Aussi refait-il sa garde-robe, sans oublier aucun des menus acces-

1. Fragment de lettre. — Collect. Spoelberch de Lovenjoul.
2. Monselet, *Portraits après décès*, p. 241-255.
3. Lettre à Saint-Georges, de Vienne, 25 février 1840. (*L'Amateur d'autographes*, 10 mars 1866.)

soires de la tenue mondaine, « cravates blanches, souliers pour les soirées, des gants toujours et une foule de petits effets ». Mais le compte rigoureux qu'il établit de ses dépenses, l'actif décroissant, dont il refait le bilan à chaque étape, lui révèlent que bientôt il n'aura plus d'argent ; et, pour s'en procurer, il n'hésite pas à recourir à un moyen désespéré : en demander à son père !... Oh ! la lettre touchante, persuasive, qu'il lui écrit de Vienne, à la fin de novembre 1839, les argumens habilement présentés qu'il met en œuvre pour justifier une aussi exceptionnelle requête, la peinture qu'il y fait des aspérités de l'ingrate carrière des lettres ! Rien de tout cela ne saurait fléchir le Dr Labrunie. Gérard a beau insinuer, oh ! avec quelles délicates précautions, que les 25 louis demandés seront le premier secours alloué depuis quatre ans, malgré tant de pénibles heures traversées ; qu'autrefois il recevait de son père 400 francs par an, « relativement à la dot de sa mère, et que *naturellement le docteur s'était épargné cette dépense, alors qu'il lui fallait économiser...*[1] »

Cette demande d'argent exaspère le pingre, qui, non content de refuser, accompagne ce refus des plus âcres récriminations, accusant les amis de son fils d'avoir entraîné celui-ci à sa ruine... Cette fois l'angélique patience de Gérard n'y tient plus : Qu'on lui reproche aussi durement ses malheurs, il se borne à gémir sur « les pauvres causes auxquelles peut tenir la désaffection des êtres aimés » ; mais qu'on accuse ses amis, c'est vraiment trop d'injustice... Aucun ne l'a encouragé dans sa ruineuse entreprise, mais tous lui ont tendu la main dans l'infortune : à Théophile, il doit sa collaboration aux feuilletons de *la Presse*, avec 250 francs par mois pendant deux ans ; Alphonse Karr lui a fait gagner 400 francs par mois au *Figaro*, qu'il dirigeait ; Victor Hugo l'a placé dans deux journaux, a sollicité les ministres en sa faveur ; Alexandre Dumas lui a fait gagner 6000 francs avec *Piquillo*, 1200 avec *l'Alchimiste* !... Il se défend enfin contre les insinuations du docteur à l'égard de ses longs séjours à l'étranger et des causes suspectes qui le tiennent éloigné de Paris. « Mon existence est si publique, dit-il, que tu devrais savoir à quoi t'en tenir, et songer qu'on

1. Lettre à son père, publ. par L. de Bare. (*Nouv. Revue internat.*, 15 juin 1894.)

n'a nul besoin d'aller au bout de l'Europe, pour échapper aux dangers que tu supposes. [1] »

Mais le tendre fils revient bien vite à son affectueuse soumission : il parle à « son cher papa » comme un adolescent à la mère la plus aimée ; il le met au courant de tout ce qui lui arrive d'heureux, et lui, qui se vante si peu, n'omet aucun de ses succès ou de ses espoirs, tant il s'efforce de se faire aimer, d'attendrir cette âpre enveloppe. Il a d'exquises formules de tendresse : « Adieu, reçois mes vœux, écrit-il, partage un peu mes espérances et aime-moi toujours. » Est-il éloigné par le voyage, il exprime ainsi son chagrin de l'absence : « Ce qui m'a été triste et me l'est chaque jour davantage, c'est d'être si longtemps séparé de toi ; tu es mon seul parent, et peut-être mon seul ami véritable, et la patrie ne m'offre guère de regrets que par là. » Plus tard, quand sa vie s'assombrira et qu'il sentira la mort voisine, il émettra cette crainte de n'être pas assez connu de ce père, de ne pas lui avoir fait sentir assez de tendresse.

Il lui faut maintenant songer au retour : « Car, dit-il, les quatre mois que devait durer sa mission sont expirés, et l'éventualité d'une continuation vers les frontières de Turquie ne s'est pas produite. » La réalité de cette *mission*, à laquelle Gérard fait maintes allusions, a fait naître quelques doutes. Dans la lettre qu'il écrit à son père, à la fin de novembre 1839, il explique qu'il a reçu 600 francs en partant et que la fin du mois doit lui en apporter autant, visant ainsi, semble-t-il, l'indemnité officielle qui lui est allouée. A son père encore, dans une autre lettre du 2 décembre, il dit avoir écrit à Lingay, secrétaire de M. Guizot, pour lui demander d'être envoyé à Constantinople, où les affaires sont alors d'un grand intérêt. « C'est Théophile, ajoute-t-il, dans sa lettre du 30 janvier, qui m'a fait connaître M. Lingay, auquel je dois *ma mission*. Je regretterai beaucoup ce séjour et je dois être à Paris dans quatre ou cinq semaines... Si alors le ministère ne change pas, je repartirai pour l'Allemagne du Nord ou pour la Bavière. Car, la question d'Orient étant près de se terminer, je ne crois pas qu'on me continue *ma mission* vers les frontières de Turquie... » Enfin, le 17 mars 1840, il écrit à son oncle : « L'année dernière, j'ai été envoyé en Allemagne par le

1. Lettre à son père, de Vienne, 30 janv. 1840, déjà citée.

ministre de l'Intérieur, chargé d'une *mission.* » Ses amis eux-mêmes n'en doutent point. Alphonse Karr, non peut-être sans y mêler quelque fantaisie d'humoriste, parle d'une étude sur la question des sels, qui aurait donné lieu à d'intéressans rapports de la part de Gérard. Tout cela serait clair, si celui-ci n'y apportait lui-même quelque contradiction, par une lettre publiée dans *le Corsaire* du 31 octobre 1850. C'était une réponse à un certain J. Legros, rédacteur à ce journal, qui, — dans un article de la veille, intitulé : *Encore un fantaisiste qui tourne au rouge*, — avait, de la manière la plus inattendue, accusé Gérard de s'être fait donner, au moyen d'un loyalisme approprié, des missions pour l'Allemagne et pour l'Égypte. Lui, qui, sur le terrain des opinions, s'en était tenu au vague libéralisme des *Élégies Nationales*, se défendit à bon droit d'avoir jamais fait de politique (47). Et il ajoutait : « Je n'ai jamais eu de mission, ni pour l'Allemagne, ni pour l'Orient. J'ai seulement touché une indemnité *due* pour la suppression d'une pièce. »

Or telle est bien la vérité, et l'on comprend mieux le sens de cette distinction, si l'on se reporte à certain passage (lettre V) des *Faux Saulniers*. Rappelant le retard préjudiciable apporté à la représentation de *Léo Burkart* par les hésitations de Montalivet, et l'indemnité qui en avait été la réparation : « Je fis valoir mes droits, dit-il ; mais je ne voulus pas que l'argent de l'État fût même dépensé sans compensation. Je promis 600 francs de copie pour 600 francs qu'on me rendait. J'ai envoyé des articles sur des questions de commerce et de contrefaçon pour le double de ce que j'ai pu recevoir. » Qu'ailleurs, parlant aux siens de sa *mission* de Vienne, il n'affecte pas le même souci des termes, peut-on s'en étonner ou lui en faire grief? Si, à son père et à ses proches, il se plaît à répéter le mot de « mission », c'est qu'il sent bien que cette consécration de sa compétence lui vaudra plus dans l'estime paternelle qu'un succès littéraire; c'est qu'enfin, peut-être, il ne lui déplaît pas de justifier ainsi les longs séjours à l'étranger qu'on lui a reprochés si âprement.

Au lieu de repartir pour l'Allemagne du Nord ou la Bavière, il se dirige vers Strasbourg, en traversant le Wurtemberg. D'Ettingen, il écrit à Alphonse Karr, au

commencement de mars 1840, et lui signale les embarras du retour (47'). Il a hâte de revoir Paris, « car à Vienne, dit-il, on est comme dans un four ; on ne fait rien, on est bouché ; ville charmante d'ailleurs et qui se sauve par les femmes, en nous perdant ». Pour ménager ses derniers kreutzers, il a décidé de gagner Strasbourg à pied, mais il constate que cela lui revient plus cher que par les voitures. C'est, au surplus, une idée qu'il voulait satisfaire à tout prix, mais il recommande de n'en pas parler, « pour ne pas nuire à sa considération actuelle [1] ».

Ayant secoué la torpeur amollissante de Vienne, il se sent assez guilleret, trouve « que le vin de Wurtemberg n'est pas mauvais et n'est pas cher ». Il gagne ainsi Karlsruhe d'où il écrit à Dumas, alors à Francfort ; puis il séjourne un peu à Bade et arrive à Strasbourg le 15 mars. De là, complètement dénué, il lance un pressant appel à Delaunay, directeur de *l'Artiste*, pour réclamer le prix de ses articles intitulés : *Un hiver à Vienne.*

Enfin il rentre à Paris, où il reste quelques mois sédentaire ; et lorsqu'en mai, Gautier fait un voyage en Espagne, Gérard le remplace au feuilleton de *la Presse* : il y publie, les 26, 27 et 30 juillet, des impressions de son voyage en Allemagne. De juillet à septembre, il correspond, entre temps, avec la baronne de Bruchez, connue sous le pseudonyme de Marie de l'Épinay, qui lui a commandé un scénario [2].

Il s'occupe encore de la publication de sa traduction partielle du *Second Faust*, qu'il édite chez Gosselin à la suite du *Premier*, en y joignant son choix de chefs-d'œuvre des poètes allemands, déjà publié en 1830. L'emploi du titre, *les deux Faust*, provoque, de la part de Charpentier, éditeur de la traduction de Blaze, une réclamation contre laquelle Gérard proteste avec vigueur. Il s'indigne des procédés de cet éditeur, qu'il accuse d'avoir payé des réclames dans les journaux pour discréditer son œuvre : Charpentier avait annoncé, en effet, que l'édition de Gérard ne contenait que trois scènes du *Second Faust*, alors qu'elle comprenait toute la seconde partie, publiée du vivant de l'auteur en 1828 [3].

1. Alphonse Karr, *le Livre de bord*, t. III.
2. Lettres à Marie de l'Épinay, 28 juill., 14 août et 14 sept. 1840. (*Correspondance*, publ. par J. Marsan, l. XXIV, XXV et XXVI.)
3. Lettre au *Journal de la Librairie*, pub. dans ce journal, le 18 juill. 1840.

L'automne approchant, le nomade sent revenir le besoin d'errer : seule, la nécessité de suppléer Théo, qui s'attarde en voyage, le retient à Paris. Le voilà donc qui repart pour la Belgique, et, par Lille, Courtrai, Bruxelles et Malines, arrive à Anvers. De là, il écrit à son père, le 22 octobre, pour lui dire sa joie de revoir, sous le soleil d'automne, les étonnantes villes flamandes, de retrouver le musée de Rubens et la cathédrale [1].

Mais ce n'est ni Anvers, ni Rotterdam, ni les rêveuses cités du Nord qui ont déterminé cette nouvelle migration. Comme les amans mal guéris, dont l'exil n'a fait qu'aviver la plaie, et qui, désespérant de l'oubli, reviennent se placer en face de leur tourment, Gérard est parti pour Bruxelles avec le dessein de revoir l'inoubliable aimée. Il a appris que Jenny devait y donner quelques représentations de *Piquillo* ; son sens mystique y a-t-il deviné une intention de la diva, un souvenir ou un pardon?... Vainement est-il prévenu, à l'arrivée, que la plupart des acteurs sont indisposés et que les représentations sont ajournées : il attendra. Car c'est évidemment pour tuer le temps et pour occuper ses loisirs imprévus qu'il poursuit vers le Nord, qu'il reprend la traduction de Heine, qu'il revient à Bruxelles et y prépare un travail sur la contrefaçon littéraire.

Son inquiétude le conduit à Gand, puis à Liége et à Spa, le ramène à Bruxelles, aussitôt qu'il apprend que vont commencer les répétitions. Est-ce encore le hasard qui amène en cette ville la belle inconnue de Vienne, à l'heure même où l'on va répéter *Piquillo*, la met en relations avec la cantatrice, et lui fait ménager une rencontre des amans? Ce qui est certain, c'est que Gérard va se trouver, un soir, face à face avec Aurélia, que celle-ci va lui apparaître, indulgente et la main tendue, lui sourire de ses yeux terrestres... Or ce qu'il y a de plus tragique dans la douleur de l'amant, ce qui est plus navrant que la rupture et plus funèbre que l'adieu, c'est, après l'abandon et l'absence meurtrière, la rencontre de celle qu'il aime encore et qui ne l'aime plus.

Longtemps après, il rendra compte, dans *Aurélia*, — avec quel accent douloureux ! — de cette suprême entrevue :

1. Lettre à son père, d'Anvers, 22 oct. 1840. (*Nouv. Revue internat.*, 15 juin 1894.)

« Plus tard je la rencontrai (l'inconnue des *Amours de Vienne*) dans une autre ville où se trouvait la dame que j'aimais toujours sans espoir. Un hasard les fit connaître l'une à l'autre, et la première eut occasion sans doute d'attendrir à mon égard celle qui m'avait exilé de son cœur. De sorte qu'un jour, me trouvant dans une soirée dont elle faisait partie, je la vis venir à moi et me tendre la main. Comment interpréter cette démarche et le regard profond et triste dont elle accompagna son salut? J'y crus voir le pardon du passé ; l'accent divin de la pitié donnait aux simples paroles qu'elle m'adressa une valeur inexprimable, comme si quelque chose de la religion se mêlait aux douceurs d'un amour jusque là profané et lui imprimait le caractère de l'éternité ! »

Ce ton de visionnaire, la demi-conscience qui préside à ces mémoires du rêve, pourrait laisser un doute sur la réalité de cette entrevue. Mais le doute s'atténue, lorsqu'on se reporte aux sommaires notes consignées au carnet du voyage en Orient, disparaît même complètement à la lecture de cette lettre à Hippolyte Lucas :

« Mon cher ami, je suis en ce moment à Bruxelles, fort agréablement et au milieu des sociétés les plus charmantes. On vient de représenter *Piquillo* et je n'ai pas besoin de vous dire que j'en ai profité pour revoir une charmante dame que vous connaissez. Je vous écrirai encore dans quelques jours et je vous demanderai quelque autre service semblable pour elle. Je vous préviens, adieu, mon cher ami. [1] »

Combien ce ton familier diffère du lyrisme douloureux dont s'enveloppe le récit d'*Aurélia* ! On y sent percer une joie qui voudrait s'épancher, peut-être une allusion à des confidences antérieures. Mais le discret écrivain, à qui cette lettre est adressée, et qui nous a laissé de Gérard un portrait dont maints détails sont à retenir, a gardé, lui aussi, sur ce point délicat, une entière réserve (48).

La réalité de la rencontre de Bruxelles et la présence dans cette ville de Mme Pleyel se trouvent enfin confirmées par une lettre au Dr Labrunie du 23 décembre 1840 :

« Mon cher papa, je t'avais écrit que je reviendrais au commencement de ce mois, mais l'approche de la représentation

1. Lettre publiée par M. Léo Lucas, à la suite de *Portraits et Souvenirs*, par Hippolyte Lucas.

de *Piquillo* m'a fait revenir à Bruxelles, où je me suis arrêté pour quelques jours. La représentation vient d'avoir lieu et j'ai pu, en faisant aux répétitions quelques coupures, rendre la pièce plus sûre du succès. Je t'envoie quelques notes des journaux belges, *le Courrier* et *l'Observateur*, qui te montreront que cette représentation n'a pas été inutile à ma renommée. J'ai également retrouvé ici l'édition belge de *Léo Burkart* ; de sorte que je me suis trouvé tout de suite parfaitement recommandé partout. Je ne sais si je t'ai écrit déjà que j'avais rencontré à Bruxelles Mme Pleyel, qui faisait les délices de nos belles soirées à l'ambassade de Vienne, et qui est née dans ce pays-ci. Son père, M. Mocke, romancier célèbre et directeur du musée de Gand, est un fort aimable homme et très instruit sur tous les détails dont j'ai besoin. J'ai fait aussi, chez Mme Pleyel, la connaissance de M. Lebeau, médecin, frère du ministre des Affaires étrangères. Presque tous les journalistes sont aussi devenus mes connaissances et amis. M. Treillet-Nathan m'a présenté aussi dans plusieurs sociétés nouvelles. J'ai fait connaissance chez lui de M. de Looser, médecin du roi, et de M. Ollife, professeur à l'Université, qui nous a donné hier une très brillante soirée. Dimanche dernier, le directeur du théâtre a donné un grand dîner à la suite de notre succès. Toutes ces politesses m'ont rendu le séjour de cette capitale fort agréable, d'autant que là, comme par toute l'Europe, les Français sont beaucoup mieux traités et choyés qu'ils ne le sont à Paris. La vie n'est pas chère et j'ai envoyé mes feuilletons tout aussi aisément qu'ailleurs. Il y en a un sur Anvers, un sur Liége, et un sur Bruxelles. J'écris le second en ce moment, ainsi qu'un article qui m'a été demandé par *le Fanal*. Je regrette que la saison soit si défavorable, sans quoi je retournerais à Gand et à Bruges pour en parler à leur tour, mais j'avouerai que je me trouve bien mieux ici que dans ces villes, où ce seraient encore de nouvelles connaissances, et je n'arrêterai qu'un instant à Gand, en repassant. Dans le fait, je trouve des sujets de feuilletons dans toutes ces villes et je compléterai ainsi mon ouvrage de voyage qui ne fournit pas encore un volume assez vaste pour être publié.

« Je ne reviendrai donc à Paris que dans le courant de janvier. Je me suis décidé à faire ici mon travail sur la contrefaçon des livres que je présenterai tout fait au Ministère, quitte à le compléter à Paris par de nouveaux renseignemens pris en arrivant. Si cela leur convient, je pourrai être envoyé de nouveau ici à la fin de l'hiver, mais cette fois, avec une mission spéciale, ce qui rendra mon voyage plus intéressant que ma simple tournée de feuilletoniste.

« Je pense que cette lettre t'arrivera le jour de ta fête et je désire



Mme MARIE PLEYEL

Lithographie d'après Alophe.

que tu te réjouisses de la petite gloire dont vient de jouir un de mes ouvrages... [1] »

L'allégresse que trahit cette lettre paraît exclure, non moins que la confidence à Hippolyte Lucas, l'impression funèbre qu'il dit plus tard avoir gardée de cette entrevue : mais après quels deuils et de quelle âme gémissante n'évoque-t-il pas, dans *Aurélia*, les images de ce passé! Cependant cette rencontre devait avoir les plus funestes conséquences. Il avait paru, sans doute, à Marie Pleyel, que c'était gracieusement reconnaître l'hommage rendu naguère par le poète à sa beauté que d'adoucir pour lui sa mie irritée... Elle ne supposait pas qu'avec Gérard, il n'en devait pas aller selon le cours habituel des sentimens humains ; elle ne pouvait pas deviner que l'intense émotion, ressentie de cette rencontre, allait précipiter la crise mentale dont l'excitation des mois de Vienne avait accusé l'imminence.

Une échéance rigoureuse le força d'avancer son retour : il s'agissait d'une dette légère, mais on sait que Gérard ne traita jamais négligemment ces sortes d'obligations (49). Il revint à Paris le 1er janvier 1841... Sut-il alors que venait de mourir à Londres, le 15 décembre 1840, celle qui peut-être avait été l'une des visions de sa jeunesse, la belle amazone des chasses de Condé, la fée lumineuse des clairs de lune du Valois? Bornons-nous à signaler cette coïncidence, sans vouloir pénétrer davantage le mystère fermé de cette énigme.

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

VIII

LES LIMBES ; LA MORT D'AURÉLIA

Revenu à Paris, Gérard est tout à l'extase dont l'a ravi la rencontre d'Aurélia, tout à l'impatience d'aller retrouver à Bruxelles « ses deux amies ». L'émoi profond qui a ébranlé son esprit, le souci des affaires dont il est tourmenté, produisent en lui une sorte d'étourdissement : un soir, vers minuit, ses yeux s'arrêtèrent sur le numéro d'une maison qu'éclairait un réverbère ; il se trouva que ce nombre était celui de son âge... Alors se dressa devant lui un livide fantôme aux yeux caves, en lequel il crut reconnaître Aurélia... « C'est sa mort ou la mienne qui m'est annoncée », pensa-t-il.

La désagrégation mentale commençait. Après la préparation des grands bois et des solitudes, après l'évolution de l'idée fixe qui, éclose dans l'adolescence, s'est installée dans son esprit, sous l'aspect de la plus céleste, mais aussi de la plus inquiétante des illusions, éclatait le drame mental dont il allait imposer l'épilogue sinistre à son histoire de doux poète. A quelle heure précise doit-on faire remonter les premiers phénomènes visibles et les signes avant-coureurs de cette maladie? Qui donc pourrait le dire? Et qui, à cette époque singulière, aurait pu donner l'alarme? Sans doute il convient peu de s'arrêter à des fantaisies d'écolier, telles que cette robinsonnade dans l'île de Louviers, où l'élève de Charlemagne se construisit une hutte et vécut quelques jours solitaire, au milieu des chantiers et des piles de bois. Les autres bizarreries de Gérard,

ses vagabondages de nomade, certaines excentricités qu'un œil attentif eût peut-être observées avec inquiétude, n'étaient pas pour étonner ses frères de romantisme. Pour ses truculens amis, les Gautier, les Nanteuil, les Camille Rogier, si ingénieux à mystifier le philistin, qu'était-ce que la promenade du homard, tenu en laisse au bout d'un ruban, sous les galeries du Palais-Royal? que l'entretien du lit somptueux destiné à Jenny Colon ou à la reine de Saba? Par ce temps de surenchère excentrique, de telles façons n'étaient pour tous que gestes voulus ou attitudes d'école ; et nul n'eût soupçonné que, pour Gérard, c'étaient les actes consécutifs de l'idée fixe qui préludait à sa folie. Un jour cependant le doute ne fut plus permis : les gestes extérieurs trahirent, avec une effroyable évidence, la rupture de l'équilibre mental inaperçue jusque là. En place de la fantaisie au vol de sylphide, le spectre hideux de la folie agita ses ailes de chauve-souris...

De symptômes physiologiques précurseurs, il serait imprudent d'en vouloir noter : sa santé générale était excellente, si l'on excepte certains accès de fièvre, comme il s'en produisit, à son retour de Belgique, ou ces lourdeurs de tête, dont il se plaignit, à différentes époques, et qui peut-être n'étaient que résultat de surmenage cérébral. Si, de plus, nous rappelons qu'une saine ascendance exclut toute idée d'atavisme suspect ; si l'on constate enfin, dans l'enchaînement des influences psychiques, une progression dont le mal mental apparaît comme le logique aboutissement, il en faut bien déduire, autant que le permet un tel domaine, que les origines et les causes de cette maladie furent toutes mystiques. Les semences recueillies de son enfance de Mortefontaine ont, en effet, achevé leur secrète éclosion : quelques années, elles se manifestent dans l'idéalisme amoureux de sa jeunesse, objectivé par la rencontre d'Aurélia. La perte de celle-ci, que l'amant considère comme réelle, dès avant la mort de la cantatrice, a laissé dans son cœur un abîme béant : l'apparence tangible, qui le maintenait au contact des réalités, s'efface devant un fantôme interne dont l'entretien décuple ses ardeurs mystiques. Pour mieux communier avec cette ombre, il fait de son esprit l'occulte sanctuaire où toutes les croyances vont se mêler. De la confusion babélique des mythes et des théogonies, il extrait

ce qui satisfait le mieux son espérance de revoir spirituel... Alors, des poussières de la plus vieille humanité, des cryptes de la préhistoire asiatique, des arcanes de la Perse et de la Chaldée, une lueur identique, grandissante, s'est levée, éclaire pour lui les destins d'outre-tombe, le conduit, des autels des Védas et du *Livre des Morts*, aux pénombres du temple d'Osiris, le fait parvenir enfin, à travers le dédale ésotérique, jusqu'au dogme pythagoricien de la transfusion des âmes. Il s'identifie avec les sublimes Initiés, relie son destin à la légende d'Orphée ; comme l'hiérophante mélodieux de la Thrace, il va poursuivre Eurydice à jamais perdue, descendre dans l'Érèbe et l'appeler aux livides rivages ; puis, par la magie et l'ascétisme, il voudra s'évader de la terre vers la pure demeure des Ames, où son aspiration puissante pourra ramener le spectre visible de l'aimée... Mais à explorer ces abîmes de la pensée, il s'est égaré à la lisière de la région des vertiges, il a touché la zone des délires.

Le mal mental ne sort toutefois avec évidence des mystères de son esprit que vers février 1841. Il étonne d'abord ses amis par l'exaltation de ses discours ; puis l'égarement se traduit par des actes : un soir, qu'en une crise extatique, il veut s'élancer vers une étoile élue qui le guide vers l'Orient, il a dépouillé ses vêtemens, puis s'est mis à entonner un hymne dont le souvenir lui revient de quelque autre existence. Une ronde le surprit, s'assura de sa personne et le conduisit au poste, où il fut placé sous bonne garde : c'est ce que lui-même raconte dans la première partie d'*Aurélia*, Edmond Texier place ce premier accès dans une maison de la rue Miromesnil, où Gérard aurait brisé des glaces et des chaises, puis aurait été transféré dans une maison de la rue Saint-Antoine [1]. Cela est presque exact, et l'on sait maintenant qu'avant d'être conduit chez le Dr Esprit Blanche, il subit un premier traitement au numéro 6 de la rue Picpus, dans une maison de santé tenue par une dame veuve Morel (50) — ou Saint-Marcel — ou encore Sainte-Colombe, selon les variantes que nous fournit sa mémoire mal assurée.

Un fragment du manuscrit d'*Aurélia* [2], supprimé à l'impression, relate ainsi cette première phase de la crise :

« ...*La voiture se remit en marche et nous nous trouvâmes à Picpus*,

1. Edmond Texier, *le Siècle*, 14 décembre 1883.
2. Coll. de l'auteur. Les parties soulignéee sont bâtonnées sur le manuscrit.

chez Mme de Sainte-Colombe ; là, je fus remis aux soins d'un jeune médecin nommé Creuze [1].

Pendant trois jours je dormis d'un sommeil profond, rarement interrompu par les rêves. Une femme vêtue de noir apparaissait devant mon lit et il me semblait qu'elle avait les yeux caves ; seulement, au fond de ses orbites, il me sembla voir sourdre des larmes, brillantes comme des diamans. Cette femme était pour moi le spectre de ma mère morte en Silésie. Un jour on me transporta au bain. L'écume blanche qui surnageait me paraissait former des figures de blason et j'y distinguais toujours trois enfans percés d'un pal, lesquels bientôt se transformèrent en trois merlettes : c'étaient probablement les armes de Lorraine.

Je crus comprendre que j'étais l'un des trois enfans de mon nom traités ainsi par les Tartares lors de la prise de nos châteaux. C'était au bord de la Dwina glacée. Mon esprit se transportait bientôt sur un autre point de l'Europe, au bord de la Dordogne, où trois châteaux pareils avaient été rebâtis[2]. Leur ange tutélaire était toujours la dame noire, qui dès lors avait repris sa carnation blanche, ses yeux étincelans et était vêtue d'une robe d'hermine tandis qu'une palatine de cygne couvrait ses blanches épaules.

Dans la journée, Théophile Gautier et Alphonse Karr vinrent me rendre visite... »

Il dut rester environ un mois dans cette maison, puisque, le 5 mars, il écrit à Weill « que sa courte maladie est terminée depuis cinq ou six jours » [3].

De la même date, une lettre à son père nous renseigne mieux encore sur cette première phase de la crise :

« Mon cher papa, l'on me permet enfin de lire et d'écrire, et je me crois rentré tout à fait dans la meilleure santé. M. Vallerand, qui m'a vu hier, a été très content et nous avons parcouru le jardin fort gaiement. On m'avait dit que tu viendrais hier ; il n'y a plus rien à ordonner pour moi qu'une bonne et saine nourriture ; mais je suis fâché de ne point te voir le plus possible. J'ai bien des choses à te dire. Tous les bonheurs qui me sont arrivés avec l'aide de nos amis et la bienveillance du ministre, je voudrais te les conter, car je n'ai pu te voir encore depuis ma fièvre, que deux instans, que pour affaire de vêtement et d'argent, ce qui est fort peu amusant. Grâce à toi et à tous ceux qui me sont chers,

1. Il reçut ensuite les soins des docteurs Vigla et Vidal de Cassie.
2. Cette idée se rattache à la généalogie qu'il s'est construite. Voir *supra*, page 6.
3. Jules Marsan, *Correspondance*, l. XXXIII.

j'ai ce qu'il me faut pour rester et pour sortir. Il importerait désormais que je ne perdisse pas un moment et il faudra que tu viennes constater le jour prochain où je pourrai sortir, afin que je ne risque pas de compromettre la belle position qui m'est accordée. Sans quitter le séjour de la maison jusqu'à mon complet rétablissement, je pourrai toujours faire les visites indispensables. Le ministre ignore même que j'ai été gravement malade, ce qui l'aurait pu décider de confier mon travail à un autre. Il faut que, dans huit jours au plus, je puisse reprendre mes occupations, écrire ou dicter tout au moins. Malheureusement, au milieu de tant de personnes qui me sont favorables, tu parais être le seul (je le dis à toi seul), qui ait conservé des préventions contre ma conduite et mon avenir. Sans apprécier ici cette opinion, je te prie, dans mon intérêt, de la cacher au moins aux gens que tu pourrais voir, puisque toutes précautions ont été prises pour qu'on eût bonne idée de moi sur tous les points. J'ignore jusqu'à quel point mon peu de goût pour la profession de docteur a pu me mal placer dans ton esprit, mais je crois le mal (si c'en est un) irréparable désormais, et nous avons dit bien des fois là-dessus des paroles qui semblaient devoir être les dernières. Je conçois le chagrin que tu as pu en éprouver, il y a une douzaine d'années, mais tous les chagrins s'usent à la longue et j'ai été surpris pendant ma maladie (car j'ai toujours eu toute connaissance, même quand je ne pouvais pas parler) de t'entendre faire part de ces détails à des personnes qui n'avaient nul besoin de les connaître. Ce n'est point là un avis que je me permets de te donner, c'est une exposition loyale de ma situation nouvelle, qui, du reste, a commencé depuis deux ou trois années. Comme je sais que tu serais obligé de te gêner pour me donner quelque nouvelle aide d'argent, je te répète qu'il est inutile de me faire faire des habits. J'ai dit ce qu'il me fallait et ils sont commandés. Je te prierai même, lorsque j'aurai pu sortir, de reprendre la somme que tu m'as donnée pour mon séjour dans la maison de Mme Saint-Marcel. Je t'en suis grandement obligé et, si je n'avais pas été pris au dépourvu par le mal, on n'aurait pas eu besoin de te tourmenter de cela, puisque, Dieu merci, je crois depuis quelques années suffire pleinement à mes besoins par mon travail. Reçois donc et mes remerciemens sincères et l'espérance qu'à moins d'un coup inattendu, je n'aurai jamais besoin de déranger tes habitudes. On m'a mis dans une fort jolie chambre, je descends au salon et je lis les journaux. M. Lingay, le secrétaire du président du Conseil, a bien voulu me rendre visite avant-hier et m'assurer de la continuation de ses bontés. Je te prie à ce sujet d'être fort prudent sur ce que tu diras sur notre famille et sur nos parens. Des détails ont dû t'être demandés sur ta carrière militaire et, M. Lingay m'en ayant parlé

aussi, il ne serait pas impossible que le maréchal Soult fît quelque chose en ta faveur, ou te fît restituer quelque position que tu aurais regrettée. Je te dis cela comme une espérance fort vague, mais qui n'a rien d'impossible, d'après bien des choses que l'on m'a dites. Viens donc vite, nous en causerons longuement. Ton fils bien respectueux et bien affectionné. Gérard Labrunie. »

Le 5 mars 1841.

« Ma maladie a duré treize jours pleins, le reste est une excellente convalescence. A demain, n'est-ce pas? [1] »

Le 16 mars, il annonce sa sortie à Jules Janin en quelques lignes bien étranges (51). Mais il n'a traversé que le premier cercle de ses épreuves, et, le 21 mars, après une nouvelle crise, il est conduit à la maison du Dr Esprit Blanche, alors rue de Norvins, à Montmartre.

Après l'anéantissement cataleptique et l'aphasie qui ont marqué l'apparition de la crise, un trouble confus obnubile son esprit ; dans son cerveau délirant, surgit la fantasmagorie des rêves. Il a franchi la première porte ouverte sur l'Au-delà : dans la crypte des songes large ouverte devant lui, il va contempler les apparitions écloses dans la survie mystérieuse du sommeil.

Le rêve, ce n'est pas seulement pour Gérard l'état précieux que son maître Pythagore appelle l'état *apollinien*, où s'idéalisent les formes, où s'épurent les contours ; cet état où, selon l'expression de Lucrèce, les splendides images des dieux apparurent pour la première fois à l'âme des hommes. C'est aussi, croit-il, le vestibule obscur, d'où l'âme, un instant délivrée de ses chaînes terrestres, franchit les portes d'ivoire et erre sans contrainte dans la patrie mystique des esprits ; c'est l'asile nostalgique où reviennent nous visiter les âmes que nous avons aimées dans cette vie ou dans une autre existence, où les suaves figures, réfléchies par nos mémoires antérieures, se ravivent, en leur fraîcheur première, sur le miroir terni du souvenir.

Longtemps il a cherché cet état, qu'il décrit dans sa préface du *Second Faust*, et qui permet à l'âme de percevoir ces esprits errans qui ont condensé quelques élémens de pure matière en leur moule immatériel. Il l'a trouvé d'abord imparfaitement dans les prestiges du sommeil. Tout entier

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

à l'enchantement de cette seconde vie, il veut relier ses songes, en prolonger la causalité d'une nuit à l'autre ; il attend les heures de la nuit dans une douce mélancolie (52). Mais, en cultivant cet état, la désagrégation mentale s'est prolongée du sommeil dans la veille et « le rêve s'est épanché dans la vie ». Il croit alors atteindre cet état supérieur de l'extase qui le conduit au lucide royaume de Dyonisos.

Cependant une perplexité se mêle à son enthousiasme ; autour de lui, la médecine chuchote ses explications décevantes : *théomanie*, *démonomanie*, tels sont les vocables dont elle qualifie les visions extatiques qui marquent les degrés de son initiation. Lui-même se confine dans les termes précis de l'observation positive, pour analyser ses délires :

« La seule différence, pour moi, dit-il, de la veille au sommeil, était que, dans la première, tout se transfigurait à mes yeux ; chaque personne qui m'approchait semblait changée, les objets avaient comme une pénombre qui en modifiait la forme, et les jeux de la lumière, les combinaisons des couleurs se décomposaient, de manière à m'entretenir dans une série constante d'impressions qui se liaient entre elles, et dont le rêve, plus dégagé des élémens extérieurs, continuait la probabilité. »

Un aliéniste ne saurait décrire autrement ce phénomène de l'aberration des perceptions actuelles, qui fait que, pour le malade, tout devient mirage, que les objets réels ne semblent plus que des apparences sans corps, que les perceptions transmises par les sens sont méconnues.

Un nouvel esprit, plus subtil, plus alacre, affranchi des limitations du temps et de l'espace, s'est substitué à l'autre moi, lui a ravi sa mémoire, dont il déforme et embellit les images, les assemble et les dissocie sans règle ni logique, au caprice de la fantaisie. Ce moi nouveau s'exalte parfois, s'irrite de la résistance d'un obstacle réel ou imaginaire, et, comme pénétré d'une énergie magnétique, semble livré à une sorte de possession. A l'enthousiasme extatique, au lyrisme le plus ineffable, succèdent un besoin de lutte, une ardeur à briser l'obstacle que décuple la conscience d'une force surhumaine : c'est l'exagération individuelle, qui attribue aux moindres actes d'incommensurables effets, que la résistance exaspère et conduit à la fureur : manifes-

tations communes à l'ivresse, au délire extatique et à la démence.

En même temps, se produit encore un phénomène psychique bien connu, dont le principe s'observe dans les songes : cette vision des mondes du rêve ne va jamais, dans sa réalisation la plus intense, sans ce sentiment confus qu'elle n'est qu'un rêve. Il reste, en plein travail imaginatif du songeur, une partie du moi qui observe l'autre, qui s'interroge sur la réalité des mirages dont elle s'étonne. Dans certains états nerveux spéciaux, cette dissociation de la personnalité s'accentue encore, devient *visible*. Ce qui subsiste du moi conscient regarde et croit voir, à côté et distinct, le spectre de l'autre moi qui affecte mêmes contours et même visage. Du dédoublement psychique, ainsi extériorisé, naît l'hallucination qui consiste à *voir son double* : c'est *l'étranger vêtu de noir* dont parle Musset dans *la Nuit de décembre*, spectre de névrose que tant d'autres émotifs aux perceptions morbides ont vu se dresser sur leur route... Gérard frémit devant ce fantôme ; il se souvient qu'une tradition allemande attribue à cette apparition l'annonce d'une mort prochaine. Pythagore, lui aussi, nous a montré, dans les visions suprêmes des mourans, l'apparition de ce *double* annonciateur, qu'il appelle le *char subtil de l'âme*, parce qu'il est destiné à enlever celle-ci de terre après la mort.

Mais, de cette première épreuve, il ne reste à Gérard qu'un étonnement émerveillé... Que ne s'en est-il tenu à ce stage de folie, à cette brève traversée des Limbes, dont l'orée s'illumine de pures visions paradisiaques? En son évasion momentanée, l'esprit affranchi a scruté d'un regard affiné, d'une perception suraiguë, les pénombres fantômales, les paysages extrasolaires que peuplent des apparitions plus étranges que les rêves de Dante et de Swedenborg. En cet Érèbe mystique, lui apparaît, comme au poète de *la Divine Comédie*, un doux fantôme de femme : c'est Aurélia, sa dame de poésie, qui guide sa marche aveugle au séjour ténébreux. D'abord une infinie tristesse habite ces longs couloirs, où gravement se meuvent les mânes des trépassés, et l'Ange de la Mélancolie plane sur cette désolation.

Puis, il se retrouve tout à coup en un lieu délicieux que baigne une suave clarté matutinale : c'est la demeure de

son aïeul ; trois femmes y travaillent, entre elles vaguement ressemblantes. La plus âgée lui parle « avec une voix vibrante et mélodieuse qu'il reconnaît pour l'avoir entendue autrefois ». Et il se revoit petit enfant, rougissant au milieu de grandes belles dames, dans un pimpant vêtement tissé par leurs doigts de fées. *L'une d'elles se lève* et se dirige vers le jardin. Il la suit au milieu d'étranges paysages, à travers un parc ancien aux statues noircies par le temps, jusque vers un bassin d'eau dormante où s'étalent les feuilles de grands nénufars. C'est Adrienne, n'est-ce pas? Elle développe sa taille élancée dans un mouvement qui fait miroiter les plis de sa robe de taffetas changeant : son bras entoure une longue tige de rose trémière. Mais n'est-elle pas devenue Aurélia? Elle grandit sous un rayon de lumière ; le jardin prend sa forme, les parterres et les arbres deviennent les festons de ses vêtemens, elle se transfigure et s'évanouit dans les nuages pourprés du ciel. Le spectre se dissipe et tout redevient lugubre : son pied a heurté un buste brisé et il reconnaît que c'était le *sien*. Il s'aperçoit alors qu'il est dans un cimetière. Des voix murmurent : L'univers est dans la nuit ! Il apprit plus tard le sens de ce rêve: Aurélia était morte... [1]

Cependant le printemps est revenu, faisant reverdir les beaux arbres aux jardins de l'asile, cette ombreuse retraite isolée au versant de la butte Montmartre. Le délire de Gérard a fait place à une paisible rêverie, où continuent de se succéder de douces visions, où le fantôme d'Aurélia passe et repasse. Il discerne cette image dans les vapeurs du ciel ou les buées des lointaines collines, et, lorsque la vision s'est enfuie, il cherche à la fixer, à l'aide de charbon et de brique, en de sommaires fresques dont il couvre les murs ; il lui donne les traits d'une divinité, et la fait émerger, les pieds sur une roue, d'un groupe de dieux qui lui font cortège ; puis il enlumine ces fresques en exprimant le suc des herbes et des fleurs. Il tente même de modeler avec de la terre les formes de son idole : mais, ajoute-t-il, « il fallait recommencer chaque matin, car les fous, jaloux de mon bonheur, se plaisaient à en détruire l'image ». Il trace d'elle enfin, sur le papier, de surprenantes figures. Maxime du Camp, qui avait conservé l'un de ces dessins, nous décrit « une femme

1. *Le Rêve et la Vie* ; *Aurélia*, 1re partie, ch. VII.

géante nimbée de sept étoiles, symbolisant à la fois Diane, sainte Rosalie et Jenny Colon ». Il est curieux d'en rapprocher ce fragment manuscrit, supprimé à l'impression, d'une première épreuve d'*Aurélia* :

« Plus calme au milieu de mes sœurs d'infortune qui traçaient sur le sable ou sur le papier des hiéroglyphes que je croyais voir se rapporter à mes idées, j'ai essayé de retracer l'image de la divinité de mes rêves. Sur une feuille imprégnée du suc des plantes, j'avais représenté la Reine du Midi, telle que je l'ai vue dans mes rêves, telle qu'elle a été dépeinte dans l'Apocalypse de l'apôtre saint Jean. Elle est environnée d'étoiles et coiffée d'un turban, où éclatent les couleurs de l'arc-en-ciel. Sa figure aux traits placides est de teinte olivâtre, son nez a la courbure du bec de l'épervier. Un collier de perles roses entoure son col... [1] »

Aurélia est ainsi devenue la flamme centrale d'une Création fantastique, guidant, en ses avatars successifs, l'évolution des êtres et des mondes. Elle domine, comme la Déméter antique, un univers fabuleux, où se meuvent confusément les formes de la vie, où de divines parcelles de la lumière astrale ont semé les germes des âmes, — ces archétypes de l'Esprit, dont Gérard a trouvé le concept dans ses livres de cabale et qu'il appelle les *Eloims*.

Ces heures d'illusion passent si doucement que cette demeure lui semble le paradis, qu'il se désole à la pensée de retourner parmi les hommes. Cependant les soins qu'il y reçoit l'ont peu à peu rendu à la santé ; ses amis peuvent maintenant venir le voir, et il lui est permis de s'entretenir avec eux. Une lettre, que lui écrit Francis Wey, nous le montre déjà convalescent, « vivant au milieu des arbres comme une fauvette, mangeant comme un corbeau, environné de verdure et de parfums ».

Telle fut cette première crise, à laquelle on voudrait dénier le nom de folie, si les débuts n'en avaient été marqués par les phénomènes les moins équivoques de la déraison... Qui ne serait tenté d'accueillir les aimables paradoxes dont il cherche à expliquer son état après la crise? Il faut relire la dédicace de *Lorely* à Jules Janin [2]. Celui-ci avait assez légèrement annoncé la mort de Gérard et, de sa

1. Collect. de l'auteur.
2. *Lorely, Souvenirs d'Allemagne*, préface.

plus redondante faconde, tracé son éloge funèbre anticipé (53). Avec quelle ironie le pseudo-défunt commente cette homélie ! Comme il sourit délibérément à la Nixe du Nord, à l'Ondine fatale qui à nouveau l'appelle vers son royaume de perdition ! Plus tard, en 1854, alors qu'il vient de quitter la maison du Dr Blanche, il écrit sa préface des *Filles du Feu*, en réponse à Alexandre Dumas, qui, à son tour, a tracé, dans une nécrologie hâtive, « l'épitaphe de son esprit ».

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant : ce ton délibéré dissimule mal l'angoisse qui lui étreint le cœur. Sans doute il plaît à l'humoriste de badiner avec le spectre ; l'artiste ne résiste pas à la joie rare de décrire ses vertiges et d'analyser son délire. Mais un cri d'épouvante, un bref sanglot lui échappent çà et là. Un instinctif ressaut le jette hors de l'abîme et il essaie de « reprendre pied avec le réel ». Sa crise de 1841 prendra par la suite le sens d'un avertissement prophétique qu'il se reprochera d'avoir négligé : « Dieu m'avait laissé, dit-il, ce temps pour me repentir, et je n'en avais point profité. Après la visite du convive de pierre, je m'étais rassis au festin. [1] »

Sorti de l'asile, le 21 novembre 1841, il parut aux yeux de tous complètement guéri. Douze années s'écouleront, en effet, sans qu'aucun symptôme inquiétant ne se manifeste à nouveau. Cependant il semble bien que, dans son esprit, une baie soit restée ouverte sur le subconscient : des émanations s'en dégagent encore par intervalles : *messages subliminaux*, qui montent des régions obscures du moi sensitif vers la claire zone de l'esprit lucide et raisonnant. Or, il en résulte pour son cerveau un état d'instable équilibre que, de plus en plus, gouverne le rêve, mais qui fait jaillir cette partie de son œuvre qui sera son meilleur titre de survie. Car, pour lui, le domaine pernicieux de démence voisine au lumineux royaume de poésie. L'ébranlement causé par sa première crise semble avoir affiné sa sensibilité, découvert en lui une source plus rare d'émotion et fait jaillir son véritable génie. C'est, en effet, à partir de 1841 que vont apparaître ses œuvres les plus parfaites, cette prose ailée aux discrètes harmonies, cette poésie qui naguère sanglotait sur les rythmes naïfs et les douces assonances

1. *Aurélia*, 2e partie, ch. III.

des ballades populaires, qui maintenant se condense en d'hermétiques et sibyllines formules.

Aussi ne veut-il croire à sa folie, lorsque, plus alerte de corps et plus lucide d'esprit, il délaisse l'asile bienfaisant pour reparaître au milieu de ses amis. Il ne concède à personne qu'il ait pu perdre et recouvrer la raison :

« Au fond, — écrit-il à Mme Alexandre Dumas [1], — j'ai fait un rêve très amusant et je le regrette ; j'en suis même à me demander s'il n'était pas plus vrai que tout ce qui me semble seul explicable et naturel aujourd'hui ; mais, comme il y a ici des médecins et des commissaires qui veillent à ce qu'on n'étende pas le champ de la poésie aux dépens de la voie publique, on ne m'a laissé sortir et vaguer définitivement parmi les gens raisonnables que lorsque je suis convenu bien formellement d'*avoir été malade*, ce qui coûtait beaucoup à mon amour-propre et à ma véracité... Je me trouve tout désorienté et tout confus en retombant du ciel, où je marchais de plain-pied il y a quelques mois. »

L'attention dont il est l'objet, les questions de ceux qui veulent quand même s'enquérir de sa santé, ne laissent pas de lui être importunes. Il songe alors à s'éloigner de Paris et à repartir en voyage.

Certains de ses biographes le font retourner à Vienne, mais sans donner de ce deuxième séjour la moindre explication plausible. Nous verrons bientôt la source de cette erreur.

Son seul déplacement, à sa sortie de Montmartre, paraît être une brève excursion à la mer, qu'il entreprend à la fin de l'automne [2], mais d'où le mauvais temps le rappelle bien vite à Paris. L'hiver qu'il passe ensuite est déplorable, dit-il : « l'abattement lui ôtait les forces, l'ennui du peu qu'il faisait le gagnait de plus en plus, et le sentiment de ne pouvoir exciter que la pitié, après sa terrible maladie, lui ôtait même le plaisir de la société ».

Rien au surplus ne nous renseigne sur l'emploi de son temps pendant cette funèbre année 1842.

La fatalité continue à l'environner de deuils et à incliner son esprit vers la douleur. Ce que la *seconde vue* du rêve lui a révélé l'année précédente va s'accomplir. Adrienne est

1. Lettre à Mme A. Dumas, 9 novembre 1841. (*Rev. des docum. historiques*, 1878).
2. *Ibid.*

morte, et c'est maintenant Aurélia que la Parque réclame. La cantatrice était revenue de Bruxelles, épuisée par un labeur exténuant. Depuis longtemps déjà, sa santé altérée lui avait imposé des trêves qu'elle n'acceptait que contrainte : elle dut enfin céder à la mort et s'éteignit, en pleine jeunesse, le 5 juin 1842. C'est à Paris, chez elle, rue des Mathurins, n° 17, et non à Bruxelles, ainsi qu'on l'a prétendu à tort, qu'il faut placer ce décès (54). L'événement fit peu de bruit : le public oublie vite ces idoles de ses heures perdues, dont rien au surplus ne peut faire revivre le charme éphémère. Quelques lignes de Janin notèrent seules qu'était morte « en pleurant, la blonde et douce Jenny, si joyeuse ! douce image, pâle et mélodieux sourire !... » Songea-t-elle un instant, lors de son adieu à ce monde, qu'elle devrait peut-être uniquement à son pauvre amant dédaigné d'échapper à l'oubli des hommes?

Gérard avait connu, l'année précédente, les débuts de cette maladie ; mais il était alors chez le Dr Blanche, et son pressentiment de la mort d'Aurélia ne lui causa « qu'un vague chagrin mêlé d'espoir ».

« Je croyais moi-même n'avoir que peu de temps à vivre, dit-il, et j'étais désormais assuré de l'existence d'un monde ou les cœurs aimans se retrouvent. D'ailleurs, *elle m'appartenait bien plus dans sa mort que dans sa vie* : égoïste pensée que ma raison devait payer plus tard par d'amers regrets. »

Ainsi pensa-t-il encore lorsqu'il acquit la certitude que Jenny était morte ; il n'en devait pas éprouver cette souffrance immédiate et directe, que nous cause d'ordinaire la perte d'un être cher : ce trépas, qui libérait l'esprit de l'aimée et le dégageait de tout ce qui, sur la terre, le séparait du sien, devait être pris comme un bienfait. Désormais *son ombre* n'appartiendrait plus qu'à lui... Lui seul, en effet, serait assez affranchi des liens terrestres pour communier avec elle dans le monde des esprits.

Cependant le malsain attrait du sépulcre le sollicitait. Il apprit que Jenny avait été inhumée au cimetière Montmartre : une force secrète l'incitait à l'y visiter... *Curas meas aliquantulum fore levatas si sepulcrum amicæ visitarem...* Il hésita d'abord, une pudeur le retenait de s'enquérir d'une tombe, sur laquelle il ne se croyait aucun



Mme J. COLON-LEPLUS

Lithographie d'après Maurin (1841).

droit. Une fois pourtant il s'enhardit : c'était le jour des Morts de cette même année 1842 ; il se fit indiquer l'emplacement de la concession que M. Leplus venait d'acquérir (55). On creusait alors le caveau, sur lequel fut placé depuis un sarcophage de pierre, avec cette épitaphe surmontée d'une lyre :

A MARGUERITE
JENNY COLON
5 JUIN 1842. (56)

Un gardien avait remis à Gérard un papier portant l'indication de la sépulture. Il le plaça dans un coffret qui lui venait de la morte, reliquaire où il enfermait ce qu'il avait conservé d'elle, sa dernière lettre, quelques objets symboliques rapportés de ses voyages et auxquels se rattachait son souvenir. Depuis il ne visita plus cette tombe. Dix ans plus tard cependant, après sa crise de 1853, la rencontre d'un convoi funéraire qu'il voulut suivre le ramena une fois encore au cimetière Montmartre. Il y chercha longtemps le tombeau d'Aurélia sans pouvoir le trouver. Alors, le cœur palpitant, la tête perdue, il courut chez lui, ouvrit le coffret, en tira la lettre et le papier indicateur. Mais, au moment de se diriger à nouveau vers le cimetière, il changea de résolution : « Non, dit-il, je ne suis pas digne de m'agenouiller sur la tombe d'une chrétienne ; n'ajoutons pas une profanation à tant d'autres... »

Le lendemain, après un rêve douloureux, il soumit à la flamme « ces reliques d'amour et de mort ». Il avait anéanti le dernier lien terrestre qui l'unissait à *elle* et supprimé le moyen de retrouver sa sépulture [1].

1. *Le Rêve et la Vie, Aurélia*, 2e partie, ch. II.

IX

L'ORIENT ; VERS ISIS

> Je reportai ma pensée à l'éternelle Isis, la mère et l'épouse sacrée ; toutes mes aspirations, toutes mes prières se confondaient dans ce nom magique ; je me sentais revivre en elle, et parfois elle m'apparaissait sous la figure de la Vénus antique, parfois aussi sous les traits de la Vierge des chrétiens.
>
> GÉRARD DE NERVAL, *Aurélia*, 2e part., ch. VI.

AVEC Aurélia, Gérard a mis au tombeau ses amours de chair et de cendres. Comme à Faust, dans l'épisode d'*Hélène*, un amour de rêve et de folie a succédé à l'amour tout humain qu'il avait conçu pour la cantatrice. D'abord le spectre est latent, n'apparaît du moins que par intermittences, sous l'action fortuite de fermens nostalgiques... Ne le fuit-il pas, d'ailleurs, ce fantôme? Malgré l'enchantement qu'il dit avoir gardé de sa « descente aux enfers », il ne peut se méprendre au danger de ces vertiges, sur l'abîme où peut le précipiter leur retour. S'enfuir très loin, vers d'autres ciels, baigner de brise fraîche ses tempes bourdonnantes, tel est l'antidote qu'il essaie d'opposer à chacune de ses crises ; et la cure d'exil semble opérer d'abord de façon souveraine. Maintenant c'est l'Orient qui l'appelle, cet Orient mystique où il doit recommencer l'odyssée théogonique d'Apulée. N'est-ce pas l'Égypte, la terre du Sphinx et des grands tombeaux, la patrie d'Hermès et d'Osiris, qu'il doit visiter, au seuil de son pèlerinage ésotérique? En cette terre maternelle, devant la statue

voilée d'Isis, son intellect défaillant ne va-t-il pas retrouver ses normes et son harmonie? Et, s'il n'en doit être ainsi, ne peut-il espérer qu'en la patrie des Mages, où les illuminés sont entourés de vénération, on aura du moins le respect de ce qu'ailleurs on appelle sa folie ?...

Il donne encore de ce voyage des raisons plus positives : il veut supprimer l'impression fâcheuse qu'a produite sa terrible maladie : « il fallait sortir de là par une grande entreprise qui effaçât le souvenir de tout cela et me donnât aux yeux des gens une physionomie nouvelle » [1]. Il cherche, à présenter l'expédition sous les dehors pratiques d'une affaire. Il médite un beau livre d'impressions, pour lequel il semble avoir traité d'avance avec un éditeur et dont il prépare l'illustration, en emportant avec lui l'appareil alors nouveau du daguerréotype [2]. C'est aussi un voyage d'études qu'il pense accomplir, car il s'est adjoint un compagnon très versé dans les sciences orientales, Th. de Fonfrède, un égyptologue avec lequel il s'est lié et entretiendra par la suite une correspondance assez suivie. Tous deux sans doute se proposent de grandes choses, car ils emportent un matériel complet d'explorateurs, dont Gérard suppute le coûteux excédent de bagages : des lits de voyage, des livres pour l'étude de l'arabe, des produits pour le daguerréotype, « tout ce qu'il faut et plus encore, jusqu'à des lunettes bleues et garnies contre la poussière ».

Il ne faut pas chercher à reconstruire cet itinéraire d'après la relation contenue au *Voyage en Orient* : la bibliographie des éditions originales montre de quels articles épars, publiés de 1841 à 1849, a été constitué ce livre. Il faut d'abord séparer l'*introduction* de la première partie : *les Femmes du Caire*. Les chapitres en sont eux-mêmes reliés de manière factice : par les transitions dont il les enchaîne, on voit qu'il cherche à faire de son séjour à Vienne une étape de sa marche vers l'Orient. Or, nous savons qu'il n'en est rien; que de Vienne il est revenu, par le Wurtemberg et l'Allemagne, à Paris, d'où il est reparti, à l'automne, pour la Belgique; que la maladie le saisit en mars et le retient jusqu'en octobre; qu'ensuite l'apathie

1. Lettre à son père, de Lyon, 25 décembre 1842. Publ. par L. de Bare (*Nouv. Revue internat.*, 30 juin 1895).
2. *Ibid.*

douloureuse qui l'immobilise tout l'hiver ne laisse aucune place à l'hypothèse d'un second voyage à Vienne. Si, d'autre part, nous comparons les lettres qu'il écrit à son père, de Lyon, de Marseille, de Malte et d'Alexandrie, avec ses articles sur l'Adriatique, l'Archipel et les Cyclades, il nous est facile de reconstituer les réelles étapes de son voyage et de discerner ce qu'il y a ajouté d'imaginaire. Cette correspondance nous le montre à Lyon, le jour de Noël, puis, le 1er janvier, à Marseille, d'où il s'embarque sur le *Mentor*, à destination de Malte. Il traverse le canal de Messine et, sans nul souci des classiques périls de Charybde et de Scylla, il atterrit à la Valette le 8 janvier. Le lendemain, à sept heures, le *Minos* le reprend pour l'Archipel, car il doit faire un coude jusqu'à Syra, avant de gagner l'Égypte. Telle est la réalité. Voici maintenant la fantaisie : comme les nécessités de son livre le font venir de Vienne, il imagine qu'il descend l'Adriatique, passe en vue de Trieste et de Raguse, puis fait relâche à Corfou. La vue d'une carte lui a peut-être suffi : car, n'ayant rien vu et ne pouvant rien décrire, il recourt au commode expédient d'une tempête qui l'aurait empêché de voir « les côtes brumeuses de l'Illyrie ». Veut-il esquisser un tableau de Trieste? « Tu peux en lire d'admirables descriptions dans *Jean Sbogar* et dans *Mademoiselle de Marsan*, de Charles Nodier, dit-il à son correspondant, il est inutile de les recommencer ». C'est pourtant bien le même voyage et il ne l'a pas fait deux fois par des chemins différens. En veut-on une preuve sans réplique? Que l'on se reporte à cet épisode qu'il place, dans sa correspondance, avant son escale à Malte, et, dans ses articles, entre Corfou et l'Archipel : un officier anglais de la Compagnie des Indes, qui va prendre les eaux du Nil, s'est attardé sur le pont pendant la tempête et s'est mis à boire du champagne jusqu'à ce que mort s'ensuive. Les détails sont les mêmes, à cela près que, dans la lettre à son père, Gérard fait mourir l'officier dans son lit, et que, dans le *Voyage en Orient*, il le fait trouver mort, à demi couché sur la table.

Deux lignes d'une autre lettre à son père, datée d'Alexandrie du 16 janvier, résument le surplus du voyage : « Nous venons de traverser l'Archipel, nous arrêtant seulement à Syra ; puis nous sommes arrivés, après quatre jours encore

de traversée depuis Syra »[1]. Or, cela concorde bien avec les impressions qu'il note dans ses *Souvenirs de l'Archipel* et *Une Journée en Grèce.* On ne trouve pas autre chose dans les dix chapitres où il développe le récit du même itinéraire : une escale de quelques heures à Cérigo, puis un arrêt d'une journée à Syra. On ne conçoit même pas l'hypothèse d'un autre voyage en Grèce et aux Cyclades, dont on ne saurait trouver ailleurs le moindre indice. Mais cette station rapide à l'île de Vénus prend dans son récit une valeur singulière. Son illusion se pare ici d'une beauté plus haute, affecte une précision de symbole dont la splendeur rayonne sur toutes les étapes de son pèlerinage ésotérique. Cérigo, l'antique Cythère, en marque la station initiale : ce n'est pas seulement pour lui l'île parfumée dont les rochers de porphyre se couronnent des sereines colonnades des temples de Cythérée, ni le rivage d'illusion vers lequel appareillent les pèlerins de Watteau ; c'est la retraite mystique où se sont unis spirituellement, selon les rites de Vénus Uranie, les héros du *Songe de Polyphile*, ces amans platoniques dont Gérard croit répéter la destinée terrestre. Polyphile et Polia, c'est, de leurs noms réels, le peintre Francesco Colonna et la princesse Lucrezia-Polia de Trévise, « la sœur poétique de Juliette, de Léonore et de Bianca Capello ».

On sait quel charme obsédant exerça sur Gérard cette légende de la Renaissance italienne : il en tira ce drame qu'il rapporta d'Allemagne et lut à Aurélia, qu'il reprit plus tard en collaboration avec Hippolyte Lucas. Ne devait-elle pas le toucher au plus profond de l'âme, cette histoire de deux amans que les inégalités sociales empêchent de s'unir et qui se promettent de vivre séparés pour pouvoir s'aimer éternellement? Comme Abélard et Héloïse, Francesco se fait moine et Lucrèce religieuse. Mais plus immatérielle et plus extraterrestre fut cette chaste union d'âmes que la passion mêlée de sensuels regrets qui tortura les nuits du moine de Saint-Gildas et de l'abbesse de Paraclet. Bien que soumettant leurs vœux aux règles chrétiennes, c'est aux croyances du plus pur hellénisme, au plus hautain spiritualisme platonicien qu'ils emprunteront l'idéal de leur

1. Lettre à son père, de Malte, 8 janvier, et d'Alexandrie, 16 janvier. Publ. par L. de Bare.

union désincarnée. Dans leurs nuits enchantées, leur rêve les conduisait en pensée, au delà des mers, vers l'île de Cythère, au temple de Vénus Uranie, la bonne déesse qui devait sceller leur union spirituelle. Parfois leur existence terrestre les faisait rencontrer dans une même église, le long des rues, sur les places où se déroulaient des processions solennelles, et seuls, à l'insu de la foule, ils se saluaient d'un doux et mélancolique regard : « Frère, il faut mourir ! — Sœur, il faut mourir ! » — C'est-à-dire : nous n'avons plus que peu de temps à traîner notre chaîne.

Qui ne saisirait ici l'écho des intimes pensées de Gérard?... Mais ce qui nous surprend plus encore, c'est que nous y retrouvons, pour la première fois, l'une de ces assimilations dont il fera tout à l'heure, dans *Isis*, l'exposé de son *syncrétisme.* Pour concilier le vœu païen de Polyphile et de Polia avec la forme chrétienne de leur vie monastique, il se demande s'ils ne crurent pas voir, « dans la Vierge et son Fils, l'antique symbole de la Mère divine et de l'Enfant céleste qui embrase les cœurs. Osèrent-ils pénétrer, à travers les ténèbres mystiques, jusqu'à la primitive Isis, au voile éternel, au masque changeant, tenant d'une main la croix ansée, et, sur ses genoux, l'enfant Horus, sauveur du monde?... »

Il n'a passé que vingt-quatre heures à Syra — il le dit lui-même dans son récit, — et cela lui a fourni la matière de ses trois chapitres sur les *Cyclades*, *Saint-Georges* et *les Moulins de Syra.*

C'est tout ce qu'il connaîtra de l'Hellade sacrée. Cependant, par delà les blanches Cyclades, au fond du golfe d'Égine, n'a-t-il pas cherché les rivages de l'Attique, soupiré vers la sereine patrie d'Orphée, de Pythagore et de Platon? N'a-t-il pas en esprit fait escale en la douce baie d'Éleusis, rêvé des mystères de la radieuse théogonie? Il n'en est trace en son récit ; tout au plus, contemplant les îles de Naxos, de Paros et de Mycone, éparses sur les eaux, accorde-t-il un regard à « cette côte basse et déserte, visible encore au bord du ciel, qui fut Délos, l'île d'Apollon... »

Plus tard, pour souder ses *Amours de Vienne* aux *Souvenirs de l'Archipel*, publiés dans *l'Artiste*, il ajoute à la fin de ce fragment ces lignes qui sont absentes de la publication originale : « J'ai quitté à Syra le *paquebot autrichien* pour

m'embarquer sur le *Léonidas*, vaisseau français qui part pour Alexandrie ». Et, pour accentuer mieux encore la transition de Vienne à l'Orient, il continue, en reprenant la forme épistolaire :

« Tu auras compris sans doute la pensée qui m'a fait brusquement quitter Vienne... Je m'arrache à des souvenirs. Je n'ajouterai pas un mot de plus quant à présent. J'ai la pudeur de la souffrance, comme l'animal blessé qui se retire dans la solitude pour y souffrir longtemps ou pour y succomber sans plainte. »

L'accent trahit ici la secrète douleur qui remonte de son cœur à ses lèvres ; mais cette plaie qu'il emporte et va cacher dans la solitude, ce ne peut être celle que lui a laissée la décevante aventure de Vienne, mais la blessure plus récente et plus profonde dont rien ne le pourra guérir.

Cependant la première partie du livre : *les Femmes du Caire*, respire cette alerte fantaisie que nous avons déjà constatée dans *les Amours de Vienne*. Ce sont des notes allègres, colorées, où les traits de mœurs sont fixés avec une bonne humeur qui semble refléter le plus parfait équilibre. Il serait superflu de résumer ces pittoresques mémoires dont rien ne saurait suppléer la lecture. Ce sont les plus personnelles et les plus subjectives impressions de lieux qui aient été notées par un écrivain digne de ce nom, avant les visions colorées de Fromentin ou les reflets émotifs traduits par Pierre Loti.

Sans doute ces mois du Caire lui furent d'un ravissement d'extase. A son esprit avide de merveilleux, cette vie nouvelle donne l'enchantement d'une migration et l'allégresse d'un rajeunissement. Pour que l'adaptation fût plus complète, pour mieux pénétrer les occultes secrets de la vie orientale, il a renoncé à tout ce qui pouvait le rappeler aux usages européens. Il a délaissé l'hôtel fréquenté des touristes pour s'installer dans une vieille maison du Caire, fait tailler ses cheveux et sa barbe à la mode levantine, et arboré un chatoyant costume musulman, d'un goût si sûr que l'œil le plus exercé n'y saurait deviner l'Européen travesti. Ainsi transfiguré, il est ravi de ne plus souiller une ville pittoresque de l'aspect d'un paletot-sac et d'un chapeau rond. Rien dans tout ceci n'excède les bornes d'une licite fantaisie. L'achat même de la petite esclave

javanaise Zeynab n'est qu'une concession obligée aux convenances d'un pays où l'isolement et le célibat sont taxés de honteuse immoralité.

Si maintenant on place, en regard du livre, l'autre relation du voyage contenue en sa correspondance, on s'étonne plus encore de la sage ordonnance qui préside à cette vie d'Égypte. Du Caire, où il est arrivé depuis quelques jours, il écrit à son père, le 14 février :

« Mon cher papa, tu dois être resté bien longtemps sans recevoir de mes nouvelles... Maintenant voici ce que nous avons fait depuis vingt jours. Nous avons visité Alexandrie et les environs, puis nous avons loué une barque pour remonter le Nil. Nous avons mis cinq jours pour arriver au Caire. La ville est immense, et c'est à peine si nous en connaissons une partie. Nous avons commencé par nous loger à l'hôtel français, mais il fallait payer 7 fr. 50 par jour, de sorte qu'on nous a dit qu'il valait mieux louer une maison et y faire faire notre cuisine, tout étant fort bon marché d'ailleurs. Après cinq à six jours d'hôtel, nous avons pris ce parti. Nous avons trouvé une maison complète dans le quartier pour 1 fr. 25 par jour chacun. Le domestique nous coûte 75 centimes et la nourriture, et ainsi nous vivons très bien et très convenablement. Nous étions recommandés au Dr Perron, directeur de l'École de médecine, et au consul général, qui nous ont reçus admirablement. C'est même leur excellent accueil qui prolonge un peu notre séjour. Avant-hier, le consul nous a menés en voiture voir le palais et les jardins...[1] »

Dans une autre lettre, écrite du Caire le 18 mars suivant, il dit les causes qui lui ont fait prolonger son séjour dans cette ville et s'attarde, en détails précis, sur l'existence matérielle qu'il y mène :

« Mon cher papa, voilà quinze jours que je n'ai pu t'écrire, parce qu'il ne part pas de paquebots au commencement du mois de mars ; voilà de même quinze jours que nous n'avons ici ni lettres, ni journaux. Je crains maintenant que tu ne m'aies écrit à Beyrouth, où nous devions aller et nous arrêter quelque temps, comme je te l'ai écrit. Mais, au moment du départ, nous avons appris, par les journaux de Malte et de Smyrne, que la peste venait de se déclarer à Beyrouth et qu'il y mourait quarante personnes par jour. Comme nous nous y rendions justement pour éviter la saison de la peste d'Égypte, nous avons hésité entre les deux

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye. Cette lettre est inachevée.

dangers ; puis quelques jours se sont passés ; nous avons loué une maison dans un quartier isolé, et, comme aucun cas ne se déclarait en Égypte et que plusieurs médecins nous ont assuré qu'il n'y aurait rien cette année, nous avons fini par nous décider à passer ici le temps que nous voulions passer en Syrie, le lieu étant, du reste, beaucoup plus favorable à l'étude et aux recherches, à cause des bibliothèques et sociétés savantes. Nous avons déjà visité à peu près tous les environs et pourtant nous n'avons pas même trouvé le temps d'aller aux Pyramides. Je n'ai voulu, du reste, voir chaque lieu qu'après m'en être suffisamment rendu compte par les livres et les mémoires. A la Société Égyptienne, j'ai trouvé réunis presque tous les livres anciens et modernes qui ont été publiés sur le pays, et je n'en ai lu encore qu'une bien faible partie. Mais la cause principale de notre retard à visiter les Pyramides, c'est que notre consul général, M. Gautier d'Arc, nous avait promis de nous y conduire, et, comme il nous a fait visiter plusieurs points au moyen de sa voiture, nous attendions son loisir pour cette dernière exploration. Malheureusement le pauvre consul est tombé malade, il a vomi le sang et s'est décidé à retourner à Alexandrie, où est le siège du consulat. Nous avons donc perdu sa société et celle de sa maison, qui était fort agréable. Mais les connaissances que nous avons faites par lui et par nos lettres de recommandation nous restent et nous rendent encore le séjour de la ville intéressant. M. Perron, le directeur de l'École de médecine, M. Linant, l'ingénieur en chef, et M. Lambert, le directeur de l'École militaire, nous ont comblés d'amitiés, nous invitant à des dîners, à des soirées et même à des spectacles, car il y a un spectacle où l'on n'est reçu que par lettres d'invitation. M. Linant est le seul de ces messieurs qui ait une maison quasi orientale. Nous avons été très étonnés, en allant en soirée chez lui, de rencontrer, outre sa dame, qui est Syrienne et vêtue à la mode de ce pays, quatre à cinq jeunes personnes blanches ou cuivrées, vêtues de costumes très brillans. Nous pensions d'abord qu'on nous avait introduits par mégarde dans le sérail du maître de la maison, mais nous avons appris ensuite que c'étaient ses filles, et filles à marier. On peut dire qu'il y en a de toutes les couleurs. Tout le temps que nous avons séjourné à l'hôtel, la dépense était fort grande ; mais à présent, nous ne payons que fort peu de chose pour notre nourriture, tout ce qui vient du pays étant à bas prix, tandis que les francs maintiennent fort cher tout ce qui se prend chez eux. Très heureusement nous avions beaucoup de choses et jusqu'à des lits de voyage ; mon compagnon avait emporté même des draps, des serviettes et de l'argenterie. Cela semble fort embarrassant pendant la route, et aujourd'hui je dois reconnaître qu'il avait raison. Il serait vraiment impossible de faire seul un pareil

voyage, car toutes les dépenses sont les mêmes pour deux ou pour un ; il faut toujours un bateau pour le Nil, une maison où on s'arrête, des objets de cuisine, un drogman, et la consommation n'entre là-dedans que pour fort peu. Ainsi, pour moins de cinq francs, nous avons eu quatorze poules qui se promènent dans notre cour et que nous engraissons ; elles nous font des œufs pour déjeuner. Le matin, on nous amène des chèvres et nous avons pour une piastre de lait chaud ; puis tous les jours un bon morceau de mouton, des pigeons, des grives ou un canard, du macaroni ou des légumes ; voilà notre régime ; cela nous est préparé par un brave homme nommé Mansour, ancien mamelouk de la Grande Armée, à qui nous donnons quatre piastres, c'est-à-dire 20 sous par jour. Nous faisons beaucoup de promenades à âne, selon la mode du pays, et je crois que cela me fait beaucoup de bien, car j'ai fort bonne mine, et ma santé n'a pas souffert un seul instant.

« Je crois que je prendrai une connaissance complète de ce pays, qui me sera ensuite fort utile. Nous étions décidés, si la peste se déclarait, de remonter vers la Haute-Égypte, où elle n'arrive pas, mais il n'y a rien encore, et le temps où elle se déclare est presque écoulé. Nous ne remontrons alors que lorsque nous aurons épuisé la bibliothèque égyptienne qui nous permettra de voir les antiquités avec fruit. Je pense, du reste, que nous pourrons nous diriger vers la Syrie d'ici à quelques semaines, puisqu'alors la saison de la peste sera passée et le pays moins chaud que l'Égypte pendant la plus grande chaleur. Au Caire, il fait même encore assez froid, quoique le printemps soit commencé depuis longtemps et la verdure magnifique. Je sais déjà quelques mots d'arabe et je me fais entendre assez bien en langue franque, qui est un mélange d'italien, d'arabe, et de grec moderne.

« Je t'ai à peine parlé de l'Archipel, dans mon avant-dernière lettre d'Alexandrie, car nous n'avons fait que traverser ; Syra est une île charmante ; la Crète ou Candie a des côtes magnifiques où j'ai vu le plus beau coucher de soleil qu'on puisse rêver. Véritablement le soleil est beaucoup plus brillant dans ces pays que dans le nôtre, et il semble qu'on n'ait vu ce soleil-là que dans la première jeunesse, quand les organes étaient plus frais. C'est presque rajeunir de dix ans que de vivre ici. Malheureusement je sens de plus en plus que je vis loin de toi et je regrette qu'il faille aller si loin pour trouver des impressions un peu nouvelles et des sujets d'étude de quelque attrait pour le public. Je voudrais bien recevoir une lettre de toi. Si tu en avais adressé une à Beyrouth, elle me reviendrait sans doute, car j'en attendais plusieurs et j'écrirai à M. Bouvrie de me les envoyer ; mais, dans ce cas-là même, écris-moi, ne fût-ce qu'un mot : *au Caire*, — bureau restant, au quartier franc.

« Adieu, mon cher papa, je pense bien souvent à toi et j'en rêve même ; tu es aujourd'hui tout ce que je regrette en France, et ton souvenir serait seul tout-puissant pour m'y ramener. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Ton fils affectionné, G. Labrunie.[1] »

Ces détails mettent à néant la légende trop gratuitement acceptée d'un voyage entrepris avec quelques écus en poche, d'une expédition vagabonde où le pain et le gîte étaient chaque jour remis en question. En réalité, jamais la vie matérielle de notre poète ne fut plus régulière et mieux ordonnée. Il administre son pécule de voyage avec une minutie d'intendant et fait état de ses dépenses avec une rectitude de ménagère. Nous n'oserions émettre ce paradoxe apparent, si nous n'avions en mains le carnet de voyage de Gérard, où s'alignent méthodiquement, tracés de sa fine écriture, ses comptes journaliers (57). Nous savons qu'il est arrivé au Caire au commencement de février et y a séjourné jusqu'au 2 mai, en y comprenant ses excursions à Fostat, Héliopolis, Giseh, Memphis et les Pyramides. Sa dépense quotidienne pendant ces trois mois erre de quinze à vingt-cinq piastres, soit de quatre à six francs de notre monnaie. Les articles ne varient guère : le loyer de la maison, à raison de soixante-sept piastres et demie par mois ; çà et là, une avance ou une retenue sur les gages du barbarin Ibrahim, serviteur modeste qui a remplacé l'onéreux drogman Abdallah ; enfin les vivres courans, pain, œufs, beurre, riz, lait et vin, auxquels s'ajoutent, de temps à autre, un poulet ou un pigeon, le tout résumant un ordinaire frugal et un régime excellent, dont il vante encore, dans une autre lettre à son père, l'effet bienfaisant sur sa santé[2]. Le 17 février, son carnet mentionne un avoir de 1470 piastres, et jusqu'à Constantinople il n'éprouvera aucun embarras d'argent. Vers la fin d'août seulement, son compagnon de voyage, Fonfrède, lui fait une avance sur leur commune entreprise, pour laquelle Gérard déclare avoir pris des arrangemens au départ[3].

Ce livre de bord reflète au surplus la dualité de l'esprit

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye (Timbre de la poste d'Alexandrie : 7 avril 1843).

2. Lettre à son père, publ. par Arsène Houssaye (*la Presse*, 3 déc. 1868).

3. Lettre à son père, de Constantinople, 19 août 1843. Publ. par Arsène Houssaye (*la Presse*, 15 sept. 1865).

de Gérard : ici, ce n'est que le journal de dépenses d'un touriste attentif à régler l'économie de son voyage ; c'est le même esprit lucide et délié, qui fixe, d'une touche si franche, avec un sens aiguisé du pittoresque et du drolatique, les bazars du Caire et les marchés d'esclaves, tous les chatoyans tableaux de la vie orientale. Mais les feuillets suivans accusent d'autres soucis : nous y sentons réapparaître l'inéluctable... Condensées en lignes serrées, en caractères si menus qu'on ne peut les déchiffrer qu'à la loupe, ces notes décousues, sans lien apparent, semblent des bribes de souvenirs délirans, dont il est impossible de suivre l'enchaînement. Des mots sans suite, des embryons d'idées sur la Reine de Saba et Soliman, sur Hakem et les religions de l'Égypte, sont traversés par des rappels de son intime désespoir. Tel est le fragment suivant de ce bizarre journal, que domine la même obsession douloureuse :

« ...Les rêves et la folie — l'étoile rouge de l'Orion — l'Europe s'élève — le rêve se réalise — les mers — souvenirs de brouillards à travers — climat où ma tête repose — Amours laissées dans un tombeau — Elle, je l'avais fuie, je l'avais perdue — je l'avais faite grande — Italie — Allemagne — Flandre — Vaisseau d'Orient — Amour de Circé — Rosalie...

« Nuit de Vienne — Peregrinus. — A Vienne, ne l'ai-je pas revue dans une des filles de l'archid... [1]

« Déplacemens — la femme courant les spectacles — Bruxelles — Le portrait, les lettres...

« Idées sur les nombres. Somnambulisme...

« ...Poursuivre les mêmes traits dans des femmes diverses. Amoureux d'un type éternel...

« — La fatalité... »

N'est-ce pas le tréfonds douloureux de son esprit qui reparaît ici ! Peut-être n'est-ce là que la trame schématique sur laquelle le moi supérieur va broder de lucides mémoires ; mais tels quels déjà, ces lambeaux de pensée, jetés pêle-mêle comme les reflets capricieux d'un songe, font jaillir les fantômes dont rien ne le libérera. Il avait pourtant salué d'un immense espoir cet Orient mystique, au seuil duquel il s'était agenouillé, dans l'île de Cythère, parmi les aloès et les oliviers d'Aplimori [2]. Quelle cause subite

1. Voir *supra*, p. 147.
2. *Voyage en Orient*, Introduction. Voir aussi *infra*, Lettre à Houssaye, p. 267.

a donc pu, sous ce lumineux ciel d'Égypte, donner l'éveil aux esprits de la nuit? Ainsi qu'à Vienne, c'est sous une influence de rencontre que s'est évoquée l'image fatale : ici encore c'est la divine illusion de l'amour qui a fait surgir le spectre de l'abîme...

Que s'est-il passé? Gérard a dit adieu à la vieille cité du Caire ; et, au moment de partir pour Damiette, il adresse à Théophile quelques notes drolatiques, mais un peu désenchantées (58).

Ce séjour lui a cependant valu quelques mois heureux. Il a rencontré au Caire d'accueillantes figures ; il s'est fait du consul de France, Gautier d'Arc, un véritable ami, dont bientôt il déplorera la mort. Il n'est pas jusqu'à Ibrahim-Pacha, le vainqueur des Turcs, qui ne lui ait montré sa sympathie en s'offrant à le conduire à Gizeh et aux Pyramides. Puis il a délaissé la terre des tombeaux et vu s'effacer à l'horizon du désert les triangles gigantesques de Memphis. Énervé par les étés amollissans de l'Égypte, il a fui les bords du Nil et leurs forêts de palmiers, pour chercher l'air vivifiant de l'Asie. Abordant les côtes de Syrie, il s'est dirigé vers les montagnes aux ombrages reposans du Liban.

A Beyrouth, il a confié à Mme Carlès la pauvre Zeynab, et, plus libre d'allures, a continué sa marche et séjourné tour à tour chez les Maronites et chez les Druses. Mais alors le ton change, et différente de la première est cette seconde partie du voyage en Orient : l'accent est plus profond ; les visions colorées, les superficielles notations de costumes et de mœurs font place à des retours plus intimes où l'âme du voyageur se révèle à nu.

Il prélude d'une note attristée sur l'envol de la jeunesse : le thème lui en est fourni par ce refrain qu'un matelot jette au vent des mers :

Νὴ καλιμερα νὴ ωρα καλὶ.

Ce que Gérard paraphrase ainsi :

Le matin n'est plus, le soir pas encore ;
Pourtant de mes yeux l'éclair a pâli,
Νὴ καλιμερα νὴ ωρα καλὶ
Mais le soir vermeil succède à l'aurore
Et la nuit, plus tard, amène l'oubli !

« Triste consolation, ajoute-t-il, que de songer à ces soirs vermeils de la vie et à la nuit qui les suivra. Nous arrivons bientôt à cette heure solennelle qui n'est plus le matin, qui n'est pas le soir, et rien au monde ne peut faire qu'il en soit autrement. Quels remèdes y trouverais-tu? J'en vois un pour moi : c'est de continuer à vivre sur ce rivage d'Asie où le sort m'a jeté ; il me semble, depuis peu de mois, que j'ai remonté le cercle de mes jours : je me sens plus jeune ; en effet, je le suis, je n'ai que vingt ans... [1] »

Ainsi rajeuni par la vie orientale, ne va-t-il pas encore rencontrer l'amour? Ne serait-ce pas le salut? « Il faut que je m'unisse à quelque fille ingénue de ce sol sacré, qui est notre première patrie à tous, que je me retrempe à ces sources vivifiantes de l'humanité, d'où ont découlé la poésie et les croyances de nos pères ! » L'amour va donc lui apparaître encore sous les traits de la blonde Saléma, fille du scheik druse Saïd-Eschérazi. Ce visage, aperçu chez Mme Carlès, lui offre des traits où la blancheur européenne s'allie au dessin pur de ce type aquilin, qui, en Asie, comme chez nous, a quelque chose de royal... » Elle a jeté sur lui un regard attentif et souriant qui lui est allé jusqu'à l'âme :

« En quittant la maison de Mme Carlès, j'ai emporté mon amour comme une proie dans la solitude. Oh ! que j'étais heureux de me voir une idée, un but, une volonté, quelque chose à rêver, à tâcher d'atteindre ! Ce pays qui a ranimé toutes les forces et les aspirations de ma jeunesse ne me devait pas moins ; j'avais bien senti déjà qu'en mettant le pied sur cette terre maternelle, en me replongeant aux sources vénérées de notre histoire et de nos croyances, j'allais arrêter le cours de mes ans, que je me referais enfant à ce berceau du monde, jeune encore au sein de cette jeunesse éternelle. Désormais je n'étais plus seul, mon avenir se dessinait sur le fond lumineux de ce tableau : la femme idéale que chacun poursuit dans ses songes s'était réalisée pour moi ; tout le reste était oublié... [2] »

Maintenant c'est encore la maternelle Isis qui se détache de la chaîne des symboles et va présider à l'essor de ce nouvel amour. Aussi, poursuivant son pèlerinage ésotérique, commencé au temple de Vénus Uranie, va-t-il faire aux Pyramides sa seconde station et se faire décrire,

1. *Voyage en Orient*, t. II, *Le Prisonnier*, ch. I.
2. *Id.*, ch. III.

sans en rien omettre, les épreuves de l'initiation dans la Pyramide de Chéops.

Il a revécu en esprit l'aspiration haletante du néophyte vers la divinité, parcouru le cycle mystagogique qui doit l'amener à l'heure hallucinante où la statue voilée d'Isis doit s'animer un instant, se révéler à l'initié sous les traits de la femme la plus aimée, sous l'aspect le plus conforme à son idéal de beauté. Mais, lorsqu'il tend les bras pour la saisir, la vision s'évanouit dans un nuage de parfums. L'adepte est alors reçu par les prêtres, proclamé semblable aux dieux et admis au festin des sages. Cependant que lui importe? En son cœur subsiste l'inguérissable regret de la divine apparition qui a daigné lui sourire... Il ne doit plus la revoir qu'en rêve : les sucs de la fleur de lotus, exprimés dans sa coupe, pendant le banquet sacré, vont lui procurer un long sommeil et permettre aux prêtres de le transporter au bord du lac de Karoun. Là, dans une vallée paradisiaque, que parfume la flore de l'Éden, il se réveille au chant des oiseaux, dans la splendeur de l'aurore. Alors une vierge pure comme un lis matutinal, belle comme la déesse Isis, dont elle rappelle les traits, vient offrir à l'initié le gage suprême de son triomphe .

La splendeur de ce mythe, où Gérard reconnaît le même symbole qu'en l'histoire d'Adam et Ève, au livre de la Genèse, le fascine d'une irrésistible séduction. Il le retrouve dans les mystères d'Éleusis et dans la légende d'Orphée qui expie son insuccès dans l'épreuve par la perte d'Eurydice! N'est-ce pas aussi l'image de sa propre infortune qui est de pleurer toujours la perte d'Aurélia?

Cependant la bonne déesse s'est sans doute laissé fléchir : n'est-ce pas un présent d'Isis, cette touchante Saléma qui lui est apparue sous le furtif soulèvement de son voile? Gérard affecte de le croire. Héros de la plus folle légende, il veut demander la main de cette belle, et, pour la mériter, il doit obtenir la grâce de son père, le scheik révolté que le pacha d'Acre tient captif. Un hasard providentiel fait qu'il a connu ce dernier à Paris et qu'il a même une lettre de recommandation pour lui. Il voit dans ce fait l'action de la destinée, cette ligne tracée sur un patron invisible qu'il aperçoit devant lui, à travers la trame uniforme de la vie.

1. *Voyage en Orient : Les Femmes du Caire,* t. 4, *Les Pyramides,* ch. IV.

cette ligne qui indique une route à suivre, sous peine de s'égarer, la voie imposée par la Providence ou la Fatalité. — « Aussitôt, dit-il, je m'imaginai qu'il était écrit de tout temps que je devais me marier en Syrie ; que le sort avait tellement prévu ce fait immense qu'il n'avait fallu rien moins pour l'accomplir que mille circonstances enchaînées bizarrement dans mon existence et dont, sans doute, je m'exagérais les rapports. »

Introduit près du scheik Eschérazi, il ressaisit avec délices la chaîne ésotérique et se fait initier à la religion des Druses. Il y retrouve le reflet des doctrines dont il est pénétré depuis l'enfance : il constate que, sur les points essentiels, le dogme druse se rattache aux croyances des pythagoriciens et des gnostiques, qu'il a aussi inspiré les idées essentielles des Templiers et des Rose-Croix. La religion des Druses, c'est la foi rénovée des pythagoriciens à la transfusion des âmes. L'esprit qui vient d'abandonner le corps touché par la mort va s'incarner à nouveau dans le corps naissant de l'enfant, car le nombre des hommes est constant sur la terre. Or, bien que les âmes ainsi transmigrées ne possèdent pas la conscience de leurs avatars, cependant les akkals, ou fidèles élus par la divinité, peuvent, en passant par les neuf degrés de l'initiation, s'élever peu à peu à la connaissance parfaite. N'est-ce pas toujours le concept ésotérique qui réserve aux seuls initiés la haute sagesse et la science suprême refusées au vulgaire? — legs sacré transmis d'âge en âge et dont l'initiale vérité fut révélée aux hommes par les Mages de l'antique Asie.

Tout en atténuant d'un sourire sceptique sa foi d'initié, Gérard ne dissimule pas entièrement l'attrait qui le fascine. « Avons-nous le droit, dit-il, de voir en tout cela des folies? Au fond, il n'y a pas une religion moderne qui ne présente des conceptions semblables. Disons plus, la religion des Druses n'est qu'un *syncrétisme* de toutes les religions et de toutes les philosophies antérieures. »

Le scheik lui raconte, avec la magie du langage oriental, l'histoire de Hakem, calife d'Égypte et de Syrie, qui, vers l'an mille, fonda la religion des Druses, — la dernière révélée aux hommes. Mais est-ce bien le scheik qui parle, et, dans sa relation du rêve de Yousouf, n'est-ce pas l'écho de la pensée même de Gérard que nous croyons surprendre?...

En proie à l'exaltation du haschich, le pêcheur Yousouf décrit les apparitions de ses songes ; dans un ruissellement d'hyacinthes, d'escarboucles et d'émeraudes, a jailli une figure plus belle que les fictions des poètes et qui lui sourit avec une infinie douceur.

« Or, ce n'est pas un pur rêve, – déclare Yousouf, – le haschich n'avait fait que développer un souvenir enfoui au plus profond de mon âme, car ce visage divin m'était connu... *Dans quel monde nous étions-nous rencontrés? Quelle existence antérieure nous avait mis en rapport ?...* »

Il se précipite à ses genoux et lui tient, comme à la *Péri* de son rêve, un langage brûlant et sublime :

« Il me venait des paroles d'une signification immense, des expressions qui renfermaient des pensées, des phrases mystérieuses où vibrait l'écho des mondes disparus. Mon âme se grandissait dans le passé et dans l'avenir ; l'amour que j'exprimais, *j'avais la conviction de l'avoir ressenti de toute éternité.* Je me sentais enveloppé d'un réseau de flamme et *je retombais malgré moi de la veille dans le rêve.* [1] »

Hakem lui-même rend compte d'impressions identiques. Lui aussi est atteint d'une passion impossible : c'est sa propre sœur qu'il aime, pour laquelle il se sent un attrait indéfinissable, « une affection profonde comme la mer, vaste comme le ciel et telle que pourrait l'éprouver un dieu... »

« Malgré le nom dont la terre la nomme, ajoute-t-il, c'est l'épouse de mon âme divine, *la vierge qui me fut destinée dès les premiers jours de la création* ; par instans, je crois ressaisir, à travers les âges et les ténèbres, des apparences de notre filiation secrète. Des scènes qui se passaient avant l'apparition des hommes sur la terre me revenaient en mémoire, et je me vois sous les rameaux d'or de l'Éden assis auprès d'elle et servi par les esprits obéissans. »

Transporté par un tel entretien dans ce hautain domaine de pensées, ravi dans les splendeurs du monde spirituel, Gérard s'est évadé des chaînes de la réalité, et sans doute son état diffère peu de l'exaltation qui, deux ans auparavant, le faisait ressortir de la clinique du Dr Blanche. Mais ici, ses

1. *Voyage en Orient*, t. II, 3, *Histoire du calife Hakem.*

gestes ne peuvent scandaliser personne, et il peut étendre « le champ de la poésie aux dépens de la voie publique », en un pays où l'on rencontre tant de visionnaires et de dormeurs éveillés.

Faut-il donc s'étonner qu'entre Gérard et le scheik druse, le projet d'union avec Saléma ait pu être discuté de sang-froid? Pourtant, lorsque le soupirant s'est ouvert de son secret espoir, le scheik s'est touché le front du doigt en lui demandant gravement : « Es-tu fou? » Ce qui lui arrache cette exclamation, ce n'est point, comme on pourrait le croire, objection temporelle, mais scrupule d'ordre religieux : — « Je me ferai druse », répliqua Gérard... Mais le dogme des Druses est absolu et leur communion est interdite aux étrangers, ce que le scheik traduit par une formule de sa loi : « *La plume est brisée, l'encre est séchée, le livre est fermé* ». Gérard finalement l'emporte d'une subtile démonstration : les akkals druses sont les francs-maçons de l'Orient, et, comme ceux-ci, ils ont hérité leur doctrine des Templiers. Or, Gérard n'est-il pas lui-même un enfant de la Veuve, un louveteau, un fils de maître, nourri dans l'abomination du meurtre d'Adoniram (64)? Il peut donc devenir akkal et mériter l'initiation...[1] Le rêve absurde est à la veille de se réaliser : Saléma lui sera fiancée. Il reçoit d'elle une tulipe rouge, et un arbre est planté en symbole de leur amour qui doit croître toujours. Mais un présage funeste, la rencontre de quelque scarabée de malheur, dont Gérard a deviné le sens mystique, a révélé l'impossible issue de ce rêve d'Orient : son espoir de salut par l'amour doit donc être à jamais déçu... Une fièvre locale, en l'obligeant à quitter le Liban, réalisa le présage et fournit le dénouement.

Il vit s'effacer avec tristesse cette belle vision d'Égypte, vers laquelle l'avait conduit un si vaste espoir ; c'était une illusion de plus à ensevelir dans le néant des mirages terrestres, un feuillet retourné de ce livre de la vie qu'on ne lit pas deux fois. De ce beau rêve de quelques mois, il ne doit cependant garder ni regret ni remords. Il a fait, de Zeynab, un cadeau de noces à sa fiancée Saléma, qui s'était éprise pour l'esclave d'un vif attachement. Et, lorsqu'il est contraint par la maladie de rendre au scheik druse sa parole, il se

1. *Voyage en Orient*, t. II, 4, *Les Akkals, l'Anti-Liban*, ch. VI.

trouve du même coup libéré de la double chaîne qu'il avait imprudemment scellée.

La convalescence venue, il envisage d'un esprit serein l'envol de ce dernier rêve ; et, lorsqu'il a vu fuir les rivages de Syrie, il accorde une pensée émue aux deux seules affections qu'il y laisse : un ami, une femme, « l'un séparé de lui par la tombe, *l'autre à jamais perdue* ». L'ami, c'est le consul Gautier d'Arc, qui lui a fait au Caire un si touchant accueil : la femme, c'est Saléma, frêle souvenir déjà lointain, blonde image à jamais enclose dans la crypte de ses amoureuses spirituelles.

D'autres éblouissemens l'attendent sur la terre nouvelle qu'il salue déjà, au fond de l'horizon : c'est, dans la splendeur rutilante du Bosphore, la vision de Constantinople. Que de prestiges encore doit lui offrir ce rivage où dort une si somptueuse histoire !

Il y arrive le 25 juillet et y demeure jusqu'en octobre. Ici, de même que pour l'Égypte et la Syrie, Gérard est sobre de descriptions; mais celles qu'il note sont suavement évocatrices ; d'une touche émue, il fait jaillir çà et là quelque coin de Péra ou de Stamboul, ou nous conduit vers les longues allées de cyprès du grand Champ des Morts. De jeunes promeneuses au rire clair atténuent quelque peu la gravité des tombes. « Tout y est riant et calme, — nous dit-il ; — seulement la brise de la mer berce dans les ifs et dans les cyprès les colombes endormies. » Et il cite ce vers de Gœthe : « Tu souris sur des tombes, immortel amour ! »

Est-ce l'écho atténué de ce thème funèbre, le rappel d'une pensée importune, qui, plus loin, lui reviennent encore, devant les hauts cyprès du cimetière de Scutari, lui remettent en mémoire cette invocation de Byron?

> « O Scutari, tes maisons blanches dorment sur des milliers de tombes, tandis qu'au-dessus d'elles, on voit l'arbre toujours vert, le cyprès grêle et sombre, dont le feuillage est empreint d'un deuil sans fin, comme un amour qui n'est pas partagé. »

Une diversion est apportée à ces pensées graves par la plus aimable rencontre, celle de Camille Rogier, le souriant compagnon des heures folles, le commensal de la rue des Beaux-Arts et de l'impasse du Doyenné. Celui-ci était parti en 1837, après la mort de la Cydalise, rompant l'indissoluble

quatuor qu'il formait avec Gautier, Gérard et Houssaye. Pendant trois ans, il avait séjourné à Florence et à Rome, puis, en compagnie d'Alphonse Royer, il avait fait voile vers Athènes et, de là, s'était fixé à Constantinople. Une aventure galante, qui lui était arrivée aux Eaux-Douces d'Asie, aurait décidé de sa fortune en Orient. Cette histoire est narrée, avec quelques variantes, par Philippe Burty[1] et par Gérard, qui, dans les derniers chapitres du *Voyage en Orient*, la fait conter par Rogier lui-même, comme étant arrivée à l'un de ses amis... Toujours est-il que les succès du peintre furent rapides, qu'il vit les commandes affluer au point de n'y pouvoir suffire. Un Arménien, qui lui avait demandé un portrait, le prit en affection et l'installa chez lui pour lui faire exécuter, à sa chapelle, une vaste *Adoration des Mages* ; et, suprême consécration, le vignettiste romantique fut admis à reproduire les traits du sultan Abdul-Medjid. Gérard retrouva donc son ami dans son opulence de peintre à la mode, et cette réunion fut l'occasion de promenades et d'entretiens pleins de charme. Rogier découvrit pour Gérard, dont les finances commençaient à s'épuiser, un gîte économique et pittoresque dans ce caravansérail d'Ildiz-Khan, dont il a laissé un curieux dessin. Vivant là, en société de marchands persans ou arméniens, Gérard, qui aimait à compléter l'illusion en s'adaptant aux mœurs et aux lieux, se travestit en négociant du Levant : il lui suffit d'ajouter à son costume du Caire, un bonnet d'astrakan pointu à la persane. Mal lui en prit d'ailleurs, car ce costume ne servit qu'à le désigner au mépris des purs musulmans, qui ne voyaient, sous cet aspect, qu'un sectateur d'Ali, un Kéfir ou hérétique.

En septembre, Gérard a perdu son compagnon Fonfrède, qu'un procès rappelait en France. Le 7 septembre, il écrit à Gautier, de Péra :

« Mon cher Théophile, voilà la réponse officielle et imprimée ; le sus-dit ayant peu de publicité à Paris, il faudrait voir à faire reproduire quelques morceaux quelque part : il sera beau de voir ces congratulations en regard des honnêtetés littéraires de Janin et de Dumas. Donne à *la France Musicale* ou à *la Sylphide*, je ne sais où, — le feuilleton n'est pas venu comme j'aurais voulu et comme il aurait fallu, en regard du tien ; j'étais rouillé. Ah ! voici

1. Ph. Burty, *Camille Rogier* (*l'Age du Romantisme*, liv. 4).

à présent que je vais piocher. Fonfrède repart pour sa patrie ; moi je ne remonterai que dans un mois avec Rogier, qui va en Valachie et en Servie. J'y resterai quelques jours. Il y a ici le grand Hospodar du lieu qui nous y promet un accueil des plus magnifiques : je ne serai donc pas à Paris avant le mois de décembre. Que cela ne t'empêche pas de m'écrire à Constantinople et de me donner des renseignemens littéraires ; on me fera passer la lettre si elle arrive trop tard. Mets en bas : recommandée à M. Cadalvène, — c'est le directeur de la poste. — Constantinople est un séjour peu attrayant ; la nature vous assassine de beautés à bout portant. Le Caire vaut encore mieux, quoi que j'en dise. On sent une grande privation en Orient, c'est la musique et les intérieurs éclairés. Ensuite on sait trop ce qu'on va voir. Partout les peintres nous ont découpé l'Asie en petits carrés pendus au mur ; hormis en Syrie, je n'ai pas trouvé un paysage imprévu. Je suis fort engraissé et embelli, au physique moins encore qu'au moral : j'ai donné de beaux exemples de vertu et de dignité, — il le fallait ; — ah ! parle-moi donc de Mlle Berthaut ; est-ce qu'elle n'est pas aux Variétés, parmi les belles filles? Vois-tu le Loubens? Que dit-on d'Ourliac? Fais mon compliment à Parfait pour son drame ; puisse-t-il être digne de sa signature. Je regrette le départ de Fonfrède, qui est un compagnon beaucoup moins sauvage qu'il n'en a l'air, et aimable et honnête. Il passe par un chemin très commode, qu'on vient d'inventer, à travers l'isthme de Corinthe jusqu'à Trieste. Il eût aimé que nous partissions ensemble ; mais, n'ayant pas d'affaires qui me rappellent aussitôt que lui, j'aime autant allonger le retour et voir plus de pays. Adieu et bonjour à Borel, à Préault, à Perrot, et encore adieu. — Gérard... [1] »

L'envoi contenu sous ce pli nous est expliqué par cette autre lettre écrite à son père, de Constantinople, le 25 octobre suivant :

« Je suis toujours à Constantinople, où j'ai voulu attendre les fêtes du Ramazan. Je dis : j'ai voulu, car j'aurais pu partir avec mon compagnon de voyage, qui est retourné en France pour un procès qu'il a ; mais effectivement c'eût été malheureux, comme on me l'a fait observer, car, pour être venu si loin, il faut du moins bien voir et bien connaître les lieux qu'on ne reverra plus et dont l'étude peut être utile : en repartant, le mois passé, je perdais non seulement la connaissance suffisante de Constantinople, mais encore celle de la Morée et de l'Italie autrichienne, M. de Fonfrède ayant dû revenir par la voie la plus courte. D'ailleurs, la saison n'étant pas encore très avancée, c'était sacri-

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

fier la plus belle partie de l'année dans ces climats, qui est l'automne, pour revenir tristement à Paris, où il vaut autant que je n'arrive qu'avec les froids de novembre ; j'aurai toujours assez tôt repris le collier, puisque j'apprends et gagne toujours de quoi travailler. La position est, de plus, fort tenable à Constantinople où les journaux me sont ouverts en cas de besoin. J'y ai donné deux articles seulement, car, après tout, c'est moins payé qu'à Paris. L'un était la réponse à l'article que Théophile m'a adressé dans *la Presse* le 25 ou 26 juillet (65), et qui est rendu fort exactement par le journal de Constantinople du 7 septembre ; tu as dû voir cela répété par quelque journal parisien. J'y ai manifesté une sorte de désillusion à l'égard de l'Égypte, qui ne doit pas trop être prise au sérieux, attendu que c'est un paradoxe en réponse à un autre, comme il arrive dans ces sortes de jeux d'esprit. [L'amabilité de Théophile, en me dédiant, pour ainsi dire, son ballet, et en entretenant le public de mon voyage, m'a été d'autant plus sensible que, depuis ma maladie trop connue, il importait que mon retour à la santé fût constaté bien publiquement ; et rien ne devait mieux le prouver qu'un voyage pénible dans les pays chauds : ce n'a pas été l'un des moindres motifs de me le faire entreprendre] à tout prix. Maintenant je compte profiter d'une occasion dans trois semaines, pour atteindre Athènes, d'où, quelques jours après, je remonterai par Corinthe, Corfou et l'Adriatique. [1] »

Les dernières semaines sont consacrées encore à ses recherches religieuses. Pour fermer le cycle théogonique, il s'attache à pénétrer les croyances des vieilles sectes musulmanes et ne saurait oublier ni les *derviches-tourneurs* ni les *derviches-hurleurs*. Parmi ces derniers, il distingue les *Munasihis*, qui croient à la transmigration des âmes, et les *Cochrakis*, ou illuminés, qui s'appliquent à la contemplation de Dieu dans les nombres, dans les formes et dans les couleurs. Ceux-ci, qui procèdent de Pythagore et de Platon, sont poètes, musiciens et artistes.

Enfin il clôt son séjour en Turquie en s'associant aux fêtes de ce carême solennel de l'Islam qu'est le Ramazan. Il a veillé les trente nuits de la lune sacrée et écouté, dans les cafés de Stamboul, les contes merveilleux des rapsodes musulmans. Pour en tenir lieu dans son récit, il y intercalle l'*Histoire de la Reine du Matin et de Soliman, Prince des*

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye. Le passage entre [ ] a été cité par Arvède Barine. Cette lettre porte, de la main du Dr Labrunie : « Reçue le 25 octobre 1843 ».

Génies. C'est, transposé en une éblouissante nouvelle, cet opéra dont le livret devait attendre toujours la musique de Meyerbeer, — cette *Reine de Saba*, en laquelle devait se réaliser son beau rêve de gloire et d'amour.

Il quitta Constantinople au commencement de novembre, ramenant avec lui Camille Rogier, qui, en la société de Gérard, s'était repris d'un vif désir de Paris et de la France. Le courage lui est revenu avec la foi dans l'avenir ; sa santé est meilleure, il l'affirme à son père sur tous les tons.

De Malte, où il arrive le 16 novembre, il écrit à Janin pour lui dire sa joie de le rejoindre bientôt, de retrouver « ses amis, les anciens, ceux avec qui il a été jeune ». Il est joyeux aussi de revoir l'Italie, qu'il n'a pas vue depuis dix ans : « Quant à ces dix ans d'intervalle, ajoute-t-il, ils sont bien perdus ; et pourtant je me sens le même (je crois que je n'ai plus de cheveux) ; qu'y a-t-il donc de changé? Rien, ma foi, rien du tout, rien, je crois... [1] »

Il a dû subir, avant d'aborder l'Italie et la France, une maussade quarantaine à Malte, la troisième de son voyage. — « Triste impression, dit-il, je regagne le pays du froid et des orages, et déjà l'Orient n'est plus pour moi qu'un de ces rêves du matin auxquels viennent bientôt succéder les ennuis du jour... [2] »

Mais le voici parvenu à la dernière étape de son pèlerinage... — A Naples, les souvenirs religieux, rapportés d'Alexandrie, de Thèbes et des Pyramides, le font abandonner ses compagnons, s'enfoncer parmi les rues endormies de Pompéi et se précipiter vers les ruines du temple d'Isis ; il dira tout à l'heure, dans *Isis ou l'Iseum*, la conclusion radieuse que cette station suprême lui suggère.

Le 9 décembre, il fait escale à Gênes, d'où une lettre à son père résume les incidens de son séjour à Naples et de son retour par Livourne et les côtes d'Italie :

« Mon cher papa, je t'écris du lazaret de Malte, où je n'étais pas très bien portant : cela a été une sorte de courbature avec fièvre, résultant sans doute du mauvais temps que nous avons

1. Lettre écrite en mer, près de Malte. *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, l. XLVIII.
2. *Voyage en Orient, les Nuits de Ramazan*, 4, *Le Baïram*, ch. IV.

eu sur la ligne de Syra, mais qui a passé au bout de quatre jours. C'est à peu près la seule indisposition que j'ai eue, depuis près d'un an de voyage : cela te prouve combien j'ai été modéré et combien j'ai pris de précautions, car peu de voyageurs échappent, par les grandes chaleurs, soit à la dysenterie, ou à la fièvre. A présent, je suis seulement très enrhumé du cerveau ; je viens de passer une douzaine de jours à Naples, où le temps était très variable et, en général, assez froid. J'ai pu cependant faire le voyage de Pompëia et celui d'Herculanum par de magnifiques journées. On m'avait recommandé au marquis Gargallo, directeur de la Bibliothèque royale, qui a obtenu de me faire voir le musée réservé, chose très difficile. Il y a de beaux morceaux de sculpture. Pompëia est aussi très intéressant. Ce voyage était coûteux à mon premier passage à Naples ; mais, à présent, un chemin de fer conduit à Torre Annonciata, d'où l'on y va en une demi-heure. C'est une ville très complète et bien plus intéressante qu'Herculanum. Il ne manque à peu près que les toits aux maisons et aux temples pour être comme ils furent avant l'ensevelissement. Il y avait un Anglais qu'on portait sur un brancard ; il avait voulu voir Pompëia avant de mourir. J'ai rencontré là M. Claveau, auditeur au Conseil d'État, l'une de mes connaissances du Ministère ; il a eu peine à me reconnaître, tant il m'a trouvé engraissé. Pourtant j'ai beaucoup maigri à Malte sur ma mine de Constantinople. Mais je me sens plus sensible au froid pour avoir eu une année sans hiver et au moins un double été.

« Mon séjour à Naples m'a fait grand plaisir, après avoir vécu si longtemps éloigné de toute civilisation. J'en comprenais les bons côtés par les restaurans et les théâtres surtout. La famille Gargallo m'a reçu d'une manière très aimable ; j'ai trouvé là des savans, et même des savantes, car les trois sœurs savent le latin. C'est un intérieur qui rappelle ceux du temps de Louis XIII, et où l'on se tient loin du moins des frivolités de conversation de nos jours. Je regrette de ne pouvoir connaître davantage cette société d'Italie, où ma qualité de littérateur est plus une recommandation que partout ailleurs. Depuis un an, j'ai plus appris d'italien que d'autres langues, car les relations dans tout le Levant ont lieu dans cette langue, avec un mélange de mots arabes quelquefois ; c'est à quoi se réduit ce qu'on appelle la langue franque, qui se parle dans toutes les Échelles. J'avais formé le projet de m'arrêter deux ou trois jours à Florence, pour voir Dumas et sa femme, mais on m'a appris à Naples qu'ils sont retournés à Paris. Je ne ferai donc que poser le pied à Livourne dont j'approche en ce moment.

Je suis sur le *Francesco Primo*, aux premières places, et il y a une concurrence telle entre les bateaux à vapeur de Naples que cela me coûte moins que de revenir sur le bateau à vapeur de

l'État, qui m'a conduit depuis Constantinople, et où je n'avais à peu près à payer que ma nourriture; mais, si fort que l'on soit favorisé, la nourriture à 6 francs par jour devient un résultat assez coûteux. Le *Francesco* nous transporte et nous nourrit pour 37 francs. J'ai donc pu rester trois jours de plus à Naples que je n'aurais fait si je n'avais pris l'*Eurotas*...

« Nous venons de passer une nuit très agitée et nous sommes encore à trois heures de Livourne, où nous passerons la journée. Le temps est si mauvais dans cette saison qu'il faut l'extrême rapidité et l'économie des bateaux à vapeur pour se décider à les prendre. M. Claveau est retourné par terre. Je n'ai personne que je connaisse sur ce bateau. Tu sais que mon ancien compagnon de voyage est de retour depuis trois mois pour un procès qu'il a; mais, à Marseille, je vais retrouver un peintre de mes amis avec qui j'ai fait la traversée de Syra et qui me présentera à sa famille de Nîmes. Je ne m'arrêterai pourtant que trois jours au plus. Et puis je compte remonter vers Paris par la nouvelle ligne du Bourbonnais qui répond aux bateaux à vapeur de la Loire.

« ...Je n'ai pu continuer. Je t'envoie vite cette lettre par la poste de Gênes. — G. Labrunie [1]. »

Il est curieux de rapprocher ce document du récit contenu dans *Octavie*. Nous savons maintenant que la soirée au palais Gargallo, où l'on discute sur la forme de la pierre d'Éleusis, puis la rencontre de l'Anglais paralytique dont il fait le père ou le mari d'Octavie, doivent se placer au retour de l'Orient, et non lors du premier voyage à Naples, en 1834.

A Marseille, il fut reçu au débarcadère par Méry et quelques amis, enchantés de son retour. Tous furent frappés du reflet lumineux qui spiritualisait sa figure, de l'éclat extatique de ses yeux et de son front. Il semblait que la flamme intérieure qui le consumait eût reçu un aliment nouveau. Pourtant ce n'était ni le ciel éblouissant de l'Égypte, ni les paysages du Nil ou du Liban, ni la fugitive vision de Saléma qui lui avaient laissé ce ravissement céleste. Sa béatitude est toute spirituelle : de la diversité des théogonies, il a dégagé la constance du lien mystique qui fait communier l'esprit avec le divin, l'identité des vérités révélées aux premières races humaines, maintenue à travers la muabilité des dogmes.

« Dois-je me défendre, dit-il au dernier feuillet de ses mémoires d'Orient, de mon admiration successive pour les

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

religions diverses des pays que j'ai traversés? Oui, je me suis senti païen en Grèce, musulman en Égypte, panthéiste au milieu des Druses et dévot sur les mers aux astres-dieux de la Chaldée; mais à Constantinople, j'ai compris la grandeur de cette tolérance universelle qu'exercent aujourd'hui les Turcs. » C'est la même pensée qu'il traduit par cette boutade, décochée un soir, chez Victor Hugo, à quelqu'un qui lui reprochait de n'avoir pas de religion : « Pas de religion, moi! allons donc! j'en ai dix-sept... au moins[1]... » Il n'y faut voir ni scepticisme ni irrévérence. Il scrute, avec la même curiosité dévote, la même piété recueillie, les divers symboles dont les grands initiés, les Moïse, les Pythagore, les Mahomet, les Hakem ont enveloppé la commune vérité qu'ils avaient mission de présenter, en la rendant perceptible, aux foules humaines. Les railleries ou le sarcasme des esprits forts le froissaient comme une grossièreté, et le plus humble prophète avait droit à ses égards.

« Pourquoi ne pas être poli à l'endroit de Jupiter? » disait-il plaisamment à ceux qui parlaient sans respect des dieux du paganisme. De telles façons devaient facilement être prises pour bizarreries d'esprit, si ce n'est même pour prodromes de démence. Certes il est permis de s'apitoyer et de sourire à quelques singularités puériles de sa théomanie; mais plus justement l'on s'étonne de ces regards divinateurs que çà et là il projette sur l'avenir de la connaissance, avec cette pénétration lucide, cette sorte de seconde vue qui est le propre de ces esprits désincarnés. Dans sa synthèse théogonique, il ne fait d'abord emploi que des formules ésotériques; mais il délaisse peu à peu le langage des initiés pour exposer, en précurseur de l'histoire des religions, la rationnelle conception du *syncrétisme*. Il emploie une première fois le mot à l'occasion de la religion des Druses. Mais, à la fin d'*Isis*, il reprend la même idée pour expliquer — avec quelle magie de langage! — que le christianisme lui-même n'est qu'une synthèse des dogmes antérieurs. Oyez plutôt ce beau fragment, gemme précieuse d'anthologie, où la pureté de la forme n'a d'égale que la sublime clarté de l'idée :

« ...Mais voyez combien d'assimilations aisées le christianisme allait trouver dans ces rapides transformations des dogmes les

1. Théophile Gautier, Notice en tête des *Œuvres complètes*.

plus divers; — laissons de côté la *croix* de Sérapis et le séjour aux enfers de ce dieu qui *juge les âmes* ; — le *Rédempteur* promis à la terre, et que pressentaient depuis longtemps les poètes et les oracles, est-ce l'enfant Horus allaité par la Mère Divine, et qui sera le *Verbe* (logos) des âges futurs?

« — Est-ce l'Iacchus-Jésus des mystères d'Éleusis, plus grand déjà, et s'élançant des bras de Déméter, la déesse *Panthée*? Où plutôt n'est-il pas vrai qu'il faut réunir tous ces modes divers d'une même idée, et que ce fut toujours une admirable pensée théogonique de présenter à l'adoration des hommes une Mère céleste dont l'enfant est l'espoir du monde?

« Et maintenant, pourquoi ces cris d'ivresse et de joie, ces chants du ciel, ces palmes qu'on agite, ces gâteaux sacrés qu'on se partage à de certains jours de l'année? C'est que l'Enfant-Sauveur est né jadis en ce même temps. - Pourquoi ces autres jours de pleurs et de chants lugubres, où l'on cherche le corps d'un Dieu meurtri et sanglant, – où les gémissemens retentissent, des bords du Nil aux rives de la Phénicie, des hauteurs du Liban aux plaines où fut Troie? Pourquoi celui qu'on cherche et qu'on pleure s'appelle-t-il ici Osiris, plus loin Adonis, plus loin Atys? Et pourquoi une autre clameur qui vient du fond de l'Asie cherche-t-elle aussi dans les grottes mystérieuses les restes d'un dieu immolé? — Une femme divinisée, mère, épouse, ou amante, baigne de ses larmes ce corps saignant et défiguré, victime d'un principe hostile qui triomphe par sa mort, mais qui sera vaincu un jour! La victime céleste est représentée par le marbre ou la cire avec ses chairs ensanglantées, avec ses plaies vives, que les fidèles viennent toucher et baiser pieusement. Mais le troisième jour tout change : le corps a disparu, l'immortel s'est révélé ; la joie succède aux pleurs, l'espérance renaît sur la terre ; c'est la fête renouvelée de la jeunesse et du printemps.

« Voilà le culte oriental, primitif et postérieur à la fois aux fables de la Grèce, qui avait fini par envahir et absorber peu à peu le domaine des dieux d'Homère. Le ciel mythologique rayonnait d'un trop pur éclat ; il était d'une beauté trop précise et trop nette, il respirait trop le bonheur, l'abondance et la sérénité, il était, en un mot, trop bien conçu, au point de vue des gens heureux, des peuples riches et vainqueurs, pour s'imposer longtemps au monde agité et souffrant. — Les Grecs l'avaient fait triompher par la victoire dans cette lutte presque cosmogonique qu'Homère a chantée, et, depuis encore, la force et la gloire des dieux s'étaient incarnées dans les destinées de Rome ; mais la douleur et l'esprit de vengeance agissaient sur le reste du monde qui ne voulait plus s'abandonner qu'aux religions du désespoir. — La philosophie accomplissait, d'autre part, un travail d'assi-

milation et d'unité morale ; la chose attendue dans les esprits se réalisa dans l'ordre des faits. Cette Mère Divine, ce Sauveur, qu'une sorte de mirage prophétique avait annoncé çà et là d'un bout à l'autre du monde, apparurent enfin comme le grand jour qui succède aux vagues clartés de l'aurore. [1] »

Telle est la conclusion lumineuse de son pèlerinage d'Orient, le chant d'allégresse dont il proclame l'exposé de son syncrétisme. Mais, dans ce regret du ciel mythologique, qu'a déserté le monde souffrant pour s'abandonner aux religions du désespoir, ne faut-il pas saisir un message précurseur des théories de Nietzsche, ou mieux une inspiration du dernier païen, Quintus Aucler, dont le portrait tantôt prendra place dans sa galerie d'*Illuminés*? Non, sans doute ; à l'encontre du dogmatisme de ces âpres théoriciens, Gérard de Nerval se garde de décider, d'émettre une préférence, ou de formuler une exclusion. C'est qu'il pressent peut-être, lui qui porte au front le sceau de la plus inexorable fatalité, que, tout à l'heure, après sa vaine exploration des mythes et des théogonies, lorsqu'il se retrouvera seul, devant le ciel désert et l'abîme engloutissant, il voudra revenir à cette image de la Pitié suprême, à cette Mère Céleste, incarnation nouvelle et plus humaine de Déméter et d'Isis, comme au dernier refuge des naufragés de l'esprit.

1. *Isis*, ch. IV.

X

GÉRARD INVENTEUR; *LES ILLUMINÉS*; UNE MUSE NOUVELLE

Aux enchantemens de l'Orient, les brumes du Nord ont fait succéder la tristesse et le souci. La réalité s'offre à lui sous son aspect le plus sévère, lui montre ses finances mal en point, ses réserves épuisées, l'avenir incertain. Cependant il est revenu plein de courage ; son expédition lui a fourni la matière d'intéressans travaux : c'est ce qu'il exprime à son père, de Nîmes, le 24 décembre, en lui annonçant son retour à Paris pour le nouvel an :

« Mon cher papa, j'espérais arriver à Paris pour l'époque de ta fête ; mais, cela m'ayant été impossible, permets-moi de te la souhaiter encore d'un peu loin, mais cependant d'assez près pour être sûr de t'embrasser bientôt. A l'âge que j'ai, on ne se sépare pas de son seul parent sans quelque peine, et c'est aussi un grand plaisir de savoir qu'on va le retrouver, et pour longtemps. — Mon retour n'a pas été aussi rapide que je voulais, parce qu'il a fallu attendre de l'argent hypothéqué sur des travaux à faire, et c'est le plus difficile de tous à toucher. Cependant j'ai placé avantageusement mon Voyage d'Égypte, qui fera un volume avec gravures [1], et j'ai acquis des matériaux pour au moins deux ans ; j'ai, d'un côté, le Caire, de l'autre, Constantinople, bien étudiés tous les deux, l'un durant cinq mois, l'autre durant quatre, et peut-être pourrai-je me passer des journaux et faire paraître directement dans la librairie, ce qui donnerait plus d'importance et d'avenir à mon travail. Les journaux donnent de l'argent pour le moment ; mais, quand tout est fini, l'on se retrouve au dépourvu,

1. Aucune suite ne fut donnée à ce projet de publication illustrée.

fatigué seulement et malade quelquefois ; je tâcherai que cela ne se renouvelle pas. Ces voyages n'ont-ils fait que me remettre en bonne disposition et liberté d'esprit, ce serait déjà un grand point. — Depuis ma lettre de Gênes, que je n'ai pu finir parce que la poste partait plus tôt qu'on ne m'avait dit, je suis arrivé à Marseille, où j'ai été parfaitement reçu encore une fois par Méry et par quelques autres amis. Le capitaine du bateau de l'État qui m'avait conduit jusqu'à Malte, M. de Rostaing, m'a invité à faire une promenade jusqu'à Toulon, où il allait faire faire une réparation à son vaisseau. J'ai accepté, n'ayant jamais vu cette ville, et je suis retourné à Marseille le surlendemain. J'ai retrouvé mon précédent compagnon de voyage, Rogier, le peintre, arrivé par un autre bateau. Méry nous a encore retenus trois jours dans les dîners et dans les présentations. Puis nous sommes repartis selon le projet que nous en avions formé pour remonter vers Paris. Seulement nous avons voulu visiter Arles, Beaucaire et Nîmes, qui offrent des antiquités si curieuses, surtout par la comparaison avec celles d'Italie. Le temps est encore fort beau aujourd'hui, mais nous repartons demain soir ; nous ne nous arrêterons plus qu'un jour à Lyon pour nous reposer. Avancer maintenant vers Paris, c'est aller vers le froid et le mauvais temps. Si la saison eût été moins avancée, j'aurais poussé vers Agen peut-être, mais c'est impossible, et d'ailleurs j'ai hâte de revoir Paris. Je pourrai donc t'embrasser au plus tard dans les deux ou trois premiers jours de janvier. Le grand rhume que j'avais pris à Naples m'a beaucoup incommodé sur la fin de mon passage en Italie; mais enfin il est terminé depuis Marseille et je ne risque que d'en prendre un autre ici à Paris. Je n'ai de manteau que mon manteau arabe, qui était trop chaud en Égypte et paraît trop clair par ici; mais je m'entortille encore dans ta robe de chambre et dans ce qui me reste de garde-robe après tant de pérégrinations ; je présente un mélange de luxe oriental et de mode européenne arriérée fort réjouissant. Le daguerréotype est revenu en bon état, sans que j'aie pu en tirer grand parti. Les composés chimiques nécessaires se décomposèrent dans les climats chauds ; j'ai fait deux ou trois vues tout au plus ; heureusement j'ai des peintres amis, comme Dauzats et Rogier, dont les dessins valent mieux que ceux du daguerréotype. — Oh ! si j'étais peintre !... mais on ne peut tout faire à la fois. On m'a dit à Marseille que ce que j'ai écrit à Théophile sur l'Égypte avait paru dans les Beaux-Arts. On a parlé plusieurs fois de moi dans les journaux très agréablement. A bientôt donc. A huit jours d'ici, j'espère. Je t'embrasse de toute mon âme et de tout mon cœur. Ton fils bien affectionné, Gérard Labrunie. [1] »

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

Il est à peine rentré que de multiples labeurs le sollicitent. Il lui reste à classer les notes éparses de ses mémoires d'Orient, dont il va distribuer les fragmens aux publications les plus diverses. Il pourvoit en outre aux feuilletons dramatiques de *l'Artiste* et de *la Presse* ; et encore que de mérite inégal, bon nombre de ces articles nous font regretter qu'ils n'aient pas été réunis. On le voit enfin doter de chroniques et de nouvelles des journaux ou revues tels que *la Sylphide*, *la Revue pittoresque*, *la Phalange*, *la Silhouette*, *le National*, *la Revue de Paris*, *le Mousquetaire*, *l'Illustration*, *la Revue des Deux-Mondes*.

Car son activité est incessante et, quoi qu'on en ait pu dire, il n'est esprit moins paresseux que le sien. Cette flamme subtile entraîne et malmène son enveloppe corporelle, et, dans la veille comme dans le sommeil, est consumée d'une perpétuelle incandescence. S'il n'écrit ou ne rêve, il lit : il lit, la nuit, dans son lit, en plaçant un bougeoir sur sa tête, et parfois il s'endort, laissant choir ce fanal, non sans risque d'incendie. Le sommeil même n'est point une trêve à son labeur mental : en cet arrêt nécessaire de l'être pensant, le cerveau vibre encore de l'activité des songes.

Entre temps, son inquiétude voyageuse le reprend. A peine s'est-il astreint à quelques mois de vie sédentaire, que, s'arrachant aux besognes régulières des journaux [1], il part brusquement pour la Hollande et arrive à Amsterdam le 23 septembre 1844.

« Mon cher papa, écrit-il à cette date, au Dr Labrunie, j'arrive à Amsterdam et me hâte de te jeter un mot à la poste. Je me porte très-bien. J'ai vu Rotterdam qui est une fort belle ville, Anvers, la Haye et Harlem. Tout cela est magnifique et aussi curieux que je m'y attendais. Je vais rester ici trois jours et serai à Paris deux ou trois jours après. Pardon de ne pas te donner plus de détails, mais je n'ai que le temps de finir mon feuilleton pour *l'Artiste* [2], avant le départ de la poste. Ainsi donc, à cinq jours d'ici. Je t'embrasse bien cordialement... Ton fils : Gérard Labrunie. Ce 23. [3] »

Néanmoins, les trois années qui suivent le retour de

1. Sur sa collaboration à *l'Artiste* et à *la Presse*, voir *Bibliographie*.
2. Feuilleton du 29 septembre : *Une soirée au théâtre d'Amsterdam*.
3. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

l'Orient forment bien dans la vie de Gérard la période la moins errante. Le nomade a pu se fixer, pendant près de deux ans, au numéro 36 de la rue de la Victoire, où il habite depuis le printemps de 1844 jusqu'en avril 1846. Les absences qu'il se permet sont rares et brèves. C'est ainsi qu'en août 1845, il passe une semaine en Angleterre et y trouve la matière d'un article qu'il envoie à *la Presse* (8 septembre 1845), sur les *Plaisirs de Londres*. C'est son second séjour en Albion ; le premier, qui remonte à 1836, est marqué par une poésie : *De Ramsgate à Anvers*, et par un article sur les mœurs anglaises, publié dans *la Charte de 1830* (numéro du 5 décembre 1836). Il semble qu'il faille rattacher cette excursion au voyage en Belgique, entrepris cette même année avec Théophile : ce dernier cependant en note les impressions dans *Zig-Zags*, mais ne fait aucune allusion à la présence de son *ami Fritz*. Il y retourna sans doute une troisième fois, en 1849, ainsi que le laisse entendre une lettre à Stadler [1], où il renseigne son ami partant lui-même pour Londres, sur les horaires, les classes et les tarifs des bateaux et des railways, avec une précision qui dénote une très récente expérience. C'est donc bien exactement que Gérard dit, dans ses *Nuits d'Octobre*, être allé trois fois en Angleterre. Il se proposait d'y faire un quatrième voyage, ainsi que l'atteste une lettre de Charles Boverat, écrite le 24 août 1853 à un ami anglais : « Gérard, y est-il dit, se rendait à Londres pour élaborer un projet de traductions réciproques. [2] » Il ne put le réaliser : le 26 août, il était conduit à l'hôpital de la Charité, puis, de là, chez le Dr Blanche.

Mais un rêve de fortune a subitement traversé son esprit. La gloire des grands inventeurs le fascine : il a tant vécu, par la pensée, avec les Faust, les Gutenberg et les Laurent Coster, qu'il médite de continuer leur œuvre, d'ajouter un nouvel engin aux machines de vulgarisation dont ils ont doté le monde. Il rêve d'un outillage commode, qu'un seul homme pourrait manœuvrer et qui permettrait à chacun de s'imprimer soi-même. Alors sans doute il se souvient de Restif de la Bretonne, qui fut prote à l'imprimerie des Galeries du Louvre et édita lui-même ses livres. A son

1. *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, l. LVIII.
2. Lettre citée par Mlle J. Cartier.

exemple, il se fait quelque temps apprenti typographe, puis, lorsqu'il connaît bien tous les secrets de la casse et du composteur, il se met à dessiner des plans et des figures, à construire des appareils d'essai. Bref, en octobre 1844, sa conception est mûre : il va produire son invention et faire breveter sa « machine à imprimer ». Nous n'oserions insister sur un détail aussi étrange, si nous n'avions, sous les yeux, l'original du brevet en bonne forme qu'il s'est fait délivrer le 6 janvier 1845, et dont voici un extrait littéral [1] :

MINISTÈRE
DE L'AGRICULTURE
ET DU COMMERCE

—

Durée : 15 ans.
N° 66

—

Loi du 5 juillet 1844.

BREVET D'INVENTION
SANS GARANTIE DU GOUVERNEMENT.

———

Le Ministre, secrétaire d'État, de l'Agriculture et du Commerce,

Vu la loi du 5 juillet 1844,

Vu le procès-verbal dressé le 9 octobre 1844, à onze heures cinq minutes du matin, au secrétariat général de la Préfecture de la Seine, et constatant le dépôt, fait par le sieur *Labrunie de Nerval*, d'une demande de brevet d'invention, de quinze années, d'une *machine à imprimer au moyen de rangées alphabétiques mobiles*, qu'il appelle *stéréographe* ;

Attendu la régularité de la demande,

Arrête ce qui suit :

ART. 1. — Il est délivré au sieur Labrunie de Nerval (Gérard), demeurant rue de la Victoire, n° 36, à Paris, à ses risques, périls, sans examen préalable et sans garantie... un brevet d'invention de quinze années, qui ont commencé à courir le 9 octobre 1844, pour une *machine à imprimer au moyen de rangées alphabétiques mobiles, qu'il appelle stéréographe* ;

ART. 2. — Le présent arrêté, qui constitue le brevet d'invention, est délivré au sieur Labrunie de Nerval pour lui servir de titre...

Paris, le 6 janvier 1845.

Le Ministre secrétaire d'État, etc.
Pour ampliation,
Signé : CAMILLE PAGANEL.

Une notice technique, calligraphiée de la main de Gérard, forme l'annexe de cet acte et nous apprend qu'il s'agit, non point d'une première idée de notre actuelle dactylographie,

1. Collect. Henri Houssaye.

mais d'un appareil destiné à simplifier le travail de la composition typographique, au moyen de disques ou anneaux de métal enfilés sur un axe commun, formant cylindre : chaque disque présente, sur son épaisseur, un cordon de lettres et les lignes destinées à l'impression n'occupent qu'une moitié de la circonférence de l'anneau. L'opérateur, placé devant la machine, qui est de petite dimension et peut être posée sur une table, compose ses lignes en faisant tourner chaque disque, de manière à amener la lettre voulue sur la ligne d'impression : il actionne ensuite le cylindre, de manière à mettre la composition en contact avec la partie fixe de l'appareil, destinée à recevoir l'empreinte. [1]

Gérard inventeur ! Le fait est peu connu, mais n'apporte aucun trait nouveau à sa physionomie. Inventeur, visionnaire ou précurseur, ne sont-ce pas là autant de signes communs aux esprits tels que le sien, autant d'attributs du génie? Certes, il n'échet d'apprécier ici le mérite de son invention ; l'idée sans doute était nouvelle et ingénieuse... Peut-être eût-il suffi de quelque pratique constructeur pour faire de ce rêve une réalité. Celui-ci ne se rencontra pas et Gérard n'était pas homme à le chercher longtemps. Pourtant il n'abandonna pas tout de suite son invention, car, le 4 octobre 1845, il acquittait encore à la caisse du receveur central des finances la somme de cent francs pour la deuxième annuité de son brevet. Peut-être est-ce en mémoire de cette tentative qu'il inscrira, quelques années plus tard, en manière d'épigraphe à son *Imagier de Harlem*, ces paroles qu'il met dans la bouche de Gutenberg :

> « ...Tous ces inventeurs, tous ces hommes de génie, ont malheureusement dans le front une folle maîtresse, une femme qui n'existe pas et qu'on nomme imagination : ils la poursuivent toute leur vie, ils sacrifient tout à ce rêve, ils bâtissent pour lui de beaux châteaux en Espagne, et oublient leur maison et le travail. [2] »

Être éditeur, publier, en belles typographies, son œuvre, ou ce qu'il préfère de l'œuvre des autres, rehausser les textes de dessins choisis et associer à la gloire de l'écrivain celle d'aimables illustrateurs, ce sera longtemps l'un de ses rêves

1. Collect. Henri Houssaye.
2. *L'Imagier de Harlem*, 2e éd., Giraud et Dagneau, 1852.

les plus chers. *Le Monde Dramatique* a d'abord satisfait ce goût, et c'est le cœur navré que Gérard a dû abandonner l'onéreuse revue. En 1845, il trouve une occasion nouvelle de faire œuvre d'éditeur de luxe. C'était l'époque où Deschères venait de fonder, sous le titre de *Revue Pittoresque*, un magazine qui comptait, parmi ses rédacteurs, Gérard de Nerval, et ses illustrateurs, Édouard de Beaumont. Un soir, au bureau de rédaction, Gérard, qui venait de terminer sa notice sur Cazotte, exposa son projet d'une édition de luxe du *Diable Amoureux* : une illustration, fantastique et gracieuse, s'allierait si bien à cette œuvre de sceptique illuminé ! Édouard de Beaumont offrit son crayon, et, avec un rare bonheur, composa la plus aimable suite de vignettes. L'éditeur fut trouvé en la personne du caissier de la revue, un certain Léon Ganivet, crémier-laitier de son état, lequel ne fut d'ailleurs qu'un simple prête-nom, l'impression étant confiée à Lacrampe, sous la direction de Gérard. Bois et texte furent combinés de très heureuse façon, et le volume reste l'un des plus attrayans de cette belle époque des livres à gravures.

On croit communément que ce fut en tête du *Diable Amoureux* que fut pour la première fois imprimé le pseudonyme de *Gérard de Nerval*, dont l'usage était déjà constant depuis plusieurs années... On rencontre cependant ce nom, dès 1841, à la table du *Prisme*, complément des *Français peints par eux-mêmes*, édité par Curmer, en regard du titre d'une fantaisie drolatique sur les *Banquets d'anciens élèves*. Il est vrai que, dans le livre même, l'article est signé *Aloysius*. Nous trouvons aussi les initiales G. de N. au bas d'un autre article paru dans *le Cabinet de l'Amateur*, en 1842, sur *les tentures de cuir doré et leur fabrication*. Le nom entier est enfin imprimé comme signature de nombreuses chroniques publiées dans *l'Artiste*, en 1844, puis, en 1845, au bas de *l'Histoire véridique du Canard*, fantaisie agrémentée de vignettes de Bertall, dans le premier volume du *Diable à Paris* [1].

On sait l'origine de ce pseudonyme et combien Gérard s'attache à en faire une réalité patronymique. La vanité de naissance a-t-elle donc troublé cet esprit modeste, qui naguère s'ingéniait à demeurer obscur et à se voiler d'ano-

1. *Le Diable à Paris*, Hetzel, 1845.

nymat? Non, sans doute, et c'est ailleurs qu'il faut chercher l'explication de cette bizarrerie. On sait quelle empreinte reçut Gérard de ses premières lectures, quelles préférences voisinant au fétichisme il montra toujours pour Cazotte et Restif de la Bretonne : mais on ne saurait imaginer à quel degré les romans autobiographiques de Restif ont modelé l'âme et influencé la vie de Gérard de Nerval. Ces deux existences sont marquées de tant de traits communs qu'on doit se demander si l'obsession des mémoires de ce sosie n'a pas déterminé chez Gérard pareil enchaînement de destinées. Dès les premières lignes des *Confidences de Nicolas*, notons que le jeune Restif, simple prote à l'imprimerie des Galeries du Louvre, ne garde à l'atelier que le prénom de Nicolas, réservant son nom de famille « pour l'époque où il pourrait former un établissement ou parvenir à quelque situation distinguée ». Mais n'est-ce pas l'histoire même de Gérard que nous croyons lire, lorsque nous voyons le jeune typographe suivre assidûment les spectacles où joue la belle Mlle Guéant, marquer son enthousiasme aux passages débités par celle-ci dans *la Pupille* et *les Dehors trompeurs*? « Rien n'est plus dangereux pour les gens d'un naturel rêveur, dit-il, qu'un amour sérieux pour une femme de théâtre; c'est un mensonge perpétuel, c'est le rêve d'un malade, c'est l'illusion d'un fou. La vie s'attache tout entière à une chimère irréalisable qu'on serait heureux de conserver à l'état de désir et d'aspiration, mais qui s'évanouit dès qu'on veut toucher l'idole. » Puis, lorsque Nicolas, devenu amoureux de la femme, et non plus de la comédienne, veut se rapprocher d'elle, il lui avoue une ancienne passion : « Quant à la personne que j'ai aimée, lui dit-il, *elle vous ressemblait*, elle avait beaucoup du moins de vos traits et de votre sourire, et rien ne peut me consoler de sa perte, sinon de vous adorer. » Bien des années après, Restif, *qui a ajouté à son nom celui de la Bretonne, propriété de son père, et qui croit descendre de l'empereur Pertinax*, nous apprend que la belle Guéant est morte de la poitrine et *qu'il l'a pleurée longtemps, quoiqu'il n'eût pu nouer avec elle qu'une liaison passagère.* [1]

Raconte-t-il son enfance, c'est *au milieu des bois* de Sacy et de Nitry qu'il nous conduit, parmi les paysans et les

1. *Les Illuminés : Les Confidences de Nicolas*, ch. II.

bergers dont il partage la vie errante. Il se plaît aux ruines d'anciennes chapelles et adore les vieilles chansons. De belles filles blondes lui apparaissent, qu'il aime comme les visions qu'on voit passer dans les songes. Il y a des Adrienne et des Sylvie : l'une, Jeannette Rousseau, a cette figure de Minerve à l'œil noir, que rappelle le *sourire athénien* de Sylvie. Quand Restif se souvient d'elle plus tard, il se dit avec regret : « C'était le bonheur peut-être ! Épouser Jeannette, passer sa vie à Gourgis, en brave laboureur, n'avoir point eu d'aventures et n'avoir pas fait de romans, telle pouvait être ma vie, telle avait été celle de mon père... Mais qu'a pu devenir Jeannette Rousseau? Qu'a-t-elle épousé? Est-elle vivante encore ? » Nous retrouvons le même langage, presque les mêmes phrases, sous la plume de Gérard, peignant le paisible bonheur qu'il aurait pu trouver en épousant Sylvie. [1]

Les femmes que Restif aima dans la suite, Mme Parangon, Zéphyre, auront avec Jeannette Rousseau cette ressemblance que celle-ci avait elle-même avec une figure idéale entrevue dans le passé, — « dans une autre existence peut-être » !... C'est une de ses idées favorites, cette théorie des ressemblances que Gérard lui a empruntée, cette croyance qu'il n'a jamais aimé que la même femme... en trois personnes. Il croit à la *transfusion des âmes* et, en spiritualiste éclectique, tire de la doctrine des Indous et des Égyptiens la plupart de ses argumens. Tantôt il fait reposer l'âme dans un autre corps après mille ans, comme chez les anciens ; tantôt il la fait s'élever dans les astres et y découvrir des paradis innombrables, comme dans Swedenborg, ou encore passer à l'état d'ange ailé, comme dans Dupont de Nemours. Un de ses personnages a trouvé le secret d'isoler son âme de son corps et de visiter les astres, sans perdre la possibilité de « rentrer dans sa guenille humaine ».

Il n'est pas jusqu'aux fatalités qui pèsent sur ces deux fins d'existence qui ne soient identiques. Celui qu'on a appelé le *Jean-Jacques des Halles*, qui passe souvent ses nuits à explorer les bouges ou les repaires d'escarpes, n'impose-t-il pas à Gérard sa dernière empreinte? Écoutez enfin cette lamentation désespérée, si pareille au thème

1. *Sylvie*, ch. XIV : *Dernier feuillet.*

funèbre des *Cydalises* : — « Morte ! elle est morte ! s'écrie Nicolas, au souvenir de la belle Guéant. Morte, comme cette autre, si belle et plus aimante — Mme Parangon — et tout ce que j'aimais est ainsi dans le tombeau... »

Où sont nos amoureuses?
Elles sont au tombeau...

En 1851, Gérard, qui à nouveau sent voisine l'ombre funeste, réunit, dans un travail d'ensemble, *les Confessions de Nicolas* et d'autres notices sur ses *excentriques* favoris, voulant, dit-il, analyser, dans une sorte de physiologie morale, les bizarreries de l'esprit. C'est ainsi qu'il place, en tête du recueil, le *Roi de Bicêtre*, Raoul Spifame, qui, fou par un seul endroit du cerveau, se croit le roi Henri II, auquel il ressemble de façon surprenante. Viennent ensuite *Cazotte*, *Cagliostro* et *Quintus Aucler*, l'auteur de *la Thréicie*.

A lire cette dernière notice, on est surpris encore de l'aisance avec laquelle se meut la pensée de Gérard, à travers ce qu'il appelle les grands mystères de l'âme humaine, où l'esprit devient si facilement dogmatique ou négateur. Plus que nul autre, il a senti l'angoisse et le désarroi, où l'athéisme révolutionnaire a laissé les esprits enclins à l'exaltation et à la rêverie.

« Il y a certes, dit-il, quelque chose de plus effrayant dans l'histoire que la chute des empires, c'est la mort des religions. Volney lui-même éprouvait ce sentiment en visitant les ruines des édifices autrefois sacrés. Le croyant véritable peut échapper à cette impression, mais, avec le scepticisme de cette époque, on frémit parfois de rencontrer tant de portes sombres ouvertes sur le néant... »

Et, malgré lui, son regard scrute obstinément « cette porte ogivale — la dernière qui semble encore conduire à quelque chose, — dont on restaure avec piété les nervures et les figurines frustes ou brisées, qui laisse entrevoir toujours sa nef gracieuse, éclairée par les rosaces magiques des vitraux ».

Ce n'est que prélude à l'évocation du dernier païen, Quintus Aucler, qui garde l'éblouissement du ciel mythologique et déplore, longtemps avant Nietzsche, la destruction

de la grande civilisation gréco-romaine « par une secte juive expulsée, vil agrégat d'esclaves et de bandits ». De même que le philosophe allemand, il oppose la beauté vivifiante des dieux de l'Olympe à l'influence morbide des religions du désespoir. Pour lui aussi, le christianisme est un *syncrétisme* ; mais il mérite bien de figurer dans la galerie des *Illuminés* réunis par Gérard, ce moderne hiérophante, qui se croit appelé à restaurer le culte antique « que l'apostasie de Clovis est venue renverser pendant une misérable quinzaine de siècles »...

Telle n'est point la pensée de Gérard :

« S'il était vrai, conclut-il, que la religion chrétienne n'eût guère plus d'un siècle à vivre encore, ne faudrait-il pas s'attacher, avec larmes et avec prières, aux pieds sanglans de ce Christ, détaché de l'arbre mystique, à la robe immaculée de cette Vierge mère, — expression suprême de l'alliance antique du ciel et de la terre, — dernier baiser de l'esprit divin qui pleure et qui s'envole. [1] »

Il clôt sa galerie d'*Illuminés* par une étude sur *les successeurs d'Icare*, qui servit de préface aux *Ballons* de Turgan. Le problème de l'aviation, qui hanta maints cerveaux de génie, depuis Architas jusqu'à Léonard de Vinci et à Cyrano de Bergerac, devait aussi tenter l'esprit de Gérard de Nerval. L'inventeur du *stéréographe* rêvait à son tour de retrouver les ailes que les dieux avaient brisées, pour s'évader des chaînes pesantes qui rivent l'homme à sa planète.

Une Muse nouvelle est aussi venue le visiter : non plus cette muse négligée qui préludait gauchement à ses essais d'adolescent, ni celle, naïve encore, mais si touchante, qui inspirait ses *Odelettes* et ses *Cydalises*. Sa descente aux enfers et son pèlerinage d'Orient ont pénétré son esprit d'une ardeur étrange, dont ses vers, autant que sa prose, vont accuser le reflet. Nous avons noté dans *Octavie*, puis dans *Isis* et le *Voyage en Orient*, la marque de cette inspiration, qui fait de lui un maître unique ès-lettres françaises. Née de sa pénétration des symboles et de sa communion avec le divin, elle l'a doté de cet accent d'oracle dont la vaticination hautaine se condense en un douzain de rares sonnets.

1. *Les Illuminés : Quintus Aucler.*

Rien cependant, dans ses préférences de naguère, ne laisse entrevoir pareille évolution. Sa prédilection de la poésie populaire, son aspiration vers l'affranchissement des règles prosodiques s'affirment encore, en 1842, lorsqu'il publie, dans *la Sylphide*, ce bouquet de dolentes ballades dont il a colligé les strophes éparses, au cours de ses promenades du Valois. Pour celles-ci, on le sait, il doit garder un culte nostalgique qui survit à tout : nous les retrouverons, dix ans plus tard, avec à peine quelques variantes, dans *Angélique ou les Faux Saulniers*, puis dans *les Filles du Feu*. Tel est ce naïf épithalame, que des voix alternées chevrotent d'un bout à l'autre de la table des noces :

« — Enfin vous voilà donc, — Ma belle mariée, — Enfin vous voilà donc, — A votre époux liée, — Avec un long fil d'or, — Qui ne rompt qu'à la mort. »

Puis, ces lais mélancoliques où l'amante fidèle préfère mourir que changer d'amour, où la Belle, tombée au pouvoir d'un félon ravisseur, fait la morte « pour son honneur garder ».

« Au château de la Garde — Il y a trois belles filles, — Il y en a une plus belle que le jour... »

Et n'est-ce pas dans les rondes de Mortefontaine qu'il les a entendues, ces tendres romances modulées par l'inoubliable voix d'Adrienne?

Dessous le rosier blanc — La belle se promène
Blanche comme la neige, — Belle comme le jour...

Qui ne se souvient enfin de ces deux perles de folklore, qu'il nous a restituées : — l'une, funèbre à l'égal d'une ballade d'Uhland : c'est la *Chanson de Jean Renaud* :

« ... Allez, ma mère, allez devant, — Faites-moi dresser un beau lit blanc, — Mais faites-le dresser si bas — Que ma femme ne l'entende pas... »

— l'autre, suave comme un cantique de paradis : c'est la légende de saint Nicolas :

Il était trois petits enfans
Qui s'en allaient glaner aux champs.

Il en a pris texte pour nous dire ses aspirations poétiques : comparant ces strophes à peine rimées à l'uniformité de notre mètre, à la lourdeur de la rime, aggravée encore de cette richesse que le goût du temps avait décrétée, il voudrait revenir à l'assonance qui allégerait le vers et en réduirait la monotonie.

Ce concept d'une poésie libérée de la rime oppressive et du rythme régulier n'est-il pas pour nous surprendre à l'époque de Gérard de Nerval? Bien des années plus tard, alors que la lassitude de l'ancienne versification s'est plus nettement fait sentir, une autre génération de poètes a, pour un temps, poursuivi le même affranchissement. Sans doute leur tentative ne permet guère d'augurer la prochaine abrogation de notre vieille prosodie : les rythmes séculaires, vieux comme notre langue elle-même, ont si longtemps scandé notre rêve qu'ils semblent, pour de longs jours encore, inséparables de toute expression poétique. Mais les objections que suscitait à Gérard la technique verbale inaugurée par le coryphée romantique semblent bien avoir prévalu. Le génie de Victor Hugo a pu, en assouplissant et en disloquant le mètre, l'adapter aux exigences de son verbe souverain ; il en a tiré des accords tels qu'après lui, nul ne dût, semblait-il, reprendre de longtemps l'instrument dont il avait épuisé les sonorités. A sa suite cependant, une habile phalange a raffiné encore de ciselures et de scintillemens de rimes; mais l'expérience des *parnassiens*, réduite de plus en plus aux adresses de facture et aux prestiges de mots, n'a fait que marquer le déclin d'une brillante époque littéraire. Alors une jeunesse perplexe s'est appliquée aux essais d'un lyrisme nouveau, que seul eût pu fixer quelque messie poétique : celui-ci n'est pas venu, et sans doute l'affranchissement de toute contrainte métrique, naguère proclamé par quelques *symbolistes*, n'aura eu que la portée d'un geste de cénacle. Mais ceux-ci auront quand même préparé, — ce que Gérard entrevoyait en pleine floraison romantique, — le retour à une poésie plus émotive, plus intimement musicale, plus voisine du mystère et de l'inconscient. Certains même ont adopté les réformes que lui-même, trop féru de tradition pour passer à l'expérience, s'était contenté de préconiser : la rupture des coupes monotones et le remplacement de la rime par l'assonance.

Mais ils pourront, à d'autres titres, le proclamer leur aïeul : c'est lorsque, enfermant dans la rigide armature du sonnet d'imprécises et flottantes visions, il s'aventure au domaine de l'occulte et tente d'exprimer l'ineffable. Le doux Verlaine a reconnu sans doute, dans le chantre des *Cydalises*, un ancêtre de poésie gémissante et de rêverie ingénue ; mais le poète des *Chimères* sera mieux encore l'annonciateur de ces autres musiciens du mystère que furent Baudelaire et Stéphane Mallarmé.

En 1843, il date de Tivoli, l'ancienne Tibur, ce prélude sibyllin qu'il intitule *Delfica*, mélodieuse variation sur l'annonce messianique de Virgile : *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas* :

La connais-tu, *Daphné*, cette ancienne romance,
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,
Sous l'olivier, le myrte ou les saules tremblans,
Cette chanson d'amour qui toujours recommence !

Reconnais-tu le temple au péristyle immense,
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents,
Et la grotte fatale aux hôtes imprudens,
Où du dragon vaincu dort l'antique semence?

Ils reviendront ces dieux que tu pleures toujours !
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours ;
La terre a tressailli d'un souffle prophétique.

Cependant la sibylle au visage latin
Est endormie encor sous l'arc de Constantin ;
— Et rien n'a dérangé le sévère portique.

Ses amis ne virent, en ces accords nouveaux, que l'influence d'une muse plus experte et l'adoption d'un mètre plus sonore. Mais nul ne perçut le secret de ce lyrisme, dont l'inspiration, incubée si longtemps, jaillissait soudain du tréfonds de son âme mystique. Il est maintenant tout à l'extase dont l'ont ravi les demi-dieux de l'hellénisme, les Orphée et les Pythagore ; il voudrait réveiller les échos de leur chant divin, cette alliance de la Poésie et de la Musique, qui, sur la lyre d'ivoire ou la cithare d'or, a révélé le secret de l'harmonie des mondes, dans la pure

lumière de Dionysos. Ce lyrisme supérieur, dont il a pressenti, dans *Lohengrin* et le drame wagnérien, un splendide essai nouveau, ne doit rester pour Gérard qu'une vague aspiration. Mais, pour mieux complaire à la Muse sacrée, du moins fera-t-il choix d'un mètre musical, évocateur de sens profond et de vérité ésotérique ; il le condensera en ces hermétiques sonnets, qu'il intitule, des noms de la légende éternelle, *Horus*, *Antéros*, *Artémis*, *Delfica*... Chacun doit marquer une étape, noter la progression de sa « mystique ». Le sonnet qu'il appelle *Vers dorés*, à l'imitation du magicien de Delphes, nous apparaît tout empreint de panthéisme pythagoricien (59) :

Homme, libre penseur, te crois-tu seul pensant ?

Puis, dans la suite imitée de Jean-Paul, *le Christ aux Oliviers*, il revient aux assimilations théogoniques dont il a fait le magique exposé dans *Isis*. De ces cinq sonnets, extrayons le dernier, qui nous présente un nouvel aspect de son syncrétisme : voici maintenant le Christ, incarnation suprême des jeunes dieux meurtris, dont le sang doit racheter le monde :

C'était bien lui, ce fou, cet insurgé sublime...
Cet Icare oublié qui remontait les cieux,
Ce Phaéton perdu sous la foudre des dieux,
Ce bel Atys meurtri que Cybèle ranime !

L'augure interrogea le flanc de la victime,
La terre s'enivrait de ce sang précieux...
L'univers étourdi penchait sur ses essieux,
Et l'Olympe un instant chancela sur l'abîme.

Réponds ! criait César à Jupiter Ammon,
Quel est ce nouveau dieu qu'on impose à la terre?
Et si ce n'est un dieu, c'est au moins un démon...

Mais l'oracle invoqué pour jamais dut se taire ;
Un seul pouvait au monde expliquer ce mystère :
— Celui qui donna l'âme aux enfans du limon.

Plus tard encore surgiront d'autres poèmes, plus impé-

nétrables, en dépit de leur claire syntaxe — « guère plus obscurs, a-t-il dit, que *les Mémorables* de Swedenborg ». Cris suprêmes de son délire mystagogique, ils demeurent inaccessibles à qui n'a pas scruté les arcanes de la pensée de Gérard. C'est leur recueil qu'il intitule *les Chimères*, écrin de perles sombres, étranges et fascinatrices comme les fleurs de sa folie.

XI

LE DERNIER THÉATRE : *FAUST* ET *L'IMAGIER DE HARLEM*; HENRI HEINE

Un intervalle de quatre ans, — de 1844 à 1848, — nous offre une période de vie assez calme. Le *Voyage en Orient* a bien servi la notoriété de Gérard et il reçoit des éditeurs les offres les plus séduisantes. La mode est alors encore aux voyages illustrés, aux albums pittoresques, aux *landscapes* rehaussés de vues et de monumens, dont la génération voyageuse de 1830 s'était montrée si friande. L'éditeur Furne, qui a déjà publié plusieurs ouvrages de ce genre, alléché par la saveur des récits de Gérard, lui demande un livre sur *les Côtes de la Méditerranée* ; il passe avec lui, le 10 décembre 1847, un traité, aux termes duquel Gérard doit lui remettre, moyennant cinq mille francs, le manuscrit de l'ouvrage, dans un délai de deux ans (60). On voit par là quelles ressources celui-ci pouvait alors tirer de sa plume. Mais le manuscrit ne fut pas livré. Gérard ne voyageait qu'aux rives où l'appelait sa fantaisie et ne pouvait s'astreindre aux excursions de commande.

La passion du théâtre l'a d'ailleurs repris, et maintenant il collabore avec Alboize au libretto des *Monténégrins*, dont Limnander doit écrire la musique. Pauvre livret, qui, avec ses alternances de vers plats et de prose incolore, ne sort pas de la commune production des *paroles* d'opéra-

comique. Gérard a-t-il même songé à autre chose qu'à pourvoir aux nécessités quotidiennes? Il y a si peu de lui dans cette besogne, si peu de ce qui fait le charme propre de ses autres œuvres ! La lettre suivante, qu'il écrivait à Saint-Georges, directeur de l'Opéra-Comique, montre avec quelle indifférence il acceptait les collaborateurs de la dernière heure et livrait l'œuvre commune à la cuisine de l'exploitant :

« Voici deux actes, mon cher ami, où vous reconnaîtrez, j'espère, de bons élémens. Ce qui est mal rendu dans le dialogue prendra de l'intérêt sous votre plume ; c'est le troisième acte surtout qui appellera votre imagination. Il faudra éviter de changer les principaux morceaux de chant, ce qui causerait un retard énorme et interromprait l'étude commencée de la musique. La teinte des scènes musicales est un peu sombre ou solennelle. Le genre du musicien l'a voulu et le talent de Mme Ugalde, la cantatrice engagée pour nous, s'en accommode parfaitement. Il faut concevoir ici, non un *opéra-comique*, mais un drame lyrique comme *Haydée*, comme *Zampa*. Comprenez maintenant ma position. Je fais près de vous une démarche *personnelle* qui ne deviendra sérieuse que si vous ne croyez pas de trop grands changemens indispensables. Autrement nous sommes résolus à tout faire nous-mêmes et à ne rien abandonner de notre droit d'être joué d'une façon telle quelle.

« On ignore, et le directeur *doit ignorer*, que je vous ai communiqué ce manuscrit. Ceci est entre nous deux.

« Vous comprenez que si Alboize paraît préférer Scribe, cela ne tient nullement à une question personnelle ; il ne vous connaît pas et connaît Scribe, voilà tout. De plus il consentirait peut-être plus volontiers à se subordonner à l'auteur *le plus ancien* ; enfin tout cela n'est rien au fond, et le musicien et moi, nous en viendrons à bout facilement...

« Votre bien affectionné : Gérard de Nerval. Ce 19 mai 1848.[1] »

Du drame lyrique qu'il conçoit, avec *les Monténégrins*, à l'exemple d'*Haydée* et de *Zampa*, il doit rencontrer bientôt une plus complète réalisation : c'est lorsqu'en 1850, il assiste, à Weimar, à la première représentation de *Lohengrin*. Son clairvoyant esprit pressent alors les futurs triomphes du maëstro allemand, et, tout de suite, son enthousiasme va « à ce talent original et hardi qui se révèle à l'Allemagne... » Il est conquis par cette innovation qui soumet

1. Publié le 1er avril 1869 dans *l'Amateur d'autographes* (Collect. de l'auteur).

Voici deux actes, mon cher ami, où vous reconnaîtrez j'espère de bons éléments. Ce qui est mal rendu dans le dialogue prendra de l'intérêt sous votre plume. C'est le 3e acte surtout qui appellera votre imagination. Il faudra éviter de changer les principaux morceaux de chant ce qui causerait un retard énorme en interrompant l'étude commencée de la musique. La teinte des scènes musicales est un peu sombre ou solennelle. Le genre du musicien l'a voulu et le talent de Mad. Ugalde, la cantatrice engagée pour nous s'en accommode parfaitement. Il faut songer ici non un opéra comique mais un drame lyrique comme Haydée comme Zampa –

Comprenez maintenant ma position. Je fais près de vous une démarche personnelle qui ne deviendra sérieuse que si vous ne croyez pas de trop grands changements indispensables. Autrement nous sommes résolus à tout faire nous mêmes et à ne rien abandonner de notre droit d'être joués d'une façon telle quelle.

On ignore et le directeur *doit ignorer* que je vous ai communiqué le manuscrit. Ceci est entre nous deux.

Vous comprenez que si Alboize paraît préférer Scribe cela ne tient nullement à une question personnelle il ne s'en connaît pas et connaît Scribe voilà tout. De plus il consentirait peut-être plus volontiers à se subordonner à l'auteur *le plus ancien*, enfin tout cela n'est rien au fond et le musicien et moi, nous en viendrons à bout facilement.

Adieu, je viendrai vous voir demain vers neuf heures si cela vous gêne laissez moi un mot pour le soir, car je travaille toute la journée.

Votre bien affectionné

Gérard de Nerval

Ce 19 mai,

entièrement la musique au rythme poétique... Se rappelant que quelques-unes de ses odelettes lui sont venues, comme les vieux lais aux ménestrels, sous forme de chant, il regrette que le poète ne fasse pas aussi la musique de ses vers : l'inspiration musicale, unifiée avec l'inspiration littéraire, aboutirait à ce lyrisme supérieur dont Richard Wagner fera tantôt l'essai splendide. Pour justifier sa conception du poète musicien, il rappelle ses chères ballades primitives, il invoque les tragédies antiques, où les chœurs étaient si essentiels, et enfin les mystères du Moyen âge, qui étaient des opéras complets avec récitatifs.

Les Monténégrins, dont la préparation fut interrompue par la révolution de 1848, furent représentés à l'Opéra-Comique le 31 mars 1849. Le livret, publié la même année chez Michel Lévy, ne fut jamais réimprimé. Faut-il le regretter?... La pièce eut cependant quelque succès : Théophile, amical toujours, débute, dans son compte rendu, en proclamant que, pour *les Monténégrins*, malgré leur odyssée d'infortunes, « le jour de gloire est arrivé ! » Non sans une certaine banalité dans les formules laudatives, il y trouve, « unis à l'habileté de faiseurs éprouvés, un sentiment littéraire et une couleur poétique assez rares dans ces sortes d'ouvrages. Sur une action toute réelle, l'auteur a fait planer un peu de cette terreur fantastique, de cette horreur religieuse qui tombent des hautes montagnes et des noires forêts de la Thessalie voisine. »

De même que pour *Piquillo*, et autres œuvres de sa collaboration avec Dumas, Gérard se soucie peu de donner son nom à ce produit de paternité promiscue. Aussi cède-t-il le pas et consent-il à n'être que second sur les affiches et le livret, avec des collaborateurs tels qu'Alboize et Méry ; encore reprend-il, pour la circonstance, son simple prénom de Gérard.

Rappelons ici l'anecdote contée par Champfleury, à propos de ce drame : un boucher de Montmartre, délégué au grand conseil du Bœuf gras, émit le vœu de choisir, pour le cortège, les costumes des *Monténégrins*, et fit décider qu'on inviterait l'auteur au banquet corporatif [1].

Se mêler aux agapes des corybantes du Bœuf gras, quelle aubaine pour Gérard ! Dans une étude qu'il publiait

1. Champfleury, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui.*

dans *l'Artiste*, en 1845, il trouvait la source de cette tradition dans les souvenirs du règne de Bacchus, *Dionysiaques* ou *Bacchanales* chez les Grecs, tradition confuse du vieux Saturne chez les Latins... Aussi son acceptation fut-elle publiée au *Messager des Théâtres*, en même nombre de lignes, — exactement vingt-neuf, — que l'invitation elle-même. Sa verve mi-gouailleuse, mi-sérieuse, sa souriante bonhomie enchantèrent les bouchers. Mais comprirent-ils bien l'ironie de sa harangue, lorsqu'à l'heure des toasts, il prononça cet exorde : « Vous avez pensé, messieurs, que l'on pouvait encore se réunir cordialement et se livrer, *même en République*, à cette bonne gaieté française, qui n'est pas moins indestructible chez nous que le sentiment de l'indépendance... » Il marquait ainsi son désenchantement républicain, à la suite de l'injure, subie l'avant-veille, dimanche gras de 1850, du fait de l'interdiction de *la Nuit Blanche* à l'Odéon. Cette pièce, signée du pseudonyme de *Bosquillon*, écrite en collaboration avec Méry, avait alarmé l'ombrageuse censure : quelques propos anodins, tenus à la Cour du roi Soulouque, qu'on y mettait en scène, semblèrent une satire outrageante envers les gouvernans et suffirent à motiver la mesure (61) !

Une autre déconvenue était réservée à Gérard : vers la fin de 1848, Bocage lui avait commandé, pour être exécutée avec Méry, une grande féerie, à décors somptueux, avec ballets, chœurs et musique : cela avait pour titre : *De Paris à Pékin*, et devait succéder, sur l'affiche de l'Odéon, à *François le Champi*. Un troisième collaborateur, le jeune Paul Bocage, fut adjoint à Gérard et à Méry, et ce fut merveille de scènes drolatiques et de piquans dialogues... entre Français et Chinois! Le soir de la représentation générale, dès sept heures, il y avait 1500 personnes dans la salle. Méry lut le programme, dont voici le début :

> Trois auteurs, voyageant sans sortir de leur chambre
> Ont fait une revue et, le premier décembre,
> On devait la jouer, en couplets, prose et vers :
> La scène se passait partout, et l'Univers,
> Peint sur quinze tableaux en images exactes,
> N'était pas assez grand pour ce drame en dix actes. ..





1. MÉRY
2. HIPPOLYTE LUCAS
D'après deux lithographies des Galeries de la Presse.

Le succès s'arrêta là. Au nom du privilège exclusif concédé au théâtre de la Nation, — ainsi s'appelait, en 1849, l'Opéra de la rue Le Peletier, — défense expresse fut faite à Bocage de jouer un drame musical, devant créer à la scène lyrique officielle une concurrence illicite. Le spectacle fut donc interdit, et Gérard dut renoncer au grand voyage dans l'Inde et la Chine, qu'il avait projeté avec Méry, et dont celui-ci évaluait la dépense à dix mille francs, bénéfice escompté sur les recettes de *Paris à Pékin.* [1]

Voulant utiliser ses décors, Bocage commanda aux auteurs malheureux une autre pièce : ce fut le *Chariot d'enfant*, drame en vers, en cinq actes et sept tableaux, traduction d'un drame indien du roi Soudraka, — plus littéralement le Mritchtchakati, ou *Chariot de terre cuite.* Ce chef-d'œuvre exotique obsédait Gérard depuis des années. Autrefois, aux premiers jours du *Monde Dramatique*, il a donné une analyse complète et même un fragment de traduction de ce drame, et, pour marquer l'importance de l'article, il l'a agrémenté d'une vignette de Boilly entourée d'un décor bleu et or dans le goût indien. [2] Près de quinze ans après, il songe à mettre en vers sa traduction de Soudraka et il trouve en Méry un collaborateur précieux ; Méry, déjà versé aux choses de l'Inde, qui a publié *la Floride* et *la Guerre du Nizam*, était le seul homme, déclare Théophile Gautier, « qui pût se reconnaître dans cette formidable théogonie indienne, parmi ces milliers de dieux aux bras multiples et aux têtes menaçantes ».

Gérard se trouve lui-même en son domaine préféré, mais, en dehors de cette atmosphère mystique, où il se complaît, on ne trouverait, dans la fable de Soudraka, sorte d'apologie de la rédemption de la courtisane par l'amour, qu'un lien assez indirect avec la chaîne fatale de ses idées. La versification, correcte et souvent d'un tour aisé, ne contient aucun morceau de choix. La « pagode sculptée en vers, au luxe indien, délicat et barbare » n'est qu'une image inventée par le zèle amical de Théophile. La pièce, représentée le 13 mai 1850, réussit mal, en dépit de l'effort de son interprète principale, Marie Laurent. La curiosité, d'abord excitée par l'annonce de somptueux décors, ne résista pas

1. Méry, *l'Univers illustré*, août-sept. 1864.
2. *Le Monde Dramatique*, t. I, p. 80 et 416.

à l'exotisme touffu, aux noms rebutans des personnages, à l'abondance fleurie du langage oriental. Méry lui-même s'en prit à l'affiche, qui, sous un titre médiocre, alignait trop de noms barbares! Imprimée chez Giraud et Dagneau, « la pièce obtint un grand succès de lecture... dans l'Inde surtout », dit le même Méry, dont la déconvenue n'émousse pas l'ironie.

Il ne faut nommer que pour ordre *Pruneau de Tours*, joué quelques semaines après *le Chariot d'enfant*, et que Gérard céda pour quelques louis, un jour de détresse, à l'agent théâtral Porcher : celui-ci en trafiqua lui-même au profit des frères Coignard, qui le firent jouer et éditer sous leur nom, après l'avoir dûment cuisiné, et en avoir fait ce plat vaudeville où l'on se plaît à ne rien reconnaître de Gérard [1]. Mais qu'étaient ces communs labeurs, auprès de l'œuvre immense, pensée et mûrie tant d'années, ce drame, tiré de *Faust*, ébauché et refait tant de fois, pour finalement devenir, avec la collaboration de Méry, l'imparfaite réalisation que fut *l'Imagier de Harlem*? Depuis sa jeunesse, Gérard médite un *Faust*; mais celui qu'il a conçu n'est point le vieillard las du vain savoir, que l'Esprit de Ténèbres doit, par un magique rajeunissement, livrer à l'épreuve de l'amour... C'est le Faust des légendes allemandes et du roman de Klinger, dont Gœthe lui-même s'est inspiré pour son *Second Faust*.

Gérard furetait un jour dans la bibliothèque de Monselet, raconte ce dernier, lorsqu'il y découvrit un exemplaire du livre de Klinger : « *Les Aventures du Dr Faust et sa descente aux enfers*, deux volumes in-12, comprenant 5 livres, traduction de l'allemand avec figures » (62). Depuis trente ans, il le cherchait : adolescent, il l'avait rencontré dans la case d'un bouquiniste du boulevard Beaumarchais. Une gravure avait fixé son attention : c'était un Léviathan énorme et farouche, encore que bourgeoisement vêtu d'un justaucorps et d'une culotte, tenant du bout des doigts la flasque dépouille du Dr Faust, dont il venait d'extraire l'âme, à destination de l'enfer. Séduit par la furtive lecture de quelques pages, Gérard avait marchandé le bouquin : mais, comme il n'avait pas la somme demandée, il en avait différé l'achat. Et lorsque, au bout de quinze jours, il était revenu

1. Paul de Musset. Feuilleton du *National*, 10 juin 1850.

avec l'argent, bouquiniste, case et bouquin avaient disparu. Vainement, depuis, il avait cherché l'introuvable volume, lorsqu'il le découvrit sur les rayons de Monselet.

Le héros de Klinger, c'est l'orfèvre de Mayence, qui, avec Schœffer, Gutenberg et Laurent Coster, partage la gloire de l'invention de l'imprimerie. Comme les autres Faust, le personnage de cette légende est aussi quelque peu magicien : il ne se contente pas de demander à Léviathan de lui révéler le principe des choses, de mettre à nu devant lui les ressorts du monde physique et du monde moral ; il veut encore rappeler dans le cercle de la vie présente les spectres visibles des belles figures humaines disparues. Il évoque Cléopâtre et ressuscite Lucrèce Borgia. Gœthe procédera de même dans *le Second Faust* et transportera dans le domaine de sa fable, sans limitation de temps et de lieux, les belles silhouettes de la légende et de l'histoire. Mais où ses devanciers n'avaient vu qu'un symbole, n'avaient conçu qu'un merveilleux apologue, Gérard, lui, qui en tient toujours pour la transfusion des âmes, aperçoit, sous leur aspect concret et réel, ces résurrections d'Hélène, de Cléopâtre et d'Aspasie.

Lors de son voyage d'Allemagne, en 1850, tout à la pensée de son drame, il scrute les légendes populaires de Faust, d'abord sous la figuration puérile des théâtres de marionnettes, où déjà se voit le personnage d'Hélène, puis dans le roman de Klinger. S'adressant à Dumas, il lui rappelle que, dans leur voyage de 1838, ils discutaient déjà sur la possibilité de composer un *Faust* dans le goût français, sans imiter Gœthe, en s'inspirant seulement des légendes dont celui-ci ne s'est point servi.

Mais ce que généralement on ignore, c'est que, dès alors, et à une époque antérieure peut-être, Gérard a conçu et exécuté en partie un premier drame de *Faust*, ainsi que l'atteste le manuscrit du premier acte entier et du commencement du second, que nous possédons : c'est un cahier complet, mis au net, sans une rature, de la fine anglaise de Gérard, et dont le texte se continue jusqu'au bas du dernier feuillet : de sorte qu'on se demande si ce n'est pas plutôt un fascicule débroché d'un manuscrit complet qu'un fragment inachevé d'une œuvre interrompue. Le titre de *Faust*, inscrit au crayon en tête du manuscrit,

la claire exposition du premier acte montrent bien que Gérard entendait mettre en scène le personnage classique des légendes allemandes et faire, de l'invention de l'imprimerie, la cause des infortunes de Faust, le motif de son pacte de damnation. [1]

L'intrigue se noue simplement: dans la première scène, Faust, seul dans son cabinet d'étude, attend avec angoisse la réponse du Sénat de Francfort, auquel il a proposé son invention; puis, Schœffer survenant, il l'entretient de ses transes, de ses espoirs de fortune, de « l'union qu'il rêve avec Marguerite... » On introduit alors le bourgmestre, qui vient annoncer le refus du Sénat : désespoir de Faust, appel à la coupe fatale...; il va la porter à ses lèvres, lorsque la cloche d'un monastère, des chants religieux et doux évoquent des souvenirs d'enfance, la suave figure de Marguerite... Ses larmes coulent ; il est sauvé et... Méphistophélès paraît : c'est le classique démon de Gœthe, en habit d'écolier ; il est guilleret, sarcastique, comme il convient, et l'adhésion de Faust au pacte funeste n'est pas différée bien longtemps. Le départ s'apprête aussitôt : les deux compagnons vont commencer leur fantastique voyage. — « Précipitons-nous dans les vagues agitées du destin, — s'écrie Faust, — et que, dans le gouffre de la sensualité, mes passions ardentes s'apaisent... » Cependant, au démon qui lui demande ses ordres, il répond : « Allons voir Marguerite !... — Qui? Cette petite paysanne..., réplique Méphistophélès, — elle te tient donc toujours au cœur?... Allons donc! J'ai bien d'autres femmes à ton service ; je puis te donner à choisir entre Hélène, Cléopâtre, Aspasie et toutes les beautés les plus renommées de l'antiquité. »

Le premier acte s'achève et le reste se devine. Ainsi se trouve marquée l'intention de relier la fable du *Premier Faust* au roman fantastique de Klinger, l'amour humain de Marguerite à l'amour de rêve et de folie pour les fantômes du passé; ainsi encore se justifie le titre qu'il médite : d'abord simplement *Faust*, puis *les Deux Faust*, enfin *le Second Faust*. Il conçoit aussi le dessein d'en faire un sujet d'opéra, en collaboration avec Liszt (63), et il s'en ouvre à Dumas. Finalement il résume et condense tous ces projets dans son drame de *l'Imagier* : « Je vous ai parlé de ce sujet

1. Collect. de l'auteur.

à Weimar, — écrit-il à Liszt, en 1853, — c'est une sorte de *Second Faust*, que j'ai arrangé avec Méry, parce que Dumas, avec qui je devais le faire d'abord, n'était plus en France. »

Fut-ce le désir de frapper d'un nouvel aspect le thème trop connu du vieux Faust, ou le souci de restituer au véritable inventeur de l'imprimerie sa légitime part de gloire, qui lui fit substituer à l'orfèvre de Mayence la figure moins connue de l'imagier de Harlem ? Toujours est-il que, dans le nouveau drame, le Dr Faust va céder la place à Laurent Coster, que Méphistophélès s'effacera derrière un Satan aux multiples avatars, que la douce Marguerite prendra le visage de la bonne Catherine, l'épouse de l'imagier, qu'enfin la fantastique Alilah va chasser les ombres d'Hélène et de Cléopâtre, pour affecter les contours successifs d'Aspasie, de la dame de Beaujeu et de la belle Impéria... Mais ce qui ne change pas, c'est le reflet que projette l'auteur lui-même sur son personnage principal, qui nous le fait reconnaître dans Faust et dans Laurent Coster, aussi bien que dans Léo Burkart : — tous idéologues ou novateurs, poursuivant la même chimère, héros illusoires aspirant à changer l'univers, mais que leur débile vouloir laisse réduits à leurs modestes vertus de citoyens probes et de fidèles époux.

Pourtant, ni le pur amour de Marguerite, dans le drame inachevé de *Faust*, ni la solide affection de Catherine, dans *l'Imagier de Harlem*, ne défendront entièrement Faust et Laurent Coster contre les prestiges des spectres séducteurs. L'austère enlumineur, qui cisèle le buis dans l'atelier morose, n'aura d'yeux et d'esprit que pour l'image de l'irréelle Aspasie : c'est ce fantôme, plus que le triomphe de son invention, qui l'entraînera par le monde. N'est-ce pas encore l'incurable illusion de Gérard et ses chimères dominatrices? Écoutez maintenant la voix de l'ombre, qui, par la bouche de la dame de Beaujeu, dit l'inanité de sa décevante poursuite :

> Prends garde, de quel nom d'amour que tu me nommes,
> Je ne serai jamais une fille des hommes ;
> Celui qui parle au spectre échappé du linceul,
> Se dit : Nous sommes deux, et pourtant il est seul !
> Pour toi, Coster, je suis la morne fiancée,
> Blanche comme la neige, et comme elle glacée,

Et si ta main touchait ma chair, tu sentirais
Ces frissons que l'hiver met au fond des forêts
...Tout ce que j'ai promis jamais je ne le donne.
Feuille flétrie au vent d'un éternel automne ;
Chaque jour je me mêle aux nuages de l'air,
Et qui veut me saisir n'embrasse qu'un éclair... (64)

Certes, c'est bien la pensée de Gérard qui inspire et parcourt ce drame ; nous sentons que c'est lui seul qui en conçut l'idée, qui en proposa le développement à ses collaborateurs. D'où vient donc qu'en place de la grande fresque symbolique qu'il avait méditée, à l'imitation du *Second Faust*, nous ne trouvons plus que ce kaléidoscope de tableaux mal assemblés, ce mélange de quelques beaux vers à de médiocres déclamations?... Faut-il y trouver le fait d'un Bernard Lopez, son premier collaborateur, ou même de Méry, dont l'œuvre a si mal subi l'épreuve du temps, ou enfin d'un Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, qui, au même titre que Saint-Georges pour *les Monténégrins*, fut appelé à émonder les broussailles du touffu manuscrit? Mais qui sait? Peut-être ceux-ci n'ont-ils rien gâté... En dehors de l'heure divine, où la flamme s'allume et l'inspire, Gérard reste un aimable dramaturge, mais de souffle court, impuissant à réaliser et restant en deçà de la réussite.

L'Imagier de Harlem ou la Découverte de l'Imprimerie, drame-légende en cinq actes et dix tableaux, fut représenté pour la première fois à la Porte-Saint-Martin, le 27 décembre 1851. Rien ne fut ménagé pour assurer le succès de la pièce. Mélingue sut donner une empreinte diverse et puissante aux sept avatars de Satan, tandis que Marie Laurent marquait d'un charme étrange les incarnations d'Alilah. Costumes, décors, musique furent traités avec le même soin. Un jeune compositeur, Adolphe Degroot, broda de jolis airs sur le ballet des *Heures*, où la jeune Galby dansait, avec une grâce de sylphe, le rôle de Minuit. C'était la première fois, — remarque Gérard [1], — qu'un tableau chorégraphique était intimement lié à l'action d'un drame. Mais tout le succès fut pour les strophes des *Heures*, que chantait le dieu Pan : quelques beaux vers y attestaient la main de Gérard et le morceau lui fut attribué.

1. *L'Imagier de Harlem*. Préface de Gérard.

Cependant, un article paru dans *le Temps* du 10 août 1881, sous la signature d'Alfred Busquet, avec ce titre : *Gérard de Nerval et sa mort*, pourrait faire naître un doute sur l'origine de ces strophes. Dans le préambule de quelques lignes qui accompagne le texte de Busquet, celui-ci est présenté comme « l'auteur du *Poème des Heures*, que Gérard mit en ballet dans *l'Imagier de Harlem* ». Busquet publia, il est vrai, sous ce même titre, un volume de vers qui fut édité chez Lecou en 1855. Mais, loin d'y faire figurer les strophes de *l'Imagier*, ou de les revendiquer à un titre quelconque, l'auteur rappelle, dans sa préface, « l'amitié et le patronage de Gérard, qui l'aida et l'encouragea de ses conseils... »

Marc Fournier avait fait merveille de mise en scène ; non pas tant cependant que l'auteur fût pleinement satisfait, s'il faut en croire l'anecdote rapportée par Alfred Delvau. Le soir de la répétition générale, Gérard était aux stalles d'orchestre, écoutant attentivement, comme s'il se fût agi de la pièce d'un autre, hochant la tête ou applaudissant, selon qu'il était mécontent ou satisfait. Au quatrième tableau, alors que Laurent Coster venait de dire à la belle Aspasie :

> Moi, madame, avec vous a vécu ma pensée ;
> Déjà depuis longtemps, mes rêves, mes travaux,
> Partout vous retrouvaient sous des attraits nouveaux.
> Inconnue et présente à mon âme ravie,
> Telle que je vous vois, vous habitiez ma vie !...

Gérard quitta la salle et n'y reparut plus de la soirée. L'allusion que contenait cette tirade réveilla-t-elle une pensée qu'il voulait fuir?... Toujours est-il qu'un de ses voisins de stalle le retrouvait, trois heures après, dans la grande salle du restaurant Bordier, aux Halles, écrivant à une table, isolé au milieu des soupeurs. Sans autre présentation, l'inconnu le félicita, en lui annonçant le succès complet de *l'Imagier*. La glace était vite rompue avec Gérard, qui, tout de suite, se trouvait en terrain d'intimité et de confidence avec des inconnus de rencontre. Il se mit donc à raconter comment il avait reconstitué la légende de la découverte de l'imprimerie ; puis, passant à la mise en scène de son drame, il décrivit les décors qu'il avait rêvés et que les ressources limitées de Marc Fournier n'avaient pas

permis d'exécuter. Il regrettait surtout, pour le septième tableau, un aspect de manoir en ruines qui eût été du plus saisissant effet.

Il faut dire que le tableau précédent montrait Laurent Coster livré aux prestiges du château de Beauté, voluptueux domaine créé par les magies de Satan. L'inventeur y est soumis aux séductions de la dame de Beaujeu, l'une des incarnations de la fantastique Alilah. Les chœurs et les danses des Heures lascives l'enveloppent d'un voluptueux sommeil, et, pendant douze ans, lui versent l'oubli. Mais soudain apparaît l'ombre de la bonne Catherine, dont la vie s'est éteinte avant le retour de l'infidèle : c'est le salut de Coster, et la défaite de Satan. « Disparaissez, clame ce dernier, créations de mon génie ! le ciel l'emporte sur l'enfer... » On conçoit alors l'effet puissant qu'aurait produit, au tableau suivant, la silhouette ruinée du château de Beauté... « Mais, ajoutait Gérard, de sa voix lente et douce, cela eût coûté quelques centaines de francs, et je comprends que Marc Fournier ne l'ait pas commandé à Devoir. J'ai dû m'en passer, et le septième tableau a représenté une forêt, qui servait depuis longtemps à la Porte-Saint-Martin, la forêt de Robert Macaire, je crois... »

Le public se montra d'abord bienveillant à *l'Imagier*, et l'enthousiasme des jeunes exulta en naïfs dithyrambes (65). Gérard crut une fois encore à la fortune, montra sa munificence en distribuant des cadeaux à ses interprètes : Alilah, reçut, dit-on, un bracelet de 400 francs, dont Méry avait fait l'avance. Tout semblait marcher à souhait ; Gérard se préparait à partir en voyage et à rembourser Méry, lorsque, le 23 janvier 1852, une lettre de Marc Fournier tomba avec l'imprévu d'une catastrophe : depuis douze jours, confessait le directeur, *l'Imagier* ne faisait plus ses frais ! Les grosses recettes des quinze premières avaient à peine suffi à couvrir les dépenses de décors, de costumes et de mise en scène ; maintenant chaque représentation accusait un déficit de 200 francs. La conclusion suivait, lugubre comme un glas : « Il fallait arrêter !... » Gérard, dit Méry, eut un éclat de rire nerveux, se saisit le front, le visage convulsé, tandis que des larmes perlaient dans ses yeux sombres : il voyait s'évanouir son dernier rêve et triompher l'inéluctable...

A ceux qui croient au germanisme de Gérard de Nerval, il faut recommander la lecture de *l'Imagier*, ou du fragment de *Faust* qui en fut la préparation. En ces pages où il voulut exprimer tout ce qu'il avait aspiré du génie allemand et du symbolisme philosophique de Gœthe, on ne retrouve qu'une adaptation imparfaite ou une empreinte superficielle. De la forêt germanique, il n'a détaché que de grêles rameaux : la sève puissante et trouble qu'il en a recueillie, s'est fluidifiée à son contact ; sous son clair génie français, la pensée se précise et devient lucide, mais aussi perd son attrait mystique, et sa puissante évocation de symbole. Déjà nous avons vu quel choix l'a guidé dans ses traductions des poètes allemands, quelles réminiscences des légendes du Valois, de la complainte de *Jean Renaud* ou de la ballade du *Roi Loys*, l'ont conduit vers *Lénore* et *le Roi des Aulnes*. Les poètes de sa prédilection sont ceux où il se retrouve le plus, auxquels le ramènent ses enfantines nostalgies. Celui qu'il préfère, entre tous, qu'il a traduit avec le plus d'amour, n'est-il pas, de tous, le moins allemand, — ce délicat Henri Heine, en lequel il a rencontré un frère de poésie inquiète et douloureuse?

Le destin devait conduire l'un vers l'autre ces deux esprits aux secrètes affinités, ces deux âmes quasi désincarnées, l'une adhérente à peine à sa guenille valétudinaire, l'autre malmenant avec dédain la sienne et songeant déjà peut-être à s'en affranchir. Le subtil et vibrant Sémite, qui a secoué avec dégoût l'épaisse glèbe germanique, a trouvé, dans Gérard, son meilleur guide vers la terre du rêve clair et du doux langage.

Ce fut pour Heine un bienfait des dieux que la rencontre d'un traducteur tel que Gérard. Nul, en effet, n'eût pu rendre, avec une langue plus souple et plus nuancée, les subtiles valeurs de la *Nordsee* et du *Buch der Lieder*. Encore que littérale et exempte de paraphrase, cette traduction semble avoir transposé d'une forme si adéquate la suprême grâce de l'original, que nous sentons que c'est bien là l'expression, le verbe, dont le choix miraculeux ne peut souffrir d'équivalens.

L'un des premiers avec Houssaye, Pétrus Borel et Lassailly, Gérard avait fait accueil au jeune étranger, dont

1. Alfred Delvau, *Gérard de Nerval*.

Philarète Chasles traçait, en 1855, cette silhouette : « Un petit Allemand aux longs cheveux blonds, qui formaient deux ondes ou plutôt deux oreilles d'or pendantes sur ses propres oreilles, aux yeux bleus, grands et naïfs, vraies prunelles scandinaves, incertaines et chatoyantes, comme si la fixité les ennuyait,... Méphisto bon enfant... [1] » Le traducteur de Gœthe était tout désigné pour faire connaître le nouveau venu, le seul d'ailleurs, entre les jeunes écrivains, qui sût assez d'allemand pour entreprendre de le traduire. C'est Renduel qui, le premier, en fit la demande à Gérard, mais celui-ci, invoquant la nécessité d'autres travaux (66), avait d'abord refusé. [2] Il revint plus tard sur son refus et, pendant plusieurs années, s'appliqua à cette tâche avec une conscience, dont une lettre, datée de Bruxelles du 6 novembre 1840, atteste les scrupules :

« J'ai profité, écrit-il à Heine, des loisirs que le mauvais temps m'a laissé souvent pour traduire le plus que j'ai pu... J'éprouve parfois de grandes difficultés, moins pour comprendre que pour rendre. L'admirable richesse de certains détails me laisse parfois dans l'incertitude si je dois germaniser la phrase ou rendre par un équivalent français; mais, comme vous m'avez promis votre aide, j'ai laissé les points les plus graves pour vous les soumettre, de manière seulement à ne pas vous faire perdre trop de temps. [3] »

« Sans beaucoup comprendre la langue allemande, a dit Henri Heine de son traducteur, il devinait mieux le sens d'une poésie écrite en allemand que ceux qui avaient fait de cet idiome l'étude de toute leur vie... »

En mars 1848, les deux poètes se réunissaient chaque soir en la retraite de Heine, près de la barrière de la Santé, pour collaborer à la traduction du *Buch der Lieder*, des *Romanzen* et de l'*Intermezzo*. Oh ! les heures divines qu'ils consumaient alors, dans la sérénité de leur solitude, sourds aux tumultes de la grande ville, qui cependant leur apportaient la rumeur d'une révolution! Seule veillait sur ces soirées la gentille compagne dont le sourire adoucissait la

1. *Revue de Paris*, mars 1835.
2. Lettre à Renduel, sans date. Collect. Spoelberch de Lovenjoul.
3. Lettre à Henri Heine. Collect. Spoelberch de Lovenjoul. Cit. par Mlle J. Cartier.

lente agonie de Heine, cette Juliette à qui Gérard dédiait ces vers touchans :

Vous avez les yeux noirs et vous êtes si belle
Que le poète en vous voit luire l'étincelle
Dont s'avive la force et que nous vous envions.
Le génie à son tour embrase toutes choses :
Il nous rend sa lumière et vous êtes la rose
Qui s'embellit de ses rayons. [1]

La Revue des Deux Mondes publia, les 15 juillet et 15 septembre 1848, *les Poésies de Henri Heine*, traduites par Gérard de Nerval. Celui-ci les avait enchâssées d'une notice, dont la ferme analyse fixait en traits définitifs l'œuvre et le talent du poète du *Livre des Chants* : « L'enfant au cor merveilleux, qui mêle au rire strident de Voltaire une note mélancolique, où revivent les poésies secrètes de la forêt et les fraîches inspirations du printemps ». Dans l'*Intermezzo*, « cette œuvre aux péripéties toutes morales, où vibre toute l'âme humaine », il voit une suite de petites pièces, sans liaison apparente, mais dont une même idée, l'amour, crée le lien harmonique, ce qu'il exprime par cette image, que l'auteur a retiré le fil du collier, sans qu'aucune perle ne lui manque. C'est enfin son propre germanisme qu'il définit dans le génie de Heine, lequel n'a pris du romantisme allemand que le décor fantastique, les nébuleux paysages, la spiritualité panthéistique.

Aussi l'âcre et soupçonneux poète, dont l'humeur satirique avait éloigné tant d'amis, sut garder pour Gérard une affection inaltérée. Il a laissé de lui, dans sa préface des *Poèmes et Légendes*, cette exquise louange :

« La diction de Gérard coulait avec une pureté suave qui était inimitable et qui ne ressemblait qu'à l'incomparable douceur de son âme. C'était vraiment plutôt une âme qu'un homme, je dis une âme d'ange, quelque banale que soit le mot. Cette âme était essentiellement sympathique. Et c'était un grand artiste ; les parfums de sa pensée étaient toujours enfermés dans des cassolettes d'or merveilleusement ciselées. Pourtant rien de l'égoïsme artiste ne se trouvait en lui : il était tout candeur enfantine ; il était d'une délicatesse de sensitive ; il était bon, il aimait tout le monde ; il ne jalousait personne... »

1. Vers cités par H. Julia ; article sur Henri Heine, *le Temps*, 21 mai 1884.

L'histoire du rêve humain gardera voisines ces deux figures de poètes, au front desquels vacille la même lueur d'outre-terre. Tous deux ont gémi sur la peine d'amour et scruté avec une tristesse égale le secret des yeux changeans et des muables visages féminins. Mais le chantre de l'*Intermezzo* mêle à sa plainte un rire amer qui confine au sarcasme et que ne connaît pas la douleur résignée du poète des *Cydalises*.

Tous deux aussi se sont penchés, avec le même vertige, sur l'énigme de la vie. En traduisant les effarantes *Questions* de Heine, Gérard n'a-t-il pas résumé sa stérile interrogation des religions et des philosophies ?

XII

LE MARQUIS DE FAYOLLE; LES FAUX SAULNIERS; LA RECHUTE

L'INSUCCÈS persistant, qui, de 1848 à 1852, s'attache à toutes les entreprises de Gérard, ravive peu à peu ses latentes mélancolies. De fâcheux symptômes se manifestent dès le mois d'avril 1849, motivent les soins du Dr Aussandou, qui le fait venir chez lui pour le mieux observer. Cependant, une lettre du 28 avril nous montre que la consigne n'est pas sévère, si elle n'est très mal respectée :

« Mon cher ami, — écrit le patient à son médecin, — ne t'inquiète pas si j'ai découché; c'est la faute à Théo : il était passé minuit quand nous sommes sortis de chez un de ses amis, où il m'avait invité à dîner. De sorte que, ne voulant pas réveiller la portière, je suis allé coucher à l'hôtel. Aujourd'hui je dîne en ville, et je ne sais pas encore si je pourrai rentrer; mais je le pense bien. Ton affreux ami : Gérard. »

L'exténuant labeur auquel il se livre ensuite va préparer le retour de la crise. Car que n'a-t-il tenté pour conjurer la fortune adverse? Ses décevantes entreprises théâtrales ne suffisent pas à son activité. Avec la préparation des quatre pièces, qu'il fait jouer, de 1848 à 1852, il mène de front ses traductions de Heine et un roman, *le Marquis de Fayolle*; il prépare l'édition complète du *Voyage en Orient*, puis celle des *Illuminés*; il réunit, dans le Valois, les élémens des *Faux Saulniers* et de *l'Abbé de Bucquoy*, et va chercher

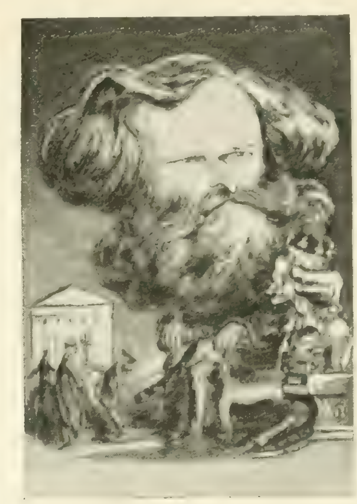
en Allemagne le complément d'impressions nécessaire à la publication de *Lorely*. Il donne encore à divers journaux et revues maintes chroniques et nouvelles, parmi lesquelles citons *le Monstre Vert*, publié en 1849, dans *la Silhouette*, dont Alfred Busquet est devenu rédacteur en chef. Enfin il collabore à la direction du *Journal*, qu'Alphonse Karr vient de créer « pour lutter, déclare-t-il, contre les élucubrations empoisonnées de Proudhon[1] », mais aussi pour soutenir la politique du général Cavaignac ; — feuille malencontreuse qui ne doit pas survivre à la défaite de son candidat.

Karr s'est souvenu de l'aide précieuse, que lui a naguère fournie Gérard, dans sa tentative de reconstitution du *Figaro*. Il sait que l'instable fantaisiste est susceptible de s'astreindre, par devoir ou par amitié, aux ponctuelles besognes d'un journal quotidien. Gérard fut, en effet, pour son ami, l'auxiliaire le plus zélé, « s'accrocha au *Journal*, tant qu'il dura, comme le *lépas au rocher* [2] ».

La rédaction n'était pas nombreuse, ne comptait d'abord que Reybaud, Lireux et le député Babaud-Larivière, auxquels vinrent bientôt s'adjoindre Théophile Gautier et Paul de Kock. Mais Gérard, qui se connaissait en hommes, amena un jour une originale recrue : c'était, dit Alphonse Karr, « une sorte de géant : d'immenses jambes, de longs bras, un long torse, une tête hérissée de cheveux roux, des yeux vifs, intelligens, effarés... » Il s'appelait Félix Tournachon et devait bientôt rendre fameux le pseudonyme de Nadar. Tout, chez cet étrange compagnon, devait attirer Gérard. D'abord c'était l'héritier, très pauvre, hélas ! d'une longue dynastie d'imprimeurs de Lyon, dont les ancêtres étaient, dit-on, contemporains de Gutenberg et de Laurent Coster : or, comme aux héros chers à Gérard, une fée perverse lui a mis au front un peu de cette flamme qui entraîne vers l'Irréel les inventeurs et les poètes. Déjà il a débuté par une équipée de sublime folie : un beau jour, il est parti, avec une douzaine de volontaires, pour affranchir — ni plus ni moins — la Pologne de l'oppression russo-germanique. On conçoit l'émotion que dut produire, là-bas, la venue de ces libérateurs : Tournachon, devenu Tournacheski, ne sait, non plus que ses compagnons,

1. Alph. Karr, *le Livre de bord*, t. III, p. 211-213.
2. *Id., ibid.*







Gérard de Nerval.

1, 2. GÉRARD DE NERVAL; ARSÈNE HOUSSAYE
D'après les caricatures de Nadar.

3. FRAGMENT DU *Panthéon* DE NADAR

un seul mot de la langue du pays ; et c'est à peine s'ils parviennent à faire comprendre le but de leur expédition. On leur concéda toutefois l'honneur de les traiter en belligérans, en leur faisant subir, à Eisleben, un internement de quelques semaines, comme prisonniers de guerre (67).

Réduit maintenant aux besognes du plus modeste reportage, le héros polonais n'en apporte pas moins au *Journal* son esprit de sacrifice : il rivalise de zèle avec Gérard, et, pour permettre à leur directeur de prendre quelque repos, tous deux passent leurs nuits, couchés sur des tables d'imprimerie. Mais en quels lumineux devis ces nuits ne sont-elles pas consumées ! Tournachon entretient Gérard de sa chimère favorite, la direction des aérostats ; et Gérard, qui tantôt écrira la préface des *Ballons*, de Turgan, mêle aux espoirs de Nadar ses aspirations de précurseur. Celui-ci ne s'en tint pas, on le sait, aux concepts théoriques, mais voulut faire de son rêve une réalité. Son ballon, *le Géant*, qui fit quelque temps l'étonnement des foules, sombra au cours d'une ascension et lui-même faillit périr dans sa chute.

Cependant la fortune, si cruelle aux inventeurs, devait réserver un sourire à Nadar : celui qui, chevalier généreux, défenseur chimérique d'un peuple opprimé, précurseur de l'aviation, poète, écrivain et dessinateur de mérite, n'avait rencontré que des déboires, devait, sur le terrain de la réalité, connaître le plus franc succès : c'est lorsque, vers 1850, il créa, au milieu de Paris, un établissement de photographie devenu célèbre...

C'était peut-être la revanche de la sagesse... Toutefois le succès ne changea pas Nadar : il demeura, entre les plus fidèles amis de Gérard, l'un de ceux qui entourèrent son souvenir de la plus constante piété. Ajoutons qu'à lui seul nous devons d'avoir conservé l'image fidèle de celui qui tant s'efforça de rester inconnu.

Avec *le Marquis de Fayolle*, Gérard aborde pour la première et la dernière fois le genre alors florissant du roman-feuilleton. Mais, là encore, il ne peut s'abstraire du cercle fatidique : il ne saurait donner la vie à des personnages qui ne sont pas son propre reflet. Veut-il faire le portrait de son héros? il nous présente un jeune seigneur des dernières années de la royauté, que tout de suite nous

reconnaissons pour l'avoir vu déjà : il fait de l'esprit et du paradoxe empreints de sentimentalisme et même d'une sorte de mysticisme superstitieux ; il a lu les rêveries de l'abbé de Villars, de dom Pernetti et du marquis d'Argens ; il a fait partie des célèbres réunions d'Ermenonville ; enfin sa conversation est empreinte des amours célestes de Swedenborg et des théories sur le magnétisme des âmes...

L'intrigue se poursuit en une dramatique histoire qui se passe au pays de Jean le Chouan : il l'a construite avec la méthode et les procédés de documentation chers à son ami Dumas. S'il faut en croire son prologue, la diligence l'aurait descendu à Vitré, devant un cabaret tenu par Jean le Chouan : c'est de ce dernier qu'il déclare tenir l'histoire qu'il va conter. Mais ce voyage de Bretagne, qu'il place en septembre 1848, doit trouver sa véritable date à une époque antérieure de plus de dix années. En un article publié dans *la Charte de 1830*, sous le titre : *l'Auberge de Vitré*, il rappelle l'aimable accueil qu'il avait reçu, quatre ans auparavant, « à l'auberge de M. Riquet ». Et il précise : « C'était en août 1833, par une chaleur de 32°, — le 31 août, à moins que ce ne fût le 1er septembre ». Nous n'avons nulle part, ailleurs que dans *le Marquis de Fayolle*, trouvé trace d'un second voyage à Vitré, en 1848.

Ce roman garnit le feuilleton du *Temps*, du 1er au 27 mars 1849, puis, après une interruption, fut repris du 26 avril au 16 mai, date à laquelle il fut interrompu.

Un *avis aux lecteurs*, inséré le 28 mai, annonçait toutefois « que *le Temps* reprendrait le 6 juin la publication de la troisième partie du beau roman de M. Gérard de Nerval ». Mais alors les événemens se précipitent : ce sont les émeutes ouvrières, le pillage de l'imprimerie Boulé, les élections législatives... Le drame politique enlève tout intérêt aux péripéties du *Marquis de Fayolle*.

Gérard cependant n'a pas quitté Paris : or c'est aussi l'époque où le choléra, qui avait déjà sévi l'année précédente, y fait sa terrifiante rentrée. Théophile est alors à Bruxelles et sa gracieuse compagne, Ernesta Grisi, a été délaissée à la garde fidèle de son ami Gérard. Celui-ci narre à l'absent, dans une lettre du 15 juin 1849, les transes des Parisiens : chacun se croit malade ; on s'observe avec angoisse ; lui-même, ajoute-t-il, se regarde la langue avec

inquiétude... Mais Ernesta va bien.[1] Une autre lettre, vers la fin de juin, rassure Gautier : le choléra a diminué de plus de moitié, et l'état de siège est moins sévère. A la suite du texte de Gérard, dans un post-scriptum où s'affirme la confiance de cette fraternelle intimité, Ernesta trace quelques lignes malhabiles pour « son cher Théo » — « Mon petit bibi, — termine-t-elle, — je t'embrasse de toute mon âme.[2] » A la fin d'août, Gautier n'est pas encore rentré : Ernesta séjourne à Fontainebleau, et Gérard continue de pourvoir à tout : « Ma chère Ernesta, lui écrit-il le 30 août, je n'ai pu toucher l'argent qu'aujourd'hui mercredi : écrivez au bureau de *l'Artiste*, 17, quai Malaquais...[3] »

Du *Marquis de Fayolle* il ne sera plus question. Plus tard cependant, après la mort de Gérard, Ed. Gorges publiait, le 1er mars 1856, un *Marquis de Fayolle* complété par lui, et annonçait, dans sa préface, qu'en souvenir d'une amitié ancienne, il avait voulu *finir* ce roman, dont il déclarait avoir donné la première idée à Gérard en 1848.

« Ce sera une larme à sa mémoire, une fleur sur sa tombe », concluait-il. On rencontre de ces piétés : celle de Gorges consista à ajouter les plus médiocres chapitres de roman-feuilleton à des pages, qui, sans être des meilleures de Gérard, attestent quand même la main de l'écrivain.

Bien plus caractéristiques de son talent et révélateurs de sa pensée sont les récits que, vers l'automne de 1850, il destine aux lecteurs du *National* sous le titre *Angélique ou les Faux Saulniers*. Là, sa fantaisie et sa verve d'essayiste se donnent libre carrière. Tout ce qu'il y a de charme ému dans ses œuvres des dernières années flotte déjà dans l'humour capricieux de ces lettres : la recherche bibliophilique du manuscrit de *l'Abbé de Bucquoy* (68), la pittoresque aventure de la belle Angélique de Longueval se compliquent d'incidens drolatiques à la Sterne, s'interrompent, çà et là, de digressions où s'évoquent les souvenirs et les paysages du Valois.

Or ce n'est pas, on le pense bien, pour éluder l'absurde loi Tinguy et l'amendement Riancey, que Gérard affecte ironiquement de disjoindre les tableaux et les digressions

1. Lettre inédite. Collect. Spoelberch de Lovenjoul.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

du pur récit historique, et nous sert ainsi « la sauce sur un autre plat que le poisson ». On devine aisément que ce qui l'a déterminé dans le choix du sujet, ce qui le plus l'y attache, c'est la joie de situer son histoire dans le pays de ses nostalgies. Angélique de Longueval — elle devait d'abord s'appeler Adrienne, — l'a séduit, parce qu'elle est la sœur des héroïnes, qui, dans les légendes du Valois, aiment mieux subir les rigueurs d'un père cruel que faillir à leur amour :

J'aime mieux rester dans la tour,
Mon père, que changer d'amour...

Il l'aime aussi, parce que, triste et rêveuse, « elle n'a de goût ni aux belles pierres ni aux belles tapisseries, ni aux beaux habits, et ne respire que la mort pour guérir son esprit ». Cependant, si attachante que soit l'équipée de la demoiselle de Longueval et de son galant La Corbinière, si vivantes qu'en soient les péripéties, nous sentons bien que l'esprit du narrateur s'en distrait à chaque pas et que toute son émotion est pour les paysages qu'il décrit. Son cœur déborde sous l'afflux de ses souvenirs ; toute son enfance lui revient à l'âme et il a, pour rendre sa pensée, des mots évocateurs, de ces phrases dont nous retrouverons, tout à l'heure, dans *Sylvie*, l'inimitable accent.

Il y a, dans *Angélique*, des pages qui sont entre les plus tendres qu'ait écrites Gérard et qu'il faut relire, parce que, les premières, elles notent l'envahissement de l'hypnose nostalgique dont son âme peu à peu s'alanguit. « Les souvenirs d'enfance se ravivent, dit-il, quand on atteint la moitié de la vie. C'est comme un manuscrit palimpseste dont on fait reparaître les lignes par des procédés chimiques. » Il ne doit plus vivre désormais que dans les mirages de ce passé. Pour le mieux évoquer, pour en mieux savourer les voluptueuses langueurs, il retournera sans cesse vers les solitudes aimées, il en explorera, en tous sens et en toutes saisons, les hameaux et les forêts. Mais plus rien ne subsiste de ce qui fit les joies de sa jeunesse et il n'y rencontre que tombeaux. Aussi est-ce par les mélancolies de l'automne, lorsque le soleil s'attarde aux cimes des arbres jaunis, qu'il aime à refaire ces pèlerinages ; c'est dans la tristesse du Jour des Morts, qu'ayant passé par les sites les plus beaux

et les plus tristes, il veut entendre les cloches de Senlis, « dont Rousseau aimait tant le son lointain ». Des larmes lui viennent aux yeux lorsque, près d'un prieuré, il aperçoit une ronde de petites filles qui chantent l'un de ces vieux airs qui l'ont bercé, qu'il reconnaît dans ces jeunes voix, « des intonations, des roulades, des finesses d'accent autrefois entendues, et qui, des mères aux filles, se conservent le mieux ».

Parfois le ton se hausse et la pensée se généralise :

« Je me repose, dit-il, en revoyant ces campagnes si vertes et si fécondes, je reprends des forces sur cette terre maternelle... Quoi qu'on puisse dire philosophiquement, nous tenons au sol par bien des liens. On n'emporte pas les cendres de ses pères à la semelle de ses souliers, et le plus pauvre garde quelque part un souvenir sacré qui lui rappelle ceux qui l'ont aimé. Religion ou philosophie, tout indique à l'homme ce culte éternel des souvenirs. [1] »

Cette chaîne mystérieuse qui nous relie au sol natal, cet enracinement à la terre où sont nos morts, principe et condition de l'entier développement de notre personnalité, de la constance de notre être moral, c'est l'une des idées sur lesquelles Gérard revient souvent : « Il y a, dit-il ailleurs, dans l'attachement à la terre, beaucoup de l'amour de la famille. Cette piété, qui s'attache aux lieux est aussi une portion du noble sentiment qui nous unit à la patrie. [2] » D'autres la reprendront, après lui, cette idée que Gœthe avait différemment exprimée, dont Walter Scott a fait la raison maîtresse de son œuvre ; un de nos plus éminens contemporains — faut-il nommer M. Maurice Barrès ? — a tenté à son tour, avec une belle et hautaine obstination, de nous enseigner, dans ce legs de la terre et ce culte des morts, la formule régénératrice.

En cette même année 1850, Gérard s'occupe encore de réunir les notes dont il veut faire un livre d'impressions sur l'Allemagne, — ce qui doit être *Lorely* ; mais il n'a pas la matière d'un volume et il se borne à la publication de deux articles dans *l'Artiste* et dans *la Presse*. Il y résume, de sa plume la plus aisée, le voyage qu'il vient de faire à Weimar, pour assister aux grands anniversaires de Herder et de Gœthe. Il s'est arrêté à Cologne, a revu Francfort et son

1. *Angélique*, 5e lettre.
2. *Promenades et Souvenirs ;* ch. VII, *Voyage au Nord*.

Rœmer, puis, par Cassel, Eisenach et le château de la Wartburg, il a touché l'Athènes allemande, où doivent s'inaugurer, le 25 août, les icones des demi-dieux germaniques. Un retard lui a fait manquer une partie du programme, l'a empêché d'assister à la représentation du *Prométhée délivré*, le poème de Herder, dont Liszt a fait un drame lyrique. Mais il se console avec *Lohengrin* dont la première est donnée au petit théâtre de Weimar : en quels ravissemens l'emportent ces larges ondes symphoniques, alors inouïes, et qu'il sent bien être la révélation du poète-musicien dont lui-même aspirait la venue!

Le lendemain, la tête tourbillonnante encore de tant de musique, il erre par la calme cité, dans la grâce vaporeuse d'une matinée d'automne. C'est l'heure de poésie, qu'appellent les instans heureux, comme aux soirs du Valois, à Portici, à Vienne ou au Liban. Son cœur y prélude, dans la chambre de Schiller, alors que Liszt caresse les touches jaunies de la vieille épinette du poète, en fait jaillir la « déchirante mélodie » que dessina Schubert sur les *Plaintes de la jeune fille*. Une vision céleste fleurit encore son rêve : c'est une jolie princesse en robe blanche et manteau d'hermine, en laquelle il a reconnu, la veille, dans la maison de Gœthe, une descendante des Césars allemands... « Cette fille du passé erre capricieusement parmi les images du passé, comme la divine Psyché représentant la vie sur la pierre d'un tombeau. [1] »

A peine a-t-il pris garde à l'étranger de haute mine qui lui a servi de guide, dans sa visite du palais grand-ducal. Mais de retour à Paris, alors qu'il a fait paraître dans *l'Artiste* son récit des fêtes de Weimar, il reçoit une lettre où cet inconnu lui exprime sa gratitude de voir si bien servie la gloire littéraire de sa patrie :

« ...Vous m'avez procuré cette joie, monsieur; aussi ne saurais-je mieux y répondre que par la main même de Gœthe, dont je vous prie d'accepter l'autographe ci-joint, en vous souvenant de Weimar et de celui qui reste à jamais votre tout dévoué :

CHARLES-ALEXANDRE.
Grand-duc héréditaire de Saxe.

Du château de Belvédère, 30 octobre 1850.[2]

1. *Gœthe et Herder*. *L'Artiste*, 1er oct. 1850 : *Lorely*.
2. Art. pub. dans *l'Illustration*, 1850 : Appendice de *Lorely*.

L'autographe était un quatrain de Gœthe « sur un portrait de la jeune princesse Marie de Prusse » : car telle était la royale fée qui avait illuminé pour lui la maison solitaire du poète.

Ce sera l'une de ses dernières joies.

Maintenant la fortune mauvaise le harcèle à nouveau : petits et grands ennuis l'inquiètent et le chagrinent. C'est ainsi qu'en novembre 1850 il se voit chassé d'un logis, que lui, l'hôte inconstant, affectionnait singulièrement : c'était un réduit modeste d'une vieille maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, où l'avait ramené le souvenir de l'impasse du Doyenné. Ses absences ou ses voyages ne lui ont pas permis d'y faire long séjour. Ses amis ignorent même cette adresse ; Théophile, qui, de son côté, vagabonde depuis des mois, tantôt à Bruxelles, tantôt à Naples (69), lui écrit le 21 novembre 1850 : « Ernesta prétend que tu perches rue Saint-Thomas-du-Louvre, nº 4 ; je croyais ces masures démolies... [1] » Elles n'allaient pas tarder à l'être : une expropriation emportait, peu après, ce pâté séculaire pour le dégagement des abords du Louvre et le prolongement de la rue de Rivoli. Le 20 novembre 1850, un congé en bonne forme était notifié à Gérard pour le 1er janvier suivant. Il est vrai que cette injonction de déguerpir était mitigée par l'offre réconfortante d'une indemnité de 20 francs, laquelle devait être acceptée dans un délai de quinze jours, à peine de déchéance; Gérard négligea l'indemnité, mais se vengea, par l'ironie, des formules aussi agressives que surannées dont l'administration assaisonne ses exploits contre de paisibles citoyens. [2]

C'était une mauvaise saison pour être mis hors de chez soi : mais un déménagement pour lui n'était pas chose compliquée (70) : il semble, en effet, que, d'année en année, il se soit ingénié à simplifier les accessoires de la vie. Après 1851, il ne s'agit plus que de véritables campemens. Busquet a raconté la visite, que lui fit faire Gérard, de son appartement de la rue du Mail, nº 9, où il s'était ensuite transporté ; c'était une maison fort décente, où Busquet fut

1. Lettre inédite. Collect. Spoelberch de Lovenjoul.

2. *Angélique*, XIIIe lettre, fragm. daté de la Chapelle-en-Serval, 20 nov. Voir aussi *Promenades et Souvenirs ;* ch. I, *la Butte Montmartre.*

grandement surpris de voir une concierge présenter avec déférence le bougeoir à Gérard. On monta deux étages, et l'on entra dans une grande salle dénudée, où il y avait un lit dans une alcôve, et une douzaine de sacs de meunier, pleins et appuyés contre le mur, — ce qui donnait à la pièce l'aspect d'une chambre de moulin.

« Voici mon lit ! » dit Gérard, et, montrant les sacs : « Voici ma bibliothèque, la voulez-vous ?... Je vous la donne... [1] » Ce détachement des choses extérieures, cette indifférence à se défaire de ses bibelots, de ses livres, de ses manuscrits, qu'il distribue à ses amis, n'accusent-ils pas sa progressive tendance à s'abstraire de ce monde, à supprimer tous les liens qui l'y attachent encore ?

Pourtant — et ç'aura été sa dernière dépense somptuaire, — la démolition de la rue du Doyenné lui a permis de recueillir de précieuses épaves. Dans un lot de décombres, il a reconnu — avec quel tressaut d'allégresse ! — les boiseries du salon de la *Bohême Galante* et les fresques peintes par ses amis pour le *bal des Truands* : voici les *Naïades* de Nanteuil, la *Fête Galante* de Wattier, les *Bacchantes* de Chasseriau, le *Moine Rouge* de Châtillon ; enfin voici — ô vision funèbre et charmante ! — la *Cydalise* de Rogier, souriante, comme autrefois, dans sa robe de taffetas feuille-morte. La couche de détrempe, appliquée par « l'affreux propriétaire », les a à peine effleurées ; un prudent nettoyage va les faire revivre dans leur fraîcheur première. Il les paya de ses derniers cinq cents francs et les emporta jalousement à son nouveau logis. Il ne les quittera plus et, lorsqu'il aura tout donné, même les précieux manuscrits où furent calligraphiés ses vers d'enfant, il voudra conserver ces chers témoins de sa belle jeunesse !

Cependant, la gêne, visiteuse intermittente de son instable foyer, commence à y séjourner de manière inquiétante... Ah ! s'il avait exécuté son traité avec Furne et mis au jour son livre sur *les Côtes de la Méditerranée* !... Mais il a en tête trop de projets : le théâtre l'emporte encore, et, une fois de plus, il délaisse la proie pour l'ombre. Il espère beaucoup cependant d'une édition d'ensemble du *Voyage en Orient*, dont les publications partielles furent

1. Alfred Busquet, *Gérard de Nerval et sa mort* (*le Temps*, 10 août 1881).

si bien accueillies. En 1848, il a fait paraître, en deux volumes, chez Sartorius, une première réunion de ses articles de voyage, qu'il intitule *Scènes de la vie orientale* ; *les Femmes du Caire*. Mais la révolution n'a pas arrangé les choses et les affaires de librairie sont loin de prospérer, ainsi qu'en témoigne une lettre à Hippolyte Lucas, qui a annoncé le livre dans *le Journal* : Sartorius, dont Gérard vante la probité, regimbe devant toute publication nouvelle et ne traite plus que de compte à demi. [1]

Sera-t-il plus heureux, deux ans après, avec l'édition définitive qu'il fera paraître chez Charpentier? Le 28 janvier 1851, il concède à cet éditeur « le droit exclusif d'imprimer à l'avenir le même ouvrage, sous le titre nouveau et mieux approprié de *Voyage en Orient* (71). » Mais il rêve toujours de belles publications ; il voudrait faire graver, en tête de son livre, un dessin de Bida. Or cet illustrateur jouit déjà de quelque vogue et tient ses prix :

« Je viens de chez Bida, — écrit Gérard à Charpentier, le 15 avril 1851, — je lui ai exposé la chose et lui ai dit qu'il fallait vous traiter en ami. Il parlait de 500 et s'est arrêté à 400. Je pense que ce n'est pas cher, attendu que c'est un dessin de premier ordre et que de pareils se vendent jusqu'à 1500 ; consultez d'ailleurs là-dessus. Il a travaillé trois mois et dépensé 120 francs de modèles et son principal désir est de voir le dessin bien placé... »

Mais Charpentier ne se laisse pas toucher, et Gérard doit renoncer à son frontispice. Puis ce sont les corrections et la mise en pages qu'il surveille jalousement : il supprime du titre : *Voyage en Orient*, les mots « pendant les années... », ce qui ferait vieillir le livre, et il propose comme sous-titre : « *Égypte — Liban — Turquie* ».

« Vous comprenez, dit-il, que je tiens surtout à faire une édition classique, et guère de fautes autant que possible. Je me suis donné beaucoup de peine pour cela, n'ayant pas manqué de venir à l'imprimerie tous les jours, sauf quand il fallait attendre. [2] »

A peine le livre paru, il se remet à son théâtre, à *Misan-*

1. Lettre à Hip. Lucas, publ. par M. Léo Lucas, à la suite de *Portraits et Souvenirs*.
2. Lettres à Charpentier, 15 et 23 avril 1851. Publ. par M. J. Marsan dans *le Mercure de France*.

thropie et Repentir, dont il va reprendre la traduction interrompue depuis 1837. Arsène Houssaye est devenu, par la grâce de Rachel et le choix du Prince président, directeur de la Comédie-Française : or il ne songe qu'à obliger son cher Gérard ; mais celui-ci n'est pas homme à mettre à profit pour lui-même le crédit d'un ami, fût-il entre ses plus intimes. Il a fallu que Houssaye fît doucement violence à sa réserve pour l'amener à franchir le seuil du cabinet directorial ; parfois il lui arrivait de prendre Gérard sous le bras, de l'amener jusqu'à la porte, mais sans parvenir à la lui faire dépasser. « C'était l'homme pacifique, ajoute-t-il dans ses *Confessions*, il n'aimait pas la comédie dans les coulisses, la trouvant trop montée de ton. » De temps à autre seulement, un timide billet sollicitait « deux stalles de dame ou une petite loge, selon les prévisions de la recette... [1] »

Au temps du *Monde Dramatique*, Gérard avait entretenu Houssaye de Kotzebue et de *Misanthropie et Repentir*. Était-il parvenu à lui faire partager son admiration pour ce drame? Le nouveau directeur du Français s'en est toutefois souvenu, car il presse maintenant Gérard d'en achever la traduction et d'adapter à son théâtre l'œuvre de Kotzebue. Un bizarre accident vient tout suspendre : une lettre de Gérard, portant le timbre du 25 septembre 1851, trahissant, par la forme et l'écriture, l'abattement et la dépression, en porte ainsi la nouvelle à Houssaye :

« Mon cher Houssaye, j'ai du malheur ; je viens de faire une chute très forte, j'ai la poitrine fortement percutée et gonflée, et un genou très endommagé. Croyez que ce n'est nullement une raison pour ne pas être prêt pour *la Revue*. J'avais fait la moitié de l'article ; je vais me remettre à la traduction que j'avais interrompue pour cela. Enfin ce sera pour le second numéro. Je regrette cette (*sic*) accident quoique grave et douloureux, surtout parce qu'il me donne l'air de vous abandonner dans le danger. Mais croyez à ma parole et que je suis très fâché de vous laisser partir les premiers ; les dieux l'ont voulu. Votre affectionné : Gérard. [2] »

Cette lettre fixe la date d'un accident qu'on place communément à l'automne de l'année suivante. Voici, d'autre part, le récit qu'en fait Gérard, d'un ton bien différent, dans *le Rêve et la Vie* :

1. Lettre inédite, mars 1850 (Collect. de l'auteur).
2. Lettre inédite (Collect. de l'auteur).



ARSÈNE HOUSSAYE

D'après un portrait par J. Varnier (l'Artiste).

« Je me promenais dans la campagne, préoccupé d'un travail qui se rattachait aux idées religieuses. En passant devant une maison, j'entendis un oiseau qui parlait selon quelques mots qu'on lui avait appris, mais dont le bavardage confus me parut avoir un sens ;... je sentis un frémissement de mauvais augure ; quelques pas plus loin, je rencontrai un ami que je n'avais pas vu depuis longtemps et qui demeurait dans une maison voisine. Il voulut me faire voir sa propriété, et, dans cette visite, il me fit monter sur une terrasse élevée d'où l'on découvrait un vaste horizon. C'était au coucher du soleil. En descendant les marches d'un escalier rustique, je fis un faux pas et ma poitrine alla porter sur l'angle d'un meuble. J'eus assez de force pour me relever et m'élancer jusqu'au milieu du jardin... Ce ne fut cependant qu'un évanouissement, après lequel j'eus encore la force de regagner ma demeure pour me mettre au lit. La fièvre s'empara de moi ; en me rappelant de quel point j'étais tombé, je me souvins que la vue donnait sur un cimetière, celui même où se trouvait le tombeau d'Aurélia. Je n'y pensai véritablement qu'alors ; sans quoi, je pourrais attribuer ma chute à l'impression que cet aspect m'aurait fait éprouver !... [1] »

Ces deux textes visent bien le même accident : une chute; un coup à la poitrine. Le récit d'*Aurélia* fait, en outre, allusion « à un travail qui se rattachait aux idées religieuses ». C'est de *Quintus Aucler* qu'il s'agit : cet article parut, en effet, dans *la Revue de Paris,* en novembre 1851, sous ce titre : *les Païens de la République : Quintus Aucler* ; or c'est bien de ce travail dont il excuse le retard dans la lettre à Houssaye.

Une dernière concordance résulte d'une lettre à M. Perrot, chef du bureau des théâtres au ministère de l'Intérieur : Gérard, qui sollicite un secours, fait allusion à la maladie qu'il vient de faire et qui est évidemment la conséquence de sa chute. Cependant il s'était rétabli assez vite et avait recouvré toute sa lucidité, si tant est qu'il l'eût perdue, puisque, dès le 9 novembre, il écrivait à Arsène Houssaye :

« Ne vous inquiétez pas de *Misanthropie*. Il y a trois actes faits qui sont à la copie. Vous les aurez successivement d'ici à jeudi. Nous serons donc en mesure pour le retour de Rachel. C'est très difficile, et plus que je ne croyais, non à comprendre, mais à *rendre* : ce vieux style allemand résiste tant qu'il peut. Vous vous rendrez compte des difficultés en lisant. Heureusement le cin-

1. *Aurélia*, I, ch. IX.

quième acte est fini. Je compte que tout sera traduit le 20 sans faute. Mais nous aurons à faire ensemble pour les coupures et pour certains rabibochages. [1] »

On sait que cette pièce ne fut jouée qu'après la mort de Gérard, le 28 juillet 1855, non sans avoir été élaguée, condensée et réduite à trois actes, au lieu de cinq. Elle n'eut, d'ailleurs, qu'une dizaine de représentations.

Peu après, Gérard ressentait ces lourdeurs de tête qui, au cours de l'hiver de 1851, alarmèrent vivement ses amis. Il se trouvait, dit Georges Bell, chez Eugène de Stadler, un soir qu'on jouait encore *l'Imagier*, et les douleurs qu'il ressentit furent telles qu'on craignit pour sa vie. La décision de Marc Fournier, qu'il venait d'apprendre, et l'accès de désespoir dont a parlé Méry n'y furent pas sans doute étrangers.

Gérard s'était pris d'une affection très vive pour Stadler, qui, de son côté, lui témoignait une admiration et un dévouement sans bornes. La sollicitude de cet ami ne se démentit pas un instant, même aux heures où les autres parurent oublier celui qu'ils croyaient privé de raison. De ses consolations, de sa présence attentive, de sa bourse même, il sut l'aider et le soutenir, lui faire accepter des avances que la délicatesse de Gérard se fût refusée à solliciter. Mais aussi combien celui-ci s'ingéniait à montrer à Stadler sa gratitude ! Voici en quels termes il le recommandait à Houssaye, pour la lecture du *Bois de Daphné*, deux actes en vers, que Stadler désirait soumettre au comité des Français (72) :

« Mon cher Houssaye, avez-vous lu la pièce de Stadler? Je la trouve très remarquable. Je pense qu'au moins elle pourrait être lue et je m'en chargerais au besoin. C'est une étude remarquable de la décadence romaine. Le vent est encore à ces exhumations, mais Stadler est un homme de cœur et un poète. — Lisez un peu... Je retourne dans le Valois pour continuer *l'Abbé de Bucquoy* et revoir Soissons et Laon d'où nous sommes originaires tous deux, – moi du côté de ma mère. Je crois fermement que cela explique les relations et les sympathies. Je suis celui qui vous doit de l'amitié surtout et qui voudrait vous en rendre. Je suis fâché de ne pas faire le feuilleton demain à cause de Sapho. Cela se retrouvera. Lisez les deux actes de Stadler. Votre ami : Gérard. [2] »

1. Lettre citée par Mlle J. Cartier. Coll. H. Houssaye.
2. Texte exact. Houssaye en a publié un extrait peu fidèle (*le Livre*, 1883)

Mon cher Houssaye,

Avez vous lu la pièce de Stadler
Je la trouve très remarquable
Je pense qu'au moins elle
pourrait être lue et je m'en
chargerais au besoin. C'est
une étude remarquable
de la décadence romaine
Le vent est encore à ces
exhumations. Mais Stadler
est un homme de cœur et
un poète — Lisez un peu...

Je retourne dans le Valois
pour continuer L'abbé
de Bucquoy et j'irai à
Soissons ~~et~~ Laon — d'où
nous sommes originaires
tous deux — mais du côté
de ma mère. Je crois

fermement que cela ex-
plique les relations et les
sympathies. Je suis celui
qui vous dois de l'amitié
surtout — et qui voudrais
vous en rendre. Je suis
fâché de ne pas faire le
<u>feuilleton</u> demain, à cause
de Sapho — Cela serait rouvrir

Lisez les 2 actes de Stadler

Votre ami

Gérard

Peu après, dans une lettre du 22 mars 1852, il rend compte à Stadler de ses démarches [1]. Il a obtenu de Verteuil, secrétaire de Houssaye, une inscription pour la lecture au jeudi suivant. *Le Bois de Daphné* fut cependant refusé par le comité, avec deux voix pour la réception, celles de Houssaye et de Brohan. Gérard ne se rebuta pas : de nouveau, le 29 avril suivant, il essaye de faire recevoir la pièce à la Porte-Saint-Martin. « C'est grand et c'est spirituel », écrit-il à Marc Fournier, en l'exhortant à faire à l'art sérieux une petite place, comme contraste avec un de ces spectacles essentiellement populaires qui conviennent mieux à son théâtre. Il n'eut pas plus de succès et *le Bois de Daphné* fut édité, sans avoir vu la scène, en juillet 1852.

Les soucis personnels de Gérard ne l'empêchent pas, on le voit, de s'entremettre pour ses amis, de griffonner ces billets qui vont, aux bureaux de rédaction ou de direction des théâtres, plaider spontanément leurs causes. Stadler, Hippolyte Lucas, Georges Bell éprouvèrent tour à tour cette sollicitude. Gautier lui-même, qui cependant n'a plus besoin de patrons, est l'objet de ses constantes attentions. Sur un signe de lui, le nomade se fixe, se chambre même, durant des semaines, pour suppléer l'ami absent, lui assurer la sécurité d'un voyage de plaisir. Lui, si peu soucieux de sa renommée, cultive la vogue et amorce le succès pour les autres.

« Mon cher Bocage, — écrit-il, des bureaux de *l'Artiste*, au directeur de l'Odéon, — Théophile voudrait vous voir. Je crois qu'il a fait pas mal de vers nouveaux, et même qu'ils sont bien. Votre affectionné : Gérard de Nerval. [2] »

Avec Hippolyte Lucas, il a esquissé un projet de collaboration qui va le ramener dans le cercle fatal. Deux lettres de Gérard aident puissamment à résoudre l'énigme de ce drame en vers, rapporté autrefois d'Allemagne et dont il aurait fait la lecture à Jenny Colon. Le hasard d'une causerie avec Lucas sur la possibilité d'adapter un nouveau poème à la musique de *la Flûte enchantée* l'avait fait exhumer ce manuscrit, auquel se rattachait un souvenir cruel ;

1. Lettre à Stadler, 22 mars 1852. *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan. l. XX.
2. Lettre inédite, sans date. Communiquée par M. Léon Séché.

puis la lecture d'une pièce de Lucas lui avait suggéré l'idée d'une fusion des deux scénarios. En le félicitant du succès de *l'Imagier*, Lucas rappela sans doute ce projet à Gérard, qui, aussitôt rétabli, reprit ses ébauches, et, dans la lettre suivante, nous fait connaître le sujet et les sources du drame :

« Mon cher Lucas, voici les deux matériaux. Je vous les laisse lire afin que nous puissions en causer. Je viendrai dans trois ou quatre jours. Les noms ne sont pas les mêmes ; ce sont deux versions de la même histoire. Enfin nous verrons ce qu'on pourrait asseoir dessus. Il faudra peut-être aussi demander *l'Hypnerotomachie ou le Songe de Polyphile* (73) à la bibliothèque.[1] »

Enfin une autre lettre précise l'adaptation qu'en propose Gérard à son collaborateur :

« Mon cher ami, c'est bien l'idée que j'avais eue d'abord. *La Flûte enchantée* va comme de cire pour les deux sujets. Notre donnée de *Francesco* fait disparaître tout le commun d'*Aurore*, où il y a deux ou trois scènes et un dénouement remarquables. Je crois que le caractère de la rivale est très bien, et la supposition d'une femme chargée de remplacer la *morte* par sa ressemblance, rentre bien dans le sujet tel que je l'avais conçu ; l'intervention de l'Inquisition et Francesco qui veut briser le prestige forment une scène essentiellement dramatique et le dénouement d'*Aurore* est parfait. La scène où le comique fait des prodiges est très bonne, comme vous le disiez. Il y aura de plus la *soubrette*, qui le lutine, comme dans *la Flûte enchantée*. J'irai d'ici à deux ou trois jours élucider le sujet avec vous. J'en cherche la combinaison. Voyez un peu l'histoire d'Italie au temps des Médicis. Il faut, je crois, que Francesco soit fils d'un Médicis ou d'un souverain quelconque assassiné, ou fils inconnu, perdu, ou souverain lui-même, ou petit-fils du Grand-Duc ; car il ne faut rien négliger pour donner de l'importance à l'épreuve qui ne doit pas porter seulement sur l'amour, en ce que trop de gens y sont intéressés. Enfin nous verrons cela. — Votre ami : Gérard de Nerval.

« Ne dites pas pour cause que nous travaillons à cela. »

Hippolyte Lucas a écrit, à la suite, de sa main, ces lignes :

« Il s'agissait dans cette lettre, autant que je puis me souvenir, d'adapter un nouveau poème à *la Flûte enchantée* de Mozart.

1. Lettre à Hippolyte Lucas, à la suite de *Portraits et Souvenirs*.

Gérard m'avait apporté un scénario et je lui avais en retour communiqué une pièce intitulée *Aurore*, et qui est imprimée dans le *Répertoire des Variétés étrangères*. C'est après avoir lu cette comédie, tirée de l'allemand, que Gérard me répondit les lignes qui précèdent : J'attendis Gérard, il ne vint pas !... »

Il était distrait par d'autres soins, tels que la publication d'ensemble des *Illuminés*, des négociations pour la cession de cet ouvrage à des éditeurs anglais[1], la mise au jour des *Petits Châteaux de Bohême*, chez Didier, celle de *Lorely*, chez Giraud et Dagneau, des projets avec Buloz, un voyage en Hollande...

Il partait en mai 1852 et s'arrêtait à Bruxelles où il visitait Dumas : celui-ci hébergeait alors, dans son appartement du boulevard de Waterloo, le représentant proscrit Noël Parfait, qui lui servait de secrétaire. Il se rendait ensuite à Anvers, d'où il écrivait à Stadler, le 12 mai :

« ...Je me suis arrêté partout sur ma route, et à Bruxelles où l'on m'a trop nourri. Je me mets aujourd'hui au régime du hareng saur, car, en quittant Bruxelles, j'ai été affligé ce matin d'un beefsteak de 92 centimes. Ils sont meilleurs à 75, chez Véry. C'est d'ailleurs la seule dépense culinaire que m'ait coûté mon séjour, mais le reste ! Le D... est très bien logé avec le Parf... et sa fille. Il magnétise une boulangère hystérique et lui fait faire des contorsions surprenantes dont elle n'a plus de souvenirs au réveil... Je me suis un peu amusé à la Kermesse d'Ixelles, dimanche passé. Arrivons au sérieux. Remettez la lettre incluse à Georges ; elle contient ceci de grave, que je suis fâché qu'il ne soit plus temps, ce 12, de vous prier d'aller donner congé de ma turne[2]. S'il était encore temps, faites-le, mais ne vous en préoccupez pas autrement. Adieu. [3] »

Il se rend ensuite en Hollande et, au retour, écrit à Méry une lettre datée de Gand : sa bourse est vide, car il a dépensé les 125 francs qu'il avait au départ et emprunté 200 francs... Mais il est satisfait de sa santé : Il se lève de bonne heure et a recouvré l'appétit ; « sa figure ressemble à une pomme, il est redevenu un homme... [4] »

1. Lettre à Buloz (5 août 1852). *Correspond.*, publ. par M. J. Marsan, l. LXXV.
2. Il s'agit de son appartement de la rue du Mail, n° 9, dont la location était au nom de Stadler.
3. Lettre à Stadler. *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, l. LXI.
4. Lettre à Méry, publ. dans *l'Univers illustré*, août 1864.

La même satisfaction éclate dans la lettre suivante, datée du 21 mai :

« Mon cher papa, je t'écris du bateau à vapeur qui traverse la mer de Zélande et qui me ramène vers la France. Je viens de séjourner à La Haye et à Amsterdam. J'ai été très bien reçu dans cette dernière ville, et l'on m'a fait voir les préparatifs qui se font pour l'inauguration de la statue de Rembrandt. J'ai pu voir la statue quoiqu'elle soit encore couverte, et les peintures dont on a décoré la salle où se fera la fête et la cérémonie. Je regrette bien de ne pouvoir rester jusque-là, mais il faudrait encore attendre huit jours, car c'est le 27. Ce que j'ai vu me suffira du reste pour en parler, parce qu'on m'enverra les détails et que je connais le fond... La vue d'Amsterdam, quand le navire s'éloigne en traversant le détroit, est aussi admirable que celle de Venise. Une heure après, on aperçoit Saardam, qui est une ville ravissante et qui a conservé l'aspect chinois des vieilles villes de Hollande, qu'elles commencent à perdre plus près de nous. Rien n'est singulier comme ces maisons peintes de diverses couleurs et les jardinets flottans sur l'eau, avec leurs parterres de tulipes. Je suis allé voir la maison qu'occupait Pierre le Grand, quand il s'était mis en apprentissage comme charpentier. On l'a conservée telle qu'elle était, en construisant une maison plus grande, dans laquelle elle est contenue. La vie est toujours très chère en Hollande, je n'y ai pas pu vivre à moins de 10 francs par jour, et encore assez mal nourri. Il y a trop à manger et trop peu de bonnes choses dans leurs repas. Ce qui m'a charmé, ç'a été d'assister à la grande kermesse de La Haye. C'est un spectacle merveilleux. Il y a toute une ville en bois dans la grande ville en briques. Ce sont les étalages, les théâtres, les cafés, et les saltimbanques, qui occupent toutes les places, les grandes rues et les quais des canaux. Il y a peut-être deux ou trois cents cafés magnifiques, toujours à la chinoise, pleins de dorures, de meubles de laque, de peintures, de vitraux de couleur, où l'on est servi par des frimousses blondes avec leurs plaques d'or et leurs bandeaux d'orfèvrerie qui brillent sous leurs longs bonnets de dentelle. On vous sert des gaufres, de la crème frite et du café ou du thé. Je n'ai bu qu'une demi-bouteille de vin pendant tout mon séjour, attendu que le vin ordinaire coûte 4 francs la bouteille, et encore on ne sait trop si c'est du vin ou du jus de merise légèrement alcoolisé. Nous venons de nous arrêter à Dordrecht. Tout à l'heure nous ferons un coude sur la mer du Nord pour revenir à Berg-op-Zoom et je ne pourrai plus écrire à cause du roulis. Le temps est toujours gris, mais il a cessé de pleuvoir. Si je retrouvais le beau temps plus bas, j'irais jusqu'à Spa, sans du reste y avoir besoin d'y prendre des bains, car je me

porte admirablement ; le voyage et le changement d'air m'ont rendu non seulement la santé, mais la jeunesse. Il me fallait cela après ma maladie. A Paris, je ne me levais qu'à dix heures, j'étais engourdi, j'avais mal dans les bras et un pied moins solide que l'autre ; à présent je suis debout à six heures du matin ; — je n'avais pas faim avant midi ; à présent je fais lever les garçons pour me servir du jambon, du fromage et de la bière. J'ai parfaitement déjeuné ce matin à sept heures et je dînerai à midi comme on dîne ici.

« ...Je ne puis tarder à revenir, car je n'ai plus sur moi que 250 francs, et cela va vite quand cela se transforme en florins. Adieu, mon cher papa, bonjour et bon souvenir à Gabrielle [1]. »

Deux jours après, il rentre en France et, de Lille, écrit à son père, le 23 mai :

« Mon cher papa, je me rapproche, je suis à Lille; il fait très beau; je me repose un jour, puis je me dirigerai vers Arras. J'espère que tu te promènes un peu par ce beau temps. Je n'aurais pas quitté si tôt la Hollande, sans les pluies ; mais ici, le vent de mer n'agissant plus, la température est différente.

« Je passe toujours avec émotion dans cette bonne ville de Lille, en songeant que tu as concouru autrefois à la gloire de son siège.

« Il y a sur la place, en face du café d'où je t'écris, un monument qui célèbre la défense de Lille pendant la Révolution : c'est une colonne de granit cannelée, avec des bombes et des obusiers sur le piédestal et, au faîte, une statue de bronze représentant la ville héroïque. Les maisons de la place n'ont pas changé et sont fort curieuses avec leurs découpures et leurs festons autour des fenêtres.

« Il va y avoir une grande fête au commencement du mois prochain, dont on fait déjà les préparatifs, mais je n'y assisterai pas. J'irai plutôt à la grande fête des tireurs d'arc de Creil, qui a lieu dans trois ou quatre jours, et je serai alors très près de Paris.

« J'ai bu du vin ici pour la première fois depuis longtemps (sauf une demi-bouteille de 1 fr. 50 à Amsterdam). La nourriture est aussi meilleure dans ce sens que l'on mange moins et mieux.

« A bientôt donc, je t'embrasse. Gérard Labrunie.

« 23 mai 1852. [2] »

Cette excursion lui fournit le texte d'un article, sous le titre : *Les fêtes de mai en Hollande*, paru dans *la Revue*

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye. Gabrielle, c'est la vieille domestique de son père, dont bientôt il apprendra la mort.
2. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

des Deux Mondes du 15 juin 1852. Le prix de ce travail ne l'a pas défrayé de ses dépenses de voyage et il s'en plaint à Buloz, dans une lettre du mois d'août suivant :

« Vous allez voir, lui dit-il à propos d'un nouvel article qu'il doit terminer pour la fin d'août, que cela me coûtera plus que cela ne me rapportera, comme le voyage en Hollande... » Il est alors question d'un séjour dans le Valois, de la description d'une chasse à la loutre, de détails de mœurs qui motivent un nouveau déplacement. L'article, qu'il déclare fini, ne fut pas publié, du moins sous sa première forme. Il n'est fait à la chasse à la loutre qu'une courte allusion dans les *Promenades et Souvenirs*, et les paysages qu'il prend dans le Valois ne seront utilisés que l'année suivante pour la composition de *Sylvie*.

Le 3 juin, il avait annoncé à Janin son rétablissement, au retour de Hollande, en même temps qu'il le prévenait de la publication de *Lorely*, dont l'introduction lui était dédiée. Il signait en effet, le 10 juin, un traité avec Giraud et Dagneau pour la publication, en format in-18, de *Lorely, souvenirs d'Allemagne*. Cette cession était consentie moyennant 150 francs pour la première édition (74).

Ce n'était pas une telle opération qui devait remédier à sa gêne. Encore n'aurait-il pas, s'il faut en croire certaine anecdote, reçu comptant le prix de ce traité, pour lequel ses éditeurs lui auraient souscrit un billet à ordre. N'est-ce pas à cette occasion que Champfleury nous montre Gérard, peu confiant dans le recouvrement, imaginer de faire présenter cet effet par un fort de la Halle? « Je sais, aurait-il dit, un moyen certain d'être payé. Je connais un fort de la Halle, un homme de six pieds, qui a les épaules carrées et l'air farouche. Je vais lui donner le billet... Je suis certain qu'il sera payé immédiatement... Ces gros hommes ont une façon terrible de présenter les billets à ordre. » Boutade d'humoriste, que Champfleury affecte de présenter comme un propos de fou ! [1]

Bientôt Gérard n'a plus le sou vaillant. Depuis longtemps il connaît ces alternatives d'aisance et de dénûment, et jusqu'alors il a su s'adapter aux mois de disette. Il sait, quand il faut, se suffire de si peu ! En mars 1849, il avoue à Champfleury, qui le rencontre à *l'Artiste*, n'avoir pas dé-

1. Champfleury, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui.*

pensé 50 francs en ces deux mois. Sa sobriété s'accommode d'une flûte d'un sou pour le déjeuner et il ne dépense guère plus de douze sous à son dîner. Grâce à cette tempérance, il prétend avoir bon sommeil et doux rêves. Il se tient d'ailleurs en éveil, pendant ses stations de noctambule, au moyen de fréquentes absorptions de café : il est permis de douter de l'efficacité de ce régime sur un organisme tel que le sien.

C'est surtout à l'approche de l'hiver que le nomade regarde la vie avec méfiance. L'été, la nature est maternelle et le ciel clément au vagabond ; mais l'hiver ramène les exigences du vêtement et de l'abri. Avant l'hiver de 1851, après l'accident qui a ravivé toutes ses craintes, sa détresse est telle qu'il songe à solliciter un secours du gouvernement, et, par une lettre du 20 novembre, il demande à un ami d'intervenir au ministère : il lui faudrait au moins 300 francs, de décembre à mars, mais 125 francs, pour chacun de ces mois, lui permettraient de se livrer à un travail utile [1]. L'année suivante s'annonce avec un hiver encore plus inquiétant et il se rappelle au souvenir de son ami pour renouveler la demande :

« N'oubliez pas ce que je vous ai dit ; c'est un coup d'épaule qui sauvera mon hiver... Je ne songerais pas à cette démarche, moi qui viens de travailler douze ans, sans demander aucune aide ; mais ayant été si dangereusement malade l'hiver dernier, *je vois avec crainte revenir, avec la mauvaise saison, un certain état de santé qui me commande un peu de repos et des soins.* Vous savez que c'est l'excès de travail qui m'avait mis en danger et j'ai encore beaucoup écrit depuis. J'ai publié deux volumes, *les Illuminés* et *Lorely*, et des articles dans les revues... [2] »

Il signale ensuite que son œuvre théâtral, — deux opéras comiques et trois grands drames, — pourraient justifier une allocation sur les fonds d'encouragement pour l'art dramatique. Enfin son *Voyage de la Méditerranée*, qu'il espère commencer en mars, autoriserait un prélèvement non moins légitime sur les fonds des lettres.

Il n'est fait droit à cette demande que l'année suivante, alors que l'événement a justifié les craintes de Gérard, et

1. Lettre à Perrot, publ. dans *le Livre Moderne*, t. IV, 1891.
2. Lettre à.... *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, l. LXXXI.

que celui-ci reçoit les soins du Dr Blanche. Une somme de quatre cents francs lui fut allouée par le Ministère d'État et touchée en son nom de l'administration du Théâtre-Français, en octobre 1853.

Un intervalle de douze ans sépare ainsi la première attaque de la rechute, douze années qui marquent, dans un apparent équilibre, un labeur incessant et l'effort le plus opiniâtre. Les idées accusent toujours le même *substratum*, mais le spectre a perdu, le temps aidant, le contour précis qu'il avait reçu de la cantatrice... Il avait beau, disait-il avec regret, interroger le sommeil : *sa* figure ne revenait plus dans ses songes. Un peu de bien-être et de quiétude aurait pu prolonger, améliorer peut-être cet état ; mais le surmenage, les insuccès rebutans, enfin la progressive détresse dont nous venons de noter les étapes, le replongent dans une série d'accès délirans, contre lesquels, pendant deux ans, se débat obstinément sa raison. C'est une seconde descente aux enfers, qui n'a plus les orées lumineuses de la première, mais aboutit au séjour de remords et de mélancolie que hantent les ombres accusatrices : c'est le prologue de la tragédie du rêve...

XIII

TÉNÈBRES ET LUEURS; *SYLVIE*. DEUXIÈME INTERNEMENT. — *LES CHIMÈRES*

Le délire qui a suivi la commotion de 1851 a réveillé, sous son aspect le plus funèbre, l'ancienne hallucination. Son *double*, le frère mystique, — le *Spectre de la Solitude*, — lui apparaît encore, mais cette fois vêtu en prince du Levant : c'est le *Féroüer* de la légende orientale. Une pensée terrible lui vient : — « L'homme est double, se dit-il... Un père de l'Église n'a-t-il pas écrit : Je sens deux hommes en moi ! — Le concours de deux âmes a déposé ce germe mixte dans un corps qui lui-même offre à la vue deux portions similaires reproduites dans tous les organes de sa structure. Il y a, en tout homme, un spectateur et un acteur, celui qui parle et celui qui répond. Les Orientaux ont vu là deux ennemis, le bon et le mauvais génie... » Et cette perplexité lui demeure : est-il le bon ou le mauvais? N'est-il pas parvenu à cet âge fatal où ces deux esprits doivent se séparer, où l'affinité matérielle qui les attachait au même corps va disparaître et les délaisser à leurs différentes destinées, l'un voué à la gloire, l'autre à l'anéantissement?

Il sent en tout cas que *l'autre* lui est hostile; un rêve le fait assister aux préparatifs d'un mariage : c'est son double qui va épouser Aurélia ! Il veut protester, expliquer ses griefs ; il va faire un signe magique pour conjurer les esprits hostiles, lorsqu'un cri de femme, distinct et vibrant, empreint d'une douleur déchirante, le réveille en sursaut...

« Mais quelle était donc cette voix qui venait de résonner si douloureusement dans la nuit? Elle n'appartenait pas au rêve : c'était la voix d'une personne vivante et pourtant c'était pour moi la voix et l'accent d'Aurélia... »

L'envoûtement dont il a été à peu près libéré pendant les années paisibles le ressaisit à nouveau : le spectre reprend sa physionomie précise et le rêve qu'il traverse est peuplé de figures menaçantes. Une clarté lugubre s'épand sur de sinistres paysages, où tout suscite le remords et la désespérance. Ce cri de femme, qui a déchiré la nuit, lui révèle son malheur : « Il a troublé l'harmonie de l'univers magique où son âme puisait la certitude d'une existence immortelle. Il se croit maudit pour avoir voulu percer un mystère redoutable en offensant la loi divine. Il ne doit plus attendre que la colère et le mépris... Les ombres irritées s'enfuient en jetant des cris et traçant dans l'air des cercles fatals, comme les oiseaux à l'approche d'un orage.[1] »

Un mois de repos a pu le faire sortir de cet état ; mais de nouveau il se trouve aux prises avec les difficultés de l'hiver. Le souci de travaux en retard, d'engagemens qu'il n'a pu tenir, les rappels de ses éditeurs, tout contribue à aggraver son découragement. Le fantôme d'Aurélia ne le quitte plus, il en entretient la présence par la visite au cimetière et la recherche de sa tombe ; il a rouvert le reliquaire, exhumé des souvenirs depuis longtemps négligés, relu ses lettres d'amour... Mais le désespoir qui l'envahit n'a pas pour unique cause les torts dont il se croit coupable envers la mémoire d'Aurélia. Il croit plutôt qu'involontairement il pare de ces griefs illusoires les remords plus graves « d'une vie follement dissipée où le mal a triomphé bien souvent ». Toutes ses actions s'offrent à lui sous leur côté le plus défavorable ; sa vie, toute de bonté, de résignation, de douceur, lui apparaît chargée de fautes irrémissibles. Une femme, qui a pris soin de sa jeunesse, traverse son rêve et lui fait reproche d'un méfait qu'il a commis autrefois. — « Tu n'as pas pleuré tes vieux parens, lui dit-elle, aussi vivement que tu as pleuré cette femme. Comment peux-tu donc espérer le pardon? » Puis, dans la confusion du songe,

1. *Aurélia*, 2e partie, ch. IV.

d'autres ombres connues passent encore rapidement : « Elles défilaient, s'éclairant, pâlissant et retombant dans la nuit comme les grains d'un chapelet dont le lien s'est brisé... »

La société de ses amis ne lui est plus d'aucun secours ; il a perdu sa gaieté d'autrefois, est incapable de lire et de comprendre dix lignes de suite. Cependant Georges Bell s'efforce de vaincre ce découragement en l'accompagnant dans de longues promenades aux environs de Paris.

« Il consentait, dit Gérard, à parler seul, tandis que je ne répondais qu'avec quelques phrases décousues. Sa figure expressive et presque cénobitique donna un jour un grand effet à des choses fort éloquentes qu'il trouva contre ces années de scepticisme et de découragement politique et social, qui succédèrent à la Révolution de Juillet... Un jour nous dînions sous une treille, dans un petit village des environs de Paris ; une femme vint chanter près de notre table, et je ne sais quoi, dans sa voix usée mais sympathique, me rappela celle d'Aurélia. Je la regardai ; ses traits mêmes n'étaient pas sans ressemblance avec ceux que j'avais aimés. On la renvoya et je n'osai la retenir, mais je me disais : « Qui sait si *son esprit* n'est pas dans cette femme ! [1] »

Le retour de cette illusion ne peut laisser de doute sur l'imminence de la crise. Cependant l'aumône qu'il a faite à cette pauvresse contribuera peut-être à le faire absoudre... car il faut voir avec quelle pudeur alarmée sa droite conscience s'effarouche des moindres fautes, se préoccupe de leur rachat, s'exagère les réparations !

« J'avais, dit-il, un tort récent envers une personne : ce n'était qu'une négligence, mais je commençai par m'en aller accuser. La joie que je reçus de cette réparation me fit un bien extrême, j'avais un motif de vivre et d'agir désormais ; je reprenais intérêt au monde. »

Tout à ses pensées de bienfaisance et de rédemption, il écrit à la jeune princesse de Solms (75), le 2 janvier 1853, la lettre suivante, reproduite tant de fois :

« Ne me donnez pas, chère fée bienfaisante, le beau livre que vous m'avez promis pour mes étrennes ; je les convoitais depuis bien longtemps, ces beaux volumes dorés sur tranches, cette

1. *Aurélia*, 2e partie, ch. IV.

édition unique. Mais ils coûteront trop cher, et j'ai quelque chose de mieux à vous proposer : une bonne action. Je vous sens tressaillir de joie, vous dont le cœur est si chercheur. Eh ! bien, voici, ma belle amie, de quoi l'occuper pendant toute une semaine :

« Rue Saint-Jacques, nº 7, au cinquième étage, croupissent dans une affreuse misère, — une misère sans nom, — le père, la mère, sept enfans, sans travail, sans feu, sans pain, sans lumière.

« Deux des enfans sont à moitié morts de faim. Un de ces hasards qui me conduisent souvent m'a porté là hier. Je leur ai donné tout ce que je possédais : mon manteau et 40 centimes. O misère ! Puis, je leur ai dit qu'une grande dame, une fée, une reine de dix-sept ans, viendrait dans leur taudis, avec tout plein de pièces d'or, de couvertures, de pain pour les enfans. Ils m'ont regardé comme un fou. Je crois vraiment que je leur ai promis des rubis et des diamans, et, ces pauvres gens, ils n'ont pas bien compris, mais ils se sont mis à sourire et à pleurer.

« Ah ! si vous aviez vu ! Vite donc, accourez, avec vos grands yeux si doux, qui leur feront croire à l'apparition d'un ange, réaliser ce que votre pauvre poète a promis en votre nom. Donnez à cette bonne œuvre le prix de mes étrennes, car je veux absolument y concourir, ou plutôt remettez à D... les 80 francs que devait coûter le chef-d'œuvre auquel je ne veux plus penser, et je cours au Temple et chez le père Verdureau acheter tout un aménagement de prince russe en vacances.

« Ce sera beau, vous verrez ! Vous serez éblouie ! Je cours quêter chez Béranger. Au revoir, petite reine, à bientôt, au grenier de nos pauvres. Nos pauvres ! Je suis fier, en écrivant ces mots. Il y a donc quelqu'un de plus pauvre que moi de par le monde ! N'oubliez pas le numéro : au cinquième, second couloir, la porte à gauche.

« Adieu, Mignon, chère Mignon, douce Mignon, providence des affligés, mignonne Mignon, si douce et si fine, si peu fière et si gentille ! Mettez votre robe à grande queue et vos souliers à talons ! Je leur ai promis, gros comme le bras, une grande princesse, plus puissante que tous les puissans de la terre. Ils n'y croiront pas, quand ils verront vos dix-sept ans et votre frais sourire. Mais je bavarde, je bavarde ; adieu, mignonne, encore adieu. Pardon, Madame. [1] »

Tout le cœur et tout l'esprit de Gérard sont dans cette lettre, miracle de bonté, de grâce et d'ironie douloureuse... Que rêver de plus exquis que cette aumône du poète

1. Lettre publ. dans *la Petite Presse*, 26 octobre 1866.

vagabond? Après le don de son manteau et de son dernier sou, l'envoi de la gentille princesse en beaux atours, venant, comme une fée, illuminer le galetas... Cette bienfaisance enjouée dans la pire détresse morale, cette ultime joie du cœur devant l'imminente folie, ne sont-elles pas nées de sa suprême adhésion aux idées chrétiennes? Car ce doit être, il l'espère du moins, la dernière étape de son exploration théogonique... Il s'y est senti porté, croit-il, par le souvenir chéri de la morte, *par le besoin* de croire qu'elle existait toujours... Et si fragile que puisse être cette base de sa foi, il y retrouve cependant le repos et une force nouvelle à opposer aux malheurs futurs de la vie. « Le désespoir et le suicide sont le résultat de certaines situations fatales pour qui n'a pas foi dans l'immortalité, dans ses peines et dans ses joies... »

Mais ce n'est qu'une rapide lueur et rien ne le sauvera : la même pensée revient toujours, régulière et funèbre comme un glas : *il est trop tard !...*

La mort d'un de ses amis, le poète Charles Renaud (76), le replonge dans le plus morne abattement. Il avait voulu se rendre à la maison mortuaire et, lorsqu'il y entra, on clouait le cercueil. Or le défunt était à peu près de son âge ; il se dit : « Qu'arriverait-il, si je mourrais ainsi tout à coup?... »

Le dimanche suivant, il se lève désespéré : après une visite à son père et la rencontre d'un ami, dont il refuse l'invitation à dîner, il se dirige vers le cimetière Montmartre, qu'il trouve fermé. Alors il ne marche plus que dans les mirages de son hallucination. Un ouvrier portant un enfant lui semble être saint Christophe portant le Christ. Au coin de la rue de la Victoire, il rencontre un prêtre, auquel il veut se confesser ; et, comme celui-ci l'ajourne au lendemain, il va s'agenouiller en pleurant à l'autel de Notre-Dame de Lorette : il implore le pardon de ses fautes, mais une voix intérieure lui répond : « La Vierge est morte et tes prières sont inutiles ». L'office terminé et les lumières éteintes, il se dirige vers les Champs-Élysées, puis, en approchant de la Seine, le spectre du suicide traverse encore son esprit :

« Arrivé sur la place de la Concorde, ma pensée était de me détruire. A plusieurs reprises, je me dirigeai vers la Seine, mais

quelque chose m'empêchait d'accomplir mon dessein. Les étoiles brillaient dans le firmament. Tout à coup il me sembla qu'elles venaient de s'éteindre à la fois, comme les bougies que j'avais vues à l'église. Je crus que les temps étaient accomplis, et que nous touchions à la fin du monde annoncé par l'Apocalypse de saint Jean. Je croyais voir un soleil noir dans le ciel désert et un globe rouge de sang au-dessus des Tuileries. Je me dis : « La nuit éter-« nelle commence et elle va être terrible. Que va-t-il arriver, quand « les hommes s'apercevront qu'il n'y a plus de soleil ? »

Pour ceux qui ont lu ces lignes funèbres, qui les ont rapprochées du fragment d'*Octavie*, cité plus haut, et de quelques autres pages d'*Aurélia*, le drame de la rue de la Vieille-Lanterne se déduit avec une sombre logique.

En proie à ce cauchemar et, croyant sa dernière heure venue, Gérard se rendit chez Henri Heine pour lui restituer le prix d'une traduction qu'il n'avait pu faire : « Tout est fini, dit-il en entrant, il faut se préparer à mourir ». Heine appela Juliette : « Qu'avez-vous donc ? » demanda celle-ci. — « Je ne sais, répondit-il, je suis perdu.... » On s'efforça de le calmer, puis une jeune fille fut chargée de l'accompagner à la maison Dubois.

Il y resta un mois, pendant lequel il fut soigné pour un transport au cerveau. C'était, semble-t-il, la même attaque, accompagnée des mêmes phénomènes, qui s'était déjà produite en septembre 1851. Deux lettres à son fidèle Stadler marquent les étapes de sa convalescence. La première, du 26 mai, — il vient de quitter la maison Dubois, — accuse, par sa pénible rédaction, une grande fatigue encore :

« ...Je me sens beaucoup mieux et je reprends, ce qui a été difficile et est dû, avant tout, à vous. J'ai beaucoup erré, mais je retrouve peu à peu le goût du travail. Écrivez-moi donc, si vous êtes encore là. Je n'ai rien reçu de là-bas ; peut-être n'ont-ils pas mon adresse, mais j'ai fait un petit travail qui me soutient, en attendant... [1] »

Le 10 juin, à l'occasion du portrait de Stadler, qu'un peintre, nommé Timbal, expose au salon de 1853, il rend compte à son ami des démarches qu'il a faites ou va faire pour ménager à ce portrait une presse favorable : il a vu

1. Lettre à Stadler, 26 mai 1853, *Corresp.*, publ. par M. J. Marsan, l. LXXXVI.

Théo, doit voir Clément de Ris, à *l'Artiste*, et Saint-Victor, au *Pays*. Et il ajoute :

« Je me trouve tout à fait bien portant, car, jusque-là, j'avais encore des papillons noirs. Je suis un grand chien de ne pouvoir vous dire combien je vous dois et à quel point vous m'avez sauvé, cette année comme l'autre, d'autant que j'ai reçu la lettre et tout. Il est impossible qu'une créature ait plus de reconnaissance pour une autre, mais tout vous sera compté ailleurs. Vous le dire est tout ce que je puis. [1] »

Dès sa sortie, il a repris ses vagabondages autour de Paris, visité la cathédrale de Reims ; puis la préparation de *Sylvie* l'a ramené vers son cher Valois. Une lettre à Houssaye, écrite de Mortefontaine, nous fait toucher encore le secret de cette nostalgie :

« Vous vous rappelez, mon cher ami, le voyage à Cythère, que j'écrivais pour notre vieil *Artiste*. Je racontais que je m'étais arrêté, en approchant d'Aplimori, dans un petit bois de mûriers et d'oliviers, où quelques pins plus rares étendaient çà et là leurs sombres parasols ; l'aloès et le cactus se hérissaient parmi les broussailles, et, sur la gauche, se levait de nouveau le grand œil bleu de la mer, que nous avions quelque temps perdu de vue. Sur un marbre, débris d'une ancienne arcade, qui surmontait une porte carrée, je pus distinguer ces mots : ΚΑΡΔΙΩΝ ΘΕΡΑΠΙΑ, « guérison des cœurs ». Jusqu'ici rien n'a pu guérir mon cœur, qui souffre toujours du mal du pays. [2] »

Le « mal du pays », ces mots ont ici leur sens le plus profond : c'est le rappel mystérieux de la terre, plus irrésistible à mesure que l'homme approche de la mort. La souffrance de son cœur, seules pourront la guérir les solitudes de Mortefontaine. N'y a-t-il pas puisé son âme frémissante de poète, son aspiration vers l'invisible et le surnaturel? Là lui est apparue la vision qui a tourmenté sa vie, celle qui maintenant l'attend chez les morts. L'apaisement de l'âme, que n'ont pu lui donner l'île parfumée de Vénus-Uranie, ni les grands tombeaux de l'Égypte, ni les sanctuaires de la maternelle Isis, ne va-t-il pas le trouver au pays de sa race, près du *Clos de Nerval* et de son *Champ des Morts*, dans le vallon mystique de Chaâlis? Son attente

1. Lettre à Stadler, 10 juin 1853, *Corresp.*, publ. par M. J. Marsan, l. LXXXVII.
2. Lettre à Houssaye, sans date (*la Presse*, 22 septembre 1862).

ne sera pas déçue : toutes les symphonies de sa jeunesse se réveillent près des étangs pensifs, dans la plainte éolienne de la forêt, dans le murmure de la source et le chant de l'oiseau ; les tables de sa mémoire se ravivent, les ombres morbides se dissipent, et, en quelques éclairs d'inspiration supralucide, un ravissant chef-d'œuvre va naître. Les scènes idylliques des premiers ans, ses rêveries, ses visions d'enfant lui reviennent, plus suaves et plus tristes, à mesure que ce passé lui semble plus lointain, à jamais séparé de lui par l'envol de la jeunesse, par la désillusion et par le malheur... C'est alors qu'il composa *Sylvie*, poème tissé de songe et de vie réelle, fleur de rêve, dont nul n'a respiré, sans un ravissement céleste, l'adorable parfum... De quelles magies lumineuses des nuits d'été, de quelles buées matutinales a surgi cette liliale figure d'Adrienne, « fantôme rose et blond glissant sur l'herbe verte à demi baignée de blanches vapeurs »? De quel rêve antique a-t-il évoqué cette flottille pavoisée qu'attend le banquet dans l'île, avec ses archers fleuris et ses blanches théories de jeunes filles? Tout cela est exprimé, avec un art miraculeux, dans la langue la plus pure et la plus musicale, avec cette fraîcheur d'émotion qui est le reflet de son âme séraphique. Nulle plainte trop vive, nul accent trop sombre ne vient déranger l'ordonnance de cette calme mélodie. Une imperceptible note douloureuse, tout au plus, attriste çà et là ce chant de cygne, teinte d'une ineffable mélancolie ce dernier sourire du poète à la beauté de ce monde.

Quels que soient les mystères des maladies de l'esprit, peut-on admettre que ce chef-d'œuvre de clarté, de délicatesse et de mesure ait pu jaillir du cerveau d'un fou, délirant hier et que le cabanon reprendra demain? Et, loin de croire que les accès de fièvre, qui ont précédé cette sublime éclaircie, aient pu altérer ou fausser le merveilleux instrument de pensée, ne devons-nous pas supposer qu'il est resté, de cet ébranlement, un état supérieur, où le poète a trouvé un sens plus affiné, une émotion plus subtile?

Il est évident qu'il a composé *Sylvie* dans un état d'exaltation singulier, avec des soins, un effort jamais satisfaits : ne se dit-il pas qu'il s'agit de bien faire et de donner toute sa mesure, pendant qu'il le peut encore? Et n'a-t-il pas le sentiment que ce répit sera bref, qu'il doit se hâter s'il



RUINES DE CHAALIS

Cl. Neurdein.



MORTEFONTAINE ; LES ÉTANGS

Cl. Neurdein.

veut recueillir les dernières lueurs du flambeau que l'ombre menace? Plus d'une année entière il y a travaillé; dès le mois d'août 1852, il y fait allusion dans une lettre à Buloz, auquel il a promis une nouvelle pour *la Revue des Deux Mondes* :

« Quand vous m'avez écrit, lui dit-il, j'étais dans le Valois, faisant le paysage de mon action. J'ai trouvé de bonnes choses et cela prend du développement. Pour moi, c'est fini, c'est-à-dire écrit au crayon sur une foule de morceaux de papier, que je n'ai qu'à récrire... [1] »

L'année suivante, il n'a pas encore fini, ou plutôt il a tout repris ; il s'aperçoit qu'il a trop de matière, qu'il doit élaguer beaucoup de ses impressions de lieux, sauf à utiliser le surplus pour un autre article ; et c'est ainsi qu'il réserve une partie de son texte pour ses *Promenades et Souvenirs*. Mais de quelles inquiètes perplexités est accompagnée cette gestation !

« Je n'arrive pas, écrit-il à de Mars, collaborateur de Buloz, le 11 février 1853. C'est déplorable. Cela tient peut-être à vouloir trop bien faire... Je vais toujours néanmoins, si je puis aller, car ce n'est pas maladie réelle, mais lourdeur d'esprit... J'écrirais tout autre chose... [2] »

Le 29 juillet 1853, sa copie est à peu près au net et il écrit encore à de Mars :

« Je vais vous en porter demain. — Je reviens de Chantilly, où j'étais allé pour prendre un paysage. Je suis sûr de l'histoire, mais non de ne pas l'écourter. Après tout, nous ferions un autre morceau, sous un autre titre. Autrement cela n'en finira pas... A demain : Gérard.

« Cependant s'il y avait un moyen... — La seule hâte me fait travailler. Sinon je *perle* trop. [3] »

Il a, en effet, limé, ciselé, et ainsi qu'il le dit, *perlé* cette merveille d'aisance et de grâce émue qu'on dirait jaillie d'un seul trait par un bonheur unique d'inspiration (77).

Quand enfin il a remis à Buloz sa dernière copie, c'est avec la même inquiétude fébrile qu'il en corrige les épreuves et en surveille le tirage. La nouvelle parut le 15 août 1853,

1. Lettre à Buloz (*Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, l. LXXV).
2. Lettre à de Mars (Catalogue Charavay, publ. par M. J. Marsan).
3. Lettre à de Mars (*Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, l. XCI).

et il put alors se rendre compte de la réussite. Mais la joie qu'il en éprouva ne fit qu'ajouter à son excitation : la tension de ses nerfs et ses persistantes insomnies ne laissèrent bientôt plus de doute sur l'imminente débâcle.

On ne sait guère d'ailleurs comment il a vécu pendant ces dernières semaines. Le plus souvent il errait sur la butte Montmartre et, comme au temps où l'ordonnance de son père guidait ses promenades matinales, il aimait à y voir lever le soleil. On sait l'attrait que ce lieu exerça toujours sur lui. Paris semblait alors si loin de cette colline, où s'étageaient, autour du château des Brouillards, de rustiques masures, des cafés à tonnelles chers aux artistes, toute cette cité bohémienne, sur laquelle tournaient les ailes du Moulin de la Galette ! De ces hauteurs, son rêve s'égarait sur de larges horizons ; il y a quelque temps planté sa tente et l'une de ses chimères fut d'acquérir la dernière vigne de ce coteau fameux; il se plaît à rappeler qu'on lui en avait demandé trois mille francs, autrefois, alors qu'il disposait de capitaux : il y aurait construit une villa pompéienne, avec *cella* et *impluvium*, dans le goût de la maison du poète tragique [1]. Il s'y attardait encore en longues causeries, avec les paysans le jour, la nuit avec les carriers, car il s'est toujours complu à l'entretien des humbles, aimant à scruter l'âme populaire, à en explorer les naïves croyances... Cette fruste logique de l'esprit des simples et leur primitive intuition de vérité ne lui sont-ils pas maintenant comme des fonds solides auxquels peut s'ancrer, dans le naufrage mental, son intellect défaillant?

Ou bien il descendait aux Halles, errait de chez Baratte chez Paul Niquet, ou encore allait s'attabler dans un cabaret noir, à clientèle équivoque, que Champfleury a minutieusement décrit : c'était, entre la barrière Rochechouart et celle des Martyrs, une boutique obscure où il y avait plus de tonneaux que de buveurs, et où l'on débitait des consommations de gin, de *tafia* ou de *schidam* ; des cannes extraordinaires, faites de bois tordu et de racines extravagantes y étaient sculptées par le patron et exposées à la devanture; l'une d'entre elles, dont la poignée, « en racine de mandragore, représentait un Apollon tordu par

1. *Promenades et Souvenirs,* ch. I.

les flammes », provoquait, dit Champfleury, la vénération de Gérard...[1]

Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne s'y livrait à aucun excès de boire et que ni l'alcool ni les autres toxiques cérébraux n'eurent de part appréciable dans sa maladie. Il savait, des mois entiers, s'abstenir de vin, se contenter d'un ordinaire cénobitique. Nulle joie grossière, nulle jouissance inférieure des sens n'avaient de prise sur cette nature où régnait l'esprit. Il en fut de tous ses plaisirs comme de l'amour : il ne s'y attachait qu'autant qu'il s'y associait quelque chose de rare ou de poétique, une illusion ou un souvenir. Les vins célébrés par les poètes, un flacon de Falerne ou de Syracuse, eussent été seuls dignes d'orner pour lui quelque idéal banquet. Ses stations attardées aux Halles ou à Montmartre, chez la mère Saget, Baratte ou Paul Niquet, le verjus offert à quelque chiffonnière du temps de Barras, n'étaient que prétextes à documentation pittoresque, qu'incidents de la vie bohémienne héritée de Gringoire ou de Restif de la Bretonne. Sa fraîcheur d'âme et sa fantaisie de poète excluaient d'ailleurs les jouissances de luxe et les plaisirs coûteux, lui faisaient préférer les joies modestes qu'il savait rehausser de bonne humeur et d'imprévu. Les parties qu'il affectionnait, c'était, en un coin de banlieue, un repas sous la tonnelle, où sa conversation éblouissait « comme une pluie d'étoiles[2] ». Un soir d'été qu'il voulait offrir à dîner à Georges Bell et à Philibert Audebrand, il les amena, conte ce dernier, dans un petit cabaret, aux environs de l'Arc de triomphe, quartier alors presque désert : il leur fit servir une soupe aux choux et une tranche de jambon, le tout arrosé de petit vin d'Argenteuil. « Eh! comment avez-vous trouvé cette orgie? » demandait-il au retour... Or, ajoute Audebrand, ç'avait été un régal digne des dieux, puisqu'il avait causé tout le temps[3]. Néanmoins, le sybarite, qui déjeunait d'une flûte et dînait à douze sous, se flattait de découvrir les spécialités rares, enseignait des provenances qu'il était seul à connaître. « Il savait, dit Monselet, qui lui-même s'y entendait, où l'on débite la meilleure eau-de-vie de

1. Champfleury, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui.*
2. A. de Belloy, *Portraits et Souvenirs.*
3. Ph. Audebrand, *Petits mémoires du XIXe siècle.*

Dantzik, où l'on vend telle exquise blanquette de Limoux... Cet épicier, qui est au coin de la rue Montpensier, tient toujours chaud un excellent punch au thé. On ne peut savourer de délicieux chocolat qu'au carré des Halles, à deux heures du matin, dans un café où dorment des maraîchers et des paysannes encapuchonnées. [1] »

Une nuit, le 24 août, huit jours après la publication de *Sylvie*, l'égarement se manifeste dans un café du boulevard où il a soupé; il se met à jeter en l'air des pièces de monnaie ; puis, aux Halles, il se prend de querelle avec un inconnu, auquel il donne un rude soufflet; plus loin, il s'attaque à un facteur, portant sur sa poitrine une plaque d'argent, qu'il croit être l'effigie du duc Jean de Bourgogne. A Saint-Eustache, il s'agenouille à l'autel de la Vierge et les pleurs que lui fait verser le souvenir de sa mère calment un peu son exaltation. Il se rend de là chez son père où, en l'absence de celui-ci, il dépose pieusement un bouquet de marguerites. Au Jardin des Plantes, où il entre ensuite, il reste quelque temps à regarder l'hippopotame. Champfleury veut même qu'il lui ait lancé son chapeau, ce qu'il induit sans doute du texte d'*Aurélia*, où Gérard explique qu'il s'est arrêté rue du Coq pour acheter un autre chapeau... La vue des monstres exposés aux galeries d'ostéologie le fait songer au déluge, et comme, à ce moment, il tombe une averse dans le jardin, il croit à un nouveau cataclysme. Pour le conjurer, il jette dans le ruisseau un anneau d'argent qu'il vient d'acheter, et aussitôt l'orage s'apaise, le soleil recommence à luire : ce sont les mêmes illusions qui ont marqué l'apparition de la première crise (78).

Un peu de calme lui est revenu,et il se rend chez Georges Bell, avec lequel il a rendez-vous. Celui-ci, le voyant mouillé et fatigué, le fait changer de vêtemens et s'étendre sur un lit. Une apparition merveilleuse visite alors son rêve : c'est la déesse Isis qui lui parle ainsi : « Je suis la même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que, sous toutes les formes, tu as toujours aimée... A chacune de tes épreuves j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis... » Un verger délicieux, une lumière de paradis entourent cette vision, et il se sent plongé dans une ivresse céleste. A son réveil, il

1. Monselet, *Portraits après décès.*

sort, accompagné de son ami : en traversant le pont des Arts, il lui explique les migrations des âmes et lui dit : « Il me semble que ce soir j'ai en moi l'âme de Napoléon, qui m'inspire et me commande de grandes choses ». Peu après, il entre au café de Foy et croit reconnaître, dans l'un des habitués, le père Bertin, des *Débats*, mort depuis longtemps. Il sort ensuite et, traversant le jardin, s'arrête quelques instans à regarder des rondes de petites filles. Mais ses allures sont si étranges que les passans s'attroupent et le suivent : et lorsque, parvenu à la rue Saint-Honoré, il entre dans un bureau de tabac pour acheter un cigare, il se trouve pressé en sortant par une foule compacte : trois de ses amis durent intervenir pour le dégager et le conduire à l'hòpital de la Charité. Le délire augmenta pendant la nuit : on dut lui mettre la camisole de force. Il parvint à s'en débarrasser et, vers le matin, se promena par les salles, imposant les mains à quelques malades. Pour appuyer le pouvoir de guérir qu'il croyait en lui, il enleva la couronne de fleurs d'une statue de la Vierge, puis, rencontrant sur une table un flacon d'éther, il en avala une gorgée. Il se croyait une mission divine, haranguait les médecins sur l'impuissance de leur art. Il descendit, pieds nus, l'escalier et, sortant au parterre, se mit à cueillir des fleurs. On profita de la visite d'un ami, le peintre Chenavard, pour lui remettre la camisole et le conduire à Passy, dans l'ancien domaine du duc de Penthièvre, où le Dr Émile Blanche avait succédé à son père l'année précédente. « Je compris, dit-il, en me voyant parmi les aliénés, que tout n'avait été pour moi qu'illusions jusque-là. [1] »

Il était entré le 26 août à l'hospice de la Charité et avait été conduit, le lendemain, chez le Dr Blanche. Là, les phénomènes mentaux, dont nous avons noté la succession, se renouvellent encore. Ce sont, pour parler la langue des aliénistes, les idées d'immortalité mêlées à l'agitation anxieuse, le délire de culpabilité, l'exagération des fautes et des remords, puis l'aberration des perceptions jointes à l'hypertrophie individuelle. Il se croit un pouvoir sur les autres, perçoit des rapports mystiques entre les objets inanimés, trouve un sens aux combinaisons de cailloux, aux figures d'angle, aux découpures des feuilles, aux couleurs,

1. *Aurélia*, 2e partie, ch. v.

aux odeurs et aux sons. Toutes les notions emmagasinées dans son cerveau par ses études religieuses et ses recherches théogoniques se confondent et se déforment ; il croit qu'une erreur s'est glissée dans la combinaison générale des nombres, et il voit là l'origine des maux de l'humanité. Or son rôle est de rétablir l'harmonie universelle au moyen de l'art cabalistique et de redresser l'erreur en évoquant les forces occultes des diverses religions. Mais le dédoublement de la personnalité qui préside toujours à ces illusions laisse intact un moi observateur qui note avec minutie, analyse avec précision la complexité de ces phénomènes et bientôt nous en livrera les stupéfians mémoires dans *le Rêve et la Vie*.

Cependant, l'air pur, la solitude et les bienfaits du traitement lui ont rendu le calme : la cohésion mentale s'est peu à peu rétablie ; mais la convalescence sera lente, coupée de rechutes ; çà et là quelque symptôme d'égarement motivera un retour de surveillance et fera différer sa sortie. Quelques jours à peine après son internement, il informe chacun de ce qui vient de lui arriver :

« Mon cher papa, écrit-il à son père, tu sais, la dernière fois que je t'ai vu, j'étais heureux d'une affaire qui venait de se terminer favorablement pour moi. » (Il s'agit peut-être de la publication de *Sylvie*.) « La joie m'a donné un peu d'excitation, et je suis à Passy, chez des amis, dans une maison superbe et dans de beaux jardins. Ne te tourmente pas au sujet de cette campagne où il faut que je passe quelques jours... [1] »

A Georges Bell :

« Il y a cinq ou six jours, j'ai été pris d' n transport au cerveau en vous quittant ; j'ai fait des folies. Avec un esprit plus sain, je vous écris de venir me voir, si vous pouvez, chez M. Blanche, à Passy. N'ai-je point laissé chez vous mon gilet? Je ne sais ce qu'est devenu mon argent, du moins ce qui m'en restait. Mais tout se retrouve, comme tout se paie, — suivant le mot que Balzac attribuait au grand homme. Venez vite. [2] »

A Stadler, sans doute le même jour :

« Vous savez qu'il m'est survenu encore un petit accident —

1. Lettre du 1er sept. 1853. Publ. par A. Houssaye (*la Presse*, 22 sept. 1862).
2. Lettre citée par A. Barine, *Névrosés*.

toujours la tête — mais j'apprends peu à peu à dominer le mal. Je suis chez Blanche à Passy et je me sens tout à fait remis. Venez donc me voir... »

Puis à Théophile, alors en train de se documenter sur place pour son article de *la Presse*, *les Courses de Taureaux à Saint-Esprit* (3 septembre 1853) :

« Mon cher Théophile, on te dit revenu des courses de taureaux de Bayonne. Viens donc me voir chez Blanche, où je me trouve fort à propos pour guérir un peu ma tête ; je crois qu'enfin cela va mieux, *ma chi lo sa*? [1] »

Le Dr Blanche se méfie cependant, car il ajoute de sa main sur la lettre destinée à Georges Bell : « J'engage les amis de M. Gérard à venir les uns après les autres et pas ensemble ». Mais le mieux s'accentue et la consigne des premiers jours se relâche : le 21 septembre, il lui est permis d'inviter à Passy quelques intimes : Stadler, Méry, Houssaye, Auguste de Châtillon [2]. Il a aussi retrouvé le pauvre Antony Deschamps, pensionnaire à vie de la maison Blanche; mais, bien différent de Gérard, ce lunatique résigné comprend qu'il n'est plus fait pour la libre existence, se contente d'adoucir sa vie recluse par les lettres et par la musique.

Peu à peu il reprend goût à ses travaux ; il s'intéresse aux œuvres de ses amis, à *Guzman le Brave*, que Méry doit faire représenter à l'Odéon : il conseille à celui-ci d'envoyer à Théophile ce qui est imprimé de la pièce, en vue d'un article favorable, avec de grandes citations [3]. A Georges Bell, le même jour, 23 septembre, il demande quelques menus services :

« Mon cher ami, lui dit-il, je vous ai écrit ce matin, mais je n'étais pas bien sûr du numéro. Tâchez donc, si cette lettre vous parvient plus sûrement, d'aller voir M. Lecou et *le Pays*, et surtout de me venir voir, parce que vous pourrez faire venir mes effets ici, ainsi que l'argent qu'il me faudra. Je vous dirai où j'en ai laissé et où j'en puis avoir pour payer ce que je dois. [4] »

1. Lettre citée par A. Barine, *Névrosés*.
2. Lettre à Stadler, 21 sept. 1853 (*Correspond.*, publ. par M. J. Marsan. l. XCVI).
3. Lettre à Méry, 23 sept. 1853. (Même publ., l. XCVII).
4. Lettre inédite. Communiquée par M. Léon Séché.

Mais il a trop présumé de son rétablissement : une sortie hâtive, à la fin de septembre, a provoqué un nouvel accès, alors qu'il se trouvait en compagnie de deux amis, Bernard Lopez, son collaborateur des *Monténégrins*, et un marchand de billets, nommé Held : tous deux, ont dû le ramener de force à Passy. Un régime plus sévère est alors prescrit, et, seuls, Stadler et Georges Bell sont admis à le visiter. Il se trouve que Gérard a donné congé de sa *turne*, — entendez le logement de la rue du Mail, — et qu'il faut vider les lieux pour le 8 octobre. Mais où va-t-on remiser son mobilier ? Le Dr Labrunie, requis d'aviser, répond au Dr Blanche, le 2 octobre :

« J'ai envoyé rue du Mail ; le local de Gérard est loué. Il m'est impossible de recevoir chez moi ses effets ; mon appartement est trop étroit ; je n'ai qu'une petite chambre pour ma bonne, mais elle est remplie de ses effets, que ses héritiers, que je ne connais pas, ne sont pas prêts à retirer. Gérard peut indiquer à peu près le parti qu'il veut prendre à ce sujet. Sans doute un de ses amis pourra lui être utile. Pour moi, qui suis seul et qui marche à peine, je ne puis pas même faire des informations et je ne puis lui être utile en rien. Veuillez, Monsieur, recevoir mes remerciemens pour vos bontés pour lui et me croire votre très humble et très dévoué serviteur : Labrunie. [1] »

Le fils va d'ailleurs au-devant de l'apathie paternelle :

« Mon cher papa, — écrit-il le 7 octobre, — je comptais en avoir fini avec cette bizarre exaltation nerveuse ; mais elle m'a repris depuis une semaine. Aujourd'hui je vais très bien. M. Blanche, après m'avoir traité par les bains, m'a donné hier trois pilules purgatives, et aujourd'hui de la limonade, ce qui m'a remis tout à fait. On m'a dit que tu étais averti, mais je crains qu'on ne t'ait parlé de mon déménagement qui doit avoir lieu demain 8 octobre, avant midi. Ce n'est pas à ton âge qu'on peut se préoccuper de ces choses-là, fût-ce pour soi-même. Ne donne pas d'argent, j'ai de quoi faire face à cette dépense, si mes amis ne sont pas hors de Paris, ou si l'on me permet d'aller chercher l'argent qui m'est dû.

« Je ne sais comment va Gabrielle ; tu vois que je n'y pouvais rien, voilà encore un tracas que je te donne involontairement, mais crois bien que tu n'as nullement à t'en affecter et que tout va bien aller. Surtout ne donne pas d'argent, car je me méfierais

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

de ceux qui t'en demanderaient, ayant été ramené ici dans des circonstances singulières et par des gens qui me sont suspects. L'agitation nerveuse, je ne puis la nier, mais qui en est la cause? *Videbimus infra.* Ne donne pas l'ordre de faire mon déménagement, car j'ai des papiers que je ne voudrais pas voir entre toutes les mains : nous vivons dans une époque de complots et je me méfie de tous, excepté de ceux que je sens bienveillans. Ils sont rares. Enfin Dieu est grand. Ton fils : Gérard Labrunie de Nerval. — Le 7 octobre 1853. [1] »

La fin de cette lettre ne justifie que trop les précautions du Dr Blanche. Celui-ci estime qu'un séjour prolongé, une observation attentive sont nécessaires. Et, puisqu'on ne sait que faire du mobilier de Gérard, ne convient-il pas de le transporter à Passy, de préparer ainsi, pour son pensionnaire, une installation de durée? Le malade se rend aux raisons de la médecine, et le même jour, 7 octobre, il donne à Stadler ses instructions pour son déménagement, car le local est au nom de celui-ci, bien que les quittances soient au nom de Gérard.

« Comme je ne puis toucher l'argent qu'il me faudrait, — ajoute-t-il, — demandez-en provisoirement à Houssaye, ou à quelque autre de mes amis. Je ne voudrais pas charger de ces frais le bon Monsieur Blanche, qui a déjà tant fait pour moi. [2] »

Le dévoué Georges Bell se charge de la besogne, dont il rend compte par ce billet hâtif, tracé au crayon :

« Mon cher Monsieur Blanche, voilà le déménagement fait. Je crains seulement que la voiture ne vous arrive un peu tard, mais j'ai fait pour le mieux. La voiture avait été arrêtée moyennant 12 francs. Monsieur de Stadler était venu ce matin rue du Mail ; il a dû aller vous voir. J'ai remis un inventaire au concierge, tout est en ordre. Le bonjour à Gérard et à Antony Deschamps et croyez-moi votre tout dévoué : Georges Bell. [3] »

De ce mobilier, on garnit une chambre isolée, hors le voisinage des autres malades, sur les jardins. C'est d'abord avec une joie d'enfant que Gérard procède à cet aménagement. « J'ai trouvé là, dit-il, tous les débris de mes diverses fortunes ; les restes confus de plusieurs mobiliers dispersés

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.
2. Lettre à Stadler. *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, l. XCVIII.
3. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

ou revendus depuis vingt ans... » Mais il faut lire le complaisant inventaire qu'il en fait dans *Aurélia*... Il s'attendrit sur ses vieux meubles, ses tableaux, ses livres, les souvenirs rapportés de ses voyages. Et puis, ne sera-ce pas sa dernière installation? En effet, lorsqu'il délaissera, pour toujours, la maison de Passy, ses meubles y resteront, seront finalement abandonnés au Dr Blanche qui les conservera, non comme le gage d'une année de séjour et de soins impayés, mais comme un souvenir de l'être divin qu'il avait disputé si vaillamment à la folie et à la mort. Son fils, le maître gracieux d'art et de lettres qu'est M. Jacques-Émile Blanche, possède encore, parmi tant de belles œuvres qui ornent son atelier, les *Bacchantes dompteuses de tigres*, de Chasseriau. Une autre *bacchante* de la rue du Doyenné est échue à M. Maurice Barrès. Quelle joie nous eûmes à retrouver en telles mains ces épaves sacrées, à nous faire autoriser à les reproduire pour cet ouvrage! Certes l'ombre de Gérard a dû sourire du sort fait à ses chères reliques pour lesquelles ne se pouvaient désirer mains plus pieuses et plus dignes héritiers.

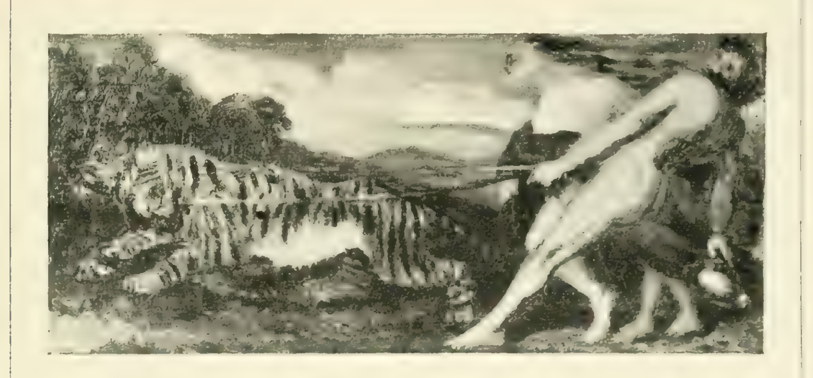
L'apaisement ressenti en ce calme retrait amène une rapide amélioration, que traduit cette lettre, du 21 octobre, au Dr Labrunie :

« Je t'ai déjà écrit, il y a quelques jours. M. Blanche me dit que tu es informé de tout ce qui me concerne et de mon retour définitif à la santé. Cela a été rude, mais c'est bien fini. Écris-moi donc. Comment va Gabrielle[1]? Je ne sais rien, car il n'y a que deux jours que je suis dans mon milieu. Je ne tarderai donc pas à te revoir. Fais prévenir Évariste, et, s'il veut venir, je suis sûr qu'on le recevra sans difficulté. J'ai parlé de tes affaires, on m'a assuré que cela se fera. Adieu, mon cher papa. Porte-toi bien. Ton fils : Gérard.

« Je ne t'écris qu'un mot, mais on ira te voir. [2] »

Évariste, c'est un cousin de Gérard, un jeune médecin dont nous retrouvons souvent le nom dans la correspondance des derniers jours. Il demeure avec sa mère, au numéro 53 de la rue Rambuteau, et nous verrons de quelle sollicitude impuissante tous deux ont entouré cette agonie.

1. Il s'agit de la domestique de son père, dont il ignore la mort.
2. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.





FRESQUES DE LA RUE DU DOYENNÉ

1. BACCHANTES DOMPTEUSES DE TIGRES. (Appart. à M. Jacques-Émile Blanche.)
2. UNE BACCHANTE. (Appart. à M. Maurice Barrès.)

Le 21 octobre, revenant encore sur l'agrément de son installation, Gérard continue à louer à son père l'état de sa santé, dans une lettre, dont l'apparente gaieté trahit cependant une persistante exaltation :

« Je suis d'une santé ridicule, dit-il, si bien que je suis obligé de sauter toute la journée et de faire des exercices gymnastiques pour me calmer un peu. Je suis comme un enfant, je chante et je ris à tout propos, ce qui étonne un peu les gens qui ne savent pas que cela est dans mes habitudes, du moins lorsque je n'ai pas d'inquiétudes graves... »

Il insiste sur le danger que présente le voisinage des malades, sur la contagion qui s'en dégage, dans les affections mentales ou nerveuses. Et, pour justifier son autorité en la matière, il explique qu'il est un peu médecin, qu'il a suivi deux ans les cours de l'école et la clinique de l'Hôtel-Dieu; puis, avec une affectation singulière, il rappelle qu'il a soigné les cholériques, traversé les villes pestiférées, enfin sauvé la vie d'un ami en luttant contre un chien enragé[1]. Il en conclut qu'il a bien quelque droit à donner son opinion et à se dire *hakim*...

L'aspect de cette lettre, le dessin placé en tête, une mosquée avec des caractères arabes, et ce mot grec : Ισταμ-δολδα, suivi de cette note : « Ceci est un souvenir de tes études orientales et de tes voyages », quelques signes cabalistiques dans le corps du texte, enfin le graphisme nerveux de certaines parties de la lettre, éveillèrent l'attention du Dr Blanche, qui crut devoir la retenir.

Le lendemain, 22 octobre, nouvelle lettre à son père :

« ...Aujourd'hui je vais très bien, et, ce qui le prouve, c'est que je dois dîner au château avec M. Blanche... Ma rechute a duré une huitaine de jours, mais je n'ai pas souffert... La prolongation de mon séjour est due surtout à certaines bizarreries qu'on avait cru remarquer dans ma conduite. Fils de maçon et simple *loureleau*, je m'amusais à couvrir les murs de figures cabalistiques et à prononcer ou à chanter des choses interdites aux profanes ; mais on ignore ici que je suis compagnon égyptien (*refik*). Enfin j'en suis sorti et je ne souhaite à personne de passer par les mêmes épreuves. Si la vie est un voyage, je demande à voyager quelques jours pour ma santé... [2] »

1. Il s'agit d'Ed. Féret. *Correspondance* publ. par M. J. Marsan, l. XCIX.
2. Lettre publiée par A. Houssaye (*la Presse*, 22 sept. 1862).

Les mêmes signes cabalistiques et dessins bizarres ornent encore cette lettre. Les dernières lignes n'en sont pas moins étranges, et, sous l'aspect d'un raisonnable souci d'intérêt, nous voyons reparaître une tenace obsession :

« J'ai écrit à Mme Alexandre Labrunie [1], pour les arrangemens relatifs à notre terre. C'est là que je voudrais aller faire une promenade pour savoir quelle est la valeur du quartier de terre qu'elle veut me céder à Nerval. L'affaire ne serait pas mauvaise au prix ancien, car il y a un tracé de chemin de fer local qui doit passer par là, à ce que m'a dit dernièrement un ingénieur des Ponts et Chaussées. Je la paierai en annuités ou autrement, quand je saurai le prix de la terre dans le pays. Nos fermiers ont deux autres lots revendus par mes autres cousins, et, en s'entendant avec eux, on referait en partie l'ancienne propriété de mon grand-oncle Olivier Béga [2]. Cela me serait un moyen d'économie et d'avenir. »

On ne peut se méprendre à ces motifs illusoires de spéculation sur le lopin de Mortefontaine... Ce qu'il médite, en réalité, c'est de reconstituer le domaine de Nerval. Déjà, dans *Sylvie*, la même idée traverse son esprit : « J'allais répondre, j'allais tomber aux pieds de Sylvie, j'allais offrir la maison de mon oncle, qu'il m'était possible encore de racheter, car nous étions plusieurs héritiers, et cette petite propriété était restée indivise... » De la maison de l'oncle, nous avons dit ce qu'il était advenu : c'est donc uniquement au Clos de Nerval qu'il songe ici : « Pendant ses visions, dit Arsène Houssaye, Gérard parlait plus que jamais de son petit champ de Mortefontaine. Voici ce que m'écrivait sa tante Labrunie :

« Il possédait un morceau de terrain, appelé Nerval, qu'il évaluait à 1500 francs; on a souvent voulu abuser de sa position en lui offrant la moitié de la somme que l'on donnerait encore. La personne qui jouit de cette propriété porte notre nom sans être de notre famille. Gérard la voyait quelquefois et l'appelait aussi ma tante. [3] »

L'automne de 1853 ne présente qu'alternatives de délire

1. Celle-ci n'est pas sa tante, mais la seconde épouse d'Alexandre Labrunie, veuf d'Eugénie Laurent.
2. Sur ce nom, voir *supra*, ch. I et III.
3. A. Houssaye, *Pages inéd. de Gérard de Nerval* (*l'Artiste*, 1875). Il s'agit ici encore de Mme Alexandre Labrunie.

et de prostration. Aussi ne peut-il être question de liberté, ni même de la moindre sortie. Aux derniers jours de novembre, l'égarement paraît avoir disparu, mais la pensée qui renaît est teintée d'une mélancolie que le mois des morts et les anniversaires funèbres ont encore assombrie ; sa réclusion lui pèse : par prières et suppliques, il adjure le Dr Blanche de lui rendre la liberté :

« Mon cher Émile, — lui écrit-il le 25 novembre, — si vous m'avez vu pleurer hier, ne croyez pas que ce fût par faiblesse ; seulement je pensais que nous ne nous comprenions plus. Or c'est assez faire le fou quand on est raisonnable et ce n'est pas le jour anniversaire de la mort de ma mère que j'en aurai le courage. J'ai foi dans votre promesse, vous assemblerez quelques-uns de mes amis, et l'on verra si je ne jouis pas aujourd'hui de ma complète raison. Croyez que je n'en profiterai jamais pour prétendre que je n'ai jamais eu besoin de vos soins. Au contraire, vous m'avez sauvé sans doute d'une congestion cérébrale, résultat d'un excès de travail après la maladie qui m'avait conduit chez Dubois. Oui, je le disais hier sincèrement, je vous aime comme un parent, comme un frère. Votre voix a réveillé en moi le souvenir des Dublanc, que j'ai toujours chéris, ainsi que mon oncle, leur père. Je regrette que les circonstances m'aient si longtemps séparé d'eux. Ayez la bonté, mon cher Blanche, de leur faire parvenir mes lettres et j'espère qu'ils voudront bien oublier ma négligence. J'ai besoin aujourd'hui, non seulement d'un conseil d'amis, mais d'un conseil de famille, puisque les choses en sont venues à ce point. J'espère me rendre digne de la liberté qu'on m'accordera sans doute, même sous votre surveillance, et sans laquelle il m'est impossible de mettre ordre à mes affaires de famille et à ma situation littéraire. Votre ami : Gérard Labrunie de Nerval. — Le 25 novembre 1853.

« Je vous prie aussi d'excuser les plaisanteries extravagantes ou de mauvais goût dont ma gaieté naturelle se servait comme d'une défense. Mes réflexions et vos conseils m'ont dicté une autre conduite désormais. [1] »

C'est la même idée de consultation de famille, qui le fait écrire à tous ses amis, à tous ses parens, même à ceux qu'il n'a pas vus depuis longtemps, pour leur affirmer son retour à la santé de l'esprit. Le 26 novembre, il écrit au Dr Évariste Labrunie :

« Mon cher cousin, je vous ai paru sans doute assez étrange

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

la dernière fois que je vous ai vu. Excusez-moi. Je croyais nécessaire de prendre gaiement ma situation assez pénible, celle de passer pour un fou. Les conseils de mon ami Émile Blanche m'ont éclairé et la pensée des affaires sérieuses qui réclament mon temps et mes soins, m'a décidé enfin à changer de conduite. Désormais vous ne trouverez en moi qu'un bon parent, comme je crois l'avoir toujours été, mais surtout un homme de sens, comme du moins l'ont prouvé mes écrits. Oubliez les trois mois qui viennent de se passer et venez me voir chez M. Blanche, qui, cette fois, je l'espère, me croira digne de serrer la main à mon plus proche parent. Je t'embrasse : Gérard Labrunie. [1] »

Mais le Dr Blanche, qui connaît la pensée de Gérard, écrit de sa main au bas de cette lettre :

« Mon cher et honoré confrère, je vous serai très obligé de vouloir prendre la peine de venir à Passy, soit demain dimanche, soit lundi, de trois à quatre heures. J'ai absolument besoin de vous parler au sujet de Gérard. Votre tout dévoué confrère : Émile Blanche. Passy, le 26 novembre 1853. »

Gérard, cependant, tout à son idée, écrit le lendemain, 27 novembre, les quatre lettres suivantes :

A Georges Bell :

« Venez donc me voir à Passy, vous ou votre père. Vous ne savez quel plaisir cela me fera. Je m'ennuie beaucoup et je voudrais vous témoigner toute ma reconnaissance de votre bon souvenir. J'ai beaucoup à travailler pour arranger mes affaires. L'hiver avance et le courage me manque, en voyant que je puis disposer de si peu de temps et de si peu de liberté. Votre ami : G. de Nerval. [2] »

A son cousin Dublanc, fils de son oncle Gérard :

« Mon cher Dublanc. Il y a bien longtemps que je ne suis allé te voir et j'étais malade déjà quand j'ai appris le mariage d'un de tes fils, qui nous aurait rapprochés. [Tu sais, du reste, combien les goûts de solitude de mon père ont influé sur moi.] Mais maintenant, je commence à comprendre les charmes de la sympathie pour des parens qui m'ont toujours été bons. [Les souvenirs de mon oncle et de ma tante se sont ravivés dans mon cœur pendant une période de cette singulière maladie qui est pour moi l'âge critique, et dans laquelle on n'a vu sans doute que les apparences

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.
2. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

de l'égarement. Aujourd'hui, jour anniversaire de celui où ma pauvre mère est morte en Silésie, suivant le drapeau de la France, mais laissant son fils orphelin, je me suis promis de vivre enfin sérieusement.] Mes intérêts de fortune le réclament ; l'honneur d'un nom que j'ai su rendre célèbre le veut aussi. Je te prie donc, cher cousin, d'intercéder auprès de M. Blanche, mon excellent docteur, pour que je puisse jouir d'un peu de liberté et mettre ordre enfin à mes affaires littéraires, ainsi qu'à mes affaires de famille. Je te prie de venir à sa maison de santé de Passy, ou d'y envoyer un de mes cousins. Ton ami dévoué : Gérard de Nerval. Le 27 novembre 1853. [1] »

Puis, à un autre parent, M. Gautié, d'Agen, associé de la maison Régis, de Bordeaux :

« Je ne sais où vous écrire : est-ce à Bordeaux ou à Agen? Pour moi, je suis depuis trois mois dans une maison de santé. Je vais bien et me sens tout à fait guéri d'une sorte d'exaltation due à mes travaux et à mes nombreux voyages. Si vous pouviez m'écrire et me donner des nouvelles de notre famille, vous me feriez grand plaisir. M. Blanche, mon excellent médecin, me laisserait peut-être aller passer quelque temps au milieu de vous, car je sens que l'air du pays me ferait grand bien. J'ai peu d'argent ici, mais je ne serai pas embarrassé pour en trouver, si l'on me laisse le loisir d'écrire. [Si vous êtes toujours l'associé de la maison Régis de Bordeaux, je serai heureux de mettre à votre disposition quelques idées ou inventions que j'ai conçues.] J'ai resté bien longtemps sans vous écrire, mais vous savez ce que c'est que notre vie à Paris. Mon père se porte bien, grâce à Dieu, ainsi que mes cousins, et ce serait pour moi une grande consolation que de vous voir bientôt. Votre bien affectionné cousin : Gérard de Nerval. [2] »

Champfleury trouve, dans le fragment qu'il cite de cette lettre, un indice de folie : cependant nous savons que les inventions de Gérard n'étaient pas toujours de pures chimères.

Mais plus révélatrice du désordre mental et de l'exaltation mystique est cette quatrième lettre, qu'à la même date, il adresse au Dr Blanche :

« Aujourd'hui dimanche 27 novembre, *trois* mois après mon

1, 2. Les parties entre [ ] ont été citées par Champfleury, *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*. Collect. Henri Houssaye.

entrée chez vous [1], mes épreuves sont terminées, et pour parler comme les initiés : J'ai déposé la clef d'Osiris sur l'autel de la sagesse. Je me sens délivré d'une grande responsabilité, et n'étant pas Cinna, c'est-à-dire un traître, je ne me sens nullement embarrassé du rôle d'Ovide. Si mes sentimens m'exilent chez les Sarmates, je n'y vois pas d'inconvénient. En attendant, je me plais ici et j'y aime tout le monde, surtout les dames, et surtout vous, qui savez être le médecin de l'âme non moins que celui du corps. Prenez-moi pour votre acolyte comme vous me l'avez promis, et je marcherai sans peur contre tous les fléaux... (Suit le rappel de ses combats contre le choléra, la peste et la rage...) Je voulais trop faire en bravant la mort ! C'est dans une autre vie qu'elle me rendra celle que j'aime. Ici je n'écoute pas la voix d'un songe, mais la promesse sacrée de Dieu... »

A ce réveil du spectre, sa pensée s'endeuille : le Dr Blanche ne se méprend pas à ce symptôme, et il croit bon de prolonger encore de plusieurs jours la retraite absolue de son malade. Or cette solitude, qu'aucune sortie, aucune visite d'ami ne viennent distraire, pèse de plus en plus au reclus, qui multiplie ses requêtes à son gardien :

« Mon cher Monsieur Blanche, — écrit-il le 2 décembre, [2] — je vous ai vu toujours si bon pour moi que j'espère que vous me donnerez encore quelque consolation. Cette retraite de quelques jours m'est bonne sans doute, mais voyez ce que vous pourrez faire pour l'adoucir. Vous savez que je n'ai jamais songé à vous quitter, quoique j'en aie eu les moyens. Un jour je vous ai écrit en plaisanterie que je me comparais à Ovide. C'était bien peu, puisque la veille je m'étais cru un demi-dieu. Mais il n'était pas vrai que j'eusse eu même les torts d'Ovide envers Octave. Mes pensées ont toujours été pures. Laissez-moi donc la liberté de les exprimer. Je vous envoie des pages qui doivent être ajoutées à celles que je vous ai remises hier. Je continuerai cette série de rêves, si vous voulez, ou bien je me mettrai à faire une pièce, ce qui serait plus gai et rapporterait davantage. Mais il me faudrait un peu de distraction et de conduite. Choisissez un de mes amis, qui se charge de surveiller mes affaires littéraires, si je ne le puis moi-même, car là est le seul espoir de ma guérison et le seul moyen de reconnaître vos soins. En travaillant seulement trois à quatre heures par jour, je puis me remettre au courant. Prenez tout cela

1. Dans un renvoi de sa main, le Dr Blanche a écrit : « Erreur Gérard était entré le 12 octobre. » Lettre publ. par A. Houssaye, *le Livre*, 1883.

2. La lettre n'est pas datée, mais il est facile d'en restituer la date.

en considération et ne m'oubliez pas. Votre tout dévoué : Gérard.

« Ce vendredi.

« Stadler peut tarder longtemps encore. Écrivez donc à Wey de venir. Gardez-moi, s'il vous plaît, cette feuille et celle d'hier. [1] »

Ces feuilles, c'est — on le devine — les mémoires de ses délires qu'il commence ; c'est *Aurélia*, le livre de son agonie, qu'il ne doit pas achever. Voyez-en la preuve encore dans cette lettre que, le même jour, il écrit à son père :

« Mon cher papa, je ne sors plus depuis les froids. Ne t'étonne donc pas de ne point m'avoir revu. Ma santé est très-bonne du reste. Évariste est venu me voir. Dis-lui donc de revenir. Je travaille beaucoup, mais cela tourne un peu dans le même cercle ; les idées noires m'ont quitté. En examinant ma vie, je n'y ai pas vu de mauvaises choses, et j'espère que ceci n'est qu'une épreuve passagère dont je sortirai meilleur. L'amitié de mes parens, l'indulgence de mes amis me sont acquises ; qu'aurais-je donc à redouter ?

« Il est bien pénible de n'être pas en paix avec soi-même ; aussi j'accepte avec résignation les leçons de la Providence et je travaille à les faire fructifier. Les soins de M. Blanche, le tableau des infortunes que j'ai sous les yeux me touchent et me pénètrent. Mon ambition n'a jamais été que de voir tout le monde heureux autour de moi, puissé-je mériter de l'être à mon tour !

« La tranquillité dont on jouit dans cette maison me charme et me remplit de bons sentimens. Ce serait le Paradis si je pouvais jouir d'un peu de liberté. J'espère que M. Blanche jugera ainsi lui-même ; car ma présence est indispensable parfois pour l'exécution de mes travaux littéraires, et c'est en hiver que nous devons préparer nos livres. J'entreprends d'écrire et de constater toutes les impressions que m'a laissées ma maladie. Ce ne sera pas une étude inutile pour l'observation et la science. Jamais je ne me suis reconnu plus de facilité d'analyse et de description. J'espère que tu en jugeras ainsi toi-même.

« Prends donc patience, mon père, et nous pourrons nous voir bientôt.

« Je t'embrasse. Ton fils dévoué : Gérard Labrunie de Nerval.

« Ce vendredi. [2] »

En tête, le Dr Blanche a écrit de sa main : *Monsieur le*

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.
2. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

Docteur Labrunie recevra demain dimanche la visite de son fils. »

Cette faveur, le bon docteur ne pouvait la refuser au tendre fils qui l'implorait en termes si touchans :

« Ce samedi.

« Mon cher Monsieur Blanche, dans les momens où je vous vois, je peux à peine vous dire tout ce que j'ai sur le cœur. Considérez que, depuis dix ou douze jours que je ne sors plus, mes réflexions ne m'ont apporté que des sentimens purs et de bonnes résolutions. Maintenant oserai-je vous prier de me permettre d'aller demain dimanche voir mon père? Ce pauvre vieillard, auquel vous vous êtes intéressé, doit être bien triste ; ma vue et la certitude que je suis en bonne voie de guérison lui seront sans doute un soulagement. On vieillit vite à son âge et, au mien, le temps passe aussi. Par les pleurs que j'ai versés bien sincèrement au service de votre père, je vous conjure de me donner cette satisfaction. Ne croyez pas que je mette le plaisir de voir mes amis au-dessus d'un devoir si sacré. Je puis me résigner à recevoir rarement des visites, mais la vue de mon père relèverait ma force morale et me donnerait l'énergie de continuer un travail qui, je crois, ne peut être qu'utile et honorable pour votre maison. J'arrive ainsi à débarrasser ma tête de toutes ces visions qui l'ont si longtemps peuplée. A ces fantasmagories maladives, succéderont des idées plus saines, et je pourrai reparaître dans le monde comme une preuve vivante de vos soins et de votre talent. C'est moralement surtout que vous m'aurez guéri et vous aurez rétabli dans la société un écrivain qui peut encore rendre des services. C'est un ami surtout et un admirateur que vous avez conquis. Votre bien affectionné : Gérard de Nerval. [1] »

Le même *exeat* se retrouve en tête d'une autre lettre adressée, le même jour 3 décembre, au Dr Évariste Labrunie :

« Mon cher cousin, vous n'êtes pas revenu me voir; tâchez donc de prendre un moment. J'ai besoin de vous revoir et de vous prier de faire que M. Blanche prenne confiance en moi. Je voudrais bien voir mon père et lui montrer que ma tranquillité d'esprit est tout à fait revenue. A une telle maladie, il fallait sans doute une longue convalescence, mais je me sens de mieux en mieux, et digne de reconnaître tous les soins qu'on a pour moi. Un peu d'amitié et de bonheur me ferait tant de bien. C'est la distraction

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

surtout que je demande, car, du reste, je me sens tout à fait bien. Je vous embrasse, ainsi que ma tante et ma cousine. [1] »

En tête, cette note du Dr Blanche : « *Je voudrais bien que Monsieur le docteur Labrunie pût venir chercher Gérard demain dimanche vers les onze heures pour le conduire chez son père. — E. Blanche.* »

L'amélioration qui a justifié cette sortie paraît s'être continuée tout ce mois de décembre. Il reprend goût à ses travaux interrompus, en même temps que renaît le souci de ses obligations insatisfaites. Il exprime ces préoccupations dans une lettre du 12 décembre, plus saine de ton, mieux pénétrée des nécessités de son état :

« Mon cher Monsieur Blanche, je vous écris parce qu'il est bon que vous ayez cette lettre où je reconnais pleinement les soins intelligens que vous m'avez donnés et dont je ne me suis rendu compte qu'avec le temps. Depuis quelques jours seulement je suis à même d'analyser ma situation et de vous rendre toute justice et aussi toute reconnaissance. Il est évident que vous m'avez reçu, traité et obligé à vos dépens, ce qui fait que j'ai eu grand tort de dissiper les premiers fonds qui devaient vous revenir. Il est vrai que je ne vous l'ai pas caché, et aussi que je me croyais en état de gagner tant d'argent que cela ne me paraissait rien. Votre délicatesse est d'autant plus grande que Stadler m'avait dit qu'il n'y avait pas à compter de longtemps sur les fonds du Ministère et que dans tous les cas je ne voudrais pas y recourir.

« Dans cette situation, il y a à apprécier surtout ma position littéraire dont je ne voudrais pas déchoir. Considérez que dans ce cas je me trouverais, au sortir de votre maison, sans relations près des journaux et sans crédit près des libraires qui ne paient qu'en billets. Il ne faut donc pas que je disparaisse trop, sans quoi je me trouverais dans la position où j'étais quand j'ai voulu sortir de chez votre père et dont je n'ai été sauvé que par un long voyage. Quant à présent, il est bien difficile de déranger souvent mes amis dans une saison où le voyage de Passy n'est plus attrayant et où il leur reste le doute sur la responsabilité de ma conduite. Vous savez mieux que tous à quel point la réflexion a amené le retour de ma raison. J'espère donc que vous voudrez bien me faire accompagner, comme vous l'avez fait déjà, et seulement pour affaire, vous promettant dès à présent de vous rapporter tout l'argent que je pourrai recevoir. Il est nécessaire que je voie les

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

deux journaux envers lesquels je me suis engagé et qui m'ont fait des avances, et un éditeur, outre le mien, avec qui je commençais un livre, dont j'ai en partie livré la copie. Ces relations reprises m'ôteront toute inquiétude et me permettront de voir ce dont je dois m'occuper d'abord. Une partie inédite du livre de Giraud doit être publiée dans les journaux, avant de paraître en livre, ce qui m'oblige à voir les rédacteurs. [Une fois débarrassé de ces inquiétudes, je sortirai, selon le conseil d'Antony, de cette disposition à n'écrire que des impressions personnelles, qui vient de ce que je tourne dans un cercle étroit.] On me dira ce qu'il faut que j'écrive et ma santé littéraire reparaîtra, ainsi que l'autre, et vous fera le même honneur. De cette certitude du but où je tendrai, ressortira une grande satisfaction intérieure et un besoin moins grand de distraction. Soyez assez bon pour réfléchir sur tout cela et surtout aux inconvéniens qui résulteraient de l'inquiétude que je pourrais concevoir sur l'interruption de ma carrière.

« Votre bien affectionné : Gérard de Nerval. [1]

« Ce 10 décembre 1853.

« Je vous prie de m'excuser auprès de ces dames de l'excentricité prolongée qui m'a fait prendre trop au sérieux la prétention des poètes à la descendance de Jupiter et d'Apollon... Cette généalogie m'est un trop grand honneur que je ne devais pas surtout me décerner à moi-même.

« Considérez aussi, je vous prie, que dans mes sorties, même libre, je n'ai rien dit de désagréable à personne et rien fait de positivement extraordinaire. On peut me tenir compte aussi d'une parfaite bienveillance et d'un désir constant d'être agréable aux personnes que je voyais. »

Puis l'inquiétude reparaît et il recommence de souffrir de la lenteur des jours.

Il se plaint de l'abandon de ses amis, des rares visites de ceux qui lui sont restés fidèles :

« Vous avez été un de mes médecins, écrit-il à Georges Bell, et je me souviens avec reconnaissance de ces tournées lointaines que nous faisions l'été dernier et où vous me gouverniez avec tant de patience et d'amitié solide. Et maintenant ne m'abandonnez pas, si longue que soit par ce temps-ci la course de Passy. J'ai à vous parler beaucoup. Ce que j'écris en ce moment tourne trop

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye. La phrase entre [ ] a été citée par A. Barine.





LE DOCTEUR ÉMILE BLANCHE

D'après une photographie et une statuette appartenant à M. Jacques-Émile Blanche.

dans un cercle restreint. Je me nourris de ma propre substance et ne me renouvelle pas... [1] »

Ne pouvoir sortir de soi-même, se renfermer dans ses souvenirs et n'écrire que de ses impressions, c'est un regret qu'il exprime souvent, comme s'il ne tenait pas de cette source le meilleur de son œuvre.

« Mon ami, pourquoi n'êtes-vous pas revenu? — écrit-il encore au même Georges Bell. — J'aurais été bien plus vite rendu à la santé. Venez donc très vite, le matin ou le soir, car je sors dans la journée, — ou écrivez-moi ; j'ai bien des choses à vous lire... [2] »

C'est toujours à Georges Bell et à Stadler, les seuls dont la constance ne se soit pas lassée en ces tristes jours, que vont ses plus pressans rappels. Les autres, les illustres, les grands occupés, comme Gautier, Houssaye et Dumas, s'habituent un peu à le considérer comme fou, effacé de la liste des êtres pensans, comme il le sera bientôt de celle des vivans. Pour préfacer le beau sonnet *El Desdichado*, et aussi pour annoncer la représentation de *Misanthropie et Repentir*, Dumas écrit, dans *le Mousquetaire* du 10 décembre, un article quasi-nécrologique, où il loue, de sa verve la plus aisée, « cet esprit charmant et distingué, dont l'imagination, cette folle du logis, chasse momentanément la raison... »

Gérard a lu l'article le jour même, puisqu'à la même date il écrit à Houssaye :

« Je viens de lire un article de Dumas qui annonce qu'on va monter *Misanthropie*. Si cela se réalise, faites-moi prévenir de ce que j'ai à faire et du jour que cela commencera. Je vais très bien maintenant, surtout depuis une quinzaine de jours, où j'ai vécu très retiré. Envoyez-moi quelqu'un de nos amis, ou venez un peu, si vous en avez le temps. Votre affectionné : Gérard de Nerval. Le 10 décembre.

« Mon livre avance. J'ai beaucoup travaillé et avec quelques retouches cela sera bien. [3] »

Quelques mois après, se rappelant l'article de Dumas, il

1. Lettre publiée par Georges Bell.
2. *Ibid.*
3. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

riposte à son distrait ami, en lui dédiant allégrement *les Filles du Feu* : « Voilà quelques jours, on m'a cru fou et vous avez consacré quelques-unes de vos lignes les plus charmantes à l'épitaphe de mon esprit. Voilà bien de la gloire qui m'est échue par avancement d'hoirie... »

Dans cette préface, on voit reparaître l'*illustre Brisacier*, un personnage que Gérard a successivement destiné aux emplois les plus divers. Il lui attribue d'abord le rôle principal dans sa tragi-comédie de *la Forêt-Noire*, analysée par Monselet, et dont nous avons plus haut résumé l'argument. Puis il en fait le héros d'un grand roman qu'il commence à Passy, en octobre 1853. Il fait même annoncer, le 26 janvier 1854, à la quatrième page du *Mousquetaire*, comme devant prochainement paraître : *l'Illustre Brisacier, roman en deux volumes, par Gérard de Nerval.*

On n'en entendra plus parler, et, si Gérard y pense toujours, c'est qu'il a reçu, de Dumas, une avance de soixante francs, qu'il se désole de ne pouvoir rendre. Il y fait allusion, en s'excusant de quelque avanie, échappée de son cerveau mal affermi, au cours de l'une de ses premières sorties de Passy :

« Mon cher Dumas, je vous prie de me rendre un service : c'est de ne pas insérer dans votre journal et de détruire même les plaisanteries que j'ai dictées ou écrites à votre bureau. Je ne suis ni un bouffon ni un Brutus, et surtout j'ai à garder pure la gloire de mon nom. Vous savez à quel point j'avais pris cela en plaisanterie, puisque je vous réclamais une somme que vous m'aviez si largement rendue, ce dont j'ai, du reste, instruit tout le monde. Laissons tout cela dans l'ombre. Si maintenant vous voulez des articles sérieux, demandez-les-moi. Si vous préférez rentrer dans les soixante francs que vous m'avez avancés, Blanche voudra bien sans doute vous les offrir. Je ne vous rendrai jamais vos bons conseils et votre exemple, qui m'ont fait ce que je suis, c'est-à-dire ce que je veux être, un prosateur et un conteur facile. [1] »

Ce souci lui demeure et reparaît encore, le 1er juin 1854 dans cette lettre à Georges Bell :

« ...Dites-*lui* donc (il s'agit de Dumas) que je pense par momens à continuer *les Aventures de Brisacier*, d'autant plus qu'il a promis de les terminer. Qu'il ne soit pas inquiet des trois louis avancés

1. Publ. par A. Houssaye, *le Livre*, 1863.

sur les premiers chapitres ; s'il en était autrement, je le jugerais indigne d'avoir des créanciers ! !... [1] »

Mais ce qui le plus occupe ses heures, en ces derniers mois de 1853, c'est la préparation des *Filles du Feu*, que doit éditer Giraud, au printemps de 1854. Il voudrait bien donner au volume une importance convenable, au moyen d'une introduction et d'une sixième nouvelle. De l'introduction il se tire, en encadrant dans la préface à « Alexandre Dumas » son *Roman tragique*, publié dans *l'Artiste* en 1844. Mais l'embarras consiste à trouver la dernière nouvelle. D'abord il songe à *la Pandora*, œuvre de cauchemar, fantastique jusqu'à la déraison, où ses souvenirs de Vienne, du Valois et de Saint-Germain sont mêlés, confondus et déformés à plaisir. Une erreur dans l'envoi de la *copie* est signalée par deux lettres du 30 novembre, l'une à l'éditeur Giraud, l'autre à un prote d'imprimerie, que Gérard appelle *mon cher Abel* :

« Il y a une légère erreur dans mon envoi d'hier, écrit-il à ce dernier. Il faudrait me garder *le Comte de Saint-Germain*, s'il n'est pas encore composé. Sinon, faites-le-moi dire. J'ai aussi quelques modifications à faire à la copie d'hier. Mais je les ferai sur l'épreuve en placards. C'est peu de chose d'ailleurs : l'*introduction* donnera la clé et la liaison de ces souvenirs. Soyez assez bon pour transmettre la lettre ci-jointe à M. Giraud. [2] »

Le Comte de Saint-Germain, une nouvelle étude d'*illuminé*, ne fut pas publié. Peut-être ce travail se sentait-il, autant que *la Pandora*, des troubles momens de sa gestation, et les deux éditeurs eurent-ils le même scrupule. Cependant la lettre à Giraud affirme bien l'intention de faire de *Pandora* la dernière *fille du feu* :

« ...En revanche, on vous enverra du journal *Paris*, *la Pandora*, qui prendra place dans notre volume. Elle doit être composée ; prenez l'épreuve dans ce cas. Dites à M. Venet que j'ai un petit changement à faire pour éclaircir le dénouement. Que, du reste, il l'illustre avec les vignettes de *la Poupée de Nuremberg*, et ce qu'il voudra des autres... [3] »

1. Lettre publ. par M. Maurice Tourneux, *l'Intermédiaire*, 25 mars 1889.
2. Publ. par M. J. Marsan, *Correspondance*, l. CIII.
3. Collection de M. Ed. Champion. Publ. par M. J. Marsan, *Correspondance*, l. CIV.

Il songeait évidemment à une édition illustrée ; mais comment peut-il, lui, si soucieux de la parfaite exécution, s'accommoder de cette illustration de fortune ?

Quelques jours après, il charge Giraud d'aller copier, sur *le Messager* de 1839, la nouvelle intitulée *le Fort de Bitche*, en lui recommandant de substituer à ce titre celui de l'héroïne.[1] C'est ainsi qu'*Émilie*, avec le sous-titre : *Souvenirs de la Révolution*, complète *les Filles du feu*. Conçue dans la manière sobre de Mérimée, cette nouvelle ne laisse guère apercevoir ce qui peut la rattacher à l'idée générale exprimée par le titre du recueil. Mais ce titre lui-même convient-il bien au livre, et ne se sent-il pas aussi des heures où il fut choisi?

« J'ai donné *la Pandora* au *Mousquetaire*, — ajoute Gérard, — On va donc l'avoir. » Elle ne sera publiée que le 31 octobre 1854. Encore n'en parut-il que la première partie. La seconde fut composée cependant, ainsi qu'en témoigne une épreuve corrigée au crayon, trouvée dans les papiers de Théophile Gautier. [2]

L'acquisition faite par nous-même d'un lot d'autographes de Gérard nous a mis en possession de quelques fragmens inédits de *la Pandora*. C'est un manuscrit dépecé en petits fragmens tracés à l'encre rouge, étranges, heurtés, incohérens, lambeaux de souvenirs de Vienne qu'on rassemble avec peine, sans bien apercevoir où l'auteur veut en venir. Plus singulier encore et plus décousu est le *plan* manuscrit, découvert dans le même lot, d'un *Voyage en Italie*, titre que rien d'ailleurs ne justifie dans ce « *panorama* » chaotique où, pêle-mêle, défilent : *les Troglodytes adonnés au culte de la Nuit ; la Vierge noire ; les Galères de Salomon, prince des Génies ; le Mage Zoroastre et Babylone surgissant de l'ombre gigantesque de Babel ; Memnon et les dieux Nabots ; la Reine de Saba ; la Fille blonde qui mange des citrons et la duchesse de Berri...* — toute la fantasmagorie de ses délires de Passy.

Pour satisfaire au désir de son pensionnaire et l'aider à sortir de cet effarant dédale, le Dr Blanche cherche à l'intéresser par l'observation de certains maniaques paisibles :

1. Collection de M. Ed. Champion, l. CV de la *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan.
2. Collection Spoelberch de Lovenjoul.

tel ce jeune homme, ancien soldat d'Afrique, qui, depuis six semaines, se refusait à prendre aucune nourriture et qu'on alimentait au moyen d'une sonde introduite dans une narine. Gérard se prend d'une vive sympathie pour ce malheureux et se croit appelé à le guérir. Confesseur mystique, chargé de recueillir, par la communication magnétique, les secrets de cette âme taciturne, il passe des heures à s'examiner mentalement, la tête penchée sur celle du fou et lui tenant les mains. Un jour, celui-ci fit entendre une parole : Gérard attribua ce miracle à son ardente volonté.

Un rêve délicieux, le premier qui lui fût venu depuis bien longtemps, le récompensa de ce bienfait : il se trouvait avec son malade, dont les traits étaient transfigurés, au milieu des champs, sous le ciel étoilé. Tous deux s'arrêtèrent à contempler ce spectacle ; Gérard commençait son imposition magnétique, lorsqu'une étoile se détacha du ciel, se mit à grandir, et la divinité de ses rêves lui apparut souriante. Aurélia lui dit : « L'épreuve à laquelle tu t'étais soumis est venue à son terme... Rappelle-toi le jour où tu as imploré la Vierge sainte, et où, la croyant morte, le délire s'est emparé de ton esprit. Il fallait que ton vœu lui fût porté par une âme simple, dégagée des liens de la terre. Celle-là s'est rencontrée près de toi, et c'est pourquoi il m'est permis à moi-même de venir et de t'encourager. » La joie de ce rêve lui procura un doux réveil ; il écrivit sur le mur, en mémoire de cette apparition consolante : « Tu m'as visité cette nuit... [1] »

Il trouve encore une diversion aux heures lentes à inventorier ses papiers et ses livres, — « la Tour de Babel en deux cents volumes », — et surtout à classer, à relire — avec quelle tristesse mortelle ! — ses lettres, ces brouillons à demi effacés, aux caractères jaunis, — tout ce trésor de son seul amour !...

Dans le lyrisme douloureux, où ces souvenirs l'ont laissé, la Muse est revenue le visiter : « Elle était entrée dans son cœur, a-t-il dit, comme une déesse aux paroles dorées ; elle s'en est échappée, comme une Pythie, en jetant des cris de douleur. » Mais les accens désespérés qu'elle lui inspire sont d'une beauté si singulière, qu'il doit, la raison revenue,

1. *Aurélia*, 2e partie. Derniers feuillets.

regretter les heures de délire qui lui valurent cette rare maîtrise. — C'est ainsi, qu'un soir de radieuse folie, il vint déposer, au bureau du *Mousquetaire*, ce noir diamant, *El Desdichado*, que Dumas, ébloui, s'empressa d'exhiber à ses lecteurs, dans son numéro du lendemain [1] :

Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule *étoile* est morte, — et mon luth constellé
Porte le *Soleil noir* de la *Mélancolie*.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La *fleur* qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus?... Lusignan ou Biron?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène !...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron,
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Enfin, n'est-ce pas aussi dans les mirages de son délire qu'il a contemplé les visions d'*Arthémise* (79), les mêmes qui tantôt peupleront *le Rêve et la Vie*, fantômes aperçus dans l'extase des Initiés, ou spectres jaillis des kabales de l'Orient, — l'âme transmigrée aux multiples avatars, la déesse Isis ou la Vierge chrétienne, la reine de Saba ou *la Morte*, — *Aurélia* toujours :

La treizième revient, c'est encor la première ;
Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment :
Car es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant?

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière,
Celle que j'aimais seul m'aime encor tendrement :
C'est la mort — ou la morte... O délice ! ô tourment !
La rose qu'elle tient, c'est la *Rose trémière*.

1. *Le Mousquetaire*, 10 décembre 1853.

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au cœur violet, fleur de Sainte-Gudule :
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux?

Roses blanches, tombez ! vous insultez nos dieux :
Tombez, fantômes blancs, de votre ciel qui brûle :
— La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux !

XIV

LE DERNIER VOYAGE; L'AGONIE. — *AURÉLIA*

Que faut-il? Se préparer à la vie future comme au sommeil. Il est encore temps. — Il sera peut-être trop tard. — L'Écriture dit qu'un repentir suffit pour être sauvé, mais il faut qu'il soit sincère. Et si l'événement qui vous frappe empêche ce repentir? Et si l'on vous met en état de fièvre, de folie? — Si l'on vous bouche les portes de la rédemption?...

(Sur un carnet de Gérard de Nerval.)

Gérard a pu, les mois d'hiver, subir tant bien que mal sa réclusion : mais, l'avril revenant, son inquiétude s'exaspère : il s'attache à convaincre le Dr Blanche de la nécessité « de sortir d'indivision à l'égard de son établissement »[1]. Le « médecin de l'âme » ne se méprend pas au danger d'abandonner à soi-même son fragile pensionnaire. Six mois il a veillé sur la flamme précieuse, l'a défendue des miasmes délétères qu'y ramenait la plus légère excitation. Lui seul s'est pénétré de la gravité de cet état, a compris que Gérard ne pourrait de longtemps être rendu à la libre existence. Mais l'apparente guérison ne permet plus, contre le gré du malade, un plus long internement. Le bienfait d'un voyage est, d'ailleurs, mis en avant pour sa convalescence : l'effet salutaire n'en fut-il pas reconnu, après la première crise, et l'Orient ne lui fut-il pas alors d'une cure souveraine?...

1. Lettre à Stadler, mars 1854. *Correspond.*, publ. par M. J. Marsan, l. CX.

Peu confiant, le docteur se résigne, mais il veut du moins prémunir son malade contre les influences mauvaises auxquelles il va se trouver exposé. Ce sera un voyage d'essai, dont il veut régler l'hygiène en continuant, à distance, le traitement. Pour se bien renseigner sur l'état de son esprit, il enjoint à Gérard de lui écrire souvent, de noter fidèlement ses impressions, sans omettre aucun des incidens de la route. Il veille d'abord à ce qu'un pécule suffisant lui soit constitué. Aux 400 francs reçus en octobre du Ministère d'État s'ajoute une somme de 1500 francs que la Comédie-Française est autorisée par le Ministre des Beaux-Arts à lui avancer sur *Misanthropie et Repentir*.

Il importe encore de donner à l'excursion un objet précis, de la concrétiser dans une mission positive qui maintienne l'esprit du voyageur au contact des réalités. Avec l'aide de Francis Wey, alors président de la Société des Gens de lettres, et grâce à l'influence de Stadler, cousin de Persigny, une mission lui fut confiée par le Ministère de l'Instruction publique, avec un subside de voyage.

La première idée de Gérard avait été de retourner en Orient : aussi sa mission devait-elle porter sur l'étude des monumens et des découvertes orientales. Un passeport en bonne forme lui avait même été délivré pour Constantinople[1], à la date du 14 avril 1854 (80). Les objections du Dr Blanche contre les fatigues d'un tel voyage en firent abandonner le projet et il ne fut plus question que de l'Allemagne.

Le 27 mai 1854, exactement neuf mois après son entrée à la maison de Passy, il est enfin rendu à la liberté : le même jour, après une hâtive traversée de Paris et un adieu rapide à quelques amis, il part pour l'Allemagne, la terre bienfaisante à son cerveau, où nul ne songe à le croire fou... De ce dernier voyage, les étapes sont notées, pour ainsi dire jour par jour, en une série de lettres qui sont entre les plus émouvantes de sa correspondance. C'est un mélange d'enjouement et de tristesse, de confiance et d'anxiété, de retour à la vie et de sombre découragement. Rien de plus poignant et de plus tragique que cette veille angoissée de l'esprit lucide que fascine le spectre de la déraison : vainement cherche-t-il à extérioriser sa pensée, à créer une

1. Collect. Spoelberch de Lovenjoul.

succession d'impressions visuelles, à trouver, dans l'amusement de tableaux de mœurs et de scènes pittoresques, une diversion aux vertiges où le replonge chaque retour sur soi-même, chaque descente en son esprit, — cet entonnoir où bée l'inéluctable abîme.

Dès le 30 mai, il est à Strasbourg, installé à l'hôtel de la Fleur : « Dieu merci, écrit-il à Busquet, je me sens bien et je ne suis plus l'être aplati que vous avez vu dernièrement. Le voyage et l'air de la montagne m'ont transformé. Je travaille, je fais de jolies choses, nous ferons honneur à nos engagemens...[1] » C'est en effet ce qui le préoccupe le plus, et c'est pour lui un grand allégement que de s'être libéré de quelques dettes, au moyen d'un prélèvement sur les fonds reçus au départ : il a ainsi payé 100 francs à Méry, remboursé 40 francs sur un billet de libraire, laissé 30 francs à Busquet pour Villedeuil, un créancier riche et prodigue, qui n'a cure d'un tel recouvrement... Ce bilan dressé, il insinue qu'au cas où il serait impossible d'acquitter immédiatement sa dette envers Villedeuil, Busquet ferait bien de lui retourner les trente francs à ce destinés : « Avec cela, dit-il, il s'achètera un manteau, chose très nécessaire... » Mais, quelques jours plus tard, Busquet recevait, d'Ems ou de Wiesbaden, un billet ainsi conçu :

« Décidément, mon bon ami, je n'ai pas besoin de manteau. Je m'étais figuré que l'air du Taunus était vif et qu'un vêtement chaud me serait nécessaire dans la montagne : Je vois que je puis m'en passer. Il vaut mieux payer Villedeuil... »

Le lendemain, il est à Baden, d'où il écrit à son père :

Baden-Baden, 31 mai 1854.

« Mon cher papa,

« Je t'ai quitté bien triste quoique j'aie essayé de sourire : je ne suis plus à l'âge où l'œil se mouille facilement, mais, chez moi, cela part du cœur et dans la solitude. Pourquoi te cacher cela? Tu as été compté parmi les braves et tu as pu résister à ta mère peut-être, à ta tante, tu me l'as dit, pour faire ton devoir. Mais je n'ai pas tant de gloire à attendre, de dévouement à prouver. Je ne m'éloigne que pour travailler en paix et faire honneur à la

1. Lettre à Busquet, de Strasbourg, 30 mai 1854. Publ. par Busquet, *le Temps*, 10 août 1881.

situation où je suis. Ma longue maladie m'a fait contracter des engagemens qu'il faut remplir. Pourquoi ne pouvais-je travailler à Paris, c'est que je n'écris que de fantaisie et d'enthousiasme, et il faut pour cela le grand air et la liberté. Enfin chacun place son devoir et son idéal où il le peut. Aujourd'hui je dois à la confiance des personnes qui m'ont soutenu de faire quelque chose de bon, peut-être d'utile. Si je n'ai pas embrassé la carrière que tu as choisie, je ne puis reculer dans la mienne. Tu verras qu'il n'en sortira que du bien. M. Blanche est le meilleur des hommes ; aie bien confiance en ce qu'il a fait pour moi, en pensant qu'il a voulu aussi t'être utile; ses soins, ses conseils, le calme séjour où il m'a recueilli, je lui dois tout cela et je ne serai pas ingrat au moins de cœur. Ma situation est bonne, quoique toute dans l'avenir. Ne crois pas cependant que je sois sans moyens de lutter contre la fortune. Tu avais un courage qui t'a guidé, un talent qui t'a soutenu ; je suis arrivé à une gloire qui me protège : mon nom, celui que je me suis fait et qui, j'espère, s'unira un jour glorieusement à ta bonne renommée, est pour moi la garantie de l'avenir. Mes ouvrages sont un capital que j'augmenterai, s'il plaît à Dieu, et qui, fût-ce après ma mort, suffirait à m'acquitter envers les hommes. Apprécie cela en toi-même puisque tes goûts de solitude t'empêchent de savoir à quel point je suis estimé et aimé. Napoléon a dit : « Tout se paie ». C'est Balzac qui m'a appris ce mot. Il a fini par tout payer, lui; il est mort *honoré* comme le disait son prénom.

« Allons, ne parlons plus de choses tristes, tu te portes bien et mes lettres vaudront bien les visites désolées que je te faisais depuis quelque temps. Le voyage, le mouvement, la solitude même, car j'ai trop de connaissances et de distractions à Paris, m'ont rendu ma force morale et, je crois aussi, mon talent. Je me sens la tête pleine d'idées nouvelles qui couvaient depuis quelque temps. L'argent ne peut me manquer car, grâce à la confiance qu'on veut bien avoir en moi, j'aurais emporté deux mille francs si j'avais voulu. J'en ai de moi-même rendu sept cents. C'est rare et honnête, n'est-ce pas? Mais non, c'est naturel. Si j'ai quelques dettes, j'ai du temps pour payer et l'on sait que je fais ce que je puis. Que pouvais-je contre la maladie? N'en parlons plus, c'est passé.

« J'écris un ouvrage pour *la Revue de Paris* qui sera, je crois, remarquable. Ensuite j'ai un roman tout fait dans ma tête et écrit par fragmens pour cet hiver. Une pièce aussi, tout cela est dans l'avenir sans doute, mais la bonne volonté et le courage sont tout. Je t'écris de Bade qui est ma première station et où je me suis arrêté pour jeter sur le papier mes premières idées. Je vais m'occuper un peu de littérature allemande à Stuttgart qui est

un centre intelligent. [C'est toi qui m'avais appris cette langue; je te dois donc le peu de gloire que j'ai retiré de mes traductions], mais j'oublie facilement, ce qui arrive assez aux hommes chez qui l'imagination est plus forte que la mémoire, et, dans le cas même où mon talent d'invention pourrait s'affaiblir plus tard, l'allemand me serait une ressource sérieuse, soit comme traduction, soit comme enseignement ou critique littéraire. Tu vois que je raisonne un peu plus solidement que par le passé. C'est que la maladie et la mélancolie qui en a été la suite m'ont fortifié dans la réflexion. Hé bien, je sens que la gaieté me revient en songeant à ce que je puis faire encore. Tu seras étonné de ce que je vais écrire... Mais n'ayons pas trop de confiance, l'avenir prouvera.

«Je t'embrasse et te reviendrai le plus tôt possible : Gérard.[1] »

En même temps, il rend compte au Dr Blanche des détails de son voyage, avec ce soin minutieux que celui-ci lui a recommandé au départ :

Baden, 1er juin 1853.

« Mon cher Émile, je n'ai pas voulu vous écrire de Strasbourg ; vous n'auriez pas été assez convaincu du rétablissement de cette pauvre santé dont je suis seul maintenant à prouver le retour et que je vous dois.

« Le chemin de fer de Strasbourg m'avait laissé encore un peu morne. Et d'abord, par suite de cette faiblesse de résolution, dont ma convalescence a donné trop de preuves, je n'ai pas voulu faire le voyage en une seule traite ; j'ai pris mon ticket pour Châlons où j'ai couché. Première mésaventure : au convoi du matin suivant, on avait négligé de nous ouvrir la porte ; je n'ai pas voulu affliger l'Administration d'une plainte, comme une vingtaine de mes compagnons d'infortune ont menacé de le faire. De plus, il s'agissait de faire mettre à pied un pauvre diable d'employé pris en faute. Alors je ne suis parti qu'au second convoi. Arrivé à dix heures et demie du soir à Strasbourg, j'ai logé à l'hôtel de la Fleur qui est assez cher, mais bien tenu. J'ai passé la journée à parcourir les rues et les jardins, j'ai bu de la bière locale et assez peu de vin du Rhin, de sorte que j'ai traversé le fleuve ensuite fort convenablement, partagé entre les regrets et les espérances.

« [Au moment de m'enfoncer dans la verte Allemagne, je sens qu'il me manque un habit sérieux pour me présenter dans les cours, si l'on m'invite ou si je me laisse inviter; nous verrons ce qu'il conviendra de faire dans l'occasion. Je m'abstiendrai des grandeurs autant que possible et je me félicite déjà de n'avoir pas

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye. La phrase entre [ ] a été citée parMlle J. Cartier.

pris de lettres de recommandation. Ce n'est pas la peine de se faire un nom, si l'on ne sait pas se recommander par soi-même.[1] Ainsi Francis Wey, qui était à la campagne quand je suis parti, avait voulu me charger d'une lettre pour Ornzer ou Ornzer fils : très bien, il était à Paris.

« J'ai fait hier une promenade charmante à Lichtenthal. Demain, je pars pour Rastadt. Je vous écris du cabinet de lecture de Mesdames Mary, goûtant encore pour un jour les charmes de cette solitude animée. J'ai déjà beaucoup écrit, mais je me repose en me promenant dans l'intervalle. Mon esprit est si bien disposé que je prévois enfin pouvoir faire quelque bon ouvrage pour cet hiver et quelques jolies lettres de descriptions ; je serais bien coupable si je ne faisais pas tourner vos bontés et les peines de mes amis au profit de la littérature et de l'art. Certes, je serai bien heureux de vous revoir mais que vous avez dû être ennuyé de ma longue présence. Il faut entre ces deux points quelque effort qui me relève dans votre esprit et dans le mien.

« [Ceci me conduit à vous prier d'adresser à table ou au salon un speech en ma faveur à toutes nos dames, si bonnes pour moi et si indulgentes toujours. Expliquez-leur que l'être pensif qu'elles ont vu se traîner, inquiet et morose, dans le salon, dans le jardin ou le long de votre table hospitalière, n'était pas moi-même assurément. De l'autre bord du Rhin, je renie le sycophante qui m'avait pris mon nom et peut-être mon visage. Elles me reverront, j'espère, meilleur, plus spirituel, plus attentif et plus galant, — plus affectueux, je veux dire. Elles me liront peut-être et me connaîtront mieux que par ma conversation trop bruyante ou trop timide. Je m'épouvante encore de mes crimes d'inattention et de lèse-politesse][1]... même au dernier jour. Mettez-moi aux pieds de Mme Emmanuel et de votre sœur que je n'ai pas osé aller déranger chez elle. MM. Emmanuel et Aunay m'excuseront si vous leur expliquez que vous m'avez entraîné de force, car j'aurais encore manqué le départ... C'est que votre maison est un palais enchanté qu'on ne quitte pas facilement. Notre ami Danubien m'excusera aussi de ne lui avoir pas serré la main. Le fait est que j'avais cru rencontrer tout le monde à l'heure du déjeuner...

« ... Comment remercier Antony de tous les bons conseils et de cet entretien si animé toujours qui me rehaussait l'esprit et me donnait encore au dernier moment des idées dont j'espère profiter maintenant. Et vous, comment vous remercier encore une fois? En écrivant de bonnes choses, si je puis. Cela nous fera honneur à tous deux. Votre ami : Gérard.[2]

1. Les deux fragmens entre [ ] ont été publiés par Champfleury, *Grandes figures*.

2. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

Le 1er juin, il revient de Bade à Strasbourg et écrit à Georges Bell une longue lettre d'une gaieté heurtée, d'une fantaisie quelque peu divagante :

« ...Un prodige, dit-il, en touchant les bords du Rhin, j'ai retrouvé ma voix et mes *moyens*. Hier soir, j'ai écrit un sonnet dans le trajet de Bade à Strasbourg... Je ne loge plus au Corbeau, c'est sinistre, mais je me sens déjà flamboyant comme un astre, et quelque temps éteint je me suis rallumé à ce soleil de mes plus beaux jours... [1] »

Il revient sur le soufflet qu'il donna, une nuit, aux Halles, à un inconnu. Il charge Bell de faire ses excuses « à ce malheureux quidam... Je lui offrirais bien, dit-il, une réparation par les armes; mais j'ai pour principe qu'il ne faut pas se battre quand on a tort, surtout avec un inconnu nocturne. Autrement vous croiriez que je fais le Gascon sur la lisière d'Allemagne... » Enfin il fait allusion à un portrait de lui-même qui l'a péniblement impressionné :

« Je tremble de rencontrer ici aux étalages un certain portrait pour lequel on m'a fait poser, lorsque j'étais malade, sous prétexte de biographie nécrologique. L'artiste est un homme de talent, mais *il fait trop vrai* ! Dites partout que c'est un portrait ressemblant mais posthume, je veux me débarbouiller avec de l'ambroisie, si les dieux m'en accordent un demi-verre seulement... »

Il s'agit du mauvais portrait gravé en tête de la notice d'Eugène de Mirecourt, et qu'un bibliophile de Strasbourg, M. Charles Mehl, lui avait communiqué. Gérard le rendit, le lendemain, non sans l'avoir agrémenté de signes cabalistiques, avec cette inscription : « Je suis l'autre. » N'était l'appréciation du modèle sur la ressemblance, il semblerait inutile de discuter les mérites de cette effigie, dont la pauvreté de dessin et la maladresse d'exécution ne peuvent faire songer à une impression exacte de la figure de Gérard.

Hélas! nous n'avons, comme document sérieux de comparaison, que la photographie de Nadar, exécutée vers la même époque, et que Léopold Flameng grava pour les lecteurs de *l'Artiste*. Ce portrait est, il est vrai, d'une grande acuité de vie et on le sent étrangement ressemblant : c'est

1. Lettre publ. par Maurice Tourneux, *l'Intermédiaire*, 25 mars 1889.





1. GÉRARD DE NERVAL, D'APRÈS UN PORTRAIT GRAVÉ D'APRÈS STAAL.
2. PORTRAIT GRAVÉ EN TÊTE DE LA NOTICE D'EUG. DE MIRECOURT.

le Gérard des derniers jours, le front dénudé, les traits amollis, des poches aux paupières, vieux avant l'âge ; mais la physionomie s'éclaire de l'étincelle des yeux gris, — « ces yeux lointains comme des étoiles », a dit Paul de Saint-Victor, et qui surprennent maintenant par une fixité inquiétante. Faut-il en rapprocher la caricature que le même Nadar a dessinée pour son *Panthéon* charivaresque ? C'est le poète crotté qu'a vu Maxime du Camp, le « petit homme inculte et dépenaillé », dont le pardessus est jeté négligemment sur les épaules, les manches pendantes. L'embonpoint l'a alourdi ; la figure s'anime du sourire de l'humoriste méditant une mystification. D'autres portraits du même temps n'ajouteraient rien à cette iconographie. Dès 1848, il ne demeurait trace de l'élégance d'antan. Monselet, qui l'a rencontré aux bureaux de *l'Artiste*, nous dit sa déconvenue : il avait imaginé, « sur la foi de son nom, quelque jeune cavalier mystérieux et pâle ! » Il dut en rabattre, du moins au premier abord, en voyant « un être modeste jusqu'à l'humilité, vêtu d'une redingote à petits boutons, la vue basse, les cheveux rares, rappelant assez les professeurs des collèges départementaux [1] ».

Mais qui nous restituera les traits de Gérard jeune, ce visage apollinien, ce noble front, au-dessus duquel de fins cheveux bouclés voltigeaient comme une flamme dorée ? ou encore la figure de l'aède de 1840, aux traits émaciés, dont la distinction faisait songer à un portrait de Van Dyck [2] ? Nous possédons bien le médaillon de Jehan du Seigneur, mais ce froid profil de médaille appelle le complément du portrait peint ou gravé. Vainement l'avons-nous cherché et sans doute il n'en existe point : celui qui prenait tant de peine à dissimuler son nom n'a-t-il pas apporté le même soin à cacher son visage ? Il faut donc y suppléer au moyen des silhouettes littéraires que ses amis nous ont laissées : or elles sont si gracieuses que notre regret s'avive de ne pouvoir évoquer le modèle sous les couleurs de la vie.

« Il avait le visage d'un blanc rosé, — dit, le premier, Théophile Gautier, — animé d'yeux gris où l'esprit mettait son étincelle dans une douceur inaltérable. Son front, que lais-

1. Monselet, *Portraits après décès*.
2. Ph. Audebrand, *Petits mémoires du XIX[e] siècle*.

saient voir très haut de jolis cheveux blonds d'une finesse extrême et pareils à une fumée d'or, était d'une admirable coupe, poli comme de l'ivoire et brillant comme de la porcelaine : jamais voûte mieux arrondie, plus noble et plus vaste, ne fut préparée par la nature pour la pensée humaine. » Georges Bell nous montre plus tard cette tête d'une pâleur mate, admirable par la douceur du regard, par l'expression de la physionomie ; il rappelle cette voix inoubliable, si douce qu'on se prenait à l'écouter comme on écoute un chant... Champfleury note à son tour quelque chose de bienveillant dans la figure, un manque absolu de contrainte dans l'extérieur et l'attitude qui attirait et attachait à lui la jeunesse. Tous ont dit sa distinction de manières, son élégance native, cette aisance de tenue et d'allures qui avait survécu à son dandysme et que n'avait pu dépouiller le bohème errant des derniers jours. Pour clore enfin, ce crayon d'Arsène Houssaye : « Gérard était charmant, la douceur de la colombe et la légèreté du nuage. On était pris du premier coup à ses yeux qui étaient son âme, à sa voix qui était son cœur. Il avait je ne sais quoi de féminin dans la figure à la Napoléon. »

Cette allusion à sa ressemblance avec Napoléon, ou encore avec le roi Joseph, ne vaudrait pas d'allonger cette parenthèse iconographique, si nous n'avions sur ce point à vérifier certaine allégation des mémoires d'Arsène Houssaye. Suivant celui-ci, Gérard aurait sérieusement revendiqué sa filiation impériale, et, pour l'expliquer, aurait rappelé la présence de sa mère et sa rencontre avec l'Empereur au passage de la Bérésina. Est-il besoin, pour détruire l'absurde légende, de rappeler que la mère de Gérard est morte en 1810, que lui-même est né en 1808, près de cinq ans avant la campagne de Russie? Mais doit-on même admettre que Gérard ait pu, à une époque quelconque, prétendre de sang-froid à cette ascendance? Qu'en une heure de fièvre il ait cru avoir en lui l'esprit de Napoléon, c'est une illusion que lui-même a notée comme un phénomène de sa maladie. Qu'à un autre moment, il ait, à l'exemple de Restif de la Bretonne, construit une généalogie qui lui donnait pour ancêtre l'empereur Nerva, il ne faut voir là que fantaisie d'illuminé ou reflet de cette suggestion singulière émanée de Restif. Comment, au surplus, concilier

l'affirmation de cette paternité napoléonienne avec le pieux respect qu'il n'a cessé de vouer à son père, avec le culte dont il honorait la mémoire maternelle?

Le voyage d'Allemagne se poursuit avec des alternatives d'exaltation et de calme que reflète nettement la correspondance presque quotidienne de ce mois de juin. A Strasbourg, il a voulu fraterniser avec les étudians. et, à la suite de quelques libations au bal des savetiers, il s'est livré à certaines excentricités dont il fait la confidence à Antony Deschamps :

« J'ai fait tant de bruit à l'hôtel de la Fleur, dit-il, que je crois qu'il y a des gens qui en sont partis à cause de cela, des femmes peut-être, malheureusement, que l'on n'a qu'entrevues. Hé bien, les garçons sont si polis dans cet établissement, qu'on ne m'a fait que des observations détournées sur ce que je ne me rendais peut-être pas très-bien compte des heures. — J'ai dit : « Mais je n'ai pas de montre et le jour paraît de bonne heure ; est-ce que j'ai dérangé quelqu'un? Il fallait me le dire. » Le garçon m'a dit : « Monsieur sait bien ce qu'il fait. » — J'ai répondu : « Pas toujours. » [1]

A son père, le 4 juin, il fait le même aveu, mais sans insister sur les détails de l'incident :

« On avait raison, dit-il, de me prescrire des ménagemens. Le mal, c'est-à-dire l'exaltation, est revenue parfois, c'est-à-dire dans de certaines heures. Je dois passer ici pour un prophète (un faux prophète) avec mon langage parfois mystique et mes fréquentes distractions... [2] »

Le moindre excès, la plus légère infraction de régime ramènent, on le voit, l'égarement. Ces accès cependant durent peu. C'est ainsi que, dès le 11 juin, nous le retrouvons à Stuttgard, d'où, le calme rétabli, il écrit au Dr Blanche :

« Mon cher Émile, je vous ai écrit trop d'abord peut-être, puis je me suis arrêté. Vous me connaissez trop pour en prendre ombrage. Maintenant je me sens bien ; j'avais passé encore par bien des phases de rêveries. N'aviez-vous pas prévu encore des imprudences, des erreurs de régime? Maintenant et depuis cinq à

1. Fragment cité par A. Barine.
2. Lettre publ. dans *la Presse*, 24 septembre 1865.

six jours à peu près je vais tout à fait bien. Ce sont les sociétés nombreuses que je dois éviter surtout. Certes vous ne m'auriez pas laissé partir si vous n'aviez pensé, comme mes amis, que le mouvement, l'étude divisée et l'aspect de tant de beaux pays me remettraient tout à fait ; je me sens plein de force et de bonne volonté. Aujourd'hui je suis à Bruchsal, me dirigeant vers Stuttgard. J'ai séjourné cinq jours à Carlsruhe qui est un centre de littérature et d'art germanique qu'il ne faut pas trop dédaigner. Pour moi c'était un repos, comme le dit son nom, et j'y ai beaucoup travaillé à ma manière, m'interrompant pour voir le musée, le théâtre et même les curiosités de la foire. Rien n'est petit, même Carlsruhe et ses monumens. Dites à Antony que j'assistais à l'exécution de *Fidélio*. On m'a conseillé d'aller à Ratisbonne et de faire une pointe sur Nuremberg. Si vous pouviez m'écrire ou me faire écrire poste restante à la première de ces deux villes, cela me rassurerait beaucoup sur nos amis communs. Dites donc à Ducamp [1] que le livre avance beaucoup, ce qui ne m'empêche pas d'avoir recueilli beaucoup de choses pour les articles que je dois à d'autres ; je n'envoie pas encore ce qui est fait, car il faut que je corrige d'après l'ensemble. Je m'en aperçois surtout maintenant...

« ...J'arrive à Stuttgard. Pourquoi n'ai-je pas jeté ma lettre à la poste plus tôt ? c'est que je crains toujours de vous paraître bizarre. Mais au dernier moment je me relis et ne suis pas content de moi. Cela passera ou bien vous excuserez mon caractère décidément fantasque en faveur de mon amitié pour vous et de ma déférence... Si l'on peut encore apprendre quelque chose à mon âge, j'aurai reçu ici de bonnes leçons. Aussi j'arrive déjà à n'étonner personne, ce qui est beaucoup de gagné.

« Je n'ai éprouvé aucune difficulté pour les visas et l'on m'a assuré que je pourrais circuler ici comme je voudrais. Pourquoi donc me recommandait-on tant de précautions? Je n'en ai à prendre que pour conserver ma santé et elle s'améliore de plus en plus. Votre affectionné : Gérard. [2] »

De Stuttgard encore, il écrit à son père, le 12 juin :

« Mon cher papa, je t'ai écrit de Strasbourg où je me sentais encore un peu malade ; je ne t'envoie pas une lettre écrite depuis et que je n'ai pu mettre à la poste à Bruchsal ; — ici je me sens très-bien ; l'activité m'a donné des forces et je ne suis plus dans le feu de l'exploration ; j'ai recueilli des notes et je commence à les

1. Maxime du Camp suivit aussi, à cette époque, un traitement à la maison de Passy.

2. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

classer. Stuttgard a moins d'intérêt artistique que les villes que je viens de parcourir, mais on y est plus tranquille. Je commence à voyager avec économie, ce qui ne m'était pas trop arrivé dans le commencement. Cependant je n'ai pas encore trop dépensé en raison des choses que j'ai vues et de la distance où je suis. Je compte aller jusqu'à Ratisbonne et y voir le Walhalla ; peut-être ferai-je une pointe jusqu'à Nuremberg ; mon itinéraire varie beaucoup selon les facilités de chemin de fer ou de bateau, et aussi selon le temps qu'il fait, car on hésite à parcourir de beaux pays quand il pleut et l'on s'arrête alors à s'occuper de l'art et de la littérature d'une grande ville. — Je voudrais bien, maintenant que je suis loin, te revoir le plus tôt possible ; l'homme est fait ainsi ; d'ailleurs je ne m'inquiète que de tes craintes et non de ta santé, meilleure que la mienne et raffermie par ta force morale et par cette bonne hygiène que je voudrais bien imiter. Que j'ai eu le cœur serré en te quittant, bien que cherchant à prendre le dessus ; mais ce n'est pas pour mon plaisir que je voyage et, si je puis arriver à ne plus m'en faire un besoin pour ma santé et mes travaux, je serai bien heureux de ne plus te donner cette inquiétude... Au reste, ceci est un voyage si dénué d'aventures et de dangers que je n'y vois qu'un but, la distraction, le besoin de m'arracher aux idées noires de la convalescence et d'en rejeter les derniers nuages.

« ...Il a paru depuis mon départ une biographie dont on t'aura parlé peut-être. Je l'ai vue à Strasbourg, on m'y traite en héros de roman et c'est plein d'exagérations bienveillantes sans doute et d'inexactitudes qui m'importent fort peu du reste, puisqu'il s'agit d'un personnage conventionnel... [1] On ne peut empêcher les gens de parler, et c'est ainsi que s'écrit l'histoire, ce qui prouve que j'ai bien fait de mettre à part ma vie poétique et ma vie réelle. Adieu, mon cher papa, nous ne tarderons pas à nous revoir et j'espère que je te reviendrai plus sage... [2] »

Une autre lettre, écrite de Munich au Dr Blanche, affirme une constante amélioration :

« ...Je ne travaille pas encore tant que j'avais espéré ; cependant mon esprit se rasseoit de plus en plus, et je crois que c'est là le meilleur résultat... Je suis arrivé à régulariser mes dépenses et vous ne regretterez pas de m'avoir rendu à moi-même ; c'est ainsi que j'arriverai à reprendre ma situation. Enfin rien n'est perdu et j'ai beaucoup réfléchi depuis que je vous ai quitté... [3] »

1. Allusion à la notice de Mirecourt, Voir *supra*, p. 302.
2. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.
3. *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, l. CXXI.

Le 20 juin, il se dit tout à fait remis, dans une lettre qu'il écrit à son père, de Donauwerth, où il s'est arrêté, venant de Munich et d'Augsbourg. Mais les plus tendres effusions se voilent de je ne sais quelle ombre funèbre :

« Tu m'as vu malade, mais non pas mort. Tu n'es ni l'un ni l'autre, Dieu merci ! Comptons donc que nous aurons encore de bonnes années à vivre ensemble. Je ne tends qu'à un but et à une consolation, c'est que tu me voies un jour heureux, comme je crois mériter de l'être, et que tu me connaisses bon comme je sens que je le suis. Ne crois pas, quand je suis loin, que je ne sois pas près de toi. J'y serais près encore, fût-ce dans le tombeau. Si je mourais avant toi, j'aurais, au dernier moment, la pensée, que, peut-être, tu ne m'as jamais bien connu. Pardon de ces idées noires ; je viens de visiter l'église assez lugubre de cette ville, mais j'en ai emporté aussi de douces pensées ; c'est que, me croyant guéri, je me sens meilleur. Voilà ce qui me fait écrire tout de suite... Plus j'avance en âge, plus je sens de toi en moi. C'est ta jeunesse qui revient et dont l'exemple soutient la mienne qui passe. [1] »

Nulle part mieux qu'ici n'apparaissent les ressources de cette tendresse filiale, et n'est-ce pas une suprême grâce de sentiment que cette crainte de s'en aller de ce monde sans s'être bien fait connaître de l'être aimé?

Le lendemain, il est à Nuremberg, d'où il écrit encore à son père :

Ce 21 juin 1854.

« Mon cher papa, j'ai rouvert ma lettre et t'écris maintenant de Nuremberg. Je me suis décidé tout à fait ; je vais passer quelques jours à Dresde et à Leipzick. J'irai à Weimar, si mon ami Listz s'y trouve en ce moment. J'ai besoin de travailler un peu, puisque je me trouve en parfaite santé et disposition. De plus, à Leipsick, j'ai l'avantage de pouvoir regagner Paris en quelques heures, si quelque affaire m'y rappelait. Mais je crois bien que personne n'a besoin de moi à l'heure qu'il est, ou n'a besoin de s'en inquiéter. Nuremberg est une ville charmante, la plus jolie peut-être et la plus curieuse de l'Allemagne. C'est plein de monumens, d'églises et de vieilles maisons célèbres. C'est la maison d'Albert Dürer, dont on voit partout les portraits et les vues. Je suis bien content maintenant d'avoir pris une détermination, car Leipsick est un centre si bien situé que je puis, en trois ou quatre heures,

1. Publié par L. de Bare, *Nouv. Revue Internat.*, 1er mai 1894.

cinq ou six peut-être, aller soit à Prague, soit à Berlin. Tout cela me fera du travail pour longtemps quand je serai revenu à Paris. J'ai songé à une idée qui serait une bonne affaire, ce serait de trouver un traducteur pour l'ouvrage que je termine en ce moment. Comme nous avons maintenant moitié des droits d'auteur, cela me ferait arriver un peu d'argent allemand qui n'est pas à dédaigner. Adieu, porte-toi bien, et donne des nouvelles de moi à mon cousin qui sans doute vient te voir. S'il veut m'écrire, il peut toujours le faire à Leipsick. — Je t'embrasse : — Gérard. [1] »

De Bamberg, le 25 juin, il donne ensuite au Dr Blanche de longs détails sur l'emploi de son temps :

« Mon cher Émile, vous avez dû recevoir, par Maxime du Camp, une lettre datée de Munich. Je viens de passer presque la semaine à Nuremberg, qui est certainement la plus curieuse ville de l'Allemagne et la mieux conservée. Il faudrait quinze jours pour voir cela à fond mais j'ai la matière d'un bon article de revue. Je ne suis pas allé jusqu'à Ratisbonne, par suite de cette difficulté et perte de temps dont on ne s'aperçoit que sur les lieux mêmes. J'ai renoncé ainsi à l'hospitalité qu'on m'y offrait, mais je me trouve si bien de voyager un peu solitairement que j'évite autant que possible les invitations, ce que je n'ai pu faire à Strasbourg où j'étais connu. [Sauf une petite rechute de régime à cette occasion, j'ai manifesté ma tempérance dans tous les pays à bière que je viens de traverser, je suis frais comme une rose et j'ai la figure *culottée*, comme disent les artistes, par le bon air, l'exercice et le soleil. Ce n'est pas qu'il ne pleuve assez souvent, mais alors je travaille comme je viens de faire ici avant déjeuner. Je suis content de ce que je fais, ce qui est le principal, car autrement comment me tirer de peine, et je suis d'autant plus heureux d'avoir suivi vos conseils en ne publiant rien depuis quelques mois. Je n'ai pas besoin de vous dire ici que je vois sainement les choses et que la réflexion et la santé m'ont fait comprendre, mieux qu'avant, tout ce que je dois à vos soins et à votre parfaite rectitude d'esprit. Vous avez été surtout le médecin moral et c'est ce qu'il fallait.] Ce qui est encore significatif en fait de guérison, c'est que je suis arrivé à réduire peu à peu mes dépenses qui étaient assez fortes les premiers jours et cela sans me priver de rien. J'avais emporté en partant 500 marks dont il faut réduire 10 francs et 40 prêtés ou rendus (ceci est une affaire à part). J'ai dépensé, depuis un mois, 300 francs, en m'arrêtant à Châlons, à Strasbourg, à Bade, à Carlsruhe, à Bruchsal, à Stuttgard, à Ulm, à Augsbourg, Munich, Donaüverth, Nuremberg et Bamberg.

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

Cela ne fait pas 200 francs pour nourriture et hôtel, et j'ai été presque toujours dans les bons. J'ai acheté en outre pour environ 25 francs d'effets nécessaires et j'ai fait faire une copie d'un article qui m'a coûté une douzaine de francs. Je suis allé aux théâtres d'Opéra, j'ai payé pour des monumens, musées et j'ai de quoi largement revenir. Toutefois mon voyage ne me servirait qu'à moitié si, me trouvant au centre demain — à Leipsick — qui rayonne sur Dresde, Prague et Berlin, je n'en profitais pas pour voir ces trois villes qui me complètent mon Allemagne. [Berlin surtout, où l'étude des monumens et des découvertes orientales de M. Lepsius me servira sans doute à m'acquitter en partie touchant la mission que vous savez.] On fait ce qu'on peut, le reste viendra plus tard. J'espère que vous penserez comme moi que ce n'est pas de l'argent perdu. J'ai lieu de croire que 200 francs me suffiraient, retour compris. Dans la bonne disposition où je me sens, tout cela sera vite regagné. Je vais aussi m'occuper de la question de traduction qu'on ne peut traiter qu'à Leipsick et je compte placer le manuscrit dont vous avez avancé l'argent pour moi. Vous me permettrez bien, de si loin, de parler de ce que je voudrais *matériellement* et d'espérer que cela ne sera pas perdu. C'est mon devoir d'y songer et d'y tendre, et, quoi que vous puissiez dire, ce serait aussi ma tranquillité et ma consolation. J'envoie de la copie au *Pays*, auquel, comme vous savez, je devais 300 francs en dehors des 700 remboursés. J'avais rendu 100 francs à Méry qui allait partir, 30 francs à Villedeuil, dont le retard me faisait du tort, 50 francs pour un billet impayé — et le reste tenait à un ancien compte. Pardon de ces détails, mais je calcule à présent. Le livre de du Camp avance ; j'ai dû beaucoup refaire de ce qui avait été écrit à Passy, sous les observations que vous savez ; c'est pourquoi j'en avais fait faire une copie afin de ne pas perdre les rognures que je saurai utiliser. Cela est devenu clair, c'est le principal et c'est ce qui vous fera honneur, que je le date ou non de votre maison. — Votre ami et bien affectionné Gérard.[1] »

Le 27 juin, c'est à Georges Bell qu'il vante à nouveau les bienfaits de son voyage, dans une lettre datée de Neuenmarken :

« Je me suis clarifié l'esprit et j'ai repris la forte santé des jeunes années... Je me suis découvert des dispositions nouvelles et vous savez que l'inquiétude sur mes facultés créatrices était mon grand sujet d'abattement... J'ai recueilli beaucoup de choses

1. Collect. Henri Houssaye. Deux extraits entre [ ] ont été publiés par Champfleury, *Grandes figures*.

sur Nuremberg... J'ai fait route hier soir dans un wagon avec 7 ou 8 paysannes bohémiennes qui avaient des costumes d'opéra et qui dormaient sur les bancs et sur le plancher du wagon dans le désordre le plus pittoresque. Cet intérieur ressemblait à un foyer de *marcheuses* — endormies comme les Bacchantes de Boucher. Tout cela est court vêtu avec les jambes nues, des corsets pailletés et des tresses blondes s'échappant de leurs mouchoirs rouges à festons qui les coiffent comme des sphinx. Que la vie est amusante dans ce pays-ci !... [1] »

Peu à peu il reprend goût au pittoresque de la vie, aux choses de l'art. Il veut revoir Liszt à Weimar, assister aux fêtes musicales qui doivent avoir lieu à la Wartburg, en souvenir des *Maîtres Chanteurs*. C'est ce qu'il annonce à son père, de Leipsick, le 29 juin :

« Mon cher papa, je ne veux point tarder un instant à t'apprendre l'honneur que l'on me fait ici en m'invitant à des fêtes qui vont avoir lieu à la Wartburg. J'avais résolu de ne point voir de monde et de parcourir l'Allemagne incognito, mais je ne puis refuser, vu les termes qu'on emploie pour me mettre à mon aise et éviter toute possibilité d'agitation pour moi. Je vais demeurer chez des amis excellens en toute occasion et je ferai avec eux le voyage de Weimar à Eisnach. Je reverrai l'excellente princesse polonaise qui m'avait déjà donné des nouvelles de la dame qui t'a sauvé et recueilli autrefois à Wilna ; nous recauserons d'elle et de toi, et tu juges si cela me fera plaisir. On me promet de me présenter à des personnes très bienveillantes que je n'avais fait qu'entrevoir à mon premier passage. Je suis en très bonne santé et en état de paraître convenablement. Je t'écrirai de là et te donnerai des détails plus complets. Je suis arrivé depuis trois jours à Leipsick et j'ai déjà reçu des lettres qui m'apprennent que tout va bien à Paris et que je puis profiter tranquillement du voyage utile que j'accomplis. J'espère cependant te revoir bientôt et, assuré que ta santé est bonne, je me livre sans crainte à ces promenades dans de si beaux pays qui me rajeunissent et me rendent toute ma force et toute mon activité d'esprit.

« Je t'embrasse de tout mon cœur. Ton fils : Gérard.

« P. S. — J'ai rencontré ici un brave homme de ton âge, précisément ancien militaire aussi, qui m'a donné des détails très intéressans sur la bataille de Leipsick. Il m'a mené voir l'endroit où Poniatowsky a péri dans l'Elster. La rivière est petite, mais d'une rapidité qui fait comprendre tous les malheurs qu'elle a causés. Douze mille Français y ont trouvé la mort ou y ont été jetés ; j'avais

1. Lettre publiée par Georges Bell.

les larmes aux yeux en écoutant tous les détails de ces désastres. Ce brave homme est un hôtelier avec qui j'ai déjeuné et passé une demi-journée en parlant de la France et de ces temps-là. Je lui ai raconté ton histoire et il disait à tous momens : *Est-ce possible?* prenant intérêt à un homme de son âge heureusement bien conservé comme lui. [1] »

De la même ville encore, le 30 juin, il fait part au Dr Blanche de ses projets; puis il revient sur l'art de Wagner, où il retrouve, — ainsi qu'il l'a déjà expliqué à propos de *Lohengrin*, — sa propre conception du « poète musicien ».

« Dites à Antony, que cela m'intéressera surtout à cause de lui et je tâcherai de définir Wagner de façon à ce qu'il n'ait rien à dire. Jusqu'ici je n'ai vu que des opéras connus : *Fidélio*, *Don Juan* et *le Prophète*. Ici *la Dame Blanche* est bien chantée en allemand. Mais je me sens fort disposé en faveur de la musique, et mes théories, que je n'expose pas souvent, se rapportent assez à celles de Richard Wagner... [2] »

Le même jour, il écrit à l'éditeur Sartorius et lui dit ce qu'il pense des fantaisies de Mirecourt. Il ajoute qu'il a rencontré à Leipsick son ami Massé (Henry d'Egmont), le traducteur d'Hoffmann; — « un ancien du temps de Rogier et de notre palais du Louvre »[3].

La perspective des fêtes de la Wartburg a-t-elle éveillé les craintes du Dr Blanche? Celui-ci a dû faire quelques remontrances à Gérard, qui lui répond, de Weimar, dans les premiers jours de juillet :

« Votre dernière lettre a été pour moi un reproche bien sensible et m'a troublé au moment où j'espérais beaucoup de plaisir de mon voyage à Weimar, d'autant que je l'ai ouverte en présence de Listz qui m'avait accompagné à la poste... »

Il est, en effet, resté deux jours près de Liszt, qui a dû le quitter pour partir vers le Nord : mais ces fêtes, ces distractions de société, que Blanche avait interdites, ont ramené le trouble. Le médecin de l'esprit avait raison et la correspondance de son malade a justifié ses craintes : en lui annonçant son mariage, Blanche en prend pré-

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.
2. Publ. par J. Claretie (*la Presse*, 22 avril 1878).
3. Inédit. Collect. Spoelberch de Lovenjoul. Voir *supra*, p. 96.

texte pour l'inviter à revenir pour la cérémonie, fixée au 20 juillet. Gérard lui adresse, de Cassel, une lettre repentante, dont les dernières lignes accusent le retour des ténèbres :

Cassel, 11 juillet 1854.

« Mon cher Émile, je vous remercie bien et je sens que j'ai toujours à accuser ma folle précipitation. Listz m'a très bien accueilli à Weimar, mais les fêtes ont été dérangées par le temps. J'ai rencontré chez lui des personnes pleines d'affabilité et des jeunes gens que je regrette de n'avoir pas vus plus longtemps. Mais le maëstro devait partir pour Rotterdam et arrivé tard je n'ai pu presque que lui faire mes adieux. Il voulait m'emmener avec lui, mais, outre que cela n'avait pour moi aucun intérêt d'étude, ma santé, quoique excellente au fond, ne peut supporter les sociétés nombreuses ; et, calme dans mes pérégrinations solitaires, j'ai à craindre la conversation rapide, les discussions et l'attrait des dîners et des soupers. Je pouvais rester à Weimar en son absence et il avait mis des chambres à ma disposition, mais, resté seul dans une petite ville et cela par un temps de pluie, cela ne m'aurait servi à rien. J'ai pris la route de Gotha où je me suis arrêté hier et je suis à Cassel. Détourné un peu par les circonstances de la route que je voulais prendre, je cherche un point un peu tranquille pour revoir mes manuscrits.

« J'aurais dû commencer par vous dire combien je suis heureux de votre mariage et j'espère que vous êtes bien persuadés tous deux de l'amitié que j'ai pour vous, qui s'accroît de plus en plus en réfléchissant à tout ce que vous avez fait pour moi. C'est pendant ce voyage surtout que j'ai pu mûrement réfléchir à toutes mes obligations et à l'oubli dont je les ai souvent payées. J'ai été malheureux en pensant que la raison recouvrée donnant bien des devoirs, j'avais encore si peu fait pour les remplir. Mais croyez en mon affection et à mes vœux sincères pour votre bonheur. J'ai rencontré à Weimar un homme charmant, le ministre de France, avec qui j'ai regretté de ne pas rester plus longtemps et qui est un de nos littérateurs les plus distingués ; peut-être le reverrai-je, car je suis invité à retourner à Weimar. Il m'a donné le conseil de faire une tournée de ce côté-ci en m'indiquant plusieurs villes et résidences curieuses.

« [Je m'interromps en pensant à votre mariage, pour vous dire qu'à Leipsick sur la place, en face de la station de Hahneman, j'ai vu un joli petit enfant dont j'ai demandé le nom. On m'a répondu : Émile. Que ce soit donc un présage — pardon je dois convenir qu'il m'est toujours resté pendant mon voyage un fond

d'idées superstitieuses. Ma santé est-elle aussi bonne que je le crois, c'est ce qui doit se prouver par mon travail.] J'ai été frappé de ce que vous m'avez parlé sèchement relativement à ma lettre à mon père. Cela surtout me fait songer à m'arrêter : car je n'ai point reçu de ses nouvelles et je souffre beaucoup depuis plusieurs jours en pensant à lui. Blanche, quoi que vous pensiez de moi, car il y a bien des choses dures dans vos lettres, envoyez bien vite chez lui. Écrivez-moi poste restante à Francfort. [Je pleure en vous écrivant ceci et, si ce n'est pas un signe de regret, comment saurai-je si j'ai eu tort ou raison, si je suis bon ou méchant. Écrivez-moi, mon cœur se détend en songeant à vous, en songeant à lui. Écrivez-moi ce qu'il faut faire, car je souffre bien et c'est du cœur. S'il y a toujours un moment pour se repentir, eh bien ! je me repens, mais je marche encore dans les ténèbres et c'est votre réponse et votre conseil que j'attends.]

« Je vous envoie cette lettre avec confiance, c'est peut-être la dixième que j'essaie de vous écrire. Il est donc nécessaire que je vous l'envoie telle qu'elle est. Je vous prie de faire mes amitiés autour de vous et de considérer cette lettre telle qu'elle est, comme l'expression de ce que je suis et de ce que souffre. Votre ami : Gérard.

« Envoyez donc chez mon père et répondez-moi tout de suite ; je me confie entièrement à vous. [1] »

Il va revenir cependant, docile à l'appel du docteur. Le 15 juillet, il est à Francfort, d'où il écrit à son père et à Blanche. La pensée s'endeuille de plus en plus et, à mesure que reparaissent les idées mystiques, sa marche devient plus anxieuse :

Francfort, 15 juillet 1854.

« Mon cher Émile, le mal est plus grand que vous ne pensez ; cependant je n'ai rien fait qu'on puisse me reprocher et n'ai fait de tort qu'à moi-même. Aussi n'a-t-on eu pour moi que de bons procédés et personne n'a paru s'étonner de certaines excentricités que je me reproche et qu'on n'a peut-être pas aperçues ; le pire est que j'ai dépensé beaucoup d'argent sans nécessité, bien qu'il me reste largement de quoi revenir, mais j'ai touché la somme que vous m'aviez envoyée à Leipsick. Je ne voulais pas abuser de l'hospitalité qu'on m'offrait et, travaillé de cette pensée, je suis arrivé fort en retard. Enfin nous causerons de tout cela à Paris. Au reste je n'ai qu'à me louer de tout le monde dans ce pays. Peut-être ce que j'ai éprouvé de bizarre n'existe-t-il que

1. Collect. Henri Houssaye. Les deux passages entre [ ] ont été publiés par Champfleury, *Grandes figures*.

pour moi, dont le cerveau s'est abondamment nourri de visions et qui ai de la peine à séparer la vie réelle de celle du rêve. La lettre que vous avez reçue de Cassel a dû vous révéler cette situation. Depuis ce temps je me sens mieux et ma consolation est venue du bon sentiment qu'avait éveillé en moi un passage de votre lettre précédente. Serait-il possible encore qu'après tant de folies, je trouvasse la paix et l'avenir dont vous me parlez? Je ne puis vous dire ce que votre lettre, adressée ici, m'a fait tour à tour de bien et de mal, selon que j'en interprète les termes. Ce que j'y vois surtout, c'est votre extrême bonté et votre sympathie pour un pauvre malade qui a tout fait pour échapper à vos conseils ; maintenant je sens une chose que j'ai bien mal comprise précédemment, c'est à quel point mon retour peut... ah ! je ne veux rien vous écrire là-dessus. Mes projets de travail ont été et sont sérieux ; vous n'en doutez pas, je n'ai pas cessé dans tout mon voyage de recueillir de quoi le faire — à Leipsick seulement la tête a tourné. Est-il possible, du reste, que dans un voyage si rapide j'eusse pu écrire beaucoup de lignes, comme je m'en étais flatté. Il me faut maintenant pour écrire, non seulement sur ce que j'ai vu, mais sur ce que j'ai pensé, non seulement le calme comme situation, mais le calme de ma pensée intime ; la paix en moi-même, j'ai encore l'espoir de la retrouver.

« Si j'ai bien mal compris la vie, je me fie cependant en cette pensée que je n'ai jamais voulu mal faire et que mes fautes n'ont été que de l'entraînement. Je n'ai pas non plus suivi tous les mauvais exemples et bien des gens pensent que je leur dois qui me doivent peut-être davantage. Mon principal tourment dans tous mes instans de solitude a toujours été la pensée de mon père. Ne croyez pas que je vous le répète pour vous attendrir en ma faveur, mais les maux que je lui ai fait souffrir me retombent continuellement sur le cœur. Si j'étais destiné à donner l'exemple de la plus douloureuse expiation qu'on peut imaginer, je m'y soumettrais volontiers, à cette seule pensée. Ne lui dites pas cela, et je pense du reste que vous lui avez communiqué de mes nouvelles avec tous les ménagemens nécessaires. Est-il possible d'en douter? Je viens de lui écrire en affectant un calme que je n'ai pas ; mais enfin j'y suis parvenu. Je suis donc mieux depuis Cassel? Non, je me tourmente toujours, et c'est à Paris maintenant que j'espère être mieux ; laissez-moi cependant revenir à petites journées.

« Je tâcherai d'être à Passy pour le 20 ; mais, je vous en prie, ne comptez pas sur moi pour une réunion de fête. Je souffre trop — moralement je veux dire. Votre ami : Gérard.

« Je vous envoie encore la lettre à mon père pour que vous

ne l'adressiez qu'au cas où les termes pourraient le tranquilliser. [1] »

Le 18, il fait viser à Forbach son passeport pour Paris, puis il arrive, le 19, à Bar-le-Duc, d'où il annonce son retour à son père :

19 juillet 1854.

Mon cher papa, je reviens après avoir fait une longue tournée... J'espère que tu ne te seras pas effrayé de quelque exaltation qui s'est modérée de plus en plus : ni d'une certaine tristesse que j'ai eue dans les derniers temps. Une maladie comme celle que j'ai subie si longtemps laisse toujours quelques traces et les premiers jours de liberté sont une épreuve. Tout bien réfléchi, je crois enfin l'avoir surmontée. Les personnes que j'ai vues là-bas m'ont très bien accueilli et l'isolement dans la plupart des cas m'a été, je crois, favorable, en me faisant réfléchir beaucoup. Je rapporte des matériaux pour travailler longtemps. A mesure que je me rapproche de Paris, mes inquiétudes diminuent, et les principales, tu l'as vu, se rapportaient à toi. Je ne puis plus à mon âge supporter de longs voyages, je le sens bien. Quoique je t'aie quitté bien portant, j'ai eu toujours la pensée que mon éloignement t'était peut-être désagréable, et, ne recevant aucune nouvelle de toi, je me suis rapproché peu à peu. La dernière lettre de Blanche m'a rassuré. C'est un excellent homme et que je connais mieux de jour en jour. Il m'a dit qu'il irait te voir et il l'aura fait sans doute malgré les préoccupations de son mariage. Je vais me mettre à travailler à mon retour et je n'ai guère fait autre chose pendant mon voyage. Ma pauvre tête vient d'avoir à supporter les maux de l'âge critique. Espérons qu'ils ne se renouvelleront pas et que mes bonnes intentions du moins seront récompensées. J'ai fait bien des fois des projets de réforme, mais jamais plus sérieusement qu'aujourd'hui. Il me faudra bien peu d'efforts peut-être pour tirer parti de la réputation que j'ai acquise et de l'estime que de plus en plus je m'applique à mériter. Si ma jeunesse a duré longtemps, l'âge mûr n'en sera peut-être que plus solide et tu seras témoin, j'espère, de mes efforts et de mon succès. Le mieux est de ne pas perdre confiance, car l'inquiétude ne mène à rien. Je t'expliquerai les circonstances qui ont parfois agi sur moi et ont rendu peut-être ma correspondance bizarre. Aujourd'hui je me raffermis en songeant que je vais sans doute te revoir demain et te retrouver en bonne santé... [2] »

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.
2. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

Le même jour, il écrit au Dr Blanche :

Mon cher Émile, une bonne pensée m'a raffermi. Elle provient toujours de vous, comme tout ce qui m'arrive de bon. En relisant vos dernières lettres, j'y ai trouvé bien des motifs d'espérer et le mal n'est pas si grand que je me le fais. Que cette résolution et cette douce pensée vous arrivent dans votre jour de joie suprême. Je n'ai songé presque qu'à vous aujourd'hui et croyez bien que je m'unis du plus profond de mon cœur à votre bonheur. Ma prière ne sera pas moins vive pour être éloignée. J'ai eu tort, sans doute, de n'avoir pas eu plus de confiance ; mais l'inquiétude m'a fait passer des jours et des nuits terribles ; je me rassure en me rapprochant de vous et de nos amis ; à quoi serviraient le doute et le désespoir? c'est autre chose qu'on attend de moi. Si Dieu me continue cette consolation, j'espère encore me montrer digne de vos soins et, si douteux qu'ait été le premier emploi de ma liberté, je ne crois pas qu'il ait amené rien de trop fâcheux. J'ai dépensé beaucoup sans doute, mais je pense avoir beaucoup gagné sous d'autres rapports. Enfin tout cela s'expliquera, j'espère, pour le mieux. Il fallait que cela fût ainsi ; pardonnez-moi ce fatalisme musulman, mais croyez-moi chrétien de cœur, en ce jour surtout où l'Église est en fête pour vous. C'est pourtant une seule phrase de votre lettre reçue à Weimar qui m'a ramené à moi-même à travers mille douleurs. Elle est restée présente à mon esprit, et maintenant la confiance et la raison surnagent. Je vais m'endormir confiant, comme vous me conseilliez dernièrement de l'être. J'ai écrit à Antony des choses assez tristes ; qu'il les oublie. Tout le mal vient de mes réflexions, tout le bien peut en sortir aussi. Dites, je vous prie, à votre chère mariée combien je m'unis à son bonheur. Elle si courageuse, si bonne, si préoccupée des intérêts de votre maison et de la santé de tous, c'est vraiment celle que vous deviez choisir, car elle est un second médecin affectueux et doux qui tempère et affermit votre autorité nécessaire. Faites bien mes complimens à nos amis et amies et à après-demain. — Je viens d'écrire à mon père, et cela m'a bien soulagé. Vous m'approuverez peut-être de n'avoir voulu reparaître qu'entièrement calmé et je sens plus encore aujourd'hui que cela était nécessaire.

« Votre affectionné : Gérard, Bar-le-Duc, ce 19. [1] »

Il fait montre, à l'arrivée, d'une fébrile activité : il va immédiatement rendre compte de sa mission à la Société des Gens de lettres. Il fait écrire par Godefroy, agent de cette

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

Société, pour s'assurer en Angleterre et en Espagne la propriété d'*Aurélia*, dont les deux premières feuilles sont déjà sous presse ; puis il adresse à Leipsick le premier article composé pour *la Revue de Paris*, en même temps qu'il engage, avec Dutacq du *Pays*, des pourparlers pour la cession de divers ouvrages [1].

Il n'en fallait pas tant pour réveiller l'émeute cérébrale dont l'imminence se déclarait davantage à chacune de ses dernières étapes d'Allemagne. Le 6 août 1854, il était ramené à Passy, en proie au plus lamentable égarement. Lui, qui jusqu'alors a opposé au sort contraire une soumise résignation, se montre irrité, méfiant, se raidit contre un régime qu'il juge désormais inefficace, où il ne voit plus qu'une arbitraire séquestration. Son délire fut-il cette fois plus violent, et dut-on, pour le maîtriser, recourir aux contraintes familières aux servans de cabanon? toujours est-il qu'un soir, une huitaine après son retour à Passy, il apparaissait chez Busquet, les traits livides, les vêtemens en désordre : « Ah ! c'est horrible, gémit-il, ils m'ont trop fait souffrir ! Voyez mes poignets, ils sont meurtris ; voyez mes pieds : les chevilles sont ankylosées... Si Blanche le savait !... On m'a torturé !... Je me suis enfui... » Des larmes roulaient sur sa face blémie... Alors il se pencha sur l'appui de la fenêtre et, regardant la terre fixement : « Je songeais, dit-il, que, de votre sixième étage, la mort serait prompte en arrivant en bas ! L'idée m'est venue plusieurs fois de me jeter par votre fenêtre... » Busquet ajoute qu'il prit ses précautions pour qu'on ne laissât plus Gérard monter seul chez lui en son absence [2].

Il erra ainsi deux semaines, on ne sait où. D'après Maxime du Camp, il serait resté deux jours à Creil, dans un « bouchon » fréquenté par des ouvriers [3]. Quand il revint, il était plus calme. Peut-être le vagabondage lui avait-il été, cette fois encore, bienfaisant ; mais, pour prévenir le renouvellement de pareille escapade, une consigne plus sévère présida à sa surveillance.

L'isolement, l'apaisante atmosphère de l'asile lui ont, une

1. Lettre à Godefroy, de Passy, 23 sept. 1854. *Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, l. CXXIX.

2. Alf. Busquet, *Gérard de Nerval et sa mort* (*le Temps*, 10 août 1881).

3. Max. du Camp, *Souvenirs littéraires*.

fois de plus, rendu la raison. Ses proches sont admis à le visiter, et, le 23 septembre, il peut écrire à son cousin Évariste :

« Je vous remercie encore une fois de la visite que vous m'avez faite, il y a deux jours. Que de bonheur j'ai eu à embrasser ma bonne tante et à pouvoir causer avec elle. Je ne vous ai vu qu'un instant, mais elle a dû vous dire combien j'étais pressé de revoir mon père et reconnaissant des nouvelles que vous m'en apportiez. Si vous n'avez pu encore l'aller voir, ayez la bonté de lui transmettre le mot ci-joint, afin que, s'il est possible, j'aille le trouver demain dimanche. Il doit être inquiet de moi comme je l'étais de lui. Ma santé me semble excellente, depuis surtout que je vous ai vu, et M. Blanche, qui me permet de vous écrire, me confiera bien sans doute à un cousin germain qui est médecin comme lui. Je sais que son amitié se préoccupe avec raison de certaine exaltation qui m'est naturelle et qui tient à la vivacité de mes sentimens... »

Reparaissent ici ses inquiétudes d'affaires, le souci de ses engagemens avec les libraires :

« ...Deux imprimeries, celle de *l'Artiste* et celle de *la Revue de Paris*, n'attendent que mes *bons à tirer* pour continuer le travail, et je crains qu'on ne me fasse payer ou qu'on ne me retienne le prix de la composition... »

En tête de cette lettre, ces deux lignes de la main du Dr Blanche :

« Monsieur, je serai à Passy demain dimanche jusqu'à onze heures et demie. Je désirerais beaucoup vous parler de M. Gérard. [1] »

Mais celui-ci comprend que l'opposition du docteur rendra vaines ses instances auprès des siens : aussi adresse-t-il le même jour, 23 septembre, à la Société des Gens de lettres, une requête pour solliciter son intervention. Les termes en étaient si mesurés, les motifs invoqués étaient présentés avec tant de sagacité, le rappel de ce qu'il avait fait en Allemagne pour s'acquitter de sa « mission » faisait apparaître un jugement si lucide et si pondéré qu'il ne pouvait venir à l'esprit de personne de contester, à celui qui l'invoquait ainsi, son droit à la liberté :

« Vous voyez qu'il n'y a pas de temps à perdre, — concluait-il,

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

après un exposé dont nous connaissons les détails, — vous qui savez mieux que tout autre que de telles affaires tiennent surtout à ce qu'on sait en saisir l'occasion. Je serais replongé dans une bien triste incertitude, si, par trop de préoccupation de ma santé, on me mettait hors d'état de faire face à mes nombreux engagemens et de payer même les frais de ma maladie, ne voulant pas avoir recours à la caisse de la Société. Je vous prie donc, mon cher Monsieur, de vouloir bien envoyer à Passy un de nos commissaires pour assurer M. le docteur Blanche de l'importance des détails sur lesquels je viens d'appuyer, afin que, selon la promesse qu'il m'en a faite hier, je puisse, sans trop de travail, reprendre la direction d'affaires importantes pour mon avenir et qui ne peuvent être traitées que par moi-même...[1] »

Un tel plaidoyer n'avait pas besoin de l'autorité de M. Godefroy, chargé de le transmettre, pour emporter la délibération du comité : malgré la protestation de Champfleury, un procès-verbal fut rédigé en ces termes :

« Nous soussignés, amis de M. Gérard de Nerval, homme de lettres, avons l'honneur de prier M. le Dr Blanche de vouloir bien autoriser la sortie de M. Gérard de Nerval, ainsi que l'enlèvement de tout ce qui lui appartient et ce, en conformité des réglemens qui régissent la maison dont il est le directeur et le propriétaire. Paris, le 9 octobre 1854. (Signé) Godefroy, avocat. »

Jules Janin écrivit à la suite :

« Cher Monsieur, voici Gérard qui veut que je lui signe ce papier et, comme je n'ai rien à lui refuser, je signe, m'en rapportant tout à fait à ce qu'il est plus facile de faire. Je vous dis mille bonjours. [2] »

On conçoit quelle fut la stupeur de Blanche, lorsque lui fut notifiée cette délibération imprudente. Rendre Gérard à la liberté, au début de l'hiver, alors que sa fragilité mentale s'attestait de si récentes expériences, n'était-ce pas le délaisser aux suprêmes périls? Force était cependant de s'incliner, à peine de s'exposer au grief de séquestration. Gérard met, d'ailleurs, tout en œuvre pour se montrer raisonnable et attentif à ses intérêts. Il multiplie les démarches, renoue les pourparlers avec ses éditeurs ; le 7 octobre,

1. Lettre à Godefroy, déjà citée, p. 318.
2. Collect. Henri Houssaye. Cité par Champfleury. *Grandes figures.*

il a passé, avec Michel Lévy, un traité pour une nouvelle édition des *Filles du Feu* (81). Il négocie en outre avec le même la cession d'un autre ouvrage intitulé : *Nouvelles et fantaisies* (82), dont le traité ne sera signé que le 27 octobre, après sa sortie de Passy. Qui donc, en présence de cette lucide activité, songerait encore à le croire fou ?

Blanche ne cache point son mécontentement cependant ; il peut, du reste, se montrer froissé d'une aussi téméraire intervention, du dédain affecté par ces étourdis à l'égard du praticien et de l'homme de science. La lettre suivante, qu'il écrit le 11 octobre au Dr Évariste Labrunie, exprime ses derniers scrupules et le désir de mettre à couvert sa responsabilité :

« Mon cher confrère, votre cousin M. Gérard de Nerval me tourmente beaucoup pour que je lui rende la liberté. Sachant qu'il n'a aucun asile à Paris, je ne puis pas lui permettre de quitter ma maison avant d'être certain qu'il a au moins une chambre où il dépose ses meubles et où il puisse s'installer. C'est à vous d'abord que je m'adresse pour savoir si vous entendez vous occuper de ces soins, ou si, à votre défaut, quelque membre de votre famille s'en chargera. Je suis d'ailleurs décidé à remettre M. Gérard de Nerval à celui de ses parens ou amis qui acceptera par écrit la responsabilité du malade, du moment où il aura quitté mon établissement. Si ni parent ni ami ne veulent se charger de lui, j'avertirai l'autorité supérieure qui avisera. Vous ne devez pas ignorer qu'à l'époque où M. Gérard de Nerval est tombé malade, M. Labrunie, son père, m'a signifié qu'il ne pouvait pas s'occuper de son fils. Agréez, Monsieur et honoré confrère, les hommages empressés de votre bien dévoué serviteur, E. Blanche.[1] »

Gérard, méfiant et tout à son idée, écrit lui-même à son cousin Évariste, le 13 octobre :

« Mon cher cousin, M. le Dr Blanche vous a écrit sans doute que j'avais obtenu deux signatures de deux de mes amis, M. Godefroy, avocat de notre Société des Auteurs, et J. Janin, du journal des *Débats*. Il vous aura fallu sans doute consulter quelque homme de loi, et la lettre a dû partir avant-hier soir jeudi, et vous n'êtes pas venu hier. On veut agir sans doute à la rigueur et M. Blanche a raison de mettre à couvert sa responsabilité ; en outre, le service de la banlieue est très mal fait quant aux lettres envoyées ou reçues, ce dont j'ai eu plusieurs fois la preuve. Il ne faut donc pas accuser M. Blanche qui m'a trop accoutumé à

1. Lettre inédite. Cellect. Henri Houssaye.

l'appeler mon ami pour que je doute de sa bonne foi. Mon père a pu se tromper en pensant qu'il m'en avait voulu de l'appeler *mon cher Émile* dans mes lettres écrites d'Allemagne. C'est un esprit au-dessus de ces petits détails. Je suis *consigné* depuis avant-hier jeudi. Je vous attends donc avec impatience afin de sortir définitivement et de mettre ordre à mes affaires qui périclitent par suite de cette détention que je continue à croire bienveillante. J'ai signé un traité avec M. Michel Lévy qui m'a donné des arrhes. Des créances arriérées réclament mon attention. M. Lecou a à se plaindre de la non-exécution d'un traité qui veut ma présence à Paris[1]. J'ai vu son premier commis, et c'est au commencement de l'hiver que ces sortes de livres peuvent seulement être lancés. Je n'ai pu voir Duffaut, que notre cousin Gautier, de Bordeaux, m'avait recommandé d'aller trouver pour mes affaires. Je suis détenteur de deux volumes de la Bibliothèque impériale qu'on ignore avoir été prêtés à l'hôte d'une maison de santé et qui devaient être rendus hier jeudi 12 octobre. Il est donc inutile de compliquer la situation, puisque je tiens à sortir de la maison de M. Blanche, en conservant son amitié et en m'acquittant envers lui, partie en argent comptant et partie en billets. Il comprend lui-même qu'il ne peut en être autrement. Mes deux médecins précédens étaient Aussandou, que j'ai vu depuis, et Vidal de Cassie. M. Vigla, médecin de la maison Dubois, m'a aussi traité à deux reprises, d'abord d'un érésipèle, il y a deux ans, puis d'une rechute, l'année passée, à la suite de laquelle j'ai été conduit par mon ami Chenavard à la maison du Dr Blanche, après avoir été déposé une nuit à la Charité. J'y ai été reconduit, de force également, un mois après, par MM. Held et Bernard Lopez, l'un marchand de billets à qui je dois 200 francs, et l'autre mon collaborateur dramatique; ils demeurent (Held), rue Jeanisson, nº 15, Chenavard, rue des Beaux-Arts, nº 5 *bis*. C'est le peintre. J'ai vu les deux premiers et je n'ai pas rencontré le second. J'ai besoin aussi de me rendre au Théâtre-Français relativement à la prochaine mise à l'étude de ma traduction de *Misanthropie et Repentir*, pour laquelle j'ai reçu une somme de 1500 francs d'avance des fonds de la Comédie-Française, d'après une décision de M. de Morny, ministre de l'Intérieur. Ayant été empêché l'hiver dernier, je ne puis retarder les corrections qui m'ont été demandées pour cet ouvrage, dont les rôles sont distribués. Mon agent dramatique, à qui je dois 200 francs pour ce même ouvrage, imputable sur les recettes, demeure rue Feydeau (Saint-Marc), nº 4. Votre affectionné cousin : Gérard de Nerval.[2] »

1. Il s'agit des *Nuits de Paris*.
2. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

La tante Labrunie, qui habitait avec son fils, vint le dimanche suivant et se déclara prête à se charger de son neveu. Le Dr Blanche lui en fit prendre à deux reprises l'engagement écrit :

« Monsieur le docteur, — écrit Mme Labrunie, le 17 octobre, — d'après ce que vous m'avez dit dimanche, en présence de M. Dufaux, je vous prie de me confier mon neveu, Gérard Labrunie de Nerval. Veuillez avoir l'obligeance de lui dire de se tenir prêt pour jeudi, onze heures. J'irai le chercher. Recevez, Monsieur, les salutations empressées de votre dévouée servante : Veuve Labrunie. [1]

« P. S. Je vous prie de garder ses meubles encore quelques jours. »

A l'heure dite, la bonne tante vint prendre Gérard à Passy, non sans avoir signé cette dernière décharge au Dr Blanche :

« Monsieur, je vous prie de me remettre mon neveu M. Gérard Labrunie de Nerval ; je m'engage à le recevoir chez moi, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un logement. Passy, le 19 octobre 1854. — Veuve Labrunie, 54, rue de Rambuteau. [2] »

Pouvait-il ne pas se montrer méfiant, lui, le médecin de l'esprit, donner l'*exeat*, d'un cœur léger, au malade, qui, l'avant-veille encore, lui écrivait la lettre la plus insensée, celle qui, de toute la correspondance de Gérard, trahit le plus nettement le désordre mental (83) ?

Ce fut, en réalité, dans l'état le plus précaire et dans les conditions les moins rassurantes que Gérard abandonna la maison de Passy pour reparaître une dernière fois parmi les hommes :

« Mon cher Janin, — écrivait-il, aussitôt libre, — merci. Je suis sorti avec les honneurs de la guerre, mais non avec *armes et bagages*, comme on disait à Sainte-Pélagie. On m'a gardé provisoirement mes meubles, mais il paraît qu'il le *fallait*. Je vais donner une représentation à mon petit benef à la Porte-Saint-Martin. Comme vous m'avez tiré de peine, je *me* fais le plaisir de vous donner ceci à lire. Je vous apporterai la première partie qui paraît le 15 et *les Filles du Feu*, que diverses circonstances m'ont empêché de vous donner. [3] »

1. Inédit. Collect. Henri Houssaye.
2. Inédit. Collect. Henri Houssaye.
3. Publ. de M. Clément Janin : *Dédicaces et lettres autographes.*

Son allégresse de liberté recouvrée dura peu. Le 24 octobre, il écrit à Antony Deschamps cette épître divagante :

« Mon cher Antony, — tout est accompli. Je n'ai plus à accuser que moi-même et mon impatience qui m'a fait exclure du *paradis*. Je travaille et j'enfante désormais dans la douleur. J'ai séduit l'ange de la poste et loué sa tête de tigre empaillé, mais je ne puis séduire Émile qui me reproche amèrement de lui avoir écrit : « Vous êtes jeune ! » C'est un défaut dont il se corrigera et que je lui envie franchement. Employez ces dames pour faire ma paix. Je vais avoir de l'argent du théâtre et nous liquiderons, j'espère, d'ici à peu de temps, mais je ne puis payer ce que je lui dois véritablement qu'en reconnaissance. Il saura plus tard que j'en ai aussi les moyens. J'ai pu être vif, mais j'ai le cœur bon et sincère. Il le sait peut-être : il reviendra sur ses préjugés. [Je conviens officiellement que j'ai été malade. Je ne puis convenir que j'ai été fou ou même halluciné. Si j'offense la médecine, je me jetterai à ses genoux quand elle prendra les traits d'une déesse]; autrement j'invoque Molière et Rousseau ; et mon père a déjà oublié qu'il fut médecin militaire et civil, en songeant que les principes ont bien changé depuis son temps. J'estime les docteurs actuels, ancien étudiant moi-même : j'ai trop souffert de quelques remèdes auxquels je n'ai pu me soustraire pour ne pas approuver le système de notre ami Émile, qui n'a employé que les bains et deux ou trois purgations contre le mal dont j'ai été frappé, mais qui m'a traité moralement et guéri, je le reconnais, de bien des défauts que je me reconnaissais sans oser les avouer.

« Tout s'expliquera et je rentrerai en grâces. La vertu dont j'ai fait preuve en diverses occasions me donne quelques droits au titre de vestal, pour lequel il suffit d'inventer un mot et de supprimer *une voyelle*.

« Mes complimens et mes amitiés à tous mes amis et amies de là-bas. J'ai visité presque tous ceux de Paris.

« Votre ami : Gérard de Nerval—*Initié* et *Vestal*.[1] »

Les premiers jours qui suivirent sa sortie furent, en effet, consacrés à visiter ses amis : à tous il apparut si vieilli et si défait que nul ne dut se méprendre sur l'imminence du dénouement. Il n'avait que quarante-six ans, mais en paraissait plus de soixante. Sa parole était devenue traînante, et sa gaieté, — cette gaieté d'enfant qui opposait au sort contraire son même sourire émerveillé, — s'était

1. Lettre inédite. Le passage entre [ ] a été cité par Champfleury, puis par Arvède Barine.

enfuie pour toujours. Un éclat de joie forcé, quelque sarcasme amer, remplaçaient maintenant son humour ingénu : « Je n'aime plus le vin de la vie », répétait-il avec découragement. Ses lettres mêmes, indemnes naguère, attestent cruellement le naufrage spirituel. Arsène Houssaye a publié l'épître démente qu'il reçut de Gérard, quelques jours après sa sortie (84). Même aux heures lucides, il continue à s'exagérer ses fautes et à s'inquiéter sans mesure d'engagemens insatisfaits. C'est surtout envers Blanche qu'il se sent coupable, qu'il se désespère de ne pouvoir s'acquitter. Celui-ci sans doute n'oublie point la manière dont la sortie de son pensionnaire lui fut imposée, et, depuis son départ, Gérard n'a plus été reçu à Passy. Il en exprime son chagrin dans une lettre qu'il écrit, le 7 novembre, pour féliciter le docteur de sa décoration de la légion d'honneur.

« Paris, 7 novembre 1854.

« Je crois devoir vous féliciter sincèrement de la distinction que vous avez obtenue. On a voulu récompenser d'abord en vous les services rendus... Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'avais conservé à votre égard les préjugés d'un malade sortant, d'un malade relatif, veux-je dire, et certainement malade aux yeux de la science. Mes observations subsistent pour moi quant aux erreurs que je suppose dans certains points de la science moderne en Allemagne, en Belgique et en Angleterre particulièrement. Certaines doctrines nouvelles ont triomphé, que vous avez peut-être le droit de ne pas admettre. Je me réserve d'en écrire mon opinion, mais je reconnaîtrai toujours les bons soins que j'ai reçus de vous et de votre famille... Un seul grief important me reste à définir ; c'est celui qui consiste à me voir repoussé, comme ami et commensal, de la société de vos parens et amis résidant à Passy. Je regrette aussi de n'avoir pas suffisamment engagé Georges Bell à retourner vous voir. Ma tante a été malade, ce qui n'a été causé que par ses occupations aux heures indiquées. Provisoirement je suis à l'hôtel de Normandie, rue des Bons-Enfans, et je réside quelquefois à Saint-Germain, où je travaille plus librement, entrecoupant mes occupations obligées de promenades et de visites aux personnes que j'y connais... Je dois aussi faire des démarches pour m'acquitter envers vous, — avant que je vous débarrasse de mon mobilier. J'ai promesse d'une représentation à mon bénéfice et cela s'arrange bien. — On dira : « Au bénéfice d'un artiste ». Le public me doit bien cela, ainsi que certains

auteurs et directeurs. C'est, du reste, une mode à créer et cela vaudrait mieux pour notre *existence* que pour nos *tombes*. [1] »

Voici la réponse, si empreinte de sagesse indulgente, que lui fit le Dr Blanche :

« Mon cher Gérard, je vous remercie d'avoir bien voulu m'adresser vos félicitations ; je dois, en effet, la distinction dont je viens d'être honoré aux services rendus par mon père et aux efforts que je fais pour continuer son œuvre. J'apprends avec plaisir que vos préjugés de malade sortant mais non guéri s'effacent peu à peu. J'espère pour vous au moment où toutes vos idées fausses auront fait place à des idées justes sur la nature de la maladie dont vous avez été atteint et sur les soins que vous avez reçus ; car alors vous serez guéri et vous trouverez dans la bonté naturelle de votre cœur les sentimens de reconnaissance que vous devez à vos vrais amis, c'est-à-dire à ceux qui se sont occupés de vous. Quant à moi, sans que mon amitié pour vous en ait été altérée, j'ai dû, à mon grand regret, renoncer à vous donner des soins, qui, n'étant plus accueillis par vous avec confiance, ne pouvaient plus vous être utiles ; sur vos instances réitérées, j'ai été obligé de vous remettre à votre famille et je vous ai vu avec chagrin refuser une hospitalité que j'aurais été heureux de vous offrir et que j'aurais été heureux de vous continuer toujours.

Lorsque vous m'avez quitté, j'ai dit à Mme Labrunie, votre tante, que vous n'étiez pas en état d'être abandonné à vos propres forces et que vous aviez besoin d'une surveillance assidue ; j'ai été informé depuis que mes inquiétudes n'étaient que trop fondées ; j'ai su en même temps que vous attribuiez votre exaltation au chagrin que vous éprouviez de ne pouvoir vous acquitter envers moi, et aussi à la pensée que vous ne seriez plus reçu comme ami dans une maison dont vous aviez été quelque temps, et dont j'avais rêvé que vous seriez toujours l'hôte. Ne voulant pas commencer à mériter vos reproches, ni ceux de vos amis, je m'empresse de vous rassurer. Lorsque vous n'aurez plus de préventions contre moi, lorsque vous jugerez sainement ma conduite à votre égard et que par conséquent vous pourrez avoir plaisir à me voir, venez ; pour ce qui est de l'argent que vous me devez, puisque vous vous dites mon ami, traitez-moi donc en ami et permettez-moi d'attendre que vos travaux aient produit tout ce que vous en espérez, sans me donner le souci de penser que cette préoccupation vous empêche de vous y livrer complètement. J'ai fait vos complimens à ma mère, à ma femme, à Antony et aux quelques autres personnes qui sont en état de les recevoir.

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

Toutes vous envoient leurs amitiés, auxquelles je joins les miennes avec l'assurance de mon sincère dévouement. E. Blanche, Passy, 9 novembre 1854. [1] »

La maladie de sa tante a rejeté Gérard à la vie errante et aux nuits vagabondes. Il a bien loué une chambre, rue des Bons-Enfans, à l'hôtel de Normandie, mais il n'y paraît guère, et l'on ne sait plus où il loge, ni quels gîtes de rencontre abritent son existence incertaine. Depuis longtemps sans doute ces divagations de noctambule lui sont familières : que de fois, l'heure passée, au temps de ses anciens domiciles, lui arrivait-il, pour le plaisir d'errer ou de rêver, ou seulement par crainte d'éveiller son concierge, de ne pas rentrer chez lui, témoignant, à sa manière, de son respect de l'ordre et de la discipline ! Maintenant il ne redoute plus que le « pipelet » des autres, et c'est à des heures décentes qu'il lui arrive encore d'aller demander un gîte à ses amis, à Georges Bell, à Busquet, ou à Théophile, chez lequel il trouve un divan toujours prêt et un tapis pour s'y pelotonner. Mais le plus souvent il s'égare dans le Paris interlope d'après minuit et s'attarde aux établissemens nocturnes, en des promiscuités équivoques. Puis, quand les bouges eux-mêmes se sont fermés, que le dernier passant a disparu de la rue déserte, il va rôder dans les carrières, au milieu des vagabonds et des escarpes, dont il envie l'insoumise et libre existence ; ou bien encore, à l'aube naissante, il explore les banlieues où le hasard de sa divagation le fait échouer en quelque chambre d'auberge, ou au violon d'un poste de police.

C'est ainsi qu'il a noté, l'an dernier, ses *Nuits d'octobre*, que maintenant il rêve ses *Promenades et Souvenirs*. Ce sont les impressions du dernier pèlerinage au milieu de ses sites préférés, les forêts et les collines bleuâtres de l'Ile-de-France. De blondes figures, évoquées de la cour des Valois ou des Stuart, lui sourient encore des balcons dorés de Saint-Germain. Puis le mal du souvenir le ramène invinciblement aux solitudes bénies de ses premiers rêves : Ermenonville, Chaâlis, Mortefontaine.

Il n'appartient déjà plus à ce monde : l'apercevez-vous encore? Ombre fantasque et douloureuse, esprit errant, déjà

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.

presque libéré de ses entraves de chair, il est le passant aux allures somnambuliques, effleurant le sol d'une marche ailée et suspendue, le regard perdu dans les mirages de ses délires. Si vous le rencontrez, gardez-vous de l'aborder brusquement, mais faites en sorte de vous placer dans l'axe de son rayon visuel...[1] Vous a-t-il enfin aperçu, il tressaille comme à un pénible rappel parmi les vivans. Est-il ramené à la contention des soucis quotidiens, est-il agité par l'effort de la réflexion ou de la discussion, sa raison dévie et s'égare. Son besoin d'errer n'est autre peut-être que celui de donner le change à l'émeute cérébrale. Il fuit littéralement devant la folie, évite tout contact prolongé avec les hommes, tout entretien révélateur de son désordre. Ses amis ne le voient plus qu'à de longs intervalles, en de furtives apparitions, qu'il marque de quelque trait fantasque ou de quelque présent singulier. Faut-il rappeler le don d'une perruche à Méry, ou d'un homard à Jules Janin? ou encore les trois chiens, — un danois, un barbet noir et un caniche blanc, — que, par trois matins successifs, il conduisait chez Busquet? N'est-ce pas aussi à ces derniers mois qu'il faut rattacher les autres anecdotes recueillies par Champfleury? Les robinets d'eau ouverts chez Buloz, pour se venger de l'éditeur qui l'avait chambré, lui avait imposé les coupures des *Illuminés*; sa croyance au trésor des Médicis, enterré sous un arbre des Tuileries, ou aux poissons rouges sortant de leur vasque pour lui porter les paroles de la reine de Saba? Maxime du Camp a, lui aussi, fourni sa contribution de menues histoires : il a vu un soir « le petit homme dépenaillé » apparaître chez Gautier pour dénoncer une hérésie héraldique commise par Victor Hugo dans le *Pas d'armes du Roi Jean*. Le même biographe détaille ensuite complaisamment certaines scènes d'évocation spirite sur une « ménagère pivotante à trois plateaux », que Gérard jugeait familière aux esprits : il y neutralisait l'influence des démons inférieurs à grand renfort *d'assa fœtida* dont la maison était empestée. Puis c'était la danse de la déesse Derceto, l'Astarté pisciforme, mimée par Gérard, dont les élans chorégraphiques étaient modérés par un heurt de la tête contre l'angle d'une armoire.

1. Théophile Gautier. Notice en tête des *Œuvres*.

Les idées mystiques l'ont, d'ailleurs, complètement envahi : hiérophante d'un temple Babélique, il s'attache confusément à toutes les mystagogies, à tous les rites cabalistiques. Son érudition déconcertante jaillit, à tout propos, en citations d'initiés ou de théosophes : pythagoriciens, gnostiques, alexandrins, philosophes de tous systèmes n'ont point de secrets pour lui : il cite Origène et Apollonius de Tyane, stupéfie ses auditeurs avec les noms d'Hillel l'Ancien et d'Hillel le Saint, d'Asclépiodote ou de Wigbode, de Maimonide et de Bhavabouti... [1]

Unissant l'entomologie la plus fantaisiste aux croyances pythagoriciennes sur l'âme des animaux, il émet, sur les insectes et les oiseaux, les plus étranges théories ; il flâne des heures entières devant les cages des oiseliers, y affectionne spécialement les perroquets, — dont l'homme descend, — affirmait-il un jour chez le Dr Blanche...

Il ne cesse d'écrire cependant, et presque toujours retrouve, devant la page à remplir, son entière lucidité. Mais où travaille-t-il maintenant? On sait que la tâche à heure fixe, le labeur sédentaire du cabinet ne furent jamais son fait. De tout temps, il eut besoin d'errer, et l'inspiration ne lui vient qu'au hasard de la flânerie. Il a toujours sur lui une petite bouteille d'encre, des plumes, du papier. L'heure venue de la chronique à expédier, il arrive au bureau du journal, déploie son matériel et livre au papier l'article longuement médité, non sans récrire et raturer encore. Est-il distrait par un fâcheux, il fuit avec son attirail et se réinstalle ailleurs, tantôt au café d'Orsay, parmi des buveurs inconnus, tantôt dans un cabaret de Montmartre ou un cabinet de lecture. Lorsqu'il est devenu plus errant, sa méthode de travail se simplifie encore : flâne-t-il par les rues ou vague-t-il par les plaines, loin ou près de la foule, il est toujours solitaire. Son regard est fixe et lointain : c'est le poète qui écoute des voix ; et, quand il a surpris au vol la pensée palpitante et fugitive, il s'arrête et la fixe rapidement, sur des fragmens de papier, là où il se trouve, sur la borne d'un carrefour ou le parapet d'un pont. Et cette pensée, saisie ainsi, sans le refroidissement de l'encre et de la page blanche, ne garde rien de l'effort qui l'a transmuée en écriture.

1. A. de Belloy, *Portraits et Souvenirs*.

Mais cette joie de l'inspiration, née de la rêverie vagabonde, il ne la connaîtra plus. L'ombre s'étend peu à peu sur son esprit, et vainement cherche-t-il à ressaisir la pensée qui lui échappe. Pour plus de malheur, l'hiver de 1854 s'annonce avec une exceptionnelle âpreté, cependant que Gérard touche à l'épuisement de ses ressources. Car c'est bien cette fois l'inévitable détresse qu'il sent venir, et, impuissant désormais à fournir une copie régulière, il n'a plus guère que le pauvre louis, que parfois, lorsqu'il rentre au bercail, sa maternelle tante parvient à lui faire accepter. N'est-ce pas l'écho de cette misère glacée que nous sentons gémir dans cette lamentation rimée et ce *dernier sonnet* que certains ont daté d'un problématique voyage en Angleterre, accompli avec Théophile et Charles Landelle, mais où mieux se perçoit l'accent désespéré des heures suprêmes :

Madame et Souveraine,
Que mon cœur a de peine,
Ainsi disait un enfant chérubin,
Madame et Souveraine,
Que mon cœur a de peine.
Cette nuit, je ne sais trop pourquoi, ce refrain
A trotté dans ma tête et m'a laissé tout triste;
J'ai des torts envers vous, mais de ces torts d'artiste
Que l'on peut pardonner de la main à la main.
Je suis un fainéant, bohème journaliste,
Qui dîne d'un bon mot étalé sur son pain.
Vieux avant l'âge et plein de rancunes amères,
Méfiant comme un rat, trompé par trop de gens,
Ne croyant nullement aux amitiés sincères,
J'ai mis exprès à bout les nobles sentimens
Qui vous poussaient, Madame, à calmer les tourmens
D'une âme abandonnée aux pays des misères.
Daignez me pardonner cet essai maladroit.
Vos lettres m'ont prouvé que, dans cette bagarre,
Vous possédez l'esprit qui marche ferme et droit.
Vous voulez votre *dû*, mot grotesque et barbare,
Que l'on n'accepterait jamais au *Tintamarre*...
Mais il paraît qu'il faut payer ce que l'on doit.
Vous aurez donc, Madame, et manuscrits et lettres,
Doucement ficelés dans un calicot vert,
Car ma plume est gelée aux jours noirs de l'hiver ;

Sans feu dans mon taudis, sans carreaux aux fenêtres,
Je vais trouver le *joint* du ciel ou de l'enfer,
Et j'ai pour l'autre monde enfin bouclé mes guêtres.
J'ai fait mon épitaphe et prends la liberté
De vous la dédier dans un sonnet stupide
Qui s'élance à l'instant du fond d'un cerveau vide...
Mouvement de coucou par le froid arrêté :
La misère a rendu ma pensée invalide.

SONNET

Il a vécu tantôt gai comme un sansonnet,
Tour à tour amoureux insoucieux et tendre,
Tantôt sombre et rêveur comme un triste Clitandre.
Un jour il entendit qu'à sa porte on sonnait.

C'était la Mort ! Alors il la pria d'attendre
Qu'il eût posé le point à son dernier sonnet ;
Et puis, sans s'émouvoir, il s'en alla s'étendre
Au fond du coffre froid où son corps frissonnait.

Il était paresseux, à ce que dit l'histoire,
Il laissait trop sécher l'encre dans l'écritoire.
Il voulait tout savoir mais il n'a rien connu.

Et quand vint le moment, où, las de cette vie,
Un soir d'hiver, enfin l'âme lui fut ravie,
Il s'en alla disant : Pourquoi suis-je venu?

« Adieu, Madame, puisse ma lettre vous trouver joyeuse et contente ! Vous êtes jeune, tout est bien pour vous. J'ai la tête bourrelée d'ennuis ; vous me pardonnerez donc cette lettre, qui, pour vous, n'a sans doute pas sa raison d'être ! Prenez-la comme une énigme, et, si vous en trouvez le mot, répondez-moi que vous daignez agréer les vœux sincères que je fais pour votre bonheur. Votre dévoué serviteur : Gérard de Nerval. [1] »

De cette lettre et de ces vers on ignore la destinataire : mais n'y reconnaît-on pas le ton et la grâce attristée de la lettre à la princesse de Solms? [2] et n'est-ce pas à la gentille fée, qu'il associait naguère à sa bienfaisance, qu'il propose maintenant l'énigme dont il livrera tout à l'heure le tragique secret?

1. Publ. par le Vte de Tresserve (*Nouvelle Revue Internat.*, mai 1897).
2. Voir *supra* pp. 263-264.

Le même prélude mortuaire ne résonne-t-il pas encore, dans ce fragment d'une poésie inédite, dont le dernier vers, tracé en plus gros caractères, accentue si résolument la signification :

Quand un vent parfumé nous apporte en sa plainte
Quelques sons affaiblis d'une ancienne complainte,
O les feux du couchant vermeil, capricieux
Montent comme un chemin splendide vers les cieux.
Il semble que Dieu dise à mon âme souffrante :
Quitte le monde impur, la foule indifférente,
Suis d'un pas assuré cette route qui luit,
Et viens à moi, mon fils — et n'attends pas **la nuit.** [1]

Il ne lui reste plus qu'à terminer le livre de son agonie, qu'à en écrire la partie la plus funèbre, cet appel sanglotant à l'ombre d'Eurydice, une seconde fois perdue... Que dire encore de ces pages, dont on chercherait vainement ailleurs l'accent d'outre-terre? Car nul écrivain, même entre les adeptes de l'occulte et les évocateurs de l'invisible, n'est apte à produire pareille intensité d'émotion. Ni les *Mémorables* de Swedenborg, ni les rêves opiacés de Quincey, ni les sataniques figures d'Hoffmann, ni les macabres évocations de Poë ne nous éloignent du réel à ce degré. En ces outrances de la pensée et cette recherche du singulier, nous sentons toujours quelque peu l'opérateur conscient de son effet, le magicien du bizarre, qui dispose, impassible, ses facteurs d'étonnement. Ici, au contraire, l'art ne transparaît plus. C'est l'haleine suspendue que nous pénétrons dans ce domaine du cauchemar et de l'extase : ces phrases, ces mots ont quelque chose d'ailé, de mystérieux, de lointain, comme les paroles qui volettent aux lèvres des mourans, dans le délire et dans l'agonie. Ce sont les confuses images qui se pressent dans le souvenir, aux instans suprêmes où la vie nous délaisse, — fantômes de la jeunesse, de l'amour, de tout ce par quoi nous avons le plus senti, vécu, souffert...

Et toujours repassent, comme de sombres vols de phalènes, les pensées de mort :

« ...La Mort ! — Qu'est-ce donc que la Mort? — se demande-

1. Poésie manuscrite. Collect. Spoelberch de Lovenjoul.

t-il... — Si c'était le néant? Plût à Dieu! Mais Dieu lui-même ne peut faire que la mort soit le néant... »

Il songe à Dieu, au souvenir d'Aurélia, et il échappe au vague chrétien, qui survit en lui, cette lamentation, où peut-être subsiste la dernière espérance :

« ...Elle pourtant croyait à Dieu et j'ai surpris un jour le nom de Jésus sur ses lèvres. Il en coulait si doucement que j'en ai pleuré. Oh! mon Dieu! cette larme, — cette larme... Elle est séchée depuis si longtemps! cette larme, mon Dieu! rendez-la-moi!

« Lorsque l'âme flotte incertaine entre la vie et le rêve, entre le désordre de l'esprit et le retour de la froide réflexion, c'est dans la pensée religieuse que l'on doit chercher du secours ; je n'en ai jamais pu trouver dans cette philosophie qui ne nous présente que des maximes d'égoïsme et tout au plus de réciprocité, une expérience vaine, des doutes amers ; — elle lutte contre les douleurs morales en anéantissant la sensibilité ; pareille à la chirurgie, elle ne sait que retrancher l'organe qui fait souffrir ; — mais pour nous, nés dans les jours de révolutions ou d'orages, où toutes les croyances ont été brisées, élevés tout au plus dans cette foi vague qui se contente de quelques pratiques extérieures, et dont l'adhésion indifférente est plus coupable que l'impiété et l'hérésie, — il est bien difficile, dès que nous en sentons le besoin, de reconstruire l'édifice mystique dont les innocens et les simples admettent dans leur cœur la figure toute tracée ; *l'arbre de science n'est pas l'arbre de vie...* [1] »

Est-il dément? Le fut-il jamais, le redeviendra-t-il, celui qui vêt cette lucide pensée de cette précise et ferme expression?

...Et qu'on ne sourie pas à cette conclusion de sa longue angoisse religieuse. Elle est, au contraire, d'une logique si pénétrante, d'une si lumineuse poésie!... N'est-ce pas à Aurélia, la dame de son illusion amoureuse, qu'il appartenait de lui offrir, à la lisière de ce monde, — tel le bouquet de roses présenté par la belle Isis, — le mot de l'éternelle énigme? Et la Vierge chrétienne n'est-elle pas, aussi bien dans la foi de son mystique ésotérisme que dans la rationnelle conception de son syncrétisme, l'aspect définitif de la Mère céleste, symbolisée, en d'autres instans de l'humanité, par les identiques figures de Déméter, d'Isis ou d'Astarté?

1. *Aurélia*, 2e partie, ch. I.

Il a donc répudié le suicide et pu écrire, sur ses dernières notes intimes, ces mots : « *Tout est dans la fin* [1] ». Il a la conscience d'avoir purifié les fautes de sa vie. La certitude de l'immortalité et de la coexistence de tous ceux qu'il a aimés sur la terre « lui est arrivée matériellement pour ainsi dire » ; et il conclut, « en bénissant l'âme fraternelle, qui, du sein du désespoir, l'a fait rentrer dans les voies lumineuses de la religion ».

N'est-ce pas là son testament et son absolution?... Pourtant le livre ne s'achève pas... Par une horrible contradiction, la fatalité a voulu tracer, de son stylet de fer, l'épilogue du poème. La même voix désespérée, naguère entendue, n'est-elle pas venue lui répéter : « *Il est trop tard :* les dieux sont morts et ta prière est inutile?... » Ou bien ayant vainement scruté le Sommeil, le Rêve et l'Extase, ces trois portes ouvertes sur l'Au-delà, n'a-t-il pas voulu entr'ouvrir la dernière, — la mystérieuse et sombre porte dont nul n'est revenu, l'ayant franchie, expliquer le secret? Lui-même a gardé fermée l'énigme de sa fin : les ultimes feuillets d'*Aurélia* furent trouvés, par une aube livide de janvier 1855, dans les poches de Gérard, mort, pendu au soupirail d'une impasse immonde du vieux Paris, la rue de la Vieille-Lanterne...

1. *Sur un carnet de Gérard de Nerval* (*l'Artiste*, 13 mai 1855).

XV

LA RUE DE LA VIEILLE-LANTERNE

Chacun s'efforça de discerner quelle part de misère, de désespérance ou de folie devait être attribuée à cette fin lugubre. Certains même voulurent y voir un crime : on invoqua la position du corps, qu'on trouva le chapeau sur la tête, les jambes repliées, les pieds effleurant le sol ; le choix du lieu : ce vestibule d'égout, ce réceptacle d'immondices et d'abjection qu'était la rue de la Vieille-Lanterne... Comment avait-il pu adhérer à ce trépas ignominieux, dans cette horrible et grotesque attitude, reposer son dernier regard sur ce décor d'infamie, lui, le poète au sourire d'enfant, qui avait tant aimé la vie, le rêveur délicat, que froissaient les moindres désaccords? L'hypothèse du meurtre fut cependant écartée, et l'enquête de police conclut nettement à la mort volontaire. Au surplus, pouvait-il subsister un doute, alors que le suicide était inscrit, comme une épigraphe funèbre, en tête de cette histoire mentale, qu'il s'en dégageait comme l'aboutissement nécessaire?

Nous voudrions pouvoir retourner, sans plus d'insistance, le feuillet sinistre. Mais, pour tous, la certitude n'est pas faite et la question se rouvre, par intervalles, angoissante toujours : Gérard de Nerval s'est-il pendu ou fut-il occis par des escarpes? Il nous faut donc scruter à nouveau les élémens du problème et tenter une fois encore d'en dégager la solution.

Du théâtre du drame, il ne subsiste ni trace ni vestige : les expropriations ont depuis longtemps emporté le pâté

lépreux de vieilles bâtisses où serpentaient la rue de la Vieille-Lanterne et les autres impasses tortueuses du quartier des *Anciennes Boucheries* ; mais la figuration en a été conservée avec précision. Commençant aux numéros 2 et 4 de l'ancienne place du Châtelet, au milieu de la façade actuelle du théâtre Sarah-Bernhardt, la rue de la Tuerie, — ci-devant rue de l'Écorcherie, — aboutissait, après un parcours de trente-six mètres, entre les numéros 20 et 22 de la Vieille Place aux Veaux. Elle se dirigeait parallèlement à la Seine, puis, à quelques mètres de l'entrée, s'enfonçait d'environ deux mètres, au moyen d'un escalier de douze marches, branlantes et visqueuses, et se prolongeait par la rue *Basse de la Vieille-Lanterne*, innommable couloir au fond duquel croupissait la fange d'un égout : c'était le caniveau qui autrefois déversait à la Seine le sang et les détritus de l'écorcherie. De cette partie, encaissée entre les hauts murs des noires maisons, on apercevait au fond, vers la place du Châtelet, une étroite entaille lumineuse, dont la clarté s'interrompait en haut de l'escalier, laissant dans une ombre sinistre le surplus de la ruelle.

Au niveau de la rue haute, un palier de bois, muni d'un garde-fou, surplombait au-dessus des marches, donnait accès à la porte d'un bouge, dont l'hospitalité s'annonçait par une grosse lanterne portant cette inscription : *On loge à la nuit. Café à l'eau.* D'autres enseignes étaient peintes en grosses lettres sur le mur voisin : *Bains de Gesvres*, et plus bas : *Boudet, entrepreneur de serrurerie.* Au-dessous du palier, à hauteur de la quatrième marche, s'ouvrait une baie grillée de lourds barreaux, traversée au milieu par un croisillon ; une porte, à côté, permettait d'accéder de la rue basse à la maison louche. L'escalier s'interrompait en son milieu par un palier d'un mètre environ, formant repos entre les deux tronçons, le supérieur comptant sept marches et l'inférieur cinq : ce dernier obliquait à gauche pour laisser place à une autre grille, celle de l'égout, qui, venant du marché Saint-Jacques, canalisait autrefois le ruisseau rouge des boucheries, mais ne servait plus alors qu'à l'abduction des eaux ménagères. Le flux immonde, suivant la pente du sol, obliquait à droite, sous une voûte creusée dans la muraille en retour, et ce ru infect se continuait, en pente rapide, d'abord à ciel ouvert, ensuite voûté, jusqu'à la



RUE DE LA VIEILLE-LANTERNE
D'après la lithographie de Célestin Nanteuil.

Seine, dont on apercevait au loin le miroitement argentin. Cette galerie, dans laquelle un piéton pouvait circuler, avait servi naguère de refuge aux auteurs du complot des Prouvaires. En face de la baie grillée se trouvait une écurie souterraine où venaient se loger, pêle-mêle, les misérables auxquels manquaient les quatre sous requis pour l'octroi d'un « lit convenable ». De l'autre côté, au-dessus d'une voûte, où s'enfonçait, large d'un mètre, un circuit de la ruelle, une clé symbolique, peinte en jaune, servait d'enseigne à la boutique du serrurier. La plus sordide truanderie rampait dans la fange de ce dédale, repairait la nuit à l'auberge sans nom.

Au-dessus de cette lèpre médiévale, la tour Saint-Jacques haussait sa couronne dentelée aux emblèmes apocalyptiques ; les dénominations conservées à ces vieilles ruelles y ajoutaient une couleur locale qui, vingt ans auparavant, eût ravi les disciples du Petit Cénacle : c'étaient les rues de la *Vieille-Tannerie*, du *Pied de Bœuf*, de la *Tuerie*, *Vieille Place aux Veaux* et *Saint-Jacques de la Boucherie*. On accédait jadis à la rue de l'*Escorcherie*, en longeant la Prison du Châtelet, par la rue *Trop va qui dure*, devenue plus tard la *Descente de la Vallée de Misère*.

De ce lieu sinistre nous possédons mieux que de froides descriptions : des artistes, de pieux amis ont voulu en fixer pour toujours l'horreur tragique. Sans parler de la lithographie de Gustave Doré, véritable poème d'une si pénétrante allégorie, nous avons la précise eau-forte de Léopold Flameng [1], un dessin au lavis de Legrip [2], des croquis de Roger de Beauvoir, de Jules de Goncourt, de Victorien Sardou [3]. Mais la plus impressionnante vision qui nous en ait été léguée est due à Célestin Nanteuil, qui, dans une lithographie simple et nue, par quelques oppositions de blanc et de noir, a résumé l'épouvante de l'impasse de désespoir [4].

Ce fut le 26 janvier 1855, entre six et sept heures du matin, alors qu'un jour blafard commençait à filtrer sur les parois des lugubres maisons, qu'on aperçut Gérard, pendu

1. Publ. dans *Paris qui s'en va.*
2. Reproduit dans *l'Age du Romantisme. Gérard de Nerval,* par M. Tourneux.
3. Reproduit dans *la Nouvelle Revue,* 15 octobre 1902.
4. Publ. dans *l'Artiste,* 1855.

à la grille de l'escalier. Il était accroché au troisième barreau, à l'intersection du croisillon, au moyen d'un cordon mince en toile écrue, ceinture de tablier de cuisine, d'après Houssaye et Maxime du Camp, lacet blanc de corset, muni de son ferret de cuivre, d'après Nadar. La tête était couverte d'un chapeau haut de forme, l'extrémité des pieds rasait le pavé, les jambes étaient repliées, soit par un effort de traction, soit par le désir d'éviter la rencontre d'un point d'appui en touchant le sol. Une pierre se trouvait près de là, attestant la précision avec laquelle il avait procédé : pour fixer à la grille les extrémités du cordon qui entourait son cou, il était monté sur la première marche, de manière à rester suspendu dans le vide, en abandonnant ce point d'appui. Mais, pour éviter qu'un balancement ou un instinctif ressaut ne l'y pussent ramener, il y avait placé la pierre trouvée près de lui et sur laquelle il était monté, rendant ainsi impossible tout nouveau contact avec la marche : un simple coup de pied pour écarter cet appui, un bond dans le vide, et l'œuvre de mort s'était accomplie...

Vers six heures, l'hôtesse du logis borgne, qui venait de boire le réveille-matin avec un apprenti, reconduisait ce client sur le pas de la porte : « Voyez, s'écria celui-ci, qu'est-ce que ce monsieur fait donc là-bas?... — Mais c'est un homme qui est gelé », dit l'hôtesse. L'apprenti, qui s'était avancé, se recula vivement. « Non, répliqua-t-il, c'est un monsieur qui s'est pendu... » Tel est, du moins, le récit que fait Arsène Houssaye, dans un article publié en 1860, dans *Paris qui s'en va*. Longtemps après, en 1887, dans une notice sur Gérard de Nerval, publiée dans *le Livre*, Houssaye, dont la fantaisie égare parfois la mémoire, fournit une autre version : c'est une laitière, accompagnée d'un ivrogne, qui aurait la première aperçu le cadavre. L'homme, peu clairvoyant, aurait salué. « Mais vous ne voyez pas qu'il est pendu, lui dit la laitière. — On ne se pend pas avec un chapeau sur la tête », répliqua l'ivrogne...

On appela du secours : le pendu remuait encore; un de ses bras s'agitait dans un dernier réflexe... « Il faut couper la corde », dit quelqu'un. Mais, du cercle de badauds qui s'était formé autour de la grille, l'inepte objection surgit : « Mais non, il faut d'abord prévenir l'autorité ». Un

chiffonnier fut dépêché au commissariat, et l'agent requis survint enfin, coupa la corde. Nadar, qui rapporte ces détails, ajoute que le Dr Pau, faisant son service de garde nationale à l'Hôtel de Ville, accourut, et, sentant un reste de vie, pratiqua une saignée qui réussit; puis il essaya longtemps de l'insufflation buccale : il était trop tard...

La nouvelle ne tarda pas à se répandre. Victorien Sardou a raconté, depuis, qu'il s'était trouvé sur les lieux, peu de temps après la tragique découverte. Ayant appris par Constant, le concierge de l'Odéon, qu'on venait de trouver Gérard de Nerval pendu dans une ruelle voisine du Châtelet : « C'est à l'escalier », se dit-il; et il y courut. « Il y avait déjà nombre de curieux aux abords de la ruelle, voisins, passans, journalistes, commères surtout, menant grand bruit. — Il respirait encore, lui dit un sergent de ville; on aurait pu le sauver en coupant tout de suite le cordon ; mais que voulez-vous? Ces idiots croient encore que l'on ne doit pas décrocher un pendu avant l'arrivée du commissaire. — Et, dit Sardou, est-ce un suicide?... Le sergent hésitait : — Cela n'y ressemble guère. Ce chapeau sur la tête, ça a bien l'air d'une farce qu'on lui a faite ! »

Il fut presque immédiatement reconnu : on trouva sur lui quelques pièces d'identité : son passeport pour l'Orient, une lettre, deux reçus d'un asile, une carte de visite [1]; enfin... les derniers feuillets d'*Aurélia* ! Il ne lui restait qu'une pièce de deux sous, réservée sans doute à acquitter *son droit à la paille*. Le corps fut conduit à la Morgue, alors située quai du Marché-Neuf, à l'extrémité nord-est du pont Saint-Michel : l'identité étant précédemment établie, le cadavre ne fut point exposé et fut étendu dans la salle des morts. Il était alors neuf heures et demie : on procéda aux constatations, dont le résumé fut consigné sur le registre réglementaire ; nous avons été admis à consulter ce document au greffe de la Morgue : nous en donnons plus loin la reproduction (84'). On y voit qu'il avait sur lui toute sa garde-robe : un habit noir, un pantalon en drap gris-vert, des souliers vernis et des guêtres en drap gris : c'était la tenue de cérémonie qu'il portait aux soirées de son dernier voyage en Allemagne! Et, pour se défendre du froid, son pardessus étant au Mont-de-Piété, il portait

1. Celle d'Asselineau, voir note 84.

les uns sur les autres deux gilets de flanelle et deux chemises en calicot. Des chaussettes de coton roux, un col noir en soie, un chapeau noir et un mouchoir blanc complétaient sa tenue. Pauvre tenue de bohème, que le suprême insouci des exigences de la vie, plus encore peut-être que la misère, devait expliquer ! Il était étendu sur le dos, les yeux fermés, la langue effleurant les lèvres entr'ouvertes, les doigts infléchis en dedans, le visage calme, la tête légèrement inclinée sur l'épaule gauche, la pointe des pieds très en dehors [1]. On ne releva ni trace de violence, ni ecchymose, ni contusion ; un simple sillon brun autour du cou attestait la pression du lacet. Aussi le Dr Devergie, médecin inspecteur de service, fit-il consigner sur le registre, dans la colonne à ce destinée, la mention : *suicide.*

L'un après l'autre, ses amis arrivèrent. Ce fut d'abord Houssaye. Il travaillait dans son cabinet du Français, dictant, de grand matin, un rapport à son secrétaire Verteuil, lorsqu'on lui annonça que Gérard de Nerval venait d'être dépendu, rue de la Vieille-Lanterne... « Ce ne doit pas être par misère, réfléchit Verteuil, car il n'y a pas bien longtemps que je lui ai remis quinze cents francs sur *Misanthropie et Repentir...* » Houssaye courut à la ruelle ; mais le corps n'y était déjà plus; on lui dit qu'*il* était *au poste...* ou *au violon...* Il ne le trouva qu'à la Morgue, où Théophile arriva presque en même temps. La scène fut navrante. Lorsqu'on se retrouve en présence d'un être cher, que la mort vient de frapper, l'esprit n'accepte pas, tout de suite, l'irrévocable du fait suprême. On parle au mort comme si, au-dessus de la chose à jamais muette, flottait encore l'âme attardée. Ils lui prirent les mains : « Oh! Gérard, qu'as-tu fait? dit Théophile sanglotant; pourquoi n'es-tu pas venu hier te jeter dans nos bras?... [2] »

D'autres vinrent encore : Roger de Beauvoir, Busquet, Nadar, Maxime du Camp, Asselineau, Michel Lévy... La première effusion douloureuse passée, les regards se croisèrent, méfians, interrogateurs; car, si, chez la plupart, la première idée était celle du suicide, chez quelques-uns le doute naissait, grandissait : le noctambule n'était-il pas

1. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires.*
2. Arsène Houssaye, *Gérard de Nerval, Souvenirs d'antan* (*le Livre,* 1883).

tombé dans quelque guet-apens?... Chacun rassemblait ses souvenirs : qui donc l'avait vu le dernier?

Arsène Houssaye, distrait par le deuil récent de sa jeune femme, ne l'avait pas revu depuis les funérailles. Aux derniers jours de l'automne, il l'avait attiré en sa maison de Beaujon, où Mme Houssaye, qui avait pour Gérard une affection toute fraternelle, lui avait préparé un aimable logis, dans un pavillon. Mais on ne put le retenir longtemps : malgré la cordialité de ses hôtes, sa délicatesse s'effarouchait d'un séjour abusif, et il ne se sentait jamais là tout à fait chez lui... Houssaye ne le revit, et ce fut pour la dernière fois, qu'au lit de mort de sa femme. Il ne pouvait oublier l'émotion de Gérard devant le cercueil : — « Elle est partie ! » — lamentait celui-ci d'un ineffable accent, après avoir baisé la main glacée [1]. Et, de toutes les douleurs qui gémissaient autour de lui, c'était cette douleur d'ami dont l'angoisse était la plus pénétrante, qui avait apporté à Houssaye l'écho le plus intime à son propre désespoir. Gérard suivit le corps jusqu'au cimetière, le front courbé, traversé peut-être du pressentiment que bientôt il serait lui-même conduit là où il accompagnait cette jeune morte.

Le Dr Blanche relut, avec des larmes, la lettre qui, le 2 janvier 1855, lui avait porté les derniers souhaits de Gérard :

« Permettez-moi de vous écrire et de vous adresser mes vœux bien sincères pour votre bonheur et celui des personnes que vous aimez. Rien ne m'attriste comme de penser que vous pourriez m'en vouloir encore de l'irritation maladive que j'avais conservée, sortant de chez vous... Concevez seulement combien le désir de ne pas abandonner ma carrière littéraire a dû me donner d'impatience, et j'espère que vous vous réjouirez en pensant que de toutes manières je vois juste aujourd'hui. — J'ai appris que vous aviez tous les bonheurs et que votre mariage vous donnait encore une espérance à laquelle j'avais songé en vous écrivant de Leipsik. Ayez la bonté de transmettre à votre femme mes vœux et félicitations. Je vous prie de me rappeler au souvenir de votre mère et de Mme Emmanuel et de les assurer de tout mon dévouement et de tout mon respect. — Donnez, je vous prie, de mes nouvelles à Antony, et à Emmanuel, ainsi qu'à nos autres amis. Je me sens bien et je travaille, espérant que cela aura

1. Arsène Houssaye. Préface d'*Aurélia*, Lecou, 1855.

quelque résultat, en comptant de plus en plus sur l'avenir. Votre bien dévoué : G. de Nerval. Ce 2 janvier 1855.

« Pardon de vous laisser encore embarrassé de mes effets ; je ne tarderai pas à prendre un logement, n'en ayant pas trouvé à ma convenance le terme dernier. [1] »

Alfred Delvau dit l'avoir rencontré, un soir neigeux de ce dernier hiver, au fameux *Cabaret de la Canne*, sur le boulevard Montmartre. Sans le connaître, il avait engagé avec lui un entretien plein d'intérêt sur les dessous ténébreux de Paris, sur Montmartre et sa dernière vigne : puis ils s'étaient quittés, vers deux heures du matin, devenus, sans s'être nommés, les meilleurs amis du monde. Delvau, qui publiait alors, dans un journal parisien, une *Galerie des Célébrités contemporaines*, y avait consacré un premier article à Gérard de Nerval. Avant même que le second ne parût, il recevait de l'écrivain, dans les premiers jours de janvier 1855, la lettre suivante :

« Monsieur, que de choses charmantes vous avez écrites sur mes livres ! Je n'ose me sentir digne de tant d'éloges. Mais cela vient m'encourager dans un moment où j'ai besoin de m'appuyer sur ce que j'ai fait pour tâcher de mieux faire, si ma santé le permet encore. Je suis heureux de me voir soutenu par un écrivain qui parle de style en maître et qui entend si hautement la critique littéraire. J'attends le numéro prochain pour me rendre compte de l'ensemble de votre appréciation et vous en remercier pleinement, avec l'espoir de profiter de quelques sévérités, qu'il me reste à vous demander du moins. — Votre bien dévoué : Gérard de Nerval. [2] »

Le lendemain, Delvau rencontrait Gérard chez l'éditeur Bry, et apprenait ainsi le nom de l'inconnu du cabaret de Montmartre. Rien d'étrange ne lui était apparu en lui, et il se reprocha de n'avoir pas discerné « cette violette littéraire qui ne se révélait que par le parfum de ses livres ».

Théophile Gautier et Maxime du Camp avaient, eux, des souvenirs plus récens : ils se trouvaient, le 20 janvier, au bureau de *la Revue de Paris*, causant du *Capitaine Fracasse*, que Gautier songeait à commencer, lorsqu'ils virent entrer Gérard, vêtu d'un chétif habit noir, alors que

1. Lettre inédite. Collect. Henri Houssaye.
2. Alfred Delvau, *Gérard de Nerval.*

la neige couvrait Paris et qu'une bise cinglante faisait draper les manteaux aux flancs des passans. — « Vous êtes bien peu vêtu pour un froid pareil, — lui dit Maxime du Camp. — Mais non, répondit Gérard, j'ai deux chemises; rien n'est plus chaud. » Gautier à son tour insista : « Il tombe des pleurésies et il souffle des angines. Il y a ici des gens qui ont plusieurs paletots et qui seraient enchantés de t'en prêter un jusqu'à ton dernier jour ! — Non, dit encore Gérard, le froid est tonique ; les Lapons ne sont jamais malades. » Puis, avec un peu d'exaltation, mais de son ton habituel, mi-railleur, mi-convaincu, il parla de sa descendance de Foulques Nerra, dont il voulait écrire l'histoire, du tétragramme de Salomon, dont les mâles de sa famille portaient le signe à gauche, sur la poitrine. Enfin, sortant de sa poche un papier, dont il tira un cordon étroit, en fil écru : « Voilà, dit-il, ce que je viens d'acheter : c'est la ceinture que portait Mme de Maintenon, quand elle faisait jouer *Esther* à Saint-Cyr. » C'était le cordon qu'on avait trouvé six jours plus tard, serré autour de son cou, attaché à la grille de l'impasse maudite ! Ils sortirent tous trois ; les roues des voitures craquaient dans la neige amoncelée. — « Viens dîner avec moi, Gérard, — supplia encore Théophile, — je te ferai manger un *risotto.* » — « J'ai une chambre pour vous à la maison », dit à son tour Maxime du Camp. Gérard tira de sa poche une pièce de vingt francs : — « Merci, je n'ai besoin de rien, répondit-il, j'ai ma semaine. » Et il disparut... [1]

Le cordon funeste, dont parlent ici Théophile et du Camp, un autre témoin, Saintine, l'auteur de *Picciola*, déclara l'avoir vu entre les mains de Gérard, à une date antérieure, trahissant peut-être une plus longue préméditation.

« L'automne qui a précédé, dit Saintine, je passais avec lui une après-midi à Enghien et Montmorency, en compagnie de Gozlan, Houssaye et quelques autres ; Lecou voulut nous faire les honneurs de la forêt. Gérard fut charmant, d'un naturel aimable et presque gai. Étayé d'un esprit subtil et d'un savoir étendu, sa raison bronchait facilement entre ces deux appuis, comme une cloche trop facilement mise en branle par le premier vent qui souffle. Sans mal penser de la vie, il paraissait assez disposé à en finir, non par dégoût, mais pour savoir ce qui doit lui succéder.

1. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires.*

Deux mois plus tard, en janvier 1855, je le rencontrai chez Lecou, — le Renduel de l'époque, — pour lequel il avait entrepris *les Nuits de Paris*. En tirant son mouchoir, il fit tomber un bout de corde : — « Qu'est cela? lui dis-je. — C'est la jarretière de Marguerite de Valois », répondit-il.[1] »

D'autres ont dit : la jarretière de la duchesse de Longueville.

Paul Lacroix racontait ensuite avoir reçu, le 23 janvier, la visite de Gérard. Celui-ci lui apportait une liste de ses œuvres complètes que devait publier Dutacq [2]. « Ce jour-là, dit le bibliophile Jacob, le pauvre garçon était presque fou ; mais il n'avait jamais eu plus d'esprit et de bonne humeur. Il me quitta en me priant de lui faire donner un acompte sur cette édition et je ne l'ai plus revu... »

A leur tour, Georges Bell et Philibert Audebrand dirent l'étrange soirée que, le 24, ils avaient passée avec Gérard chez Mme Béatrix Person, du Théâtre Historique, sœur de l'acteur Dumaine [3]. Après la lecture de quelques scènes du *Fils Nocturne*, pièce que venait de recevoir l'Ambigu, et dans laquelle Mme Person avait un rôle, Gérard s'était montré d'une gaieté singulière, un peu forcée. Il mêlait des traits d'humour et des vers de Ronsard ; puis il chanta quelques-unes de ces vieilles chansons qui avaient bercé son enfance. Telle ronde du Beauvoisis, dite avec des intonations locales, ravit spécialement les convives. Sans doute, à la douceur plaintive de ces vieux airs, il sentait toute sa jeunesse de rêves et d'amour repasser une dernière fois dans ses souvenirs.

En s'en retournant, Gérard s'arrêta rue Dauphine pour acheter un pain d'un sou à la boulangerie Cretaine et se sépara de ses amis.

Le même jour, la tante Labrunie, si maternelle à son cher Gérard, et qui l'attendait chaque soir, ainsi qu'elle l'avait promis au Dr Blanche, reçut le billet suivant, où transparaît l'accent des paroles suprêmes :

« Ma bonne et chère tante, dis à ton fils qu'il ne sait pas que tu es la meilleure des mères et des tantes. Quand j'aurai triomphé

1. Arsène Houssaye, *le Livre*, 1883.
2. Paul Lacroix, *Le dernier autographe de Gérard de Nerval* (*l'Intermédiaire*, 16 mars 1869).
3. Philibert Audebrand, *Petits mémoires du XIXe siècle.*

de tout, tu auras ta place dans mon Olympe, comme j'ai ma place dans ta maison. Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche. [1] »

Le matin, il écrivait à un ami de venir le réclamer au poste de police du Châtelet. Cet ami était un de ses camarades de noctambulisme, qu'il choisissait, sans grand discernement, et dont tout le mérite consistait sans doute à savoir l'écouter : il s'appelait Louis Legrand, était commissionnaire en exportation, passage Vero-Dodat. Dans *le Mousquetaire*, Dumas parle d'un nommé Millot, demeurant rue de Richelieu, 41, dont Gérard se serait réclamé au poste de police. Houssaye a raconté l'épisode dans son article de *Paris qui s'en va* : Gérard avait passé la nuit dans un cabaret des Halles pour achever un *Paris la nuit*, que lui avait commandé *la Revue de Paris* [2], ou *l'Illustration*, suivant la relation de Busquet [3]. Il rêvait de Gringoire et de tableaux nocturnes du vieux Paris, lorsque éclata une rixe entre escarpes : une razzia de police fit place nette et conduisit la bande au violon. Gérard, interpellé, avait décliné ses qualités. — « Que faites-vous ici ? lui demanda le sergent. — Je pense », répondit-il. On crut qu'il se moquait, et, après l'avoir fouillé, on lui objecta qu'il était sans ressources. — « C'est vrai, mais j'ai réglé le café que je viens de prendre. — Qu'importe ! vous irez au violon », conclut le sergent. Il y avait achevé la nuit et fini par s'endormir, malgré le froid. — « Mais, mon pauvre Gérard, lui dit Legrand, vous êtes gelé... — Non, répondit-il, mais j'ai faim ! — Eh ! bien, nous allons déjeuner ; voulez-vous venir à la maison? — Oh ! non, je ne veux pas aller de ce côté. J'irai ce soir entre chien et loup. Comprenez : j'ai mis mon manteau au Mont-de-Piété. » Chemin faisant, il raconta les incidens de la nuit : « Avec nous, dit-il, il y avait trois enfans : l'un d'eux s'est endormi en chantant une vieille chanson. Je voulais écrire à Théophile et à Houssaye, mais ils sont déjà venus à pareille aventure... — Voyez-vous toujours votre père? — Oui, je dîne avec lui tous les jeudis. — Pourquoi avez-vous engagé votre manteau? — Par

1. Publ. par Arsène Houssaye, *le Livre*, 1883.
2. Arsène Houssaye, *Paris qui s'en va.*
3. Alfred Busquet, *le Temps*, 10 août 1881. On sait que ce travail était destiné à l'éditeur Lecou.

esprit d'ordre : il faisait si beau, il y a huit jours, que je croyais le printemps revenu. Et puis le Mont-de-Piété garde si bien les habits d'hiver !... J'irai voir mon père ce soir : ne vous inquiétez pas de moi. J'ai de l'argent à toucher chez les libraires et dans les journaux. » Ils entrèrent dans un restaurant de la rue des Prouvaires. Gérard, d'abord assez joyeux, retomba bientôt dans ses sombres pensées ; *le Rêve et la Vie* lui revenait à l'esprit : « Je suis désolé, dit-il. Me voilà aventuré dans une idée où je me perds. Je passe des heures entières à me retrouver. Je n'en finirai jamais... Croyez-vous que je puisse écrire à peine deux lignes par jour, tant les ténèbres m'envahissent? Or le commencement a paru dans *la Revue de Paris.* Si je ne continue pas, on va dire encore que je suis fou... » Après le déjeuner, Gérard accompagna son ami jusqu'au passage Vero-Dodat : Legrand avait pu lui faire accepter une pièce de cinq francs. Ils se séparèrent, le poète pour entrer dans un café du passage, l'ami pour regagner sa demeure. Mais à peine celui-ci avait-il fait quelques pas qu'une idée subite, peut-être quelque pressentiment, le fit retourner vers Gérard ; il le supplia de venir chez lui, puis, ne pouvant l'y décider, essaya de lui faire accepter quelque argent de plus. « Non, dit Gérard, vous m'avez prêté cent sous : c'est plus qu'il me faut *pour attendre...* [1] »

Alfred Busquet introduit dans le même récit certaines particularités qui tendraient à fortifier l'hypothèse d'un meurtre [2].

Rappelant les stations de Gérard au divan Le Pelletier et les entretiens dont *Paris la nuit* faisait le principal objet, il revient sur la documentation réelle et les expériences auxquelles recourait l'auteur, ne dédaignant pas de visiter les pires repaires, fréquentant Paul Niquet et ses habitués, couchant *à la carde*, pour mieux se mêler à la vie des malandrins. Or, ceux-ci avaient fini par regarder d'un œil méfiant le « monsieur » en redingote auquel la police témoignait des égards, qu'on relâchait avec un salut lorsque d'aventure il se trouvait compris dans une rafle. De là à le considérer comme un faux frère, un *mouton* chargé d'un service spécial de la *Rousse*, il n'y avait qu'un pas. Aussi

1. Arsène Houssaye, *Paris qui s'en va.*
2. Alfred Busquet, *le Temps,* 10 août 1881.

lorsque, le matin du 24 janvier, on le vit encore, sur l'intervention d'un autre bourgeois, relaxé avec déférence, ce fut au milieu des murmures et même des menaces les plus directes des camarades retenus prisonniers qu'il sortit du bureau de police. Faut-il s'étonner ensuite que, retrouvé par ses *amis* de la veille dans le bouge de la rue de la Tuerie, il ait été dépêché sans merci? Une pression du col un peu vive par une main expérimentée avait suffi peut-être à la besogne, qui, sur le pauvre rêveur sans défense, avait dû s'accomplir proprement et sans traces révélatrices. Le lacet trouvé sur lui aurait ensuite fourni aux assassins l'idée du simulacre de pendaison destiné à mettre la justice en défaut. Une plaisanterie de l'un des escarpes aurait enfin consisté à coiffer le cadavre de son chapeau haut de forme, la présence de ce couvre-chef ne pouvant d'ailleurs se concilier avec les préparatifs et l'exécution d'un suicide. La comtesse Dash résume, à peu de chose près, un récit semblable, qu'elle prétend, sans grande vraisemblance, tenir de Méry [1].

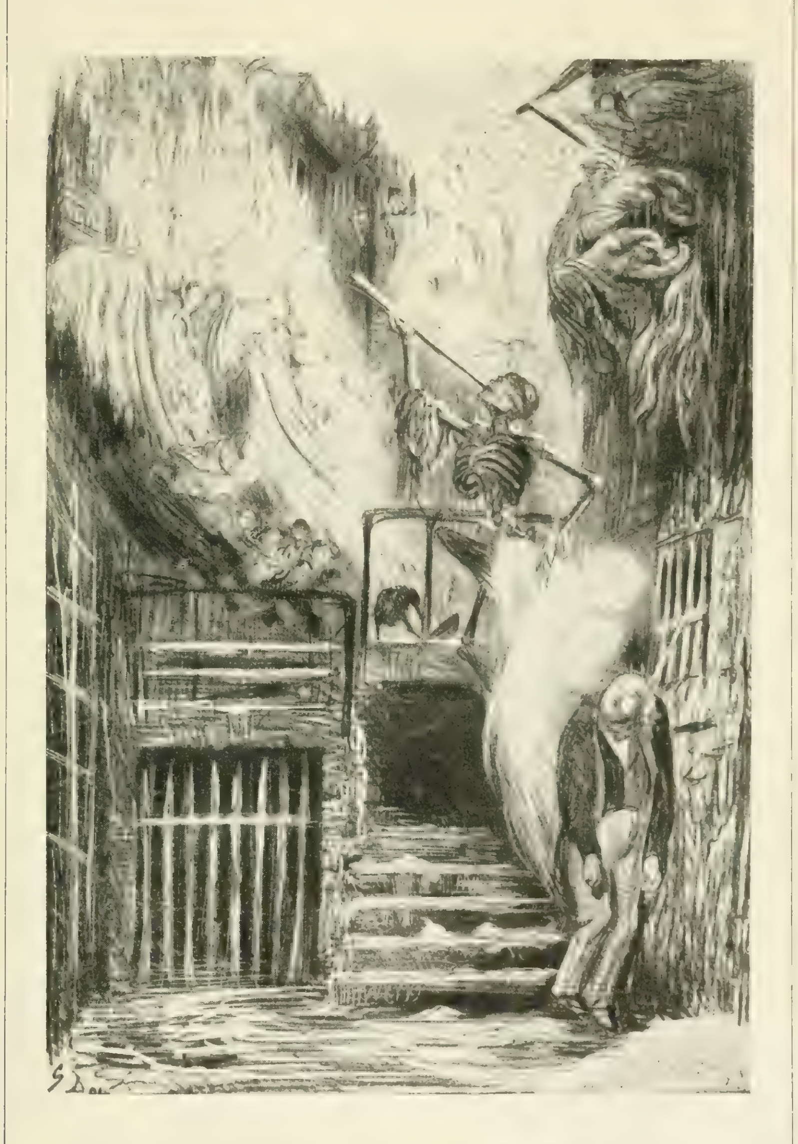
On sut encore par Asselineau (85) que Gérard s'était présenté chez celui-ci, rue de Savoie, le 25 au matin, et lui avait emprunté sept sous, — il n'avait voulu rien de plus ! — pour aller à son cabinet de lecture habituel. « Je ne sais ce qui va m'arriver, dit-il, mais je suis inquiet. Depuis plusieurs jours, je ne puis littéralement plus écrire une ligne. Je crains de ne plus pouvoir rien produire... Je veux encore une fois essayer aujourd'hui. »[2] Qui pourrait se méprendre au sens de ces paroles, accentuant encore les propos tenus la veille à Louis Legrand? Et cette préoccupation de n'emprunter que les quelques sous nécessaires à sa dernière expérience ne trahissait-elle pas, chez cette conscience scrupuleuse, le sentiment que, pour la première fois, il ne pourrait pas rendre ?

A la fin du jour, il se présenta au Théâtre-Français, mais Houssaye était absent, et il s'en alla sans mot dire. A partir de ce moment, on ne sait plus rien de certain. Les témoignages manquent, et l'enquête de police a été anéantie par les incendies de la Commune. Cette enquête établissait, disent ceux qui prétendent en avoir gardé mémoire, que

1. C^sse^ Dash, *Mémoires des autres*, t. VI.
2. Ch. Asselineau, *Indépendance belge*, du 27 janvier 1871.

Gérard avait dîné dans un cabaret des Halles, puis était entré successivement dans deux ou trois maisons peu sûres, enfin avait été interpellé par une ronde de police, sur la place Baudoyer, à deux heures du matin. Il faut s'en tenir à cette tradition qu'on ne peut plus vérifier. Le reste est enseveli dans le mystère de cette nuit affreuse : la ville était déserte sous la neige ; il gelait à dix-huit degrés, et la bise gémissait comme une plainte d'agonisant... La Seine était tout près ; mais le fleuve *charriait*, et son lit tumultueux et glacé parut, sans doute, à celui qui voulait mourir, un trop horrible tombeau... Quelle pensée le conduisit alors vers l'escalier de ténèbres, que n'éclairait même plus, à cette heure de nuit, la sinistre lanterne? Il devait connaître depuis longtemps ce lieu, digne de l'intéresser à plus d'un titre : ce quartier d'abord, cette lèpre médiévale, où serpentaient les ruelles aux appellations archaïques, avaient dû l'attirer bien des fois ; il y avait rêvé des échoppes de maléfices et de l'ouvroir de sorcellerie de Nicolas Flamel ; puis, à l'entrée de la place du Châtelet, un marchand de couleurs avait installé, comme enseigne, sous verre, découverte en son cercueil enluminé, une vraie momie venue d'Égypte... Plus loin, sautillant sans cesse du palier de la maison borgne à l'escalier, un corbeau apprivoisé, un lamentable corbeau, faisait entendre à peu près ces mots : « J'ai soif ». Cet accessoire fatidique devait avoir sa place obligée dans tous les récits du drame, et le piteux « J'ai soif » devenir le mélancolique « *Never more!* » du corbeau d'Edgar Poë... Oh! les débauches verbales et les homélies farouches que le choix de ce lieu et ce trépas congruant n'eussent pas manqué, vingt ans auparavant, d'inspirer à Pétrus Borel et à ses frères de romantisme (86) !

On peut croire cependant qu'en s'engageant dans la ruelle, Gérard n'ait pas immédiatement conçu la pensée du suicide, mais que, las, grelottant sous la bise, il ait d'abord songé à l'hospitalité du bouge. L'hôtesse, interrogée par le juge d'instruction, déclara, en présence de Houssaye, que, le matin, voyant le pendu, elle n'avait pas reconnu un de ses habitués, mais que, dans la nuit, vers trois heures, on avait frappé à sa porte... ; elle regrettait bien de n'avoir pas ouvert, mais elle avait tous ses lits pleins, et puis, elle ne pouvait pas savoir : « Vous comprenez, — ajouta-t-elle,



RUE DE LA VIEILLE-LANTERNE

D'après la lithographie de Gustave Doré.

— on a son monde, son va-et-vient, on ne s'inquiète pas des gens du dehors... [1] »

Alors il était descendu vers le cloaque, où, du moins, la bise serait moins âpre, et, pendant trois mortelles heures, il avait encore supporté de vivre : peut-être s'était-il endormi. Mais quand, le matin, il avait aperçu, là-haut, entre les murs noirs, l'étroite échancrure de ciel s'éclairer d'un jour livide, il avait frémi à la pensée de retourner parmi les hommes... Allait-il donc recommencer l'inutile combat, sa belle flamme éteinte, les Muses enfuies, les Cydalises mortes, voué à la dégradante et inéluctable misère?... Le destin sans doute l'avait conduit là, rue de la *Tuerie* ou de la Vieille-Lanterne, entre la momie et le corbeau, sous la clef symbolique, un jour funeste : le vendredi, à une date fatidique : le 26, deux fois treize... Le hasard seul avait-il à ce point compliqué l'écheveau des fatalités? Évidemment l'heure était sonnée : la mort l'appelait de ses bras maigres, souriante, auxiliatrice...

Si, en cet instant, quelque impulsion délirante n'emporta pas sa volonté, s'il put peser, d'un lucide jugement, la responsabilité de sa mort, il ne dut pas lui venir à l'esprit qu'il transgressait la loi divine ou qu'il manquait à un devoir humain. Celui dont nulle action mauvaise ne ternit l'existence, dont la droite conscience s'alarmait de la plus légère faute, n'avait pu céder qu'à la fatalité ou à ce qu'il croyait être un ordre des dieux. La sérénité extatique que son visage conserva dans la mort semblait attester que son âme s'était enfuie doucement, sans révolte ni colère. Devant ses yeux mourans, l'horrible décor s'était évanoui ; peut-être avait-il vu, comme en la lithographie de Doré, s'entr'ouvrir le beau paradis, où l'attendaient les Cydalises, où le conviaient les douces Muses, dont il entendait bruire le chœur aérien :

L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux ;
Flambeaux éteins du monde,
Rallumez-vous aux cieux...

Parmi les amis de Gérard, il en est peu qui se soient montrés crédules à la thèse du suicide. On eut beau invoquer

1. Arsène Houssaye, *Paris qui s'en va.*

les témoignages recueillis, les paroles des derniers jours, l'expression sereine et apaisée du visage, l'absence sur le corps de toute trace de lutte ou de blessure (87) ; vainement on fit remarquer que des assassins, assez habiles et assez prudens pour expédier leur homme sans violences apparentes, n'auraient pas ensuite audacieusement pendu le cadavre à la porte même de la maison du crime, alors surtout que le couloir voûté, conduisant à la Seine, leur offrait un moyen sûr de le confier à l'oubli du fleuve. Bref, il y avait, en faveur du suicide, ce qu'en langage judiciaire on appelle des présomptions graves, précises et concordantes, alors que l'hypothèse du meurtre apparaissait dénuée de toute vraisemblance. Cela n'empêcha pas Roger de Beauvoir et surtout Dumas d'affirmer que le pauvre Gérard avait succombé dans un guet-apens. Busquet apporta plus tard l'appoint du témoignage que nous avons relaté. Mais, ce qui surprend davantage, c'est que Théophile Gautier, bien que paraissant, en ses deux notices, admettre qu'il y ait eu suicide, ait toujours soutenu oralement que Gérard avait été victime d'un assassinat. Nous ne nous en sommes pas tenu aux dires d'Arsène Houssaye et nous avons fait appel aux souvenirs de Mme Judith Gautier. Or, celle-ci nous a confirmé, — ce que d'ailleurs elle énonce brièvement dans son *Collier des Jours* — la croyance tenace, qu'a toujours gardée son père, à une intervention criminelle dans la mort de Gérard.

Quant à Houssaye, sa conviction était moins nette : « J'ai cru aussi au suicide, dit-il, et je me suis contredit plus d'une fois ». Des doutes lui sont d'abord venus, en ne retrouvant pas, sur le cadavre, les petites médailles cabalistiques, non plus que la montre offerte à Gérard au dernier jour de l'an par sa bien-aimée tante, Mme Labrunie. Plus loin il conclut ainsi : « Un dernier mot !... Gérard a été pendu : mon sentiment, plutôt que ma raison, me fait parler comme Théo... »

Leur sentiment... — tel est bien le vrai mot ; — leur piété les incita peut-être à préserver de l'opprobre du suicide la mémoire de l'ami ; mais, d'autre part, ils n'admettaient pas que Gérard eût pu céder au désespoir, car c'était reconnaître, dans le drame de la rue de la Vieille-Lanterne, une part de misère et d'infortune qu'ils n'avaient su ni

deviner ni secourir. Or, si attentive qu'eût été leur sollicitude, si empressés qu'ils se fussent montrés à héberger le nomade, à lui tendre leur bourse aux heures de détresse, ils se reprochaient de n'avoir pas fait plus encore, de n'avoir pas prévu un dénouement qu'un peu de vigilance eût sans doute prévenu. Ils ne concevaient pas que Gérard fût à bout de ressources, alors, disaient-ils, que sa copie était reçue partout sans examen, que les revues les moins accessibles lui étaient ouvertes, qu'une avance était toujours prête chez ses éditeurs, sur la seule promesse d'un manuscrit et qu'aux heures d'instante pénurie, il trouvait encore, à la caisse de *la Revue de Paris* et du *Mousquetaire*, et surtout à celle de la Comédie-Française, le louis indispensable aux plus immédiates nécessités. Cependant il n'acceptait, le plus souvent, que ce qui pouvait lui être dû, ou ce qu'il était certain de pouvoir rendre. Les avances qu'il touchait avaient leur rigoureuse imputation et le louis qu'il recevait fréquemment de Houssaye était passé au débit de *Misanthropie et Repentir*, ou du *Don Japhet d'Arménie*, de Scarron, qu'il était chargé de refaire pour la Comédie. Il n'aurait certes pas consenti longtemps à se faire héberger par ses amis, ni à vivre, sans compensation, à leurs dépens. Il n'avait du bohème que le dédain de l'argent et l'insouci des besoins futurs ; mais la conscience d'une dette troublait son repos et sa délicatesse répugnait au moindre parasitisme. C'est ce qui rend si angoissant le combat acharné des derniers jours, son effort à ressaisir la pensée défaillante, à se soustraire aux ténèbres qu'il sentait de plus en plus envahissantes.

L'emprunt d'une pièce de cinq francs, ou même de quelques sous, qu'il faisait la veille de sa mort, ne permettait plus de contester l'affreux dénûment ; mais cette misère apparut encore avec une plus douloureuse évidence, lorsque Méry raconta la visite que Gérard avait tenté de lui faire le 24 : ne l'ayant pas rencontré chez lui, il avait tiré un sou de sa poche et, après y avoir tracé une croix avec son canif, l'avait confié au valet de Méry, en lui disant : « Jean, aussitôt que votre maître rentrera, vous lui remettrez ce sou de ma part... » Pour qui connaissait Gérard, il n'y avait pas à se méprendre sur la signification de ce présent ; et Méry ne s'y méprit pas : « N'en

déplaise à Théophile Gautier, dit-il, je crois que Gérard avait voulu faire entendre un cri de misère. Ce sou est la forme symbolique qu'il a donnée à sa plainte... C'était comme s'il eût dit : Méry, voilà mon dernier sou ; si l'on ne m'en tend pas d'autres, je mourrai de faim. » Ce sou fut offert par Méry à Alphonse Royer, qui le conserva pieusement dans un médaillon. [1]

Mais le dénûment présent n'aurait pas suffi à expliquer cette fin, s'il ne s'y était mêlé l'angoisse de la misère future, l'épouvante du naufrage spirituel, pire que le trépas immédiat... Et, ajoute Houssaye, si Gérard s'est abandonné à la désespérance, c'est surtout parce qu'il était *seul* et que le V*æ soli* est une impitoyable loi humaine. Que n'avait-il rencontré le dévouement de quelque pauvre fille, qui, comme la Juliette d'Henri Heine, l'aurait veillé avec cette tendresse dévote qu'éprouvent parfois les âmes simples pour les poètes ! Mais quelle femme eût pu toucher ce cœur, en chasser le fantôme qui y régnait d'un si exclusif pouvoir? (88)

Il y eut peut-être de toutes ces causes réunies dans cette brusque démission de la vie. Mais l'explication préférée des poètes, peut-être la seule vraie, est celle qu'a donnée Paul de Saint-Victor : « Il est mort, on peut le dire, de la nostalgie du monde invisible : ouvrez-vous, portes éternelles ! et laissez entrer celui qui a passé son temps terrestre à languir et à se consumer d'attente sur votre seuil. [2] »

Le suicide reste, hélas ! la seule admissible solution de l'énigme. Le commissaire de police en avait fait la conclusion motivée de son procès-verbal ; le Dr Pau, qui avait tenté sur le corps quelques pratiques de sauvetage, avait émis le même avis. Enfin le Dr Devergie, médecin-inspecteur de la Morgue, très familier sans doute avec ce genre de vérification, faisait consigner, sur le registre du greffe, la mention : *suicide*. Le lendemain 27, Houssaye, encore préoccupé des objections de ses amis, écrivit au commissaire de police pour réclamer un supplément d'enquête. Ce magistrat, nommé Blanchet, avait débuté dans l'université et fut reconnu par Maxime du Camp pour l'ancien pion de garde, préposé aux arrêts du collège Saint-Louis, lorsqu'il

1. Philibert Audebrand, *Petits mémoires : le sou de Gérard de Nerval.*
2. Paul de Saint-Victor. Préface de *la Bohême Galante.*

Mon cher Houssaye

J'ai du malheur je viens de faire une
chute très forte j'ai la poitrine fortement
percutée et gonflée et un genou très en
dommagé. Croyez que ce n'est nullement
une raison pour ne pas être prêt pour
la Revue j'avais fait la moitié de l'article
je vais me remettre à la traduction que
j'avais interrompue pour cela. Enfin
ce sera pour le second numéro. Je regrette
cet accident quoique grave et douloureux
surtout parce qu'il me donne l'air de
vous abandonner dans le danger
mais croyez à ma parole et que
je suis fâché de vous laisser partir
les premiers. Les dieux l'ont voulu

Votre affectionné

Gérard

LETTRE DE GÉRARD A ARSÈNE HOUSSAYE POUR LUI FAIRE PART DE L'ACCIDENT QUI LUI EST ARRIVÉ A MONTMARTRE (25 Septembre 1851). Voir p. 250.

Ville de Paris

Section St Merry

VILLE DE PARIS
COMMISSAIRE
DE
POLICE
Son SAINT-MERRY

Monsieur,

Je m'empresse de vous informer que toutes les informations que j'ai prises, au reçu de votre lettre en date d'hier, n'ont fait que me confirmer dans la pensée que Mr Gérard de Nerval s'est suicidé, ainsi que je l'ai constaté dans mon procès-verbal.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Commre de police,

29 Janv. 1855. Blanchet

Monsieur Arsène Houssaye.

s'en évada. Houssaye reçut, le lendemain, la réponse suivante :

« Monsieur, je m'empresse de vous informer que toutes les informations que j'ai prises, au reçu de votre lettre en date d'hier, n'ont fait que me confirmer dans les pensées que M. Gérard de Nerval s'est suicidé, ainsi que je l'ai constaté dans mon procès-verbal.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« *Le Commissaire de police.*
EUG. BLANCHET.

« Le 29 mars 1855.[1] »

Que faut-il de plus? Et quelle plus entière certitude pourraient apporter les pièces détruites de l'enquête?

On a dit cependant que l'hypothèse du meurtre avait été mise en avant pour vaincre les scrupules de l'autorité religieuse, qui eût pu refuser au suicidé les prières de l'Église. Il ne semble pas que ce subterfuge fût nécessaire. Aux premiers mots qui lui furent prononcés, le vicaire de service à Notre-Dame aurait simplement demandé : « Quelqu'un a-t-il vu ce malheureux se pendre? — Non, personne. — Alors, notre devoir est de supposer qu'il a été victime d'un crime. » Telle est la relation de Maxime du Camp. Arsène Houssaye raconte, de son côté, qu'étant allé, la veille des obsèques, trouver l'archevêque de Paris, celui-ci lui aurait simplement demandé, pour la bonne règle ecclésiastique, une lettre du Dr Blanche. Cette lettre, la voici :

« Monseigneur,

« M. Labrunie (Gérard de Nerval), âgé de quarante-cinq ans, né à Paris, homme de lettres, a été atteint, à plusieurs reprises, ces dernières années, d'accès d'aliénation mentale, pour lesquels, mon père et moi, nous lui avons donné des soins. Vers la fin, le 12 octobre 1853, M. Gérard de Nerval m'a été amené dans un état de délire furieux ; après sept mois de traitement, il a fait un voyage de convalescence en Allemagne ; peu de temps après son retour, il est retombé malade et, le 8 août 1854, il m'a été de nouveau confié. Cette dernière crise a été moins longue, et, le 19 octobre, sur ses instances, je l'ai remis à sa tante, Mme Labrunie, qui, prévenue par moi que M. Gérard avait toujours besoin

1. Document inédit. Collect. Henri Houssaye.

d'une certaine surveillance, s'est engagée à le recueillir et à s'occuper de lui. En effet, M. Gérard de Nerval n'était pas assez malade pour qu'on pût le retenir, malgré lui, dans une maison d'aliénés, mais, depuis longtemps, pour moi, il n'était plus jamais sain d'esprit. Se croyant la même énergie d'imagination et la même aptitude au travail, il comptait pouvoir vivre, comme autrefois, du produit de ses œuvres ; il travailla plus que jamais, mais fut-il déçu dans ses espérances? Sa nature indépendante et sa fierté de caractère s'opposaient à ce qu'il voulût rien recevoir, même des amitiés les mieux éprouvées. C'est sous l'influence de ces causes morales que sa raison s'est de plus en plus égarée ; c'est surtout parce qu'il voyait sa folie face à face. Je n'hésite pas à vous déclarer, Monseigneur, que c'est certainement dans un accès de folie que M. Gérard de Nerval a mis fin à ses jours.

Émile Blanche.

« Paris, le 27 janvier 1855. [1] »

Le corps fut réclamé par la Société des Gens de lettres, et l'administration du Théâtre-Français, sur l'initiative de Houssaye, se chargea des obsèques. Le Dr Labrunie, informé de la mort de son fils par Auguste de Châtillon, n'en parut pas éprouver une grande émotion : « Ah ! le *jeune homme* est mort, aurait-il simplement répondu ; le pauvre garçon ! je le regrette fort, c'était un bon sujet. Pauvre *jeune homme* ! Il venait de temps en temps, par intervalles. Et dites-moi, monsieur, comment vont se faire ses funérailles? » Châtillon lui expliqua que ses amis s'en étaient chargés : « Eh bien ! c'est pour le mieux, — répliqua le docteur, — car, à mon âge et avec ma santé, il me serait difficile de veiller à ce devoir. Ah ! le pauvre *jeune homme* ! » Certes le Dr Labrunie ne fut jamais un père bien tendre ; convient-il toutefois de lui faire grief de ce que, débile octogénaire, il ait accepté, avec l'apathie résignée des vieillards, un malheur auquel peut-être l'avait préparé dès longtemps la vie singulière de son fils? Cette existence bohémienne, que lui, vieux soldat à l'esprit ordonné, ne devait pas aisément comprendre, il semble bien cependant l'avoir excusée, car il n'apparaît pas qu'aucun dissentiment grave ait jamais désuni le père et le fils. Or ne faut-il pas être touché de l'apparente intimité que laissent supposer la correspondance assidue et les visites régulières de Gérard,

1. Publ. par Arsène Houssaye, *le Livre*, 1883.

enfin le repas hebdomadaire que l'enfant prodigue venait, en dehors de ses voyages, prendre à la table paternelle? Cela, croyons-nous, devrait suffire à absoudre le Dr Labrunie du grief de coupable indifférence et de sécheresse de cœur dont il fut peut-être injustement chargé (89).

Le 30 janvier, à midi et demi, le service funèbre fut célébré à Notre-Dame. Tout ce que Paris comptait de poètes, d'écrivains et d'artistes illustres se réunit dans la nef vénérable, et suivit, en nombreux cortège — plus de trois cents personnes, estima-t-on, — la dépouille du bon Gérard au Père-Lachaise. Jamais héros populaire n'avait été conduit au tombeau avec une tristesse plus émue et des larmes plus sincères. Sur le parcours, la foule s'étonna de cette longue théorie d'hommes célèbres, qui, le front penché sous le poids de leur commune douleur, semblaient suivre le cercueil de quelque proche bien-aimé. On vit Théophile Gautier, souffrant d'un abcès à la gorge, accompagner son ami, la tête enveloppée d'un foulard jaune qui rendait plus livide encore la pâleur de son teint...

Qui donc n'aurait aimé, n'aurait pleuré Gérard?... Il n'avait aucun des défauts qui froissent et éloignent les hommes : il ne connaissait ni l'orgueil ni l'envie. Nul, parmi la gent irritable des poètes, ou les susceptibles confrères de la presse et du théâtre, n'aurait pu formuler contre lui ombre de grief : loin de nuire à la gloire ou au succès d'autrui, il ne cherchait qu'à s'effacer, qu'à demeurer obscur, cédant le pas, sur le livre ou l'affiche, au plus médiocre collaborateur, laissant parfois les autres s'affubler de ses dépouilles. Et la bonté chez lui s'entourait de tant de grâce ! On se rappelle la lettre à Mme de Solms !... Son amitié ne se bornait point aux faciles effusions dont maints artistes sont si aisément prodigues, mais s'affirmait dans l'épreuve par un besoin de se dépenser, de se sacrifier. S'agissait-il de servir l'intérêt, d'assurer le succès d'un camarade, il n'était peines ni démarches qu'il n'acceptât. Pour remplacer Théophile dans son service de critique, lui, le nomade qui ne put jamais s'astreindre à un travail régulier, s'enferma quinze jours de suite, exécuta, avec une ponctualité de bureaucrate, le labeur de son ami. Alphonse Karr nous l'a montré, pendant leur collaboration au *Journal*, assumant toute la besogne, couchant sur les tables

d'imprimerie, pour permettre à son directeur d'aller se reposer dans son jardin de Sainte-Adresse[1]. Busquet fut frappé d'une attaque de choléra, en 1848 : il vit, le lendemain, Gérard installé à son chevet, souriant et causant de poésie, sans souci de l'horrible contagion. Et que de délicatesse et de suavité il apportait à servir ses amis, à se rappeler à leur souvenir : une fleur, un présent symbolique, une apparition hâtive et joyeuse comme un vol d'hirondelle, suffisaient le plus souvent à affirmer qu'il n'oubliait pas...

Francis Wey, l'un de ceux qui avaient le mieux éprouvé cette douceur d'âme, prononça sur la tombe les paroles d'adieu (90). Le corps fut inhumé dans une *concession conditionnelle* acquise la veille par M. Godefroy, directeur de la Société des Gens de lettres, le même que nous avons vu, quelques mois auparavant, intervenir pour la sortie de Gérard de la maison de Passy. Mais le généreux élan qui s'était manifesté à la première heure, n'aboutit, hélas ! qu'à un imparfait résultat. Dans *le Mousquetaire* du 30 janvier, Méry et Dumas étalaient, en première page, un pompeux colloque pour régler le sort des cendres de Gérard, s'attribuant respectivement, il va de soi, tout le mérite de l'initiative :

« Mon cher Dumas — écrivait Méry en tête du journal — vous êtes toujours en verve de bonnes actions ; il faut que vous trouviez, cette fois, non pas un monument, mais deux mètres carrés d'argile, une pierre et une croix pour notre pauvre ami Gérard de Nerval. Je me garderai bien de vous donner une idée, vous inventez tout de suite quand il s'agit de trouver le vil argent pour une œuvre noble. Cependant, je hasarderai ceci : nos bons amis, Alphonse Royer et Marc Fournier, pourraient donner des représentations sur leurs théâtres, où Gérard de Nerval a obtenu de beaux succès. Il faut si peu pour poser une pierre sur une fosse. *Tibi et tuis.* — MÉRY. »

Suivait une pièce de vers du même Méry, dont la hâtive improvisation ne peut excuser la médiocre qualité :

Il est mort !... Tôt ou tard le malheur se décide,
Mort dans l'étouffement de janvier homicide...
Etc....

1. Alphonse Karr, *le Livre de Bord.*

Le reste est à l'avenant... Mais, dans la colonne voisine, en regard de la requête de Méry, le roi du roman-feuilleton répondait à son compère par un geste glorieux à la Porthos :

« Cher Méry, ce que vous proposez est la chose la plus facile du monde. J'ai le marbre. Je le donne.

« Deux ou trois cents francs suffiront à tailler la pierre et à y graver l'inscription. Quant au terrain, il est acheté, je crois, par la Société des Gens de Lettres.

« Nous dînons demain chez Rachel. Après le dîner, vous ou moi prendrons le bras de notre grande tragédienne. En cinq minutes, la quête sera faite et la somme au complet.

« A ce pauvre Gérard, il ne faut qu'une dalle de marbre noir et des vers dessus. Tombe de poète, épitaphe de roi.

« A vous,

Alexandre Dumas.

« 28 janvier 1855. »

Autant en emporta le vent. La concession perpétuelle fit place à une concession décennale, pour laquelle M. Godefroy ès noms acquitta péniblement la somme de 188 fr. 80 (91).

Seuls désormais, Théophile et Houssaye veilleront sur la tombe de leur ami. Il est vrai qu'ils le feront avec une piété attentive qui, jusqu'à leur mort, ne se démentira point. Six semaines après les obsèques, le 13 mars 1855, le Dr Labrunie les « autorisait à faire poser immédiatement le marbre destiné au tombeau de son fils » : ce fut une pierre de granit, sans aucune inscription, — ce qui sans doute valait mieux que les vers de Méry !

Cependant il était dit que celui qui avait tant erré sur la terre n'achèverait pas sa dernière étape dans ce tombeau. L'imparfait sacrifice de la Société des Gens de Lettres exigeait qu'à l'expiration des dix ans, un complément de droits fût acquitté, pour que de provisoire la concession devînt perpétuelle. Cette prestation n'étant point effectuée, la Société fut avisée, en mars 1867, que la Ville avait disposé de l'emplacement, où tout droit d'occupation était périmé pour les cendres du pauvre Gérard. En même temps, Arsène Houssaye recevait d'un jardinier funéraire de la rue de la Roquette, nommé Hatons, — un nom de circonstance,

ajoute Houssaye, car l'urgence était extrême, — le fruste billet que voici :

« Monsieur, en ma qualité d'entreteneur de la tombe funèbre de feu Gérard de Nerval, en son vivant homme de lettres, dont la tombe a été créée conditionnelle pour finir en 1865, laquelle tombe périmée est aujourd'hui retournée à la Ville, et les insignes funéraires en sont ôtés, si bien qu'il ne reste plus que le corps qui reste à votre disposition. Quand vous voudrez bien aviser pour un déplacement ou tombeau particulier dans deux mètres que vous pourrez acheter plus loin et que j'entretiendrai avec plaisir. »

Gautier et Houssaye se rendirent immédiatement près du baron Haussmann et purent obtenir, en versant le complément nécessaire, la concession perpétuelle d'un nouveau terrain, situé dans une autre partie du cimetière. Le 19 mars 1867, eut lieu l'exhumation, en présence des deux amis. Arsène Houssaye a rappelé, dans ses *Confessions*, les détails macabres de ce dernier acte du drame, où Théophile et lui avaient tenu les rôles mélancoliques d'Hamlet et Horatio devant le fossoyeur.

« Le pauvre squelette était en pièces, la Mort ayant fait rapidement son œuvre. Spectacle horrible : la tête qui avait représenté la beauté virile n'était même plus représentée par un crâne sévère. Des milliers de vers s'y étaient suspendus en grappes et s'y étaient presque ossifiés. Ce fut tout un travail pour la dégager : nous ne respirions plus ... [1] »

Un petit cercueil d'enfant suffit à recueillir tout ce qui avait été Gérard de Nerval... *Pulveris exigui*...

Le 13 février 1875, ce tombeau se rouvrit une fois encore pour recevoir les restes d'un obscur homme de lettres, Charles Colligny, décédé en 1874 à l'hôpital Lariboisière, et dont le nom seul fut gravé sur la pierre intacte (92). Houssaye avait voulu sans doute faire œuvre pie, en abritant la cendre de cet autre déshérité; mais n'eût-il pas été préférable d'assurer à la dépouille de Gérard la privauté de la sépulture? Il songea plus tard, il est vrai, à pourvoir son ami d'une tombe moins anonyme : le 12 mars 1890, alors que lui-même voyait l'ombre s'étendre sur la route, que le sort lui avait faite, à lui, si longue et si fleurie, il jugea

1. Arsène Houssaye, *Souvenirs d'antan, le Livre*, 1883.

l'heure venue de mieux honorer celui qui, depuis si longtemps, l'avait devancé dans la mort... Il fit poser, sur la pierre tumulaire restaurée, une fine colonne en marbre blanc supportant une urne voilée : sur le fût, ces seuls mots : *A Gérard de Nerval*, et sur le socle, en caractères plus petits : *Son ami Arsène Houssaye*. Le lieu est bien choisi et l'ombre suave doit se complaire en cette allée discrète dont les tendres feuillages font si bien valoir les blanches sépultures (93). Les tombes voisines recèlent des cendres amies : bien en face, voici le grand Balzac : son buste domine la grêle colonne et son regard semble chercher l'âme charmante dont il avait, l'un des premiers, discerné la fine essence ; à gauche, c'est Casimir Delavigne, dont la Muse ravit Gérard adolescent ; puis, à sa droite, repose le bon Nodier, « l'un de ses tuteurs littéraires », a-t-il dit dans *Angélique*, parce que, l'un des rares avec lui, il sut traverser la tourmente romantique, sans que sa pure forme de classique en fût altérée; non loin encore, apparaît le masque de marbre d'un autre contemporain, qui fut aussi un aimable conteur, Émile Souvestre. Ah ! si, comme il le croyait, les esprits libérés pouvaient revenir au-dessus de leurs stèles funéraires, en quels divins colloques devraient s'entretenir ces âmes de choix !

C'est devant ce tombeau, où m'a conduit la dernière page de ce livre, que je voulais m'arrêter pour clore cet épilogue, et recueillir peut-être, dans le murmure des cyprès et des saules, quelque suprême écho de l'âme mélodieuse. Mais ma piété m'avertissait que rien de *lui* ne pouvait demeurer là, où le hasard seul avait enclos sa cendre, que le petit cercueil n'y devait receler que poussières muettes. Or, si quelques cellules immatérielles doivent subsister de ces esprits élus que pénètre une lueur d'éternité, si leur spectre lumineux peut encore, selon la foi de Gérard, flotter dans l'atmosphère de la vie, ce n'est pas dans le néant du tombeau qu'il faut les chercher, mais aux lieux et aux paysages qu'ils ont aimés ou réfléchis, à la terre à laquelle, vivans, les attachait un indestructible lien.

C'est donc aux solitudes de Mortefontaine et de Chaâlis que je devais retrouver l'ombre amie. Et j'ai refait, aux lieux que j'ai tant de fois visités, ce dernier pèlerinage. Là,

chaque arbre, chaque pierre me parlent du délicieux vagabond : le suave fantôme d'Adrienne s'attarde encore sur les gazons de Mortefontaine, et, dans la brume rosée des étangs, vogue toujours la flottille fleurie des Compagnons de l'Arc. Longeant les murs de Saint-Sulpice-du-Désert, le couvent illusoire où il veut que sa religieuse soit morte, je suis redescendu vers Chaâlis : les belles pierres de la ruine rêveuse s'azurent dans l'atmosphère du couchant ; le grand étang se teinte des ors du crépuscule, miroir vermeil dont l'éclat se rehausse de sa brune ceinture de forêts. Une vapeur légère monte des roseaux, accompagnement harmonique à ma rêverie...

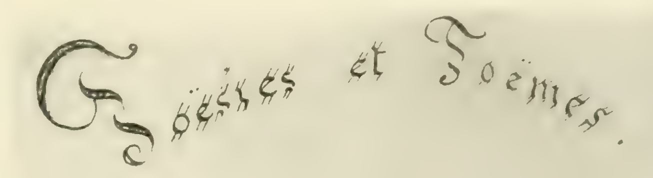
Alors, de l'extrémité de l'étang, un bruit d'ailes, métallique et strident, a traversé le silence : deux cygnes ont pris leur vol et tournent au-dessus des eaux, leur long col tendu, leurs grandes ailes battantes, en un essor éperdu. Longtemps ils volent ainsi, affolés de je ne sais quel mirage ; puis leurs orbes se rétrécissent, et, las enfin de cette course sans issue, ils retombent au lieu de leur départ, dans un jaillissement d'écume argentine.

L'ombre maintenant grandissait, les brumes se condensaient sur la face ternie de l'étang : alors je songeai à ce rapide éblouissement des yeux humains que doit si tôt clore l'ombre définitive, à cette vaine exploration de l'Irréel, qui conduit les esprits impatiens à la lisière de l'Inconnaissable et les fait choir, las de leur essor inutile, dans le néant du gouffre d'oubli. Était-ce ton ombre, ô doux Gérard, qui, dans ce vol des cygnes de Chaâlis, en ces lieux qui te furent si chers, m'avait offert cette vision symbolique? Ou bien n'est-il d'autre survie, pour les esprits sympathiques, que dans la force du Souvenir, en cet écho qui se prolonge, quelques années pour les uns, pour les autres quelques siècles, dans l'âme de ceux qui les suivent?

APPENDICE

ADDITIONS ET NOTES

BIBLIOGRAPHIE



Par Gérard L*****



TITRE DESSINÉ PAR GÉRARD POUR LE MANUSCRIT
DES « POÉSIES ET POÈMES »



ADDITIONS ET NOTES

1. *Page 2.* — *Nos sources.* — Une existence aussi singulière que celle de Gérard de Nerval devait fournir matière à d'innombrables études : nous en avons dressé ci-après une liste imposante. De ce nombre, quelques-unes, émanant de contemporains ou d'amis du poète, abondent en traits précis, en vivantes anecdotes : faut-il citer les notices de Théophile Gautier, d'Arsène Houssaye, de Georges Bell, de Champfleury, d'Alfred Delvau, de Maxime du Camp, d'Hippolyte Lucas? Plus près de nous, de scrupuleux travaux nous ont encore été livrés par M. Maurice Tourneux, Mme Arvède Barine, Mlle Julia Cartier, M. Gauthier Ferrières. Enfin le zèle éclairé de M. Jules Marsan a colligé bon nombre de lettres inédites, qu'il a réunies à celles déjà publiées dans les périodiques les plus divers. Nous avons produit, en leur place, les emprunts que nous avons faits à nos devanciers. Cependant la part inexplorée de l'histoire de Gérard suffisait encore à justifier notre recherche : le mystère de son enfance et de ses origines restait fermé ; l'énigme de sa vie sentimentale, le problème de sa folie et de sa mort gardaient tout leur fascinant attrait. Une exégèse attentive de ses dernières œuvres, une exploration minutieuse des lieux qu'il a decrits, puis la rencontre de documens authentiques des plus formels nous mettaient enfin sur la piste longuement cherchée. Tout s'éclairait désormais : les actes de l'état civil de Mortefontaine, d'Ermenonville, de Laffaux, d'Estrées-Saint-Denis, les cadastres communaux, les archives notariales nous livraient des élémens d'une précise concordance. La vie elle-même s'expliquait avec plus de logique ; plus clairement se dévidait l'écheveau des fatalités. Des manuscrits jusqu'alors inconnus, des œuvres de jeunesse restées inédites, des carnets intimes, un *journal* de voyage, des projets littéraires, des lambeaux de pensée disséminés en d'épars fragmens autographes, enfin une nombreuse correspondance non publiée complétaient le dossier d'où sont sorties ces notes.

Nous ne saurions taire les bienveillans concours qui nous ont aidé dans cette tâche : à Mme Henri Houssaye, nous devons une spéciale gratitude. D'utiles renseignemens nous furent aussi donnés par de pieux érudits associés à notre culte : remercions ici MM. Maurice Tourneux, Léon Séché, Edouard Champion, Léo Lucas, Claude Lafontaine et André de Maricourt. Tout récemment enfin, les arcanes de la collection Spoelberch de Lovenjoul nous furent ouverts et nous devons à l'exquise bonne grâce de M. Georges Vicaire d'en avoir fait une facile exploration.

Rappelons encore l'aide précieuse qui nous fut offerte pour la réunion de

nos documens d'illustration. A M. Gustave Macon, nous devons d'avoir reproduit quelques rares effigies du Musée Condé. Et pour clore, louons à nouveau MM. Maurice Barrès et Jacques-Émile Blanche de nous avoir révélé les panneaux dont fut décoré le salon de la Bohême Galante.

2. *Page 4.* — Nous transcrivons ici cet acte de mariage, que Gérard place, sans précision, « avant la Révolution » :

« L'an 1782, le 5 du mois de novembre, après la publication des bans du futur mariage, faite au prône de la messe paroissiale le dimanche 27 octobre, les 1er et 2 du mois de novembre, tant en cette église qu'en celle de Saint-Nicolas-des-Champs de la Ville de Paris, sans qu'il se soit trouvé aucun empêchement ou fait opposition, ainsi qu'il m'a paru par le certificat du sieur vicaire de ladite paroisse en date du 4 novembre de la présente année, légalisé...

« Entre Pierre-Charles Laurent, domestique de M. Le Peletier, seigneur de cette paroisse, fils majeur de Jean Laurent, laboureur, et de Marie-Louise de Monsablon, ses père et mère, natif de la paroisse de Laffaux, diocèse de Soissons, et domicilié à Paris, rue de Nazareth, paroisse de Saint-Nicolas, d'une part ;

« Et entre Marguerite Boucher, fille majeure de feu Joseph-Adrien Boucher, voiturier et aubergiste, et de Marie-Marguerite Olivier, ses père et mère, native, domiciliée de cette paroisse, d'autre part ;

« Je soussigné, curé, ai reçu en cette église leurs promesses et consentement mutuel de mariage et leur ai donné la bénédiction nuptiale, avec les cérémonies prescrites par la Sainte Église. Présente et consentante la mère de ladite épouse, et encore en présence de Pierre Méret, son beau-frère, de l'époux, de Jean-Pierre Finck, de Pierre Olivier, oncle de l'épouse du côté maternel, et d'Augustin-Gérôme Bellier, témoins tous demeurant à Paris ; et ont signé, excepté la mère de l'épouse, qui a déclaré ne pouvoir signer : (*signé*) Laurent, Boucher, Olivier, Bellier, Pierre Finck et Guichard, curé. »

(*État civil de Mortefontaine.*)

3. *Page 7.* — A rapprocher de cette note le fragment inédit d'*Aurélia*, cité page 169. Gérard y revient sur les trois châteaux de ses ancêtres, qui, d'abord détruits sur les rives de la Dwina, sont reconstruits aux bords de la Dordogne — ou D'or-D'wina...

4. *Page 8.* — Dans sa notice généalogique, Gérard fait figurer parmi ses parens de la ligne paternelle « Duburqua, mort à Saint-Domingue, cousin des Laville de Lacépède. » Ce Duburqua doit être le même que ce chevalier Dubourget dont il fait le héros d'*un Roman à faire* (*la Sylphide* 1843, voir Bibliog.) et qu'il fait mourir en 1808, pendant la traversée de Saint-Domingue. (Voir ch. VI, p. 111).

5. *Page 9.* — Louis Duriez avait épousé l'une des sœurs de Pierre-Charles Laurent. Dans la note généalogique précitée, il est dit que Pierre Laurent, conscrit sous Louis XV (en réalité sous Louis XVI), servit sous les ordres de son beau-frère Louis Duriez.

6. *Page 9.* — Voici le texte de l'acte de mariage, extrait des actes religieux de la paroisse de Saint-Eustache :

« Le 2 juillet 1807, Étienne Labrunie, docteur en médecine, demeurant rue Coquillière, 23, fils majeur de défunt Joseph La Brunie, et de Marie-Thérèse Dublanc, sa veuve, d'une part ; Et Marie-Antoinette-Marguerite Laurent, demeurant avec ses père et mère, susdite rue Coquillière, même numéro, fille mineure de Pierre-Charles Laurent et de Marguerite Boucher, son épouse, après trois bans publiés en cette église, sans qu'il se soit trouvé aucune opposition, ont été fiancés et ont reçu la bénédiction nuptiale, en présence des père et mère de l'épouse, Gérard Dublanc, oncle materne de l'époux Jean Labrunie, Louis Duriez, Pierre-Charles Caffin, parens et

amis, lesquels ont signé: (*signé*) Labrunie, M.-A.-M. Laurent, Marguerite Boucher, P.-Ch. Laurent, Dublanc, Caffin, Labrunie, Duriez. »

7. *Page 9.* — La mémoire de Gérard n'a été d'ailleurs fidèlement gardée que par les âmes sensibles et les poètes. Aucune des consécrations extérieures, si aisément prodiguées à certains, ne lui fut accordée. Sa maison natale est vierge d'inscription ; aucune rue de Paris ne porte ce nom charmant. Il y a quelques années, sur l'initiative d'un groupe de poètes, un comité se forma en vue de lui ériger un buste à Ermenonville : un statuaire en fut chargé et je crois bien avoir vu une photographie de la maquette. Mais on n'en parle plus guère. Il serait pourtant désirable qu'au moins cet hommage des poètes ne faillît pas au doux Gérard.

8. *Page 9.* — M. Maurice Tourneux a, le premier, dissipé les légendes fantaisistes qui si longtemps trouvèrent créance sur les origines de Gérard, en publiant, dans sa précise notice, l'acte de naissance du poète.

L'acte de baptême, relevé sur les actes religieux de la paroisse Saint-Merry, est ainsi conçu :

« Ce jour 22 mai 1808, a été baptisé Gérard, né d'hier, du légitime mariage du sieur Étienne Labrunie, docteur en médecine, et demoiselle Marie-Marguerite-Antoinette Laurent, demeurant rue Saint-Martin, 96 ; le parrain Gérard Dublanc, pharmacien, rue Saint-Martin, 98; la marraine, dame Marguerite-Victoire Boucher, femme Laurent, sa grand'mère, rue Coquillière, n° 23, lesquels ont signé avec nous : (*signé*) Marie-Victoire Boucher ; Labrunie, docteur ; Dublanc. »

9. *Page 13.* — Le nom de Mortefontaine ne se rencontre pas une seule fois dans *Sylvie*, alors qu'il y est constamment question de ce pays et que tous les villages environnans y sont nommés. La même précaution discrète s'observe dans *Angélique*. Une seule fois, dans *Promenades et Souvenirs* (chap. v, *Premières années*), nous lisons : « Les ombrages d'Ermenonville, les solitudes de Morfontaine n'avaient plus de secrets pour moi. »

10. *Page 14.* — D'autres recherches se sont égarées, avant la nôtre, sur Montagny. Des vieillards ont été interrogés, qui, vers 1894, prétendaient se souvenir de Gérard (voy. note dans l'*Intermédiaire* du 10 mai 1894). Quelques-uns indiquaient même l'habitation de son oncle : deux maisons étaient tour à tour désignées comme ayant abrité les premiers ans de l'auteur de *Sylvie* : l'une, à l'entrée du village, appartient aujourd'hui à M. Corbie, maire de Montagny ; le plus sommaire examen des titres de propriété, que celui-ci nous a obligeamment communiqués, nous a tout de suite détrompé; aucun parent de Gérard n'avait, à aucun moment, possédé ou habité cette maison. L'autre, située non loin de la mare communale, devait à une circonstance fortuite d'être considérée comme la demeure de « l'oncle de Montagny » : l'un de ses anciens propriétaires, nommé Morel, s'était tué à Paris vers le milieu du dernier siècle. Il n'en fallait pas d'autre, les années passant, et les noms, d'ailleurs incertains, s'oblitérant dans la mémoire populaire, pour donner naissance à cette légende. L'origine de propriété, consultée sur les titres, nous a également permis d'écarter cette attribution.

Aucun doute n'était possible, au contraire, à l'égard de Mortefontaine : les allusions contenues dans *Aurélia* et dans les *Promenades et Souvenirs*, étaient confirmées de toutes parts; les actes religieux, les titres authentiques et de famille étaient d'une concordance parfaite. Restait à identifier la maison, qui avait subi plusieurs mutations ; nous la suivions sans peine, au décès d'Antoine Boucher, ès-mains de sa fille Marie-Antoinette-Élise et de Jean Dufresnoy, son gendre, qui la vendaient, le 15 avril 1822, par acte reçu Marge, notaire à Senlis, à Barthélemy-Philippe Leclerc ; ce dernier en faisait bail aux époux Dufresnoy, qui y exploitaient quelque temps le petit fonds paternel, puis revendait la

maison, le 16 décembre 1825, à Robert-Honoré Parent; enfin, après le décès de celui-ci, l'immeuble était licité et adjugé à la baronne de Feuchères, devant Me Chartier, notaire à Senlis, moyennant le prix de 12 218 francs. Le plan cadastral de Mortefontaine (sur lequel l'immeuble figure sous les nos 27 et 31 de la section E), dont l'application fut faite aux lieux, avec le concours de M. André, géomètre à Senlis, nous a finalement permis de reconnaître ce qui subsiste encore de la propriété d'Antoine Boucher. Le corps principal du bâtiment étant démoli, nous complétons ces renseignemens au moyen de la désignation contenue en l'acte d'acquisition de Mme de Feuchères :

« Premier lot : une maison sise à Mortefontaine, en la Grande-Rue dudit lieu, qui conduit à Plailly, ayant son entrée principale par une porte cochère à côté de laquelle est une petite porte donnant dans la cour adjacente et dépendante de ladite maison. Cette maison se compose: 1° au rez-de-chaussée, d'une cuisine ayant entrée sur la cour et sortie sur le jardin ; à côté et y communiquant, une chambre à coucher et à feu ayant vue sur ledit jardin. Attenant la chambre à coucher, un salon avec cheminée, éclairé par deux croisées donnant sur la rue, avec une porte de communication dans une salle à manger également éclairée par une croisée sur la rue et une porte sur le jardin. Le salon ci-dessus désigné communique aussi dans un petit vestibule, où se trouve l'escalier conduisant aux chambres, celui pour descendre à la cave et une porte de sortie sur la cour ; 2° au premier, quatre belles chambres carrelées et plafonnées ayant vue sur la rue et sur le jardin ; de ces quatre chambres, il y en a trois à cheminées; greniers sur lesdits bâtimens qui sont tous couverts en tuiles; à côté du grenier est une maison pouvant servir de fruitier. Le tout est en très bon état et assez fraîchement décoré ; 3° au fond de la cour est une petite écurie, bûcher, hangar et lieux d'aisance, également couverts en tuiles. Une assez belle cour sous les bâtimens et attenant la cuisine et la salle à manger ; un petit jardin d'agrément ayant une porte de sortie sur la rue et une resserre au-dessus de laquelle est un grenier. Ce jardin, qui contient trois à quatre ares, est clos de murs. L'ensemble de cette propriété tient d'un côté et des deux bouts au domaine de Mortefontaine, et d'autre bout à la rue. »

Telle est bien la maison de famille où vécurent les ancêtres maternels de Gérard, depuis Jean Olivier et Adrien Boucher jusqu'à l'oncle Antoine et à sa fille, Mme Dufresnoy. Il y faut voir aussi la « maison du garde » dont parle Gérard, si l'on se rappelle l'emploi tenu par Jean Olivier près des seigneurs de Mortefontaine. Mais on n'y saurait reconnaître « le pavillon de chasse aujourd'hui ruiné » dont il est question dans les *Promenades et Souvenirs*, et qui faisait partie des apanages de Marguerite de Valois. Gérard nous dit en effet que le *Clos de Nerval* en était voisin : or ce clos est situé près de Loisy et des bois de Saint-Laurent, soit à environ deux kilomètres de la maison d'Antoine Boucher. Nous savons en outre (chap. III, p. 68) que le *Clos de Nerval* — ou *Nerva*, selon la prononciation locale encore usitée, — faisait partie d'un lot de terrains acquis par Pierre Olivier, conjointement avec son beau-frère Rossias, et partagé entre eux le 20 brumaire an II, donc près de vingt ans après l'arrivée de Pierre-Charles Laurent à Mortefontaine. L'oncle Antoine y découvrit peut-être des vestiges gallo-romains, mais il n'y a point d'autre raison de relier le *Clos de Nerva* au souvenir du César de ce nom. Aussi bien faut-il écarter tout argument étymologique, le mot *Noirval* qu'on retrouve dans les plus anciens titres s'expliquant mieux par le sombre aspect que donnaient à ce lieu les grands bois qui l'environnaient.

11. *Page 30.* — Duponchel, condisciple de Gérard à Charlemagne, est devenu directeur de l'Opéra.

12. *Page 30.* — Dans la préface de l'édition qu'il publia chez Barbé, en

1860, Arthus Fleury explique que le manuscrit de Gérard lui fut remis par le baron Papion du Château, qui lui-même l'avait reçu de l'auteur, son ami de jeunesse, avec l'autorisation d'en disposer à son gré. On sait en effet que Gérard, peu soucieux du sort que ferait la postérité aux œuvres qu'il avait renoncé à publier, en gratifiait volontiers ses amis, comme d'un gage ou d'un souvenir affectueux. Ceux qu'il distingua de la sorte se montrèrent gardiens fidèles de tels présens et c'est à leur piété que nous devons la conservation de certains manuscrits que menaçait l'oubli ou la destruction.

Papion du Château, officier de cavalerie, s'était lié de bonne heure avec Gérard et conserva avec lui de fidèles relations. Plusieurs lettres à Du Château ont été publiées: l'une, de 1832, fait allusion aux visites que Gérard, alors étudiant en médecine, faisait aux cholériques de l'Hôtel-Dieu; l'autre, de 1834, a trait au mariage de l'officier ; la troisième, du 5 mai 1846, le félicite de sa décoration (*Correspondance*, publ. par M. J. Marsan, lettres IV, VIII et L).

13. *Page 32.* — L'auteur d'*Obermann* a séjourné dans sa jeunesse, chez un parent, à Montagny. C'est de là peut-être qu'est venue à Gérard l'idée de substituer Montagny à Mortefontaine.

14. *Page 32.* — Frédéric-Albert Stapfer publia, en 1823, sous le nom d'Albert St***, une première édition de sa traduction de *Faust*. Une réimpression eut lieu, en 1829, avec les illustrations de Delacroix.

15. *Page 32.* — Outre de judicieux aperçus sur le *germanisme* de Gérard, cette thèse nous offre un utile travail de recherche bibliographique.

Nous en extrayons cette note : « L'authenticité de la traduction (de Faust) de Gérard a été discutée dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, t. XIX, 1886, pp. 16, 59, 141, 175. E. Thierry, dans le *Moniteur Universel* (14 décembre 1885), avait parlé de *Faust*, « traduit ou plutôt signé par Gérard de Nerval »; et J. Richard prétendait attribuer cette traduction à un certain Boverat. Gérard aurait promis à Boverat « une partie des droits de représentation ». *Faust* n'étant point alors destiné par Gérard à la scène, ce seul trait permet de faire justice de l'assertion de J. Richard, qui ne repose sur aucun document sérieux. Nous verrons que, plus tard, Gérard s'occupa à plusieurs reprises d'adapter un *Faust* au théâtre : nous possédons même le commencement d'un manuscrit de ce drame ; mais c'est plutôt du *second Faust* que Gérard paraît s'y être inspiré, ce qui place cet essai à une époque ultérieure et laisse sans intérêt la controverse de l'*Intermédiaire*.

16. *Page 35.* — Hippolyte Tampucci, garçon de salle au collège Charlemagne, a publié dans ses poésies (voy. *Bibliog.*) des stances « à Gérard, traducteur du *Faust* de Gœthe », avec la date de 1826. Sur Tampucci, cf. Champfleury : *Vignettes romantiques*.

17. *Page 44.*—Jean Duseigneur, entré à l'École des Beaux-Arts à quatorze ans, en 1822, concourt dès 1827 et obtient une troisième médaille ; il expose un *Roland furieux* au Salon de 1831 ; *Une larme pour une goutte d'eau*, au Salon de 1833, l'*Archange Saint Michel* au Salon de 1834; sculpte les médaillons de Petrus Borel, Aug. Maquet, Alph. Brot, G. de Nerval, Th. Gautier, Jos. Bouchardy, Mélanie Waldor, Elise Journet, Villenave, Cordelier-Delanoue, Alph. Royer, Eug. Bion, Cél. Nanteuil, Renduel, J. Lacroix (Sal. de 1833), V. Hugo (Sal. de 1832). Artiste de tradition, calme, réfléchi, sensé, bien plus qu'enthousiaste, attentif à la pratique de son art et répugnant à toutes les audaces d'avant-garde, il se trouva, par relations ou par hasard, entraîné dans le groupe d'individualités originales, qui furent en tête du mouvement romantique (Cf. *Revue Universelle des Arts*, publ. par P. Lacroix, t. XXIII, 1866 : *Jean du Seigneur, statuaire* [1808-1866]).

18. *Page 50.* — Sur son manuscrit de *Nicolas Flamel*, Gérard a tracé cette

note : « L'idée première de ce drame est imitée d'une scène du premier volume des *Soirées de Walter Scott*, publ. par le Bibliophile Jacob » (Renduel, éd., 1829). Celui-ci (Paul Lacroix) a ajouté à la suite de la publication qui en fut faite dans *le Rêve et la Vie* (édition de 1855) cette annotation : « Gérard de Nerval, dont je suis le plus ancien ami, puisque notre connaissance remonte à l'année 1824, m'avait remis, en 1830, le manuscrit des premières scènes d'un drame-chronique, intitulé *Nicolas Flamel*, qu'il n'a jamais achevé, mais qu'il se proposait toujours de continuer... » Et il cite la liste autographe, dressée par Gérard, de ses ouvrages, en janvier 1855 (voy. *Bibliographie*).

19. *Page 50.* — Les archives de ce théâtre contiennent cette mention :

Le Prince des Sots,	M. Gérard, rue Saint-Martin, 72	NA
Com. en 2 actes en vers.	Rendu à l'auteur.	(non admis)

Relaté par M. J. Marsan (*Correspondance* de G. de Nerval).

20. *Page 50.* — Une lettre de Gérard, du 16 janvier 1831, citée par extrait au catalogue Charavay, annonce à un ami ce résultat : « La petite pièce que vous savez, que je devais lire à l'Odéon, a été reçue samedi même, par acclamation, et à seule condition d'y joindre un prologue pour préparer le public aux innovations qui s'y trouvent... »

21. *Page 51.* — « Le manuscrit, dit Gautier, était de forme oblongue, sur un papier bleuâtre, que le temps doit avoir jauni, tout entier de la belle écriture de Gérard, sauf le prologue, qui était de notre main... Mais nos écritures étaient sœurs, comme nos cœurs étaient frères, et elles se ressemblaient à s'y méprendre parfois. Un dessin colorié, servant de frontispice, figurait la *gueule d'enfer*, avec une naïveté gothique affectée. »

22. *Page 51.* — Gautier résume l'épisode d'une mémoire peu fidèle. Ce n'est point avec le diable que l'ange joue ce jeu des âmes, mais avec un jongleur préposé à la garde de la Gueule d'enfer.

23. *Page 53.* — Clément de Ris, qui longtemps fit partie de la rédaction de *l'Artiste* et y connut Gérard, rapporte, dans ses *Critiques d'art et de littérature* (Paris, lib. acad. Didier et Cie, 1862), une anecdote, qui paraît se rattacher à *la Dame de Carouge*, si ce n'est au *Prince des Sots*. Il y est question de la rencontre de Gérard avec le jeune Célestin Nanteuil, à l'atelier Du Seigneur et de l'immédiate sympathie qui unit le vignettiste et le poète. Ce dernier travaillait alors à un drame historique, *Charles VI*, dont Nanteuil conçut l'illustration, et pour lequel il exécuta quatre dessins, restés inédits, comme la pièce elle-même. Mais ces vignettes, aperçues par Victor Hugo, enchantèrent tellement celui-ci qu'il voulut immédiatement en connaître l'auteur ; et ce fut l'origine de son amitié pour Célestin Nanteuil (Cf. notre notice : *Un Imagier romantique ; Célestin Nanteuil* ; Paris, Carteret, édit., 1910).

24. *Page 54.* — *La Main de gloire* fut publiée dans le *Cabinet de lectures* du 24 septembre 1832, avec le sous-titre : *Histoire macaronique, Extrait des Contes du Bousingo, par une camaraderie.* Ce recueil ne vit pas le jour. *La Main de gloire* fut rééditée, sous le même titre, en 1844, dans la *Revue pittoresque*, avec quatre vignettes sur bois.

25. *Page 55.* — Sur la signification du mot *Bousingo*, cf. : *Lettre inédite* de Philothée *O'Neddy, auteur de Feu et Flamme, sur le groupe littéraire romantique, dit des Bousingos* (Paris, Rouquette, éd., 1875).

26. *Page 59.* — Il répugnait sans doute à la délicatesse de Gérard d'avouer un aussi rapide gaspillage de la succession de son grand-père ; et la fiction de l'héritage de l'oncle de Montagny n'a peut-être pas d'autre explication.

27. *Page 62.* — Extrait de l'état liquidatif des successions de Pierre-Charles Laurent et de Marguerite Boucher (Meunier not., 12 juillet 1834).

Ces précisions ne laissent aucune place aux légendes répandues sur « la succession de l'oncle » et sur l'actif englouti dans *le Monde dramatique*. Paul Lacroix n'hésite pas à évaluer l'héritage recueilli par Gérard à une centaine de mille francs. Théophile Gautier dit plus exactement: « Il fit même, vers ce temps-là, un petit héritage d'une quarantaine de mille francs, qui dora les commencemens de sa carrière... » (Cf. notice en tête des *Œuvres complètes*).

28. *Page 64.* Lettre à Jean Duseigneur (communiquée par M. Léon Séché) :

« Antibes,

« Mon cher Jean ; je te remercie de la peine que tu prends sans doute en ce moment pour moi. (Dans le cas où ma première lettre ne te serait pas parvenue, c'est de vendre la moitié de mes coupons de Cortès, c'est-à-dire 8, par un agent de change quelconque, et de m'envoyer tous les fonds à Naples, par le moyen d'un banquier qui te donnera la marche à suivre ; ce sera probablement par une lettre de crédit qu'on m'enverra poste restante.) S'il y a quelque autre moyen ou quelque empêchement à tout cela, écris-moi toujours à Naples, poste restante, et fais tout pour le mieux. Voici, ma lettre t'arrivera dans quatre jours, tu feras l'affaire en deux jours, et la lettre de crédit m'arrivera probablement à Naples, douze jours après. Je pense que...

« Nice.

« Je n'ai pas eu le temps de finir cette lettre à Antibes, elle t'arrivera probablement plus tard, ainsi toutes les choses sur lesquelles je te conseillais seront sans doute faites. Tu auras vendu sans doute les huit coupons de Cortès, à 20 ou 22, c'est-à-dire pour 500 francs plus ou moins, et tu m'auras adressé le tout à Naples poste restante sous mon nom. Dans tous les cas, si quelque empêchement survenait que je ne prévois pas, écris-moi toujours à Naples pour me dire ce que c'est et donne-moi des nouvelles de tous nos amis et de la pièce de Lafont à la Porte Saint-Martin. Je te donne bien des peines, mais mets-toi à ma place et songe combien tu risquerais à te trouver sans argent à l'étranger, et combien tu serais heureux et reconnaissant qu'on te rendît pareil service. Je te prie de bien t'informer près du banquier sur le meilleur moyen de m'envoyer de l'argent ; je crois que c'est la lettre de crédit, mais surtout de manière qu'il n'y ait aucune erreur dans toute cette affaire. S'il y a la moindre difficulté, écris-moi toujours à Naples, j'aime mieux payer un port de plus que de risquer d'être sans argent !

« Il y a ci-inclus un billet que je te prie d'envoyer à mon père par la poste, mais rien qui puisse indiquer d'où il vient ni comment je l'ai daté de Provence, car je ne lui dirai qu'à mon retour que je suis allé en Italie. Cela l'aurait effrayé. Je suis comme voyageant pour voir la Provence. J'ai fait route depuis Aix, avec un Anglais qui m'a beaucoup parlé de ton groupe, qu'il a vu à Paris, y étant allé exprès pour voir l'exposition ; il m'a paru l'admirer beaucoup. C'était un homme de beaucoup d'esprit, et qui m'a été utile pour passer à la frontière, où l'on me faisait des difficultés. Mais, du reste, toutes les autorités dans ce pays-ci sont pleines d'égards pour les voyageurs. Adieu. Porte-toi bien, ton ami : Gérard Labrunie.

« La lettre qui suit est pour tous nos amis. Fais-moi le plaisir de la remettre. N'oublie rien et écris-moi à Naples, poste restante, s'il y a quelque difficulté. »

Suscript. : « A Monsieur Jean Duseigneur, statuaire, rue de l'Odéon, n° 28, ou 22, ou 24, à Paris ; ou à son atelier rue de... (suivent quelques mots biffés) ; s'il est à la campagne ou absent pour plusieurs jours, il faut porter la lettre à M. D'Arq, rue St-Hyacinthe Saint-Michel, n° 22, ou à M. Lou-

bon, rue de Sèvres, n° 48, à Paris.» (Le timbre de la poste porte: 2 octobre 1834.

29. *Page 66.* — Un article a paru avec cette dernière signature, sous le titre : *Comment on devient corsaire* dans *Paris-Londres, Keepsake français pour 1840-41.* Nous n'avons pas rencontré ailleurs ce pseudonyme. Il signe encore : *Ex.*: *Un pythagoricien moderne* (*Mercure de France au XIX*e *siècle*). Nous trouverons plus tard, au bas de ses articles de critique, les initiales ou monogrammes suivans : G. de N., G, G-D, G. L., G. G. (pour marquer sa collaboration avec Gautier), M*** (*la Sylphide* 1843).

Il a enfin publié dans *l'Artiste* quelques articles sous le pseudonyme *Lord Pilgrim* ; mais cette signature, d'un usage éditorial, est plus communément employée par Arsène Houssaye.

30. *Page 68.* — Cet acte énonce que Marie-Marguerite Olivier, veuve de Joseph-Adrien Boucher, est décédée à Paris, à l'hôpital des Incurables, le 21 janvier 1793. Date et lieu bien étranges, n'est-il pas vrai? Mais, à défaut d'autre précision, nous n'avons pas cru devoir attribuer plus d'intérêt qu'il ne convient, sans doute, à cette particularité.

31. *Page 78.* — Lettre publiée dans *le Livre*, 1883. Cette lettre n'est pas datée, mais doit, semble-t-il, être antérieure à la publication de *Sylvie*. Gérard n'eût pas, sans doute, rappelé, sous cette forme, un épisode qu'il avait si exquisement présenté dans une œuvre antérieure. M. J. Marsan la place assez judicieusement dans le courant de 1852. Ajoutons toutefois que l'original, que nous avons vu dans la collection Henri Houssaye, a plutôt l'aspect d'un fragment de *copie* que d'une lettre missive ; on n'y voit ni en-tête, ni suscription, ni date, ni timbre de poste...

32. *Page 78.* — L'existence d'une réelle Sylvie a été affirmée par quelques amis de Gérard. Ceux-ci peuvent invoquer que ce n'est point dans la nouvelle qui porte ce titre qu'a été créé le personnage ; que déjà, dans *Angélique*, œuvre d'une plus grande exactitude biographique, Gérard, qui fait, avec son frère de lait « Sylvain », une promenade à Chaâlis, s'informe de sa gentille amie d'enfance et demande « ce qu'est devenue Sylvie... ». Certains même prétendent l'avoir identifiée. C'est ainsi qu'un philologue distingué, M. Roy, qui a résidé quelque temps dans les lieux où Gérard place son idylle, m'a dit avoir recueilli d'une vieille femme de Loisy, de précises indications concernant la vraie Sylvie. Il a ainsi relevé, sur l'état civil de Ver, dont fait partie le hameau de Loisy, l'acte de décès suivant :

« L'an 1852, le 11 septembre, à neuf heures du matin, par devant nous, Zacharie Desouche, conseiller municipal faisant fonctions de maire et d'officier de l'état civil de la commune de Ver, sont comparus Pierre-Auguste Coëlle, âgé de quarante-deux ans, berger, époux de la défunte ci-après nommée, et Germain Coëlle, âgé de soixante-quatre ans, berger, beau-père de ladite défunte, le premier domicilié à Loisy, hameau de cette commune, le second domicilié en cette commune, lesquels nous ont déclaré que Reine-Sylvie Tremblay, sans profession, demeurant audit Loisy, née à Saint-Pathus, département de Seine-et-Marne, épouse dudit Pierre-Augustin Coëlle, fille de feu César-Auguste Tremblay et de feue Françoise-Elisabeth Labbé, est décédée à onze heures et demie du soir, au domicile de son mari, à Loisy, etc. »

Le prénom et l'âge de la défunte, le lieu et même la date du décès (rapprochée de celle de la publication de *Sylvie*), sont autant d'élémens de vraisemblance... Mais il convient de s'en tenir là.

33. *Page 84.* — Pièces et documens relatifs à la succession Condé, suivis de l'*Espagnolette de Saint-Leu*, Paris, 1841, 4 vol. — (Bibliothèque du Palais de Chantilly).

34. *Page 85.* — *Saint-Sulpice-du-Désert*, par E. Dupuis et A. Margry. In-8°, 40 pp. Senlis, Imp. E. Dufresne, 1906.

35. *Page 85.* — *Succession Condé.* I. Examen médico-légal des causes de la mort de S. A. R. le Prince de Condé, par le docteur Marc. — Même recueil que ci-dessus, note 33.

Bornons-nous à ces constatations, sans chercher à rouvrir un débat qui, faussé, dès le début, par la passion politique ou l'intérêt de parti, ne semble pouvoir, encore aujourd'hui, être abordé de sang-froid. Les partisans de la Légitimité ne cessèrent d'agiter contre l'Usurpateur le scandale du *procès Feuchères*, et chaque fois que, depuis, la question s'est rouverte, le même indéracinable parti pris a marqué la controverse des tenans du meurtre et de ceux du suicide. Il ne saurait rentrer dans le cadre de ce livre de les départager.

36. *Page 96.* — *Contes fantastiques de E. T. A. Hoffmann, traduction nouvelle précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Henry Egmont, ornée de vignettes d'après les dessins de Camille Rogier*, 4 vol. in-8°. Paris, Camuzeaux, lib., édit. pour le 1er vol., et Béthune et Plon pour les 3 autres, 1836.

Cette édition, rare et recherchée, est intéressante à plus d'un titre. Outre les curieux dessins de Rogier, très bien gravés et encadrés d'ornemens en camaïeu, on y voit traduite une nouvelle, que les premiers éditeurs d'Hoffmann ont omise : c'est *le Magnétiseur*, que Gérard affectionne particulièrement et qu'il songera plus tard à mettre au théâtre. Le traducteur, Henry Egmont, ami de Gérard, qu'on rencontre parmi les assidus de l'impasse du Doyenné et les collaborateurs du *Monde Dramatique*, ajoute à sa traduction des notes sur Mesmer et le *Mesmérisme*, sur Swedenborg, Beireis et Cagliostro, auxquelles, sans doute, Gérard ne fut pas étranger.

Camille Rogier dessine encore, à la même époque et pour le même éditeur une suite d'illustrations destinées aux *Contes de Boccace.*

36'. *Page 102.* — Les relations d'amitié qui unirent Gérard et Balzac se continuèrent jusqu'à la mort de ce dernier. Nous n'en trouvons cependant d'autre trace, dans la correspondance de Gérard, qu'en deux lettres datées de 1844, et n'ayant trait qu'aux difficultés éprouvées par les deux amis à se donner rendez-vous : — « Mon cher Balzac, écrit Gérard le 4 mai 1844, comment nous retrouver maintenant, introuvables que nous sommes ? J'irai à 2 heures, mardi, chez l'éditeur Langrand... eh ! bien, écrivez-moi un mot là ; autrement écrivez-moi à *l'Artiste* ou au *Divan*. Cela m'arrivera toujours. Adieu et à bientôt. Votre bien affectionné; Gérard. » (Collect. Spoelberch de Lovenjoul.)

37. *Page 120.* — Joachin Hounau, dit Georges Bell, né en 1827, n'a connu Gérard qu'aux dernières années. Mais le dévouement de ce jeune homme pour le douloureux poète mérite d'être retenu. Pendant les deux séjours de Gérard à Passy, il fut le plus assidu à le visiter, celui dont le malade réclama le plus instamment la présence et l'entretien. Auteur dramatique, romancier, publiciste, on ne connaît bien de lui que ses *Pages de la Vie de Gérard de Nerval*, et ses notices sur David d'Angers, A. Dumas et Méry. Ce dernier fut aussi l'objet, dans ses dernières années, de la sollicitude de Georges Bell, qui, avec le même dévouement, s'était installé près de lui et s'était fait son secrétaire.

38. *Page 124.* — Parmi les fragmens inédits que nous possédons du manuscrit d'*Aurélia*, nous trouvons de ce passage la variante que voici :

« ... Elle me remercia d'avoir concouru à son triomphe. Je me mis aussitôt à la recherche d'un cadeau que je pusse lui offrir, et, pour notre malheur à tous deux, je songeai à une vieille bague de famille dont le chaton était formé d'une opale taillée en cœur et entourée de brillans. Cette bague avait été portée par-dessus un gant, de sorte qu'elle était beaucoup trop large pour les doigts mignons de l'actrice. J'eus l'idée fatale de la faire rétrécir.

Pendant que l'orfèvre sciait la bague, il me semblait en voir couler du sang. Je l'envoyai le lendemain, après l'avoir glissée autour des tiges d'un bouquet de roses, et je fus remercié par un billet gracieux.

« Mais pourquoi dérouler ces souvenirs de billets jaunis et de fleurs fanées? Mon cœur repose sous ces débris ; mais cette passion est l'histoire de toutes : je ne veux qu'indiquer l'influence qu'elle a pu avoir sur les rêves de mon esprit. »

La première phrase de ce fragment paraît se rapporter aux représentations de *Piquillo* : une fois de plus se trouve fixée l'époque de la liaison de Gérard et de Jenny Colon.

39. *Page 126.* — Théophile Gautier : *Zigzags.* Entre autres bizarreries de son « ami Fritz », Théophile raconte qu'à l'aller, voyageant de nuit en diligence, son compagnon avait trouvé, pour dormir, une posture bien étrange : « ...Il s'avisa d'un moyen qu'un autre eût employé pour se tenir éveillé : il noua un foulard par les deux bouts à la vache de la voiture, passa son mufle dans cet espèce de licol, et but bientôt, à pleines gorgées, à la noire coupe du sommeil. Ce qui m'a beaucoup surpris, c'est qu'il ne se soit pas étranglé bel et bien ; apparemment que Dieu, toujours bon, toujours paternel, veut lui épargner la peine de se pendre lui-même... » Théophile ne songeait pas alors au rapprochement sinistre que cette plaisanterie ferait naître plus tard dans l'esprit de ses lecteurs.

40. *Page 129.* — Collection Spoelberch de Lovenjoul. — De *la Charte de 1830,* il n'existe à la Bibliothèque Nationale que 3 numéros de l'année 1838.

41. *Page 135.* — Dans une lettre, du 18 septembre 1838, à Arsène Houssaye, Gérard parle de son désir d'aller se fortifier dans la prononciation allemande.

42. *Page 135.* — Lettre citée par A. Dumas, *le Pays,* 7 juillet 1854, *Causeries d'un voyageur.* Les aventures de Gérard et ses embarras d'argent sont ici présentés avec l'imagination et l'abondance habituelles du conteur.

43. *Page 140.* — Voir la préface de *Léo Burkart,* à la suite de *Lorely* : voir aussi l'*avis des éditeurs* en tête de ce drame, publié chez Barba et Desessart, 1839 ; on y lit : « L'auteur doit protester contre l'intention qu'on lui a supposée, de mettre en scène, sous d'autres noms, Kotzebue et Carl Sand. La critique aurait pu choisir un événement qui s'est passé dans la même année, et qui présenterait, du moins, avec le dénouement du drame, un certain rapport de situation. » Suit le récit du crime de Lœning, qui tenta, à Schwalbarch, d'assassiner M. Ibell, président de la régence. L'avis ajoute que les faits ont été, dans la pièce, soit dénaturés, soit supposés entièrement.

44. *Page 145.* — Le récit de ce voyage parut dans *la Presse* les 28 janvier, 5 mars et 29 juin 1840. Voir aussi lettre sur Vienne dans *l'Artiste* (1840) et *les Amours de Vienne* dans la *Revue de Paris* (1841). Les lettres qui composent cette série sont datées des 21, 22, 23 novembre, 7, 13, 31 décembre 1839, 11, 18 janvier et 1er février 1840.

45. *Page 149.* — Si l'on rapproche les portraits de Julia Grisi de celui de Mme Pleyel, on n'est pas surpris que Gérard ait trouvé entre ces deux figures quelques traits de ressemblance.

46. *Page 150.* — Ph. Audebrand : *Lauriers et Cyprès.* C'est en Allemagne que Gérard avait connu Alexandre Weill. Il le recommanda à Alphonse Karr dans une lettre datée d'Ettingen (mars 1840, *le Livre de bord,* t. III) : « Il doit vous aller voir un jeune Allemand, nommé Weill, traitez-le bien : c'est un ami ; il est rédacteur de presque tous les journaux allemands et y mettra tout ce que vous voudrez... » Weill se fixa en France et resta en relations suivies avec Gérard.

47. *Page 160.* — Voir aussi une autre protestation de Gérard, insérée dans

la Presse du 4 novembre 1850. Dans cette lettre, datée de Compiègne, du 1er novembre, Gérard revient sur les allégations du *Corsaire* et s'élève contre cette prétention d'attribuer aux hommes de lettres la couleur politique des journaux auxquels ils collaborent : « ...Cela n'arrivait pas, ajoute-t-il, au temps où George Sand, Eugène Sue et autres rouges écrivaient dans les *Débats* ou *le Constitutionnel*. Je ne sais pas pourquoi on cherche à rendre aujourd'hui les littérateurs solidaires des opinions que soutiennent les journaux... »

On a vu aussi, dans les opinions politiques qu'on prêtait à Gérard, le motif qui l'aurait empêché d'être décoré de la Légion d'honneur. Rien n'est moins vérifié. Houssaye a fourni, sur ce point encore, son explication. Une première fois, — nous dit-il, — en 1847, sur les instances de Dumas et d'un ami inconnu de Gérard, nommé Mouriez, M. de Salvandy le porta sur la liste des futurs légionnaires, à l'occasion de la fête du Roi. « Son nom fut rayé : on avait dit que c'était un fou : un imbécile fut nommé à sa place. »

A deux reprises encore, sous l'Empire, ajoute Houssaye, sa nomination fut écartée : une première fois, malgré la requête de Théo, ami de Fortoul, une autre fois, malgré les démarches de Stadler auprès de son cousin Persigny. Enfin Houssaye dit avoir insisté une dernière fois auprès de Napoléon III : mais il commit la faute de parler de la ressemblance de Gérard avec Napoléon Ier, et l'empereur, qui n'avait pas cette ressemblance, ne fut pas touché par cet argument...

47'. *Page 161.* — Déjà le 26 février, il écrit de Vienne à Alphonse Karr, cette lettre très instante : « Vienne, ce 26, — Mon cher Karr, — Je vous envoie le troisième article. Ayez la bonté de tâcher qu'il soit payé sur la copie : obsédez Dutack sur ce point pour que cela n'éprouve aucun retard et veuillez cette fois envoyer la somme *chez M. Delloye* qui a un moyen de me la faire passer sûrement. Ne négligez pas cela, je vous en prie, autrement, je suis arrêté dans mon voyage de la façon la plus dangereuse. Je compte sur vous, mon cher Karr, je compte sur vous. — Tuez un veau. — Je reviens dans huit à dix jours. Je touche le sol de la France avec autant d'enthousiasme que je l'ai quitté l'an passé. Envoyez donc le père Michel chez M. Delloye, rue des Filles Saint-Thomas, n° 13, lequel vous donnera reçu. Adieu. Adieu. Gérard. » (Lettre inédite, communiquée par M. Léon Séché.)

48. *Page 163.* — Hippolyte Lucas, né à Rennes, le 20 décembre 1807, est mort à Paris, bibliothécaire de l'Arsenal, le 14 novembre 1874. Doué des aptitudes les plus diverses, il fut tour à tour poète, romancier, auteur dramatique, historien, critique et journaliste. Poète d'un sentiment délicat, il mérita les éloges et l'amitié de Sainte-Beuve et de Victor-Hugo. Il collabora même avec ce dernier (1842-1843) à un drame tiré du *Beau Pécopin*, légende publiée dans *le Rhin*. Il remania cette pièce, dix ans après, et en fit une féerie lyrique : *le Ciel et l'Enfer*, qui fut jouée, avec succès, à l'Ambigu, sous son seul nom.

C'est dans un recueil posthume : *Portraits et souvenirs littéraires*, publié sous la direction du fils de l'auteur, M. Léo Lucas, que se trouve la *notice sur Gérard de Nerval* et les lettres de ce dernier que nous avons citées. Hippolyte Lucas y raconte qu'un soir d'hiver, longtemps avant le voyage en Orient, il rencontra Gérard, vers une heure du matin, par une pluie battante : celui-ci lui expliqua que sa concierge avait refusé de lui ouvrir et qu'il était en recherche d'un hôtel où il pût passer la nuit. Lucas, dont la demeure était proche, lui offrit l'hospitalité ; après quelques gorgées de vin du Rhin, la conversation s'anima : Gérard, très excité, parla beaucoup, racontant des histoires et des projets de scénarios ; puis son hôte lui dressa un lit et le borda, pendant qu'il continuait de parler avec une étrange loquacité. Vers quatre ou cinq heures du matin, Lucas fut réveillé par un bruit

c'était Gérard, qui, ayant eu froid, s'était levé et essayait de rallumer le feu. « Si j'étais superstitieux, vous m'auriez fait peur... », lui dit Lucas. Alors Gérard parla des esprits, de la réalité des revenans, répétant, après Shakespeare, qu'il y a plus de choses qu'on ne pense entre le ciel et la terre... Puis il exposa ses théories sur les sciences occultes, tant et si bien que son hôte finit par se rendormir. Le matin, alors qu'il faisait grand jour, Lucas retrouva Gérard couché, lisant un des livres de sa bibliothèque... Mais il était devenu taciturne ; malgré le déjeuner et les restes de vin du Rhin, il ne dit plus rien et prit congé de son hôte en le remerciant. « Jamais depuis, ajoute Lucas, il ne fit allusion à cette nuit, et moi-même j'évitai de la lui rappeler, craignant que ce souvenir pût le contrarier. »

49. *Pages 165.* — Il s'agit de billets à ordre qu'il renouvelle, en remettant 50 francs au créancier, et 50 francs à Stadler, qui les avait avancés. (Cf. lettre à celui-ci du 3 janvier 1841. *Correspond.*, publ. par M. J. Marsan, l. XXXII). Avant de quitter Bruxelles, dans une lettre datée du 24 décembre, Gérard écrit à un anonyme qu'il appelle : *Mon cher Monsieur* pour le prier de voir Janin, de lui dire « que Mme Pleyel est bien fâchée de ce qu'il soit fâché », et de lui recommander d'écrire à celle-ci au jour de l'an. (Collection Spoelberch de Lovenjoul.)

50. *Page 168.* — Lettre à Alex. Weill, du 5 mars 1841. Celui-ci raconte, dans une note transcrite sur l'original, qu'étant allé voir Gérard, rue Picpus, on le fit entrer dans une pièce grillée qu'on referma derrière lui. Le malade lui dit qu'il avait eu une fièvre extatique, puis, après avoir regardé attentivement la main de Weill, il demanda à voir ses pieds. « Déchausse-toi, lui dit-il, et je te dirai d'où tu descends... » Weill se prêta de bonne grâce à ce caprice : « Je vais maintenant te montrer les miens, ajouta Gérard ; moi, je descends de Napoléon ; je suis fils de Joseph, frère de l'Empereur, qui a reçu ma mère à Dantzig. Toi, tu descends d'Isaïe, tu en as tous les signes. » Mais, quand Weill voulut sortir, la concierge, qui avait suivi ce manège, refusa de lui ouvrir, ne sachant, dit-elle, lequel des deux était le plus fou, et déclarant qu'on avait dû lui envoyer Weill pour permettre de le garder malgré lui. Et Gérard de rire de tout son cœur : « Ils n'en font pas d'autre, dit-il, c'est ainsi qu'ils m'ont fait entrer ici. » (Note de M. J. Marsan, à la suite de la *Correspondance* de Gérard.)

51. *Page 171.* — « Il fait si beau, écrit-il, que l'on ne peut se rencontrer ni s'embrasser dans les maisons. Je vais tâcher de revenir. Addio. — Ilcar. G. Nap. della torre Brunya. Ce 16 mars. » (Publ. par M. Clément Janin. *Dédicaces et lettres autogr.*) Cette signature seule : Gérard Napoléon de la tour Brunie, où se résument toutes ses fantaisies généalogiques, trahit suffisamment l'état du malade, qu'on sera obligé d'interner à nouveau cinq jours après.

52. *Page 172.* — Dans une note manuscrite, Gérard insiste sur les moyens de se procurer des *rêves logiques.* « Il ne faut pas, dit-il, offenser la pudeur des divinités du songe. Il faut s'entretenir d'idées pures et saines pour avoir des songes logiques. Prenez garde à l'impureté qui effarouche les bons esprits et qui attire les divinités fatales. Quand vos rêves sont logiques, ils sont une porte ouverte, ivoire ou corne, sur le monde extérieur... » Il y définit le rêve « un habit tissé par les fées et d'une délicieuse odeur... » — (Collection Spoelberch de Lovenjoul.)

53. *Page 176.* — J. Janin, *Journal des Débats*, 1er mars 1841. — D'autres amis de Gérard s'efforcent, au contraire, de faire le silence sur sa maladie. Paul Foucher écrit à Marie de l'Epinay le 12 mars : « Je m'empresse de vous adresser sur la santé et la raison de notre bon Gérard d'excellentes nouvelles dont, au reste, la confirmation vous sera déjà parvenue sans doute. Quant au feuilleton de Janin, je serais d'avis de le lui cacher, mais qu'est-ce

que nos deux silences auprès des dix mille indiscrétions qu'il peut rencontrer à sa première sortie. » Houssaye écrit de son côté : « Rassurez-vous... Gérard de Nerval n'a perdu ni la vie ni la raison... Une fièvre ardente, une fièvre de huit jours a seule donné lieu aux fatales nouvelles qui se sont répandues sur notre spirituel ami... » (*l'Artiste*, 2e série, t. VII, p. 264). Cité par M. J. Marsan.

54. *Page 178.* — Acte de décès de Jenny Colon :

« Ier Arrond. de Paris. Année 1842. Du 5 juin 1842, à midi et demi. Acte de décès de dame Marguerite Colon, artiste dramatique, âgée de trente-quatre ans, mariée au sieur Louis-Marie-Gabriel Leplus, professeur de musique, âgé de trente-cinq ans, ladite défunte, née à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), a décédé à Paris, en son domicile, rue Neuve des Mathurins, n° 17, ce jourd'hui, à six heures du matin ; sur la déclaration du sieur François-Denis d'Harminville, agent des théâtres, âgé de cinquante-six ans, demeurant rue Montmartre, 170; François-Auguste Goy, employé, âgé de quarante-cinq ans, demeurant rue de Chartres (Tuileries), n° 8. »

55. *Page 179.* — Cette sépulture occupe le n° 1 de l'avenue Samson, 22e division, 1re ligne. Le titre d'acquisition, au cimetière Montmartre, au nom de M. Leplus, porte le n° 627 et la date du 29 octobre 1842.

56. *Page 179.* — D'autres noms y furent inscrits plus tard : celui de la seconde Mme Leplus, née Marie-Juliette-Caroline Habeneck, décédée le 8 août 1870, et de Ludovic Leplus lui-même, inhumé le dernier, le 18 mars 1874.

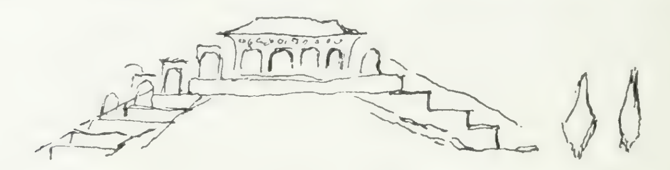
Sur Jenny Colon, voir, outre documens cités, *l'Artiste,* août 1837 et janvier 1838; et encore *Mémoires des Autres*, par la Comtesse Dash, Paris, s. d., à la Librairie Illustrée. L'auteur critique la couleur des cheveux de l'actrice, qui étaient roux, nuance alors peu estimée.

57. *Page 189.* — Ce carnet comprend trois petits cahiers débrochés d'ensemble 48 pages non cotées, de format in-18 ; le premier fascicule porte sur la première page une sorte de plan surmonté d'un petit dessin rehaussé d'aquarelle. L'un de ces cahiers, de 18 pages, paraissant incomplet, comprend uniquement l'état des dépenses de Gérard ; les deux autres, écrits tantôt au crayon, tantôt à la plume, le plus souvent indéchiffrables, contiennent un mélange de notes bibliographiques, historiques, religieuses, de sommaires impressions, des idées jetées sans ordre ni suite, mêlées à des références d'ouvrages d'occultisme et de cabale.

58. *Page 191.* — Il écrit à Gautier, au départ de Damiette, la lettre suivante (sans date ni timbre de la poste), que nous ne pouvons transcrire entière :

« Mon pauvre chat, c'est bien au Caire que je suis, au grand Caire et non ailleurs, près du Nil et des Pyramides. Hé bien, ce n'est pas mal, mais le lieu n'a point de charmes inépuisables et voilà pour le moins deux mois que tu me manques essentiellement. Depuis le départ du consul, j'ai cessé de voir *la Presse* où tu me parlais un peu, bien peu toi-même ; puis je n'ai reçu aucune lettre; je compte en trouver à Beyrouth. Il est vrai qu'ici il faut en écrire trois pour qu'une arrive, — ce doit être la même chose réciproquement. Je voudrais tâcher de ne pas te décrire le pays; comme tu dois y venir, et en dois parler probablement beaucoup plus que moi, il importe que tu n'en aies pas d'avance des idées trop vraies. La ville des Mille et une nuits est un peu dégradée, un peu poudreuse ; pourtant il y a encore quelque chose à en faire. Ce qui est triste, c'est la pauvreté de la population : tu as bien fait de mettre le Caire en ballet avant de le voir. Il faut prendre l'époque des Mamelouckѕ plutôt que l'époque actuelle, à moins de jeter parmi les comparses de l'Opéra des Anglais en caoutchouc, avec des chapeaux de coton piqué et des voiles verts, des Français étonnans portant fièrement

et en guenilles les modes de 1816, des Turcs ridicules sous l'uniforme de Stamboul, etc. Il ne faut pas négliger... (*ici quelques mots enlevés par une déchirure*)... de Mokattam, montagne qui... (*autre déchirure*).... Si tu as besoin de jardins, il y en a au bord du Nil, et ceux de Rodda sont délicieux. Le jardin arabe est quelque chose de particulier, dont tu ne trouveras pas de gravures probablement.



Je voudrais te peindre un kiosque qui est à Rodda, mais je ne peux pas ; c'est un escalier de terrasse, avec des berceaux de verdure se surmontant par étages, jusqu'au pavillon placé en haut, à peu près comme à l'Isola bella du lac Majeur, mais plus léger, puis force cyprès d'un effet triste et charmant avec des colombes qui se penchent sur la pointe. Mais ce qui est merveilleux et que je puis encore moins rendre, ce sont des plates-bandes formant des dessins de tapis, des fleurs, des dessins en tamarins, très hauts. Cela a quelque chose de funèbre, où l'on sent que les femmes doivent se promener au clair de lune, autour des bassins. Il y a des bosquets de jasmins ou de myrtes taillés ainsi, — et circulaires, des citronniers taillés uniformément en quenouilles, des orangers chargés de fruits, mais non taillés, — de grandes galeries peintes formant volières, un pavillon de marbre à colonnes, où les femmes se baignent sous les yeux du maître. Je regrette de ne pouvoir t'envoyer mon épreuve daguerréotypée de ce dernier qui est à Schoubra ; quelque peintre t'en donnerait le dessin ; il y a des crocodiles et des lions qui versent de l'eau ; c'est illuminé pour les fêtes. Tout cela peut se faire en effet de nuit avec la lune ; je regrette bien de n'être pas près de toi pour t'expliquer tout, mais en prenant pour motif les jardins de Schoubra, on ferait quelque chose de ravissant. Comme mœurs, j'ai vu de très curieux, — le pagne des Cophtes et la fête de la naissance du Prophète, puis le retour des pèlerins, où l'émir des hadjis passe à cheval sur le *dos* d'une foule de croyans, — puis les mariages dont tu trouveras la description exacte dans les deux volumes d'un Anglais nommé Lane, intitulés *Mœurs des Egyptiens*. Il y a une danse très bonne pour l'Opéra dans laquelle des Nubiennes font... les almées pendant que d'autres frappent un vase d'argile qu'elles portent sur l'épaule ; un coryphée mâle conduit la danse... et une femme, la tête couverte d'un voile de soie noire avec une grande robe rayée, dirige le tout avec un sabre recourbé, dansant une sorte de... avançant, reculant devant la marche : là, comme dans les mariages, chacun tient une bougie, si c'est le soir, et l'on porte des gerbes de bougies et des pots à feu. Il y a des costumes de femmes fellahs très gracieux ; l'Opéra les aura facilement. Tu verras peut-être un peintre sourd, qui est parti avant nous, et à qui j'ai dit d'aller te voir.

« Mon ami, je suis une canaille, je t'écris toujours au moment où la poste part, et de plus aujourd'hui, je pars moi-même. Le Fonfrède est assez convenable. Il a acheté une esclave indienne... (*suit un détail intime impossible à reproduire*).... Cette femme coûte très cher et nous ne savons plus guère qu'en faire. On a d'autres femmes tant qu'on veut. On se marie à la cophte,

à la grecque, et c'est beaucoup moins cher que d'acheter des femmes, comme mon compagnon a eu la mullerie de le faire. Elles sont élevées dans des habitudes de harem, et il faut les servir : c'est fatigant.

« Voilà donc l'affaire : nous partons aujourd'hui pour Damiette avec la femme et tout un ménage ; de là nous irons à Beyrout. Le voyage sera terminé cet automne. Je pense bien souvent à toi ; je rêve de toi ; je ne fais rien. On est très mou dans ce climat : j'ai beaucoup lu. Je ne ferai guère qu'un ou deux articles sur les mœurs, que je t'enverrai ; mais il y aurait énormément à faire pour toi. Écris-moi absolument à Beyrout; tâche de m'y rejoindre cet été, pars après la pièce ; sans toi, je suis comme un crétin. L'heure presse, adieu. Dis-moi si Henriette a réussi et ce que tu en as fait. Dis bonjour à Perrot, à... (*ici une déchirure*).... Je me porte comme un charme et trouve qu'il fait plutôt froid que chaud. Je t'embrasse de tout mon cœur, mon pauvre ami, et t'écrirai en arrivant. A Dieu. Gérard. » (Lettre inédite. Collect. H. Houssaye.)

59. *Page 221.* — On connaît les *Vers dorés* de Pythagore, dont Fabre d'Olivet a donné une traduction. Gérard a placé comme épigraphe, en tête du sonnet *Vers dorés*, une citation de Pythagore : « Eh ! quoi, tout est sensible. »

60. *Page 223.* — Traité avec Furne pour *les Côtes de la Méditerranée* :

« Entre les soussignés :

M. Gérard de Nerval, homme de lettres, demeurant rue La Rochefoucault, 39, d'une part ;

Et M. Charles Furne, libraire, rue Saint-André-des-Arts, 55, d'autre part ;

Il a été convenu ce qui suit :

M. Gérard de Nerval s'engage à faire, pour M. Furne qui l'accepte, un ouvrage dont le titre sera · La Méditerranée (ses côtes et ses îles).

L'ouvrage formera un seul volume semblable en tout à l'ouvrage de l'Algérie ancienne et moderne de M. Galibert et à celui de Venise du même auteur. Il formera 36 feuilles de texte.

Le prix de l'ouvrage payé à M. de Nerval sera de cinq mille francs, payé au fur et à mesure qu'il livrera sa copie.

Au delà de cinq mille exemplaires imprimés dudit ouvrage, M. de Nerval aura droit à un franc de rétribution par exemplaire qui en sera imprimé, quel que soit le nombre.

M. de Nerval pourra faire paraître des parties séparées de l'ouvrage de la Méditerranée, pourvu que ces parties n'excèdent pas la moitié de la totalité de l'ouvrage.

M. de Nerval s'engage à livrer son manuscrit dans l'espace de deux années à compter de ce jour.

Si le manuscrit de M. de Nerval dépassait 36 feuilles, le surplus serait livré gratis à M. Furne.

Fait double entre les parties pour être exécuté de bonne foi. — Paris le 10 décembre 1847. Approuvé l'écriture ci-dessus : (*signé*) Furne, Gérard de Nerval. »

(Coll. de l'auteur).

61. *Page 226.* — Paul de Musset, *le National*, 25-26 février 1850. — On relevait, dans *la Nuit Blanche*, des allusions séditieuses, telles qu'en ce couplet, chanté par *Basile, ministre de l'instruction publique d'Haiti* :

De l'art d'étouffer les esprits,
Nous sommes les apôtres,
Puisqu'on ne nous a rien appris
N'apprenons rien aux autres.

Un Parisien, en Amérique, chantait :

> Gardons pour nous, peuple d'élus,
> La liberté féconde,
> Et que tous les rois absolus
> Partent pour l'autre monde...

N'y avait-il pas de quoi alarmer la Censure?

62. *Page 228.* — C'est sans doute un exemplaire du FAUST de Klinger qu'il dit avoir offert au bibliothécaire de l'Arsenal... « un Faust illustré de planches allemandes... » (*Les Faux-Saulniers, Angélique*, lettre III.)

63. *Page 230.* — Liszt avait d'abord songé à Dumas seul pour le livret de cet opéra, et ce n'est qu'ensuite qu'il fut question de la collaboration de Gérard. Citons à cet égard cette lettre de Liszt, du 25 décembre 1850 :

« Mon cher Monsieur Gérard, je viens vous demander un service d'amitié, en vous priant de vouloir bien remettre les lignes ci-après à Alexandre Dumas. S'il agréait l'offre que je lui fais, j'avoue que je vous en aurais une véritable reconnaissance et qu'un de mes vœux trop ambitieux peut-être se trouverait ainsi réalisé. — A moins d'étendue excessive, quatre mois me suffiront pour terminer ma partition. Je vous prierai seulement de me communiquer au plus tôt copie du manuscrit de Dumas, afin que je puisse me mettre à l'œuvre. Bien tout à vous d'amitié. F. Liszt, 25 décembre 1850 ».
(Inédit. Coll. H. Houssaye).

64. *Page 232.* — N'est-ce pas là une réminiscence de *la Fiancée de Corinthe* de Gœthe, que Gérard a traduite, en 1836, pour *le Monde Dramatique*? La spectrale fiancée, échappée du tombeau, parle ainsi au jeune Grec, qui tente de la ranimer : « C'est bien malgré moi que je t'afflige ; mais, *si ta main touchait mes membres, tu frémirais* de ce que je cache à tes yeux : *blanche comme la neige, mais aussi froide* est la fiancée que tu t'es choisie... » (Cf. *Bibliographie*).

65. *Page 234.* — Vers adressés à Gérard le 2 février 1852 (Coll. H. Houssaye). Voici la citation qu'en fait Mlle Julia Cartier :

> Ce drame à la fois grotesque, colossal,
> Religieux, instructif, touchant, sentimental,
> Mélange adroit, savant, des vers et de la prose.

66. *Page 236.* — C'est, dit-il, dans sa lettre à Renduel, une grande association artiste ou sociale, appuyée de travaux importans, et qui triomphera ou tombera entièrement pendant l'hiver prochain (Lettre s. d. Col. Spoelberch de Lovenjoul).

67. *Page 241.* — Nous devons à M. Paul Nadar, ces détails, d'ailleurs conformes à la relation d'Alphonse Karr (*Livre de Bord*, t. III, p. 211-213).

68. *Page 243.* — La référence bibliographique donnée par Gérard est très exacte : nous la relevons ainsi sur l'exemplaire, en notre possession : *Evénement des plus rares ou l'histoire du seigneur abbé comte de Buquoy singulièrement son évasion du Fort-l'évêque et de la Bastille L'Allemand à côté, revue et augmentée, deuxième édition avec plusieurs de ses ouvrages vers et proses et particulièrement la Game des Femmes et se vend chez Jean de la Franchise, rue de la Réforme à l'Espérance à Bonnefoy = 1719* (Pet. in-12 avec un frontispice gravé représ. la Bastille).

69. *Page 247.* — Dans une lettre portant le timbre de la poste du 20 octobre 1850, et adressée à *M. Théophile Gautier, à Naples*, Gérard écrit : « As-tu reçu ma lettre de Leipsick? » (Collect. Spoelberch de Lovenjoul.)

70. *Page 247.* — Nous avons relevé, sur les documens consultés pour cet ouvrage, les divers domiciles ou résidences de Gérard : en voici la liste que nous n'oserions garantir complète :

Il est né au *n° 96 de la rue Saint-Martin* ; son enfance se passe à *Mortefontaine* et, à partir de 1815 jusqu'en 1834, il habite avec son père, *rue Saint-Martin, n° 72.* En avril 1834, il demeure *rue de Vaugirard, 15,* puis en juillet, *rue du Paon, 6.* Il trouve ensuite asile chez son ami Célestin Nanteuil, qui lui dresse un lit de camp dans son atelier, et, au commencement de 1835, il partage le logement de Camille Rogier, *rue des Beaux-Arts, 5,* d'où il se transporte, avec celui-ci, *rue du Doyenné,* le château de la *Bohême Galante.* Après le départ de Rogier, il habite avec Gautier, *rue Saint-Germain.* Puis, de 1837 à 1844, période coupée de longs voyages, ses résidences à Paris sont assez incertaines. En 1845 et 1846, il loge au *n° 36 de la rue de la Victoire* ; en 1847, rue de *La Rochefoucault, 39* ; de 1848 à fin décembre 1850, *rue Saint-Thomas du Louvre,* n° 4; en 1851, *rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel,* n° 10 ; en janvier 1852, on le trouve passagèrement à l'*hôtel de Normandie, rue du Chantre,* puis chez Théophile Gautier, *rue de Navarin,* 14. Il occupe ensuite, sous le nom de Stadler, l'appartement de la *rue du Mail,* 9, qu'il délaisse pour recevoir, pendant six mois, l'hospitalité du docteur Blanche, à Passy, rue de Seine, 1. Il fait aussi un bref séjour *rue des Minimes, n° 50,* puis chez sa tante Labrunie, *rue de Rambuteau, n° 54* ; enfin il aura son dernier logis à l'*hôtel de Normandie, rue des Bons Enfans, n°* 13.

71. *Page 249.* — Traité avec Charpentier pour le *Voyage en Orient* :

Entre les soussignés :

M. Gérard Labrunie de Nerval, homme de lettres, domicilié à Paris rue Saint-Thomas du Louvre, n° 4, d'une part ;

Et M. Gervais-Héloïse Charpentier, libraire-éditeur, demeurant à Paris rue de Lille, n° 19, d'autre part ;

Il a été dit, convenu et arrêté ce qui suit :

M. Gérard de Nerval est l'auteur d'un ouvrage sur l'Égypte, la Syrie et la Turquie, dont plusieurs chapitres avec des titres différens ont été imprimés dans la *Revue des Deux Mondes* et d'autres dans *le National,* sous le titre *les Nuits de Ramazan.* Une grande partie de cet ouvrage a aussi été publiée en 2 volumes in-8°, sous le titre de *Scènes de la vie orientale.* L'ensemble de cet ouvrage représente environ onze cent mille *n* d'imprimerie.

Aujourd'hui, M. Gérard Labrunie de Nerval a proposé à M. Charpentier de lui céder le droit exclusif d'imprimer à l'avenir cet ouvrage sous le titre nouveau, et mieux approprié au sujet, de *Voyage en Orient par Gérard de Nerval.* M. Charpentier ayant accepté, les parties ont d'un commun accord arrêté ce qui suit :

Article unique. — M. Charpentier acquiert par les présentes, tant pour lui que pour ses héritiers ou cessionnaires, le droit exclusif de publier, imprimer ou vendre l'ouvrage désigné ci-dessus, et ce, moyennant le paiement à M. Gérard de Nerval de 60 centimes par exemplaire qu'il imprimera. Les exemplaires de passe double seront exemps de cette rétribution.

M. Charpentier imprimera chaque édition au nombre d'exemplaires qu'il jugera convenable, la première devant être tirée au nombre de 1 500 exemplaires représentant la somme de 900 francs ; M. Charpentier remet à l'instant à M. Gérard Labrunie de Nerval la somme de 300 francs, espèces étant quittancées, et il s'oblige à lui compter les six autres 100 francs pour solde de ce tirage à la remise du bon à tirer de la dernière feuille de l'ouvrage en question.

Pour les impressions subséquentes, les payemens auront lieu pour chacune d'elles au moment de les exécuter. Fait double à Paris, le 28 janvier 1851. »

72. *Page 252.* — Eugène de Stadler (1816-1875), poète et auteur dramatique, fut archiviste aux *Archives Nationales* et inspecteur général des

Archives départementales. Sa parenté avec M. de Persigny lui valut un crédit qu'il mit, avec le plus constant dévouement, au service de Gérard.

73. *Page 254.* — *L'hypnérotomachie ou discours du songe de Poliphile déduisant comme Amour le combat à l'occasion de Polia, soulz la fiction de quoy l'auteur monstrant que toutes choses terrestres ne sont que vanité, traicte de plusieurs matières profitables et dignes de mémoire. Nouvellement traduict du langage italien en français. A Paris pour Jacques Kerner, aux deux Cochetz rue Saint-Jacques, MDXLVI, avec priv. du Roy.* De ce livre, rehaussé de très belles illustrations sur bois, il existe une première édition italienne : *Colonna Hypnerotomachia Poliphili, Venetiis,* 1499. L'une et l'autre édition sont des plus rares et des plus appréciées des bibliophiles. Charles Nodier prend texte de sa recherche de ce livre pour narrer, dans une curieuse nouvelle, — la dernière de l'aimable conteur, — les mystiques amours de Francesco et de Polia : *Franciscus Columna,* Paris, J. Techener, lib. 1844.

74. *Page 258.* — Traité avec Giraud et Dagneau pour *Lorely* :

« Entre les soussignés : M. Gérard de Nerval, homme de lettres, demeurant à Paris, d'une part ;

Et MM. D. Giraud et J. Dagneau, libraires-éditeurs, demeurant aussi à Paris, rue Vivienne, 7, d'autre part; Il a été dit et convenu ce qui suit :

M. Gérard cède et vend à MM. Giraud et Dagneau la propriété dans le format in-18 jésus, dit format anglais, exclusivement, d'un ouvrage dont il est l'auteur, intitulé : *Lorely, souvenirs d'Allemagne,* lequel ouvrage formera de neuf à dix feuilles d'impression dudit format.

Pour prix de cette propriété, MM. Giraud et Dagneau verseront à M. Gérard pour la première édition la somme de *cent cinquante francs,* payable à la mise en vente dudit ouvrage imprimé, et pour chaque édition subséquente, la somme de *cent francs* à la mise en vente, au fur et à mesure que besoin sera.

De plus, M. Gérard aura droit à 25 exemplaires gratis de la première édition et à 12 de chacune des suivantes.

Il est et demeure bien entendu que dans un an, à partir de la signature du présent acte, M. Gérard pourra publier l'ouvrage dont s'agit dans ses œuvres complètes, ou même séparément, mais alors dans tout autre format que celui in-18 jésus dit anglais, stipulé au présent traité, comme étant la propriété de MM. Giraud et Dagneau. Fait double à Paris, le 10 juin 1852 ».

75. *Page 263.* — Princesse de Solms, depuis Mme Ratazzi, et enfin Mme de Rute : Marie-Studolmine Bonaparte, fille de la princesse Lœtitia, qui elle-même était issue du second mariage de Lucien Bonaparte et épousa Thomas Wyse, ancien ministre des Iles Britanniques en Grèce, naquit à Watesford (Irlande), vers 1834. Élevée au couvent de la rue Barbette, dépendance de la Légion d'honneur et de Saint-Denis, elle manifesta de bonne heure un goût prononcé et des aptitudes pour les lettres. Elle épousa, en 1850, un Alsacien riche, Frédéric de Solms, dont elle se sépara quatre ans plus tard, alors que ses relations politiques, franchement hostiles au nouvel empereur, l'avaient fait éloigner de Paris. De 1854 à 1860 elle vécut en Savoie et à Nice, où elle se lia intimement, on le sait, avec Eugène Sue, puis devint l'Elvire de Ponsard ; elle entretint aussi une correspondance suivie avec Béranger et Lamennais. On lui pardonnera d'avoir été la Muse de Ponsard en apprenant qu'elle fut douce à Gérard de Nerval, que, sans doute, elle fleurit de son sourire le rêve platonique du pur amant, lui fut peut-être une dernière Adrienne.

76. *Page 265.* — Nous respectons l'opinion de M. Gauthier Ferrières, qui identifie ainsi l'ami dont parle Gérard dans *Aurélia.* Observons cependant que, s'il s'agit de Charles Renaud, Gérard se trompe en plaçant le décès de celui-ci avant son séjour à la maison Dubois (avril-mai 1853), car Ch. Renaud est mort le 22 août suivant. Il se tromperait encore lorsqu'il ajoute :

« Comme il était de mon âge et de mon temps... » Renaud n'était âgé que de trente-trois ans, donc de douze ans plus jeune que Gérard....

Jean-Louis-Charles Renaud était un poète intime, aimant la poésie des champs : il a laissé des *Épitres*, des *Contes*, des *Pastorales*, et un *Voyage en Orient*. Voir, sur cet écrivain, une notice d'A. de Pontmartin, *Causeries littéraires*, M. Lévy, 1869.

77. *Page 269.* — Il a modifié ou retranché, non seulement ce qui ne satisfaisait pas tout à fait son goût d'artiste, mais ce qui aurait pu étonner le lecteur, lui laisser deviner quelque exaltation. Il a existé de *Sylvie* des *états* intermédiaires : Méry prétend en avoir conservé un; nous en possédons nous-mêmes quelques fragmens. Copions celui-ci, qui fait voir ce que la défiance éveillée de Gérard a fait supprimer de l'épreuve définitive :

« L'air était doux et parfumé ; je résolus de ne pas aller plus loin et d'attendre le matin. O nuit! J'en ai peu connu de plus belles : je ne sais pourquoi, dans les rêveries vagues qui m'étaient venues par momens, deux figures aimées se combattaient dans mon esprit : l'une semblait descendre des étoiles et l'autre monter de la terre. La dernière disait : Je suis simple et fraîche comme les fleurs des champs; l'autre: Je suis noble et pure comme les beautés immortelles conçues dans le sein de Dieu... »

Ce fragment a été remplacé à l'impression par la phrase suivante :

« L'air était tiède et embaumé ; je résolus de ne pas aller plus loin et d'attendre le matin, en me couchant sur des touffes de bruyère. »

Gérard a supprimé l'évocation d'Adrienne et de Sylvie, l'antithèse de l'idéal et de la « douce réalité ».

78. *Page 272.* — Nous suivons ici l'ordre des faits consignés dans *Aurélia*, lesquels concordent d'ailleurs presque toujours avec la *Correspondance* de Gérard et les autres documens que nous avons consultés.

79. *Page 294.* — Ce sonnet n'est-il pas une sorte d'*argument* poétique d'*Aurélia*? Rappelons que le titre primitif de cette dernière œuvre, était, d'après la note bibliographique, dressée par Gérard, de ses œuvres complètes : *Artémise ou le Rêve et la Vie.*

80. *Page 297.* — Passeport de Gérard. Ce passeport, délivré « à M. Labrunie de Nerval, rentier, se rendant à Constantinople », porte le signalement suivant : « *Taille* : *1m68* ; *cheveux chatains, front haut, sourcils chatains,* « *yeux gris, nez gros, bouche moyenne, barbe chataine, menton rond, visage* « *ovale, teint clair.* » (Collection Spoelberch de Lovenjoul.)

La destination indiquée sur ce passeport est confirmée encore dans un *reçu*, signé le 15 avril 1854, d'une somme de 600 francs « pour une mission littéraire en Orient » (nº 129, cat. vente d'autog., 28 nov. 1876, Charavay expert).

Notons ici, touchant les fonds reçus pour ce voyage, ce quatrain autographe de Gérard :

« *Sur un reçu de mille francs que m'avait rendu M. Millaud à qui j'avais rendu sept cents francs.*

Je n'en ai pris que cent écus,
C'est bien mesquin pour mon paraphe,
Ce papier banal n'aura plus
Que la valeur de l'autographe !

Gérard DE NERVAL.

1er novembre 1854.

81. *Page 321.* — Traité avec MM. Lévy frères pour *les Filles du Feu* :

« Entre M. Gérard de Nerval, demeurant à Passy, rue de Seine, 1 ;

Et MM. Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 *bis* ;

M. Giraud ayant publié une première édition de l'ouvrage des *Filles du feu*, par M. Gérard de Nerval, et ayant vendu le reste de cette édition, ainsi

que le droit à la propriété dudit ouvrage, à MM. Michel Lévy frères, ces derniers voulant s'entendre avec M. Gérard de Nerval pour les éditions suivantes.

Il a été convenu et arrêté ce qui suit :

L'ouvrage *Les Filles du Feu* sera publié exclusivement par MM. Michel Lévy frères aux conditions suivantes :

1° MM. Michel Lévy frères auront à remettre à M. Gérard de Nerval, pour chaque édition, la somme de 100 francs payable à la mise en vente ;

2° M. Gérard de Nerval aura droit à 12 exemplaires gratis pour chaque édition ;

3° Il demeure entendu que, dans un an à partir de ce jour, M. Gérard de Nerval aura le droit de publier l'ouvrage dont s'agit dans ses œuvres complètes et même séparément, mais alors dans le format in-8° ou grand in-8°

Fait double à Paris, le 7 octobre 1854. »

(Collect. Henri Houssaye.)

La même réserve, déjà insérée dans son traité avec Giraud et Dagneau pour *Lorely*, se trouve reproduite ici, en prévision d'une édition de ses *œuvres complètes*. Ce projet le préoccupe jusqu'à sa mort, et l'on voit quelle précaution vigilante lui fait introduire la même clause dans toutes ses conventions avec ses éditeurs.

82. *Page 321.* — Aux termes de ce traité, qui est passé :

Entre M. Gérard de Nerval, demeurant à Paris, rue des Bons-Enfans, hôtel de Normandie.

Et MM. Michel Lévy frères. — Gérard cède à ceux-ci le droit de publier un volume de nouvelles, dont le titre sera *Nouvelles et fantaisies*, moyennant la somme de 350 francs, payables 200 francs à la signature, 150 sur le bon à tirer ; plus 100 francs à la mise en vente de chaque édition subséquente.

83. *Page 323.* — Voici cette lettre, écrite par Gérard au Dr Blanche, le 17 octobre 1854 (publ. par Champfleury, *Grandes figures*) :

« ...J'ai peut-être plus de protections à faire mouvoir que vous n'en rencontrerez contre moi. Je ne sais si vous avez *trois ans* ou *cinq ans*, mais j'en ai *plus de sept* et j'ai des *métaux* cachés dans Paris. Si vous avez pour vous-même le Gr∴O∴, je vous dirai que je m'appelle le *frère terrible*. Je serais même la *sœur terrible* au besoin. Appartenant en secret à l'*Ordre des Nopses*, qui est d'Allemagne, mon rang me permet de jouer cartes sur table... Dites-le à vos chefs, car je ne suppose pas qu'on ait confié les grands secrets à un simple (?) qui devrait me trouver *très Respectable* (X). Mais je suis assuré que vous êtes plus que cela. Si vous avez le droit de prononcer le mot de... (cela veut dire Mac-Benac et je l'écris à l'orientale), si vous dites *Jachin*, je dis *Boaz*, si vous dites *Boaz* je dis *Jehova*, ou même *Machenac*... Mais je vois bien que nous ne faisons que rire... »

On sait avec quel soin le malade rétabli s'efforçait de supprimer ces témoins de son égarement. C'est ainsi qu'il écrivait à Dumas (lettre sans date publiée par A. Houssaye, dans le *Livre*, 1883) : « Mon cher, Dumas, je vous prie de me rendre un service : c'est de ne pas insérer dans votre journal, ou de détruire même les plaisanteries que j'ai dictées ou écrites à votre bureau... J'ai à garder pure la gloire de mon nom... »

Dans une autre lettre du 4 décembre 1853 (Catal. Charavay, vente du 6 mai 1878), Gérard, en priant Dumas de réclamer à F. Wey la copie remise à celui-ci et de l'insérer dans son journal, lui demande encore de ne pas publier les lettres qu'il a écrites sous l'influence de la maladie.

Touchant les rapports de Gérard et de Dumas, nous devons citer ici un fragment d'autographe de Gérard (sans date, vers 1852), contenant, sous forme de consultation sur le duel, ce passage curieux : « Si votre ami a été outragé par un ami, doit-il se battre? » Il n'a consulté ni Dumas, ni Bazancourt ; mais il rappelle qu'il a failli se battre en duel avec Alexandre Dumas

à propos d'une maîtresse, vers 1835. Dumas, sans faire allusion au différend, le mena dans un tir, fit mouche à tout coup, cassa six boules de verre dansant sur un jet d'eau, tandis que Gérard manquait le but. « En revenant, j'étais furieux; je comprenais l'apologue et je me disais : Au fait, comment se débarrasser de ce colosse? Le frapper par derrière ne serait pas loyal... Peut-être n'est-il pas aussi fort à l'épée ; mais il a de si grandes jambes et de si grands bras!... Soyons prudent et évitons toute possibilité de duel. » (N° 38, cat vente d'autog., 8 juin 1889, Charavay expert.)

84. *Page 325.* — Voici cette lettre qu'Arsène Houssaye a publiée dans ses *Confessions*, t. I, et qui certainement fut écrite sous les mêmes influences de délire : « Mon pauvre cher Houssaye, je n'étais pas là quand vous êtes venu. Vous aurez été bien content toutefois de me voir sorti. Aujourd'hui, je vais plus loin, demain sans doute j'irai voir Janin. Dites-lui ce qu'il faut. Il n'y a pas besoin de le remercier. — Je suis fol. — Je lui porterai bonheur et je lui apprendrai à faire de l'or. Voilà tout. — Mais c'est si ennuyeux qu'il n'en aura pas la patience; il aimera mieux le recevoir tout fait du bon Dieu. — A propos, il y en a un quelque part — dans un coucou; — il y en a même peut-être plusieurs. — J'en ai eu peur. Mais vous allez croire, mon pauvre et bon ami, que je suis encore malade, comme disaient les Grecs! Janin a bien compris — pas tout — mais il sait ou saura tout. Venez me voir ce soir, si vous pouvez, ou demain matin. Celui qui fut GÉRARD et qui l'est encore ; γέρας ; gloire, honneur, récompense (pour vous tous! et toutes). »

84'. P. 339. Voir ci-après, page 384.

85. *Page 347.* – Dans un article publié dans la *Revue fantaisiste*, n°s 3 et 4, août-novembre 1861, Asselineau raconte un peu différemment la dernière visite que lui fit Gérard. Celui-ci serait venu le trouver le 21 ou le 22 janvier, sans paletot et sans chapeau, ayant abandonné depuis une quinzaine de jours sa chambre de la rue des Bons-Enfans. Il attendait, pour reprendre un domicile, que la Porte-Saint-Martin donnât *la Belle Gabrielle*, à laquelle il collaborait avec Maquet, — et que celui-ci acheva seul. Au bout de deux ou trois heures, il le quitta pour aller travailler dans un cabinet de lecture. Asselineau lui remit sa carte de visite et dut à la présence de cette carte, trouvée dans les poches de Gérard, le 26 janvier, d'être le premier averti de sa mort, par cet avis : « Prière à M. Asselineau de passer à la Morgue pour reconnaître un corps, que l'on croit être celui de M. Gérard Labrunie de Nerval, homme de lettres ».

Privat d'Anglemont a fait, de son côté, un récit de la dernière journée de Gérard de Nerval, peu concordant avec les autres témoignages. Il dit avoir dîné avec Gérard et « le père Coupe-Toujours, le marchand de galette ». Après le café, Gérard voulut payer une tournée, mais n'ayant plus d'argent, il emprunta une pièce de deux francs au père la Galette. Les consommations payées, il restait à Gérard 1 fr. 35. Après avoir flâné avec ses deux compagnons sur le boulevard, près de la porte Saint-Martin, il acheta deux gravures, un *Socrate buvant la ciguë* et une *Bacchante*, à un marchand installé sur le trottoir. Il ne lui restait plus que 65 centimes, lorsque, parvenu à la Madeleine, il quitta Privat, pour se rendre à pied à Saint-Germain, où il devait coucher chez un ami. Le mauvais temps le fit rebrousser chemin et il alla finir sa nuit dans le quartier de l'Hôtel de Ville. Privat ne le revit que le lendemain sur les dalles de la Morgue. Jules Levallois a narré différemment, dans ses *Souvenirs*, la rencontre de Privat d'Anglemont, qu'il place à la sortie de l'Odéon, puis chez un boulanger de la rue Dauphine.

86. *Page 348.* — Edmond Texier, dont le témoignage tardif s'est produit pour la première fois en 1883, insiste sur l'attrait qu'exerçait sur Gérard le corbeau de la rue « de la Lanterne » (*sic*) : il en parlait sans cesse et prétendait qu'il avait appartenu à la Reine de Saba. Il ne se passait pas de jour

84 *P. 339. Extrait d*

Médecin-Inspecteur : Docteur

NUMÉRO D'ORDRE.	NUMÉRO DE LA TABLE.	DATE DE L'ENTRÉE.	HEURE DE L'ARRIVÉE.	NOMS ET PRÉNOMS.	SEXE.	AGE.	LIEU DE NAISSANCE.	ÉTAT CIVIL.	PROFESSION.	DEMEURE.
21	14	26 janvier 1855	9 h. 1/2 du matin.	Labrunie Gérard dit de Nerval.	M	47 ans.	Paris (Seine).	Célibataire.	Homme de lettres.	13, rue des Bons-Enfans

Acte de décès. — Paris (Seine), IXe arr. A. 1855. — Du 29 janvier 1855, à 2 soir. — Acte de décès de Gérard Labrunie, dit de Nerval, *homme de lettres*, d de ce mois, à 7 heures et demie du matin, âgé de 47 ans, né à Paris, demeura Bons-Enfans, 13, *sans autres renseignemens*. Sur la déclaration de MM. Ado Balard, entrepreneur de transports, âgé de 50 ans, demeurant rue Sainte-(

qu'il ne l'allât voir et voulut même une fois y amener Texier, qui éluda l'offre, prétextant une affaire : « Tu as peut-être raison, dit Gérard après réflexion ; il faut être initié pour voir sans danger cet être mystique et redoutable. »

Dans un autre témoignage, non moins tardif, Monselet prétend que Gérard l'aurait, un soir, amené rue de la Vieille-Lanterne et lui aurait dit : « Si jamais on voulait se pendre, c'est ici qu'il faudrait venir la nuit : on serait sûr de n'être décroché que le lendemain matin. »

Mais que de légendes fantaisistes ne se sont pas formées autour de la ruelle tragique ? M. Georges Malet, dans un article de *la Gazette de France*, cite une anecdote qu'il a extraite des *Vendeurs de Bonne Aventure*, par le prestidigitateur Alfred de Caston. Celui-ci raconte la visite qu'il aurait faite, en compagnie de Privat d'Anglemont, chez une tireuse de cartes de la rue de la Vieille-Lanterne. Cette pythonisse avait une clientèle d'escarpes, qui venaient la consulter sur les coups à risquer. Elle fit aux visiteurs, qu'elle prenait pour des policiers, un très hostile accueil ; mais le nom de Gérard de Nerval, prononcé par l'un d'eux, la désarma. Elle s'attendrit jusqu'aux pleurs au souvenir du doux vagabond : « Hélas ! dit-elle, quand je pense qu'il est mort là, presque sous mes yeux, et que je ne l'ai pas sauvé!

ue, 26 janvier 1855.

: Oscar Fourtet.

…ts	Genre de mort.	Temps écoulé depuis la mort.	Suicide ou homicide.	Cause présumée du suicide ou de l'homicide	Envoyé par	Lieu ou le cadavre a été trouvé.	Époque de l'inhumation.	Observations.
…oir, …ises …t, …s de …, …lon …gris- …sou- …is, …set- …on …es …le … un …en …cha- …ir, …oir	Suspension.	Quelques heures.	Suicide.	Cause inconnue.	Commissaire de police du quartier Saint-Merry.	Voie publique rue de la Vieille-Lanterne.	30 janvier 1855 à midi.	Cet homme était connu avant son entrée à la Morgue. L'extrait du procès-verbal a été déposé à la mairie du 9e arrondissement aux fins de rédaction de l'acte de décès. Le corps a été réclamé par la Société des Gens de Lettres.

…e, 14, et Jean-Nicolas Gilles, employé, âgé de 43 ans, demeurant rue Geoffroy-…2. Constaté par nous, maire du IXe arr. de Paris, vérification faite du décès rue …é-Neuf, 21, par M. Chayet, médecin, et après lecture, ont signé : (signé) Balard, …usart, adj.

moi qui me serais fait tuer pour lui de si bon cœur ! » La nécromancienne était convaincue qu'on avait pendu Gérard.

87. *Page 350.* — Arsène Houssaye dit avoir remarqué sur le cadavre certain phénomène physiologique très caractéristique de la mort par suspension, et que l'on put observer toute la journée que dura l'exposition du corps (*Le Livre*, 1883).

88. *Page 352.* — Il lui était parfois arrivé cependant de faillir à la fidélité qu'il avait jurée à la mémoire d'Aurélia, mais toujours ces parjures donnaient lieu aux remords les plus âcres. Houssaye avait compté sur quelque intrigue de hasard pour ramener Gérard dans le cercle des sentimens humains et l'extraire de l'abîme que creusait chaque jour la solitude. Or, un matin, il fut réveillé par son ami, qui venait l'entretenir d'un projet de conquête de la Grèce : il s'agissait de faire voile, sans plus tarder, vers l'île des Sirènes et d'appareiller pour Cythère. Houssaye descendit avec lui, voulut l'emmener au café d'Orsay : ils venaient de rencontrer le poète Édouard L'Hôte, lorsque survint une gentille grisette aux cheveux ébouriffés, « vraie colombe dépareillée dont le vent a frisé les plumes ». « Elle sera du voyage », dit Gérard, qui, après quelques galans propos, avait pris le bras de la belle. L'Hôte les avait quittés pour se rendre au ministère

des Finances, et le trio rebroussa chemin vers les Tuileries. Gérard voulut commander un déjeuner sommaire et Houssaye en profita pour glisser rapidement quelques louis à la femme en lui disant : « Soyez lui douce ; quand vous n'aurez plus d'argent, vous lui direz de venir me voir avec vous. » Le déjeuner fini, Gérard oublia l'île des Sirènes, mais, rêvant encore de Cythère, emmena sa conquête vers Montmartre. A quelques jours de là, Houssaye le rencontra, seul, flânant sur le quai Voltaire. « Eh bien! et la jolie Vénus des Tuileries ? — Ah! répondit Gérard, comme nous avons été heureux de nous quitter ! »

Une autre fois, — c'est encore Houssaye qui parle, — Gérard emmena celui-ci avec Stadler, à Versailles. Il devait leur présenter une dulcinée du type *biondo e grassoto,* auquel du moins il restait fidèle. Écartant la proposition d'un déjeuner aux Réservoirs, il conduisit ses amis dans une guinguette, où bientôt les rejoignit une dame aux contours si opulens que Houssaye en fut effrayé. Gérard leur dit avec émotion les débuts de cette idylle. La belle était éprise d'un maréchal-des-logis de cuirassiers, et Gérard l'avait trouvée, au pied d'un arbre, répandant force larmes sur le départ de ce héros. Il l'avait abordée avec intérêt et s'était si bien employé à la consoler qu'il y était parvenu assez complètement, résultat dont il gardait quelque fierté. Depuis il n'avait manqué, chaque semaine, de lui renouveler son tribut de consolations. Il avait si bien apprivoisé cette nymphe athlétique qu'elle avait pour son poète une aveugle admiration, lisant ses livres tout le jour et lui chantant les vieilles chansons du Valois qu'il lui avait apprises. « N'était son envergure, ajoutait Gérard, je l'emmènerais à Montmartre pour y vivre seul avec elle.... » (Arsène Houssaye, *Gérard de Nerval, Souvenirs d'antan*; *Le Livre, bibliographie rétrospective,* année 1883.)

De telles aventures ne pouvaient longtemps occuper l'esprit de Gérard, où se dressait bientôt le spectre irrité d'Aurélia : « Je me représentais, dit-il, la vie que j'avais menée depuis sa mort, me reprochant, non de l'avoir oubliée, ce qui n'était point arrivé, mais d'avoir, en de faciles amours, fait outrage à sa mémoire. »

89. *Page 355.* Dans sa préface pour *le Rêve et la Vie* (Lecou, 1855), Arsène Houssaye note encore ces détails sur l'affection réciproque du père et du fils : « Gérard franchissait le seuil paternel avec un grand respect, embrassait le vieux chirurgien, et lui disait, d'une voix qui allait droit au cœur, quel que fût le cœur : *Bonjour, mon père.* Le dimanche et le jeudi étaient deux jours de fête pour tous les deux. On dînait lentement et on parlait beaucoup. Après le dîner, Gérard secouait un peu la poussière des livres; quelquefois il conduisait son père au café Turc ; mais il n'y restait pas ; car, dès qu'il avait repris l'air de la rue, il s'envolait sans dire bonsoir. Quand il était à Paris, il ne manquait jamais au dîner paternel du dimanche et du jeudi ; mais que de fois son père l'attendit vainement... On n'en mettait pas moins le couvert de cet enfant prodigue des belles années. Cela le fera revenir, disait le père. Et il dînait tristement avec le souvenir de ce charmant vagabond... »

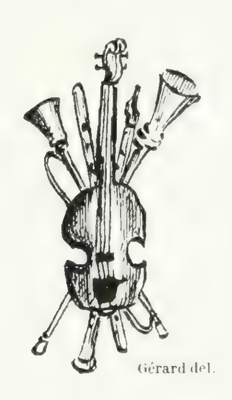
90. *Page 356.* — La veille des funérailles, Alexandre Dumas écrivit à Victor Hugo : « Mon bien cher et bien grand, vous savez que notre pauvre Gérard s'est suicidé ou a été assassiné. On l'enterre demain. Arsène Houssaye s'est chargé de tous les détails du convoi. Voici ce que je lui ai dit hier : « Mon cher Houssaye, si Victor Hugo eût été à Paris, il eût fait à notre « cher Gérard l'honneur de porter un des coins du drap. Je crois qu'en l'absence « de notre grand poète, il est de notre devoir de laisser la place d'Hugo vacante « et de n'avoir que trois ou cinq porteurs. Je propose, disposez. A vous : « Al. Dumas. » Houssaye a répondu : « Oui, à mardi matin, Arsène Houssaye. » Vous voyez que je ne perds aucune occasion de protester contre

votre absence. Demain vous serez donc au milieu de nous... Lundi 29 janvier. » (J. Marsan : *Correspondance*, introduction, note p. 24.)

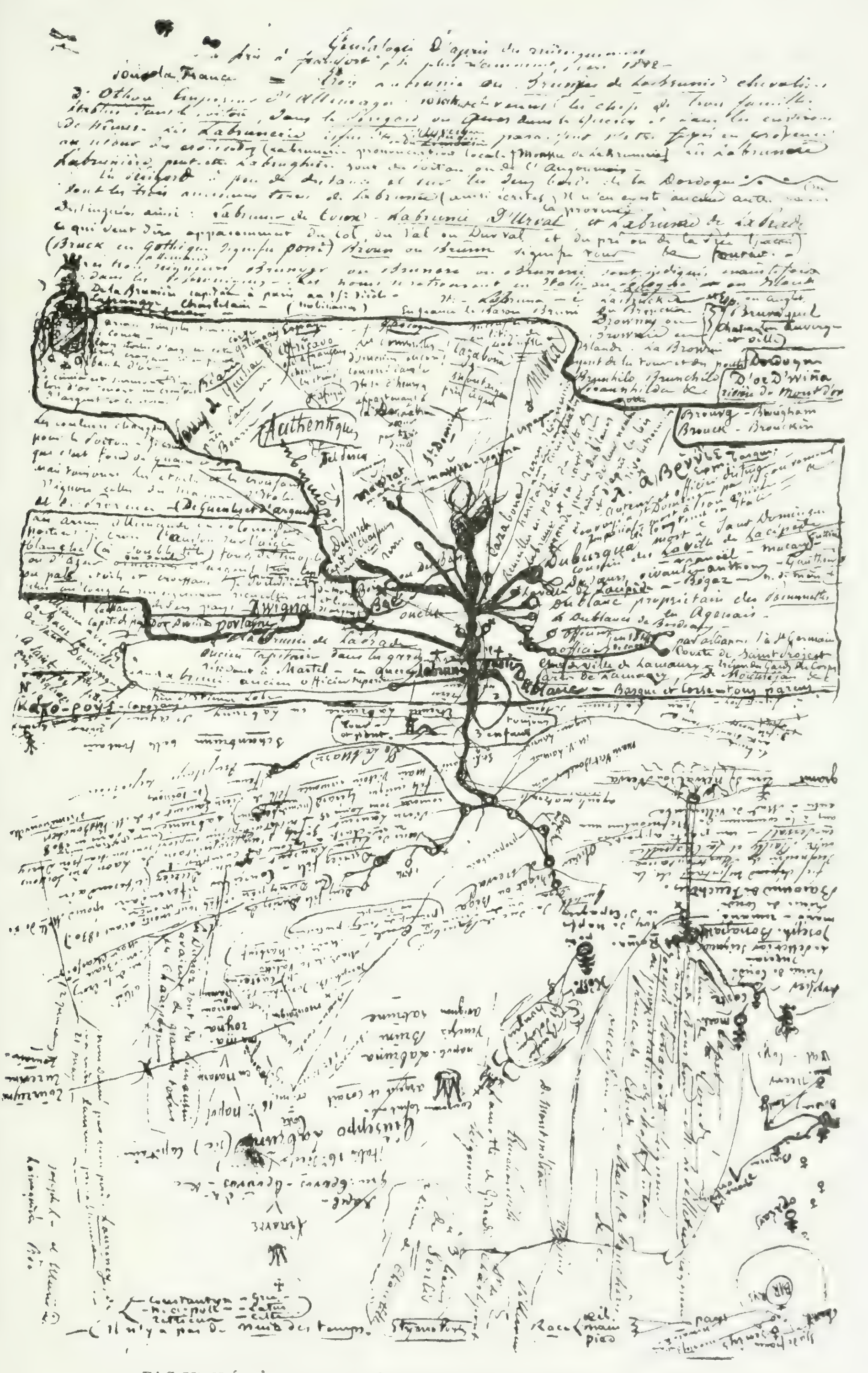
91. *Page 357.* — Cette première concession porte le n° 126 057 du registre, et se trouvait dans la 16e division, 4e ligne, du chemin La Bédoyère.

92. *Page 358.* — Charles Colligny (1823-1874) fut secrétaire de rédaction à *l'Artiste.* Bohème et noctambule, ces traits communs avec Gerard ont servi de thème à Houssaye pour le discours qu'il prononça sur sa tombe. « J'avais donné un tombeau à Gérard de Nerval, dit Houssaye dans *l'Artiste* ; j'ai donné le même tombeau à Charles Colligny, non point par économie, comme le pourraient croire les bourgeois retirés des affaires, mais parce qu'il y avait entre ces deux poètes plus d'un point de ressemblance. Tous les deux, esprits hors ligne d'ailleurs, croyaient que le gaz avait remplacé avantageusement le soleil, etc. » (*l'Artiste,* 1875).

93. *Page 359.* — Nous copions sur la fiche de situation de cette sépulture : « Labrunie, dit Gérard de Nerval, 49e division, 4e ligne, face 48, n° 8 de la 52e division. » Le registre porte ces mentions : « Complément versé : 375 francs. — 12 mars 1890 : M. Arsène Houssaye a posé une colonne sur la sépulture et restauré la pierre tumulaire. — 29 novembre 1907 : M. Henri Houssaye a fait ouvrir le caveau. »



Gérard del.



FAC-SIMILÉ D'UNE NOTE GÉNÉALOGIQUE DRESSÉE PAR GÉRARD

(Coll. Spoelberch de Lovenjoul).

ANNEXE I

ARGUMENT

(*Estrées-Saint-Denis.*)
François BOUCHER
épouse Marie COMMELIN.
29 janvier 1689.

1. — 1690. François BOUCHER.
2. — 1691. Marie-Marguerite —
3. — 1692. Jean-Jacques —
4. — 1694. Laurent —
5. — 1697. Geneviève —
6. — 1698. Marie-Marguerite —
7. — 1699. Marie-Françoise —
8. — 1703, 8 janv. Marie-Madeleine —

(*Ermenonville.*)
9. — 1704, 30 juin. Adrien-François — épouse
21 juillet 1733
Marguerite DUHAMEL,
Veuve de Pierre Brimeur.

10. — 1707, 21 déc. François —

1. — 1735, 21 nov. Adrien-Joseph BOUCHER.
épouse ——
24 février 1756.

2. — 1737, 23 sept. Marie-Hélène BOUCHER.
3. — 1738, 7 déc. Marianne-Françoise —
4. — 1742, 25 janv. Agnès-Véronique —

(*Dampierre.*)
Pierre OLIVIER
épouse Jeanne FORGET.

(*Mortefontaine.*)
1686. Jean OLIVIER épouse Mari
† 8 novembre 1751. 17 fév. 1721.

épo

(*Mortefontain*
1. — 1722, 31 janv. Jean-
2. — 1723, 16 sept. Pierre
dit Pierre-Ol.
3. — 1725, 26 avr. Loui
4. — 1726, 16 sept. Mari
5. — 1731, 11 juin. Hen
6. ———— Marie
† 21

1. — 1757, 4 mars. Marie-Marguerite-V

2. — 1758, 28 fév. Antoine-Adrien.
3. — 1759, 17 nov. Antoine,
épouse Marie Jeanne ROBQUIN
Veuve d'Antoine-François Corbie.
17 février 1783.

1. — 1784. Marie-Antoinette-Elise
épouse Jean DUFRESNOY.
28 septembre 1812.
2. — 1787, 17 juil. Antoine-Auguste.

ALOGIQUE

ne.)
LLON
e NODIN.

CARILLON.
3.

(Agen.)
Étienne LABRUNIE
épouse Jeanne ROCQUES.

François DEMON SABLON
épouse Marguerite BROCHETON.

(Laffaux.)
Jean LORIN ou LAURENT
épouse Marie-Louise DEMON SABLON.
8 octobre 1748.

1. — 1749, 21 nov. Jean LAURENT.
2. — 1751, 20 juil. Marie-Louise-Agnès —
3. — 1752, 11 sept. Françoise-Armande —
4. — 1754, 11 févr. Marie-Jeanne-Claire —
épouse Louis Duriez.
use — 5. — 1757, 13 mars. Pierre-Charles —
'82.

6. — 1759, 11 janv. Marie-Marguerite.

Joseph LABRUNIE
épouse Marie-Thérèse DUBLANC,
Sœur de Gérard Dublanc.

'ortefontaine.)
5 déc. Pierre-Louis-LAURENT.
(Paris).
[arie-Antoinette-Marguerite — épouse — 1776. — 12 juil. Etienne LABRUNIE. Agen.)
† 29 novembre 1810. *(Paris.)* 20 juin 1807. † 1er juin 1859.

génie épouse Alexandre LABRUNIE.
t 1826. 24 mars 1818.

Jean Labrunie.

(Paris.)
1808. — 22 mai. GÉRARD LABRUNIE.
† 26 janvier 1855.

(Paris.)
820. — Pierre-Eugène LABRUNIE

Evariste LABRUNIE

ANNEXE II

AN

LETTRES

LETTRES MANUSCRITES de la Coll. Spoelberch de Lovenjoul.	LETTRES PUBLIÉES dans *la Sylphide* (*Un roman à faire*
I. — « *Vous vous trompez, Madame...* » (Comprend l. I et II de *la Sylphide*).	I. — « *Vous vous trompez, Madame..* II. — « *Je vous avais obéi, Madame..*
	III. — « *Je vous réponds bien vite...* » (L. IX de la publ. Sardou).
II et III. — (Brouillon et copie au net). « *Me voilà encore à vous écrire...* » (Comprend l. III d'*Aurélia*, jusqu'à : « *Vous savez...* » — Suit, avec var., la lettre contenue dans *Octavie*).	....
IV. — « *J'ai lu votre lettre, cruelle...* » (L. IV d'*Aurélia*, même texte, sauf deux renvois biffés).	....
V. — « *Si vous croyez que je vous oublie...* » (Frag. au crayon, presque illisible, de la l. V d'*Aurélia*).	....
VI. — Brouillon du commencement de la l. I et d'un frag. de la l. II de *la Sylphide*; l. XI de la publ. Sardou.	
VII. — « *Oh! ma pauvre amie, je ne sais quels rêves...* » (Brouillon de la l. VII d'*Aurélia*).	....
VIII. — « *Souvenez-vous, oublieuse personne...* » (L. VIII d'*Aurélia* et l. XIV de la publ. Sardou). Brouillon.	....
IX. — Même lettre que la préc., copiée au net sur pap. à let., et signée Gérard de Nerval.	
X. — « *Pauvre amie, je vous ai encore bien tourmentée...* » (L. IV de *la Sylphide* et l. VII de la publ. Sardou).	IV. — « *Pauvre amie, je vous ai encore* *tourmentée...* » (L. X de la coll. Lovenjoul et l. V la publ. Sardou).
XI. — « *Je ne puis me remettre encore...* » (Brouillon de la l. V de *la Sylphide*).	V. — « *Je ne puis me remettre encore..*
XII. — « *Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis allé vous voir...* » (Brouillon, l. XI d'*Aurélia* et l. IV de la publ. Sardou).	....
XIII. — « *Un jour sans vous voir, sans te voir...* » (Frag. au crayon).	....
XIV. — « *Je suis plus calme aujourd'hui...* » (L. XIII de la publ. Sardou).	....
XV. — « *Je me réveille en poussant des cris de joie...* » (Brouillon de la l. XV de la publ. Sardou).	....

AURÉLIA

LETTRES PUBLIÉES dans *Aurélia* (Lecou 1855).	LETTRES PUBLIÉES par V. Sardou.
	XI. — « *Vous vous trompez, Madame...* » (Frag. avec var. de la l. I de *la Sylphide*).
	IX. — « *Je vous réponds bien vite...* » (L. III, avec var. de *la Sylphide*).
— « *Me voilà encore à vous écrire...* » (Frag. des l. II et III de la coll. Lovenjoul).	
— « *J'ai lu votre lettre, cruelle...* » (L. IV de la coll. Lovenjoul et l. II de la publ. Sardou, av. var.).	II. — « *J'ai lu votre lettre, cruelle...* » (L. IV de la coll. Lovenjoul et d'*Aurélia*, av. var.).
– « *Vous vous trompez, Madame, si vous* *›yez que je vous oublie...* »	III. — « *Ce n'était pas alors la femme que j'aimais en vous...* » (Frag. de la dernière partie, avec var., de la l. V d'*Aurélia*).
— « *Oh ! ma pauvre amie, je ne sais* *els rêves...* » (L. VII, av. var., de la coll. Lovenjoul et de la publ. Sardou).	X. — « *Oh ! ma pauvre amie, je ne sais quels rêves...* » (L. VII, av. var., d'*Aurélia*).
. — « *Souvenez-vous, oublieuse per-* *ıne...* » (L. VIII de la coll. Lovenjoul).	XIV. — « *Souvenez-vous, oublieuse personne...* » (L. VIII, av. var., d'*Aurélia*).
. . . .	VII. — « *Pauvre amie, je vous ai encore bien tourmentée...* » (L. X de la coll. Lovenjoul et l. IV de *la Sylphide*).
. . . .	V. — « *Je ne puis me remettre encore...* » (L. V, av. var., de *la Sylphide*).
- « *Je me heurte à chaque pas...* » Frag. av. var. de la l. I de la publ. Sardou).	I. — « *Ah ! je suis bien puni...* » (Contient partie, avec var., de la l. X d'*Aurélia*).
— « *Mon Dieu ! mon Dieu ! j'ai pu* *ıs voir un instant...* » Var. du brouillon de la coll. Lovenjoul).	IV. — « *Mon Dieu ! mon Dieu ! je suis allé vous voir un instant...* » (L. conf. au brouillon de la coll. Lovenjoul).
— « *Un jour sans vous voir, sans te* *r...* » ʼexte diff. du brouillon de la coll. Lovenjoul et de la l. VIII de la publ. Sardou.	VIII. — « *Un jour sans vous voir...* » (Fragment).
. . . .	XIII. — « *Je suis plus calme aujourd'hui...* » (L. XIV de la coll. Lovenjoul).
— « *Vous êtes bien la plus étrange...* » L. XII de la publ. Sardou).	XII. — « *Vous êtes bien la plus étrange...* » (L. XIII d'*Aurélia*).
— « *Nous avons maintenant à nous* *der...* » Frag. 4e al. de la l. XV de la publ. Sardou).	XV. — « *Je me réveille en poussant des cris de joie...* » (Comprend av. var. l. XV d'*Aurélia*.)
	Les lettres V, VI, XVI, XVII et XVIII de la publ. Sardou sont inédites, et ne se trouvent pas dans la coll. Lovenjoul.

BIBLIOGRAPHIE
DES ŒUVRES COMPLÈTES

I

ŒUVRES INÉDITES, MANUSCRITS, PROJETS.

Poésies diverses : Livre premier : Adieux de Napoléon à la France. — Ipsara, chant grec. — A Napoléon, traduit de Lord Byron. — Épître première. — Chant d'un Espagnol. — Les Écrivains. — Livre second : Le Curé de notre village. — Rondeaux. — Autre. — Rondeau redoublé. — A Tindaris ; Licidas. — Le duc de Montmorency... — Épître seconde. — Le Riche poète, contre les poètes descriptifs. — Le Sceptique. — Le Retour de l'Exilé, Élégie nationale. — Élégie nationale, à mettre en vers. — Les Martin. — Ode à M. Duponchel.
Manuscrit in-8° calligraphié par Gérard, titre et 54 pp. 1 en-tête et 3 culs-de-lampe dessinés à la plume. Broché. (Coll. de l'auteur.)

Poésies et Poèmes, par Gérard L*** — *Essais poétiques*, 1824. — *L'Enterrement de la Quotidienne*, poème épique, orné d'une préface dans le plus nouveau genre, par Gérard L..... au collège Charlemagne, 1824. — Avertissement. — Préface de l'auteur. Poème épico-héroïque ; chant premier, 224 v. — La mort de la Quotidienne, poème en six chants ; chant second, 196 v. — L'enterrement de la Quotidienne, poème en six chants : chant troisième, 204 v. — Chant quatrième, 204 v. — La mort de la Quotidienne, poème en six chants, chant cinquième, 162 v. — La mort de la Quotidienne, chant sixième, 170 v. — Les froids autans ont glacé nos contrées... — Cortège de la discorde, fragment. Fragment d'un poème — Description d'une classe de dessin, fragment. — Le Missionnaire. — L'Enfance. — Le Bon temps, fragment (quatorze ans). — Chants élégiaques : le cinq mai. — Poésie imitiée d'Ossian (quinze ans). — Sur la ruine de Balchuta. — Le Vaisseau, trad. de Gessner. — Licidas. — Le Pauvre. — Odes d'Horace : A Tindaris ; — A Torquatus ; — A Postumus. — Du mois de juin ; petite satire. — Chant d'un Espagnol. — Sur la bataille du Mont Saint-Jean.
Manuscrit in-8°, calligraphié par Gérard, 134 pp., 2 titres avec fleurons, 5 en-têtes et culs-de-lampes dessinés à la plume. Reliure veau gris, romant. ornem. à froid sur les plats. (Coll. Henri Houssaye Appart. à M. Claude Lafontaine.)

Han d'Islande, mélodrame en trois actes et en neuf tableaux, 1829. Manuscrit gr. in-4°. Calligraphié en demi-page par l'auteur, titre portant au verso la liste des personnages et 64 pp. non paginées, plus un feuil. blanc. Broch. (Coll. de l'auteur.)

Faust. Acte premier et commencement de l'acte second. Manuscrit de Gérard, sans titre ni date, in-12 carré, 20 pp. (Collect. Henri Houssaye.)

Jodelet, comédie en trois actes et en vers d'après Scarron. 3 fascicules manusc. in-8°, 102 pp. annot. par le Vt Spoelberch de Lovenjoul. Étiqu. sur la couv. portant : Copies dramatiques. (Coll. Spoelberch de Lovenjoul.)

Misanthropie et Repentir, drame en cinq actes, trad. de Kotzebue, représenté pour la première fois au Théâtre-Français le 28 juillet 1855. (Biblioth. du Théâtre-Français.)

Premier Paris. L'Abbé de Lamennais. «Napoléon écrase la pensée européenne, le solitaire dominateur, etc. » Commencement d'étude, 2 ff. manusc. (Coll. Spoelberch de Lovenjoul.)

Madame de Girardin. Projet d'article. Brouillon avec des blancs. (Coll. Spoelberch de Lovenjoul.)

Sappho, 3 ff. man. (Coll. Spoelberch de Lovenjoul.)

Littérature allemande. Clotilda Montalvi, tragédie romantique en 5 actes et en vers par Firmerich (Trad. du *Journal du beau monde*, n° 84, publié à Leipzig. Fragm. manusc. (Coll. Spoelberch de Lovenjoul.)

Madame Camille Pleyel. *Silhouette d'artiste par Saphir.* Projet de notice, manusc. (Coll. Spoelberch de Lovenjoul.)

Préface pour la Turquie, par Camille Rogier, 1846. — En note : « Théophile Gautier s'est servi, dans la préface qu'il a publ. en tête de l'ouvrage, de plus. phrases de ce document. » — Gérard a ajouté, en suite de l'adresse : « A Monsieur Rogier », ces mots : « C'est très difficile à faire. Voilà une espèce de projet ; nous nous entendrons demain pour arranger, remanier ou allonger tout cela. — A demain. » (Coll. Spoelberch de Lovenjoul.)

Poésie. Fragment sans titre, commençant par ce vers :

On ne sait pas toujours où va porter la hache...

et finissant ains

Et viens à moi, mon fils, et n'attends pas **la Nuit**.

Feuillet man. (Coll. Spoelberch de Lovenjoul.)

Prière adressée au peuple français pour ériger un tombeau à la mémoire de l'illustre Béranger air : *T'en souviens-tu ?*

Peuple français, laisse couler tes larmes...

(Coll. Spoelberch de Lovenjoul.)

Voyage d'Italie, *Panorama.* Plan d'une œuvre, drame ou épopée lyrique, 2 ff. manusc. (Coll. de l'auteur).

Le Comte de Saint-Germain ; fragment de nouvelle. Au-dessous du titre, en épigraphe : *De omni re scribili et quibusdam aliis* ; 2 chap. : — I. Une âme sans corps ; — II. L'embaumeur. 8 pp. man. cotées 1, 12, 16, plus 2 pp. d' « *éclaircissemens* » (?).

C'est un fragment de copie destinée à l'impression, — sans doute le manuscrit dont il est question dans la lettre à Abel (V. p. 291). — (Coll. de M. Édouard Champion.)



TITRE DESSINÉ PAR GÉRARD POUR LES « ESSAIS POÉTIQUES »

II

PUBLICATIONS ORIGINALES ET PREMIÈRES ÉDITIONS COLLECTIVES

Nous énonçons dans leur ordre chronologique toutes les publications de Gérard, parues soit en librairie, soit dans les journaux ou périodiques : sont seulement notées en caractères distincts, à leur date, les œuvres originales ou premières réimpressions éditées en librairie.

1826. ***Monsieur Deutscourt ou le Cuisinier d'un grand homme***, tableau politique à propos de lentilles (en un acte et en vers), par M. Beuglant, poète, ami de Cadet Rousselle, auteur de la fameuse complainte sur la mort du droit d'aînesse ; in-32, Paris, Touquet, 1826.
Publié l'année suivante dans les *Élégies nationales*, sous le même pseudonyme.

— ***Napoléon et la France guerrière***, élégies nationales, par Gérard L..., in-8°, 32 pp. Paris, chez Ladvocat, éd., 1826 (*la Russie, Waterloo, les Étrangers à Paris, la Mort de l'exilé*).

— ***Les hauts faits des Jésuites***, leurs droits à la reconnaissance des Français; Dialogue (en vers) en manière d'instructions données par le poète Beuglant à son ami Cadet-Roussel, suivi de la doctrine des RR. PP. Paris, Touquet, 1826, in-32, 30 pp.

— ***La mort de Talma***, élégie nationale, in-8°, 4 pp. Touquet, éd., s. d. (1826). Signé *Gérard, auteur de Napoléon et la France guerrière.*

— ***Napoléon et Talma***, élégies nationales nouvelles, par Gérard, in-12, 12 pp. Touquet, éd., 1826.

— ***L'Académie ou les Membres introuvables***, comédie satirique en vers par Gérard, in-8°, 44 pp. A Paris, chez Touquet, 1826.

— ***L'Académie***, comédie satirique en vers, par Gérard. Personnages : MM. Roger, Raynouard, l'Endormi, Briffaut, Parisct, l'Académie Invalide, le Pauvre du Pont des Arts et l'Ouvrier de l'Arc de l'Etoile ; seconde édition, à Paris, chez Touquet, décembre 1826, in-8°, 41 pp. (sur la couverture : *Seconde édition appropriée à la circonstance*).

1827. **Faust**, dernière scène, *Mercure de France au XIX*e *siècle*, t. XXVII, 1827.

— ***La France guerrière, élégies nationales***, par Gérard, 2e édition corrigée et augmentée de pièces nouvelles (1re livraison seule parue). Paris, Touquet, janvier 1827, in-8°, 32 pp. (*Cont. : Épître à Béranger, Prologue, la Victoire, la Russie, Fontainebleau*).

— ***Élégies nationales et satires politiques***, par Gérard, 2e édit,. in-8°, 130 pp. Paris, chez les libraires du Palais-Royal, imprimerie David, 1827.

1828. ***Faust***, tragédie de Gœthe, nouvelle traduction complète en prose et en vers par Gérard, in-32, XII — 312 pp. Dondey-Dupré père et fils (avec une figure), 1828.

— **Mélodie**, imitée de Th. Moore (*Almanach des Muses*, 1828).

— **Lénore** (*Psyché*, mai 1829 et sept. 1830) ; *Mélodie irlandaise* : signé Louis Gerval.

1829. ***Couronne poétique de Béranger***, recueillie par Gérard ; in-32, Chaumerot jeune, édit., 1829 (De Gérard seulement : *Prologue* des

Élégies nationales, et une *Ode à Béranger*, signée : Louis Gerval).

— **Stances élégiaques** (*Almanach des Muses*, 1829), signé : Louis Gerval.

— **Bürger : Lénore**, traduction littérale (signé : Gérard). — *Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXVII, 1829.

— **Schubert : Mort du Juif errant** (*Merc. de France au XIXe siècle*, t. XXVII, 1829 ; réimp. en 1840).

— **Körner : Chant de l'Épée** (*Merc. de France au XIXe siècle*, t. XXVIII, 1829 ; réimp. en 1840).

— **Tiedge : Robert et Clairette**, trad. (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXVII, 1829.)

1830. **Le Peuple**. Ode, in-18, 1830 (?)

— **Gœthe : La première nuit de Sabbat**, morceau lyrique de Gœthe (*Mercure de France au XIXe siècle*, 1830). — (Anon.)

— **Uhland. — L'ombre de Körner**, trad. (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXVIII, 1830. — Réimp. en 1840.)

— **J.-P. Richter, La Nuit de nouvel an d'un malheureux ; — L'éclipse de lune**, épisode fantastique trad. (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXX, 1830. Réimp. en 1840.)

— ***Études sur les poètes allemands***, par Gérard. Paris, Méquignon, Havard, Bricon, 1830, in-18, 260 pp.

— ***Poésies allemandes*** : Klopstock, Gœthe, Schiller, Bürger. Morceaux choisis et traduits par Gérard, in-32, 260 pp. Méquignon, Havard, Bricon, éd., 1830 ; réimp. en 1840 avec la 3e édit. de *Faust*.
Contient : Introduction ; Gœthe : *Ma Déesse* ; *la Noble femme d'Azan Aga* ; *l'Aigle et la Colombe* ; *le Chercheur de trésors* ; *Consolation dans les larmes* ; *le Roi des Aulnes* ; *l'Élève sorcier* ; *le Voyageur* ; *la Première nuit de Sabbat* ; *Légende* ; *le Barde* ; *le Roi de Thulé* ; *les Mystères*. — Schiller : *La Chanson de la Cloche* ; *le Plongeur* ; *la Puissance du chant* ; *Pégase mis au joug* ; *A Gœthe* ; *le Partage de la terre* ; *le Comte de Habsbourg* ; *le Commencement du XIXe siècle* ; *le Dragon de Rhodes* ; *Jeanne d'Arc* ; *le Gant* ; *l'Idéal* ; *la Bataille* ; *la Caution* ; *Désir* ; *Colomb* ; *la Grandeur du Monde* ; *Adieux au lecteur*. — Klopstock : *Ma patrie* ; *les Constellations* ; *les Deux Muses* ; *les Heures de l'Inspiration* ; *A Schmied* ; *Psaume* ; *Mon erreur* ; *Hermann et Thusnelda* ; *Hermann et Thusnelda, chanté par les bardes*. — Bürger : *Lénore* ; *la Merveille des fleurs* ; *Sonnets* ; *la Chanson du brave homme* ; *le Féroce chasseur*.

— ***Choix de poésies*** **de Ronsard, du Bellay, Baïf, Belleau, du Bartas, Chassignet, Desportes, Régnier,** précédé d'une introduction par M. Gérard ; in-32, 238 pp. Méquignon-Havard, Bricon, édit., 1830.

(Ce vol., de même que le précédent, fait partie de la Bibliothèque choisie publiée sous la direction de M. de Laurentie. *Introduction* réimp. dans la *Bohême galante*, 1855.)

— **Les Papillons** (*Merc. de France au XIXe siècle*, t. XXVII, 1830 ; réimp. dans la *France littéraire*, t. IX, 1833.)

— **La Sonate du Diable**, conte fantastique (signé : Ex., *Mercure de France au XIXe siècle*, 1830, t. XXVIII).

— **Légende par Gœthe** (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXVIII, 1830 Anon.)

— **Le Barbier de Gœttingue** (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXVIII, 1830, signé : *Un pythagoricien moderne*). Réimp. dans *les Topazes*, par le Bibliophile Jacob, s. d. (1869).

— **Poésie allemande. Appel**, par Körner (1813). Trad. (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXVIII, 1830).

— **Fragmens de Guy le Rouge**, tragi-comédie contenant le divertissement du Prince des Sots et la représentation d'un mystère (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXIX, 1830) ;(Anon.)

— **La Métempsycose**, conte fantastique (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXIX, 1830, p. 10, 70, 100, 167, 197 ; signé : *Un pythagoricien moderne*).

— **La Malade**, poésie (*Le Cabinet de lecture*, 29 décembre 1830 ; signé Gérard).

1830. **Monsieur Jay et les Pointus littéraires** (*Tribune romantique*, continuation de *la Psyché*, 3e année, tome Ier, 1830 ; signé : Gérard).

— **Le Cabaret de la Mère Saguet** (*le Gastronome*, 1830 ; réimp. dans l'*Abeille impériale*, 15 sept. 1855).

— **Le Peuple**, poésie (*Mercure de France au XIXe* siècle, 1830, t. XXX ; réimp. dans l'*Artiste*, 1848).

— **Les Doctrinaires**, à V. Hugo (*Mercure de France au XIXe siècle*, 1830, *Almanach des Muses*, 1831).

1831. **Fragmens de Nicolas Flamel**, drame chronique (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXXIII, p. 576, et t. XXXIV, p. 59, 1831). Réimp. dans *le Rêve et la Vie*.

— ***Nos adieux à la Chambre des députés de l'an 1830, ou Allez-vous-en, vieux mandataires***, par le père Gérard, patriote de 1789, ancien décoré de la Prise de la Bastille, dédiés aux électeurs de Paris et de toute la France, in-32, 24 pp., chez les libraires du Palais-Royal, 1831.

— **En avant ! marche**, poésie (*Cabinet de lecture*, 14 mars 1831).

— **Le Soleil et la Gloire**, poésie (Cabinet de lecture, 4 décembre 1831).

— **Cour de prison**, poésie (*Dans Sainte-Pélagie, d'une aile élargie...*) (Cabinet de lecture, 4 déc. 1831).

— **A Victor Hugo, les Doctrinaires** (*Almanach des Muses*, 1831).

— **Laisse-moi**, poésie (signé : Louis Gerval, Almanach des Muses, 1831).

— **J.-P. Richter : Le Bonheur de la maison**, traduit par Gérard (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXXIII, 1831).

— **Tiedge : Bardit**, trad. du haut-allemand (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXXIII, 1831 ; réimp. dans *Paris-Londres*, Keepsake français, 1841).

— **Hoffmann. Aventures de la nuit de la Saint-Sylvestre**, conte inédit d'Hoffmann (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXXIV, 1831, p. 546, 597, signé : Gérard).

— **La malade**, poésie (*Annales romantiques*, 1831 ; *Almanach des Muses*, 1832).

1832. **Fantaisie**, odelette (*Annales romantiques*, 1832, signé : Gérard). Réimp. dans le *Diamant, Keepsake*, Ve Louis Janet, s. d., puis dans *la Sylphide*, 1843, sous le titre : *Vision*, à M. Théophile Gautier ; enfin dans *l'Artiste*, 1er août 1849, sous le titre : *Odelette*, etc.

— **Romance**. Traduction d'*Anna Bolena*, romance (*Chansonnier des Grâces*, 1832).

— **Le Soleil et la Gloire ; Nobles et Valets ; le Réveil en voiture ; le Relais ; une Allée du Luxembourg ; Notre-Dame de Paris**, poésies (*Almanach des Muses*, 1832).

— **La Main de Gloire** (*Cabinet de lecture*, 1832) ; réimprimé sous le même titre, suivi de : histoire macaronique, avec 4 illust. dans la *Revue pittoresque* (1844), puis dans les œuvres complètes sous le titre : *la Main enchantée*.

— **La nuit du 31 décembre**, conte fantastique (signé Édouard de Puycousin, *Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXXVI, 1832).

1833. **Chant historique**, poésie (*La Grande Pologne*, 1833).

1835. **Déjà les beaux jours, la poussière** : — **La Grand'Mère**. — **Dans les bois**. Odelettes (*Annales romantiques*, 1835).

— **Lénore**, de Burger, musique de Monpon, 1835.

— **La Fiancée de Corinthe**, trad. de Gœthe (V. *le Monde Dramatique*).

1836. **Faust**, tragédie de Gœthe, 2e édition, in-18, 320 pp. Donday-Dupré, 1836.

— **Le Rhin à Bâle** (*Charte de 1830*, 18 octobre 1836).

— **Deux statues brabançonnes** (*Charte de 1830*, 25 oct. 1836).

— **Soirée d'automne**. Extrait inédit du Journal d'un voyageur enthousiaste (*Charte de 1830*, 1er décembre 1836).

— **Mœurs anglaises**, Voyage sur le continent (*Charte de 1830*, 5 décembre 1836).

1837. **L'Auberge de Vitré** (*Charte de 1830*, 8 mars 1837).

— **De l'Avenir de la Tragédie** (*Charte de 1830*, 20-26 mars 1837).

— ***Piquillo***, opéra-comique en 3 actes, par M. Alexandre Dumas, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 31 octobre 1837. Paris, Marchant, édit., 1837, in-8°, 24 pp.

1838. **Du Rhin au Mein** (*le Messager*, 1838 ; *la Presse*, 1840).

1839. ***L'Alchimiste***, drame en 5 actes et en vers, par Alexandre Dumas, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Renaissance le mercredi 10 avril 1839. Paris, Dumont, 1839, in-8°, 76 pp.

1839. **Léo Burckart**, drame en 5 actes précédés d'un prologue (*la Presse*, 24-27 et 30 septembre, 1er-4 octobre 1839).

— ***Léo Burckart***, par M. Gérard, accompagné de mémoires et documens inédits sur les sociétés secrètes d'Allemagne. Paris, Barba, Desessart; Brockhaus et Avenarius ; à Leipzick, même maison, 1839. Appendice : *les Universités d'Allemagne*, en tout VIII-330 pp. — Réimp. en 1853 à la suite de *Lorely*.

— ***Les Deux Rendez-vous***. Intermède (*la Presse*, 15-17 août 1839 ; signé : Gérard). Réimp. dans la *Revue Pittoresque* et *Petits Châteaux de Bohême* (voir *inf.*).

— **Biographie singulière de Raoul Spifame, seigneur des Granges** (*la Presse*, 17, 18 septembre 1839, signé : *Aloysius*). Réimp. dans *les Illuminés* (voir *inf.*).

— **Portrait du Diable** (*la Presse*, 23 octobre 1839; signé : G. L.).

— **Les Universités d'Allemagne** (*la Presse*, 8 septembre 1839 : signé : Gérard). Voir *sup. Léo Burckart.*

— **Le Fort de Bitche**, histoire de la Révolution française (*Le Messager*, 25, 26, 28 juin 1839). Réimp. dans *les Filles du feu* sous le titre : *Émilie ou le fort de Bitche.*

1840. ***Faust*** de Gœthe, 3e édition, suivi du *Second Faust* et d'un choix de *ballades et poésies* (2e édit.), traductions nouvelles, in-12, 444 p. Gosselin, édit., 1840. Contient, outre les morceaux publiés dans l'édition de 1830, quelques traductions inédites : Gœthe : *Le Dieu et la Bayadère* ; Schubert : *La mort du Juif errant* ; Pfeffel : *la Pipe ;* Körner : *Chant de l'épée. Appel*; Uhland : *l'Ombre de Körner ;* J.-P. Richter : *la Nuit du nouvel an, l'Éclipse de lune.*

— **Paysages suisses ; le lac de Constance ; un jour à Munich** (*la Presse*, 1840, *l'Artiste*, 1845).

— **Allemagne du Midi**: *Paris à Vienne* (*la Presse*, 15 janvier, 8, 26 mars, 28 et 29 juin, 1840) (signé Gérard).

— **Allemagne du Nord** : *Paris à Francfort* : I, *Les eaux de Baden-Baden* (*la Presse*, 29 juillet 1840) ; II, *les Voyages à pied* ; Francfort, Un village français dans le duché de Nassau, (*id.*, 29 juillet 1840) ; une visite au bourreau de Baden (30 juillet 1840) (signé Gérard).

1841. **L'Hiver à Bruxelles. Une journée à Liége** (*la Presse*, 1841).

— **Les Banquets d'anciens écoliers** (signé : Aloysius) (*Le Prisme*, Curmer, édit., 1841, supplém. des *Francais peints par eux-mêmes*).

— **Mes Prisons** (*l'Artiste*, 1841).

— **Les Amours de Vienne** (*Revue de Paris*, 1841).

— **Comment on devient corsaire** (signé Aloysius Block, *Paris-Londres*, Keepsake français, 1840-41).

1842. **Les tentures de cuir doré et leur fabrication** (signé G. de N. *Cabinet de l'amateur*, 1842).

— **Chansons et légendes du Valois** (*la Sylphide*, 1842).

1843. **Julien Hachet** (signé Alosius, le Parisien, 16-17 juillet 1843).

— **Jemmy O'Dougherty** (*la Sylphide*, 1843), réimp. dans *les Filles du feu.*

— **Octavie ou l'Illusion** (*la Sylphide*, 1843, *l'Artiste*, 1845, *le Mousquetaire*, 1853), réimp. dans *les Filles du feu.*

— **Un roman à faire**, par M... (*la Sylphide*, 4e série, t. VII, 1843).

— **Lettre à Théophile Gautier** (*Journal de Constantinople*, 7 oct. 1843 ; Reprod. dans *la Sylphide*, 4e année, t. II, 1843, p. 224) sous le titre : *l'Orient.*

1844. **Paradoxe et Vérité** (*l'Artiste*, 2 juin 1844).

— **Une lithographie mystique** (*l'Artiste*, 2 juillet 1844).

— **Une journée en Grèce** (*l'Artiste*, 11 février 1844) ; *les Cyclades, Saint-Georges* ; réimp. dans *les Femmes du Caire* et le *Voyage en Orient.*

— **Le roman tragique** (*l'Artiste*, 10 mars 1844), sert de préf. des *Filles du feu.*

— **Le boulevard du Temple** (*l'Artiste*, 17 mars 1844), *Autrefois et aujourd'hui.*

— **Le Christ aux Oliviers**, 5 sonnets, imitation de Jean-Paul (*l'Artiste*, 31 mars 1844).

— **La Peinture chez les Turcs** (*l'Artiste*, 16 juin 1844).

— **Une lithographie mystique** (*l'Artiste*, 28 juillet 1844).

— **Voyage à Cythère** (*l'Artiste*, 30 juin, 11 août 1844).

— **Les délices de la Hollande**, première lettre à M. de Villemessant (*la Sylphide*, t. X. 2e sem. 1844, p. 323, 2e art. p. 437).

— **Les acteurs anglais à Paris** (*l'Artiste*, 22 décembre 1844). Cet art. a été réimp. avec des variantes dans *la France Musicale*, du 19 janvier 1856.

— **Les deux rendez-vous**, intermède (la *Revue pittoresque*, 1844, 2 vign.) ; réimp. sous le titre *Corilla* dans *Petits Châteaux de Bohême.*

1845. ***Le Diable Amoureux***, roman fantastique par J. Cazotte, précédé de sa vie, de son procès, et de ses prophéties et révélations, par Gérard de Nerval, illustré de 200 dessins par Edouard de Beaumont, in-8°, xc — 192 pp., Paris, Léon Ganivet, édit. 1845. Réimprimé dans la *Sylphide*, puis dans *l'Artiste*, 20 avril — 11 mai 1845. Préface formant une notice des *Illuminés.*

(Une poésie : *Napoléon*, par Gustave Delorne (in-8°, 16 pp. Imp. Bailly, 1840), a été à tort attribuée à Gérard. Très judicieusement, M. Vicaire a restitué le morceau à son véritable auteur, Gustave Le Vavasseur, dont le pseudonyme *Delorne* (ou de l'Orne) est destiné à rappeler le pays d'origine).

— **Jacques Cazotte**, deux époques de sa vie (*la Sylphide*, 2e série, t. I, 1845). Réimp. de la *préface* du *Diable amoureux.*

1845. **Le meilleur Roi de France** (Raoul Spifame), *Revue pittoresque*, 2 vign. sur bois, 1845. Réimp. de la *Biographie singulière de Raoul Spifame.* Une autre réimp. aura lieu dans *les Illuminés*, sous le titre : *le Roi de Bicêtre.*

— **Le Bœuf gras** (*l'Artiste*, 9 février 1845).

— **Pensée antique** (*l'Artiste*, 16 mars 1845).

— **Souvenirs de l'Archipel** (*l'Artiste*, 6 juillet 1845). Réimp. dans *les Femmes du Caire* et le *Voyage* en Orient.

— **L'Illusion.** « A Madame... » Réimp. d'*Octavie* (part.) (*l'Artiste*, 6 juillet 1845).

— **Voyage à Strasbourg** (*l'Artiste*, 3 oct. 1845).

— **Physionomie des villes d'Europe** (*l'Artiste*, 9 nov. 1845).

— **Vers dorés**, sonnet (*l'Artiste*, 28 décembre 1845).

— **Histoire véritable du canard** (*le Diable à Paris*, Hetzel, 1845, t. I). Vign. de Bertall.

— **Une Nuit à Londres** (*Presse*, 8 sept. 1845 ; *l'Artiste*, 20 sept. 1846).

— **Une femme et l'amour...** (*la Presse*, 10 oct. 1845; *l'Artiste*, mai 1855, sans titre).

— **Isis ou l'Iséum, souvenirs de Pompéi** (*la Phalange*, 1845 ; *l'Artiste*, 27 juin, 4 juillet 1847, réimp. dans *les Filles du feu*).

1846. **Sensations d'un Voyageur enthousiaste.** I. Vieux moyens de locomotion. Paradoxe et vérité. Souvenirs de la Néva (*l'Artiste*, 1er mars 1846). — II. De Genève à Lausanne. Suisse allemande ; Causerie sur le lac ; Je touche au port (*l'Artiste*, 15 mars 1846). — III. La forêt noire ; Les voyages à pied ; La maison de conversation ; Lichtenthal (*l'Artiste*, 17 mai 1846). — IV. Manheim et Heidelberg ; Une visite au bourreau de Manheim (*l'Artiste*, 12 juillet 1846).

— **Un tour dans le Nord.** I. Angleterre et Flandre (*l'Artiste*, 16 août 1846)

— **De Ramsgate à Anvers.** Poésie (*l'Artiste*, 30 août 1846).

— **Une nuit à Londres** (*l'Artiste*, 20 sept. 1846).

— **Une page de l'histoire ; les Enfants de France en Espagne en 1529** (*l'Artiste*, 18 octobre 1846).

— **Un tour dans le Nord**, III et IV (*l'Artiste*, 1er et 22 novembre 1846).

1846-47. **Scènes de la Vie Orientale.** I. *Les femmes du Caire* (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1846); II. *Les Esclaves*, 1er juillet 1846; III. *Le Harem*, 15 septembre 1846 ; IV. *La Cange du Nil*, 15 déc. 1846 ; V. *La Santa Barbara*, 15 février 1847; VI. Les *Maronites* ; *un prince du Liban*, 15 mai 1847 ; VII. *Les Druses* ; *le Kalife Hakem*, 15 août 1847 ; VIII. *L'anti-Liban*, 15 octobre 1847. Réimp. dans *les Femmes du Caire* (1848) et *Voyage en Orient* (1851).

1847. **Rêverie de Charles VI** (*Sylphide*, 1847).

— **Souvenirs de l'Archipel** (*l'Artiste*, 21 novembre 1847).

1846. ***La Damnation de Faust***, légende en 4 actes, musique de M. Hector Berlioz, exécutée pour la première fois sous la direction de l'auteur, au théâtre de l'Opéra-Comique, le 20 novembre 1846. « Les morceaux guillemetés dans ce livret sont empruntés au *Faust* de Gœthe et traduits par M. Gérard de Nerval » (note du titre).

— **De la condition des femmes** (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1847). Appendice au Voyage en Orient.

1848. **Les Poésies de Henri Heine.** — L'Intermezzo. — Épilogue. — Le Sphinx. — Le Rêve (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet et 15 septembre 1848).

— **Lénore**, ballade de Bürger, traduction en vers (*l'Artiste*, 15 juin 1843).

— **Lettres d'un Voyageur** : mœurs de Vienne avant la Révolution (*la Sylphide*, 2e semestre 1848).

— ***Scènes de la Vie Orientale, les femmes du Caire***. Paris, Ferdinand Sartorius, 1848, in-8°, xxi-352 pp.

1849. ***Bibliothèque dramatique. Théâtre moderne. Les Monténégrins***, opéra-comique en 3 actes, par MM. Alboize et Gérard, musique de Limnander. Paris, Michel Lévy frères, 1849, in-12, 54 pp.

— ***Analyse-programme des Monténégrins***, opéra-comique en 3 actes, par MM. Alboize et Gérard, musique de Limnander, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 31 mars 1849. La Croix-Rousse, imp. et lith. de Th. Lépagnez, s. d. in-8°, 16 pp.

— **Le Marquis de Fayolle** (*le Temps*, 1-4, 6-10, 13-16, 18, 20-25 mars, 26-29 avril, 1, 2, 4, 6, 8, 10-12 et 16 mai 1849. Interrompu à cette date.)

— **La Vie domestique chez les Egyptiens** ; fête de Mahomet (*la Silhouette*, 1er et 28 octobre 1849).

— **L'Adriatique** (*la Silhouette*, 1849).

1850. **Les Arts à Constantinople** (*l'Artiste*, 1er septembre 1850 ; réimp. à la suite de *le Rêve et la Vie*, Lecou, 1855).

— **Souvenirs de Thuringe** : *l'Opéra de Faust à Francfort* (*l'Artiste*, 1850 ; *la Presse*, 1850). Voir *Feuilletons dramatiques*.

— ***Scènes de la Vie orientale***, par Gérard de Nerval, II. *Les Femmes du Liban*. Paris, Hippolyte Souverain, 1850, in-8° 334 pp.

— ***Le Chariot d'Enfant***, drame en vers en 5 actes et 7 tableaux, traduction du drame indien du roi Soudraka, par MM. Méry et Gérard de Nerval. Paris, D. Giraud et J. Dagneau, éd. 1850, in-12, 102 pp.

— ***Pruneau de Tours***, vaudeville en 1 acte, par MM. Coignard frères, représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre du Gymnase dramatique le 30 mai 1850. Paris, Marchant, éd. 1850, in-8° 2 col., 14 pp.

— **Histoire d'une Vie littéraire au XVIIIe siècle. Les Confidences de Nicolas** (Restif de la Bretonne). *Revue des Deux Mondes* : I. *Les Années de jeunesse de Nicolas*, 15 août 1850 ; II. *Les Amours et les mariages de Nicolas*, 1er sept. 1850 ; III. *Les Romans, les œuvres confidentielles* ; *la vieillesse et la mort de Restif* (15 sept. 1850). Réimp. dans *les Illuminés*.

— **Gœthe et Herder**, la statue de Gœthe à Francfort, etc. (*l'Artiste*, 1er octobre 1850).

— ***Feuilletons du National. Les Faux Saulniers. Histoire de l'Abbé de Bucquoy***, par Gérard de Nerval, Paris s. d. (1850), gr. in-8° 2 col., 47 pp.

— ***Faust***, trad. de Gérard de Nerval, illustré de vign. par Ed. Frère. Paris, Bry, 1850, in-8.

1851. ***Voyage en Orient***, par M. Gérard de Nerval, 3e édition revue, corrigée et augmentée (contenant *les Femmes du Caire* et *les Nuits de Ramazan*). Paris, Charpentier, 1851, 2 vol. in-12, 396 pp. pour chaque vol.

— ***Les Ballons***, histoire de la locomotion aérienne depuis son origine jusqu'à nos jours, par Julien Turgan, précédée d'une introduction par M. Gérard de Nerval. Paris, Plon, 1851, in-18, 208 pp., fig. Préface réimp. dans les Œuvres compl., à la suite des *Illuminés*, sous le titre : *les Successeurs d'Icare*.

— **Les Béguins** (*la Presse*, 2 fév. 1851), append. du *Voyage en Orient*.

— **Les Païens de la République** : **Quintus Aucler** (*Revue de Paris*, nov. 1851). Réimp. dans *les Illuminés*.

— ***L'Imagier de Harlem ou la Découverte de l'Imprimerie***, drame-légende à grand spectacle, en 5 actes et 10 tableaux, en prose et en vers, de MM. Méry, Gérard de Nerval et Bernard Lopez, ballet de M. Adrien, musique de M. Adolphe de Groot, décors de M. Devoir, costumes dessinés

par M. Petit. Représenté pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le 27 décembre 1850. Paris, Librairie théâtrale, 1851, in-12, 102 pp.

— ***L'Imagier de Harlem ou la Découverte de l'Imprimerie***, drame-légende en 5 actes et 10 tableaux, en prose et en vers, de MM. Méry et Gérard de Nerval, nouvelle édition. Paris à la Librairie théâtrale, 1851, 3 pp. v-vii : *à Marc Fournier, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin* : 4 pp. ix-xii : *A nos Artistes*, et 126 pp.

1852. **Les Fêtes de mai en Hollande** (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1852).

— **Nuits d'Octobre** (*l'Illustration*, 1852).

— ***Les Illuminés***, récits et portraits, par Gérard de Nerval. Le Roi de Bicêtre (Raoul Spifame). Histoire de l'Abbé de Bucquoy. Les Confidences de Nicolas (Restif de la Bretonne). Jacques Cazotte. Cagliostro. Quintus Aucler. Paris, Victor Lecou, 1852, in-12, vii-354 pp. (*)

1852. ***Lorely. Souvenirs d'Allemagne***, par Gérard de Nerval (préface : A Jules Janin). Sensations d'un voyageur enthousiaste, Souvenirs de Thuringe, Scènes de la vie allemande, Léo Burckart, Rhin et Flandres. Paris, D. Giraud et J. Dagneau, 1852, in-12, xvi-356 pp.

1853. **Sylvie**, Souvenirs du Valois (*Revue des Deux Mondes*, 15 août 1853).

— ***Petits Châteaux de Bohême***, prose et poésie. Paris, Eug. Didier, 1853, in 18, 96 pp.
Contient : I. *Premier Château* : la rue du Doyenné ; Portraits ; la Reine de Saba ; Une Femme en pleurs : Primavera. — *Odelettes* : le Point noir ; les Papillons ; Ni bonjour ni bonsoir ; les Cydalises. — II. *Second Château*. — *Corilla*. Troisième château ; Mysticisme ; le Christ aux Oliviers ; Daphné ; Vers dorés ; Lyrisme ; Espagne ; Chœur d'amour ; Chanson gothique ; la Sérénade, musique du prince Poniatowski (Uhland).

— ***Contes et facéties***. Paris, D. Giraud et J. Dagneau, éd. 1853 ; in-18, 96 pp. Réimp. dans *la Bohême galante*.

— ***Faust***, par Wolfgang Gœthe, traduit par Gérard de Nerval. Paris, Bry, édit. 1853, in-16, 44 pp. (édit. dite à 4 sous).

— **El Desdichado**, sonnet (*le Mousquetaire*, 10 décembre 1853).

1854. **Myrtho**, sonnet (*l'Artiste*, 15 février 1854).

— ***Les Filles du feu***. Nouvelles, par Gérard de Nerval. — Introduction. — Angélique. — Sylvie (souvenirs du Valois). — Jemmy. — Octavie. — Isis. — Corilla. — Emilie. Paris, D. Giraud, lib.-édit., 1854, in-12, xix-336 pp.

— **Promenades et Souvenirs** (*l'Illustration*, 1854-1855).

— **Les Amours de Vienne** ; **Pandora** (*le Mousquetaire*, 31 octobre 1854) : la 2[e] partie, non publiée, existe en épreuve (Coll. Spoelberch de Lovenjoul).

1855. **Le Rêve et la Vie. La Danse des Morts. Le Pauvre Pierre** (*l'Artiste*, 22 avril 1855).

— ***La Bohême galante***, par Gérard de Nerval. Paris, Michel Lévy frères, libraires-éditeurs, 1855, in-12, 316 pp.

— **Aurélia ou le Rêve et la Vie** (*Revue de Paris*, 1855).

— ***Le Rêve et la Vie. Aurélia***. — Nicolas Flamel. — L'Intermezzo. —

(*) A l'égard du sous-titre : *les Précurseurs du socialisme*, que portait une partie de l'édition, Gérard écrit à Limayrac, le 31 juillet 1852 : « Le titre *Précurseurs du socialisme* est un faux-titre très réel. Je l'avais donné à l'éditeur dans la pensée d'un ouvrage plus considérable avec d'autres biographies qui ôtaient au livre le caractère que vous supposez : il ne se montre pas à l'intérieur des pages. »

Les Arts à Constantinople. — Un tour dans le Nord. — Les Monténégrins. — Le Chariot d'enfant. — Le XVIII[e] siècle. — Le boulevard du Temple. — La Danse des Morts. — Le pauvre Pierre. Paris, Victor Lecou, édit. 1855, in-12, 360 pp.

— **Sur un carnet de Gérard de Nerval** (*l'Artiste*, 13 mai 1855).

1856. **La Mer** (*l'Artiste*, 15 janvier 1856).

— **Le Sifflet** (*le Mousquetaire*, 23 janvier 1856).

— **Les Auteurs anglais** (*France musicale*, 19 janvier 1856. Réimpression avec variantes de l'art. publié dans *l'Artiste*, le 22 décembre 1844).

— ***Debureau***, par Jules Janin, Gérard de Nerval, Eugène Briffaut, Théophile Gautier, Albert Monnier, etc., etc. Paris, Imp. d'Aubusson et Kugelmann, 1856, in 8°.

— ***Le Marquis de Fayolle***, par Gérard de Nerval, terminé par Ed. Gorges. Paris, Michel Lévy frères, lib.-édit., 1856, in-12, 292 pp.

1858. **Le Nouveau Genre ou le Café d'un théâtre**, comédie critique en 1 acte et en vers, imitée de Leandro Moratin, commencée par Gérard de Nerval, terminée par Arthus Fleury (*Paris chanté*, 1858).

1860. ***Le Nouveau Genre ou le Café d'un théâtre***, comédie critique en 1 acte et en vers, imitée de Leandro Moratin, commencée par Gérard de Nerval, et terminée par Arthus Fleury. Paris, J. Barbié, 1860, in-12, XV-80 pp.

1864. **Les Deux Palmiers** (*l'Autographe*, 1[er] février 1864).

1867-1877. ***Œuvres complètes de Gérard de Nerval***, 6 vol. gr. in-18. Paris, Michel Lévy frères, lib.-édit., 1867-1877.

— Tome I. — **Faust et le Second Faust** de Gœthe, suivis d'un choix de ballades et de poésies de Gœthe, Schiller, Bürger, Klopstock, Schubert, Körner, Uhland, J.-P. Richter, Hoffmann, H. Heine, etc., traduits par Gérard de Nerval, précédés d'une notice par Théophile Gautier, 1867, XXVII-482 pp. Réunion des traductions de *Faust* et des poètes allemands, publ. de 1829 à 1848. Voir *sup.*

— Tomes II et III. — **Voyage en Orient**, 1867, t. I, 471 pp., t. II, 564 pp.

Réunion d'art. publ. de 1842 à 1853, comprenant : *Les Femmes du Caire*; *Appendice*; *Lorely*; préface à Jules Janin; *Souvenirs d'un voyageur enthousiaste*; *Souvenirs de Thuringe*; *les Fêtes de Hollande*. Voir *sup.*

— Tome IV. — **Les Illuminés, les Faux Saulniers**, 1868, 471 pp.

Comprend : *Les Illuminés* : préface : *la Bibliothèque de mon oncle.* — *Le Roi de Bicêtre*; *les Confidences de Nicolas*; *Cazotte*; *Cagliostro*; *Quintus Aucler*; *les Successeurs d'Icare.* — *Les Faux Saulniers*; *Histoire de l'Abbé de Bucquoy.*

— Tome V. — **Le Rêve et la Vie, les Filles du feu, la Bohême galante.** 1868, 398 pp.

Comprend : *Aurélia ou le Rêve et la Vie*; — *Les Filles du feu*; préface à Alex. Dumas : *le Roman tragique*; *Sylvie, Souvenirs du Valois*; *Chansons et légendes du Valois*; *Jemmy*; *Octavie ou l'Illusion*; *Isis ou l'Iseum*; *Émilie ou le Fort de Bitche.* — *La Bohême galante*; *contes et facéties*; *la Main enchantée*; *le Monstre vert*; *Petits Châteaux de Bohême*; *les Poètes du XVI[e] siècle*; *Mes prisons*; *Nuits d'octobre* et *Promenades et Souvenirs.*

— Tome VI. — **Poésies complètes**, 1877, 315 pp.

Recueil comprenant :

I. *Poésies politiques* : *Napoléon et la France guerrière*, 1826; la *Russie*; *Waterloo*; *l'Etranger à Paris*; *la Mort de l'Exilé.*

II. *Les Hauts Faits des Jésuites et leurs droits à la reconnaissance des Français*, 1826.

III. *Élégies nationales et satires politiques*, préf. mai 1827 : A Béranger; — *Prologue* ; — *la Victoire* ; — *le Nord* ; — *Fontainebleau* ; — *l'Ile d'Elbe* ; — *Sainte-Hélène* ; — *Talma* ; — *Ode* ; — *la Gloire* ; — *Ode à l'étoile de la Légion d'honneur* ; — *Pensée de Byron*, élégie ; — *Prière de Socrate*.

IV. *M. Deutscourt ou le Cuisinier d'un grand homme*, avril 1826 ; — *Épître, à M. de Villèle*. — *Une répétition* ; — A Béranger, ode ; — *Le Peuple*, 1830 ; — *les Doctrinales*, à V. Hugo, 16 oct. 1830 ; — *Nos adieux à la Chambre de 1830, ou Allez-vous-en, vieux mandataires* ; — *En avant ! marche !* — *Napoléon*, décembre 1840 ; — *Fragmens de Faust* ; *Prologue dans le Ciel*; *l'Évocation* ; *Devant la porte de la ville* ; *Cabinet d'etude* ; id. ; *le Soir* ; *Chambre de Marguerite* ; *les Remparts* ; *Nuit de Sabbat* ; *Cachot* ; *Dernière scène*.

V. *Odelettes. Avril* ; — *Fantaisie*, 1831 ; — *la Grand'Mère*, 1834 ; — *la Cousine* ; — *Gaîté* ; — *Politique* ; — *le Point noir*, 1831 ; — *les Cydalises* ; — *Ni bonjour, ni bonsoir* ; — *la Sérénade*, 1830 (Uhland).

VI. Vers d'Opéra : *Espagne* (*Piquillo*), 1837 ; *Chant d'Amour* (*Piquillo*), 1837 ; — *Chant gothique des Monténégrins* ; — *Chant des femmes en Illyrie* ; — *Chant monténégrin* ; — *Chœur souterrain*.

VII. Les Chimères : *El Desdichado*, 1853 ; — *Myrtho*, 1854 ; — *Horus* ; — *Anteros* ; — *Delfica* (Tivoli, 1843) ; — Artémis ; — *le Christ aux Oliviers* ; — *Vers dorés*, 1845 ; — *La Tête armée*, inédit.

VIII. Poésies diverses : *Mélodie* (imitée de Thomas Moore), 1828 ; — *Stances élégiaques*, 1828 ; — *Lénore* ; — *Lénore*, trad. littérale, janvier 1830 ; — *Mélodie irlandaise* (imitée de Thomas Moore), janvier 1831 ; — *Laisse-moi*, 1830 ; — *les Papillons*, 1830 ; — *A Anne Boulen*, romance, 1831 ; — *Nobles et valets*, 1831 ; — *le Réveil en voiture*, 1831 ; — *le Relais*, 1831 ; — *Une allée du Luxembourg*, 1831 ; — *Notre-Dame de Paris*, 1831 ; — *Chant patriotique*, 1833 ; — *Dans les bois*, 1834 ; — *Lénore*, 1835 ; — *Rêverie de Charles VI*, fragment, 1842 ; — *De Ramsgate à Anvers*, 1846 ; — *Une femme et l'Amour*.

1875. **La Peau qui tue** (l'*Événement*, 30 novembre 1875). C'est un prétendu scénario de Gérard, encadré dans un article signé : *Punch*. Celui-ci explique que ce scénario, dans lequel il voit une première idée de l'œuvre d'Edmond About : *le Nez d'un notaire*, lui aurait été apporté par un ami de Gérard. Cette attribution ne peut donc être acceptée qu'avec réserve.

— **Poésie** (sans titre) : « J'étais bien jeune encor, quand la France abattue... » Vers de 16 ans, publ. par A. Houssaye ; *l'Artiste*, décembre 1875. *Pages inédites de Gérard de Nerval*.

1884. **Vers à Madame Heine** (*le Temps*, 21 mai 1884).

1888. ***Le prince des Sots***, par Gérard de Nerval. Paris, Calmann-Lévy, édit., s. d. (1888). Préface de Louis Ulbach, in-12, XII-336 pp.

1897. **Madame et souveraine** (Poésie suivie de) **Sonnet** (*Petite Revue Internationale*, 30 mai 1897).

1911. ***Gérard de Nerval. Correspondance*** (1830-1855) avec une introduction et des notes par M. Jules Marsan. Paris, *Mercure de France*, 1911, in-12, 343 pp.

III

ÉDITIONS DE LUXE

Gérard de Nerval. Sylvie, Souvenirs du Valois. Préface par Ludovic Halévy, 42 compositions dessinées et gravées à l'eau-forte par Ed. Rudaux. Paris, librairie L. Conquet, 1886, in-16 imprimé, texte par Lahure, gravures par Chardon, faux-titre, titre, plus xxiv-134 pp. et la table.

Il a été tiré des ex. sur grand pap. du Japon, sur petit pap. du Japon ou vélin du Marais, et div. états des planches.

Gérard de Nerval. Les Filles du feu. — *Sylvie.* — *Jemmy.* — *Octavie.* — *Isis.* — *Émilie*, avec une préface de Jules Levallois. Dessins d'Émile Adam gravés à l'eau-forte par Le Rat. Paris, librairie des Bibliophiles (Imp. D. Jouaust), 1888, in-8°.

Il a été tiré des ex. sur pap. vélin de Hollande, de Chine fort, Whatman et du Japon et div. états des planches. — Port. de Gérard et 6 eaux-fortes.

Gérard de Nerval. La Main enchantée. Préface de Jules de Marthold; illustré d'un portrait et de 24 compositions par Marcel Pille, gravées au burin et à l'eau-forte par Le Sueur et Manesse. Paris, librairie L. Conquet ; L. Carteret et Cie, successeurs, 1901, in-12, texte imp. par Lahure, gravures par Wittmann, xxiv-94 pp.

Il a été tiré des ex. sur grand papier du Japon et vélin du Marais et div. états des planches.

Gérard de Nerval. Histoire de la Reine du Matin et de Soliman, Prince des Génies (Paris), les Cent Bibliophiles (London, *the Eragny Press*), 1909, petit in-8°, fig. en couleur. Tiré à 130 ex. num. Illust. de Esther et Lucien Pissaro.

Gérard de Nerval. Petits Châteaux de Bohême. *Promenades et Souvenirs.* Préface de Anatole France. Notice et texte revu par Maurice Tourneux, 73 illustrations gravées sur bois par Alfred Prunaire d'après des documents de l'époque. Paris, Émile Paul, édit. 1912, in-8° carré, xxx-251 pp.

Il a été tiré des ex. sur pap. du Japon, de Chine et sur vélin à la cuve, avec tirage à part des illust.

Henri Heine. L'Intermezzo. *Traduction de Gérard de Nerval.* Illust. dessinées et gravées par Émile Nourigat, décorat. de P.-E. Vibert. (Imp. par Lahure). Paris, Louis Conard, lib.-édit., 1913, in-8° 71 pp. plus la table.

Tiré à 300 ex. sur japon et vélin avec états des eaux-fortes.

Gérard de Nerval. Faust et le Second Faust de Gœthe, par Gérard de Nerval. Port. de l'auteur gravé sur bois par P.-Eug. Vibert (Alençon, imp. G. Lupot), Paris, lib. Crès et Cie, 1913, in-16, 423 pp.

IV

ARTICLES DE CRITIQUE THÉATRALE OU LITTÉRAIRE, FEUILLETONS DRAMATIQUES OU D'ACTUALITÉ, etc.

1. — Le Monde Dramatique

Tome I. — Théâtres de Paris ; Th. du Cirque Olympique : *la Traite des Noirs.* — Th. du Palais-Royal : *Un raout chez M. Lupot* ; *Manette* (anon.), p. 15 et 16.

— Th. de la Porte-Saint-Martin : *Karl ou le Châtiment*, par Anicet Bourgeois et Lockroy. — Th. du Vaudeville : *la Chasse aux Maris, les Boudeurs.* — Palais-Royal et Vaudeville : *la Croix d'Or.* — Th. des Variétés : *le Vendu.* p. 21-24 (anon.) — Gymnase dramatique : début de Mlle Eugénie Sauvage. *Une Chaumière et son cœur*, par Scribe et Delaforêt. — Ambigu-Comique : *Jeanne de Flandres*, par V. Herdin et Fontan. — Com.-Franç. : *les Deux Mahométans*, par Laverpillière. — Vaudeville : *Cornaro ou le tyran de Padoue.* — Variétés : *Une camarade de pension*, par Ancelot Pp. 37-40 (anon.).

— Porte-Saint-Martin : *Cromwell*, par Delannoue. — Th.-Franç. : *Une présentation*, par François. — Palais-Royal : *Les Marais pontins*, par Théaulon, Planard et Delange. — Variétés : *Un changement d'uniforme*, par d'Ennery. — Vaudeville : *Mathilde ou la Jalousie*, par Bayard et Laurencin, Pp. 53-56 (sign. G.).

— *Le Chariot d'Enfant*, p. 80-83, 416-418 (anon.). — Variétés dramatiques : M. Duvicquet. — M. Pigault. — Le théâtre du Panthéon.

— Volnys. — Mlle Jenny Colon. — Zampa, Pp. 246-248 (anon.).

— Variétés : *Tout est loué.* — *Madelon Friquet*, Pp. 318-320 (signé : G. de L.).

— Porte-Saint-Martin : *les Américains ou Mick à Bénico*, p. 343 (signé : G. de L.). — Opéra-Comique : *Casino*, p. 344 (signé : G.).

— Coméd.-Franç. : *Don Juan d'Autriche*, par C. Delavigne, p. 359 (anon.).

— Don Juan d'Autriche. — L'épée de François Ier, etc., Pp. 375-376 (signé G.).

— M. Casimir Delavigne. — Théâtre-Français. Odéon, p. 390-392 (anon.).

— Comédie-Franç. : *le Mariage raisonnable*, p. 407 (signé : G.).

— Variétés : *la Femme qui se venge.* — M. J.-J. — *Les critiques blonds et les critiques noirs*, Pp. 423-424 (signé : G.).

Tome II. — Chronique théâtrale, Pp. 95-96 (signé : G.).

— *La Fiancée de Corinthe*, par Gœthe (trad.), Pp. 297-299 (anon.).

— Opéra-Comique : l'Opéra, les Italiens, etc., Pp. 312-314 (anon.).

— *Jenny Colon*, Pp. 345-346 (anon.).

— Spectacles de Paris. Th. de l'Op.-Com. : *Sarah*, Pp. 347-349 (anon.).

— Spectacles de Paris. Porte-Saint-Martin : *Don Juan de Marana*, par A. Dumas, Pp. 362-364 (anon.).

— Spectacles de Paris. Opéra-Comique : *Roch le Barbu*, op. en 1 acte de M. Gomès, Pp. 393-394 (signé : G.).

2. — Le Messager

1838. — 18 mai : Littérature. *La Comédie de la Mort*, par M. Théophile Gautier, chez L. Desessart (anon).

30-31 juillet : *Embellissemens de Paris. — Statues de la place de la Concorde* (signé : G.-D.).

3 août : *De la grille de la Place Royale* (Anon.).

12 août : *Les Bayadères à Paris* (signé : G.-D.).

18 septembre : *A. M. B......, Baden-Baden, 1er Septembre.* (article sous forme de lettre signé : Gérard).

10 novembre : Théâtre de la Renaissance. Première représentation de *Ruy Blas*, drame en 5 a. de M. Victor Hugo (signé : G.).

20 novembre : Théâtre de la Renaissance (signé : G.....).

2 décembre : Théâtres. — Opéra. *Robert le Diable.* — Début de M. Mario de Candia, (signé : G.).

22 décembre : Théâtre de la Renaissance. — *Les pièces à l'étude. — Le mariage. — Les parens de la fille. — Le concert. — Pérugina* (signé : G.-D.).

1839. — 2 février : Théâtre de la Renaissance. — *L'eau merveilleuse*, opéra de genre en 2 actes, par M. Sauvage, musique de M. Grisar (signé : G.-D.).

14 février : Théâtre de la Renaissance. — *Diane de Chivry*, drame en 5 actes par M. Fréd. Soulié (signé : G.).

2 avril : Théâtre de la Renaissance. — *Le vingt-quatre février. Vingt-six ans.* — Assemblée générale des auteurs dramatiques (signé : G.).

13 avril : Théâtre de la Renaissance. — *L'Alchimiste*, drame en vers, par M. Alex. Dumas (signé : G.).

30 avril : Théâtre de la Renaissance. — Bénéfices. — Concert pour la Martinique. — Représentation de Fréd. Lemaître (signé : G. D.).

5 juin : Théâtre de la Renaissance. — *Ruy Blas.* — *La Méduse* (signé : G. D.).

1839. — 12 juin : Théâtre de la Renaissance. *Deux jeunes femmes*, par M. de Saint-Hilaire (signé : G. D.).

3. — La Presse

1837. — 17 juillet : Revue théatrale. Gymnase, Vaudeville, Variétés, Palais-Royal, etc. (signé : Gérard).

30-31 juillet : Théât. du Vaudeville : *Un parent millionnaire*, vaudeville en 2 a. par MM. Cormon et Delaboullaye. — Th. du Gymnase : *Un malheur de famille*, vaud. en 2 a. par M. Comberousse. — *Sans nom*, vaud. en 1 a. par MM. Théaulon et Bieville. — Th. des Variétés : *Un retour de jeunesse*; *le Troisième et le Quatrième étage*; *le Père et l'Enfant* (signé : Gérard).

14 août : Opéra-Com. : *le Remplaçant*, op. en 3 a. par MM. Scribe et Bayard, mus. de M. Batton. — Gymn. Dram. : *la Fille du Militaire*, vaud. en 2 a. par MM. Laurencin et Meyer. — Th. des Variétés : *Janot en bonne fortune* : *Un tour de faction* (signé : Gérard).

28 août : Th. de l'Op.-Com. : *la Double Échelle*, op. com. en 1 a., par M. Planard, mus. de M. Thomas. — Th. de la Porte-St-Martin : *la Guerre des servantes*, mélodrame en 5 a. par MM. Théaulon, Alboize et Harel. Début de Mad-Stolz (signé G. G. : ce double monogramme est la marque de la collaboration de Gautier et de Gérard).

11 septembre : Acad. Royale de Mus. — Th. de l'Op.-Com. : *les Etats de Blois*, op. en 3 a. par MM. Planard et Saint-Georges, mus. de Onslow. — Réouv. de la Gaîté : *l'Ombre de Nicolet*, *le Petit Chapeau* (signé : G. G.).

29 septembre : Th. de l'Op.-Com. : *le Bon Garçon*, op. en 1 a. de MM. Lockroy et Anicet Bourgeois, mus. d'Eug. Prévost. — Th. des Variétés : *Résignée*, vaud. en 2 a. par M. Bayard. — Th. du Vaudeville : *le Tourlourou*, vaud. en 5 tabl. par Paul de Kock et Varin. (signé : G. G.).

9 octobre : Cirque Olympique : *D'Jenguiz-Khan*, drame à spect. par Anicet-Bourgeois. — Gymn. dram. : *le Père Tourreau*, par MM. Dupin et Antier. — Th. des Variétés : *Rose et Blanche*, par M. Félix Arvers. — *Postier, je veux tes chevaux*, vaud. en 1 a. par MM. Deslandes, Coignard et Didier. — Th. de la Gaîté : *les Deux Faussaires*, par MM. d'Epagny et Deyeux. — Ambigu-Com. : *l'Officier bleu*, par MM. Paul Foucher et Alboize. — *Zampa*. — Les Italiens. — L'Opéra (signé : G. G.).

30 octobre : *le Père de la Débutante*, par MM. Bayard et Théaulon. — *Tabarin*, par M. Burat de Curgy (signé : G. G.).

13 novembre : Opéra. — Th. du Palais-Royal : *la Dot de Cécile* ; *le Café des Comédiens*. — Th. du Vaudeville : *Coucous et Wagons*. — Th. de la Gaîté. — Cirque Olympique (signé : G. G.).

27 novembre : Opéra : *le Dieu et la Bayadère*. — Th. du Gymnase : *le Spectacle à la Cour*, par MM. Théaulon, Lubize et Albitte. — Th. de la Porte-Saint-Martin (signé : G. G.).

4 décembre : Porte-Saint-Martin : *Lucrèce Borgia*. — Th. de l'Amb.-Com. : *Longue-Epée le Normand*, par M. Bouchardy. — Palais-Royal : *Suzanne*, par MM. Mélesville et Guinot (G. G.).

11 décembre : Opéra-Concert. — Opéra-Com. : *le Domino noir*, par M. Scribe, mus. de M. Auber. — Th. de la Porte-Saint-Martin : *l'Esclave Andréa* ; Messe de Berlioz (G. G.).

28 décembre : Th.-Italien : *Lucia di Lammermoor*. — Th. du Vaudeville : *Mario Padilla*, par M. Rosier. — Th. des Variétés : *Suzette*, vaud. en 2 a. par MM. Bayard, Dennery et Dumersan. — Th. du Gymnase : *le Bonheur de la Retraite* ; — *le Saute-Ruisseau*. — Porte-Saint-Martin : *Guillaume Colmann*, par M. Paul Foucher (G. G.).

1838. — 15 janvier : Th. de l'Opéra-Com. : *le Fidèle Berger*, op. en 2 a. par MM. Scribe et Saint-Georges, mus. de M. Adam. — Concerts (signé : G. D.).

12 février : Bal de l'Opéra, Casino, etc. Chronique théâtrale (signé : G. G.).

2 avril : Tivoli d'Hiver. — Assemblée générale des auteurs dramatiques. — Th. de l'Opéra-Com. : *le Perruquier de la Régence*, op.-com. en 3 a. par. de MM. Planard et Paul Dupont, mus. de M. Ambroise Thomas (signé : G. D.).

21 mai : Opéra. — Vaudeville. — Gymnase. — Variétés. *Le lac de Gomorrhe*. — la Bourse ; — M. Gogo (signé : G. D.).

1839. — 19 juillet : *le Mort-vivant*, drame par M. de Chavagnex (signé : Gérard).

1840. — 6 juillet : Coméd. franç. : *Les souvenirs de la Marquise de V****, com. en 1 acte, par M. Fournier ; — Th. du Palais-Royal : *la Journée aux éventails*, par MM. Théaulon et Clairville ; — Gaîté, Ambigu, etc. —

13 juillet : Gymnase dramat. : *Lénore*, drame ; — Vaudeville : *le Masque*, par M. M***.

20 juillet : Opéra : *la Sylphide* ; — Coméd.-Franç. : Débuts, répert. : *le Meunier de Harlem* ; — Opéra-Com. : *l'Opéra à la Cour*, par MM. Scribe et Saint-Georges ; — Vaudeville : *La Jolie fille du faubourg*, par MM. P. de Kock et Varin ; — Variétés : *le Hochet d'une Coquette* (Ces art. sont signés : G.-D.).

26 juillet : Théât.-Franç. : *Japhet ou la recherche d'un père*, par Scribe et Vanderburck ; — Variétés : *le Fin mot*, par Paul d'André ; — Palais-Royal : *Bob ou le forgeron de Saint-Patrick*, par Paul Duport et Desforges ; — Gymnase : *la Peur du tonnerre*, par Adrien Payen (signé : G.-D.).

3 août. — Opéra : La clôture : *le Diable amoureux* ; — Vaudeville : *M. Daube*

le Disputeur, par Georges Duval et Ch. Dupont ; — Gaîté : *Le Château de Verneuil*, mélodie en 5 actes, par M. Ponjol ; — Ambigu-Com. : *Représentations de Frédéric.*

9 août : Variétés : *la Femme de mon mari*, par M. Rosier ; — Palais-Royal : *le Chevalier de Kerkaradec*, par MM. Roche et Max de Revel ; — Ambigu : *Montbailly ou la Calomnie*, par Ch. Desnoyers.

14 août : Variétés : *la Grisette de Bordeaux*, vaudev. en 1 acte, par MM. de Camberousse et Roche ; — Vaudeville : *les Pages et les Poissardes*, par Rochefort et B. Lopez.

24 août : Acad. roy. de musique : Réouvert. Duprez.

31 août : Op.-Com. : *Joconde* ; — Gymnase : *Bocquet père et fils*, par MM. Laurencin, M. Michel et Labiche ; — Vaudeville : *le Mari de ma fille*, par MM. Ancelot et Cordier ; — Variétés : *Un Caissier municipal*, par Duveyrier.

6 sept. : Théât.-Franç. réouvert. ; — Ambigu-Com. : *le Mari de la Reine.* — Trente ans.

7 sept. : Opéra-Com. : *l'Automate de Vaucauson*, par de Leuvon ; — Vaudeville : *l'Enfant prodigue*, par Auger.

14 sept. : Opéra : *Reprise de Stradella* ; — Coméd.-Franç. : *Débuts* : — Variétés : *le Chevalier du Guet*, par M. Lockroy ; — Gaîté : *la Chouette et la Colombe*, par MM. P. de Kock et Carmouche.

22 sept. : Gymnase : *Rosita*, com.-vaud. en 2 actes, par Laurencin ; — Palais-Royal : *Treize à table*, vaudev. en 1 acte, par Anicet-Bourgeois ; — Vaudeville : *l'Œil de verre*, vaud. en 1 acte par Léon.

28 sept. : Théâtre franç. : *Latréaumont*, 5 actes, par MM. Dinaux et E. Sue.

5 octobre : Opéra : *le Diable amoureux*, par MM. de Saint-Georges et Mazilier ; — Cirque national : *le Mirliton enchanté*, par MM. Anicet-Bourgeois et Ferd. Laboue.

8 oct. : Vaudeville : *Marguerite*, com.-vaud., en 3 actes, par Mme Ancelot.

15 oct. : Palais-Royal : *Trianon*, 2 actes, par MM. Bayard et Picard ; — Ambigu : *Paula*, dr. en 5 actes, par MM. Boulé et Chabot de Bouin.

1845. — 15-22 juin : Courrier de Paris.

27 juin : Courrier de Paris : Les dieux inconnus. — L'Hippodrome. — Promenade sur le Pont des Arts. — Bateaux à vapeur vénitiens du Palais-Royal (ces art. sont signés Gérard de Nerval).

7 juillet : Théatres. — Opéra : Débuts. — Les danseuses à Londres. — L'Enchanteresse. — Conservatoire. — Opéra-Comique : *Fidelio.* — Question des opéras étrangers. — Nouveautés. — Odéon : *la Réforme en Allemagne* ; *Socrate, André Chénier*, etc. — Vaudeville : *A la plus laide* ; *Porthos.* — Gymnase : *Un changement de main.*

14 juillet : Théatres. — Th. des Variétés : *le Brocanteur* ; — *le Chien Émile* — *les Bêtes dramatiques.* — Vaudeville : Des rentrées. — Rentrée de Mme Albert. — *Arthur.* — *Un troisième mari.* — Gaîté. — *Le Canal de Saint-Martin*, dr. en 5 a.

21 juillet : Théatres. Com.-Franç. — Reprise de *Mahomet*, de *Zaïre* et de *Tancrède.* — Voltaire en Angleterre. — Débuts de Mlles Rébecca, Félix et Rimblot. — Mlle Plessy. — Théâtres lyriques. — Les acteurs de Paris à Londres. — L'opéra à Constantinople. — *Le Géant.*

28 juillet : Théatres. — *Giselle.* Rentrée de Carlotta Grisi. Th.-Franç. : *Mérope.* — *Tancrède.* — Th. du Vaudeville : *l'Homme et la Mode*, par MM. Lubize et Lajariette. — Th. des Variétés : *le Premier Souper de Louis XV*, par MM. Melesville et Clairville. — Th. du Palais-Royal : *l'École buissonnière*, par MM. Lefranc et Labiche. — Gymnase dram. : *les Sept Merveilles du Monde*, par MM. Carmouche et Varin. — Th. de Robert-Houdin.

1 août : Théatres. — Opéra : Carlotta Grisi. Le sujet du *Diable à quatre.* — Les incendies de l'Opéra. — Th.-Franç. : *Une Confidence*, com. en 1 acte, par M. Charles Potron. — Variétés : *Émile ou le Chien du contrebandier*, par M. de Terre-Neuve.

18 août : Théatres. — Opéra : *le Diable à quatre.* — Carlotta Grisi. — Maria, Mazillier. — Th.-Franç. : *la Femme juge et partie.* — L'agiotage. — Les comédies de M. Scribe. — Les débuts. — Variétés : *Madame Panache*, par MM. Deligny et Bourgeois. — Palais-Royal : *Brancus le Rêveur.* — Th. des Boulevards. — Paris et la Banlieue. — Le télégraphe d'amour.

25 août : Théatres. — Th.-Franç. : *les Demoiselles de Saint-Cyr*; débuts de Mlle Levesque. — Th. de l'Op.-Com. — Le Ménétrier. — Mme Martin Charlet. — Gymnase dram. — *La Vie en partie double*, par MM. Dennery et Brisebarre. — Spectacles d'été. — L'Hippodrome. — Les *Indiens.* Jib-Be-Was.

1er septembre : Théatres. — Opéra : *Charles VI.* — Clôture de la saison de Londres. — Op.-Com. — Reprise de *Marie.* — Vaudeville : Réouverture : *le Français né malin.* — *Fanfan le Bâtonniste*, par MM. Dupenty et Gabriel. — Palais-Royal : *l'Almanach des 25 000 adresses*, par MM. Villeneuve et Lafargue.

8 septembre : Théatres. — Th.-Franç. — Rentrée de Mlle Rachel et de Ligier. — Reprise de *Virginie.* — Th. des Variétés. — Vernet. *Une histoire de voleurs*, par M. Siraudin. — Th. des Fol.-Dramat. — *Paris à la Campagne.* — Le Cirque et l'Hippodrome. — Spectacles d'été. — Rentrées. — Nouvelles. — Bals publics. — Les plaisirs de Londres. — *Les Filles d'Hérodiade* (articles signés : Gérard de Nerval).

1846. — 5 octobre : Théâtre-Italien. — *Sémiramis.* — Odéon : Réouverture. Porte-Saint-Martin. — *Les Mimes anglais.* — Nouveaux tableaux.

19 octobre : Italiens. — Opéra. — Ambigu-Comique. — *La Closerie des Genêts*, drame en 9 tableaux, de M. Frédéric Soulié. — Cirque Olympique. — Henri IV, pièce en 16 tableaux, de MM. Saint-Hilaire et Michel Delaporte. — Petits Théâtres.

26 octobre : *la Favorite.* — *Othello.* — Th.-Franç. — Odéon. — Palais-Royal. — *Une chambre à deux lits*, vaud. en 1 a., de MM. Varin et Lefèvre. Funambules. — *L'œuf rouge et l'œuf blanc* (art. signés : Gérard de Nerval).

1850. — 6 août : Théâtre historique. *La Chasse au Chastre* (répét. gén.). *Epilogue* signé : Gérard de Nerval, terminant un article signé : Théophile Gautier.

12 août. — Théâtre de la République. — *Une discrétion*, com. en 2 a. par M. Edouard Plouvier. — Théâtre historique. — *Les Frères Corses*, drame tiré du roman d'Alex. Dumas, par MM. Montépin et Granger. — Variétés. — *Le Mari d'une Camargo.* — *La Californie.* — Délassemens comiques. *La Débine.*

19 août : Th. de la Rép. — *Mahomet.* — Déb. de Mlle Siona Lévy. — Th. du Vaudeville. — *La Société du doigt dans l'œil.* — *Le Père nourricier.* — *Les Roués innocens.* — D'un nouveau *style dramatique.* — Saison de Londres.

26 août : Le *Faust* du Gymnase. — La Légende de Faust. — Le théâtre de Balzac.

9 septembre : Théâtres : Excursion rhénane. — Théâtres de Bruxelles, de Cologne et de Wiesen. — Nouvelles de l'émigration. — *Faust* à Francfort. — La Maison de Gœthe.

18 septembre : Les fêtes de Weimar. — De Francfort à Cassel. — Eisenach. — Weimar. — Inauguration de la statue de Herder et fête de Gœthe. —

Théâtre Grand-Ducal. — *Le Prométhée* de Herder : symphonie dramat. — *Lohengrin*, grand opéra de Wagner. — Fête populaire.

19 septembre : Les Fêtes de Weimar (suite et fin).

1850. — 23 septembre : Th. de la Rép. — *Le mariage de Figaro.* — *Un mariage sous la Régence.* — Porte-Saint-Martin, Odéon, Gaîté. — Théâtre du Vaudeville : *Plaisir et Charité*, de MM. Danorger et E. Calliot. — Hippodrome. — M. Alphonse Thévolin. — La Fête chinoise. — Les Autruches.

30 septembre : Causeries. — Les Indous. — La Porte-Saint-Martin, — L'Ambigu. — L'Odéon. — Le Vaudeville. — L'Opéra.

7 octobre : Théâtres (feuilleton sans autre titre).

14 octobre : *Ibid.*

21 octobre : *Ibid.*

28 octobre : *Ibid.*

14 novembre : *Ibid.*

(Voir *supra*, à leurs dates, les articles de voyage publiés dans *la Presse*.)

4. — L'Artiste.

(*Voir, à leurs dates, les autres articles publiés dans cette revue.*)

1844. — 28 janvier : Com.-Franç. — 18 février : Odéon : *le Vieux Consul* : Porte-Saint-Martin : *les Mystères de Paris.* — 26 fév. Opéra : *Lady Henriette*, de MM. de Saint-Georges et de Flotow. — 24 mars : Odéon : *la Comtesse d'Altenberg*; — *la Champmeslé.* — 7 avril : Odéon : *Jane Gray.* — 3-12 mai : *les spectacles populaires.* — 19 mai : Odéon. — 26 mai : Odéon : *Antigone.* — 2 juin : *Paradoxe et Vérité.* — Théât.-Franç. : *Catherine II.* — 9 juin : Théât.-Franç. — 23 juin : Opéra; Odéon. — 7 juillet : *Mademoiselle Rachel*; — *la Phèdre d'Euripide et celle de Sénèque.* — 21 juillet : Op.-Com. : *les Quatre fils Aymon.* — 4 août : *Théâtres du boulevard* ; — Chronique. — 25 août : Théâtre. — 1er sept. Académie française : séance annuelle. — 8 sept. Th.-Franç. : *l'Héritière* de M. Empis. — 15 sept. Diorama ; Odéon. — 29 sept. *Une soirée au théâtre d'Amsterdam. Pantaloon Stoomwerktingmaker.* — 20 oct. Odéon : *le Bachelier de Ségovie.* — 27 oct. Théâtre. — 3 nov. Odéon : *les Nuées d'Aristophane. République des Arts et des lettres.* — 10 nov. : Com.-Franç. — 24 nov. : Odéon ; Com.-Franç. — 8 déc. *Sur la critique.* — 22 déc. *Les acteurs anglais à Paris : Hamlet* ; *Othello.*

1845. — 12 janvier : Théâtre. — 26 janvier : Théâtre. — 25 février : *Du style dramatique.* — 30 mars : *la Pâque dramatique.* — 13 avril : Théâtre : Coméd.-Franç. ; Odéon. — 13 juillet, 6 août : Comédie-Franç. — 31 août : Opéra; Coméd.-Franç. — 23 nov. Coméd.-Franç. ; — Odéon : *Revue de la quinzaine.* — 21 déc. Odéon, Th.-Franç.

1846. — 11 janvier : *Diogène* à l'Odéon. — 23 janv. *Comédie des singes* ; — 13 février : Coméd. franç. — 8 mars : Coméd.-Franç. — 3 avril : Coméd.-Franç. ; *Une fille du Régent*, — 21 juin : Coméd.-Franç. : *Reprise du Dissipateur.* — 27 sept. *Hamlet*, à Saint-Germain ; — *Don Guzman* au Théâtre-Français. — 8 nov. Odéon : *l'Univers à la maison*, de Méry. — 27 déc. : Pensées et maximes sur *Agnès de Méranie.*

1847. — 28 mars : Coméd.-Franç. : *Notre fille est princesse.* — 24 oct. : Coméd.-Franç.

Gérard a fourni encore une collaboration incertaine à d'autres publications.

Alphonse Karr l'associa, on le sait, à sa tentative de résurrection du

Figaro, et plus tard, en 1848, à la direction du *Journal*. A cette dernière feuille, il ne paraît avoir donné que des soins matériels d'administration ou de surveillance. Mais il fait figurer *le Figaro* parmi les journaux auxquels il collabora, avec cette mention : *deux ans, articles de genre*. Il est bien difficile d'extraire de cette production anonyme ce qui revient à Gérard, et nous n'avons pas cru devoir le tenter.

Tel cependant que nous l'avons pu cataloguer, l'œuvre de Gérard comprend, on le voit, bon nombre d'articles inédits ou dispersés dans des périodiques devenus introuvables. Depuis longtemps, les amis de Gérard attendent une publication d'ensemble qui réunisse ce qui, dans cette œuvre, mérite d'être conservé. Cette attente doit être bientôt satisfaite. Un éditeur lettré, M. Ed. Champion, qui est en même temps un admirateur fervent de Gérard, nous prépare une superbe et définitive édition des *Œuvres complètes*. Conçue sur le modèle des Œuvres de Stendhal, du même éditeur, cette publication doit unir à une parfaite exécution typographique un texte soigneusement revisé et bon nombre d'œuvres restées manuscrites ou omises dans les éditions précédentes.

V

ANNEXE
A LA *BIBLIOGRAPHIE* DES ŒUVRES COMPLÈTES

Note manuscrite de Gérard de Nerval, publiée par P. Lacroix dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* (1897, t. II) sous le titre : ***Le dernier autographe de Gérard de Nerval.***

Cette note, dit le Bibliophile Jacob, consistait en un feuillet de papier à lettre, [illegible] en vert, formant trois colonnes dans l'original et contenant diverses abréviations. C'est une liste hâtive, incomplète, transcrite aux derniers jours de la vie de Gérard ; nous y trouvons toutefois les titres de pièces ou scénarios inconnus ou adirés.

Œuvres Complètes

Livres.

In-18. Faust. Dondey-Dupré, 1828.
In-18. Les Poètes Allemands. Béthune. 1829.
In-8°. Léo Burckart. Désessart, 1839.
3 vol. in-8°. Les femmes du Caire. Souverain, 1848.
Les nuits de Rhamazan, 1848.
In-18, *id*. Voyage en Orient. Charpentier 1849. 3e édit., augmentée des Amours de Vienne et des Mœurs égyptiennes.
In-18. Lorely. Giraud et Dagneau, 1852.
In-18. Les Illuminés, Lecou, 1852.
In-32. Châteaux de Bohême. Didier, 1853.
In-32. Contes et Facéties. Giraud, 1853.
In-18. Les Filles du feu. Giraud, 1854.

En feuilletons.

2 vol. Le marquis de Fayolle. *Le Temps*.

Poésies.

La France guerrière, 1 vol., 1827.
Satires. Le Cuisinier, l'Académie, etc. 1828.

Ouvrages commencés ou inédits.

Artémise, ou le Rêve et la Vie.
La Bohême galante. Michel Lévy. Les Nuits de Paris, Lecou. Presque complets.
Dolbreuse, 2 vol.
Mémoires du Comte de Saint-Germain.
Lettres cabalistiques.
La Méditerranée.

Drames et Opéras.

Piquillo, 3 a. Opéra-Comique. Avec Dumas.
Léo Burckart, 5 a. Porte-Saint-Martin.
Le Chariot d'Enfant ou Vasantasena, 5 a. Odéon. Avec Méry.
L'Imagier de Harlem, 5 a. Porte-Saint-Martin, id.
Les Monténégrins, 3 a. Opéra-Comique. Avec Alboize.
La Nuit blanche, 1 a. Odéon. Avec Méry.
Pruneau de Tours (on a imprimé *Princesse* de Tours). Vaud. 1 a. Gymnase. Avec Coignard.
Misanthropie et Repentir, 5 a. Traduction nouvelle, reçue au Théâtre-Français.
Jodelet, 3 a. A l'étude. *Id.*
Tartufe chez Molière, 2 a. Odéon. Avec Lopez.
La Main enchantée, 5 a. Reçue à la Gaîté. Avec Maquet.
Lara, reçue et non jouée.
Le Prince des Sots, reçu et non joué.
Louis de France (4 a. écrits).
Corilla, opéra-comique, reçu, en préparation.

Sujets.

La Mort de Brusquet, 3 a.
Beppo, 2 a.
L'Abbate, 2 a.
La Reine de Saba, 5 a. Halévy.
Le Citoyen Marquis, 5 a. terminés.
Le Margrave, 2 a.
Francesco Colonna. Avec Lucas.
L'Etudiant Anselme, 2 a.
L'Homme de nuit, 5 a.
Fouquet, 3 a. Avec Maquet.
La Fiancée de Corinthe, 5 a. commencés pour Spontini, avec Th. Gautier.
Nicolas Flamel, 3 a. commencés.
La Mort de Rousseau, etc.

Journaux.

Mercure, 3 ans. Divers morceaux.
Charte de 1830, 2 ans. Feuilletons.
Messager, 1 an. Feuilletons.
Presse, 10 ans, Feuilletons.
Figaro, 2 ans. Articles de genre.
National, 1 an. Divers articles.
Artiste, 4 ans. Articles de mœurs et littérature.
Revue des Deux Mondes, 6 ans. Articles de voyage. Poèmes de Henri Heine.
Revue de Paris. Articles.

En épreuves.

Le Rêve et la Vie.

Pensées, Philosophie, Religion.

2 vol. de manuscrits.

VI

OUVRAGES CITÉS OU CONSULTÉS, ARTICLES, NOTICES ET TRAVAUX BIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES PRÉCÉDEMMENT PUBLIÉS

1830. *Des Poètes allemands* (*Mercure de France au XIXe siècle*, t. XXVIII, 1830). Article sur les traductions de Gérard.

1832. Hippolyte Tampucci : *Poésies d'un garçon de salle au collège Charlemagne*, in-12, Paris, 1832.

1835-1839. Le Monde Dramatique, 1835-1839, 8 vol. in-8°.

1839. Les Belles femmes de Paris, *par des hommes de lettres et des hommes du monde*, 2 vol. in-8°, fig. au bureau, rue Christine, 10, 1839 (1re série, Mme J. Colon-Leplus).

— Théophile Gautier : *Léo Burckart ou une conspiration d'étudians*, par M. Gérard (*La Presse*, 22 avril 1839).

1841. Jules Janin : *Journal des Débats*, 1er mars 1841 ; *Id.*, 5 février 1855. *Derniers momens de Gérard de Nerval.*

1845. Théophile Gautier : *Zigzags*, in-8°. Paris, Victor Magen, 1845.

1850. Paul de Musset : Feuilleton théâtral du *National*, 25 et 26 février 1850 : *Une Nuit blanche* ; — 10 juin 1850 : *Pruneau de Tours*, par MM. Coignard frères.

1854-1855. Alexandre Dumas : *Le Mousquetaire*, 10 décembre 1853, 28 et 30 janvier 1855. — *Causeries d'un voyageur*, *le Pays*, 7-9 juillet 1854.

1855. Georges Bell : *Etudes Contemporaines*, *Gérard de Nerval*, in-8°.

Lecou, 1855; publ. d'abord dans *l'Artiste,* 18, 25 mars, 1er, 8 avril 1855 sous le titre : *Pages de la Vie de Gérard de Nerval.*

Théophile GAUTIER : *Nécrologie de Gérard de Nerval, Presse,* 30 janvier 1855 ; *Préface* en tête de *le Rêve et la Vie,* Lecou, 1855. — Voir aussi *préface* en tête du *Voyage en Orient,* Charpentier, 1875 ; *Notice* en tête des *Œuvres complètes,* Lévy, 1867.

— Arsène HOUSSAYE : Notice dans *l'Artiste,* 4 février 1855, et *le Rêve et la Vie.* Lecou, 1855. — Voir aussi : articles dans *la Presse,* 23 sept., 2 déc. 1863 ; 7, 15 et 24 sept. 1865 ; *l'Artiste,* janvier 1875 : *Pages inédites de G. de Nerval.*

Charles Coligny : *le Livre moderne, bibliographie rétrosp.,* t. V, 1883 ; *Paris qui s'en va ; la rue de la Vieille-Lanterne,* in-4°, illust. liv. du 3 janvier 1860 ; *le Livre,* 4e année, 1883 : *Gérard de Nerval, souvenirs d'Antan.*

— Alfred BUSQUET : *le Poème des Heures, préface,* in-12, Lecou, 1855.

— Paul DE SAINT-VICTOR : Notice en tête de *la Bohême Galante,* Lévy, 1855.

— MÉRY : *Poésie à Gérard de Nerval* (*l'Artiste,* 11 février 1855).

— Julien LEMUR : *Gérard de Nerval* (*la Sylphide,* 30 janvier 1855).

— Justin DUPUY : *Etudes et portraits,* Paris, Lecoffre, 1855, 2 vol. in-12. Pp. 133-153 : *Gérard de Nerval, Hégés. Moreau, Ozanam.*

— COMMERSON : *Les Binettes contemporaines,* par Joseph Citrouillard, revues par Commerson, pour faire concurrence à celles d'Eugène (de Mirecourt, Vosges). Paris, Gust. Havard, éd. s. d. (1855), 10 vol. in-32, t. IV, *Gérard de Nerval.*

— H. de GRAMMARY : *Gérard de Nerval* (*Revue Française,* t. I, p. 49-50).

1856. Eugène DE MIRECOURT : *les Contemporains* : *Gérard de Nerval,* Paris, Roret et Cie, 1854, in-32; autre édition chez Havard, 1856 ; in-12, Ach.-Faure, 1867.

1857. DE PONTMARTIN : *Causeries littéraires* ; *les Précurseurs de l'Illuminisme,* in-12, 1857.

1859. Jules JANIN : *Critique, portraits et caractères contemporains.* Paris, Hachette et Cie, s. d. (1859). Pp. 398-408 : *Gérard de Nerval.*

1861. CHAMPFLEURY : *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui,* Poulet-Malassis et de Boise, 1861.

— Charles ASSELINEAU : *Revue Fantaisiste,* 15 sept. 1861 : *Gérard de Nerval. — Derniers jours de la Bohème. — Bibliographie romantique.*

1862. L. CLÉMENT DE RIS : *Critiques d'art et de littérature. Célestin Nanteuil.* Libr. acad. Didier et Cie, 1862.

— *Histoire de Murger,* pour servir à l'histoire de la vraie Bohême, par trois buveurs d'eau (A. Leleux, Nadar, L. Noël). Paris, Collection Hetzel, s. d. (1862), in-18.

1864. MÉRY : *Gérard de Nerval* (*L'Univers illustré,* août 1864, nos 356-359).

— Comtesse DASH : *Mémoires des autres* ; *Souvenirs anecdotiques sur la Restauration,* in-12 (s. d.). Librairie illustrée, t. VI.

1865. Alfred DELVAU : *Gérard de Nerval, sa vie et ses œuvres,* Bachelin-Deflorence, 1865, in-18, port.

— Jules CLARETIE : *Pétrus Borel le lycanthrope, sa vie et ses œuvres,* Paris, Pincebourde, 1865, in-16, port. — *Gérard de Nerval inconnu* (*la Presse,* 22-23 avril 1878).

1865. Arsène HOUSSAYE : *Gérard de Nerval voyageur* (*la Presse,* 15 décembre 1865).

1866. Charles MONSELET : *Les Ressuscités. Portraits après décès,* avec lettres

inédites et fac-similé. Paris, Faure, 1866. Pp. 217-255 : *Gérard de Nerval.*

— Auguste DE BELLOY : *Portraits et Souvenirs ; les piliers du café de Valois.* Paris, Michel Lévy frères s. d. (1866).

1868. BARBEY D'AUREVILLY (*Le Constitutionnel*, 20 août 1868).

1869. Paul LACROIX (*L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 16 mars 1869 ; *Id.*, 1897).

1871. Alf. ASSELINEAU : *Courrier d'autrefois ; la Dernière Nuit de Gérard de Nerval* (*l'Indépendance Belge*, 24 janvier 1871).

1875. Hippolyte BABOU : *Les Sensations d'un juré, vingt figures contemporaines.* Paris, Alph. Lemerre, éd., 1875. Petit in-12. Pp. 203-211 : *Gérard de Nerval.*

— Marc DE MONTIFAUD : *les Romantiques* : *Gérard de Nerval* (*l'Artiste*, 1875).

— Philothée O'NEDDY: Lettre inédite de — auteur de *Feu et flamme*, sur le groupe littéraire romantique dit des *Bousingos* (Th. Gautier, G. de Nerval, Petrus Borel, Bouchardy, Alph. Brot, etc.). Rouquette, 1875.

1879-1880. Alphonse KARR : *Le Livre de bord*, 4 vol. in-12. Calmann-Lévy, 1879-1880.

1881. Alfred BUSQUET : article dans *le Temps*, 10 août 1881.

— Charles MONSELET : article dans *l'Évènement*, 26 février 1881.

1882. Arsène HOUSSAYE : *Histoire du 41e fauteuil de l'Académie française*, Paris, Dentu, 1882, in-8°. Pp. 244-250.

1883. Edmond TEXIER : Art. dans *le Siècle*, 14 décembre 1883.

— CHAMPFLEURY : *les Vignettes romantiques*, histoire de la littérature et de l'art, Dentu, 1883, in-4°, fig.

1884. Théophile GAUTIER : *Histoire du romantisme*, in-12, Charpentier, 1884.

1885. Anatole LOCQUIN: Préface des *Chansons et ballades populaires recueillies par Gérard de Nerval*, in-8°, Garnier frères, 1885.

1886. Ludovic HALÉVY: Préface de *Sylvie*, in-16, Conquet, éd., fig., 1886.

1887. Maurice TOURNEUX : *Gérard de Nerval, prosateur et poète; l'Age du romantisme*, in-4°, E. Monnier, 1887, 3e liv.

— Philippe BURTY : *Camille Rogier, vignettiste; l'Age du romantisme*, 4e liv.

— Léopold DEROME : *Causeries d'un ami des livres* : les éditions originales des romantiques, 2 vol. in-8°, Ed. Rouveyre, éd. s. d. (1887), t. I. Pp. 149-180 : *Les Œuvres de Gérard de Nerval, de Henri Heine et de la Bohème.*

— Gustave KAHN : *les Contes fantastiques d'Hoffmann, Revue indépendante* du 14 déc. 1887. — *Gérard de Nerval, Revue Indépendante*, 1888.

— Louis ULBACH : Préface du *Prince des Sots. Nouvelle Revue*, 1er juillet 1887 ; in-12, Calmann-Lévy, 1888.

— Vicomte SPOELBERCH DE LOVENJOUL, Histoire des œuvres de Th. Gautier, 2 vol., in-8°, Charpentier, 1887.

1889. Ph. BOYER. *Billet sur la mort de Gérard de Nerval* (daté du 26 janvier 1855). *Journal de Bruxelles*, 29 juin 1889.

— Jules LEVALLOIS : *Mémoires d'un critique.* — Préface des *Filles du feu*, in-8°, lib. des Bibliophiles, 1889.

— Ferd. GROSS : *Was die Bücherei erzählt* (Gœthes *Faust in Frankreich*). Leipzig, 1889.

1890. Hippolyte LUCAS : *Portraits et souvenirs littéraires.* — *Gérard de Nerval*, in-12, Plon-Nourrit, 1890.

— Charles MONSELET : *Curiosités littéraires et bibliographiques*, in-18. Librairie des Bibliophiles, 1890. Pp. 99-101, *Les Monténégrins.*

1891. Arsène HOUSSAYE : *Confessions, souvenirs d'un demi-siècle* (1830-1880), 4 vol., in-8°, 1891.

1892. Philibert AUDEBRAND : *Petits mémoires du XIXe siècle*, in-12, Calmann-Lévy, 1892 ; Pp. 185-203, *Le Sou de Gérard de Nerval.*

— Maxime DU CAMP : *Souvenirs littéraires*, 2 vol. in-12, Hachette, 1892.

— TEXTE : *Études de littérature européenne*, in-12, A. Collin, 1892.

1893. MEISSNER : *Der Einfluss deutschen Geistes auf die französische Litteratur im 19. Jahrhunderte bis 1870*, in-8°. Leipzig, 1893.

1894. Louis DE BARE : *Les Oubliés ; Gérard de Nerval intime. Nouv. Rev. internationale*, 1er mai-15 juin 1894, 30 juin 1895, 15 mars 1897.

— Arsène HOUSSAYE : Article *sur la paternité de Napoléon* (*le Gaulois*, 16 mai 1894).

— DE MARTHOLD : Préface de *la Main enchantée*, in-16, Carteret, 1894.

1895. L.-P. BETZ : *Heine in Frankreich, eine litterarhistorische Untersuchung*, Zurich, 1895.

— Auguste FAURE : *Un disparu mystérieux* (*Journal du Centre*, 13 octobre 1895).

1897. Adolphe JULLIEN : *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, in-12, Charpentier et Fasquelle, 1897.

— Rémy DE GOURMONT : Notice en tête de *Chimères et Cydalises*, in-12, lib. du Mercure de France, 1887.

1898. Arvède BARINE : *Les Névrosés : Gérard de Nerval. Revue des Deux Mondes* ; — in-12, Hachette, 1898.

1902. Victorien SARDOU : *La Mort de Gérard de Nerval* ; *lettres à Jenny Colon. Nouvelle Revue*, 15 octobre 1902.

1899. Henri DABOT : *Souvenirs d'un bourgeois du Quartier latin*. Péronne, Imp. E. Quentin, 1899, p. 5.

1902. Édouard CHAMPION : *Un illuminé : Gérard de Nerval* (*Magasin pittoresque*, 15 septembre 1902).

— George MALET : *Glanes du matin : Gérard de Nerval s'est-il pendu ou fut-il assassiné? — Témoignage peu connu de Privat d'Anglemont. — Chez la tireuse de cartes des assassins* (*Gazette de France*, 5 septembre 1902).

— L'ÉCLAIR, 27 août et 16 octobre 1902. — *Information inexacte : la maison de la rue de la Vieille-Lanterne. — M. Sardou et le suicide de Gérard de Nerval* (articles non signés).

— Adolphe BRISSON : *La Bohème romantique, République française*, 21 octobre 1902.

— Catulle MENDÈS : *Pour l'album de mélancolie : Baudelaire, une nuit.* Feuilleton du *Figaro*, 2 novembre 1902.

1903. Eugène DE MONTFORT : *Un Romantique que nous pouvons aimer : Gérard de Nerval. Les Marges*, n° 1, novembre 1903.

— Adolphe BRISSON : *L'Envers de la Gloire.*

1904. F. BALDENSPERGER : *Gœthe en France, étude de littérature comparée.* Hachette et Cie, 1904.

1904. Julia CARTIER : *Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne : Gérard de Nerval, étude de littérature comparée.* Thèse pour le doctorat, in-8°. Genève, Société générale d'imprimerie, 1904.

1906. GAUTHIER FERRIÈRES : *Gérard de Nerval, la Vie et l'Œuvre*, in-12, port., Lemerre, 1906.

— Adolphe RETTÉ : *Gérard de Nerval, Mercure de France*, 15 mars 1906.

1907. Gaston BARBIER : *Étude médico-psychologique sur Gérard de Nerval.* Lyon, A. Rey, imp., novembre 1907.

1911. Jules MARSAN : *Gérard de Nerval : Correspondance* (1830-1855) avec une introduction et des notes, in-12. *Mercure de France*, 1911.

1912. Anatole FRANCE. Préface des *Petits châteaux de Bohême*. Paris, in-8°, fig. Em. Paul, 1912.

— Maurice TOURNEUX : Introduction et notes pour les *Petits Châteaux* (voir ci-dessus).

— Léon SÉCHÉ : *Le Cénacle de Joseph Delorme* (1827-1830), I, *Victor Hugo et les poètes*, in-8°, fig. *Mercure de France*, 1912.

Citons encore :

Maurice BARRÈS ; Discours de réception à l'Académie.
Henry ROUJON ; art. du *Figaro*, 12 janvier 1912.
Mme Fernand GREGH ; art. du *Gaulois*, 4 février 1912.
Jean-Louis VAUDOYER ; art. du *Gaulois*, 19 mars 1912.
André HALLAYS ; art. du *Gaulois*, 23 juillet 1912.
Henri DE RÉGNIER ; art. du *Gaulois*, 2 août 1912.



INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

TABLE DES ILLUSTRATIONS

ET FAC-SIMILÉS D'AUTOGRAPHES

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

sur les presses de l'Imprimerie Crété, à Corbeil

le 20 Juin 1914

DU MÊME AUTEUR

UN IMAGIER ROMANTIQUE

CÉLESTIN NANTEUIL

Paris, Carteret, éditeur, grand in-8°, fig.... 30 fr.

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.)